

ANALECTA
BOLLANDIANA

DES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DE MEESTER, WETTEREN (BELGIQUE)

ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LXVI

EDIDERUNT

PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS
BALDVINUS DE GAIFFIER PAULUS GROSJEAN
FRANCISCUS HALKIN PAULUS DEVOS

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU



BRUXELLES
SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, boulevard Saint-Michel
1948

34336

Property of
CLgA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

mière fête de chaque jour. Cette double caractéristique permet d'emblée de ranger notre manuscrit dans la classe la plus récente, mais aussi la plus riche, des synaxaires byzantins, celle que le P. Delehaye¹ a désignée par le sigle **M***.

Le ms. Coislin 223, qui a été retenu comme type de cette famille et analysé pour cette raison avec le plus grand soin (sigle **Mc**)², ressemble étonnamment à notre Trecensis 1204 (nous appellerons ce dernier **Mt**). Outre les éloges métriques dont nous venons de parler³, ils ont en commun toute une série d'histoires développées, parfois même très longues, qui ne se lisent dans aucun des autres synaxaires dépouillés par le P. Delehaye. Nous n'en comptons pas moins d'une vingtaine pour les deux premiers mois du semestre.

En mars : le 3, S. Théodoret, prêtre d'Antioche ; le 6, Hésychius, confesseur, vénéré à Amasée ; le 9, Ourpasianos, martyr à Nicomédie ; le 10, Anastasie la patricienne ; le 15, Ménigne le foulon ; le 16, Aninas, thaumaturge ; le 18, Trophime et Eucarpion ; le 22, Drosis, fille de Trajan ; le 26, Malchus le moine captif ; le 29, Eustathe, évêque de Kios en Bithynie.

En avril : le 1^{er}, S. Macaire de Pélécète ; le 5, Théodora de Salonique ; le 14, Thomaïs d'Alexandrie ; le 18, Athanasie d'Égine ; le 27, Jean, higoumène des Cathares⁴ ; le 29, la résurrection du taxéote⁵ ; le 30, Donat d'Eurée.

¹ *Synax. Eccl. CP.*, col. xxxviii-xlvi, lii-liii, lvi.

² *Ibid.*, col. xli.

³ La collection des distiques en vers iambiques, attribuée à Christophe de Mytilène (xii^e siècle), se lit, entre autres, dans le ms. gr. 3041 de Paris, fol. 105-127. Elle devait être publiée chez nous par Leo Sternbach ; mais le philologue polonais est mort sans avoir mis au point l'édition projetée (cf. *Anal. Boll.*, t. XX, 1901, p. 323 ; *Synax. Eccl. CP.*, col. lxvi). — Quant aux vers héroïques, on en trouve une série formant une sorte de calendrier métrique dans le ms. Suppl. gr. 690 de Paris, fol. 183-190. Papebroch en a aussi publié, d'après le texte des ménées, dans ses *Ephemerides Graeco-moscae*, en tête des *Acta SS. Maii*, t. I, et Siberus les a reproduits à la fin de son *Martyrologium metricum* (Leipzig, 1727), p. 452-474.

⁴ Dans nos deux mss., Mt et Mc, le lieu d'exil du saint est appelé Πενταδάκτυλον ἐν τῇ χώρᾳ τῆς Κάμπης. Ce dernier nom a paru suspect à M. Ernest Honigsmann, qui a proposé de le corriger en Λάμπης (cf. H. GRÉGOIRE, dans *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 1948, p. 81, note 2). Cette savante conjecture, qui permet d'identifier le Pentadactylos avec le Bes-parmak de Phrygie, est confirmée par la leçon du synaxaire d'Oxford (Md) et des ménées imprimées ; on y lit en effet : ἐν τῇ χώρᾳ τῆς Λάμπης.

⁵ Cf. BHG. 1318.

Il serait superflu de continuer ce relevé pour les quatre mois suivants. Le parallélisme entre les manuscrits Mc et Mt est si constant et si poussé — mêmes omissions de fêtes, mêmes interversions, mêmes changements de date, mêmes retouches de style — qu'il faut les considérer comme les descendants d'un ancêtre commun. Mais, à l'encontre des ouvrages littéraires, où toute addition d'un témoin aux leçons du modèle doit être rejetée comme interpolation, les particularités de chaque exemplaire du texte vivant que constituent les livres liturgiques, méritent d'être relevées et examinées de près, car elles ont chance de représenter soit l'usage d'une église différente soit un autre stade dans l'évolution du texte. Le synaxaire, en effet, malgré la fixité de ses grandes lignes, n'a cessé de se transformer, de s'adapter, de s'enrichir, comme l'attestent les innombrables et importantes divergences notées par le P. Delehaye dans les « *synaxaria selecta* » au bas de chaque page de son édition.

Quand il arrive au *Chiffletianum* de s'écarter du Coislin 223, c'est presque toujours pour se rapprocher d'autres synaxaires, celui de Sirmond, par exemple, ou pour rejoindre le texte des ménées imprimés à Venise à la fin du xvr^e siècle. Dans ces deux cas, le témoignage de notre document, venant s'ajouter à d'autres déjà connus, n'a qu'un intérêt secondaire. Pour en tirer un profit réel, il conviendrait d'interroger et de comparer entre eux les innombrables manuscrits dispersés en Orient et en Occident. Ce labeur quasi infini dépasse évidemment les moyens d'un seul homme. Il doit être réservé à l'équipe d'intrépides travailleurs qui entreprendra peut-être un jour l'édition critique du synaxaire de Constantinople.

Mais il y a dans le manuscrit de Troyes un certain nombre de particularités beaucoup plus dignes de remarque, à savoir celles qu'on ne retrouve dans aucun des recueils collationnés par le P. Delehaye. Nous allons passer en revue ces additions, dont le nombre s'élève à 25 environ et dont l'étendue est fort variable.

La plupart sont de brèves commémoraisons, sans autre commentaire que les deux vers iambiques. Une seule Vie de saint est traitée avec une ampleur surprenante : celle de l'évêque cypriot Triphyllos, au 13 juin. Nous lui consacrerons un paragraphe spécial. Toutes les autres notices propres à notre manuscrit seront groupées dans un troisième chapitre. Par manière de conclusion, nous essaierons de préciser la provenance du synaxaire de Chifflet.

30 juin (fol. 275) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὁ ἅγιος Μελίτων ξίφει τελειοῦται.
*Εἴ που, Μελίτων, καὶ θεόρρυτον μέλι,
 ἐχρῆν ἐκεῖ βάψαντα σὴν τομὴν γράφειν*¹.

Même date (fol. 275v) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὁ ἅγιος Πέτρος ὁ ἐκ Σινώπης κατὰ πετρῶν συρρό-
 μενος τελειοῦται.

* *Ἐχουσιν αἰδεῖσθαί σε καὶ θεῖοι νόες,
 αἰδοῖε Πέτρε, δόντα τὴν σάρκα πέτραις*².

16 juillet (fol. 302v) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ἄγιοι γυναῖκες πολλαὶ ξίφει τελειοῦνται.

* *Πολλαὶ γυναῖκες · εἰ δέ τις ζητεῖ πόσαι,
 οὐκ οἶδα, Χριστὸς οἶδε · τέμνονται κάρας*³.

19 juillet (fol. 306) :

οἱ ἅγιοι δ' ἀσκηταὶ ἐν εἰρήνῃ τελειοῦνται.

* *Ἀνδρῶν μοναστῶν τετραρῆθμος ἀκρότης
 τοῖς τετραμόρφοις συμπαρίσταται νόοις*⁴.

28 juillet (fol. 326v).

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ μνήμη τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Κόνωνος⁵.

30 août (fol. 401v) :

μνήμη τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Σαρματᾶ καὶ Βρυάνης.

* *Ἦκει καταπτὰς ἄγγελος Θεοῦ λόγου
 λέγων · Ἐγείραι, Σαρματᾶ, χαίρων ἔπον*⁶.

* *Ἐκ γῆς Βρυάνη, χαρίτων θέλα βρούσις,
 μετωχετεύθη ζῶσαν εἰς πηγὴν ἄνω*⁷.

¹ Cf. *Act. SS.*, Iun. t. V, p. 574. ² Cf. *ibid.* ³ Cf. *Iul. t. IV*, p. 120.

⁴ Cf. *ibid.*, p. 578. Mt, Md et les ménées mentionnent aussi, au 18 août, un groupe de quatre ascètes; le distique est tout différent. Les « esprits tétramorphes » ne sont autres que les chérubins dont parle Ézéchiël, ch. 1 et 10.

⁵ Simple annonce, sans distique. Il s'agit peut-être du prêtre Conon, moine à Penthucla, en Palestine, dont les ménées, au 19 février, racontent l'histoire d'après le *Pré spirituel* de Jean Moschus, § 3. Cf. *Act. SS.*, Feb. t. III, p. 135.

⁶ Cf. *Act. SS.*, Aug. t. VI, p. 543; *P. G.*, t. LXXV, col. 413. Dans le Parisinus 3041, les deux saints Sarmatas et Bryenne (ἡ ὁσία Βρυέννη) figurent la veille, chacun sous sa rubrique propre et non réunis.

⁷ Cf. *Act. SS.*, *ibid.* Mc et Md donnent ce distique au 29 août, sous la ru-

οὐκ ἄωρον τῷ ἐκ λόγων καλῷ¹ παρεχόμενον καὶ τῷ καρπῷ σκέπην οὐκ ἀγεννή· καὶ τοῦτ' ἐκ προνοίας, οἶμαι, ἵν' ἔχη συνάδειν τὰ πράγματα τῷ ὀνόματι².

2. Ἐξ ἀνθρώπων δὲ τοῦ πατρὸς αὐτῷ ἄρτι γεγεννημένου, σέπτεται τῇ μητρὶ ἄμα τῆς Κωνσταντίνου μὲν ἀπᾶραι κατ' ἐρωτα δῆπον τὸν θεῖον, τοῖς Ἱεροσολύμοις δ' ἐπιδημῆσαι, ἔργον ἰστορίας ποιησόμενος τὴν ἐκεῖσε ἀφίξιν καὶ τὰ τῆς εὐχῆς ἀφοσιωσόμενος τῷ Θεῷ. Χαίρειν οὖν φράσας δόξῃ τε καὶ πλούτῳ καὶ τῇ³ ἐκ γένους περιφανείᾳ, ἄδρόν τε βαλάντιον εἰληφώς καὶ πελάγη διαβαλὼν ἐπλεῖ Κύπρον | εὐθύ· ἔνθα γενόμενος Σπυριδῶνα εὐρίσκει καὶ τὴν ἐκείνου χάριν, Τριμυθοῦντος μὲν ἐπισκοποῦντα, ἡλλοῦ δὲ δόκην τῷ τῶν θαυμάτων φωτὶ τὴν οἰκουμένην διαπυρσεύοντα⁴· οὗ ταῖς ἀκτίσιν ὑποθαλαφθεὶς ἐγνώ δεῖν μετὰ τὴν ἐξ Ἱεροσολύμων ἐπάνοδον ὡς ἱερῷ τινι ἄλλῳ προσσεχεῖν τῷ θαυματουργῷ⁵· οὕτω γὰρ ἡξίουν ἐκεῖνον καλεῖν ἐκ τῆς ἄγαν πίστεως Κύπριοι. Φοιτήσας οὖν παρ' αὐτῷ ὁ πατρίδος ἐπιελησημένος⁶ Τριφύλλιος, λόγων μὲν ἐπιστήμην οὐμένοιν ἐκπαιδεύεται, φιλοσοφίαν δὲ ἄλλως τὴν ἐκ πίστεως τε καὶ ἀρετῶν ἐν ἁγίῳ καταρτιζομένην πνεύματι· δι' ὧν ψυχὴ μὲν καθαίρεται καὶ Θεὸν ὁρᾷ ὡς οἶόν τε νοερώς ἐνοικοῦντα αὐτῇ, δῶρα δὲ λαμβάνει οἰονεὶ καρποὺς τῆς θεώσεως τὴν τῶν θαυμάτων ἐνέργειαν.

3. Ἀναβάσεις οὖν αἰεὶ ἐπὶ τὸ κρεῖττον ταῖς τοῦ καθηγητοῦ προσβείαις ποιούμενος⁷, εἰς μέτρον ἡλικίας ἐγένετο τοῦ Χριστοῦ⁸· καὶ ποιμὴν ἄριστα ψυχῶν πρόνοιαν ποιησόμενος, ψήφῳ θεῖα τῆς Καλλινικησσέων⁹ μὲν πρίν, νῦν δὲ Λευκασίας <καλουμένης> προ-

¹ καλῶν *cod.*

² Triphyllios est ainsi embrigadé par un jeu de mots dans la nombreuse cohorte des saints que les Grecs qualifient de *φερόνυμοι* ou « bien nommés ». Cf. *Anal. Boll.*, t. LIII, p. 408-409 (S. Philarète et son père Georges) ; Vie de Théophane le chronographe par le patriarche S. Méthode, § 4-5 (éd. LATYSEV, 1918, p. 3-4) ; NICODÈME L'HAGIORITE, *Συναξαριστής*, lambes en l'honneur des SS. Euthyme de Thessalonique (14 octobre) et Théodose d'Orova (8 août). Τριφύλλιος dérive de *τρίφυλλον* « trèfle ». Comparer le nom latin *Trifolius*, attesté aux IV^e, V^e et VI^e siècles. PAULY-WISSOWA, I. IV. ³ τῆς *cod.*

⁴ Sur S. Spyridon, évêque de Trimithonte en Chypre, voir *Comm. martyrom.*, au 14 décembre (p. 583), avec la bibliographie citée à la fin de la notice.

⁵ L'oubli de la patrie se rattache à la vertu de *ξεντεία*. Cf. *Anal. Boll.*, t. XLIX, p. 224 ; t. LIX, p. 302.

⁶ Cf. Ps. 83, 6.

⁷ Cf. Eph. 4, 13.

⁸ Comparer la Vie de S. Spyridon par Théodore de Paphos (BHG. 1647), § 17 : Τριφύλλιος ... τῆς τῶν Καλλινικήσεων πόλεως ἦτοι Λευκῶν Θεῶν

χειρίζεται μητροπόλεως (καὶ τὸ μεγίστην ¹ νῦν εἶναι καὶ περι-
καλλῇ ², τῶν λοιπῶν Κύπρου πόλεων λαμπρῶς προ|καθεζομένην ³, fol. 234
ταῖς ἐκείνου πρεσβεῖαις πεπλούτηκε) · ψήφῳ θεῖα τῇσδε τῆς πό-
λεως καὶ πόρρωθεν προστατεῖν ἐκλεγείς, ὅτῳ μὴ παρέργως ἀνα-
γινώσκεται ἡ τῷ μεγάλῳ Κωνσταντίνῳ φανεῖσα ὄψις καὶ βασιλεῖ
ἀλγοῦντι τὴν κεφαλὴν καὶ τὴν ἰασιν θεόθεν ἐπιζητοῦντι, ἡ αὐτῷ
προεδείκνυ τὸν Τριφύλλιον κατ' ἐπίσκοπον μὲν ἐσταλμένον καὶ
πρὸ τοῦ θρόνου, ἅμα δὲ τῷ μεγάλῳ ὄναρ ἐπιφοιτήσαντα τὴν ἰασιν
αὐτῷ ἐπαγγέλλεσθαι ⁴.

4. Τοῦ θρόνου τοιγαροῦν ἐπιβὰς ἀποστολικοῖς θεσμοῖς καὶ ταῖς
ιεραῖς Σπυρίδωνος χερσὶ κατ' ἔχρος ἦει τῷ διδασκάλῳ, διδάσκων
καὶ τὰς ἱερὰς γραφὰς ἐξηγούμενος καὶ στηρίζων μὲν ψυχὰς τῷ
πνευματικῷ ἄρτῳ, παρέχων δὲ πόμα τοῖς διψῶσιν ὕδατος ζῶντος,
δ' ἐκ ποταμῶν ἀρύεσθαι ἐκεῖνος ἡδύνατο τῶν τοῦ πνεύματος ⁵ ·
καὶ τοῦτο οὐκ ἐκ διαστημάτων ἐς ἡμερῶν τινων περιόδους, ἀλλ'
ἐκάστης τὸν ἐπιούσιον ἄρτον πνευματικῶς προτιθεῖς, ὥς δ' Δεσπό-
της ἡμῖν αἰτεῖν διεκελεύσατο ⁶, πρὸς ὑψηλότεραν διάνοιαν τὸ
ῥητὸν ἐξηγούμενος. Ἐντεῦθεν οὖν ἔθος εἰς νόμον φύσιν ἰὸν μέχρι
τοῦδε τοῦθ' ὀράται δρώμενον ἐκεῖ ἐξ ἰσημερίας μετοπωρινῆς | fol. 234
ἐς ἰσημερίαν ἑαρινήν, μηδοπωσοῦν ἐκάστης ἀνεχομένου τοῦ γε
τοῦ λόγον προβεβημένου ⁷ μὴ τῷ λαῷ διερμηνεύειν ἐθέλειν τὴν
τῶν ἱερῶν γραφῶν δύναμιν ⁸ · καὶ τοῦτ' οἶμαι τῆς ἀποστολικῆς
παραινέσεως, «Εἰς» φάσκοντος ⁹ «ἐρμηνεύτω, οἱ δ' ἄλλοι σιγά-

ἐκκλησίας τὴν ἀρχιερωσύνην κληρωσάμενον; cf. § 21. Le nom de Callini-
césiens, qui aurait désigné anciennement les habitants de Leucosie, n'est at-
testé que par ces deux Vies de saints et par l'autobiographie de Grégoire de
Chypre, patriarche de Constantinople († 1290; éd. W. LAMEERE, Bruxelles-
Rome, 1937, p. 176-177). Cf. G. HILL, *Two Toponymic Puzzles*, dans *Journal of
the Warburg Institute*, t. II (1939), p. 379-381.

¹ μεγίστη cod.

² περικαλλῆς cod.

³ προκα|καθεζ. cod. Voir ci-après, p. 20.

⁴ D'après la Vie de Spyridon, BHG. 1647, § 11, ce n'est pas à Constantin,
mais à son fils, malade à Antioche, que Triphyllios fut montré en songe, revêtu
des ornements épiscopaux, bien qu'il ne fût pas encore évêque. Cf. p. 21-22.

⁵ Cf. Ioh. 7, 38.

⁶ Matth. 6, 11.

⁷ Stc.

⁸ Ainsi donc, durant le semestre d'hiver, le pasteur de Leucosie ne passait
pas un jour sans faire à ses ouailles une homélie sur l'Écriture. Il s'agit évi-
demment de l'évêque grec avant l'organisation de la hiérarchie latine, ou de
ses successeurs tolérés à côté et au-dessous de l'archevêque latin et relégués
dans l'église Saint-Barnabé.

⁹ Sous-entendre: τοῦ ἀποστόλου, à tirer des mots précédents.

τωςαν¹». Οὕτως αἱ τοῦ ἱεροῦ Τριφυλλίου τῶν διδασκαλιῶν ἔλ-
ζαι, ἐς βάθος διήκουσαι καὶ τῇ τοῦ ἁγίου πνεύματος ἀρεαία ἐς
μέγα φυτὸν ὑψοῦ ἄγαν ἡρμένον ὑπανατείνασαι, ἐς δεῦρο ταῖς
ἐκείνου πρεσβείαις τοῦτο κομῶν τοῖς τε καρποῖς καὶ τοῖς φύλ-
λοις προδεικνύουσιν, ὥς δύνασθαι ὑπ' αὐτὸ κατασκηνοῦν² δῆμον
ὅλον τῆς ἐκεῖ μητροπόλεως καὶ πνευματικῶς ἐπαγάλλεσθαι, ὀρε-
πόμενον μὲν καρπὸν τῶν εὐαγγελικῶν ἐντολῶν, γαννύμενον δὲ
ταῖς ἱστορίαις ὥς φύλλοις τῶν καλλινίκων μαρτύρων καὶ τοῦ
λοιποῦ τῶν ἁγίων θιάσου.

5. Ὅσας δὲ καὶ ἔτι περιῶν θαυμάτων πηγὰς ἐπλούτει, ἐξ ὧν
κρονηθὸν παρεῖχεν ἀρύεσθαι τοῖς προσιοῦσιν αὐτῷ, τίς ἂν διη-
γοίτο; Σπυρίδωνος ἦν ὥσπερ τοῦ τρόπου οὕτω δὴ καὶ τῆς τῶν
θαυμάτων ἀτεχνῶς διάδοχος χάριτος, ὥς ὁ λόγος· Ἐλίσσαιε
τῆς μηλωτῆς Ἥλιου ἅμα δὲ καὶ τῶν τεραστίων³. Ἦν οὖν ὁ
101. 235 θεὸς ἐκεῖνος ἀνὴρ | καὶ ὄντως μακάριος ἀπαράγων τὸν τρόπον⁴,
πλεῖστα ἐν ἀγρῷ αὐλιζόμενος, οἷα δῆπον γε φεύγων⁵ δικαστηρίων
τὰς συντριβάς, πενία συζῶν τῷ πάντα τοῖς δεομένοις ῥᾶστα παρ-
έχειν, αὐτόχειρ τοὺς ὑπὸ τοῦ σεισμοῦ⁶ συγχωσθέντας ἀνορύττων
καὶ περιστέλλων καὶ τῇ ὁσίᾳ διδοὺς ὁ εὐγενὴς καὶ ἐξ εὐγενῶν,
νηστεύειν σχολάζων διηνεκίει καὶ προσευχαῖς, ἵνα τύπος τῷ
οἰκίῳ ποιμνίῳ γένοιτο. — Φροντιστήριον δὲ δειμάμενος γυναι-
ξὶ ταῖς πρὸς μητρός δαπάναις, εἶτα καὶ ταύτην τὰ μοναστῶν
ὑποδύναι πείσας, θεσμὸν ἄμμασιν⁷, ὅποιανδηποτοῦν τῶν μονα-
στιῶν κατ' ἔρωτα δῆθεν τῶν ἱερῶν τόπων ἀπάρασεν τῆς βασι-
λίδος πόλεως κακεῖσε γενομένην ξενοδοχεῖσθαι μάλα ἑφθίως
ἀπουῶσάν τε καὶ ἐπανιοῦσαν· ὅς δῆπον γε ὅρος μέχρη τοῦδε τη-

¹ Citation fort libre de I Cor. 14, 27, où il est question de tout autre chose.

² Cf. Marc. 4, 31-32.

³ Cf. IV Reg. 2, 13-15. Apparemment citation d'un texte liturgique; compa-
rer, dans les ménées de Venise, au 14 juin (office de S. Élisée), la fin de la si-
xième ode: ἐδέξω κληρὸν μηλωτὴν σὺν τοῖς χαρίσμασι.

⁴ Cf. Vie de Spyridon, § 2: τὸν ἡσύχιον καὶ ἀπαράμονα βίον ἡσπάζετο.

⁵ Nous avons plutôt deviné que lu ce mot effacé par l'humidité.

⁶ Chypre eut à souffrir de plusieurs tremblements de terre au cours du IV^e
siècle. Cf. E. OBERHUMMER, *Die Insel Cypern*, t. I (Munich, 1903), p. 139-141.

⁷ Sic. Faut-il lire ἄμμασιν, suppléer ἔθηκεν et comprendre *legem matribus
constituit*? On pourrait aussi corriger ἄμμασιν en ἀμμά τίθησιν, « il établit
cette loi pour la Supérieure... ». Après Rhodes, Chypre était une escale habi-
tuelle des voyageurs — et voyageuses — qui se rendaient à Constantinople
en Terre Sainte et vice versa.

Κυπρίων γενέσθαι. Ἦκον οὖν καὶ τὰ ἑαυτῶν ἔδρων. Ὡς οὖν καὶ ἐπὶ τὴν σορὸν ἀφίκοντο τοῦ ἁγίου, τὰς ἀνοσίους ἐπιστήσαντες
 fol. 236 ὅψεις αὐτῇ, χρυσοῦ τι κέρδος | εὐρήσειεν ἔνδον ταῖς ἐλπίσιν ἔτρεφον
 ἑαυτοὺς ἴσως ἐνότος τοῖς ἱεροῖς τοῦ ἱεροῦ περιβλήμασιν. Ὡς
 οὖν πόρρω τῶν ἐλπίδων ῥᾶστα ἐγεγόνεισαν, τὸν μέγαν δέ (ὦ θαῦ-
 μα) καὶ μετὰ τοσοῦτων ἐτῶν περιόδους ἐθεῶντο ὥσπερ ὕπνουῦντα
 καὶ εὐωδία τὸν ἐκείνου κόσμον προλαχόντα, ἐσταλμένοι δὲ ἁλ-
 λως φάναι κατὰ Σπυρίδωνα¹, ἀνιστῶσιν μὲν αὐτόν, μανία δὲ
 εἰκόντες ἔλπει τὴν ἱερὰν κεφαλὴν τοῦ σώματος διίστασιν · τοῦ δέ
 (βαβὰ τοῦ μεγίστου τέρατος, ὃ μόνους ἔχει μὴ πειθομένους τοὺς
 ἀγνοοῦντας Χριστὸν καὶ τὴν ἐκείνου ἰσχύν) αἶμα εὐθὺς ἀπέρρει,
 αὐτοῦ οἶμαι Θεοῦ πρὸς τοῖς ἄλλοις καὶ στέφος πλέξαντος αὐτῷ
 μαρτυρίον · ὅπερ ἐξήτει μὲν ἐκεῖνος ἔρωτι Χριστοῦ εἰλημμένος,
 ὃ δὲ τοῦ μεγάλου Κωνσταντίνου² πυρρὸς τῆς κατὰ Χριστὸν εὐσε-
 βείας οὐ παρέσχεν αὐτῷ³. Διειλκυκότες οὖν ἀθίς τὸν ἐκείνου
 νεκρὸν πρὸ τοῦ νεῶ καὶ πυρᾶν ὑπανάφαντες, ἔργον ποιεῖν ἐπειρῶν-
 το πυρὸς · τὸ δὲ⁴ οὐδοτιοῦν εἶκειν ἐδόκει πυρὶ, εἰ μήπου γε τῶν τις
 ἰδὼν ἐξεβόησε βαρβάρων · « Ἐν ὀνόματι, φάμενος, Ἰησοῦ τοῦ σοῦ
 Χριστοῦ πυρὶ καθῆναι ἀνάσχον⁵ ». Καὶ μάρτυς ἔγωγε τούτου
 fol. 236 ὁ τήνδε τὴν ἱστορίαν συνθέμενος, τὴν δὲ ἱερὰν ἐκείνου κεφαλὴν
 ἡμίφλεκτον ἑωρακώς, | τὰ τε τῶν λειψάνων τεμάχια⁶ τὴν τοῦ
 πυρὸς τροφήν προδεικνύοντα · ἃ δὴ κατὰ τὴν ματοῦ τρίτην προ-
 τίθενται εἰς ἁγιασμοῦ μετουσίαν⁷, καθ' ἣν ἄρα ἡμέραν ποτὲ τοῖς
 ἀνομοῦσι ταῦτ' ἐ<τε>τόλμητο.

8. Καὶ Θεὸς μετὰ τινων ἐτῶν περιόδους⁸ τόνδε τὸν θησαυρὸν

¹ Dans le manuscrit il y a une virgule après ἁλλως, ce qui me paraît rendre la phrase inintelligible. Je crois comprendre: « mais vêtu (pour le dire en d'autres termes) comme Spyridon », c'est-à-dire pauvrement.

² Κωνσταντίνου cod.

³ Cette couronne du martyr accordée à titre posthume est une trouvaille. Noter que le sang doit couler du cadavre pour que Triphyllios mérite la suprême distinction qu'il avait vainement ambitionnée durant sa vie.

⁴ Sous-entendez σώμα, équivalent de ὁ νεκρός, « cadavre ».

⁵ Autre trouvaille: pour que le feu prenne aux reliques, il faut qu'un barbare qui ne croit pas au Christ conjure le saint, au nom du Christ, de se laisser brûler.

⁶ τεμάχια cod.

⁷ Date à retenir. Ce témoignage de l'auteur sur l'exposition annuelle des reliques le 3 mai est vraiment précieux. Il nous dédommage des pauvretés qui précèdent.

⁸ Expression d'un vague regrettable: s'agit-il de plusieurs décades ou de plusieurs siècles?

mais comme un texte hagiographique indépendant ¹. Elle a été insérée après coup, au 13 juin, dans un recueil où la mention du saint figurait déjà le 11 juin, avec le distique en son honneur ².

Dès la première phrase, puis encore au § 4, Leucosie nous est présentée comme la « métropole » de l'île ³. Au § 3, elle est de nouveau qualifiée de métropole et ensuite désignée comme la plus grande, la plus belle et la brillante « présidente » des villes de Chypre. Ces épithètes n'ont guère pu convenir qu'à la fin de la période byzantine ⁴ ou même à l'époque des Lusignan (1192-1489). Il faudrait donc dater du XII^e siècle, voire du XIII^e, la rédaction de la Vie, telle du moins qu'elle nous est transmise dans le synaxaire de Chifflet ⁵.

Aux dires de son biographe, le futur évêque était originaire de Rome, mais il fut élevé à Constantinople, où son père avait été « transféré » par Constantin (§ 1). Jeune homme, il part avec sa mère pour Jérusalem. Au retour, il s'attache comme disciple à S. Spyridon, évêque de Trimithonte en Chypre (§ 2). Il devient lui-même évêque des Callinicésiens, c'est-à-dire de Leucosia. Son élévation à l'épiscopat avait été annoncée par une vision à l'empereur malade (§ 3). Il prêche tous les jours à ses ouailles (§ 4). Comme son maître, il fait des miracles, vit pauvrement et se dévoue aux malheureux. Il fonde un couvent, où sa mère Domnica achève sa vie (§ 5). Portrait du saint. Sa mort (§ 6). Les Agarènes profanent son corps, lui tranchent la tête et mettent le feu aux reliques (§ 7). Plus tard, on retrouve celles-ci cachées dans la muraille. Invocation à S. Triphyllios et hommage à la Trinité (§ 8).

¹ Le cas n'est pas unique. Cf. A. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand*, t. I (1937), p. 53 : dernière phrase de l'introduction.

² Fol. 230. Voir ci-dessous, p. 24.

³ Cf. supra, p. 13, note 1. Quoi qu'en dise Ét. de Lusignan, cité par MANSI, *Concil.*, t. XXII, col. 1084 E, l'archevêque grec de Chypre ne semble avoir pris le titre de Leucosie qu'au lendemain de la conquête turque (1571). Seul Germain Pésimandros, élu archevêque en 1251 (ou 1252), a peut-être considéré la capitale de l'île comme la métropole de l'Église indigène. *P. G.*, t. CXL, col. 1541 A, 1543 B ; G. HILL, *A History of Cyprus*, t. III (1948), p. 1056.

⁴ « Frühestens 10. Jhdt. », écrit Oberhammer, dans PAULY-WISSOWA-KROLL, *Real-Encyclopädie*, i. v. *Leukusia*, t. XII, col. 2309. Il faut sans doute lire : « 12. Jhdt. », en tenant compte de ce qui est dit plus loin, col. 2310, en haut.

⁵ Le *vũn* du début (της *vũn* μητροπόλεως) exclut une date plus récente.

A quelle source l'auteur a-t-il bien pu puiser les éléments de cette légende ? Il ne connaît aucun des écrits anciens où il aurait dû aller se documenter : ni le *De viris illustribus* de S. Jérôme, ni l'*Histoire ecclésiastique* de Sozomène, ni la 2^{de} Apologie de S. Athanase, ni même le lexique de Suidas. Jérôme — ou son traducteur grec — lui eût appris que Triphyllios, évêque de Ledra, Ledrae ou Ledron (*alias* Leucotheon ou Λευτεών¹), avait composé, entre autres ouvrages, des commentaires sur le Cantique des cantiques². Dans Sozomène, il aurait trouvé quelques détails intéressants sur sa formation juridique à Beyrouth, son éloquence un peu trop séculière et la leçon de modestie qu'elle lui valut de la part de S. Spyridon³. La liste des évêques qui se rallièrent aux décisions du concile de Sardique en faveur de S. Athanase lui eût permis de vanter l'orthodoxie de son héros⁴. Enfin, de la courte notice de Suidas il aurait pu retenir que Triphyllios avait, longtemps avant lui, cultivé le genre hagiographique en racontant les miracles de son maître, l'évêque de Trimithonte⁵.

Notre homme ne connaît guère mieux la « littérature » relative à S. Spyridon. Si, comme Théodore de Paphos, il fait de Triphyllios un disciple du thaumaturge, s'il mentionne aussi l'ancien nom de Leucosie, si enfin il rappelle brièvement, au § 3, un épisode qui se lit dans Théodore de Paphos⁶ et dans Syméon Métaphraste⁷, c'est sans doute par ouï-dire qu'il aura appris ces trois détails. Imagine-t-on, en effet, qu'ayant sous la main une de ces deux longues biographies où Triphyllios est mentionné à plusieurs reprises, il en aurait tiré une seule allusion un peu circonstanciée et négligé tout le reste⁸ ? L'allusion, d'ailleurs, n'est même pas cor-

¹ Cf. OBERHUMMER, *Real-Encyclopädie*, t. c., i. v. *Ledroi*.

² *De viris ill.*, § 92. Texte latin et traduction grecque dans *Texte und Untersuchungen*, t. XIV, 1 (1896). Ailleurs, S. Jérôme cite Triphyllios parmi les écrivains sacrés dont l'érudition profane n'était pas moindre que leur science théologique. *Ep.* 70, 4 (ad rhetorem Magnum), éd. HILBERG, t. I, p. 706.

³ *Hist. eccl.*, I, xi. Cet épisode se retrouve, au xiv^e siècle, sous la plume de Nicéphore Calliste, *Hist. eccl.*, VIII, 42 (P. G., t. CXLVI, col. 165).

⁴ *Apologia secunda*, c. 50, § 2, éd. H.-G. OPITZ, *Athanasius Werke*, t. II, p. 131, n° 266.

⁵ Éd. A. ADLER, t. IV, p. 595, n° 1032.

⁶ BHG. 1647. Panégyrique prononcé à Trimithonte le 12 décembre 655. Cf. P. VAN DEN VEN, dans *Le Muséon*, t. XXXIII (1915), p. 94.

⁷ BHG. 1648, § 17-22 ; P. G., t. CXVI, col. 437-441.

⁸ Nous ne nous étendrons pas sur cette question, puisque M. le Professeur

recte, puisque Constantin le Grand y prend la place de son fils Constance, désigné en toutes lettres dans les deux Vies de Spyridon ¹.

Il est vrai que la confusion entre Constance et son père se trouve aussi dans la Vie abrégée de S. Spyridon, § 8. Mais elle y est accompagnée de précisions que notre auteur n'eût sans doute pas manqué de lui emprunter, s'il en avait eu le texte sous les yeux : Constantin, d'après l'épitomé, aurait souffert, non seulement de maux de tête, mais encore d'une maladie de la main (§ 8); plus loin (§ 14), la réprimande de Spyridon à Triphyllios, qui se laissait prendre au charme d'un site champêtre, est résumée en quelques mots ².

Deux autres passages pourraient provenir de sources littéraires : l'histoire des douze principaux notables amenés de Rome à Constantinople par le créateur de la nouvelle capitale (§ 1) et la mention d'une razzia arabe en Chypre sous Héraclius (§ 7). Mais le premier s'écarte vraiment trop du récit des *Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως* et des textes parallèles ³ pour qu'on puisse parler d'un emprunt ; il s'agit tout au plus d'une vague réminiscence. Quant au second, s'il correspond à une affirmation, également erronée, de Constantin Porphyrogénète, la coïncidence est probablement fortuite : c'est, en effet, une tendance générale de l'esprit que de rapporter à des règnes illustres les événements qui se sont passés sous des princes moins célèbres ⁴.

Il semble donc que le biographe de S. Triphyllios n'a disposé d'aucune documentation écrite. En dehors de ses souvenirs personnels sur l'exposition des reliques, à la fête du 3 mai (§ 7), il se sera borné à recueillir et à consigner les traditions orales qui circulaient à Leucosie. Peut-être même, usant de la licence habituelle à ses pairs, ne s'est-il pas interdit d'enjoliver ces légendes populaires.

Van den Ven annonce — pour bientôt, espérons-le — une édition entièrement renouvelée de toutes les Vies grecques de S. Spyridon.

¹ Cf-dessus, p. 15, fin du § 3 et note 4.

² Ce *Βίος σύντομος*, conservé dans le ms. Paris grec 1458, du XI^e siècle. fol. 111-113, est encore inédit. Cf. *Catal. graec. Paris.*, p. 133. Nous en devons la connaissance à une obligeante communication de M. Van den Ven.

³ Voir plus haut, p. 13, note 2.

⁴ Une autre razzia arabe en Chypre, celle de 911-912, est décrite dans la Vie de S. Démétrianus de Chythri, *BHG.* 195. § 13. *Act. SS.*, Nov., t. III, p. 306-307 ; cf. p. 299.

Toujours est-il que son texte a été accueilli dans certains livres liturgiques. Nous n'en connaissons plus qu'un, le synaxaire de Chifflet ; mais il est fort probable que les deux ménées manuscrites où Néophyte Rhodinos affirme avoir lu l'histoire de notre saint, à La Canée de Crète et à la métropole d'Énos en Thrace¹, contenaient eux aussi la Vie de Triphyllios que nous étudions.

La diffusion du morceau ne dut pourtant pas être bien grande puisque ni les hagiographes cypriotes, comme Néophyte le Reclus, ni les chroniqueurs et autres collectionneurs des gloires nationales n'en ont tenu le moindre compte. Il est vrai que le fondateur de l'*Ἐγκλειστρα* était peut-être déjà mort quand notre texte fut rédigé ; et à supposer qu'il ait survécu à notre hagiographe, nous ne savons pas s'il ne s'est pas inspiré de lui dans la partie aujourd'hui perdue de son panegyricon². Ce qui est certain, c'est que sa légende de S. Diomède³ contredit en plusieurs points notre Vie de Triphyllios. Elle fait, en effet, de ce saint local, vénéré à Levcomiati⁴ et invoqué contre les enflures, un jeune disciple, diacre et prêtre de l'évêque de « Leucopolis » et lui attribue le mérite d'avoir soulagé son maître, mis en prison et torturé par les impies descendants d'Agar⁵. Ce qui avancerait encore de deux siècles et demi l'invasion arabe de Chypre.

Léonce Machéras au xv^e siècle, Floris Bustron et le dominicain Étienne de Lusignan au xvi^e, Néophyte Rhodinos au xvii^e et l'archimandrite Kyprianos au xviii^e ignorent également les traits caractéristiques de la Vie publiée ci-dessus, tels que l'origine romaine du saint, son pèlerinage à Jérusalem, etc. Leurs notices de Triphyllios et de Diomède dépendent plutôt soit de Néophyte le Reclus soit des Vies de Spyridon. Ils y ajoutent quelques détails de leur cru. Machéras donne à l'évêque le surnom de *φωτολάμπης* et situe son tombeau *εἰς τὴν Ὁδηγήτριαν*, sans doute une église détruite

¹ La première édition du *Περὶ ἡρώων, ... ἁγίων, ... τῆς Κύπρου* de Néophyte Rhodinos parut à Rome, en 1659, peu de temps après la mort de l'auteur. Une seconde édition se trouve au tome III (1925) des *Κυπριακά Χρονικά*, p. 1-48 (la notice de S. Triphyllios, p. 21-22).

² Cf. H. DELEHAYE, *Le Panegyricon de Néophyte le Reclus*, dans *Anal. Boll.*, t. XXVI (1907), p. 274-297 ; EHRHARD, op. c., t. III (1943), p. 681-686.

³ BHG. 553.

⁴ Localité disparue. Elle était située à une lieue au sud-est de Leucosie.

⁵ *Anal. Boll.*, t. c., pp. 212-220, 289-290.

de Leucosie¹. Bustron prétend savoir que Triphyllios reçut la consécration épiscopale des mains d'Aristocrate, archevêque de Salamine, qui lui aurait adressé une lettre dont il cite l'en-tête². D'après J. Hackett³, Lusignan ferait de notre saint un païen converti et un diacre de Spyridon⁴. Enfin Rhodinos⁵ et son démarqueur Kyprianos⁶ le rangent au nombre des évêques cypriotes qui prirent part au premier concile œcuménique, à Nicée⁷, ainsi qu'au synode de Sardique, en 343.

Les traces du culte rendu jadis à S. Triphyllios ne sont pas des plus nombreuses. Voici celles que nous avons pu relever. En dehors du synaxaire de Chifflet, sa fête est indiquée au 12 juin dans le synaxaire de Sirmond : τῶν ὁσίων Ζήνωνος καὶ Τριφυλλίου ἐπισκόπων⁸. Même mention dans le manuscrit Ra (Parisinus graecus 1575), mais le lendemain⁹. Le siège occupé par le saint évêque est précisé dans K (ms. 240 de Leningrad), au 12 juin : ἐπισκόπου Λευκονσίας τῆς Κύπρου¹⁰. Dans le Coislin 223 (Mc¹¹) et dans le synaxaire de Christ Church (Md¹²), l'annonce de la fête, à la fin du 11 juin, est suivie du distique, exactement comme dans le manuscrit de Chifflet¹³ : ὁ ἅγιος Τριφύλλιος ἐπίσκοπος ἐν εἰρήνῃ τελειοῦται. Ἔστηκε, etc. Enfin les ménées de Venise

¹ LEONTIOS MAKHAIRAS, *Recital concerning the Sweet Land of Cyprus entitled « Chronicle »*, éd. R. M. DAWKINS (Oxford, 1932), § 35. Cf. *Chronique de Strambaldi*, éd. R. DE MAS LATRIE (Paris, 1893), p. 15.

² *Chronique de l'île de Chypre*, éd. R. DE MAS LATRIE (Paris, 1886), p. 26. Le prétendu archevêque Aristocrate pourrait bien n'être qu'une déformation de Sosicrate, évêque en Chypre, dont le nom figure aussi dans l'*Apologia secunda* de S. Athanase, éd. Oritz, p. 131, n° 269. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVI, p. 255 ; ci-après, p. 25 et note 2.

³ *A History of the Orthodox Church of Cyprus* (Londres, 1901), pp. 327, 388.

⁴ Mais il n'y a rien de pareil dans la *Chorographia et brevis historia universale... de Cipro* (Bologne, 1573), p. 24, ni dans la *Raccolta di cinque discorsi intitolati Corone* (Padoue, 1577), 4^e partie, fol. 45^v.

⁵ *Κυπριακά Χρονικά*, t. III, p. 41.

⁶ *Ἱστορία τῆς Κύπρου*, 3^e éd. (Leucosie, 1902), p. 532 ; cf. p. 517. La première édition de l'ouvrage fut imprimée à Venise en 1788.

⁷ Même erreur dans A. SAKELLARIOS, *Τὰ Κυπριακά*, t. I (Athènes, 1890), p. 210.

⁸ *Synax. Eccl. CP.*, col. 748, l. 3.

⁹ *Ibid.*, l. 38.

¹⁰ Col. 746, l. 45.

¹¹ Fol. 174^v. Cf. ci-dessus, p. 12 et note 4.

¹² Fol. 123.

¹³ Voir ci-dessus, p. 20 et note 2. Item, mais le 12 juin, dans NICODÈME, *Συναξαριστής*, t. c., p. 102.

répand sur le sol des jones et d'autres herbes palustres en souvenir de l'ancien aspect de la localité ¹.

En Occident, le nom de S. Triphyllios ne fut introduit qu'au xvi^e siècle dans les calendriers et martyrologes : d'abord par Molanus en 1573 ² et par Genebrard en 1577 ³, puis par les reviseurs du martyrologe romain en 1584 ⁴.

Les Églises slaves ont emprunté aux Grecs la commémoration, au 13 juin, du saint évêque ⁵. Son image orne le calendrier russe figuré, peint au xvii^e siècle et reproduit par Papebroch ⁶ et par Martinov ⁷.

III. — LES AUTRES NOTICES.

1. Catéchèse de S. Éphrem.

30 avril (fol. 144-145) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ κατήχησις τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἐφραίμ τοῦ Σύρου περὶ ἐργασίας ἀγαθῶν ἔργων καὶ περὶ τῆς τοῦ Θεοῦ ἀνοχῆς.

Inc. Ἦδη καιρὸς ἐπελγεῖ ἡμᾶς εἰς τὴν ἐργασίαν τῆς αἰωνίου ζωῆς — Des. ἀλλὰ σπλαγχνιζόμενος ἡμᾶς ὡς πατὴρ ἐπὶ πλεῖστον παρατελεῖν τὸ ἔλεος.

Éditée par Jos. Assemani, d'après un manuscrit de Vienne, au tome III des *Opera omnia* de S. Éphrem (Rome, 1746), p. 396.

2. Le jeune homme dénoncé par sa servante.

10 juin (fol. 227^v-228) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ μνήμη τοῦ ἁγίου νεανίσκου καὶ σοφωτάτου μάρτυρος ⁸.

¹ Éd. R. DE MAS LATRIE, p. 26. Cf. C. D. COBHAM, *The Churches and Saints of Cyprus* (Londres, 1910), p. 43.

² *Usuardi Martyrologium* (Louvain, 1573), au 13 juin, fol. 98^v.

³ C'est du moins la date indiquée par Papebroch, *Act. SS.*, lun. t. II, p. 682 E. Nous avons sous la main deux éditions des *Psalmi Davidis variis Calendariis... a Gil. Genebrardo instructi* (Anvers, 1592, et Lyon, 1607), dont la préface est datée du 1^{er} février 1582. Notre saint y est appelé « Tryphilus Leontiae Cypri episcopus », dans le *Calendarium Graecorum*, au 13 juin.

⁴ Cf. *Comm. martyr. rom.* (1940), p. 236.

⁵ Cf. I. MARTINOV, *Annus ecclesiasticus graeco-slavicus* (Bruxelles, 1863, et en tête du tome XI des *Acta Sanctorum Octobris*), p. 152.

⁶ *Act. SS.*, Mai t. I, en face de la page xxxi.

⁷ Op. c., planche 6.

⁸ Cette notice se lit aussi dans Md. Nicodème, t. c., p. 95, la traduit en grec vulgaire et la fait précéder d'un distique lambique.

reproduit ensuite par V. Récsey dans l'*Egyetemes Philologiai Köz-
löny* de Budapest ¹. Enfin une édition critique en a été donnée par
M. G. Moravesik dans les *Mitteilungen* de l'Institut scientifique
hongrois à Constantinople ².

4. L'image miraculeuse du Sauveur agonisant.

11 août (fol. 356^v-357) :

διήγησις <περὶ> ἐτέρας ³ ἀγίας εἰκόνης καὶ δεσποτικῆς ἀχειρο-
ποιήτου τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ.

Εἰπέ τις τῶν ἀρχαίων ἀγίων καὶ ἐκκλησιαστικῶν ιστοριογρά-
φων ⁴ περὶ δεσποτικῆς καὶ ἀχειροποιήτου εἰκόνης · Ἐν τῷ μέλλειν
οὖν τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν ἐπὶ τὸ ἐκούσιον πάθος ἐλ-
θεῖν, ἤνικα τὴν ἀνθρωπίνην ἀσθένειαν ἐνδεικνύμενος ἀγωνιῶν
ὥρᾳτο καὶ προσευχόμενος, ὅτε καὶ τοὺς ἰδρωτάς αὐτοῦ ὥσει
θρόμβους σταλάσσειν αἵματος ὃ τοῦ εὐαγγελίου λόγος ὑποσημαί-
νεται ⁵, τηρικαῦτα, φησὶν, ἀπὸ τινος τῶν μαθητῶν λαβὼν τεμά-
χιον ⁶ μικρὸν ὑφάσματος τὰς τῶν ἰδρωτῶν λιβάδας ἐν αὐτῷ ἀπε-
μάξατο · καὶ εὐθέως ἀνετυπώθη αὐτῷ τοῦ θεοειδοῦς ἐκείνου καὶ
ἀνθρωπομόρφου τὸ ἐκτύπωμα · ὃ τῷ Θωμᾷ παραθέμενος μετὰ
τὴν εἰς οὐρανὸς αὐτοῦ ἄνοδον, τῷ Θαδδαίῳ ἀπέδωκεν εἰς τὸ κή-
ρυγμα πορευομένῳ, καθὼς ὁ Χριστὸς αὐτῷ ἐνετείλατο. Φασὶ δὲ
αὐτόν, ἡγοῦν τὸν Θαδδαῖον, οἱ αὐτοῦ ⁷ ιστορικοὶ ὅτι τὸ τοιοῦτον
ἐκτύπωμα, ἀποσταλέντα πρὸς τὸ κήρυγμα, ἐπὶ τοῦ ἰδίου μετώ-
που οἶον ⁸ ἀναστηλώσαντα οὕτω πορεύεσθαι · διὸ καὶ θαυματουργοῦν-
τος δι' αὐτοῦ ἐξαΐσια, προσέτρεχον πάντες καὶ ἐπίστευον εἰς
τὸν κηρυττόμενον ὑπ' αὐτοῦ σωτῆρα Χριστόν. Καὶ τὴν πόλιν πᾶ-
σαν τοῦ Αὐγάρου φωτίσας καὶ ἐτέρας χώρας καὶ πόλεις, τῶν θαν-

¹ T. XVII (1893), p. 709-714. Cf. *Byzant. Zeitschrift*, t. XII (1903), p. 366-367.

² Fasc. 7-8 (Budapest et Constantinople, 1923), p. 43-47. Nicodème renonce
à traduire l'ἔκφρασις, mais il publie un distique, t. c., p. 222.

³ Une première image « achéropite » fait l'objet de la notice précédente, qui
se trouve aussi dans le ms. Coislin 223 et a été publiée par le P. Delehaye, *Synax.
Eccl. CP.*, col. 883-886 (sigle Mc). De la seconde narration, qu'on va lire, il existe
deux autres témoins : Paris 1577 (Mf) et Christ Church 2 (Md).

⁴ Le récit est présenté comme extrait d'un vieil auteur. La première moitié
du texte (jusqu'à τῷ Θαδδαίῳ) correspond, en effet, presque littéralement au
§ 17 de l'homélie sur l'image d'Édesse, BHG. 794 (E. v. Donschütz, *Chris-
tusbilder*, 1899, p. 53*). Le reste s'inspire peut-être d'un passage d'Eusèbe,
Hist. eccl., I, XIII, 14. mais en le déformant grossièrement : *ὄραμα μίγα ἐφάνη
τῷ Ἀββάρῳ ἐν τῷ προσώπῳ τοῦ ἀποστόλου Θαδδαίου* (cf. *ibid.* p. 56**).

⁵ Cf. *Luc.* 22, 43-44. ⁶ τεμάχιον *cod.* ⁷ αὐτοὶ Md. ⁸ ἴτα Md, ἡγοῦν Mt.

μάτων πανταχοῦ ἐπακολουθούντων, ἀπειράστως καὶ ἀκινδύνως διῆλθε τὸν βίον αὐτοῦ εἰς δόξαν Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν, ἀμήν.

5. L'impératrice S^{le} Irène, fondatrice du couvent du Pantocrator¹.

13 août (fol. 359-362^v) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ² μνήμη τῆς αἰοδίμου καὶ παμμακαρίστου βασιλίσσης καὶ³ κτητορίσσης τῆς σεβασμίας μονῆς τοῦ Παντοκράτορος σωτήρος Χριστοῦ Εἰσῆνης, τῆς διὰ τοῦ ἀγγελικοῦ καὶ ἁγίου σχήματος μετονομασθείσης Ξένης μοναχῆς.

Ἔδει τὴν μεγίστην ταύτην καὶ ὑπερκειμένην τῶν πόλεων μὴ κάλλει μόνον ἔργων φθορᾷ χρόνου⁴ παραδιδομένων κομᾶν καὶ διηγήμασι παλαιῶν ἀνδρῶν ἀρετῇ διαβεβοημένων καὶ χαίρειν καὶ τέρπεσθαι, ἀλλὰ καὶ τῇ αἰοδίμῳ βασιλίσσει καὶ κτητορίσει τῆς μονῆς τοῦ Παντοκράτορος ἐγκανχᾶσθαι μᾶλλον καὶ ἐγκαλλωπίζεσθαι· τοῦτο μὲν ὅτι τῶν παλαιῶν ἐκείνων τῷ χρόνῳ ἀμνησθέντων ἀσυντελῆς τοῖς φιλοθεάμοσι καὶ ἡ ἐκ τούτων τέρψις ἐγγόνει, τοῦ κάλλους αὐτῶν ἀποσβεσθέντος· ἀλλ' οὐδὲ εἰ καὶ⁵ ἀνακαίνισιν ἐδέξαντο, ἱκανὰ ταῦτα πρὸς τέρψιν ἔδοξαν⁶ ἂν· παρὰ τοῦτο γὰρ καὶ ἀτημέλητα προὔκειντο· τῶν γὰρ ἐξ αὐτῶν κρηπίδων παρ' αὐτῆς τῆς αἰοδίμου βασιλίσσης ἀνεγερθέντων νεύσει καὶ γνώμῃ τοῦ κρατίστου βασιλέως καὶ εἰς δόξαν καὶ εὐχαριστίαν τοῦ δοξάσαντος αὐτοὺς στεφοδότου τοῦ Παντοκράτορος Θεοῦ καὶ σωτήρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ καλλονῇ καὶ παιδρότης, οἷς καὶ ἡ μεγαλόπολις αὕτη σεμνύνεται, καὶ τὰ τῷ χρόνῳ γηράσαντα καὶ ἀμνησθέντα ταῖς ἐκ τούτων πεμπομέναις ἀκτίσι κατηύγασάν τε καὶ κατελάμπρυναν· τοῦτο δὲ ὅτι καὶ τὰς ἀρετὰς πάσας προο-

¹ La fille de S. Ladislás, roi de Hongrie, épousa vers 1105 Jean II Comnène, qui régna à Byzance de 1118 à 1143. Elle mourut le 13 août 1134. Cf. J. MORAVCSIK, *Die Tochter Ladislaus des Heiligen und das Pantokrator-Kloster in Konstantinopel* (Budapest-Constantinople, 1923). Un long résumé en allemand (p. 65-84) termine cet ouvrage rédigé en hongrois. Voir ci-dessus, p. 27-28.

² La notice de S^{le} Irène se lit, à la même date, dans le ms. Coislin 223. Elle a été publiée par le P. Delehaye, *Synax. Eccl. CP.*, col. 887-890, puis par J. Moravcsik, op. c., p. 48-51. Mais le long prologue qu'on va lire ne se trouve édité, à notre connaissance, que dans un article en hongrois d'A. Graf (*Archivum philologicum*, t. LXIII, Budapest, 1939, p. 74-76). Nicodème l'hagiorite († 1809) en a mis un résumé en langue vulgaire en tête de son éloge d'Irène, lequel est aussi précédé d'un distique iambique. *Συναξαριστής*³ (Zante, 1868), t. III, p. 240-242; cf. MORAVCSIK, p. 48, note.

³ *ita* Md, τῆς Mt. ⁴ χρόνων Mt. ⁵ (εἰ καὶ) εἰς Mt. ⁶ ἔδοξαν Mt.

λαβομένη παιδόθεν καὶ δοχεῖον τῶν ἀγαθῶν γεγενημένη — παρὰ τοῦτο γὰρ τῷ θεοστέπτῳ καὶ πορφυρογεννήτῳ βασιλεῖ συνήφθη — κόσμος ὠράθη οὐ μόνον τῶν ἐκ τῆς βασιλικῆς πορφύρας φνέντων καὶ βασιλικῶς ἀνατραφέντων, ὡς τῶν μὲν πρὸ αὐτῆς βασιλισσῶν ὥσπερ σφραγὶς λογισθεῖσα καὶ γεγονυῖα, τῶν δὲ μετ' αὐτὴν¹ παντοίων καλῶν² ἀρχέτυπον ἐκμαγεῖον, ἀλλὰ καὶ αὐτῆς τῆς βασιλίδος τῶν πόλεων. Αὕτη οὖν ἡ αἰοίδιμος ἐκ γεννητόρων μὲν³...

6. Les saints Héliodore et Dosas, martyrs perses.

20 août (fol. 382) :

μνήμη τῶν ἁγίων μαρτύρων Ἑλιοδώρου καὶ Δοσᾶ.

Πεντηκοστῷ τρίτῳ ἐπετείῳ Σαβωρίου τοῦ βασιλέως Περσῶν ἀπελθόντος μετὰ στρατοῦ οὐκ ὀλίγον ἐν τῷ Ῥωμαίων κάστρῳ ἐφ' ᾧ τὰς τε ἐκκλησίας καθαιρεῖν καὶ τὰς ἱερὰς εἰκόνας ἀνατρέπειν καὶ τὰ λείψανα τῶν ἁγίων πυρὶ κατακαίειν, οἱ ἅγιοι Ἑλιοδωρος καὶ Δοσᾶς παρηρησιασάμενοι καὶ τὴν τοῦ τυράννου διελέξαντες ἀθεότητα καὶ τὴν ἀληθῆ πίστιν ἀνακηρύξαντες ἐν βαθυτάτῳ γήρα — ἦν γὰρ ὁ Ἑλιοδωρος ἐτῶν ἑξήκοντα — πολλὰς καὶ πολυτρόπους βασάνων ἰδέας ὑπέμειναν⁴ καὶ τελευταῖον τὰς εἰσὶν τμηθέντες καὶ τὰς κεφαλὰς καταφλεχθέντες, εὐχαριστοῦντες καὶ προσευχόμενοι παρέδωκαν τῷ Κυρίῳ τὰ πνεύματα.

En transcrivant cette courte notice, Papebroch ne réussit pas à déchiffrer le nom de Sapor. Faute de cette indication chronologique, Pinius rattacha l'épisode au règne de Constantin Copronyme⁵. On lira dans le synaxaire de Sirmond, au 9 avril⁶, un résumé moins incolore de la passion syriaque des saints Héliodore, évêque, Dosas, prêtre, et de leurs compagnons⁷, martyrisés en 361-362⁸.

7. Prologue de la Passion de S^{te} Horéozèle.

26 juillet (fol. 317^v-321) :

μνήμη τῆς ἁγίας καὶ καλλινίκου μάρτυρος Ὁραιοζήλης⁹.

Ἔχει μετὰ τῶν ἄλλων ἡ βασιλεὺς αὕτη τῶν πόλεων καὶ τοὺς

¹ ὡς εἶξα add. M^d.

—

² καὶ add. M^d.

³ On trouvera la suite de l'éloge dans les deux éditions indiquées. Mt et M^d ajoutent, à la fin du texte : εἰς δόξαν τοῦ κυρίου ἡμῶν... ἀμήν.

⁴ ita M^d, ὑπέμεινε Mt.

⁵ Act. SS., Aug. t. IV, p. 96.

⁶ Col. 594-595.

⁷ BHO. 375 ; cf. Anal. Boll., t. XLIV, p. 281.

⁸ Nicodème, t. c., p. 262, a un distique pour cette fête.

⁹ Distique iambique dans Nicodème, t. c., p. 198.

nuelle des reliques du saint comme d'une cérémonie dont il a été une fois le témoin, mais que ses lecteurs n'ont jamais vue ¹. Peut-être une colonie d'orthodoxes émigrés de Chypre quelque part dans l'empire avait-elle une dévotion particulière pour S. Triphyllios, patron de la capitale de leur île.

D'autres indices attirent plutôt nos regards vers les rives du Bosphore. Les trois éloges de la « reine des villes », placés en tête des Vies de S. Triphyllios, de S^{te} Irène et de S^{te} Horéozèle, sont déjà assez significatifs. Mais il y a plus. Le long synaxaire métrique qui commémore, au 4 août, la dédicace de l'église monastique du Pantocrator, à Constantinople, devait intéresser au premier chef les moines de ce couvent ². De même, la notice de S^{te} Irène, l'auguste fondatrice du sanctuaire, n'aurait sans doute pas été pourvue d'un prologue pompeux et solennel ³, si le recueil n'avait été destiné tout d'abord aux desservants du Pantocrator. Et ce n'est sans doute pas l'effet du hasard qu'un feuillet adventice, inséré par erreur à la fin du volume, contienne précisément un fragment de l'éloge de S^{te} Irène ⁴.

Il nous paraît donc vraisemblable que le synaxaire de Chifflet, actuellement conservé à Troyes, provient du monastère constantinopolitain du Pantocrator. Très proche des manuscrits Coislin 223 et Paris 1577, plus proche encore du synaxaire de Christ Church, à Oxford ⁵, il offre cependant une série de particularités qui méritaient d'être relevées et qui justifient dans une certaine mesure l'enthousiasme lyrique avec lequel sa découverte fut saluée, il y a près de trois siècles, par les premiers bollandistes ⁶.

F. H.

¹ Ci-dessus, p. 18, à la fin du § 7. On remarquera aussi que Triphyllios n'est pas annoncé avant les autres saints commémorés le même jour.

² Il est vrai qu'on le trouve aussi dans d'autres manuscrits, notamment dans celui d'Oxford, Christ Church 2, qui appartient successivement aux couvents de la Péribleptos et de la Pammacaristos, à Constantinople.

³ Publié ci-dessus, p. 29-30.

⁴ Il s'agit du fol. 406, dont le verso n'est pas complètement écrit. Le fragment répète le texte du fol. 360. —

⁵ Ce n'est que pendant la correction des épreuves du présent article que nous avons pu étudier à loisir le synaxaire d'Oxford. Nous y avons retrouvé tous les distiques et notices publiés ci-dessus, à deux exceptions près : la Vie de S. Triphyllios, au 13 juin, et la mention de S. Conon, au 28 juillet. Voir plus loin, p. 59, notre mémoire consacré au manuscrit de Christ Church.

⁶ Cf. *Anal. Boll.*, t. LXV (1947), pp. 63, 90-91.

dédiée à S. Laurent, dans une localité appelée *urbs Ortensis*. Après la mort de Julien, Jovinien protégea les chrétiens et choisit Cassien comme évêque de la ville précitée : *Ab alio quoque eiusdem nominis beato Cassiano de Asia regione ordinatus est et benedictus in Ortensi civitate sanctus Cassianus episcopus*¹. Ayant appris que Zonis avait subi le martyre, le nouvel évêque se chargea de lui donner une sépulture à côté de glorieux confesseurs de la foi.

Animé d'un zèle ardent, Cassien se décida à quitter l'Égypte pour devenir l'apôtre des Gaules. Malgré l'opposition qu'il rencontre parmi ses fidèles, il part le 30 mars et, après un voyage de six mois, aborde à Marseille avec onze compagnons. Il remonte vers le nord jusqu'à Autun. Simplicius, évêque de cette ville, ayant appris l'arrivée des missionnaires, les conjure de l'aider dans sa tâche. A la mort de Simplicius, le 24 juin, Cassien est appelé à prendre sa succession. Il devait gouverner la cité éduenne pendant vingt ans. S. Germain d'Auxerre, se rendant à Rome, fit halte à Autun et alla prier sur la tombe de S. Cassien. Un miraculeux et amical dialogue eut lieu entre les deux évêques.

En dehors de cette *Vita* et de ses remaniements ou abrégés², nous ne possédons que deux brèves mentions relatives à S. Cassien. Elles sont heureusement de meilleur aloi. La première se rencontre dans la recension gallicane du martyrologe hiéronymien. Au 5 août on lit : *Agustoduno Cassiani episcopi*³.

Par ailleurs, Grégoire de Tours dans le *In gloria confessorum* relate qu'il a visité le cimetière d'Autun et qu'il y a particulièrement remarqué la tombe de S. Cassien, dont la pierre était presque perforée : *Abluunt enim ex hoc pulvere aegroti; sed protinus virtutis magnitudinem sentiunt*⁴. Et après avoir résumé le pontificat du premier évêque, Reticius, il ajoute : *Huic Cassianus, cui (sic) supra meminimus, successit. Post hunc Egemonius cathedram pontificatus adsumpsit*⁵.

¹ *Act. SS.*, t. c., p. 64.

² *BHL.* 1631-1634. Sur ces remaniements, voir plus loin, p. 51.

³ *Comm. martyr. hieron.*, p. 418-419.

⁴ § 73 (*M. G.*, *Script. rer. merov.*, t. I, p. 791).

⁵ § 74 (*ibid.*, p. 792). D'après Grégoire de Tours la série des premiers évêques d'Autun s'établit comme suit : *Reticius, Cassianus, Hegemonius, Simplicius*. Notre hagiographe prétend que Cassien aurait succédé à Simplicius. Il ne faut pas sans doute accorder la moindre valeur à cette affirmation, qui n'apporte

Tel est, en bref, le dossier de S. Cassien. Si nous laissons donc de côté la *Vita*, voici ce que nous pouvons affirmer. A la fin du ^{vi}e siècle, on honorait à Autun d'une manière spéciale un saint Cassien qui avait gouverné le diocèse après Rétice, évêque d'Autun au début du ^{iv}e siècle. Du point de vue historique, c'est tout ce que nous savons et, quand le rédacteur de la *Vie* se mit au travail, il n'en savait pas plus. Voyons en détail comment il s'y est pris pour forger de toutes pièces la « légende de S. Cassien » et tâchons d'identifier les textes qu'il a démarqués.

* *

La principale source dont il s'est servi est la *Vita Gallicani*¹. D'après cette Passion, qui appartient au cycle des saints Jean et Paul², les deux martyrs romains faisaient partie de la maison de Constantia, fille de Constantin. Ayant accompagné Gallicanus dans une de ses campagnes, ils réussirent à le convertir. Dès son retour, Gallicanus renonce au mariage projeté et se retire à Ostie. Il y rencontre un saint personnage, appelé Hilarinus. Ensemble ils se dévouent au service des étrangers. Ayant refusé de sacrifier aux idoles, Gallicanus est exilé à Alexandrie et peu de temps après martyrisé.

Afin que le lecteur puisse se rendre compte des emprunts, nous plaçons sous ses yeux les deux textes parallèles :

PASSIO GALLICANI

*ac se in Ostiensi urbe manentem
sancto viro cuidam Hilarino no-
mine sociavit, cuius habitaculum
ampliari fecit ad peregrinorum*

VITA CASSIANI

*Et dum multorum sanctorum
martyrum auxilia, fervente ani-
mo, imploraret, sancti Hilarini
se sociavit conso. lio. Cui sanc-
tus Cassianus habitaculum suum
ampliari fecit, ad peregrinorum*

aucune lumière sur les deux mentions de l'hieronymien : 24 juin, *in civitate Agustiduno depositio sancti Simplicii episcopi* ; 19 nov., *Agustiduno Simplicii episcopi* (cf. *Comm. martyr. hieron.*, pp. 334, 608 ; M. CHAUME, op. c., p. 58). Nous reviendrons plus bas sur les emprunts de la *Vita Cassiani* à la compilation hiéronymienne.

¹ BHL. 3236-3237.

² Cf. H. DELEHAYE, *Étude sur le légendier romain* (Bruxelles, 1936), pp. 33, 125.

susceptionem, quam ipse plurimis impendebat.

Huic adhaeserunt multi ex servis, quos liberos fecit, et divulgata est fama eius per totum orbem, ita ut ab Oriente et Occidente venientes viderent virum ex patricio et consule, qui erat amicissimus Augustorum, lavantem pedes, ponentem mensam, aquam manibus affundentem, languentibus solícite ministrantem, exhibentem sanctae virtutis officia¹. Hic primus in Ostiensi urbe extruxit ecclesiam et dedicavit officia clericorum. Huic se sanctus levita Laurentius revelavit, adhortans eum, ut in eius nomine ecclesiam fabricaret in porta, quae nunc usque Laurentia nuncupatur².

... post Iovianus sumpsit imperium, christianissimus; ... eodem

susceptionem, quam ipse pluribus impendebat.

2. Huic testimonium asserunt multi ex servis eius, quos liberos fecerat, divulgata fama eius, non solum in urbe Alexandria, sed et in Aegypti provincia. Tamen ipse, iuxta praeceptum Domini, sollicitudinem¹ instituit curam impendere indigentibus, lavare pedes pauperum, ponere mensam, aquam manibus effundere, languentibus curam gerere, cibum ministrare et cetera exhibere religiosae virtutis officia et sic adimplebat dogmata caritatis. Primum quidem venerabilis Cassianus Orteni urbe construxit ecclesiam et multo ditavit officio clericorum, ibique sanctus levita Laurentius ei per visum apparuit, exhortans eum ut in eius nomine dedicetur, quae nunc Laurentiana nuncupatur.

3. Tunc Iovianus succedit in locum Iuliani imperator chris-

¹ Lire solícite.

² Ce long éloge devait connaître une large diffusion. Il fut transcrit littéralement par Usuard, d'après Adon (cf. H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, Paris, 1908, p. 533; J.-B. DU SOLIER, *Martyrologium Usuardi*, Anvers, 1714, p. 359-360). De là, il passa dans le martyrologe romain (*Comm. marty. rom.*, p. 254-255).

³ Nous suivons l'édition des *Acta Sanctorum*, Iun. t. V, p. 38, § 6 et 7. Il nous manque une édition critique de cette *Passio*, qui se présente dans des versions multiples. Nous avons pu constater que l'auteur de la *Vita Cassiani* lisait une copie plus proche du manuscrit reproduit dans les *Acta Sanctorum* que du texte de Mombricitius. Au sujet de la diffusion de la légende de S. Gallicanus, voir A. DUFOURCQ, *Étude sur les Gesta Martyrum romains*, t. I (Paris, 1900), pp. 396-397, 402.

*tempore apertae sunt ecclesiae et coepit religio christiana gaudere*¹

*rogatus autem ut levaretur episcopus, non consensit*².

tianorum, timens Dominum I. C., quo imperante apertae sunt ecclesiae christianorum, quas praecessor eius Iulianus infelicissimus clauserat. Iovianus quoque imperator in christiana religione gaudere coepit. Tunc ipse cum populo una voce clamabat: Sanctum Cassianum electum a Deo constituamus episcopum super nos et super omnes christianos, qui diligunt Deum. Sanctus vero Cassianus trepida mente nolebat acquiescere nec adimplere votum principis, dum de se humiliora responderet.

De cette confrontation, plusieurs points, obscurs jusqu'ici, s'éclairent parfaitement. Tout récemment, le chanoine Chaume se demandait : « Qu'est-ce que *Ortensis urbs* ? »³ La source démarquée montre qu'il s'agit d'une simple déformation de *Ostiensis*, Ostie⁴. Du reste quelques manuscrits portent *ostensis* et *ostiensis*⁵. Il est donc tout à fait superflu de rechercher en Égypte un diocèse de ce nom⁶. En outre, S. Cassien n'a pas eu de compagnon appelé

¹ BHL. 3242; Act. SS., t. c., p. 160, § 6.

² BHL. 3237; Act. SS., t. c., p. 38, § 7.

³ Op. c., p. 57.

⁴ La leçon *ostiensis* a suggéré à des auteurs italiens de rattacher S. Cassien à la péninsule. Né en Égypte, Cassien serait devenu évêque d'un diocèse italien. Sur ce point, voir plus loin, p. 51.

⁵ Du point de vue paléographique, surtout dans les manuscrits des x^e et xi^e siècles, le s est assez voisin du r, plus spécialement devant la lettre t.

⁶ J.-B. du Sollier écrivait : « Episcopatum itaque seu *Ortensem*, seu *Orcensem*, aut, si vis *Orthosiensem* in tota Aegypti regione reperibilem non esse, nec fuisse unquam, omnino fatendum est, idque inter mera scriptoris istius commenta certissime recensendum » (Act. SS., Aug. t. II, p. 61). Presque tous les historiens ont pourtant maintenu l'origine égyptienne de S. Cassien. Voir par exemple l'article *Autun* de l'abbé V. Terret dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. V (1931), col. 911 : « Il y a tout lieu de penser que ce fut l'évêque Cassien qui institua dans l'Église éduenne le premier *cenobium* de la vie monastique. Cassien, originaire d'Alexandrie, avait pratiqué comme moine

Hilarinus¹; quant au *xenodochium* et à l'église en l'honneur de S. Laurent, ils n'ont jamais existé en dehors d'Ostie. On voudrait savoir pourquoi le faussaire a fait naître S. Cassien à Alexandrie. Dans la *Passion* de Gallicanus, il est dit que ce martyr sur l'injonction de Julien se rendit à Alexandrie : *Statim relictis omnibus, Alexandriam petiit*. C'est peut-être ce passage qui a suggéré à l'auteur de transporter la première partie de l'action en Égypte. Mais, comme on va s'en rendre compte, il avait d'autres raisons de rattacher S. Cassien à l'Orient.



L'hagiographe rapporte que le saint fut élevé par l'évêque Zonis d'Alexandrie, qui serait mort martyr. Or, le 12 mars, le martyrologe hiéronymien mentionne : *In Alexandria Zoni episcopi*². Le P. Delehaye estime que cette notice n'a pas de consistance et que Zoni³ provient de la fin du mot *Migdoni* estropié. Nous n'avons pas à approfondir ici ce problème, mais la coïncidence verbale du martyrologe hiéronymien et de la *Vita Cassiani* est d'autant plus frappante que le nom de Zoni ne figure dans aucune liste des patriarches d'Alexandrie⁴.

la règle de saint Antoine quand il vint se fixer à Autun, durant le cours du IV^e siècle, avec douze compagnons recueillis en Italie ». Tous ces renseignements qui remontent en dernière analyse à la *Vita Cassiani* n'ont pas plus de valeur que celle-ci, c'est-à-dire aucune. La conclusion de M. Chaume : « En somme, peut-être souvenir réel de l'origine orientale de Cassianus » (op. c., p. 57) ne mérite pas davantage d'être retenue.

¹ Nous revenons plus bas sur ce personnage, qui, par une étrange fortune, est devenu le compagnon de quelques saints (p. 52).

² *Comm. marty. hieron.*, p. 138.

³ A côté de la forme *Zoni* ou *Zonis*, on rencontre *Zenonis*. Dans l'édition des *Acta Sanctorum* on lit dans un même paragraphe (n° 5) : *Zonis* et *Zenonem*. Cette dernière graphie a été adoptée par les compilateurs du moyen âge tels que Vincent de Beauvais (l. XXI, c. 12), Pierre de Natalibus (l. VII, c. 27) et S. Antonin de Florence (tit. XI, c. 17, n. 4). Le martyrologe du pseudo-Florus porte : *Theone* et parfois *Bazone*. Cf. H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques* (Paris, 1908), p. 134.

⁴ Du Sollier écrivait déjà : « Episcopos seu patriarchas Alexandrinos ita primum recensui ut hac saltem in parte fides mihi haberi tuto possit ; Zenonem autem ibi episcopum fuisse, tam falsum est quam quod falsissimum » (*Act. SS.*, l. c., p. 61).

qui accompagne toutes ces mentions, sauf celle d'*Ingenianus*, ne peuvent provenir du hasard. L'hagiographe s'est efforcé de donner un cachet de vérité à son récit, en choisissant parmi les saints du martyrologe ceux qui figuraient dans les fastes de l'Église d'Alexandrie.

Il n'est pas le seul du reste, en pays bourguignon, qui ait exploité l'hieronymien. Contentons-nous de rappeler que l'auteur du *Libellus de revelatione S. Corcodemi martyris et de conversione S. Marmertini*¹ et celui de la *Vita S. Peregrini episcopi Autissiodorensis*² ont eu recours à des procédés analogues. Le premier a réuni artificiellement une série de saints de l'Église d'Auxerre qui sont cités dans l'hieronymien, à savoir : les évêques Peregrinus (16 mai), Marcellianus (13 mai), Valerianus (6 mai), Elladius (8 mai), Amator (1^{er} mai) ; le prêtre Marsus (4 octobre) et le lecteur Iuvinianus (5 mai)³. Le second relate comment le pape Sixte, après avoir consacré S. Peregrinus évêque, l'envoie en Gaule avec le prêtre Marsus, l'archidiaque Corcodème, le lecteur Jovinien⁴. En fait, nous retrouvons ici un procédé fort en vogue dans la littérature hagiographique : rapprocher en un récit unique des personnages qui n'avaient d'autre lien que d'appartenir à un même diocèse ou à une même région⁵.



En plus de la *Passio Gallicani* et du martyrologe hieronymien, le compilateur s'est inspiré de cet important groupe de Passions que l'on peut désigner sous le nom de cycle bourguignon. L. Duchesne⁶,

¹ BHL. 5200. Cette étrange narration est insérée dans la Vie interpolée de S. Germain d'Auxerre (BHL. 3454).

² BHL. 6623.

³ Le rédacteur a choisi, parmi les trente notices auxerroises que contient la recension gallicane de l'hieronymien (cf. *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. XLII), le premier évêque d'Auxerre et ses quatre successeurs (cf. L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II³, p. 436). On ne voit pas clairement pourquoi il a aussi mentionné Marsus et Iuvinianus, qui, si nous exceptons les deux textes qui nous occupent, ne sont connus que par l'hieronymien.

⁴ Il y a certainement un rapport assez étroit entre le *Libellus de revelatione S. Corcodemi* et la *Passio S. Peregrini*, mais ce n'est pas le lieu de résoudre ce problème, qui nécessiterait l'examen de la tradition manuscrite.

⁵ Cf. H. DELEHAYE, *Cinq leçons sur la méthode hagiographique* (Bruxelles, 1934), p. 34-35.

⁶ *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I³ (1907), p. 48-62.

W. Meyer¹ et plus récemment M. le chanoine G. Bardy², ont souligné la parenté littéraire qui unit les textes suivants : la Passion remaniée de S. Symphorien (*BHL*. 7969) ; les Passions de S. Bénigne (*BHL*. 1153-1155), des SS. Andoche, Thyrese, Félix (*BHL*. 424-426) et de S. Andéol (*BHL*. 423)³.

Ces textes présentent non seulement des passages ou des expressions semblables, mais ils se développent d'après un canevas à peu

¹ *Die Legende des hl. Albanus des Protomartyr Angliae in Texten vor Beda* (= *Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, N. F., t. VIII, 1, 1904), p. 21-81. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIV (1905), p. 397-399. Cet excellent travail n'a pas reçu la diffusion qu'il méritait, ainsi que le remarquait récemment W. Levison (*Antiquity*, t. XV, 1941, p. 337). Cela provient en partie de ce que L. Duchesne, dans la seconde édition du tome I^{er} de ses *Fastes épiscopaux*, n'a pas tenu compte de ce mémoire (cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 74).

² *Les Actes des martyrs bourguignons et leur valeur historique*, dans *Annales de Bourgogne*, t. II (1930), p. 253. Le savant historien ne semble pas s'être servi du travail de W. Meyer dont nous venons de parler. Il ne le mentionne pas non plus dans son article : *Bénigne*, du *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. VIII (1934), col. 1314-1315.

³ Nous aurons l'occasion de signaler plus bas quelques textes qui se rattachent directement ou indirectement à ce cycle. Au sujet de celui-ci, un triple problème se pose : A quelle date les Passions ont-elles été rédigées ? proviennent-elles d'un ou de plusieurs auteurs ? comment faut-il les grouper ? W. Meyer a montré que primitivement les récits du martyre des SS. Andoche, Thyrese, Félix et de S. Bénigne, ainsi que l'introduction relative à S. Irénée, ne formaient qu'un seul et même ouvrage, qui a été réparti par sections dans les passionnaires aux différentes dates de culte. Comme Mgr Duchesne, il distingue deux groupes : disciples de Polycarpe, disciples d'Irénée, suivant que les missionnaires ont été envoyés d'Asie par S. Polycarpe ou de Lyon par S. Irénée. Au premier appartiennent S. Bénigne, S. Andoche, S. Symphorien (Passion remaniée), les SS. Jumeaux de Langres. Au second, les SS. Ferréol et Ferjeux de Besançon (*BHL*. 2903-2905) et les SS. Félix, Fortunat et Achillée de Valence (*BHL*. 2896-2897). D'après W. Meyer, la recension la plus ancienne de la Passion des disciples de S. Polycarpe, Bénigne et Andoche, aurait été rédigée durant la première moitié du VI^e siècle ; la Passion des SS. Ferréol et Ferjeux en dépendrait et serait antérieure à S. Grégoire de Tours. Contrairement à l'opinion de Mgr Duchesne, tous ces textes ne sont- peut-être pas sortis de la même plume, mais supposeraient trois auteurs différents. P. Lejay, qui avait étudié attentivement le problème (cf. *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. VII, 1902, p. 71-96), se rallia dans l'ensemble aux conclusions de W. Meyer : il se demanda toutefois s'il ne fallait pas placer les Actes des SS. Ferréol et Ferjeux après ceux des SS. Félix et Fortunat (*Revue critique*, t. LX, 1905, n. 367). « Le dernier mot n'est pas dit sur ces passions », écrivait en terminant P. Lejay. Il ne l'est pas encore aujourd'hui.

près identique, dont voici les épisodes les plus caractéristiques. Les saluts missionnaires, à la suite d'un avertissement miraculeux, quittent l'Orient pour aller évangéliser la Gaule; ayant dit adieu à leurs parents et à la communauté chrétienne, ils arrivent à Marseille. Chacun gagne la région qu'il a reçu mission de convertir.

Quelques extraits suffiront à montrer le parallélisme de notre *Vita Cassiani* avec ce groupe littéraire ¹.

1. Les missionnaires viennent de l'Orient.

PASSIO S. BENIGNI (BHL. 1154): *Ab orientalibus venimus partibus, ego et fratres mei quos tu nuper interfecisti* ².

PASSIO SS. ANDOCHII ET SOC. (BHL. 424): *Orientales homines sumus, a sancto patre nostro Polycarpo episcopo missi* ³.

VITA S. CASSIANI: *Nuntiatum est autem sancto Simplicio episcopo, quod homo Dei, nomine Cassianus, ab oriente de trans mare advenisset* ⁴.

2. Ils ont été miraculeusement avertis en songe de quitter leur patrie et de se rendre en Gaule.

PASSIO S. BENIGNI (BHL. 1154): *Sed cum tandem Dominus in Galliis commorantibus agnitionem sui nominis ostendere decrevisset, illico sanctus Benignus, divinitus ammonitus, a sancto praedictoque*

¹ Jadis l'abbé P. Geraets a étudié un groupe de légendes de la région picarde et montré qu'elles étaient rédigées suivant un schéma conventionnel (*Rapport sur les travaux du Séminaire historique pendant l'année académique 1897-1898*, par M. l'abbé J. Theissen, publié dans l'*Annuaire de l'Université de Louvain*, 1899, p. 360-420). Sur l'importance de ces cycles littéraires, voir L. VAN DER ESSEN, *Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens* (Louvain, 1907), p. 434-436.

² *Act. SS.*, Nov. t. I, p. 160. Au sujet de l'expression: *orientales partes*, voir W. LEVISON, *Das Werden der Ursula-Legende* (Cologne, 1928), p. 17-18. Comme on l'a fait remarquer, l'Orient exerçait un réel prestige sur l'Occident. « Du IV^e jusqu'au VII^e siècle, il semble ainsi qu'une sorte de légende enchantée transfigure l'Orient au regard des Occidentaux et fasse resplendir ce nom magique d'un incomparable éclat » (A. DUFOURCOQ, *Étude sur les Gesta martyrum romains*, t. I, Paris, 1900, p. 347). De son côté, M. le chanoine Bardy écrit: « Au lieu de venir simplement de Lyon comme les Saints de Besançon et de Valence, les Saints de Bourgogne arrivent tout droit de la lointaine Asie; leur autorité est semblable à celle d'Irénée qui a été, comme eux, le fils spirituel de l'évêque de Smyrne » (*Annales de Bourgogne*, t. c., p. 243).

³ *Act. SS.*, Sept. t. VI, p. 676.

⁴ *Act. SS.*, Aug. t. II, p. 65.

patre (Polycarpo) cum reliquis sibi in comitatu sumptis sociis Gallicis... gentibus destinatur¹.

PASSIO SS. ANDOCHII ET SOC. (BHL. 424). S. Irénée apparaît à S. Polycarpe² medio fere noctis, vultu terribili, et lui dit : Audi, pater, verba filii tui, trans mitte nunc duos presbyteros, id est Andochium et Benignum, et Thyrsus diaconem Galliarum urbibus³.

VITA S. CASSIANI : revelatum est ei in Galliis pergere et praedicare verbum Dei⁴.

On remarquera que Cassien, comme les protagonistes des Passions des SS. Bénigne et Andoche, ne part pas seul, mais avec des compagnons, dont on a soin de spécifier le grade hiérarchique.

3. Au moment du départ, des paroles d'encouragement, empruntées à l'Écriture et plus particulièrement à S. Paul, sont prononcées et on échange de tendres signes d'adieu.

PASSIO SS. ANDOCHII ET SOC. (BHL. 424) : Sit in cordibus vestris B. Pauli apostoli sermo, quia non sunt condignae...⁵.

VITA S. CASSIANI : Recordatus sancti Pauli apostoli ne (lire : ut) pergeret ad perfectiora⁶.

PASSIO S. BENIGNI (BHL. 1155) : et pacis osculo artius demulcens, ... sicque singulos exosculatus et cuncta illis prospera imprecatus⁷.

VITA S. CASSIANI : et compunctus osculatus est omnem clerum ; et plus loin : in osculo sancto complexus est⁸.

4. Les voyageurs débarquent à Marseille.

PASSIO S. BENIGNI (BHL. 1155) : cursu celeri ad Massiliam unda famulante devecti sunt⁹.

¹ Act. SS., Nov. t. I, p. 160.

² Sur cet anachronisme, cf. Act. SS., Sept. t. VI, pp. 665-671, 677.

³ Ibid., p. 675. Ce passage se retrouve littéralement dans la Passio S. Andeoli (BHL. 423). Cf. Act. SS., Mai t. I, p. 36.

⁴ Act. SS., Aug. t. II, p. 64. Comparer la Passion de S. Patient évêque de Metz (BHL. 6482) : Divina etiam visione admonitus statuit suam provisionem ac sollicitudinem Gallicanis impertiri provinciis (Act. SS., Jan. t. I, p. 469).

⁵ Act. SS., Sept. t. VI, p. 675. Ce passage se retrouve également dans la Passion de S. Andéol, citée plus haut.

⁶ Act. SS., Aug. t. II, p. 65. Au paragraphe 6, p. 64, on trouvera d'autres sentences de l'Écriture, prononcées par S. Cassien quand il fait part de son projet à ses fidèles.

⁷ Act. SS., Nov. t. I, p. 164-165.

⁸ Act. SS., Aug. t. II, p. 65.

⁹ Act. SS., Nov. t. I, p. 165.

PASSIO SS. ANDOCHII ET SOC. (BHL. 424) : *celeriter eps ad Massiliam unda maris adduxit*¹.

VITA S. CASSIANI : *prospera navigatione Massiliensi affuit urbe*².

5. Dans le récit du voyage se rencontre, sous des expressions diverses, un trait identique : le Christ, ou un ange, veille sur les missionnaires et leur sert de guide.

Sanctum vero Irenaeum..., de suis lateribus S. Polycarpus ad felicissimam Lugdunensem urbem, angelo duce, transmisit³.

*Ducente Domino una cum discipulis suis Lugdunum civitatem pervenit*⁴.

*Egressique ad terras, Dei angelo praecedente, prosperum iter agentes*⁵.

Illi vero ascendentes naviculam, divino favente auxilio, in Corsicam sunt delati, et plus loin : *Gratia autem Domini favente ... unda maris advenit*⁶.

*Tandemque, Christo duce, difficultatem itineris multimodam evadit, Gallorum fines intravit*⁷.

Dans la Vie de S. Cassien, nous lisons : *Gubernante Christo, prospera navigatione Massiliensi affuit urbe*, et un peu plus bas : *angelo comitante, Aeduae affuit civitate*⁸.

Ces expressions parallèles dérivent, croyons-nous, d'un texte qui a été très lu dans la région bourguignonne, à savoir la Vita S. Germani Autissiodorensis. A propos des deux traversées de la Manche par le saint évêque, l'auteur écrit : *Itaque oceanum mare, Christo duce et auctore conscenditur; mare Christo auctore conscenditur*⁹.

¹ Act. SS., Sept. t. VI, p. 675.

² Act. SS., Aug. t. II, p. 65. On pourrait mettre en parallèle des expressions plus ou moins semblables provenant d'autres Passions apparentées, celle-ci, par exemple, tirée de la Passion des trois jumeaux de Langres (BHL. 7829) : *Illi vero navigantes feliciter, gubernatione divina, ad Massiliensium littora celerius pervenerunt* (Act. SS., Jan. t. II, p. 77). Cf. SULPICE SÉVÈRE, Dial., I, 1, 3, 6.

³ Passion de S. Irénée, BHL. 4457 e (éd. W. MEYER, op. c., p. 74).

⁴ Passion des SS. Ferréol et Ferjeux, BHL. 2903 (Act. SS., Jun. t. III, p. 7).

⁵ Passion des SS. Speusippe, Éleusippe et Méleusippe, BHL. 7829 (Act. SS., Jan. t. II, p. 77).

⁶ Passion de S. Andéol, BHL. 423 (Act. SS., Mai t. I, p. 36).

⁷ Passion de S. Patient de Metz, BHL. 6482 (Act. SS., Jan. t. I, p. 470).

⁸ Act. SS., Aug. t. II, p. 65.

⁹ M. G., Script. rer. merov., t. VII, pp. 259, 269.

Il nous reste à étudier la provenance de ce dernier paragraphe de la *Vita Cassiani*, qui se retrouve dans la biographie interpolée de S. Germain¹. D'après W. Levison, qui a identifié les sources de tous les passages ajoutés à la première rédaction de la Vie de S. Germain, l'interpolateur aurait suivi la Vie de S. Cassien². Peut-on être aussi affirmatif? Tout d'abord, le paragraphe final de notre texte en faisait-il primitivement partie? Il semble avoir été ajouté après coup : *Operae pretium est ad laudem beatissimorum congrue adiciendum*. Ces *beatissimi* sont sans nul doute Cassien et Germain, mais de celui-ci il n'a pas encore été question. De plus, la comparaison des deux documents révèle que la rédaction de la *Vita Germani* est préférable.

Que le lecteur en juge lui-même :

VITA S. GERMANI

Territorium sane Augustodunense dum preterit, advenienti multitudo indiscretæ ætatis et sexus occurrit. Qui (S. Germanus) dum loca sanctorum ex more circumiret, tandem pervenit ad tumulum sancti Cassiani pontificis. In quo ita divina virtus apparuit, ut in pario lapide contrarius color crucem exprimeret, et salutare signum varietas distincta monstraret³. Quod quum Germanus sanctissimus fuisset intuitus, fuis ex more Christo precibus...

VITA S. CASSIANI

Dum sanctus Germanus Autissiodorensis episcopus Romanam pergeret, in tumultu beati Cassiani pontificis Augustodunensis ecclesie ita divina virtus apparuit ut in pario lapide contrarius color crucem exprimeret et salutare signum varietas distincta monstraret. Quo cum sanctissimus Germanus advenisset, fuis ex more Christo precibus...⁴.

Grégoire de Tours le dépeint, mais dans la dernière négligence; et il est surprenant qu'un lieu aussi vénérable soit comme abandonné » (*Voyage littéraire de deux religieux bénédictins*, Paris, 1717, p. 162).

¹ *Act. SS.*, Iul. t. VII, p. 217, n° 64.

² *Neues Archiv*, t. XXIX (1904), p. 162; *M. G.*, Script. rer. merov., t. VII, pp. 245, 273.

³ Grégoire de Tours n'a pas signalé ce miracle. On peut légitimement en conclure que cet épisode légendaire est postérieur à la fin du VI^e siècle.

⁴ Le dialogue entre les deux saints mérite d'être relevé, car, au sujet du bonheur des élus, il semble représenter la doctrine d'après laquelle les âmes des bienheureux se trouveront jusqu'au jugement dernier dans un état intermé-

Le déroulement des faits et l'agencement des phrases, qui sont clairs dans le premier, ne le sont guère dans le second. Le miracle, en effet, semble se passer au moment où S. Germain traverse Autun (*Dum... pergeret... apparuit*), mais être déjà accompli quand il arrive au cimetière (*quo cum ... advenisset*). Enfin on a l'impression que, pour le rédacteur, le personnage principal est non S. Cassien, mais S. Germain. Bref, le problème de la priorité d'un texte par rapport à l'autre devrait être étudié en détail ¹.

Telles sont les sources que nous avons pu identifier; elles révèlent chez le compilateur des lectures assez variées, mais le cas n'est nullement exceptionnel. Qu'il suffise de rappeler que l'auteur de la Vie interpolée de S. Germain d'Auxerre a recueilli parmi les écrivains antérieurs tous les passages où il était question du grand évêque et les a insérés dans le texte primitif de Constantius ². La recension de la *Vita S. Albani* (BHL. 210 d), comme l'écrivait naguère W. Levison, à la suite de W. Meyer, « is to some degree a cento composed of phrases of earlier sources » ³.

*
* *

diaire, attendant la récompense définitive. « *Quid, inquit (S. Germanus), gloriose frater, agis?* » Respondisse e tumulo Cassianus relatione veridica perhibetur : « *Dulci in pace quiete potior, et adventum Redemptoris exspecto.* » Cui Germanus... : « *Quiesce per longum, in Christo, frater, tempus. Ut autem divinae lubae cantum et exoptati clangoris sonum ac sacrae resurrectionis gaudia obtinere mereamur...* »

¹ Dans une des recensions de la *Vita S. Albani* (W. MEYER, op.c., p. 60) on rencontre un dialogue entre S. Germain et S. Alban, qui a lieu près de la tombe de ce dernier. *Sanctus Albanus adfuit et, que acta fuerant de persecutionibus eius, revelata tradidit utque titulis scripta retinerentur publice declaravit.* Par ailleurs, dans le premier livre de ses *Miracula S. Germani* (BHL. 3462), Héric d'Auxerre (IX^e siècle) exploite également le thème de la conversation près de la tombe. On y voit S. Germain engager un dialogue avec son disciple Michomère : *accedensque ad locum, quo fuerat tumultatus, oratione praemissa, iussit revelli sepulchrum. Michomerus vocatus ex nomine, vilali resumpto usu, resedisse fertur : a quo sanctissimus Pontifex, quid ageret aut si quiete frueretur, curiosius percontatus hoc confirmatur accepisse responsi* (Act. SS., Iul. t. VII, p. 256). Héric, qui a mis en vers la Vie interpolée de S. Germain (BHL. 3458), connaissait l'épisode du cimetière d'Autun (Act. SS., t. c., p. 245).

² Cf. W. LEVISON, dans le *Neues Archiv*, t. c., p. 157-163; M. G., Script. rer. merov., I. c.

³ Dans *Antiquity*, t. c., p. 345. Relevons trois brefs passages de la *Vita S. Cassiani*, qui ont une saveur ecclésiastique sinon liturgique, n° 5 : *atque sacrosancta martyria in honore sancti Zenonis episcopi, recordatus eius tolerantiam*

Disons en terminant un mot sur l'auteur et la date de composition de la *Vita Cassiani*. Elle a été écrite par un hagiographe autunois¹ et vraisemblablement avant 840. A cette date, Hugues, abbé de Saint-Quentin, obtint de Moduin, évêque d'Autun, le corps de S. Cassien². Afin de ne pas éveiller l'attention des fidèles, c'est en cachette que le précieux dépôt quitta la ville et se dirigea sur Laon. La *tumulatio* solennelle à Saint-Quentin eut lieu le 7 mars 845³. Peu de temps après, notre texte fut remanié, unique-

*atque victoriae triumphum, per singulos dies consecrans eius memoriam; n° 10 : immolaverunt utrique (les deux évêques Cassien et Simplicius) omnipotenti Deo sacrificium laudis (cf. Ps. 49, 14); n° 11 : qui per singulos dies offerens oblationem, sacrificium Deo immolabat pro eo in memorialem aeternam (cf. Exod. 28, 29). Le R^{mo} Dom B. Capelle, O.S.B., auquel nous avons soumis ces formules, veut bien nous faire savoir qu'elles sont « nettement gallicanes ». Le missale Gothicum, qui est peut-être d'Autun, n'offre pas, semble-t-il, de correspondants exacts; on ne trouve guère qu'un parallélisme et encore assez lointain : *pretestisti tolerantiam* (éd. H. M. BANNISTER, p. 40, n° 124). Par ailleurs, c'est près de la tombe des martyrs et des saints que, d'après l'auteur de la *Vita*, se célèbrent les saints mystères. N'y a-t-il pas lieu de rapprocher de ces passages les textes suivants, d'abord le canon IX des statuts de Théodulphe d'Orléans († 821) : *Antiquus in his regionibus in ecclesia sepeliendorum mortuorum usus fuit et plerumque loca divino cultui mancipata, et ad offerendas Deo hostias praeparata, coemeteria sive polyandria facta sunt* (I. SIMOND, *Concilia antiqua Galliae*, t. II, Paris, 1629, p. 213); ensuite celui du concile de Tribur en 895, qui après avoir rappelé le décret de Théodulphe, ajoute : *ubi vero hoc (c'est-à-dire inhumer dans les églises) prae multitudine cadaverum difficile sit facere, locus ille cymiterium et poliandrium habeatur, ablato inde altari et constituto, ubi religiose sacrificium Dei valeat offerri* (M. G., Leg. sect. II, t. II, p. 223).*

¹ On lit en effet au § 7 : *discedente hoc patrono nostro*. De plus, dans la seconde partie de la *Vita*, l'écrivain a nettement Autun comme centre de perspective.

² *Act. SS.*, Aug. t. II, p. 66. Cf. Emmanuel LEMAIRE, *Essai sur l'histoire de la ville de Saint-Quentin*, dans *Mémoires de la Société académique... de Saint-Quentin*, t. LIV (1880), pp. 464-468, 476-477. Que la Vie de S. Cassien (BHL. 1630) ne soit pas antérieure au ix^e siècle, on peut le prouver par le témoignage des martyrologes. Bède et ses successeurs jusqu'à Usuard y compris ne font que recopier le martyrologe hiéronymien. Il faut attendre le pseudo-Florus pour trouver une trace de la Passion. Ce martyrologe, qui est encore du ix^e siècle, provient de Saint-Quentin (H. QUENTIN, op. c., p. 135). Il n'est donc pas surprenant d'y trouver une mention spéciale de S. Cassien.

³ S'appuyant sur le texte de la *Translatio* (BHL. 1635), M. G. Tessier suppose que Charles-le-Chauve fit rédiger un précepte par lequel, à l'occasion de la cérémonie, il donnait à l'abbaye le fisc de Tugny « en vue de la construction d'un monument funéraire, de l'entretien du luminaire et de l'ornementation des

ment au point de vue littéraire, et en partie simplifié¹. C'est ainsi que les noms des martyrs d'Alexandrie furent supprimés. Quant aux noms des compagnons de S. Cassien, le remanieur n'en garda que quelques-uns. Pour les saints *Ingenianus*, *Iustus*, *Simplex*, *Mansuetus*, il transforma les trois derniers en des vertus : *subdiaconum unum, nomine Ingenianum, bonum valde virum, simplicitate, mansuetudine et caritate plenissimum*². A cette époque également fut rédigée la *Translatio*, suivie des *Miracula* (BHL. 1635)³, mais la gloire de S. Quentin maintint dans l'ombre le saint évêque qui reposait dans la même crypte⁴. Du point de vue liturgique, ce transfert donna toutefois un regain de vitalité au culte de S. Cassien, ainsi qu'en font foi les missels et les bréviaires inventoriés par le chanoine Leroquais⁵.

A l'époque moderne, une exégèse inattendue fit rebondir l'intérêt de la *Vita S. Cassiani*. Un auteur italien, Raphael Maffeus de Volterra ou Volaterranus (1451-1537), n'hésita pas à identifier la cité épiscopale, *urbs Ortensis*, avec la ville d'Orte au nord de Rome et imagine une halte de S. Cassien dans la péninsule⁶. Cette audacieuse affirmation ne devait pas rester lettre morte. Ughelli (1595-1670) la ratifia en insérant Cassien dans les fastes d'Orte⁷; ensuite,

tombeaux de saint Quentin et de saint Cassien » (*Recueil des Actes de Charles II le Chauve*, t. I, Paris, 1943, p. 195-196).

¹ BHL. 1631, 1632. Ces deux recensions ne diffèrent que par quelques variantes. Parlant de la date de rédaction, Mgr Duchesne notait : « Cette pièce a été écrite en 845 ou peu après, à Saint-Quentin » (*Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II³, p. 177).

² *Anal. Boll.*, t. IV (1885), p. 163.

³ Du Sollier, qui avait connu les diverses recensions et n'a publié que la première (BHL. 1630), ne les distinguait pas assez l'une de l'autre. C'est ainsi que, parlant de l'auteur des *Miracula*, il écrit : « Multum fallor, aut qui miracula illa S. Cassiani accurate collegit, idem ipse est qui Vitam eius... consarcinavit » (*Act. SS.*, Aug. t. II, p. 61). Cette hypothèse ne vaut que pour le remaniement BHL. 1631 et 1632.

⁴ Sur cette crypte, voir G. BAPST, *Le tombeau de saint Quentin*, dans *Revue archéologique*, III^e sér., t. XIV (1889), p. 268-275; J. HUBERT, *L'art pré-roman* (Paris, 1938), p. 23; A. GRABAR, *Martyrium. Recherches sur le culte des reliques et l'art chrétien antique*, t. I (Paris, 1946), p. 485.

⁵ *Les sacramentaires et les missels manuscrits*, t. III (Paris, 1924), p. 349; *Les bréviaires manuscrits*, t. V (Paris, 1934), p. 50.

⁶ *Commentarii Urbani* (Rome, 1506). Cf. *Act. SS.*, Aug. t. II, p. 61.

⁷ *Italia sacra*, t. I (Rome, 1644), col. 778. La seconde édition (t. I, Venise, 1717, col. 734) ne se distingue de la première que par une note empruntée à l'ouvrage de G. Fontanini, dont il va être question.

en 1708, Giusto Fontanini, publiant à Rome un grand travail sur l'histoire d'Orte¹, y reprit en les développant les allégations de Maffei et d'Ughelli. Pour la composition de cet ouvrage, il recourut aux Bollandistes², mais quand ceux-ci en 1735 publièrent le dossier de S. Cassien, ils ne firent aucune allusion au monumental volume de leur correspondant³. Sans doute avaient-ils voulu le ménager en laissant tomber sur le seul Ughelli leurs critiques sévères mais justes. Mgr Lanzoni⁴ écarta définitivement des fastes épiscopaux d'Ostie et d'Orte l'intrus Cassien d'Autun.

B. G.

¹ *De antiquitatibus Hortae, coloniae Etruscorum* (Rome, 1708).

² Dans une lettre du 23 juin 1701, il écrivait au P. C. Janning : « Illustrissimus praesul Ferdinandus Nuptius, assessor, ut vocant, S. Officii, qui te tuasque lucubrationes magni aestimat, scire cupit an Acta S. Cassiani Augustodunensis episcopi, quae apud vos esse innuit Rosweydyus in Fastis pag. 23, respondeant his, quae cum hac epistola accipies; a quibus si quid diversum haberes, optaret vehementer ut secum communicares, necnon ea quae pertinent ad Translationem eiusdem sancti » (Bibliothèque des Bollandistes, ms. 65, fol. 240v). Le 8 octobre, Fontanini remerciait le P. Janning : « Ostendi litteras tuas illustrissimo praesuli Ferdinando Nuptio, qui valde gavisus est extare apud vos Miracula S. Cassiani Augustodunensis episcopi... Idem vero praesul, qui tibi plurimam salutem adscribit, enixe te rogat, ut eadem miracula ad nos mittere non graveris, quippe illum hoc munere maxime tibi obstringes atque ego quoque in partem officii advocabor » (ibid., fol. 241). Ferdinand Nuptius ou Nuzzi (1645-1717), savant juriste, était un des prélats les plus instruits et les plus appréciés de la curie. Il fut créé cardinal par Clément XI le 16 décembre 1715. Étant originaire d'Orte, il s'intéressait aux fastes de sa petite patrie et, de bonne foi, il crut que S. Cassien avait régi pendant quelques années le diocèse d'Orte. C'est à F. Nuzzi que Fontanini a dédié son *De antiquitatibus Hortae*.

³ Ce silence paraît voulu, d'autant plus que dans ce même tome II d'août, le P. Pinus parle à deux reprises de Fontanini (pp. 124, 248).

⁴ *Le diocesi d'Italia* (Faenza, 1927), pp. 10-11, 547, 1114.

A PROPOS D'UN PASSAGE DU « MISSALE GOTHICUM »

S. SATURNIN DE TOULOUSE

VENAIT-IL D'ORIENT ?

Ni dans la Passion de S. Saturnin¹, ni dans les martyrologes², on ne trouve la moindre précision sur la patrie du premier évêque de Toulouse. Aussi est-on assez surpris de voir que la préface de la *Missa S. Saturnini* du *Missale Gothicum* affirme, dans une phrase enchevêtrée, que le futur martyr était venu d'Orient en Gaule : *Siquidem ipse pontifex tuus ab Orientis partibus in urbem Tolosatum destinatus Roma Garonnae in vicem Petri tui tam cathedram quam martyrium consummavit*³.

¹ BHL. 7495-7499. La tradition manuscrite de cette Passion mériterait d'être étudiée. Pour l'instant nous devons nous contenter de l'édition de Devic et Vaissete (*Histoire du Languedoc*, t. II, 1875, preuves, p. 29-34), qui reprend celle de Ruinart, après l'avoir collationnée sur le manuscrit 11748 de la Bibliothèque nationale de Paris.

² *Comm. marty. hieron.*, p. 626-627 ; *Comm. marty. rom.*, p. 554-555. L'origine orientale de S. Saturnin se rencontre dans des textes de basse époque, par exemple : BHL. 7507. Voir aussi *Act. SS.*, Nov. t. I, pp. 23, 213, 595.

³ Nous suivons l'édition de H. M. Bannister (*Henry Bradshaw Society*, t. LII, 1917, p. 39-40, n° 123-127). Dom C. Mohlberg a reproduit intégralement en fac-similé l'unique manuscrit (Vatican. Regin. lat. 317) dans le premier volume de la collection *Codices liturgici e Vaticanis praesertim delecti phototypice expressi* (Augsbourg, 1929). L'introduction, qui intéresse avant tout les paléographes, contient cependant un tableau où sont clairement indiqués les rapports du *Missale Gothicum* avec les sacramentaires latins. G. Morin, dans un article intitulé : *Sur la provenance du « Missale Gothicum »* (*Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXVII, 1941, p. 24-30), a proposé ou plus exactement suggéré de rattacher le précieux codex du *Missale Gothicum* au monastère alsacien de Gregoriennmünster. Cette hypothèse est assez fragile. Cf. *Revue Bénédictine*, t. LVIII (1948), p. 152. L'expression *in vicem Petri tui tam cathedram quam martyrium consummavit* est insolite. Un mot a peut-être disparu, par exemple : *fundavit*, après *cathedram*. Plus haut, on lit : *dum cathedram suscipit sanctitatis*. Sur le sens de cette phrase, voir ci-dessous, p. 56.

D'où dérive ce renseignement : *ab Orientis partibus*? L'examen des textes liturgiques correspondants permet d'en deviner la provenance.

Comme la commémoration de S. Saturnin¹ coïncide avec le début de l'Avent, non seulement les prières propres au saint martyr voisinent avec des prières de cette période de l'année liturgique, mais à l'intérieur d'une même formule il est fait mention simultanément des deux offices. En voici un exemple tiré du *Libellus orationum* ou *Orationale Gothicum* de Vérone² : *Christus Dei filius, cuius fides iustificat impium, iusti huius precibus vestrorum solvat vincula peccatorum. Et qui venturus ad iudicium sustinetur, eius, cuius festum colitis, faciat vos obtinere consortium, ut cum hoc martyre adventus Christi gloria, vos et in futuris gaudiis societ et aeternitatis premio ditet*³. Il y a, ainsi qu'on le voit, un véritable entrelacement des deux solennités.

Or, une des prières de la *feria secunda sextae hebdomadae adventus* du *Breviarium Gothicum*, qui primitivement saluait le Christ comme le juste qui vient de l'Orient, a été interpolée. Un remanieur anonyme y a ajouté une phrase destinée à célébrer le premier évêque de Toulouse. On la rencontre, ainsi modifiée, dans la série des formules groupées sous la rubrique : *III kalendas decembris : orationes in die sancti Saturnini* du même *Libellus orationum* de Vérone. Voici les deux textes :

Antienne : *Suscitavit Dominus
ab oriente iustum...*

Oraison : *Deus Pater, qui ab
oriente iustum exscitas, da no-
bis, ut in eius amplexu, quem
ad redemptionem nostram misisti,
nostrae animae reviviscant ;
ut Iusti, qui sine alterius iusti-*

Antienne : *Suscitavit Dominus
ab oriente iustum...*

*Deus, pater omnipotens, qui
ab oriente iustum exscitas, da
nobis, ut in eius amplexu, quem
ad redemptionem nostram misisti,
nostrae animae reviviscant ;
ut qui iusti huius et martyris*

¹ En fait, nous ignorons la date de la mort du martyr. Il semble avoir été placé au 29 novembre parce que son homonyme de Rome est commémoré en ce jour. Cette tradition est ancienne puisqu'elle est consignée dans le martyrologe hiéronymien et dans les calendriers mozarabes (*Comm. marty. hieron.*, l. c. ; *Comm. marty. rom.*, l. c.).

² Ce précieux recueil vient d'être republié par M. l'abbé J. Vives : *Oracional visigotico* (= *Monumenta Hispaniae sacra, serie liturgica*, t. I, Barcelone, 1946).

³ T. c., p. 26-27.

*tiae participatione est iustus, participes esse, te propitio, mereamur*¹.

*festum concinimus, illius utique iusti, qui sine alterius iustitiae participatione est iustus, participes esse, te propitio, mereamur*².

Dans le texte retouché, la soudure est maladroite et fort apparente. Pour éviter l'amphibologie, le compilateur a été contraint d'ajouter *huius*, qui désigne S. Saturnin, et *illius utique* qui désigne le Christ.

L'auteur du *Missale Gothicum* n'a-t-il pas rencontré dans un recueil liturgique les *Orationes in die sancti Saturnini*? Lisant des expressions telles que : *suscitavit ab oriente* et *qui ab oriente iustum exsuscitas*, il ne s'est peut-être pas rendu compte qu'il s'agissait du Rédempteur et y a vu une allusion à l'origine du martyr dont les prières célébraient l'anniversaire. Il se sera cru autorisé à écrire : *siquidem ipse pontifex tuus ab orientis partibus*³ *in urbem Tolosatium destinatus*.

Par ailleurs, les termes employés par le *Missale Gothicum* sont à rapprocher d'un passage de Grégoire de Tours relatif à S. Séverin de Bordeaux :

MISSALE GOTHICUM

IN GLORIA CONFESSORUM (c. 44)

*Siquidem ipse pontifex tuus ab orientis partibus in urbem Tolosatium destinatus...*⁴

*Sanctus... Severinus... de partibus orientis ad eandem destinatur urbem (Bordeaux)*⁵.

*
* *

On aura remarqué que la préface de la *Missa S. Saturnini* du *Missale Gothicum* affirme en outre que le premier évêque de Toulouse a été envoyé de Rome sur les bords de la Garonne. Cette

¹ *Breviarium Gothicum* (P. L., t. LXXVI, col. 111). Aussi longtemps que nous ne posséderons pas une étude sur l'origine des prières réunies dans ce recueil, il sera malaisé de fixer, même approximativement, la date de leur rédaction.

² Éd. J. VIVES, p. 27.

³ Sur l'emploi, aux premiers siècles chrétiens, de cette expression ou d'autres similaires, on peut lire W. LEVISON, *Das Werden der Ursula-Legende* (Cologne, 1928), p. 17.

⁴ Éd. H. M. BANNISTER, p. 40.

⁵ M. G., Script. rer. merov., t. I, p. 775 ; cf. *ibid.*, t. VII, pp. 205-206, 209.

tradition légendaire est attestée par S. Césaire d'Arles († 542) : *In Galliis etiam civitas Arelatensis discipulum apostolorum sanctum Trophimum habuit fundatorem, Narbonensis sanctum Paulum, Tolosana sanctum Saturninum, Vasensis sanctum Daphnum. Per istos enim quattuor apostolorum discipulos in universa Gallia ita sunt ecclesiae constitutae*¹. On la retrouve mentionnée à deux reprises par Grégoire de Tours dans l'*Historia Francorum* : *Huius tempore septem viri episcopi*² *ordenati ad praedicandum in Galliis missi sunt...* *Tolosae Saturninus episcopus*³, et dans le *Liber in gloria martyrum* : *Saturninus vero martyr, ut fertur, ab apostolorum discipulis*⁴ *ordinatus in urbe Tolosacium est directus*⁵. L'expression du *Missale Gothicum* : *Tolosatum destinatus Roma*, fait écho à la même tradition.

Si maintenant nous comparons la messe de S. Saturnin du *Missale Gothicum* à celle du sacramentaire mozarabe⁶, nous constatons :

1. Qu'elles présentent quelques formules en partie semblables⁷ ;

¹ *Libellus de mysterio sanctae Trinitatis*, éd. G. MORIN, *Sancti Caesarii Arelatensis Opera omnia*, t. II, 2 (Maredsous, 1942), p. 179 ; cf. L. SALTET, *Bulletin de littérature ecclésiastique*, t. XXIII (Toulouse, 1922), pp. 32, 59-60.

² Sur la mission des sept évêques, voir É. GRIFFE, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, t. I (Toulouse, 1947), p. 71-75 ; L. LEVILLAIN, *Saint Trophime et la mission des sept en Gaule*, dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. XIII (1927), p. 145-189.

³ *M. G., Script. rer. merov.*, t. c., p. 48.

⁴ D'après L. Duchesne, *a discipulis apostolorum* signifie les papes (*Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I², 1907, pp. 20, 26 ; cf. É. GRIFFE, op. c., p. 72). L'expression du *Missale Gothicum* : *in vicem Petri tui* ne doit pas se traduire par : « à la place de » ou « mandaté par », mais « à l'exemple de ». Le sens est donc : « De même que Pierre a fondé à Rome l'Église et y a subi le martyre, de même Saturnin a jeté les fondations de l'évangile à Toulouse et y est mort pour la foi. »

⁵ *M. G., Script. rer. merov.*, t. c., p. 576.

⁶ M. FÉROTIN, *Le liber mozarabicus sacramentorum* (Paris, 1912), col. 29-33. Le sacramentaire mozarabe contient aussi une *missa de translatione corporis sancti Saturnini episcopi* (col. 460-464). Elle a été analysée par P. Batiffol, *Études de liturgie et d'archéologie chrétienne* (Paris, 1919), p. 180-192.

⁷ Nous décrivons ici brièvement ce que les cinq oraisons de la *Missa S. Saturnini* du *Missale Gothicum* ont en propre et ce qui leur est commun avec la messe du sacramentaire mozarabe. La première oraison ne présente aucun passage parallèle à des formules de la messe de S. Saturnin du sacramentaire mozarabe, mais reproduit avec des variantes la première prière d'une *Missa de*

2. Que la seconde est pleine de réminiscences empruntées à la Passion et revient à six reprises sur le silence imposé aux idoles par l'arrivée de S. Saturnin à Toulouse, tandis que ce trait n'est pas mentionné dans le *Missale Gothicum*.

3. Que la messe de S. Saturnin, dans ce dernier recueil, a des

sanctis du même recueil (M. FÉROTIN, op. c., col. 478). Nous les plaçons sous les yeux du lecteur.

MISSALE GOTHICUM

*Deum qui imortales gloriosorum
martyrum palmas triumphali cruore
perfudit et beatam dei huius sollem-
nitatem suis pro se vincentibus dedica-
vit, fratres karissimi, suppliciter ore-
mus ut, qui dedit dei huius sollemni-
tatem, dei plenum sollemnitatis effec-
tum. Qui dedit hoc quod cultus festi-
vitatibus amplectitur, dei ut affectu devo-
tionis imitemur. Et quicquid sancto vi-
ro ac beatissimo martyri suo Saturnino
hodierno die profuit ad gloriam nobis
proficiat ad salutem. Per D. N. I. C.*

SACRAMENTAIRE MOZARABE

(même début)

*exoremus, ut qui dedit nobis dei huius
solemne excusum, dei plenum solem-
nitatis affectum. Quicquid contulit ho-
mo quo cultus festivitatibus amplectitur, do-
net votum quo patientiam martyrum
imitemur, ut, quicquid sancti sui ho-
dierno die perceperunt, in munere no-
bis proficiat ad salutem.*

De cette confrontation il ressort que le texte du *Missale Gothicum* est plus fruste : il répète trois fois *solemnitas* et quatre fois le verbe *dare* ; répétition en partie évitée dans le passage correspondant. Nous retrouvons par ailleurs ici le procédé signalé plus haut, à savoir : insérer une mention propre à S. Saturnin dans une formule générale.

La seconde et la troisième oraison sont partiellement identiques à la seconde et à la première de la messe de S. Saturnin du sacramentaire mozarabe. Dans les deux cas, le début est le même et la seconde partie différente. Les deux dernières oraisons n'ont pas de parallèle.

Rappelons que G. Morin a retrouvé dans un manuscrit de Munich (Clm. 6211) une série de *Benedictiones episcopales* provenant d'un recueil gallican inédit. Parmi ces *benedictiones* se rencontre une *Benedictio in natale sancti Saturnini*. « Le *Missale Gothicum*, écrit Dom Morin, a bien une messe propre en l'honneur de S. Saturnin de Toulouse, mais cette messe, comme beaucoup d'autres, se termine avec la préface : elle n'a donc point de bénédiction. Notre manuscrit de Freising comble heureusement cette lacune par une formule qui a été adaptée ailleurs, soit aux martyrs en général, soit à tel saint en particulier, S. Nicaise de Reims par exemple, après qu'on en eut supprimé ou modifié certaines expressions, notamment une allusion trop spéciale à la *Passio* du martyr de Toulouse » (*Un recueil gallican inédit de Benedictiones episcopales en usage à Freising aux VII^e-IX^e siècles*, dans *Revue bénédictine*, t. XXIX, 1912, p. 187-188).

parties qui lui sont propres et ne se rencontrent ni dans la Passion ni dans le sacramentaire mozarabe.

Ce texte liturgique a-t-il été rédigé à Toulouse et suppose-t-il une recension de la Passion aujourd'hui perdue ? Le passage que nous venons de commenter permet de répondre affirmativement à la première question ; quant à la seconde, les sources que nous avons indiquées dispensent, nous semble-t-il, de recourir à l'hypothèse d'un texte perdu ¹.

Au terme de notre petite enquête, nous devons constater que le passage de la préface de la *Missa S. Saturnini* ne résout pas le problème de la patrie du fondateur de l'Église toulousaine et que la question reste insoluble, faute de documents anciens.

B. G.

¹ D'après Mgr P. Batiffol, la messe de la *Translatio corporis S. Saturnini* (1^{er} novembre) est aussi d'origine toulousaine et remonterait à la première moitié du VI^e siècle, « temps où Toulouse pouvait avoir une liturgie commune avec l'Espagne » (op. c., p. 191-192). Quant aux sources du *Missale Gothicum*, Dom G. Morin écrivait naguère : « On sait que ce sacramentaire est un recueil de formules prises dans différents livres de toutes provenances, gallicane, ambrosienne, wisigothique, romaine » (*Revue bénédictine*, t. LVI, 1945, p. 10).

LE SYNAXAIRE GREC DE CHRIST CHURCH A OXFORD

Décrit dès 1867 par G. W. Kitchin¹, puis, en 1902, par le P. Delehaye², ce beau manuscrit in-folio n'est sans doute pas inconnu des savants. Il n'a cependant pas encore fait l'objet d'une étude approfondie. Notre prédécesseur, en effet, n'a pas jugé bon de le collationner, ni même de l'analyser. Après avoir constaté sa très étroite parenté avec le Coislin 223 (Mc), il s'est borné à dire qu'il présente toutefois des notices qui manquent dans Mc, comme, par exemple, celles des dédicaces d'églises, le 4 et le 11 août.

Sans déroger en rien au respect qu'on doit à une œuvre aussi monumentale et aussi pratique que l'édition du *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, il est bien permis de regretter que, pour le second semestre de l'année liturgique, notre manuscrit d'Oxford n'ait pas été retenu comme le représentant le meilleur de la classe M*. L'ayant comparé page par page avec Mc, nous avons pu nous assurer qu'il est, non seulement plus ancien, mais aussi plus riche, et que son texte est fréquemment plus pur³.

D'après le colophon, le Coislin 223 a été achevé, aux frais de l'hiéromoine Joannice, prôtos de la Sainte montagne⁴, en l'an du monde 6809, soit 1300-1301 de notre ère⁵.

¹ *Catalogus codicum mss. qui in bibliotheca Aedis Christi apud Oxonienses adservantur*, p. 1 à 7; ms. n° 2.

² *Synax. Eccl. CP.*, col. xli-xlii, sous le sigle Md.

³ Voir ci-dessous, p. 62, note 6.

⁴ Le prôtos Joanniceest en terré à Karyès, dans l'église ou chapelle Saint-Jean-Baptiste, propriété de Koutloumous. Cf. P. LEMERLE, *Actes de Kutlûmus* (Paris, 1945), p. 46-47, acte n° 6; notre colophon permet d'affirmer que ce document ne peut guère être antérieur à 1302, puisque rédigé sous le gouvernement du prôtos Luc, successeur de Joannice.

⁵ R. DEVREESE, *Le fonds Coislin* (= Bibliothèque nationale, *Catalogue des manuscrits grecs*, II, Paris, 1945), p. 203. Cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. xli, sigle Mc.

Le joyau de Christ Church n'est malheureusement pas daté. Mais les critères paléographiques permettent, semble-t-il, de le faire remonter à la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle ¹. A notre connaissance, c'est le plus ancien des synaxaires de la classe M* qui soit parvenu jusqu'à nous, du moins pour les mois d'été ².

D'un siècle et demi environ plus vieux que Mc, notre synaxaire s'en distingue aussi par le nombre surprenant de textes qu'il renferme et qui manquent dans son rival de Paris. Bien que mutilé d'un demi-mois ³, il ne contient pas moins de 151 fêtes absentes du Coislin. Elles se répartissent comme suit : 14 fêtes avec notice plus ou moins développée, 80 fêtes où l'éloge du saint est réduit à un distique iambique et 57 commémoraisons sans notice ni distique.

En outre, il y a plus de 50 cas où, la fête étant commune aux deux manuscrits, Md présente soit une notice qui ne se trouve pas dans Mc ⁴, soit un vers héroïque ⁵, soit un ou plusieurs distiques ⁶, soit une indication sur le sanctuaire de la capitale où avait lieu la synaxe ⁷, soit enfin une phrase initiale ou finale omise dans le Coislin.

¹ Kitchin et Delehaye l'attribuaient au ^{xiii}^e siècle. Mais M. Lefort, professeur à l'université de Louvain, bon connaisseur et éditeur d'un très utile *Album palaeographicum codicum graecorum* (Louvain, 1932), n'hésite pas à le dater du ^{xiii}^e ; il le rapporterait même à la première moitié du siècle, s'il ne contenait, au 4 août, le poème sur la dédicace de l'église du Pantocrator. Or, d'après M. Moravesik, qui l'a publié, ce poème doit avoir été composé dans les dernières années du règne de Jean II Comnène, entre 1134 ou 1139 et 1143 (*Die Tochter Ladislaus des Heiligen und das Pantokrator-Kloster in Konstantinopel*, Budapest, 1923, p. 71).

² Les deux seuls autres manuscrits de la même classe que le P. Delehaye attribue au ^{xiii}^e siècle, les n^{os} 353 et 354 de la bibliothèque du Saint-Synode, à Moscou, se rapportent au semestre d'hiver. *Synax. Eccl. CP.*, col. XLV, sigles Mi et Mk.

³ La lacune s'étend du 6 au 21 mars. Elle s'ouvre immédiatement après le premier quaternion, qui est complet (fol. 2-9). Le suivant est également intact (fol. 10-17). Les cahiers n'étant pas numérotés, il est impossible de préciser le nombre des feuillets qui ont disparu entre le fol. 9 et le fol. 10. Cependant, comme chaque mois couvre environ 40 folios, tandis que mars n'en a plus que 23, on peut supposer qu'il manque exactement deux quaternions ou 16 folios.

⁴ 10 cas.

⁵ Également 10 cas.

⁶ 7 cas.

⁷ 20 cas. Ces précieuses indications d'intérêt liturgique et topographique sont introduites, aussi bien dans notre ms. que dans ceux de la recension A, par une formule stéréotypée : *Τελεῖται δὲ ἡ αὐτοῦ (αὐτῆς, αὐτῶν) σύναξις*

au contraire, il est rarissime que le monastique quotidien soit omis¹ ou déplacé².

Au 3 avril, Mc déforme en *Δίον* le nom du martyr *Δίος*. Or le distique qui suit immédiatement l'annonce de la fête écrit correctement, dans Mc comme dans Md, le génitif *Δίον*.

Au 27 avril, le toponyme *Κάμπης*, dont le P. Delehaye reproduit d'après Mc la forme défectueuse et que M. Honigmann, par une heureuse conjecture, a proposé de corriger en *Λάμπης*³, se trouve en effet appelé *Λάμπης* dans le manuscrit d'Oxford⁴.

Le prêtre Nicéphore, du monastère de l'Aphapsis, est honoré le 13 mai — ou la veille — d'une brève commémoraison, mais Mc le transforme en un évêque du diocèse inexistant d'Ephapsis⁵.

Les Pères du concile de Chalcédoine, inscrits au synaxaire le 16 ou le 17 juillet, voient leur nombre réduit de 630 à 600 dans le seul manuscrit Coislin.

Inutile de pousser plus loin la comparaison entre nos deux synaxaires. Nous en avons dit assez pour être en droit de conclure. Tant par son ancienneté que par l'abondance et la qualité de son texte, l'exemplaire de Christ Church est incontestablement préférable au Coislin 223, qui a été choisi comme type de la classe M* pour le semestre d'été⁶.

Si la moitié du mois de mars n'en avait malencontreusement été arrachée⁷, on pourrait considérer le *περικαλλές βιβλίον* d'Oxford comme un spécimen à peu près sans défaut de ces synaxaires nouveau modèle, composés au xiii^e siècle et qui s'écartaient encore

¹ Le 20 juin, il n'y a pas plus de vers héroïque dans Md que dans Mc.

² Au 9 mai, au 7 et au 9 juillet, les trois mss. Md (Oxford), Mc (Coislin) et Mt (Troyes 1204 = synaxaire de Chifflet) sont d'accord pour reléguer à la seconde place le saint à qui se rapporte le vers héroïque.

³ Cf. ci-dessus, p. 6, note 4.

⁴ Fol. 57v.

⁵ *Synax. Eccl. CP.*, col. 680, l. 26.

⁶ Le choix du P. Delehaye s'explique sans doute, non seulement par le parfait état de conservation dums. Mc, mais encore par l'impossibilité pratique d'obtenir à cette époque le prêt d'un ms. anglais à une bibliothèque continentale et par le prix inabordable de la photocopie d'un aussi grand nombre de feuillets avant l'invention des procédés modernes de reproduction des mss.

⁷ Cette importante lacune peut être comblée à l'aide du synaxaire de Chifflet (Mt), dont nous allons montrer la parfaite ressemblance avec celui de Christ Church (Md).

assez peu de l'ancien type, mais d'où devaient sortir plus tard aussi bien les notices des ménées de Venise que celles des *συναξαρισται* en langue vulgaire, jusqu'à Nicodème l'hagiorite et Constantin Doukakis ¹.



En étudiant naguère ² le synaxaire de Chifflet ³ et en le comparant au Coislin 223, nous faisons remarquer à la fois leur similitude foncière et le nombre relativement élevé de fêtes propres au premier ⁴. Or, tout ce surplus, qui ne nous était connu que par le manuscrit de Troyes, se retrouve exactement dans le volume de Christ Church, à deux exceptions près ⁵.

D'autre part, sur les quelque 200 « additions » que comporte Md par rapport à Mc ⁶, une petite quarantaine seulement sont absentes de Mt, et le plus grand nombre de ces omissions ne concernent que de simples commémoraisons, sans distique ni notice.

Si l'on peut considérer les synaxaires de Coislin et de Chifflet comme les descendants d'un ancêtre commun, il faut admettre que la parenté entre l'exemplaire d'Oxford et celui de Troyes est beaucoup plus étroite encore : leur identité est telle qu'en maints endroits la collation de ces deux témoins ne révèle pas la moindre variante.

Cette constatation ne manque pas d'intérêt quand on se rappelle la multitude des emprunts faits par les anciens Bollandistes au synaxaire de Chifflet ⁷. Neuf fois sur dix, les textes des *Acta Sanctorum* qui n'avaient d'autre garant que ce manuscrit assez tardif se trouvent maintenant attestés, dès le XII^e siècle, dans le manuscrit de Christ Church.

Il n'y a aucune raison de croire que notre synaxaire soit le premier de sa lignée. Mais je ne sache pas qu'on en ait jusqu'à présent signalé un seul qui puisse avoir été son modèle. Les bibliothèques de l'Athos recèlent peut-être encore cet archétype de la classe M*.

¹ Cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. XLVII-L.

² Cf. dessus, p. 5-32.

³ Manuscrit 1204 de la bibliothèque publique de Troyes (sigle Mt).

⁴ Plus haut, p. 6-7.

⁵ Savoir : la longue Vie de S. Triphyllios, au 13 juin, et la mention de S. Conon, au 28 juillet. Cf. *supra*, p. 32, note 5.

⁶ Voir ci-dessus, p. 60.

⁷ Cf. *Anal. Boll.*, t. LXV (1947), p. 64-68.

Ce qui nous porterait à l'admettre, ou plutôt à l'espérer, c'est d'abord la richesse de ces fonds monastiques encore si imparfaitement inventoriés; c'est ensuite le fait qu'en compilant son *Συναξαριστής*¹, Nicodème l'hagiorite († 1809) a eu sous les yeux un codex très proche de notre Oxoniensis². Or il déclare dans sa préface³ s'être servi de plusieurs synaxaires manuscrits, appartenant aux bibliothèques athonites du Pantocrator, du Protaton, de Dionysiou et de Koutloumous. A vrai dire, il s'agit peut-être d'une de ces copies récentes que Lambros indique dans son catalogue⁴. Mais il n'est pas exclu que la Sainte Montagne ait conservé un exemplaire ancien, plus ancien même que celui de Christ Church.



Il ne saurait être question de publier ici une collation complète du synaxaire d'Oxford. Nous nous bornerons à en tirer, par manière de supplément à l'édition du P. Delehay, deux séries de textes, que nous commenterons brièvement :

1° Les annonces de fêtes qui ne se trouvent ni dans le Propylée des *Acta Sanctorum* de Novembre ni dans notre analyse du synaxaire de Chifflet. De ces 15 fêtes nouvelles, 13 sont célébrées par une couple de vers iambiques.

2° Quelques notices communes à nos trois manuscrits d'Oxford (Md), de Troyes (Mt) et de Paris (Mc). Le P. Delehay, les ayant rencontrées dans Mc⁵, a signalé leur présence⁶, mais sans les transcrire; on sait, en effet, qu'il n'a collationné le Coislin 223 que pour

¹ Quatre éditions, toutes posthumes : Venise, 1819, en trois in-4°; Constantinople, 1842-1846, en treize volumes in-8°; Zante, 1868, en trois in-4°, et Athènes, 1868, en deux in-4°. Nous utilisons la 3^e édition. Cf. Louis PETIT, *Bibliographie des acolouthies grecques* (Bruxelles, 1926), p. xxxi-xxxiv.

² Des 23 textes que nous publions ci-dessous d'après le ms. d'Oxford, un seul n'est pas dans Nicodème : la notice de S^{te} Euthalie, que le synaxariste reproche à ses devanciers de répéter à la date indiquée, alors qu'elle se lit déjà à une autre date. Voir ci-après, p. 89.

³ P. 17^r et note 4.

⁴ Par exemple, les mss. 134 et 137 de Dionysiou, écrits en 1606 et 1604 et contenant chacun un semestre (LAMBROS, *Catalogue*, t. I, p. 342); ou les n^{os} 141 et 142 de Koutloumous, synaxaire en deux volumes, copié en 1563 (ibid., p. 286).

⁵ Sauf la première, qui manque dans Mc.

⁶ Sous le sigle Mc, parmi les *synaxaria selecta*, au bas des pages.

les mois de mars, avril et mai¹. Ces notices nouvelles de saints déjà mentionnés dans l'édition bollandienne du Synaxaire n'apportent assurément pas de révélations sensationnelles. Mais elles présentent un intérêt réel et multiple, en nous faisant toucher du doigt les procédés des synaxaristes : loin de se limiter à des remaniements de pure forme, certains d'entre eux ont parfois recours à des sources qui avaient échappé à leurs prédécesseurs ou bien, puisant à la même source, ils rédigent un résumé tout différent.

En guise d'appendice, nous donnerons, d'après Mc, une notice de S. Sisoès qui a le même incipit que dans les autres synaxaires, mais qui s'en distingue entièrement pour tout le reste.

I. — FÊTES NOUVELLES.

13 mai (fol. 83) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὁ ἅγιος Ἀλέξανδρος ἐπίσκοπος Τιβεριανῶν ξίφει τελειοῦται.

Ἀνδρὸς κεφαλὴν ἱεροῦ τέμνει ξίφος,
ἄθλησιν συνζεύξαντος ἱερωσύνη.

Même annonce et même distique se lisent dans le synaxaire de Chifflet² et sans doute aussi dans celui qui appartenait, il y a un demi-siècle, à Athanase Papadopoulos-Kérameus³. En tête du second vers, Nicodème remplace ἄθλησιν par αἵματα⁴.

Il est bien à craindre que cet évêque d'un diocèse inconnu ne doive l'existence à la méprise d'un compilateur trop pressé. A la même date, en effet, ou le lendemain, on lit dans le synaxaire de Sirmond et dans la plupart des autres⁵ la notice du martyr S. Alexandre de Thrace, dit le Romain⁶, qui aurait été soldat ἐπὶ (ou ἐπὶ) Τιβεριανοῦ κόμητος. Les mots ἐπὶ Τιβεριανοῦ auront été pris pour une abréviation d'ἐπίσκοπος Τιβεριανῶν.

15 mai (fol. 85^v) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ μνήμη τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Βαρβάρου τοῦ μυροβρύτου.

¹ Cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. xli.

² Fol. 174^v. On les ajoutera donc à la série publiée ci-dessus, p. 8.

³ Cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. xliii-xlv, sigle Mg.

⁴ *Συναξαριστής*³, t. III, p. 38.

⁵ *Synax. Eccl. CP.*, col. 680-682.

⁶ Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 244-245 ; t. LIV, p. 401-402.

Le P. Delehaye a étudié, dans un article fort intéressant¹, le cas de ce martyr, qu'il faut peut-être identifier à S. Christophe et qu'une légende tardive changea en anachorète. Il a fait remarquer² que la fête de S. Barbaros est ordinairement fixée au début du mois de mai (le 5, le 6, le 7 ou le 8) et parfois au 14, tandis qu'elle ne se rencontre au 15 mai que dans des recueils récents, comme le *Μέγας συναξαριστής* de C. Doukakis³. Or, dès le xiii^e siècle, notre synaxaire consacre un premier distique au martyr Barbaros le 6 mai, puis un second distique, le 14, aux trois martyrs Alexandre, Barbaros et Acolouthos, et enfin, le 15, l'annonce ci-dessus⁴, qui concerne un confesseur (ῥσιος), qualifié de « myrobryte⁵ ». Comme on sait, l'épithète de *μυροβλότης* désigne les nombreux saints dont les reliques distillaient (ῥλόζω) une huile miraculeuse appelée *μύρον* en grec et *manna* en latin⁶.

L'absence de distique montre sans doute que nous avons affaire à une addition faite sur la foi d'un calendrier local.

On connaît deux acolouthies de S. Barbaros, imprimées l'une à Venise, en 1734, l'autre à Corfou, en 1886. Le long synaxaire qu'elles contiennent représente le dernier avatar d'un martyr de l'antiquité transformé en solitaire du xvi^e siècle⁷.

16 mai (fol. 86v) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ οἱ ἄγιοι μάρτυρες Παμφαμῆρ καὶ Παμφαλὼν⁸ τυπτόμενοι τελειοῦνται.

Θαρσεῖτε, κὰν τύπτεσθε⁹, μάρτυρες δύο ·
θήσει Θεὸς μάλαγμα ταῖς πληγαῖς στέφη.

¹ *Anal. Boll.*, t. XXIX (1910), p. 276-301.

² P. 284.

³ *Mai* (1892), p. 297-303. D'après l'*Annus eccl. graeco-slavicus* de Martinov, p. 128 (cf. *Anal. Boll.*, t. XII, p. 303), S. Barbaros le thaumaturge serait aussi marqué au 15 mai dans le calendrier d'un évangélaire grec de la Laurentienne, à Florence.

⁴ Même annonce dans NICODÈME, *Συναξαριστής*, t. c., p. 42, mais avec le distique suivant : Βάρβαρον ὥχί, εὐγενῇ δὲ δεικνύει | ἡ μυροβλύσις ἐκ τάφου τοῦ σοῦ, πάτερ.

⁵ Forme exceptionnelle, dérivée du verbe βρύω.

⁶ Voir les deux glossaires de Du Cange, i. v.

⁷ Cf. L. PETIT, *Bibliographie des acolouthies grecques* (Bruxelles, 1926), p. 22-23 ; DELEHAYE, t. c., p. 282-283.

⁸ Parfois appelé Παμφαλιών ou Παμφυλὼν (NICODÈME, t. c., p. 45, 17 mai).

⁹ *Slc.* Nicodème, l. c., et Doukakis, t. c., p. 313, écrivent τύπτεσθε.

Ces deux martyrs aux noms étranges sont les compagnons de S. Solochon, soldat égyptien, torturé et mis à mort à Chalcédoine, dont la Passion perdue est résumée le lendemain dans notre synaxaire ¹ et dans beaucoup d'autres ².

S'ils sont commémorés un jour plus tôt que leur chef de file, c'est que la légende les fait mourir avant lui. Sinon ils auraient été mentionnés, comme cela se fait d'habitude ³, à la suite de l'éponyme du groupe.

31 mai (fol. 105^v) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ οἱ ἅγιοι μάρτυρες πέντε οἱ ἐν Ἀσκάλῳ περὶ ⁴
τελειοῦνται.

Ἰμάτια πρὶν, νῦν δὲ πεντὰς Κυρίῳ
ἀνδρῶν συρέντων στρώσις ἡπλώθη ξένος.

On ne connaît nommément que trois martyrs d'Ascalon en Palestine : les saints Arès, Promos et Élie ⁵. Nous ne voyons pas d'où proviennent les cinq anonymes annoncés aujourd'hui. Le distique les compare aux vêtements qui furent étendus sous les pieds du Sauveur, lors de son entrée à Jérusalem ⁶.

Deux autres martyrs d'Ascalon, également anonymes, mais soumis à un supplice rare (ἄχρι τῆς ὀσφύος χωσθέντες), sont mentionnés, le 6 avril, dans notre synaxaire ⁷, dans celui de Chifflet et dans le manuscrit Coislin 223 ; on les retrouve aussi dans les ménées de Venise ⁸. Enfin, un groupe de prêtres et de vierges d'Ascalon et de Gaza, dont Théodoret relate les cruelles tortures qu'ils endurèrent sous Julien ⁹, figure en appendice à la fin de la Passion inédite des SS. Marc d'Aréthuse et Cyrille d'Héliopolis ¹⁰.

¹ Fol. 87^v38.

² *Synax. Eccl. CP.*, col. 690-692. Cf. *Act. SS.*, Mall t. IV, p. 25-26 ; *Anal. Boll.*, t. XL, p. 88.

³ *Synax. Eccl. CP.*, col. LXV.

⁴ Erreur de copiste. Il faut lire, avec Nicodème, t. c., p. 72, et Doukakis, t. c., p. 517 : κατὰ γῆς συρόμενοι.

⁵ EUSÈBE, *De martyribus Palaestinae*, c. 10. Cf. H. DELEHAYE, *Origines du culte des martyrs* ² (1933), p. 187 ; *Synax. Eccl. CP.*, col. 327 (19 décembre).

⁶ *Marc.* 11, 8, et textes parallèles.

⁷ Fol. 31.

⁸ *Synax. Eccl. CP.*, col. 590 (Mc, Mv).

⁹ *Hist. eccl.* III, 7, 1, éd. PARMENTIER, p. 182.

¹⁰ Mss. Vatic. 2014 et Oxford Bodl. 240. Cf. DELEHAYE, *Origines*, p. 208 ; *Synax. Eccl. CP.*, col. 568 (28 mars) et 1001.

15 juin (fol. 126) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὁ ὁσιος Ὁρτίσιος ἐν εἰρήνῃ τελειοῦται.

Ἀμωμος Ὁρτίσιος ἦκει σοι, Λόγε,
οὐ μῶμον εἶπεν οὐδ' ὁ μῶμος ἰσχύσει.

Dans le synaxaire de Chifflet ¹ et le *Συναξαριστής* de Nicodème ², le texte est identique, mais dans le premier il est partiellement effacé par l'humidité.

Indépendamment l'un de l'autre, Papebroch ³ et l'Hagiorite ont identifié cet irréprochable Ortisius ou Hortisius au second successeur de S. Pachôme, le cénobite Horsési, que les Grecs appellent d'ordinaire Ὁρσίσιος ou Ὁρσίσιος ⁴. Pour séduisante qu'elle soit, l'identification ne laisse pas d'être sujette à caution. Le nom du célèbre abbé pachômien n'a encore été relevé, que je sache, dans aucun calendrier ni oriental ni grec ni latin. Seul un fragment copte fixe sa commémoration au 29 athor (25 novembre), qui est le jour de fête de S. Pierre d'Alexandrie ⁵.

On pourrait peut-être aussi bien songer à cet apa Horsyūs (Harsios, Horesious) dont la Passion est inscrite au synaxaire copte-arabe, le 15 epip (9 juillet) ⁶, ou plutôt au martyr d'Alexandrie que l'hieronymien désigne sous les noms d'Ortasius ou Hortasius, le 18 mai, et d'Orbasius, le 9 février ⁷, mais qui s'appelait sans doute Ὁρτήσιος ou Ὁρτήσιος ⁸.

A moins qu'il ne s'agisse d'un homonyme inconnu, mais non martyr, puisqu'il est qualifié de ὁσιος et mourut ἐν εἰρήνῃ.

¹ Fol. 239r.

² T. c., p. 107.

³ Acl. SS., Iun. t. II, p. 1054.

⁴ F. HALKIN, *Sancti Pachomii Vitae graecae* (Bruxelles, 1932), pp. 75-84, 91-96 et passim.

⁵ Londres, manuscrit Or. 3580 A (4), décrit par W. E. Crum, *Catalogue of the Coptic Manuscripts in the British Museum* (1905), p. 34. Cf. L. TH. LEFORT, *Les Vies coptes de saint Pachôme et de ses premiers successeurs* (Louvain, 1943), p. LXXXVI.

⁶ *Synaxarium Alexandrinum*, éd. J. FORGET, t. II, versio (Louvain, 1926), p. 222-223; R. BASSET, *Le synaxaire arabe jacobite*, p. 1201 (= *Patrologia orientalis*, t. XVII, p. 659). Cf. *Anal. Boll.*, t. XL, p. 107.

⁷ *Comm. martyri. hieron.*, pp. 260 et 84.

⁸ F. PREISIGKE, *Namenbuch enthaltend alle... Menschennamen... in griechischen Urkunden... Aegyptens* (Heidelberg, 1922), col. 244.

27 juin (fol. 141^v) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὁ ἅγιος μάρτυς Πιέριος πρεσβύτερος Ἀντιοχείας
ἐν εἰρήνῃ τελειοῦται.

Ὡς ἱερεῖον τὸν Πιέριον, Λόγε,
ἐνήγισάν σοι δυσσεβεῖς ἐπ' ἀνθρώπων.

L'expression ἐν εἰρήνῃ, réservée d'ordinaire aux confesseurs, ne peut convenir à un martyr dont le distique assure qu'il fut immolé au Seigneur comme une victime sur des charbons ardents. On lira donc *πυρὶ τελειοῦται* ¹.

Piérius, prêtre d'Alexandrie sous l'évêque Théonas, a été loué par Eusèbe et S. Jérôme pour sa science comme pour sa vertu. Il n'est entré que tardivement dans les martyrologes latins et ne semble pas avoir jamais joui d'un culte quelconque en Orient. Il mourut d'ailleurs tranquillement, après la fin des persécutions ².

Le Piérius, prêtre et martyr d'Antioche, est un inconnu, dont l'existence et les titres à la vénération auraient besoin d'être attestés par un document plus ancien et plus sûr que notre synaxaire.

28 juin (fol. 142^v) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὁ ἅγιος Δόναγνος ἐπίσκοπος Λιβύης πυρὶ τελειοῦται.

Στέρξον τὸ πῦρ, Δόναγνε · τῆς γὰρ σῆς κάρας,
ὥς φησι Χριστός, οὐκ ὀλεῖται θορὶξ ὄλως ³.

Il s'agit peut-être de l'évêque de Libye qui figure, au 4 juillet, dans plusieurs documents, mais sous des noms légèrement différents : Δονᾶτος (synaxaire de Sirmond ⁴), *Donatus* (calendrier lapidaire de Naples ⁵), Δονᾶγος (synaxaire D = ms. Paris 1587), Δωρᾶτος (synaxaire R = ms. Leningrad 227 ⁶). Aussi longtemps que la source des deux notices du 28 juin et du 4 juillet n'aura pas été identifiée, la forme Δόναγνος peut sembler préférable, en tant que *lectio difficilior*. Mais il est fort possible que nous ayons affaire

¹ C'est la leçon de Nicodème, t. c., p. 136, et de Doukakis, *Jun*, p. 333.

² Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 497 (4 novembre).

³ Luc. 21, 18. Nicodème, t. c., p. 138, et Doukakis, p. 336, ont le même texte, mais avec trois variantes : Δόναγος, στέξον et Δόναγς.

⁴ *Synax. Eccl. CP.*, col. 798, l. 31.

⁵ *Anal. Boll.*, t. LVII (1939), p. 27.

⁶ *Synax. Eccl. CP.*, col. 798, l. 48 et 54.

à une simple déformation du nom de Dignianos, païen converti, qui intervient dans la légende de S. Théodore, évêque de Cyrène en Libye¹.

30 juin (fol. 150^v):

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὁ ἅγιος Εὐλάμπιος ὁ ἐκ Ταρσοῦ ξίφει τελειοῦται.

Tl « Τὴν κεφαλὴν », δῆμιε, « κλίνον », λέγεις

Εὐλαμπίῳ κλίνοντι πᾶν σπάθη μέλος;

Cette annonce fait suite, dans Md et Mt, à celle de S. Diomède, qui se lit seule dans Mc². Les deux martyrs sont rattachés à Tarse, qui serait leur patrie. Nous n'avons pas le moyen de décider si la couple Diomède-Eulampios provient d'un calendrier local ou d'une légende perdue. Les Passions connues de S. Diomède, martyr de Nicée³, le font bien naître à Tarse, mais ignorent Eulampios.

On peut se demander si ce ne sont pas les mêmes saints qui reviennent, le 3 juillet, dans une liste de six noms. Le synaxaire de Sirmond⁴ ne consacre pas de notice à ce groupe, apparemment factice. Mais nos trois manuscrits (Mc, Md, Mt) font de Théodotos, Théodotè, Diomède, Eulampios, Asclépiade et Golindouch les compagnons de martyre de S. Hyacinthe le cubiculaire, qui est précisément fêté le même jour. Déjà le Parisinus 1617 (N) avait rattaché Théodotos et Théodotè à la légende de S. Hyacinthe⁵: procédé aussi simple que fallacieux.

9 août (fol. 197):

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὁ ὁσιος Ψόης ἐρχόμενος τελειοῦται.

Μάστιξιν ἐσχῶν κἂν τέλει βίον Ψόης

παίει νοητὰς δαιμόνων δεινῶν φόας.

Annnonce et distique se lisent aussi, à la même date, dans le

¹ *Synax. Eccl. CP.*, col. 797-798; cf. *Comm. marty. rom.*, p. 269 (4 juillet).

² *Synax. Eccl. CP.*, col. 789-790, l. 21-22. Cf. *Act. SS.*, lun. t. V, p. 574.

³ BHG. 548-551. Cf. *Synax. Eccl. CP.*, 16 août, col. 901; H. DELEHAYE, *Origines du culte des martyrs*², p. 152; *Comm. marty. rom.*, p. 342.

⁴ *Synax. Eccl. CP.*, col. 796, n° 4. Cf. NICODÈME, t. c., p. 154-155.

⁵ *Synax. Eccl. CP.*, col. 793, l. 58-795, l. 43. La notice de Md (fol. 153^v-154) est un peu plus développée que celle du ms. N, mais les divergences ne méritent pas d'être relevées.

Συναξαριστής de Nicodème¹ et dans le *Μέγας συναξαριστής* de Doukakis².

L'anachorète Bisoès (Païsios³) est considéré comme le fondateur du quatrième monastère de Scété⁴. Sa fête est marquée au 2 juillet dans les livres coptes⁵ et syriaques⁶. Il est appelé *Ψώιος* dans la lettre de l'évêque Ammon à Théophile⁷. Aucun apophtegme n'est présenté sous son nom dans la collection alphabétique grecque publiée par Cotelier⁸. On ne doit pas le confondre avec un disciple de S. Pachôme appelé *Ψώεις*, *Ψόης* ou *Ψώης*⁹.

10 août (fol. 200) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ οἱ ἄγιοι ἐξ μάρτυρες οἱ ἐν Λιβύῃ, οἱ μὲν τὰ ὀσᾶ θλασθέντες, οἱ δὲ τὰς σάρκας ξεσθέντες τελειοῦνται.

De cette simple commémoration, sans distique ni notice, aucune source littéraire ou liturgique ne se laisse deviner. Nicodème¹⁰ et Doukakis¹¹ impriment : οἱ ἐν Βιζύῃ, mais remarquent en note que le *Συναξαριστής* de Dionysiou, au mont Athos, écrit (comme notre manuscrit d'Oxford) : οἱ ἐν Λιβύῃ. Les mêmes auteurs ajoutent le distique suivant :

Ὅσων καταγμός καὶ παραγμός σαρκίων
ἀρπαγμός ἐστιν ἐξ ἀθληταῖς στεμμάτων.

11 août (fol. 202v) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὁ ὁσῖος Πασαρίων ἐν εἰρήνῃ τελειοῦται.

Ὁ Πασαρίων πᾶσαν ἀρετὴν φέρων
πασῶν ἀμοιβὰς γῆς ἀποστὰς λαμβάνει¹².

¹ T. c., p. 231, mais *δεινῶν* est remplacé par *δεινός*.

² *Αὐτὶ*, p. 145.

³ Cf. BHO. 181-182 (Vie syriaque); BHG. 1402.

⁴ H. G. EV. WHITE, *The Monasteries of the Wādī 'n Natrūn*, t. II (New-York, 1932), p. 111-115; cf. t. III (1933), p. 133-165.

⁵ Cf. O'LEARY, *The Saints of Egypt* (Londres, 1937), p. 106-107, i. v. *Bishai*.

⁶ *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 187 (martyrologe de Rabban Sliba).

⁷ BHG. 1397, éd. F. HALKIN, *S. Pachomii Vitae graecae* (1932), p. 120.

⁸ Rééditée par Migne, P. G., t. LXV. Cf. BHG. 1443-1444.

⁹ BHG. 1396, éd. citée, pp. 15, 53; cf. p. 293 (*Vita tertia*). La *Vita altera* S. Pachomii, BHG. 1400, lui donne le nom d'Ὀψις (ibid., p. 189) et la *Vita quarta* celui d'Ὀψῆς (p. 429).

¹⁰ T. c., p. 234.

¹¹ T. c., p. 151.

¹² Nicodème, t. c., p. 237, et Doukakis, t. c., p. 155, ont le même texte avec une seule variante; *Πασσαρίων*.

Il s'agit apparemment de l'archimandrite palestinien S. Passarion, qui nous est connu par quelques passages de Cyrille de Scythopolis¹ et par la Vie de Pierre l'Ibère, évêque de Maïouma². La date de sa fête est fixée au 25 novembre dans le récit anonyme de la mort de S. Théodose, évêque de Jérusalem³, tandis que le calendrier géorgien de la Ville sainte la place au 21 du même mois⁴.

12 août (fol. 203^v):

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ οἱ ἅγιοι δώδεκα μάρτυρες οἱ ἀπὸ στρατιωτῶν
ξίφει τελειοῦνται.

Ἀριθμὸς ἀθλεῖ μαρτύρων διὰ ξίφους
Χριστοῦ μαθηταῖς ἰσάριθμος ἐκκρίτοις.

Nicodème⁵ et Doukakis⁶ reproduisent ces quelques lignes, mais y insèrent, avant la formule ξίφει τελειοῦνται, quatre mots qui précisent l'origine de ces douze soldats martyrs: οἱ ἐκ Κρήτης ὁρμώμενοι. D'autre part, ils font remarquer en note que le dernier mot du distique n'est pas toujours écrit ἐκκρίτοις, comme dans leur texte, mais parfois: ἐκ Κρήτης. On peut considérer comme hautement probable que leur renseignement sur la patrie des saints provient de cette mauvaise lecture de l'épithète ἐκκρίτοις, qui se prononce exactement comme ἐκ Κρήτης.

12 août (ibid.):

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὁ ὁσιος Κάστωρ ἐν εἰρήνῃ τελειοῦται.
Θεῖα θρυαλλὶς σβέννυται Κάστωρ μέγας,
λείψαντος εἰς φῶς ὡς ἑλαίου τοῦ βίου.

Même texte dans Nicodème et Doukakis⁷, sans aucun commentaire. Le synaxaire de Sirmond mentionne trois martyrs du nom de Castor, le 18 septembre, le 5 novembre et le 18 décembre⁸. Le

¹ Références dans *Anal. Boll.*, t. LXV (1947), p. 112, note 4.

² BHO. 955; trad. R. RAABE (1895), p. 38-39.

³ BHO. 1178; trad. E. W. BROSKE, *Vitae virorum apud Monophysitas celebrimorum*, fasc. 1 (1907), p. 19.

⁴ H. GOUSSEN, *Ueber georg. Drucke und Handschriften die Festordnung und den Heiligenkalender des altchristlichen Jerusalem betreffend* (1923), p. 39.

⁵ T. c., p. 239.

⁶ T. c., p. 182.

⁷ L. c.

⁸ *Synax. Eccl. CP.*, col. 57, 198, 321. Le second est appelé évêque, mais le siège qu'il aurait occupé n'est pas indiqué. Cf. *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 2.

confesseur vénéré aujourd'hui était sans doute un moine dont la vie s'est lentement consumée au service de Dieu, comme la cire d'un cierge ou l'huile d'une lampe.

31 août (fol. 236^v) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὁ ἅγιος μάρτυς Πούδης ξίφει τελειοῦται.

Ποῦ δὴ μετέστης, ὡς ἀπετμήθης, Πούδη;

Ποῦ δὴ μετέστην ἢ πρὸς ἄφθαρτον κλέος.

Ce martyr Pudens n'est, croyons-nous, qu'un dédoublement de l'apôtre homonyme, inscrit dans les synaxaires¹, sans en excepter le nôtre², au 14, au 15 ou au 16 avril.

31 août (ibid.) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ οἱ ἅγιοι τέσσαρες μάρτυρες Μηνᾶς, Φαῦστος, Ἀνδρέας καὶ Ἡράκλειος ὑπὸ ἰππων συρόμενοι τελειοῦνται.

Ἰπποδρομοῦσι τέσσαρες · Θεὸς βλέπει³,

Σατὰν δὲ πίπτει καὶ κροτεῖ δῆμος νέων⁴.

Ni dans le synaxaire de Chifflet, ni dans Nicodème, le genre de supplice infligé aux martyrs n'est indiqué dans l'annonce de la fête.

Le même groupe est commémoré, le 12 ou le 13 juillet, dans le synaxaire de Sirmond et ses proches⁵. Mais l'ordre des noms est différent : André, Héraclius, Fauste et Ménas ; André est qualifié de soldat ; une compagnie de nombre indéterminé est ajoutée aux protagonistes (καὶ τῆς συνοδίας αὐτῶν), et le martyre de toute la troupe est résumé dans le seul mot ἄθλησις.

Tant au 12-13 juillet qu'au 31 août, les données sont insuffisantes pour qu'on puisse attribuer les quatre saints à une Église quelconque ou marquer une préférence pour l'une des deux dates. Nous observerons seulement, sans vouloir insister sur cette coïncidence peut-être fortuite, que le *Breviarium syriacum* de Wright mentionne précisément au 12 juillet un saint Μήνιος⁶, qui est de-

¹ *Synax. Eccl. CP.*, col. 601-606.

² Fol. 37^v (14 avril).

³ Nicodème, t. c., p. 293, modifie ainsi le premier vers : Ἰπποδρομοῦντας τέσσαρας Θεὸς βλέπει.

⁴ Mt écrit νέων. Il n'a pas reconnu, après Dieu et Satan, le « peuple des esprits », les anges.

⁵ *Synax. Eccl. CP.*, col. 818.

⁶ *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. [LVIII].

venu, le 13 juillet, dans le martyrologe hiéronymien *Meneus presbyter*¹. Serait-ce notre Ménas?

II. — NOTICES NOUVELLES.

1. Les saints Nicandre et Marcien.

27 mai (fol. 99-99v) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ μνήμη τῶν ἁγίων μαρτύρων Νικάνδρου καὶ Μαρκιανοῦ.

Μαξίμου ἡγεμονεύοντος, προσήχθησαν αὐτῷ δύο στρατιῶται ὡς χριστιανοί, Νικάνδρος καὶ Μαρκιανός. Τούτους ἐξετάσας εἰς φυλακὴν ἐναπέθετο. Καὶ μεθ' ἡμέρας εἴκοσιν ἐξαγαγὼν καὶ ἀνακρίνας δέδωκεν ἀποφασιν κατ' αὐτῶν. Τοῦ μὲν οὖν ἁγίου Νικάνδρου ἡ γυνὴ ἀκολουθοῦσα καὶ ἐπαλείφουσα αὐτὸν προθυμότερον ἐποίει πρὸς τὸ βραβεῖον · τοῦ δὲ Μαρκιανοῦ τοῦναντίον κλαίονσα καὶ συνθρόπτουσα τὴν ψυχὴν καὶ τὸ παιδίον ὑποδεικνύονσα. Ὁ δὲ μακάριος λαβὼν τὸ παιδίον, ἀναβλέψας εἰς τὸν οὐρανὸν εἶπε · « Κύριε, σοὶ μελήσει περὶ τοῦ παιδίου τούτου. » Καὶ ἀσπασάμενος αὐτὸ καὶ τὴν γυναῖκα αὐτοῦ, ἀπετμήθη τὴν κεφαλὴν σὺν τῷ μακαρίῳ Νικάνδρῳ · καὶ ἀπῆλθον πρὸς Κύριον χαίροντες.

A la même date du 27 mai, le synaxaire de Chifflet² présente le même texte, sauf qu'il écrit ἀπέθετο pour ἐναπέθετο et qu'il omet les derniers mots : σὺν τῷ μακαρίῳ, etc.

Au 8 juin, les ménées de Venise ne parlent que des supplices infligés aux martyrs. Également au 8 juin, le *Συναξαριστής* de Nicodème combine en une seule notice les épisodes rapportés dans nos synaxaires d'Oxford et de Troyes (attitude des épouses de Nicandre et de Marcien) et dans les ménées imprimés (série de tortures). Un distique iambique précède la rédaction en grec vulgaire de l'Hagiorite :

Τοῦ Μαρκιανοῦ τῷ ξίφει τετμημένον,
Νικάνδρος εἶπεν · « Ἀκόλουθός εἰμι σοι³. »

Dans le « Ménologe des -Grecs », publié par Assemani comme

¹ *Comm. martyr. hieron.*, p. 373.

² Fol. 197v-198. Le commencement de la notice, gâté par l'humidité, n'est lisible que par comparaison avec Md.

³ T.^o c., p. 90.

second semestre du « Ménologe de Basile »¹, on lit, au 7 juin, une notice toute différente : au lieu d'arrêter les chrétiens, les deux soldats les aident à échapper à la persécution². Enfin, le synaxaire de Sirmond et ses pareils n'ont, au 8 juin, qu'une ou deux phrases pour résumer très rapidement le martyre des deux saints³.

Mais aucun des manuscrits analysés par le P. Delehaye ne met la fête des SS. Nicandre et Marcien au 27 mai, comme font nos deux témoins Md et Mt. Or, cette date du 27 mai est précisément celle que passionnaires⁴, martyrologes⁵ et calendriers latins⁶ assignent au martyr S. Jules de Durostorum, dont la Passion grecque, aujourd'hui perdue, semble bien n'avoir fait qu'un tout avec celle de Nicandre et Marcien⁷.

Ce n'est donc pas arbitrairement que les synaxaires de Christ Church et de Chifflet ont fixé leur commémoration au 27 mai. On peut même voir dans le témoignage de ces deux livres liturgiques le vestige d'une ancienne tradition.

2. S. Isaac, fondateur du premier monastère de Constantinople.

30 mai (fol. 103^v-104^v) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ μνήμη τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰσαακίου τοῦ
ὁμολογητοῦ⁸.

Ψήφω Θεοῦ πρὸς θεῖον ἡρώ¹ χωρίον
γῆς Ἰσαάκιος² ἐκλιπὼν τὸ χωρίον.

Γῆν λίπεν Ἰσακίον³ τριακοστῇ κυδάλιμον κῆρ.

¹ Cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. xxvi, sigle Bc; col. 736, l. 33.

² *Act. SS.*, Iun. t. VI, p. II; P. G., t. CXVII, col. 489.

³ *Synax. Eccl. CP.*, col. 738-740.

⁴ Cf. *BHL*. 4555.

⁵ Florus, Adon, Usuard et, bien avant eux, le martyrologe hiéronymien. Cf. *Comm. marty. hieron.*, p. 276; *Comm. marty. rom.*, p. 212.

⁶ Voir, par exemple, *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 652.

⁷ Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI (1912), p. 268, avec les dissertations indiquées dans la note 5. C'est sans doute par inadvertance que M. Pio Franchi de' Cavalieri date du 17 mai, au lieu du 27, l'exécution de S. Jules. *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, t. X (1904), p. 23.

⁸ On trouvera, soit en note soit dans la colonne de droite, toutes les variantes de Mc. Quant à Mt, il ne diffère de Md que par un petit nombre de leçons, ordinairement dépourvues d'intérêt; nous n'en avons guère signalé que les principales et celles qui correspondent au texte de Mc.

¹ ἡρώς Mt. — ² Ἰσαάκιος Mc, Md. — ³ Ἰσαακίον Md, Mt.

Ἐν ταῖς ἡμέραις Οὐάλεντος τοῦ βασιλέως κρατοῦσα ἡ τῶν Ἀρειανῶν αἵρεσις

κλεισθῆναι τὰς τῶν ὀρθοδόξων ἐκκλησίας ἐκκλησίας παρεσκεύασε, πάντων θρηνοῦντων καὶ ἀπολοφρομένων. Κατὰ δὲ τὸν καιρὸν ἐκείνον συνηθροίσθησαν ἐν τῷ Δανουβίῳ πληθὺς πολλοὶ βαρβάρων, καὶ ἡ ὁρμὴ αὐτῶν ὡς πρὸς τὸ Βυζάντιον. Συναγαγὼν δὲ ὁ βασιλεὺς τὰ στρατεύματα αὐτοῦ ἐξῆλθε πρὸς ἀντιπαράταξιν αὐτῶν. Ὁ δὲ μοναχὸς Ἰσαάκιος, προσφόρως ἐξελθὼν ἐξ ἀνατολῶν, προσυπαντήσας αὐτῷ¹ εἶπε· «Βασιλεῦ, πρόσταξον ἀνοιγῆναι τὰς ἐκκλησίας², καὶ³ ὑποστρέψεις νίκην φέρων⁴.» Ὁ δὲ ὡς λῆρον παρελογίσατο αὐτόν. Πάλιν δὲ εἰσδραμὼν ἐν ἐτέρᾳ ἡμέρᾳ λέγει αὐτῷ· «Βασιλεῦ, ἄνοιξον τὰς ἐκκλησίας, καὶ νικήσας ὑποστρέψεις ἐν εἰρήνῃ.» Ὁ δὲ καταλιπὼν αὐτὸν ἐπορεύετο. Τὴν οὖν τρίτην ἡμέραν κρατήσας⁵ τὸν χαλινὸν τοῦ ἵππου αὐτοῦ ἤρξατο ποτὲ μὲν ἐλέγχειν, ποτὲ δὲ παρακαλεῖν. Καὶ ὡς ταῦτα διελέγετο⁶, ἦλθον εἰς φάραγγα βαθεῖαν καὶ φοβεράν⁷, ἀκάνθας δεινὰς⁸ καὶ χαλεπὰς⁹ γέμουσαν· καὶ νεύσας τοὺς¹⁰ σὺν αὐτῷ ἀκοντισθῆναι προσέταξε τὸν δίκαιον εἰς τὴν φάραγγα. Ἀνακειμένου δὲ ἐν ἀκάνθαις¹¹ ὡς ἐπὶ στρωμνῆς¹² καὶ τὸν Κύριον εὐλογοῦντος, ἰδοὺ ἄνδρες τρεῖς λευχοίμονες καὶ χαριέστατοι τοῦτον εὐθὺς ἄσπιλον ἀναγαγόντες¹³ καὶ εἰς τὴν λεωφόρον ἔμπροσθεν τοῦ βασιλέως στήσαντες ἀνεχώρησαν. Ἰδὼν δὲ αὐτόν¹⁴ ὁ βασιλεὺς κατεπλάγη, καὶ

¹ (ἐξ ἀν. πρ. αὐ.) καὶ ὑπαντήσας αὐτῷ ἐξ ἀν. Mc, Mt. — ² τῶν ὀρθοδόξων add. Mc, Mt. — ³ οὕτω add. Mc. — ⁴ (ὑ. ν. φ.) νικηφόρος ἐπαναζεύξει Mc. — ⁵ κατασχὼν Mc. — ⁶ ita Mc, Mt; ἐλέγετο Md. — ⁷ εἰς βαθεῖάν τινα καὶ φοβ. φάρ. Mc. — ⁸ ἀκανθῶν δεινῶν Mc. — ⁹ καὶ χ. om. Mc. — ¹⁰ τοῖς Mc. — ¹¹ (ἀν. δὲ ἐν ἀκ.) οὗ γενομένου καὶ τοῦ ὁσίου ἀν. ἐν ταῖς ἀκ. Mc. — ¹² τινος add. Mc. — ¹³ (ἀ. ἀν.) ἀν. παντελῶς ἀ. Mc. — ¹⁴ om. Mc, Mt.

φησιν · « Οὐχ οὗτός ἐστιν ὁ ὕψ' ἡμῶν ῥίφεις ἐν τῷ φοβερῷ ἐκείνῳ κρημνῷ ; » Ὁ ἅγιος πάλιν ¹ πρὸς αὐτόν · « Ἄνοιξον τὰς ἐκκλησίας, παρακαλῶ σε ² · καὶ ὑποστρέψεις ἐν χαρᾷ. Εἰ δὲ τοῦτο οὐ ποιήσεις, γινώσκων ἔση ³ ὅτι πολέμου συναχθέντος ⁴ ἐκφεύξῃ μεθ' ἐνός καὶ κρυβείς ἐν ἀχυρῶνι ⁵ καυθήσῃ ὑπὸ τῶν ἐναντίων. » Ὁ δὲ ἐν πολλοῖς μὲν ἐξεπλάγῃ τὰ περὶ αὐτοῦ, παρελογίσατο ⁶ δὲ ⁷ αὐτόν · παραδοὺς δὲ ⁸ αὐτόν δυσὶ στρατιώταις, προσέταξε φυλάττεσθαι ἀσφαλῶς μέχρι τῆς ὑποστροφῆς αὐτοῦ ·

τηνικαῦτα γὰρ ἔφησε διὰ οἱ δὲ τοῦ ἁγίου λόγοι οὐ μνημονεύονται οὐδὲ διέπιπτον, ἀλλ' ἐν τῷ καιρῷ

τὸ πέρας ἐλάβανον. Τοῦ γὰρ πολέμου συγκροτηθέντος, τῆς θείας ἐπειράθη δίκης ὁ δυσσεβὴς βασιλεὺς · καὶ φηγὰς εὐθὺς γεγονῶς ὥς μὴ ἀντιστῆναι δυναθῆς, μετὰ τοῦ πραιποσίτου ἐν ἀχυρῶνι ἐκρύβη · ὃν οἱ βάρβαροι κατὰ πόδας ἐπικυκλώσαντες καὶ τὸν ἀχυρῶνα περιλαβόντες κατέκτανσαν.

Ὁ γοῦν βασιλεὺς, πολέμου συγκροτηθέντος, φηγὰς γεγῶτος ἀντιστῆναι μὴ δυναθῆς μετὰ τοῦ πραιποσίτου ἐκρύβη ἐν ἀχυρῶνι · ὃν οἱ βάρβαροι κατὰ πόδας ἐλθόντες καὶ τὸν ἀχυρῶνα περιλαβόντες πυρὸς παρανάλωμα πεποιήκασιν ⁹.

Ὑποστρέψαντος δὲ τοῦ λαοῦ, πειράσασθαι τινὲς τὸν μακάριον βουλόμενοι · « Ἐτοίμασον, ἔφησαν, σαυτὸν ¹⁰ πρὸς ἀπολογία, ὅτι ὁ βασιλεὺς καταλαμβάνει ¹¹ πληρῶσαι τὰ περὶ σοῦ. » Καὶ ὁ ἅγιος πρὸς αὐτούς · « Ἐπεὶ ἡμέραι διῆλθον μετὰ τὸ πληρωθῆναί με τῆς τῶν ὁστέων αὐτοῦ ὁσμῆς ¹². » Ἐμφοβοὶ δὲ γενόμενοι ἐπὶ τοῖς λόγοις αὐτοῦ ὥς τοῦ Θεοῦ ἐκδηλα πάντα ποιοῦντος αὐτῷ ¹³, ἔπεσον παρὰ τοὺς πόδας αὐτοῦ καὶ παρακάλουν αὐτόν ¹⁴ οἰκῆσαι ἐν τῇ πόλει · ὁ δὲ εἶπεν · « Ἀφετέ με ἡμέρας ἑπτὰ ¹⁵, ἵνα γνῶ

¹ (ὁ ἄ. π.) καὶ ὁ ἄ. Mc. — ² om. Mc. — ³ (γ. ἔ.) εὖ ἴσθι Mc. — ⁴ συναχθέντος Mc. — ⁵ (καὶ κρ. ἐν ἄ.) κρ. ἐν ἄ. καὶ Mc, Mt. — ⁶ παρεβλέψας Mc. — ⁷ ὅμως add. Mc. — ⁸ (π. δέ) καὶ π. Mc. — ⁹ (πυρὸς π. π.) κατέκτανσαν Mt (cf. Mc). — ¹⁰ (ἔ. σ.) σεαυτὸν ἔ. Mc. — ¹¹ (ὁ β. κ.) κ. ὁ β. Mc, Mt. — ¹² τῆς ὁσμῆς τῶν ὁστέων αὐτοῦ Mc, Mt. — ¹³ (ὥς - αὐ.) om. Mc. — ¹⁴ om. Mc, Mt. — ¹⁵ (ἡ. ἔ.) ἔ. ἡ. Mc, Mt.

εἰ θέλημα Θεοῦ ἐστι. Καὶ ποιήσας εὐχὴν καὶ ἐπιτραπείς μεῖναι ἀνήγγειλεν αὐτοῖς ἅπαντες δὲ ἡντιβόλουν ποιῆσαι τῷ ἀγίῳ τὴν κατοικίαν. Τότε Σατορνῖνος, σπουδὴν πολλήν¹ ποιησάμενος, ἐν τόπῳ σεμνῷ ῥυκοδόμησεν αὐτῷ κατοικίαν² ἀρμόζουσαν. Καὶ εἰσελθὼν ἐν αὐτῇ³ δοξάζων ἦν τὸν Θεόν.

Προσόδους δὲ ἱκανὰς ἰδίᾳ προσκυρώσαντες ἀκινήτων⁴ οἱ Πολλοὺς δὲ ἀποτάπρορρηθέντες δύο ἄνδρες καὶ ἀφιερῶσαν παρεσκεύασεν ὁ ἅγιος καὶ πολλοὺς γίους καὶ τὸν μοναπροσελθεῖν καὶ ἀποδιδόν ἐπελθεῖν βίον τάξασθαι παρεσκεύεν τῇδε τῇ μονῇ ὑπόασαν⁵, ὑπὸ τοιοῦτῳ τοιοῦτῳ καθηγητῇ καθηγητῇ σπεύδον ἐπιποθοῦντας ποιητάς⁶ ποιμαίνεσθαι μαλίνεσθαι καὶ ὁδηγεῖν καὶ διευθετεῖσθαι γεῖσθαι πρὸς ἐργασίαν τῶν τοῦ Θεοῦ ἐντολῶν. Τραφεῖς δὲ ἐν γῆρᾳ καλῶ καὶ τὴν μετάρθεσιν⁷ αὐτοῦ ἐκ Θεοῦ μνηθεῖς⁸ κατήχησε τοὺς ἀδελφοὺς καὶ ἐνα ἐξ αὐτῶν Δαλμάτον τοῦ νομα ἀντ' αὐτοῦ σφραγίσας⁹ ἀπῆλθε¹⁰ πρὸς Κύριον.

¹ (σπ. π.) π. σπ. Mc, Mt. — ² οἰκίαν Mc. — ³ καὶ ἐν αὐτῇ εἰσελθὼν Mc, Mt. — ⁴ om. Mt. — ⁵ παρεσκεύασεν ὁ ἅγιος Mt (cf. Mc.) — ⁶ ita Mt, σπεύδοντες Md. — ⁷ ἀνάλυσιν Mc. — ⁸ προμνηθεῖς προσκαλεσάμενος Mc. — ⁹ εἰς τὴν τῶν λοιπῶν προστασίαν add. Mc. — ¹⁰ ἐπορεύθη Mc.

Comme l'a bien montré le P. J. Pargoire¹, c'est à S. Isaac que revient le mérite d'avoir fondé, vers 382, le premier monastère orthodoxe dans la capitale byzantine. Dans les ménologes, sa Vie se lit d'ordinaire au 30 mai², parfois au 3 août, avant celle de son

¹ *Les débuts du monachisme à Constantinople* (extr. de la *Revue des questions historiques*, t. LXV, Paris, 1899), pp. 37-41, 56-64; cf. id., *Date de la mort de S. Isaac*, dans *Échos d'Orient*, t. II (1898-1899), p. 138-145.

² Manuscrits Vatopédi 84, Paris 1534, Munich 366, Oxford Barocc. 240 et

disciple et successeur, S. Dalmate¹; seul, le Marcianus 359 la met au 27 mars². Les biographies anciennes ne sont pas d'accord sur la date de la mort, fixée tantôt au 27 mars³, tantôt au 26 mai⁴. Le calendrier lapidaire de Naples mentionne deux fois S. Isaac : le 27 mars et le 30 mai⁵.

Parmi les synaxaires dépouillés par le P. Delehaye, celui de Patmos marque notre saint au 29 mai⁶; tous les autres placent sa fête au 30 mai⁷. A cette date, qui est incontestablement la principale, Isaac figure toujours en premier lieu, excepté dans les synaxaires de Sirmond (S), de Mazarin (Ra) et de Combefis (Rb).

Les deux notices, empruntées par le P. Delehaye aux manuscrits S et D, sont notablement plus courtes que celle qu'on vient de lire. On y chercherait en vain les détails suivants : rassemblement des barbares sur le Danube, apparition des trois anges, supplice du feu promis par l'empereur Valens au moine importun, les deux périodes de sept jours, construction et dotation du monastère, afflux des moines, pressentiment de la mort prochaine et désignation de Dalmate pour succéder au fondateur⁸.

La plupart de ces renseignements se trouvent déjà dans les deux Vies de S. Isaac, BHG. 955 et 956. Quelques-uns cependant semblent tout à fait nouveaux, notamment les deux réponses du prophète au peuple : « Il y a déjà sept jours que l'odeur de ses os m'a rempli » et « Laissez-moi sept jours pour que je m'assure que telle est bien la volonté de Dieu sur moi ». D'où provient tout ce passage⁹? Ce n'est guère la coutume des synaxaristes d'inventer de

Patmos 257 (cf. A. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand...*, t. I, 1937, pp. 359, 401, 623, 627, 630).

¹ Mss. Paris 1453, Vatican 1671, Palatin 15 et Halki mon. 96 (cf. EHRHARD, t. c., pp. 368, 674, 691; t. III, p. 507).

² Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 190; EHRHARD, t. I, p. 428.

³ BHG. 955 (mss. de Venise, Munich, Oxford, Paris 1534 et Palatin 15).

⁴ BHG. 956 (mss. Vatican, Paris 1453, Patmos et Halki).

⁵ *Anal. Boll.*, t. LVII, pp. 15, 17, 21, 23; D. MALLARDO, *Il calendario mar-moreo di Napoli* (Rome, 1947), pp. 148-149, 151, 163.

⁶ *Synax. Eccl. CP.*, col. 713, l. 56.

⁷ Ibid., col. 717-718 (dans le texte) et 715-718 (en note); cf. col. 1016.

⁸ Tous ces passages sont imprimés en espacé. On les retrouvera, traduits en grec vulgaire, dans NICODÈME, *Συναξαριστής*³, t. III, p. 70-71.

⁹ Il ne se lit pas non plus dans la Vie brève publiée par Latyšev, *Menologii anonymi byzantini...* fasc. 2 (1912), p. 242-245.

toutes pièces un épisode quelconque ; ils se bornent d'habitude à résumer plus ou moins maladroitement les Vies de saints contenues dans les ménologes ¹.

Il est donc probable que nos trois synaxaires Md, Mt et Mc ² nous ont conservé la trace d'un texte perdu, qui n'était pas nécessairement une troisième biographie de S. Isaac, mais peut-être une recension inconnue de la *Vita prima* : celle-ci, en effet, est encore inédite ; la traduction latine du xvi^e siècle à travers laquelle on doit s'en faire une idée ne représente qu'un manuscrit ³, et son degré de fidélité n'a pas encore été établi ⁴.

3. S. Jean, évêque des Goths de Crimée au VIII^e siècle.

31 mai (fol. 105-105^v) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ μνήμη τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου ἐπισκόπου Γοτθίας ⁵.

Ἐν ταῖς ἡμέραις τοῦ μεγάλου βασιλέως Κωνσταντίνου, ὁ ἐν ἀγίοις ¹ πατὴρ ἡμῶν Ἰωάννης ἠκμαζεν ² ἐν τῇ χώρᾳ τῶν Γότθων, υἱὸς εὐχῆς γεγονὼς ὥσπερ πάλαι Σαμουήλ · καὶ τῇ ἀσκήσει ἐξ ἀπαλῶν ὀνύχων παιδευθεὶς γέγονε Χριστοῦ ³ καταγώνιον. Κατελθὼν δὲ εἰς τὰ Ἱεροσόλυμα καὶ ἐν τρισὶ χρόνοις πάντας τοὺς σεβασμίους τόπους περιπολεύσας ὑπέστρεψεν οἴκαδε. Προβληθεὶς δὲ ὁ ⁴ ἐκεῖσε ἐπίσκοπος ⁵ ἐν Ἡρακλείᾳ τῆς Θράκης ὑπὸ τοῦ μεγάλου Κωνσταντίνου, ἐκρατήθη οὗτος πολλῇ παρακλήσει τῶν

¹ Synax. Eccl. CP., col. LXI-LXII.

² En général, la rédaction de Mc est plus coulante, elle arrondit les phrases un peu heurtées et supplée les mots sous-entendus.

³ Lippomano, dans la préface de son tome VII (1559), déclare qu'elle a été tirée d'un manuscrit grec de Saint-Marc et rendue en latin par Pierre-François Zini de Vérone. Dans les *Acta Sanctorum*, Mai t. VII, p. 258-260, Papebroch reproduit Lippomano.

⁴ Un détail de notre synaxaire le rapproche de la *Vita prima* plutôt que de BHG. 956 : les anges qui retirent le saint du gouffre plein d'épines où il avait été jeté sont au nombre de trois et non de deux.

⁵ Il n'y a pas de distique aujourd'hui dans nos trois synaxaires. Mais à la date du 26 juin, Md, Mt et Nicodème, t. c., p. 132, en donnent un, que voici : Τῇ σαρκὶ τὸν νοῦν δοὺς ἐπιστάτην, Πάτερ, | ἀρνή τὰ σαρκός, ἀλλὰ καὶ ταύτην τέλος.

¹ (ἐν ᾧ) ὁσιος Mc. — ² ἠκμασεν Mc, Mt. — ³ τοῦ θεοῦ πνεύματος Mc. — ⁴ om. Mc. — ⁵ (προβλ. δὲ ὁ ἐκ. ἐπ.) ἐπ. ἐκ. προβλ. Mt.

ἐκείσε φιλοχρίστων · καὶ ἀπαγαγόντες εἰς Ἰβηρίαν¹, σφραγίσαντες ἐπίσκοπον ἦλθον ἐν τῇ πατρίδι.

Ἐπαναστάσεως δὲ γενομένης ἐν τῇ χώρᾳ αὐτοῦ παρὰ τῶν Χαγάνων² καὶ πολλοὺς τῷ ξίφει ἀναιτίους καὶ οὐ διὰ Χριστὸν διχάσαντες³, ἐφυγε δυνηθείς · καὶ περάσας εἰς Ἀμαστριν τετραετῇ χρόνον πεποίηκεν. Ἀκούσας δὲ τὴν τελευτὴν τοῦ χαγάνου φησὶ πρὸς τοὺς σὺν αὐτῷ · « Καγὼ μετὰ τεσσαράκοντα ἡμέρας ἀπέρχομαι δικάσασθαι μετ' αὐτοῦ ἔμπροσθεν τοῦ Χριστοῦ. » Ὁ καὶ γέγονε · μετὰ⁴ τεσσαράκοντα ἡμέρας διδάσκοντος αὐτοῦ⁵ τὸν λαὸν τὰ πρὸς σωτηρίαν ψυχῆς, παρέθετο τῷ Κυρίῳ τὸ πνεῦμα · καὶ αὐτίκα τὸ πλοῖον αὐτοῦ κατέλαβεν ἐκείσε, προειρηκότος καὶ τοῦτο τοῦ ἁγίου. Τότε Γεώργιος ὁ ἀγιώτατος ἐπίσκοπος Ἀμάστριδος ἐνθείς αὐτὸν⁶ γλωσσοκόμῳ μετὰ κηρῶν καὶ θυμιαμάτων, προαγούσης καὶ πάσης τῆς πόλεως, κατήγαγεν εἰς τὸ πλοῖον · καὶ διαπεράσαντες αὐτὸν εἰς τὸ μοναστήριον αὐτοῦ τὸν παρθενῶνα, κατέθεντο αὐτὸν ἐν ὁσίᾳ θήκῃ. Καὶ πολλὰ μὲν θαύματα γεγόνاسι μετὰ τὴν τελευτὴν αὐτοῦ καὶ ἕως τοῦ νῦν γίνονται καὶ ᾄδονται παρὰ τῶν ἐγχωρίων⁷ · ἀλλὰ καὶ ζῶν οὐκ ὀλίγα⁸ πεποίηκεν · ἐγγράφως γὰρ εὗρομεν δέκα μόνα⁹, ἅτινα διὰ τὸν ὄγκον ἐάσαντες τέλος τῷ λόγῳ δεδώκαμεν.

¹ Βέρροϊαν Mc, Mt. — ² legendum Χαζάρων vel χαγάνων. — ³ πολλῶν ... ἀναιτίων ... ἀναιρεθέντων Mc. — ⁴ γὰρ add. Mc, Mt. — ⁵ (δ. α.) διδάσκων Mc. — ⁶ αὐτῷ Md, αὐτὸν ἐν Mt. — ⁷ (καὶ ἕως - ἐ.) om. Mc. — ⁸ (οὐκ δ.) πλείστα Mc. — ⁹ (ἐγγρ. - μ.) om. Mc.

Le texte qu'on vient de lire est pratiquement inédit, les *Acta Sanctorum* n'en ayant publié que des extraits¹, assez peu corrects et d'après le seul manuscrit de Chifflet². Il diffère notablement de la notice tirée par le P. Delehaye, à la date du 26 juin³, du synaxaire de Sirmond (S) et du Parisinus 1587 (D), qui lui est fort semblable.

Plusieurs détails nouveaux méritent d'être relevés : Jean séjourne trois ans à Jérusalem et en Terre sainte ; son prédécesseur est promu par l'empereur évêque d'Héraclée de Thrace ; Jean reste quatre ans en exil à Amastris ; il y meurt, comme il l'avait annoncé, quarante jours après avoir appris le décès du khagan, son persécu-

¹ Iun. t. V, p. 185.

² Fol. 205v-206v.

³ Synax. Eccl. CP., col. 772-774.

teur ; c'est S. Georges d'Amastris qui remet son corps à ses diocésains, venus le chercher en bateau ; enfin, des miracles qu'il avait faits de son vivant, dix se trouvaient racontés dans un écrit.

Par contre, notre texte omet quelques précisions qui se lisent dans le Sirmondianum : les noms des parents du saint, son voyage à Constantinople et sa visite à l'impératrice Irène, le vocable du monastère des Saints-Apôtres où il est enterré.

Or, tous ces renseignements propres à l'une ou à l'autre notice se rencontrent dans la Vie, BHG. 891, éditée jadis par Papebroch¹. Il faut donc conclure que nous avons affaire à deux abrégés indépendants ; ce qui s'explique peut-être par le fait qu'ils sont insérés à des dates différentes : 31 mai et 26 juin.

Le compilateur à qui nous sommes redevables du nouveau texte a commis, dès la première ligne de son résumé, une erreur énorme en remplaçant par Constantin le Grand son lointain successeur du VIII^e siècle. Autre bétise à la fin du récit, quand il est question d'un couvent de vierges (παρθενών) au lieu de la patrie du saint : ἐμπόριον λεγόμενον Παρθενιτῶν².

De nos trois manuscrits, le Coislin 223 (Mc) est nettement le moins bon : non content de substituer, avec Mt, la ville de Bérée à la Géorgie (Ἰβηρία³) et de promouvoir, encore avec Mt, Jean lui-même au siège d'Héraclée⁴, il omet la précieuse indication du nombre des miracles consignés par écrit dans la Vie.

En terminant, nous signalerons deux textes géorgiens qui ont été traduits en latin par le P. Peeters : la Vie de S. Georges l'hagiorite,

¹ Act. SS., Iun. t. V, p. 190-194, d'après le Vaticanus 655, copie défectueuse et récente (xvi^e siècle) du Vaticanus 1667, du x^e siècle. Le manuscrit 8 du monastère athonite de Philothéou, du xi^e siècle, donne la même Vie, mais au 22 juin (EHRHARD, t. I, p. 647). Le texte grec a été reproduit, avec une traduction en russe, par A. Nikitski, dans les *Mémoires (Zapiski) de la Société historique et archéologique d'Odessa*, t. XIII (1885), p. 25-34 ; nous tenons ce renseignement de A. A. VASILIEV, *The Goths in the Crimea* (Cambridge, Mass., 1936), p. 89, note 2.

² Actuellement, le petit village tatar de Parthenit, sur la côte méridionale de la Crimée. VASILIEV, op. c., p. 90.

³ Le P. Peeters m'assure que la lecture du synaxaire de Sirmond : Ἰμηνία (*Synax. Eccl. CP.*, col. 772, l. 38) est préférable. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 104.

⁴ Il faut avouer que le nominatif absolu de Md (προβληθείς δὲ ὁ ἑκάισε ἐπίσκοπος) prêtait à confusion.

troisième higoumène d'Iviron¹, et la Passion de S. Abo de Tiflis². M. Vasiliev n'a pas manqué d'en tirer parti pour esquisser la carrière de notre S. Jean de Gothie³.

4. Les apôtres Jude Thaddée et Judas le Zélote.

19 juin (fol. 129^v-130) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ μνήμη τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Ἰούδα τοῦ καὶ¹ Θαδδαίου καὶ Λεβαίου² ἐπικληθέντος³.

Κλησὶς τριπλῇ σοὶ καὶ τριπλοῦν, μάκαρ, πάθος ·
ἄρσις⁴, δέσις τε καὶ τρίτον τόξον τάσις.

Οὗτος τῶν ἐβδομήκοντα ἀποστόλων ἦν. Δηλοῦσι δὲ⁵ ὅτι καὶ τοῦ μνήστορος Ἰωσήφ γέγονεν υἱὸς καὶ ὑπηρέτης τοῦ φρικτοῦ μυστηρίου τῆς⁶ ὑπὲρ λόγον

κυνοφορίας καὶ ὡς τὴν σοφίαν διὰ σαρκὸς πρὸς ἡμᾶς ἐπιδημί-
αυτὴν ἔχων πλησιάζουσιν ἐν-
μεθέξει ὅλος γεγονὼς σοφίας ἀ-
καὶ ὡς πολλοὺς ὑπ' αὐτοῦ τῇ φιλίᾳ πλήρης γεγονὼς σοφίας
ἀληθινῇ πίστει στηριχθέντας κα-
ταγελαῖν καὶ παλῆν τὰ κίβδηλα καὶ χάριτος πλείστους τῇ ἀληθι-
νῇ προσήγαγε πίστει καὶ τῶν
τῶν ἐλλήνων σεβάσματα ἔπεισε. ἐλληνικῶν σεβασμάτων κατα-
πτύειν ἔπεισε καὶ καταγελαῖν
ὡς ματαιότητος καὶ πλάνης
μεμεστωμένων.

Τὰ γὰρ ἀνίατα τῶν νοσημάτων οἱ τοῖς θεοῖς λατρεύοντες προ-
βαλλόμενοι τούτῳ⁷ εἰς ἱασιν ἐκοπίων εἰς κενόν · διὰ τοῦτο ἰκέται
τοῦ ἀποστόλου γενόμενοι τὴν ῥῶσιν δισσωῶς ἐλάμβανον⁸, καὶ ἡ
τῶν ἔργων τοῦ ἀποστόλου ἐνέργεια ὁδηγὸς ἦν τούτοις πρὸς τὴν
εἰς Χριστὸν πίστιν. Οὐκ ὀλίγας δὲ πόλεις διελθὼν ἐν τῷ τοῦ
εὐαγγελίου κηρύγματι, πρὸς τὸν ποθοῦμενον⁹ ἐπανερχεται¹⁰.

¹ Fin du § 51. Anal. Boll., t. c., p. 117.

² Anal. Boll., t. LII (1934), p. 23-28; cf. pp. 37-42, 55.

³ Op. c., p. 89-96.

¹ Ἰ. τοῦ καὶ om. Md. — ² Λεββαίου Mc. — ³ κληθέντος Mc. — ⁴ ἔρσις Mc. — ⁵ (δ. δὲ) ὡς αἱ πράξεις δ. τῶν ἀποστόλων Mc. — ⁶ τοῦ Λόγου add. Mc. — ⁷ ita Md, Mt; ἐκείνοις Mc. — ⁸ (δ. ἐ.) οὐ ταχεῖαν μόνον ἀλλὰ καὶ διπλὴν ἀπελάμβανον ἰώμενοι μετὰ τῶν σωμάτων καὶ τὰς ψυχὰς Mc. — ⁹ Χριστὸν add. Mc. — ¹⁰ ἐν τέλει μαρτυρικῶ ἐν Ἀραράτ τῇ πόλει ὑπὸ τῶν ἀπίστων ἀναρτηθεὶς καὶ τοξευθεὶς add. Mc.

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ μνήμη τοῦ ¹ ἁγίου ἀποστόλου Ἰούδα τοῦ ζηλωτοῦ.

Ἰούδας ὁ τοῦ Κυρίου ἀπόστολος ὁ καὶ ζηλωτῆς ἐπικληθεὶς μετὰ τὴν τοῦ Σωτῆρος εἰς οὐρανὸς ² ἀνάληψιν ζῆλον ἐνθεον ἀνα-

λαβὼν περιήρχετο πᾶσαν πόλιν

κηρύττων μεγαλοφώνως τὸν

Χριστὸν καὶ τὴν ἐκ νεκρῶν ἀνά-

στασιν αὐτοῦ καταγγέλλων τοῖς

πᾶσι καὶ ὑποδεικνύων αὐτὸν

κριτὴν ζώντων καὶ νεκρῶν, ὅ-

πως τε διὰ τὴν ἡμετέραν σωτη-

ρίαν, Λόγος τε ὢν καὶ υἱὸς τοῦ

Πατρὸς, κενώσας ἑαυτὸν κατήλ-

θεν ἐπὶ τῆς γῆς καὶ σαρκωθεὶς

ἐκ Πνεύματος ἁγίου καὶ ἐκ τῆς

ἀειπαρθένου Μαρίας ἐνηνθρώ-

πησεν, ὅλον τὸν Ἀδὰμ φορέσας ·

καὶ ὕβρισθεις καὶ ῥαπισθεις ὑπὸ

χειρῶν ὧν ἔπλασε καὶ ἐμπτν-

σθεις καὶ ἀποκλεισθεις καὶ τέ-

λος σταυρῷ προσηλωθεὶς καὶ

ταφείς καὶ ἀναστὰς καὶ τοῖς

ἀποστόλοις ἐμφανισθεις καὶ ἀνα-

ληφθεις καὶ καθεσθεις ἐν δεξιᾷ

τοῦ Πατρὸς ἐν τοῖς οὐρανοῖς καὶ

πάλιν μέλλων ἔλθειν κρῖναι ζών-

τας καὶ νεκρούς. Οὕτω τε διδά-

ξας καὶ πολλοὺς τῶν ἀπίστων

βαπτίσας

ἐν εἰρήνῃ πρὸς Κύριον ἐξεδήμησεν.

καὶ χώραν κηρύττων παρησίᾳ

τὸν σωτῆρα Χριστὸν καὶ τὴν ἐκ

νεκρῶν ἀνάστασιν αὐτοῦ ἀναγ-

γέλλων πᾶσι καὶ τὰ ἄλλα πάντα

ὅσα τῆς ἐν σαρκὶ αὐτοῦ ἐπιφα-

νείας καὶ παρουσίας θαύματα

καὶ μυστήρια · καὶ ὅπως παθὼν

ὑπὲρ ἡμῶν καὶ ταφείς καὶ ἐγερ-

θεις ἐκ νεκρῶν καὶ εἰς οὐρανὸς

ἀναληφθεις καὶ καθεσθεις ἐν

δεξιᾷ τοῦ πατρὸς ἐλεύσεται πάλιν

κριτῆς ζώντων καὶ νεκρῶν.

Οὕτω τοίνυν διδάξας καὶ πολ-

λοὺς τῶν ἀπίστων τῇ εἰς Χρι-

στὸν πίστει προσαγαγὼν καὶ τῷ

βαπτίσματι τελειώσας

¹ ἐτέρον add. Mc. — ² (εἰς οὐρ.) ἡμῶν Mc ; (τοῦ Σ. εἰς οὐρ.) τοῦ σταυροῦ ἐνέργειαν καὶ τὰ πάθη καὶ τὴν εἰς οὐρ. τοῦ Χριστοῦ Mt.

Ces deux brèves notices n'ont presque rien de commun avec celles qu'on lit dans le synaxaire de Sirmond soit au 19 juin soit au 21 août ¹. Elles ne présentent pas d'autre intérêt. On n'attend

¹ Synax. Eccl. CP., col. 755-758 et 911-912.

pas de nous une discussion sur l'identité de l'apôtre Judas le Zélote et du disciple Jude Thaddée ou Lebbée ¹. Nous signalerons plutôt l'ἐπόμνημα εἰς τὸν ἅγιον ἀπόστολον Ἰούδαν qui figure, au 19 juin, dans le ménologe impérial de Latyšev ².

5. La translation de S. Phocas martyr de Sinope.

23 juillet (fol. 173^v) :

μηνὶ τῷ αὐτῷ κγ' ἡ ἀνακομιδὴ τοῦ λειψάνου τοῦ ἁγίου μάρτυρος Φωκᾶ τοῦ ἐκ Σινώπης ³.

Νέαν κιβωτὸν Ἰσραὴλ αἴρει νέος

Φωκᾶν νεκρὸν φέρουσιν ὡς ἄλλας πλάκας.

Εἰκάδι τῇ τριτάτῃ Φωκᾶς νεκρὸς ἀνεκομίσθη ⁴.

Nos trois synaxaires Md, Mt, Mc sont les seuls qui, avant de résumer la Passion de S. Phocas « le Jeune », commémorent la translation du fameux martyr de Sinope ⁵. Ils ne lui consacrent malheureusement qu'une simple annonce sans notice, mais avec le distique iambique habituel et le vers héroïque qui caractérise la première fête de chaque jour.

Il s'agit apparemment, voire certainement, de la translation célébrée par S. Jean Chrysostome dans une homélie bien connue, BHG. 1537. Dans l'exorde, l'orateur rappelle qu'il a déjà parlé la veille, à l'occasion de l'arrivée des reliques dans la capitale. Il presse tous ses auditeurs de les escorter par mer (διὰ πελάγους)

¹ Cf. BHG. 1702-1705; *Comm. martyr. rom.*, p. 481-482, au 28 octobre.

² *Menologii anonymi byzantini...* fasc. 2 (1912), p. 77-79.

³ τοῦ ἐν Σινώπῃ Mt.

⁴ Mc' omet le vers héroïque. Nicodème, t. c., p. 188, change le dernier mot en ἀμφοκομίσθη.

⁵ C'est par erreur que, dans les tables du *Synax. Eccl. CP.* (col. 1177), l'ἀνακομιδὴ est signalée comme présente non seulement dans Mc (col. 840, l. 43), mais encore dans Bc (col. 837, l. 42). En réalité, ce synaxaire Bc, c'est-à-dire la « pars tertia » du *Menologium Graecorum* (Urbino, 1727), reproduite par Migne, P. G., t. CXVII, donne une courte notice de S. Phocas, très semblable à celle qui se lit la veille dans le manuscrit de Sirmond (col. 835-836).

⁶ Sur le culte, les légendes et le dédoublement de S. Phocas, on lira l'étude du P. Van de Vorst, *Anal. Boll.*, t. XXX (1911), p. 252-295. Cf. *Byzant. Zeitschrift*, t. XXI (1912), p. 309-311; *Comm. martyr. rom.*, pp. 85 (5 mars) et 287 (14 juillet).

jusqu'à leur demeure définitive¹. Il se réjouit de voir les souverains participer eux-mêmes à ces cérémonies².

Comme l'a justement remarqué Chr. Baur³, il est probable que les deux liturgies solennelles où l'évêque prit la parole eurent lieu un samedi et un dimanche. D'autre part, on ne peut retarder l'événement au delà du premier exil de Chrysostome. Le choix est donc limité aux années 398 à 403. Or, le 22 juillet tombait précisément le dimanche en l'an 400. Ne peut-on supposer que la notice de S. Phocas qui figure dans la plupart des synaxaires au 22 juillet conserve le souvenir de cette translation? Plus tard, la popularité de la fête de S^{te} Marie Madeleine aura fait remettre au lendemain 23 l'anniversaire de l'*ἀνακομιδή*⁴.

Nous donnons cette hypothèse pour ce qu'elle vaut. Mais si les spécialistes la jugent digne d'être retenue, il faudra se féliciter que nos synaxaires, si peu prisés par les historiens en général, aient pu aider à fixer un point de la chronologie chrysostomienne.

6. Fin de la notice de S^{te} Anthuse martyre.

22 août (fol. 221^v) :

Ῥσαύτως καὶ οἱ ἅγιοι Χαρίσιμος καὶ Νεόφυτος, ἐκνοῦχοι ὄντες καὶ πρῶτοι ἄνθρωποι¹ τῆς μακαρίας Ἀνθούσης καὶ σὺν αὐτῇ² βαπτισθέντες ὑπὸ Ἀθανασίου³ ἐπισκόπου, καὶ⁴ τῆς κυρίας αὐτῶν ἀναχωρησάσης καὶ τοῦ ἐπισκόπου διὰ μαρτυρίου τελειωθέντος⁵, ἀπῆλθον⁶ πρὸς Οὐαλλερριανὸν καὶ χριστιανοὺς ἐαυτοὺς ὀνομάζοντες καὶ τὰ εἰδῶλα καὶ τοὺς ταῦτα προσκυνοῦντας ἀναθεματίζοντες · ὁ δὲ σιδηροδεσμίου ἀπέστειλεν αὐτοὺς⁷ Ἀπελλιανῶ

¹ Sans doute le sanctuaire que nos livres situent πέραν (*Synax. Eccl. CP.*, col. 169, l. 3; 829, l. 54); cf. *Anal. Boll.*, t. LVII, p. 453.

² P. G., t. L, col. 699-700.

³ *Johannes Chrysostomus und seine Zeit*, t. II (Munich, 1930), p. 35.

⁴ C'est également au 23 juillet que l'*ᾠρολόγιον τὸ μέγα* de l'Église orthodoxe marque la fête de la translation : Ἡ ἀνακομιδὴ τοῦ λειψάνου τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Φωκά (éd. BARTHÉLEMY DE KOUTLOUMOUS, Venise, 1865, p. 309).

¹ (πρ. ᾧ) οἰκέται ἐντιμοί Mc. — ² ὡς εἴρηται add. Mc. — ³ τοῦ Mt, omisso nomine. — ⁴ ὑπὸ Ἀ. ἐ. καὶ om. Mc. — ⁵ (τῆς κ. - τελ.) om. Mt. — ⁶ οὗτοι ἀπελθόντες Mt. — ⁷ (χριστ. - αὐτ.) παρηρησιασάμενοι τὴν εὐσέβειαν καὶ τὰ εἰδῶλα καὶ τοὺς ταῦτα σεβομένους ἀναθεματίσαντες σιδηρόδετοι ἐξαπαστέλλονται παρ' αὐτοῦ Mc.

τῷ δονκί. Καὶ ὁμολογήσαντες ἐνώπιον αὐτοῦ τὸν Χριστόν, ἀναρ-
τηθέντες ξέονται μέχρι τριῶν ὥρων¹ δι' ὅλου τοῦ σώματος, εἴτα
ῥάβδοις τύπτονται² σφοδρῶς, εἰθ' οὕτως³ τὰς κεφαλὰς ἀποτέ-
μνονται. Τελεῖται δὲ τῆς ἀγίας ἡ⁴ σύναξις ἐν Ἱπποῖτχοις⁵.

¹ μέχρις ὥρων τριῶν Mc. — ² (ῥ. τ.) τ. ῥ. Mc. — ³ (εἰθ' οὐ.) καὶ τελευ-
ταῖον Mc. — ⁴ (τῆς ἀ. ἡ) ἡ τῶν πάντων Mt. — ⁵ (τελεῖται cel.) om. Mc.

La Passion de S^{te} Anthuse et de ses compagnons, BHG. 136, 182 et 299, a été publiée par Usener dans nos *Analecta*¹. Le résumé qu'en donnent le synaxaire de Sirmond et ses pareils² est particulièrement bref en sa dernière partie, qui concerne les eunuques Charissimus et Néophyte. Dans nos trois manuscrits, la fin de la notice est un peu moins écourtée. La sainte y reçoit le qualificatif de ἀγία, ordinairement réservé aux martyrs³, bien qu'elle ait, d'après la légende, passé vingt-trois ans dans le désert et y soit morte paisiblement. Plus logique avec lui-même, le ménologe impérial publié par Latyšev intitule son récit, non point « Passion de S^{te} Anthuse martyre », mais Βίος καὶ πολιτεία τῆς ὁσίας μητρὸς ἡμῶν Ἀνθοῦσης⁴.

7. S^{te} Euthalie, martyre de Lentini en Sicile.

27 août (fol. 228v-229) :

τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ μνήμη τῆς ἀγίας μάρτυρος Εὐθαλίας.

Αὕτη ἡ ἀγία¹ μάρτυς τοῦ Χριστοῦ² Εὐθαλία μητέρα εἶχεν ἐν Σικελίᾳ ἑλληνίδα αἰμορροοῦσαν καὶ δεινῶς πάσχουσαν. Προσπεσοῦσα δέ³ ποτε τοῖς ἀγίοις μάρτυσιν Ἀλφειῷ, Φιλαδέλφῳ καὶ Κυρίνῳ⁴ χάριν θεραπείας καὶ ἀκούσασα⁵ · « Ἐὰν πιστεύσῃς τῷ Χριστῷ καὶ βαπτισθῇς, σωθήσῃ πάντως · εἰ δ' οὐ πιστεύσεις, πόρρω στήθι ἀφ' ἡμῶν » · ἥτις καὶ⁶ διηκνισθεῖσα καὶ πεισθεῖσα ἐβαπτίσθη μετὰ Εὐθαλίας τῆς θυγατρὸς αὐτῆς · καὶ παραντίκα ἰάθη. Ἐχουσα δὲ υἱὸν Σεργιλιανὸν πάνν ὄντα ὁμὸν καὶ ἀπάνθρω-

¹ T. XII (1893), p. 10-42. Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 353.

² *Synax. Eccl. CP.*, col. 915-916.

³ La pièce est d'ailleurs précédée de la rubrique suivante, qui est claire à souhait : μνήμη τῆς ἀγίας μάρτυρος Ἀνθοῦσης, etc.

⁴ *Menologil anonymi byzantini*... fasc. 2 (1912), p. 312-315.

⁵ om. Mc. — ⁶ (μ. τ. X.) τ. X. μ. Mc. — ⁷ (πρ. δὲ) ἥτις καὶ πρ. Mc. —

⁸ Κυρίνῳ corr. sup. lin. Md. — ⁹ ἀκούσασαν Md. — ¹⁰ (ἥτις καὶ) εὐθὺς Mc.

πον¹, συνεσχέθη ὑπ' αὐτοῦ πειρωμένου ἀποπνίξαι ταύτην διὰ τὸ βαπτισθῆναι καὶ γενέσθαι χριστιανήν · ἡ δὲ ὑπὸ παιδίσκης δυνατῆς ἐκπασθεῖσα τῶν χειρῶν τοῦ υἱοῦ διέφυγε. Τότε ἡ ἀδελφὴ αὐτοῦ Εὐθαλία, πολλὰ τὸν δυσσεβῆ ἐκείνον καὶ ἀλάστορα ὀνειδίσασα περὶ τῆς μητρός, ἤκουσεν ἐξ αὐτοῦ · « Μὴ καὶ σὺ χριστιανὴ γέγονας ; » Ἡ δὲ · « Ναὶ ἀληθῶς χριστιανὴ εἰμι καὶ ὑπὲρ Χριστοῦ προθύμως ἔχω ἀποθανεῖν. » Ὁ δὲ βέβηλος ἐκεῖνος ἀγριωθεὶς² καὶ ἀποδύσας αὐτὴν ἐγύμνωσε καὶ μαστίζας αὐτὴν ῥάβδοις ἱκανῶς ἕως ἣν αὐτῷ ἰσχύς, παρέδωκεν αὐτὴν τῷ οἰκέτῃ αὐτοῦ ἐφ' ᾧ καθυβρισθῆναι ὑπ' αὐτοῦ. Ἡ δὲ προσευξαμένη ἐτόφλωσεν τὸν οἰκέτην. Ὁ δὲ δεύτερος Κάϊν, ἰδὼν τὸ γεγονός, ἀναστὰς ἀπέτεμε τὴν κεφαλὴν τῆς ἀδελφῆς αὐτοῦ. Καὶ οὕτω τελέσασα τὸν δρόμον τοῦ μαρτυρίου καὶ στεφανωθείσα ἀνῆλθε πρὸς Κύριον³.

Voici l'abrégé du synaxaire de Chifflet (fol. 397^v-398) :

μνήμη τῆς ἁγίας μάρτυρος Εὐθαλίας.

Αὕτη ὑπῆρχεν ἐν Σικελίᾳ, μητέρα ἔχουσα ἑλληνίδα αἰμορροοῦσαν, ἥτις καὶ ἰάθη παρὰ τῶν ἁγίων μαρτύρων Ἀλφειοῦ, Φιλadέλφου καὶ Κυπρίνου. Πιστεύσασα οὖν ἐβαπτίσθη μετὰ Εὐθαλίας τῆς αὐτῆς θυγατρὸς. Υἱὸν δὲ ὀνόματι Σερμιλιανὸν ἔχουσα συνεσχέθη ὑπὸ τοῦ ἄρχοντος ἡ Εὐθαλία μετὰ τῆς μητρός, τοῦ Σερμιλιανοῦ καταβαλόντος αὐτάς. Αἱ δὲ τὸν ἀλιτήριον ὀνειδίσασαι, αὐτὸς γυμνῶσας αὐτάς ἐμάστιξε σφοδρῶς · καὶ παρέδωκε τὴν ἁγίαν Εὐθαλίαν ἐνὶ τῶν οἰκετῶν ἐφ' ᾧ καθυβρισθῆναι ὑπ' αὐτοῦ. Ἡ δὲ προσευξαμένη ἐτόφλωσεν [τὸν οἰκέτην. Ὁ δὲ ἰδὼν⁴] τὸ γεγονός ξίφει τὴν κεφαλὴν [αὐτῆς] ἀπέτεμεν.

¹ (πάνν - ἀ.) om. Mc. — ² ἐπὶ τῷ ῥήματι add. Mc. — ³ (οὕτω - K.) οὕτως ἡ μακαρία τὸν μαρτυρικὸν στέφανον ἀνεδήσατο Mc. — ⁴ Les mots mis entre crochets ont dû être suppléés, le haut du fol. 398 étant fort abîmé.

Dans son édition du synaxaire, le P. Delehaye n'a publié aucune notice de ^{ste} Euthalie, sans doute par distraction, car il aurait dû, suivant les règles qu'il s'était tracées¹, reproduire celle du manuscrit Coislin 223. Nous avons donné d'abord le texte du synaxaire de Christ Church, avec les quelques variantes de Mc ; ensuite, le bref résumé de Mt. Dans ce dernier on notera deux particularités étonnantes : Euthalie et sa mère sont arrêtées par un préfet, qui disparaît aussitôt de la scène ; Sermilien jette à terre les deux

¹ *Synax. Eccl. CP.*, col. xli (ms. Mc).

femmes, les dépouille et les fustige. Ces déformations de la légende ne supposent pas une source nouvelle; elles résultent simplement de la hâte inconsidérée de l'*epitomator* ¹.

Le 27 août, Nicodème ne parle de S^{te} Euthalie que dans une note, d'ailleurs intéressante. C'est à tort, écrit-il, que les ménées donnent aujourd'hui le synaxaire de cette martyre, puisqu'il s'y trouve déjà, le 2 mars, avec son distique ². Nous ne savons à quels ménées il fait allusion; notre exemplaire des ménées de Venise n'a que le distique au 2 mars et la notice au 27 août ³. Exactement comme les manuscrits d'Oxford et de Troyes (Md et Mt) ⁴.

Le synaxaire de Sirmond et la plupart des autres n'accordent à notre sainte qu'une mention brève, le 2 mars ⁵. Le martyrologe romain en fait mémoire, le 27 août ⁶, et Baronius, dans ses notes, se contente de renvoyer au « ménologe des Grecs » ⁷. La source dernière de toutes ces notices n'est autre qu'un des épilogues de l'interminable Passion des SS. Alphius, Philadelphie et compagnons, BHG. 57. De cet épilogue, BHG. 60, les *Acta Sanctorum* ne contiennent qu'une traduction latine. Le texte grec est encore inédit; pour l'établir, il ne sera peut-être pas superflu de consulter les synaxaires publiés ci-dessus.

APPENDICE.

Notice du grand ascète S. Sisoès.

6 juillet (ms. Coislin 223, fol. 214^v-215) :

μηνὶ τῷ αὐτῷ ε' μηνίμην τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Σισοῆ τοῦ μεγάλου.

Θεοῦ τεθνηκὼς πνεύματι προσεγεγράφη
θείου Σισοῆς πνεύματος τὸ πνεῦμα.

Κεῖτο μέγας μεγαλωστί θανὼν Σισοῆς κατὰ ἔκτην ⁸.

¹ Cf. *ibid.*, col. LXI-LXII.

² *Συναξαριστής* ³, t. III, p. 284, note 1.

³ Ils ont, en outre, deux mentions de S^{te} Euthalie, au 6 et au 12 mai, parmi d'autres commémoraisons sans distique ni notice.

⁴ Dans Mc, au 2 mars, la sainte est appelée Ἀθαλλία.

⁵ *Synax. Eccl. CP.*, col. 501, l. 20.

⁶ Cf. *Comm. marty. rom.*, p. 363.

⁷ Il ne faut donc pas lui reprocher d'avoir, comme les Grecs, donné au frère d'Euthalie le nom de Sermilianus. Rien ne prouve que la forme Servilianus, qu'on lit dans la traduction latine des *Acta*, soit préférable.

⁸ Nicodème, t. c., p. 160, donne le même distique, mais un autre vers héroïque : Βῆ δὲ Σισοῆς γῆθεν ἐς οὐρανὸν ἔκτῃ ἀμύμων.

Οὗτος ὁ μακάριος ἐκ βρέφους τὸν Θεὸν ἀγαπήσας καὶ τὸν τοῦ Κυρίου σταυρὸν ἐπ' ὤμων ἀράμενος ἠκολούθησεν αὐτῷ· καὶ οὕτω πᾶσαν ἄσκησιν ζεόντως καὶ συντόνως μετήλθε καὶ πᾶσαν ἀρετῆς ἰδέαν κατώρθωσεν, ὥς τοῖς ἀκροτάτοις καὶ τελειοτάτοις πατράσιν οἷόν τις λαμπροφανῆς ἐμπρέπειν καὶ ἐπισημότατος ἥλιος. Διὰ δὲ τὴν βαθυτάτην αὐτοῦ ταπεινοφροσύνην, καὶ τοῦ θαυματουργικοῦ χαρίσματος ἡξίωται παρὰ τοῦ Θεοῦ. Οὗτος οὖν ὁ ἐπὶ γῆς ἀγγελικῶς τῷ ὄντι πολιτευσάμενος καὶ διὰ ἄκρας ἀπαθείας καὶ καθαρότητος ὅλος οἰκειωθεὶς καὶ συγκραθεὶς τῷ Θεῷ, εἰς βαθύτατον ἐλθὼν γῆρας καὶ μέλλων εἰς Θεὸν ἐκδημεῖν, πρῶτον μὲν περιπεσὼν ἀσθενείᾳ ὠμίλει τισὶ τῶν γερόντων παρακαθημένοις αὐτῷ. Μετὰ δὲ τοῦτο ἤδη ἐγγισιάσης τῆς τελευτῆς, ἔλαμψε τὸ πρόσωπον αὐτοῦ ὡς ὁ ἥλιος. Καὶ λέγει πρὸς τοὺς παρόντας· « Ἴδὸν ὁ ἀββᾶς Ἀντώνιος ἦλθε », καὶ μετὰ μικρόν· « Ἴδὸν ὁ χορὸς τῶν προφητῶν. » Καὶ πάλιν περισσοτέρως ἔλαμψεν ἡ ὄψις αὐτοῦ. Καὶ λέγει· « Ἴδὸν ὁ χορὸς τῶν ἀποστόλων ἦλθε. » Καὶ ὥς μετὰ τινων λαλῶν ἑωρᾶτο. Ἐῖτα λέγει αὐτοῖς· « Βλέπετε, ὁ Κύριος ἦλθε καὶ λέγει· Φέρετέ μοι τὸ σκεῦος τῆς ἐρήμου. » Καὶ εὐθέως παρέδωκε τὸ πνεῦμα· καὶ ἐγένετο ὡς ἀστραπή καὶ ἐπλήσθη ὁ οἶκος ὅλος εὐωδίας.

Dans le synaxaire de Sirmond et la plupart des autres, sans excepter ceux de Christ Church et de Chifflet, la notice de Sisoès est fort courte et assez banale¹. Seul, à notre connaissance, le manuscrit Mc lui a donné un peu de relief en remplaçant les dernières phrases par un récit de la mort du saint. Ce récit, il ne l'a pas inventé, mais emprunté presque littéralement aux *Apophthegmata Patrum*². Cet exemple illustre bien la manière dont certains synaxaristes enrichissent leur modèle. Il montre aussi le danger qu'il y a à considérer comme identiques deux notices qui ont le même incipit : dès la seconde phrase, la divergence est parfois totale, comme c'est le cas ici.

F. H.

¹ *Synax. Eccl. CP.*, col. 801.

² *P. G.*, t. LXV, col. 396, n° 14; cf. *Act. SS.*, Iul. t. II, p. 280-284.

UNE FICTION D'ORIGINE RHÉNANE

S. SUIBERT, ÉVÊQUE-MARTYR DE BETHLÉEM

Au nombre des *praetermissi* du 29 mai, nos prédécesseurs ont rangé un « Suibertus, episcopus et martyr in Bethlem »¹.

En imprimant telle quelle cette notice d'après l'« auctarium Usuardi » d'Herman Greven², ils eurent soin d'ajouter que l'identité du personnage demeurerait pour eux une énigme : « Nobis ignotus. » Et, pour écarter toute confusion, ils le distinguèrent de deux homonymes, qui n'ont jamais passé pour martyrs. Le premier est S. Suitbert, le patron de Kaiserswerth, qu'on vénère le 1^{er} mars³. Collaborateur de S. Willibrord dans la mission de Frise, il nous est connu par des documents sûrs. Malheureusement, sa légende *BHL*. 7941, qui se réclame d'un auteur contemporain, est en réalité une rhapsodie littéraire de basse époque ; Bollandus, jadis, la stigmatisa comme un faux notoire⁴. Il en va de même de la Canonisation et des Miracles du saint, *BHL*. 7942. L'existence d'un second S. Suitbert, considéré comme évêque de Verden, en Saxe, et fêté le 30 avril⁵, manque d'attestation sérieuse ; il s'agit, semble-t-il, d'un dédoublement du S. Suitbert de Kaiserswerth (Werda)⁶.

¹ *Act. SS.*, Maii t. VII, p. 2. Notre graphie française *Suibert* se règle sur la forme latine constante de l'unique source, la *Passio S. Suiberti* que nous publions ci-dessous.

² « Indicatur a Greveno in auctario Usuardi. » On verra ci-après de quelle édition d'Usuard il s'agit.

³ *Act. SS.*, Mart. t. I, p. 67-86 ; F. FLASKAMP, *Suidbercht, Apostel der Brukterer, Gründer von Kaiserswerth*, Duderstadt, 1930.

⁴ Il a jugé indigne d'une réimpression cette « Vita apocrypha, perperam attributa S. Marcellino sive Marchelmo » et consacre plus de dix pages à en réfuter les erreurs. Cf. *Act. SS.*, Mart. t. I, p. xli, et Iun. t. I, p. 95 E (Papebroch).

⁵ *Act. SS.*, April. t. III, p. 802-805.

⁶ Voir H. WIEDEMANN, *Die Sachsenbekehrung* (Münster i. W., 1932), p. 91. Cf. A. F. ZIMMERMANN, *Kalendarium benedictinum*, t. II (Metten, 1934), p. 130. Faute d'avoir connu la *Passio Suiberti*, le P. Zimmermann estime à tort pouvoir

L'historiographe de Cologne Aegidius Gelenius, dans son *Clypeus Swibertinus*, publié en annexe à l'opuscule *Par Sanctorum Swibertus et Plectrudis*¹, a énuméré pareillement plusieurs Suitberts. Il note, en dernier lieu : « Canisius etiam ad diem 29 maii meminit B. Swiberti episcopi et martyris Hechelmiae quiescentis². » Au 29 mai, en effet, le martyrologe allemand d'Adam Walasser, revu et préfacé par S. Pierre Canisius, annonce : « Item, zû Hechlem, des h. Bischoffs und Marterers Swichberti³. »

Par ces quelques références, le lecteur aura déjà pu remarquer les variations que subit le toponyme : *Bethlem*, *Hechlem*, *Hechelmia*. On chercherait en vain sur le vaste territoire de la Germanie une localité appelée d'un de ces noms. Toutefois, pour en décider à coup sûr, il n'est pas inutile d'examiner de plus près ce flottement dans la transmission de la notice de S. Suibert. Remontons donc à l'autographe d'Herman Greven, qui, d'après nos recherches, contient la mention martyrologique la plus ancienne du saint. Ce manuscrit, actuellement conservé à Darmstadt sous la cote 1021, a été analysé naguère ici même⁴. Au fol. 187^v, le texte original porte seulement : *Suitberti episcopi martyris*. Notons que le premier *t* de *Suitberti*, bien que d'une lecture certaine, ne se distingue qu'à peine d'un *c*. Comme c'est le cas pour la plupart des notices du recueil, une insertion interlinéaire a précisé le lieu. Elle est ici de main différente et contient ces deux mots : *In hechlem*⁵.

Dans l'édition d'Usuard imprimée à Cologne en 1515, qui renferme de nombreuses additions propres à Greven, déjà munies de leurs indications topographiques⁶, on lit : *In hechlem Suicberti episcopi*

reconnaître, dans le « Suitbertus ep. et m. in Bechlem » qu'il mentionne à cet endroit, un ancien missionnaire du pays saxon.

¹ Cologne, 1640.

² P. 13. Cinq ans plus tard, dans le calendrier des fêtes propres de Cologne qui termine son *De admiranda sacra et civili magnitudine Coloniae*, Gelenius s'était fait une opinion sur notre S. Suibert. Il annonce, en effet, au 29 mai : « Hechelmiae S. Swiberti episcopi Verdensis » (p. 692).

³ *Martyrologium. Der Kirchenkalender. Darinnen die christlichen Feste und Hailigen Gottes bayder Testament begriffen* (Dillingen, 1583), p. 147.

⁴ B. DE GAFFIER, *Le martyrologe et le légendier d'Hermann Greven*, dans *Anal. Boll.*, t. LIV (1936), p. 316-358. Sur le martyrologe, lire p. 319-329.

⁵ Quoi qu'il en soit de l'origine respective des nombreuses additions au texte primitif, nous croyons pouvoir affirmer que celle-ci n'est pas de la main de Greven.

⁶ Cf. DE GAFFIER, l. c., p. 324, où l'on trouvera reproduits le titre et le colo-

et martyris. Le *h* initial de *hechlem* est assez peu ouvert par le bas. D'où, dans l'édition suivante, qui est de 1521, la variante : *In bechlem Suicberti episcopi et martyris*. C'est ce dernier texte que Du Sollier, pour sa part, a reproduit dans les *auctaria* de son *Usuard*, sous la rubrique GREVEN.

Aucun des martyrologistes précités n'a soupçonné que sous la forme du toponyme qu'il adopta se cachait bel et bien, comme nous le verrons, la cité sainte de Judée, Bethléem. Seul Greven, dont ils dérivent tous, directement ou indirectement, mais qui n'avait pas, dans son annonce de S. Suibert, indiqué le nom de lieu, connaissait sans doute celui-ci et aurait pu le désigner correctement. C'est lui, en effet, qui exhuma d'un légendier local ce prétendu évêque-martyr de Palestine, dont la Passion ne se lit plus aujourd'hui que dans deux manuscrits. Ils sont d'origine rhénane et l'un d'eux paraît bien avoir été propriété de la Chartreuse Sainte-Barbe de Cologne, à l'époque où Herman Greven y accomplissait son travail de compilateur. Mais n'anticipons pas. Contentons-nous de résumer les avatars curieux du toponyme qui nous occupe. Introduit dans l'autographe de Greven sous la forme *Hechlem*¹ par suite d'on ne sait quelle erreur de lecture, il passa de là dans l'*Usuard* colonais de 1515, puis se mua en *Bechlem* dans l'édition suivante². Il se rapprochait ainsi quelque peu, grâce à une bévue typographique, du nom véritable. Et cette forme nouvelle, par une retouche apparemment fortuite, devint *Bethlem* dans les *Acta Sanctorum*,

phon du volume. De l'analyse des apports divers qui constituent l'*Usuard* colonais de 1515, il résulte que, tout en dérivant pour une part notable du manuscrit de Greven, ce martyrologe a été fort erronément appelé *Editio Greveni* ou *Martyrologium Greveni*. Quant à l'*Usuard* incunable qui parut, également à Cologne, en 1490, il est indépendant, quoi qu'on ait dit, du manuscrit de Greven. Rappelons que celui-ci mourut en 1480.

¹ Elle remonte sans doute à quelque chartreux habitant le même couvent et qui avait à sa portée les *adversaria* dont s'était servi Greven pour élaborer son martyrologe. Dans les notes et les extraits, souvent surchargés, que suppose un pareil travail de répertorisation, des mots comme *in bethleem* ont fort bien pu être lus *in hechlem*, surtout par quelqu'un qui ne s'attendait pas à rencontrer un toponyme palestinien devant un prénom purement occidental. Les *b* et les *h*, pour peu qu'ils soient petits ou trop hâtivement tracés, peuvent être facilement confondus et, chez Greven, nous l'avons dit, les *t* et les *c* ne se distinguent guère les uns des autres.

² Et chez Du Sollier, *Martyrologium Usuardi*, p. 204.

au 29 mai. De la sorte, et sans en prendre conscience¹, nos pré-décesseurs furent bien près de retrouver le toponyme original. Mais la Passion du saint, qui seule eût pu le leur révéler, ne revint au jour que deux siècles plus tard, lors du dépouillement des manuscrits hagiographiques de Bruxelles, ce qui permit de classer le texte, demeuré inédit, sous le n° 7938 de la *Bibliotheca hagiographica latina*².



Parmi les grands légendiers du type *per circulum anni* qui furent en usage dans les couvents de la région rhéno-mosellane, il en est un qui paraît s'être formé au XII^e siècle et qui comprend quelque 230 textes hagiographiques distribués en trois robustes volumes³. On y rencontre de nombreuses Vies de saints des diocèses de Cologne et de Trèves. De cette collection, un exemplaire qui remonte aux premières années du XIII^e siècle appartenait à l'abbaye d'Arnstein sur la Lahn, de l'ordre de Prémontré; il se trouve actuellement au British Museum (mss. Harley 2800, 2801, 2802)⁴. Un autre, du XIII^e siècle un peu plus avancé, est conservé à la Bibliothèque royale

¹ Ils n'auraient pas manqué, dans le cas contraire, de faire état du silence profond des documents, pour contester d'emblée l'existence, à quelque époque que ce fût, d'un évêque-martyr Suitbert en la cité natale du Sauveur. Leur attention, pas plus que celle de Du Sollier — lequel, il est vrai, imprimera *Bechlem* — ne se porta aucunement vers la Terre Sainte; ils crurent à un toponyme germanique et distinguèrent seulement le S. Suitbert inconnu de ses homonymes occidentaux.

² Voir aussi *Suppl.*³, p. 284. On y signale qu'en 1881 W. Diekamp avait déjà transcrit, sans plus, dans une note de son étude sur les faux du pseudo-Marcellin, l'*incipit* de la Passion de S. Suibert de Bethléem, qu'il distinguait du S. Suibert de Kaiserswerth (*Historisches Jahrbuch*, t. II, p. 280, note 4).

³ Sur la nature de ce légendier, il faut lire une page, concise mais substantielle, de W. Levison, dans le *Conspectus codicum hagiographicorum* qu'il a publié à la fin du dernier volume de la série *M. G.*, Script. rer. merov.; voir t. VII, p. 537-538. On trouvera aussi d'utiles indications dans une thèse de doctorat faite sous la direction du professeur Levison par M^{lle} F. Hoddick et qui a pour objet un légendier étroitement apparenté: *Das Münstermaifelder Legendar* (Bonn, 1928).

⁴ A *Catalogue of the Harleian Manuscripts in the British Museum*, t. II (Londres, 1808), p. 712-713; W. LEVISON, t. c., p. 603-605; F. HODDICK, op. c., p. 36-43; et ci-dessous, p. 107. Nous possédons dans nos archives un dépouillement complet de ces trois manuscrits par le P. Delehaye.

de Bruxelles (mss. 98-100, 206, 207-208)¹ ; sa provenance est moins facile à déterminer, mais doit être cherchée, comme nous le verrons, dans les environs de Cologne.

C'est dans ce légendier — et là seulement, à notre connaissance, — qu'on peut lire une courte *Passio S. Suiberti episcopi et martyris*. Dans l'exemplaire d'Arnstein, où l'ordre du calendrier n'a pas toujours été suivi, elle se trouve placée, au tome I^{er} ², après la Vie d'une sainte rhénane, Adelheid de Vilich, honorée le 5 février ; dans celui de Cologne, S. Suibert occupe la place qui convient, vers la fin de mai ³.

Cette Passion ne mérite assurément ni pour le fond ni pour la forme de figurer dans la compagnie assez relevée des pièces du recueil ; celui-ci, comme on sait, a contribué à établir l'édition de quelques bons textes historiques dans les *Acta Sanctorum* et dans les *Monumenta Germaniae*. L'hagiographe, qu'on serait tenté d'abord de prendre pour un mauvais plaisant, nous raconte l'étonnante histoire que voici.

A l'époque où régnait l'empereur Constantin, Suibert naquit à Constantinople de parents chrétiens, appelés Amachias et Cimiliana. Ayant perdu son père, il doit à l'évêque Paschalius, qui a été son parrain au baptême, de recevoir une solide instruction. S'étant rendu digne de l'état ecclésiastique, il est admis aux ordres sacrés. Mais bientôt ses progrès dans la vertu le font aspirer à une vie plus parfaite. Avec ses deux sœurs, Berthilia et Godelira, Suibert se rend en Italie ; ils prennent l'habit monastique au Mont Cassin. Six années s'écoulent et voici qu'un religieux de l'abbaye est élu pape. Il ne s'agit de nul autre, à en croire notre auteur, que de S. Grégoire. Suibert l'accompagne dans la Ville Éternelle et, tout en demeurant moine, s'attache au service du nouveau pontife.

Il s'y distinguait par son zèle et ses mérites, lorsque l'arrivée d'une délégation venue de Palestine change encore une fois le cours de son destin. Les habitants de Bethléem sollicitent du pape l'envoi d'un évêque pour remplacer leur pasteur qui vient de décéder. Suibert sera l'élu. Il est consacré par S. Grégoire et se remet aussitôt en route pour l'Orient. A Bethléem, loin de s'enorgueillir de sa

¹ *Catal. Lat. Brux.*, t. I, pp. 23-50, 108-122, 135-157 ; VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. V, p. 60-73 ; et ci-dessous, p. 108-113.

² Ms. 2800, fol. 211-211^v.

³ Ms. 207-208, fol. 257^v-258.

nouvelle dignité, le pieux évêque se fait le serviteur de ses ouailles, surtout des plus délaissées. Avec le seul diacre Reginfred comme compagnon, il s'en va, dans le secret de la nuit, déposer de nombreuses aumônes sur le seuil de leurs habitations, suivant en ceci l'illustre exemple de S. Nicolas de Myre.

Cependant, à Bethléem, un « tyran » s'inquiétait. C'était le voluptueux et cruel Hassianus, à qui Suibert ne ménageait pas les avis salutaires. Nouvel Hérode, Hassianus se vengea sur l'homme de Dieu des reproches qui l'atteignaient dans ses débordements incestueux. Un guet-apens nocturne lui livra l'évêque et son diacre. Ils furent d'abord roués de coups, puis incarcérés. Dans la prison, un ange apparut à Suibert, le réconfortant en vue du dernier combat par la promesse de la glorieuse couronne de vie. Hassianus, n'ayant pu fléchir le courage du martyr, le condamna au supplice de la crucifixion. Trois jours durant, Suibert prêcha au peuple du haut de son gibet. Enfin, on lui rompit les jambes et il mourut. C'était un 29 mai. Le même jour, Reginfred eut la tête tranchée. Quant à Berthilia et Godelira — car nous apprenons ici que ces saintes filles avaient suivi leur frère en Palestine —, elles furent condamnées à leur tour et périrent dans les tourments.

Comment juger un pareil récit où, dès les premières phrases, le narrateur accumule les bévues. Son manque total de perspective historique contraste par ailleurs étrangement avec le maniement aisé qu'il semble avoir acquis du style et des clichés hagiographiques. Un moment, nous l'avons insinué, on pourrait croire à une parodie¹. Toutefois, le ton général du morceau ne confirme pas cette impression, qui naît surtout de l'énormité des anachronismes et du choix extravagant des noms propres.

Qu'au XII^e siècle, un clerc même lettré ait pu s'imaginer que sous le pontificat de S. Grégoire Bethléem était le siège d'un évêché, recevant de Rome ses titulaires, passe encore ; en fait, depuis 1110,

¹ Pareille supposition ne devait pas être rejetée *a priori*. L'art de la parodie a eu de nombreux adeptes au moyen âge, et dans des genres fort différents. On sait la vogue que connut, dès le XIII^e siècle, l'histoire de S. Nemo sous la forme du sermon ou du récit hagiographique. C'est là un cas extrême. M. Paul Lehmann a consacré à ces jeux de l'imitation littéraire un livre fort instructif : *Die Parodie im Mittelalter* (Munich, 1922), complété par un choix d'exemples : *Parodistische Texte* (Munich, 1923).

un évêché de Bethléem existait, créé à la demande de Baudouin, second roi de Jérusalem ¹. Mais faire de l'illustre pape dont la personnalité domine la seconde moitié du vi^e siècle, un contemporain de l'empereur Constantin, voilà qui va trop loin. En outre, le souvenir des années monastiques de Grégoire s'attache, non au Mont Cassin, mais à la communauté romaine de Saint-André *ad clivum Scauri*.

En vain chercherait-on un *Paschalius* dans la longue série des patriarches de Constantinople. Ce nom a été fabriqué, comme d'ailleurs, dans le contexte immédiat, ceux d'*Amachias* et de *Cimiliana*. Ils sont tous trois des déformations intentionnelles, tout comme les noms dont, au xii^e siècle, on affubla — le mot n'est pas trop fort — les martyrs, hommes et femmes, de l'escorte légendaire de St^e Ursule à Cologne ². Par une réminiscence, consciente ou subconsciente, de l'hagiographe, les parents du futur évêque de Bethléem portent des noms qui nous paraissent faire écho, un écho hellénisé, à ceux de deux personnages d'une Passion célèbre, à savoir le préfet Almachius et sa victime, Caecilia ³. Les noms germaniques de leurs

¹ Aux dépens d'Ascalon. Cf. H. VINCENT et F.-M. ABEL, *Bethléem* (Paris, 1914), p. 141. Les titulaires de cet évêché latin de Bethléem ne demeurèrent pas toujours fixés en Palestine. Après Aimar de la Roche, vers la fin du xiv^e siècle, ils eurent leur résidence dans un domaine qu'ils possédaient à Clamecy, au diocèse de Nevers, et firent désormais partie du clergé de France.

² Après que la nécropole romaine, mise au jour en 1106 par les travaux de fortification de la ville, eut été baptisée *ager Ursulanus*. Les translations de « corps saints » exhumés en grand nombre, à cette occasion, firent éclore des récits de visions et fabriquer des épitaphes, où foisonnent, avec les anachronismes, des noms latinisés de toute langue et de tout pays. Cf. *Act. SS.*, Oct. t. IX, pp. 202-207, 243-245, 258-269; W. LEVISON, *Das Werden des Ursula-Legende* (Cologne, 1928), p. 107-139. Dans ces listes, qui comptent des centaines de noms, il s'en rencontre beaucoup qui sont des travestis : un *Monoldus*, évêque prétendu de Maastricht (songez à l'historique Monulfus), est frère du roi *Cendeboldus* (inspiré, semble-t-il, de Zwentibold) et beau-frère de *Theophenilla*; un *Tutwalus* vient d'Aquilée, un *Foylanus* de Lucques; une *Ursumaria* est fille d'un duc *Ararissus*; une *Foraminia* voisine avec une *Triphonica*, une *Iuliana* avec une *Caradumia*. Quant aux noms de pure invention, ils sont fréquemment composés de syllabes éclatantes, avec une tendance manifeste à l'exotisme : *Azpara*, *Pallipadia*, *Assabaria*, *Karaoxmia*, *Panafrela*, *Ariapila*, *Ceumata*, etc.

³ La *Passio Caeciliae* faisait les délices d'innombrables lecteurs dans les monastères. Les folios 106-111 du manuscrit 206 de Bruxelles, qui la reproduisent, sont particulièrement fatigués par l'usage.

enfants détonnent d'autant plus dans ce cadre byzantin : *Suibertus*¹ nous transporte en Frise, *Berthilia*² en Artois et *Godelira*³ en Flandre. Le diacre de Suibert s'appelle Reginfredus, nom d'usage fréquent, lui aussi, mais en pays occidentaux⁴; signalons, dans l'histoire religieuse, un évêque de Cologne, prédécesseur de S. Agilolph⁵, et — la rencontre est-elle fortuite? — le diacre de l'évêque S. Didier, martyr en Alsace au VII^e siècle⁶. Quant au « tyran » Hassianus, le choix de son nom, latinisation de Hasan ou de Ḥasān, surprend moins, surtout si l'on peut dater notre texte de l'époque où les rapports avec l'Orient s'intensifiaient par les expéditions des Croisés⁷.

Ceci nous place devant le problème de l'origine de la *Passio*

¹ Graphie constante dans les deux manuscrits. On s'attendrait à *Suithbertus*, *Suicbertus* ou *Swibertus*, nom latin de Suidberct, l'apôtre des Frisons et des Bructères; toutefois la forme *Suibertus* se rencontre aussi dans certaines chartes de Kaiserswerth. Voir l'*Urkundenbuch* de H. KELLETER (Bonn, 1905), aux pp. 16, 21.

² On connaît S^{te} Bertilie, ou Bertille, patronne de Marceuil, honorée le 3 janvier au diocèse d'Arras. Son nom est moins répandu que celui de S^{te} Berthe, abbesse de Blangy, également en Artois.

³ Les deux témoins sont d'accord sur ce nom, où l'on doit reconnaître une forme ridiculement estropiée de Godelive (*Godelif*, en flamand de l'époque). Ce nom était devenu fort populaire en Flandre et au Boulonnais depuis l'élévation, en 1084, des restes de S^{te} Godelive, l'épouse-martyre de Ghisteltes. La déformation intentionnelle en *Godelira* suffit à faire écarter une hypothèse que ce passage de la *Passio Suiberti* pourrait susciter, à savoir que le texte serait originaire de la Flandre ou du Nord de la France. Un clerc de ces régions, familiarisé avec la forme latine et cultuelle *Godeleva*, n'aurait pas créé le grotesque prénom *Godelira* qui risquait de choquer ses lecteurs. Dans les circonstances données, cette fiction s'explique évidemment mieux sur les bords du Rhin, où, par suite des fréquentes relations commerciales avec la Flandre, le prénom *Godelif* devait s'être transmis oralement sous sa forme germanique.

⁴ Voir FÖRSTEMANN, *Altdeutsches Namenbuch*, I: *Personennamen*, col. 1227-1228.

⁵ DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. III, p. 180.

⁶ La *Passio Desiderii ep. et Reginfridi diac.* (BHL. 2147) a été publiée en dernier lieu par W. Levison, dans *M. G.*, Script. rer. merov., t. VI, p. 51-63.

⁷ C'est ainsi que, par exemple, la renommée d'un al-Ḥasan, le fils aîné de Fatima dont la vie dissipée et les mœurs de « divorceur » emplissaient une abondante littérature en Orient, pouvait être parvenue jusqu'à notre auteur (cf. *Encyclopédie de l'Islam*, t. II, p. 291); à moins qu'il n'ait retenu des récits sur quelque guerrier sarrasin beaucoup moins célèbre mais plus proche de son époque.

Suiberti. Nous avons déjà fait observer que, dans le manuscrit d'Arnstein, elle suit immédiatement, malgré les exigences du calendrier, la Vie d'une sainte rhénane, Adelheid, abbesse de Vilich ¹. Faut-il supposer que les deux textes avaient été insérés côte à côte dans le prototype du légendier parce qu'empruntés à un même recueil d'hagiographie locale? W. Levison a fort justement remarqué que les Vies de S. Héribert, de S. Agilolphe et de S^{te} Adelheid sont les plus récentes de la collection et qu'elles orientent vers le diocèse de Cologne. Nous estimons qu'on peut sans risque d'erreur y joindre la Passion de S. Suibert. Examinons ce point de plus près.

Il convient avant tout de souligner le caractère factice du morceau. Une simple analyse suffit à révéler le manque total de consistance historique des péripéties qui en font la trame, et il serait vain d'en vouloir localiser la rédaction dans une des contrées où l'hagiographe a fait vivre son héros, à savoir Byzance, l'Italie, la Palestine ². Rechercher, sous le texte latin, un original grec ou oriental serait une tentative non moins oiseuse. C'est en terre germanique, tout porte à le croire, que dut éclore dans le cerveau d'un clerc en mal de littérature édifiante le pseudo-martyr et son odyssée prétendue, pas tellement loin sans doute de la région où est honoré le véritable S. Suibert, celui de Kaiserswerth.

On pourrait assez naturellement songer à un de ces dédoublements artificiels, comme en faisait naître parfois, au moyen âge, le culte trop intéressé des reliques. Cependant, dans notre *Passio Suiberti*, aucune église d'Allemagne n'est mentionnée, qui garderait une relique insigne du saint et où son culte serait demeuré en honneur. Nulle trace non plus de polémique dans le ton du récit, nulle surenchère pour mieux assurer auprès des fidèles le crédit du martyr ou étayer plus solidement, au profit d'un établissement religieux, des droits ou des privilèges qui seraient en litige. Notons en passant que le culte de S. Suibert de Kaiserswerth ne paraît pas avoir jamais été troublé par celui d'un homonyme sur le cours inférieur du Rhin. Enfin, l'absence de tout nom de lieu occiden-

¹ BHL. 67. Vilich est situé à peu de distance du Rhin, sur la rive droite, presque en face de Bonn, et non loin de Schwarzhendorf.

² Aucun écho de notre histoire dans les Descriptions de Terre Sainte ou chez les chroniqueurs des Croisades, notamment chez Olivier, l'écolâtre de Cologne, et chez Jacques de Vitry.

tal, spécialement dans le dernier chapitre, doit aussi faire rejeter l'hypothèse, qui sans doute s'est déjà présentée au lecteur, d'une relique rapportée de Terre Sainte par des Croisés. Pareille circonstance, en effet, n'aurait pas manqué d'être mise en valeur par l'hagiographe dans un développement approprié, consacré à cette translation.

Bref, nous nous trouvons devant une composition qui a tout l'air d'un exercice de style visant à l'édification, sans plus. Elle revêt la forme d'une Passion, courte mais complète¹, et se rattache, en somme, au genre littéraire des « récits utiles à l'âme » ou, si l'on veut, des *exempla*², bien plus qu'à l'histoire.

Les procédés du rédacteur vont-ils nous éclairer sur les sources de son invention et par là nous rapprocher, si peu que ce soit, du lieu d'origine? On se trouve, il est vrai, devant une telle mosaïque de réminiscences bibliques et d'expressions clichées qu'à première vue l'enquête semble ne devoir mener nulle part. Pour qui relit attentivement le factum, voici cependant de menus indices dont la réunion permettra au moins une conjecture plausible.

Nous avons noté plus haut que l'auteur, tout piètre connaisseur qu'il fût en matière d'histoire, disposait toutefois d'un certain bagage littéraire. Il en fait montre notamment au début du chap. 2, lorsqu'il loue l'énergie morale du jeune Suibert : *Postquam igitur adolescens factus ad bivium pitagorici rami pervenit, non ad sinistri callis devia declinando vitiis subcubuit, sed dextrae vitae limitem ascendendo, iuventutem suam bonis moribus et probis actibus decorando, studebat teneros annos morum maturitate vincere*. Pareille phrase témoigne de quelque lecture. La comparaison tirée du *bivium litterae pythagoricae*³ n'a certes pas germé spontanément dans l'esprit de notre écrivain. Il avait cueilli cette fleur de style au chap. I^{er} de la Vie de S. Cunibert de Cologne, dans sa recension longue BHL. 2017, où on lit : *Hic adhuc puer sinistrum ramum pythagoricae litterae prius omnino per animi virtutem satagebat*

¹ Disons : la forme *Vita et martyrium*.

² Césaire d'Heisterbach travaillera bientôt dans la même région. Voir J. HASHAGEN, dans *Geschichte des Rheinlandes*, t. II (1922), p. 308.

³ Sur la lettre Y, figurant le double chemin qui s'ouvre à la jeunesse, lire C. PASCAL, *Il bivio della vita e la « littera Pythagorae »*, dans *Miscellanea Ceriali* (Milan, 1910), p. 57-67.

effugere, quam ad eiusdem bivium per aetatem corporis posset ascendere. L'emprunteur a cité, peut-être de mémoire, ce passage, dont la terminologie est, à peu de chose près, identique¹. La *Vita Cuniberti episcopi*, qui figure, elle aussi, dans la recension indiquée, parmi les textes hagiographiques du légendier rhénan, dirige à nouveau nos regards vers Cologne.

Un autre souvenir littéraire, moins appuyé il est vrai, suit presque immédiatement le premier. Suibert, vivant dans l'entourage de l'évêque Paschalius, conserve intacte, au seuil de la jeunesse, l'austérité de ses mœurs : *Nam postquam adultus praedicto antistiti coepit assistere et iugi famulatu deservire in palatio, non se more aulicorum avaritiae videlicet, gulae, superbiae ceterisque huiusmodi vitiis corrumpendum dedit, sed humilitati insistens* cet. On reconnaît là plusieurs expressions tirées de Salluste, *Jugurth.*, 61 : *Qui ubi primum adolevit, pollens viribus, decora facie, sed multo maxime ingenio validus, non se luxui neque inertiae corrumpendum dedit, sed, uti mos gentis illius est,* cet. ; et *Catilin.*, 12, 2 : *Igitur ex divitiis iuventutem luxuria atque avaritia cum superbia invasere.* Il n'y aurait pas grand intérêt à relever ces vestiges, fugitifs mais indéniables, du grand historien latin, si, à leur tour, ils ne nous indiquaient une piste à suivre. Celle-ci nous conduit, ainsi qu'on va le voir, à l'abbaye bénédictine de Brauweiler, qui fut érigée en 1024 à moins de trois lieues de Cologne par des moines venus de Stavelot². Un texte anonyme, qui date encore du XI^e siècle, la

¹ Dans une prose neumée, écrite après la mort d'un autre évêque de Cologne, S. Héribert, on retrouve le même symbole : *tiro fortis Christi, pollens omni caritate, scandit dextram notae viam Pythagoreae* (éd. A. DU MÉRIL, *Poésies populaires latines antérieures au douzième siècle*, Paris, 1843, p. 279). De même, chez Siebert de Gembloux, dans sa Vie de l'évêque Thierry de Metz (*BHL.* 8055, c. 1) : *... ubi ventum esset ad Pythagoricae litterae bivium, mundum cum blanditiis suis abigeret sinistrorsum, animum vero iusti, tendentem ad propositum immortalitatis bravium, ageret angusto calle dextrorsum* (éd. PERTZ, dans *M. G.*, Script., t. IV, p. 464). Henriquez, publiant dans ses *Quinque prudentes virgines* la Vie de la B^{ve} Ide de Louvain, n'a pas compris l'allégorie ; il imprime, p. 301 : *Siquidem cum per labentem decursum annorum ad b i e n n i u m p i t h a g o r i c a e l i t t e r a e p e r v e n i s s e t*... Papebroch, dans *Act. SS.*, April. t. II, p. 158f, donne la leçon correcte : *bivium*.

² Voir E. PODLECH, *Die wichtigeren Stifte, Abteien und Klöster in der alten Erzdiozese Köln*, t. II (Breslau, 1912), p. 83-95. Brauweiler se trouvait à proximité de plusieurs routes de grande communication, notamment la voie romaine Cologne-Juliers-Maastricht. Sur les sources tant narratives que diplo-

Fundatio monasterii Brunwilarensis, contient, en foule, des emprunts à Salluste — l'éditeur, G. Waitz, après H. Pabst, les a signalés en note — parmi lesquels le passage suivant sur le comte palatin Ezzo : *Mox, ubi primum adolevit, nullis se corrumpendum puerilis ineptiae lusibus dedit, sed...* (c. 1)¹. Nous n'entendons nullement établir, sur une base aussi étroite, un rapport de dépendance entre la *Fundatio* et la *Passio Suiberti*, mais seulement, pour l'instant, le fait qu'à une certaine époque les œuvres de Salluste étaient lues avec profit dans le monastère de Brauweiler.

Et, tout aussitôt, nous signalerons un fait d'une autre sorte, qui nous ramène par un détour au même lieu. La *Vita Adelheidis*, qui précède, dans le légendier d'Arnstein, la Passion de S. Suibert, est l'œuvre d'une moniale de Vilich, dont le nom nous est révélé dans les termes suivants par l'auteur de la Vie de Wolfhelm, troisième abbé de Brauweiler : *Extiterunt huic beatissimo viro... sorores sanctimoniales duae, quarum una, Oswenda..., altera vero Berta nuncupata, litterarum plurimum emicuit scientia; haec vitam beatae Adelheidis, primae Vilecensis abbatissae, eleganti satis admodum stilo conscripsit* (c. 25)². Le moine de Brauweiler Conrad, qui écrivait ceci entre les années 1110 et 1123, rappelle donc que Wolfhelm avait deux sœurs, moniales l'une et l'autre, et qu'elles se nommaient Oswenda et Berta. L'hagiographe inconnu qui, pour étoffer sa *Passio Suiberti*, y fit une place à deux sœurs de son héros, moniales comme lui, se serait-il inspiré de la biographie de Wolfhelm ? Faisons observer que pour l'une des sœurs de Suibert il a choisi le nom de Berthilia. Réminiscence ou rencontre fortuite ?

Il y a plus. Le moine Conrad rapporte que dès la première enfance de Wolfhelm, le vieil archevêque S. Héribert l'avait béni, tout en lui conférant l'onction du saint chrême, et que cette bénédiction ne fut pas vaine³. Le protégé du vénérable pontife, après

matiques, consulter l'étude d'ensemble de H. PABST, *Die Brauweiler Geschichtsquellen*, dans l'*Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde* t. XII (1874), p. 80-200 ; à compléter, surtout pour ce qui regarde les possessions de l'abbaye sur la Moselle et le Rhin inférieur, par l'examen critique d'O. OPPERMAN, *Die älteren Urkunden des Klosters Brauweiler*, dans la *Westdeutsche Zeitschrift*, t. XXII (1903), p. 184-236.

¹ Éd. WAITZ, dans *M.G., Script.*, t. XIV, p. 125 ; cf. H. PABST, op. c., p. 150.

² Éd. WILMANS, dans *M.G., Script.*, t. XII, p. 190.

³ *Qui beatissimus pontifex... famulum Dei Wolphelmum tam corpore adhuc*

d'excellentes études cléricales, qui pouvaient le faire aspirer à de hautes fonctions, s'en alla embrasser la vie monastique à Saint-Maximin de Trèves. Plus tard, les gens de Cologne mirent tout en œuvre pour le faire revenir de là et le posséder parmi eux, au point d'adresser, à cet effet, une délégation de notables à l'archevêque Herman. Autant de péripéties dont on trouve, bien qu'en un style différent, des répliques assez semblables dans les premiers chapitres de la *Passio Suiberti*. Jusqu'au pape S. Grégoire, dont le nom est rappelé par deux fois dans les passages en question de la *Vita Wolfhelmi*¹ et que nous voyons jouer un rôle actif dans l'histoire de S. Suibert. Enfin, détail non négligeable dans l'hypothèse où l'auteur écrivait à Brauweiler, S. Nicolas est exalté, au chap. 4, comme le modèle éminent de Suibert, évêque, distribuant ses aumônes dans le secret des nuits. Or, S. Nicolas se trouve être précisément le patron de la grande abbaye rhénane².

Si nous cherchons maintenant à dégager du texte de la *Passio Suiberti* quelques indices sur la personnalité morale de l'auteur, l'absence de prologue et de tout développement d'ordre idéologique ne nous permet guère d'aboutir à un résultat bien précis. Pourtant, certaines tendances se font jour dans la narration, qui cadrent assez bien avec le milieu et l'époque indiqués. Elles sont dans la ligne des idées réformatrices introduites, au siècle précédent, chez les moines de la région du Rhin, notamment par Poppon, abbé de

quam et malitia parvulum, more sibi christianae religionis oblatum, ut evangelicum Dominus parvulum, in medio statutum benedixerat et per sacri chrismatis unctionem sanctique Spiritus invocationem in filiorum Dei transtulerat sortem (c. 3, éd. WILMANS, p. 183).

¹ *Iuxta illud ergo Gregorianum...* (c. 5) rappelle *Dial.*, II, 1. *Erat tunc videre togatae urbis primores iterum Gregorii sui discissum conquerentes...* (c. 6), écho de la *Vita Gregorii* par Jean Diacre, I, 6.

² Un patron fort en honneur, dont on consignait par écrit les bienfaits miraculeux (*BHL.* 6178 : *Miracula in monasterio S. Nicolai Brunwilarensi*). On lui fit aussi jouer un rôle dans le pénible conflit qui opposa les religieux à l'archevêque de Cologne Annon. Celui-ci, dérogeant aux dispositions testamentaires de la reine de Pologne Richeza († 1063), une fille du fondateur de l'abbaye Ezzo, avait attribué au nouveau monastère de Mariengraden la terre de Clotten sur la Moselle, léguée à Brauweiler par la défunte. On peut lire, insérée dans le récit de la *Fundatio*, une longue admonestation rédigée par les moines en forme de lettre au nom de S. Nicolas et adressée à Annon, « son confrère dans l'épiscopat ». Éd. H. PABST, *Archiv*, t. c., p. 185-186.

quam de populo comprobatus in episcopum eligitur et a beato Gregorio, ut natale solum Christi sanctitate vitae illustraret, cum eisdem qui missi fuerant nuntiis Bethlehem antistes consecratus transmittitur (c. 3). L'élection de Suibert par le clergé et le peuple unanimes s'accomplit donc à Rome pour le compte des habitants de Bethléem, ainsi que la cérémonie de sa consécration par le pape en personne. Le nouvel évêque, au reste, sera reçu avec une dévotion sans réserve par ses ouailles, qui s'en remettent à l'autorité du grand S. Grégoire : *ab omnibus devotissime susceptus, utpote a tanto viro transmissus*.

Que l'auteur ait choisi l'Orient pour champ d'action de son évêque-martyr imaginaire, ne doit pas trop nous étonner, surtout s'il écrivait, comme nous le pensons, à l'époque des croisades. Dans la littérature régionale, il existe d'ailleurs un texte hagiographique qui, un siècle plus tôt, avait beaucoup contribué à familiariser le public rhénan avec les voyages en Terre Sainte : c'est la Vie, bien authentique celle-là, du moine Syméon, le reclus de la Porta Nigra, mort à Trèves en 1035. Cette œuvre¹, rédigée par un contemporain, Eberwin, abbé de Saint-Martin, se lit également dans le légendier d'Arnstein-Cologne². Syméon était né à Syracuse, de père grec et de mère calabraise. A sept ans, il avait émigré à Constantinople, où il fit de bonnes études. Désireux de suivre de près le Christ, il se rendit aux Lieux Saints, d'abord à Jérusalem puis à Bethléem, où il vécut comme moine pendant deux ans et fut ordonné diacre. Il se fixa ensuite au Sinaï. Nous n'avons pas à rapporter ici par quelles aventures il passa, pour terminer enfin ses jours à Trèves. Son histoire, ses miracles et sa prompte élévation au rang des saints³ eurent dans le pays d'entre Moselle et Rhin un grand retentissement⁴.

Nous avons fait observer combien dans le cadre de la *Passio Suiberti* les noms occidentaux détonnent, et notamment celui de Godelira, dont la consonance flamande subsiste sous l'altération inten-

¹ BHL. 7963. Commentaire dans *Act. SS.*, Iun. t. I, p. 87-107.

² Ms. Harley 2800, fol. 183^v-187 ; ms. Bruxelles 207-208, fol. 245-248.

³ Dès Noël 1035, semble-t-il. Voir J. RAMACKERS, dans les *Quellen und Forschungen* de l'Institut prussien de Rome, t. XXV, p. 54 ; et corriger d'après cela *Comm. marty. Rom.*, p. 219.

⁴ Dans le chap. X de son livre récent *Le Bienheureux Richard, abbé de Saint-Vanne de Verdun* (Louvain, 1946), dom Hubert Dauphin a étudié les pèlerinages en Terre Sainte au XI^e siècle et notamment la part prise par Syméon au voyage de l'abbé Richard (pp. 289-298, 306-308).

tionnelle du vocable. On sait qu'au ^{xii}^e siècle les relations des territoires rhénans avec le Brabant et la Flandre s'étaient intensifiés, et non pas seulement au point de vue des échanges commerciaux ¹. Depuis longtemps, au reste, l'abbaye de Saint-Bertin avait des possessions à Frechen, près de Brauweiler, et S. Omer y était patron de l'église ². Le neuvième abbé de Brauweiler, Aemilius († 1149), était brabançon ³. Ce pieux personnage cultiva d'une façon remarquable l'esprit de famille, en attirant à son idéal religieux ses parents les plus proches qui étaient venus de leur Brabant natal pour lui faire visite. Tandis que son père demeurait comme convers à l'abbaye, à laquelle il laissa tous ses biens, sa mère et sa sœur se firent moniales. C'est de son temps que S. Bernard, le grand promoteur de la seconde croisade, traversa le pays du Rhin, excitant l'enthousiasme des foules.

Notre conjecture, tendant à découvrir dans l'ambiance de Brauweiler le cerveau qui de toutes pièces créa S. Suibert de Bethléem, inclinerait à l'y chercher de préférence sous l'abbatit d'Aemilius.

L'édition de la *Passio Suiberti* ne comporte aucune difficulté spéciale. Rappelons qu'elle se fonde sur les deux témoins suivants, qui ne présentent pas de divergences notables :

A = Londres, British Museum, Harley 2800, des premières années du ^{xiii}^e siècle, originaire de l'abbaye d'Arnstein, fol. 211-211^v ;

B = Bruxelles, Bibliothèque royale, 207-208, de la première moitié du ^{xiii}^e siècle, provenant de la région de Cologne, fol. 257^v-258.

B est postérieur, quoique de peu, à A. L'examen des variantes permet de conclure que B n'a pas été copié sur A. Il a dû exister, sans nul doute, d'autres exemplaires du légendier ⁴.

¹ LEVISON, dans *Geschichte des Rheinlandes*, t. I, p. 128 ; id., *Das Werden der Ursula-Legende*, p. 86.

² La documentation sur Frechen se trouve réunie dans P. CLEMEN, *Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz*, t. IV, 1 (Landkreis Köln), p. 123-129.

³ Appelé aussi Amilius ; il gouverna l'abbaye pendant quinze années. Voir le *Chronicon Brunwylrense*, éd. G. ECKERTZ, dans *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, t. XVII, p. 142-146.

⁴ Comme il résulte aussi des arguments tirés par M^{lle} Hoddick (op. c., p. 41) de la comparaison successive des recueils A et B avec le légendier dit de Mün-

Nous avons transcrit *ae* les *e*, qui alternent avec *e*. La division du texte en chapitres a été introduite par nous.



Voici quelques indications subsidiaires concernant les deux exemplaires connus du légendier d'où nous avons extrait la *Passio Suiberti*. Elles pourront servir, un jour, à une étude d'ensemble de cette intéressante et copieuse collection hagiographique ¹.

Celle-ci se distribue, tant dans le recueil de Londres que dans celui de Bruxelles, en trois volumes du format le plus grand — ils mesurent en moyenne 0^m,50 × 0,35 — qui comptent respectivement, au total, 691 et 706 folios, à deux colonnes. Le premier volume (Londres, Harley 2800 ; Bruxelles, 207-208) s'ouvre par la Vie de S. Basile ; le second (Londres, Harley 2801 ; Bruxelles, 98-100) par celle de S. Médard ; le troisième (Londres, Harley 2802 ; Bruxelles, 206) par la Passion des SS. Cyprien et Justine. Ce parallélisme montre assez qu'il s'agit d'un type commun de *Passionale per circulum anni*, dont l'usage dut s'établir en pays rhénan, dès la fin du xiv^e siècle, à ce qu'il semble, dans les abbayes de Prémontré. Le style des grandes initiales enluminées qui ornent de nombreux folios, est, de part et d'autre, fort semblable tant par l'inspiration que par le dessin et le coloris ².

Pourtant, dans le corps du recueil, l'ordre des textes présente, nous l'avons dit, d'assez notables divergences. En outre, quelques Vies ne se lisent pas à la fois dans les deux exemplaires. Signalons, à titre d'exemple, les *Gesta comitis Lûdewici fundatoris nostri*, par lesquels se clôt le manuscrit Harley 2801. Cette biographie

stermaifeld, du xiv^e siècle, lequel dérive en grande partie de notre collection, mais dans un état antérieur tant à A qu'à B.

¹ Nous rappelons que W. Levison a jadis amorcé cette étude ; voir ci-dessus, p. 94, note 3.

² On trouvera quelques fac-similés d'initiales, d'après le manuscrit Harley 2800, chez W. R. TYMMS et M. D. WYATT, *The Art of Illuminating as practised in Europe from the Earliest Times*, Londres, 1860 ; voir p. 100 et les planches qui s'y rapportent. Il y a lieu de comparer, par exemple, l'initiale n° 4, une S, que figure un dragon contorsionné, avec les deux S du folio 278^v dans le manuscrit 207-208 de Bruxelles. Notons que l'ornementation des volumes de Bruxelles est fort inégale.

(BHL. 5033), dont c'est ici un très ancien et le meilleur témoin ¹, suffirait à révéler la provenance du recueil, laquelle, au surplus, est expressément attestée par une mention manuscrite : *Liber sancte Marie virginis sanctique Nicolai in Arinstein.* 64 (ms. Harley, 2802, fol. 231) ².

Les manuscrits qui forment l'exemplaire conservé actuellement à Bruxelles sont malheureusement démunis de toute indication de ce genre ou, plutôt, les marques de leur provenance ont été volontairement effacées et coupées ; certaines particularités ont peut-être aussi disparu lorsque fut restaurée la reliure du tome I^{er} ³.

Seul, sur la feuille de parchemin qui adhère au 2^e plat intérieur du manuscrit 206, un vestige ancien est demeuré, parfaitement lisible : c'est le mot *colonia*, tracé en très petits caractères — sorte d'essai de plume ? —, auquel il serait bien malaisé d'assigner une date précise. Épinglons, pour l'instant, ce menu détail.

En feuilletant au hasard les volumes, afin d'y surprendre quelque autre indice matériel, nous avons pu constater l'intérêt particulier

¹ Voir *Act. SS.*, Oct. t. XI, p. 732, dans l'ample commentaire du P. Victor De Buck.

² Sur les anciens catalogues de la bibliothèque d'Arnstein, voir S. WIDMANN, *Das älteste Bücherverzeichnis des Klosters Arnstein*, dans *Annalen des Vereins für Nassauische Altertumskunde und Geschichtsforschung*, t. XVIII (1884), p. 28-32 ; Th. GOTTLIEB, *Ueber mittelalterliche Bibliotheken* (Leipzig, 1890), p. 293-298. Le grand légendier se trouve déjà mentionné dans un inventaire du XIII^e siècle : *Sunt etiam tria magna volumina in quibus passiones sanctorum et vite per circulum anni definentur* (GOTTLIEB, p. 295, plus correctement que WIDMANN, p. 28, d'après le ms. Harley 3045). Ces trois volumes furent acquis pour Robert Harley, Earl of Oxford, le 16 janvier 1720. Plusieurs autres anciens manuscrits d'Arnstein entrèrent à cette époque dans la collection Harley. Cf. *A Catalogue of the Harleian Manuscripts*, t. II-III, nos 2798, 2799, 3002, 3004, 3024, 3032, 3039, 3042, 3045, 3050, 3052-3055, 3058, 3076, 3099, 3101, 3114, 3115. Cf. P. LEHMANN, *Mitteilungen aus Handschriften*, II, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Bavière, année 1930, pp. 18, 27-32.

³ Outre les deux descriptions complètes de ces manuscrits dans notre Catalogue des manuscrits hagiographiques latins de Bruxelles et par le P. Van den Gheyn (voir ci-dessus, p. 95, note 1), nous signalons quelques pages, assez décevantes, du baron de Reiffenberg, consacrées au seul manuscrit 207-208, sous le titre : *Passional du XII^e siècle* (sic), dans l'*Annuaire de la Bibliothèque Royale de Belgique*, 1846, p. 83-87. L'auteur y souligne, en terminant, l'intérêt que présente le *Provinciale continens nomina omnium diocesum per universam christianitatem*, ajouté à la fin du recueil (fol. 268^v-271) ; ce document doit rester en dehors de notre étude.

que des lecteurs anciens manifestèrent, en marge de certains récits, pour ce qui a trait aux pays du Rhin, de la Meuse et de la Moselle. Voici quelques exemples. Dans le manuscrit 98-100, fol. 14^v, à l'endroit où, dans la Passion de S. Alban de Mayence¹, il est question des *urbes et arces per littora Rheni*², la marge porte cette indication, faite à la pointe sèche : *nota bene*. Plus loin, au fol. 16^v, dans la *Vita S. Eustasii confessoris*³, en face du passage : *ad vilam quam Mosam vocant ob amnem eo in loco fluentem*⁴, on lit : *nota Mosam*. De même, au fol. 87^v, le texte intitulé *Passio sancti Aggylolphi Coloniensis archiepiscopi*⁵ contient cette exclamation : *Heu, viduata tanto pastore, Colonia, cuius sanguine rubet tellus Arduennica*⁶, qui a été signalée à l'attention par un *nota* marginal.

Le manuscrit 206 nous a transmis la Vie et la Translation d'un autre évêque de Cologne, S. Séverin⁷. Ici encore on remarque des traits dans les marges (fol. 60^v-63^v). Populaire entre toutes, la Passion des Onze mille Vierges⁸ a été beaucoup lue, comme le montre l'usure plus marquée du parchemin aux angles des folios 57^v-60 ; son texte a subi des corrections de diverses mains. Quant à la Passion des SS. Chrysanthé et Darie, elle semble avoir servi à des exercices d'école⁹ ; le récit de la Translation de ces martyrs dans la *cella que Novum Monasterium vocatur*¹⁰ a bénéficié d'une glose, au fol. 127^v : *id est monasterium Eyfflie* (Münstereifel).

¹ Ce n'est pas, comme l'indique Van den Gheyn (*Catalogue*, t. V, p. 65), le texte BHL. 8110, mais un arrangement particulier de BHL. 200. Cf. *Catal. Lat. Brux.*, t. I, p. 25.

² M. G., Script., t. XV, p. 988, l. 39.

³ BHL. 2773.

⁴ M. G., Script. rer. merov., t. IV, p. 122, l. 7. Krusch identifie en note la localité : « Hodie Meuse (départ. Haute-Marne, cant. Montigny-le-Roi, arr. Langres), vicus ad Mosam fl. nascentem situs... »

⁵ BHL. 145. Contrairement à la plupart des autres, les évêques de Cologne sont toujours annoncés avec le nom du siège.

⁶ Act. SS., Jul. t. II, p. 723 c.

⁷ BHL. 7647-7648.

⁸ BHL. 8428-8430.

⁹ BHL. 1787.

¹⁰ BHL. 1793, c. 1-4 ; Act. SS., Oct. t. XI, p. 490 E. Cet intérêt marqué pour les SS. Chrysanthé et Darie, ainsi que les six vers (*Gallia, cerne...*), transcrits, de main ancienne, dans la marge inférieure du fol. 125^v (*Catal. Lat. Brux.*, t. I, p. 116), pourraient suggérer à quelqu'un l'hypothèse que notre légendier provient de Münstereifel. Pour divers motifs, il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette idée ; on sait d'ailleurs que l'antique *Passionale* de Münstereifel présentait la Translation suivie d'une série de Miracles (BHL. 1793, c. 5-31), lesquels manquent ici. Voir les *Collectanea bollandiana*, Bibl. royale de Bruxelles, ms. 8921, fol. 69-70^v.

L'examen du manuscrit 207-209 nous fournit, parmi des vestiges du même ordre, un renseignement plus significatif peut-être que les précédents. En regard du titre de la Passion des SS. Alexandre, Évence et Théodule¹, fol. 225^v, se lit l'indication suivante : *hic nota de S. Quirino*². Il s'agit de S. Quirin³, le patron de Neuss, cité rhénane ; on se souvient du rôle joué par ce tribun martyr dans la Passion susdite. A l'endroit surtout visé, fol. 226^v (*Post hoc simul etiam Quirinus cum filia sua Balbina et omni familia sua baptizati sunt*), le lecteur est averti par la note : *hic de S. Quirino* ; et plus bas, fol. 227, une autre note vient l'arrêter : *usque huc*. Dans les marges, des indications à la pointe sèche, telles que *Quirinus christianus fil*, *Quirini lingua* (sic) *absconditur*, etc., traduisent encore le désir de mettre en relief les mérites de S. Quirin de Neuss.

Si l'on veut découvrir dans la région de Cologne — ce qui semble bien s'imposer — l'abbaye où les trois manuscrits de Bruxelles ont été d'abord en usage, il conviendra sans doute de la chercher au nord de la grande métropole et pas trop loin de Neuss. En l'absence de toute donnée certaine fixant ce point, une conjecture s'offre à nous. Fondation de Prémontré, située à mi-chemin entre Cologne et Neuss, l'importante abbaye de Knechtsteden⁴ n'aurait-elle pas possédé jadis ce *Passionale*, dérivé comme celui d'Arnstein d'un archétype qui aurait servi, vers la fin du xii^e siècle, aux fils de S. Norbert établis en pays rhénan ? Par des investigations plus étendues, notamment sur la tradition manuscrite des textes que groupe le légendier et sur sa parenté avec d'autres recueils, on

¹ BHL. 266. Cf. *ibid.*, p. 1022, l. v. *Quirinus tribunus*.

² Main du xiv^e siècle, première moitié, semble-t-il.

³ Honoré le 30 mars.

⁴ Au doyenné de Neuss. Sur Knechtsteden, voir en dernier lieu P. W. GOSSES, dans *Analecta Praemonstratensia*, t. XXIV (1948), p. 22-62. Commencée du vivant de S. Norbert, en 1130, par une donation du comte Hugues de Sponheim, futur archevêque de Cologne, l'érection de Knechtsteden prit forme deux ans plus tard, par la construction d'un oratoire qui fut placé sous le vocable de S^{te} Marie Magdeleine. Notons que dans le manuscrit 98-100 de Bruxelles les textes particulièrement nombreux concernant S^{te} Marie Magdeleine — *Sermo*, *Vita*, *Translatio*, *Miracula* — apparaissent groupés (fol. 90-94^v), en juillet, tandis que dans l'exemplaire d'Arnstein, ils se présentent séparés, la Translation et les Miracles s'y lisant parmi divers textes du ms. 2800 (fol. 231^v-233) en dehors de l'ordre du calendrier.

pourra peut-être un jour résoudre dans son ensemble le problème des origines de cette vaste collection hagiographique ¹.

Il nous reste à signaler, au sujet de l'exemplaire de Bruxelles, un dernier élément d'information que, pour plus de clarté, nous n'avons pas introduit jusqu'ici dans notre exposé, mais dont il importe de tenir compte si l'on veut expliquer la présence, au 29 mai, d'un S. Suibert évêque-martyr dans l'Usuard dit de Greven, point de départ de cette étude. Les trois manuscrits de Bruxelles portent sur le premier et le dernier feuillet l'estampille rouge aux faisceaux de la Bibliothèque nationale de Paris. Comme plusieurs autres manuscrits rhénans actuellement conservés à la Bibliothèque royale de Belgique, ils firent sans doute partie, en 1794 ou peu après, du choix de livres précieux tant manuscrits qu'imprimés qu'une commission de savants français expédia à Paris, après la conquête par les armées de la Révolution de la rive gauche du Rhin ². On sait qu'un certain nombre de ces ouvrages servirent pour une part, en 1815, à dédommager Bruxelles des pertes que la ville avait subies en manuscrits. L'historien des bibliothèques de Cologne, K. Löffler, a dressé la liste des manuscrits provenant de cette ville et dont la présence peut encore être repérée dans divers dépôts d'Allemagne et de l'étranger ³. Parmi ceux qui se trouvent à Bruxelles, Löffler fait figurer nos manuscrits 98-100, 206 et 207-208 comme ayant appartenu à la Chartreuse Sainte-Barbe ⁴.

Puisqu'aucune marque de propriété ne permet plus aujourd'hui de contrôler le fait par l'autopsie des recueils, Löffler — à moins que ce soit Hermann Degering, de qui Löffler se réclame quelquefois ⁵ — a dû fonder son dire sur des constatations ou des témoi-

¹ Les calendriers dont on signale la présence en tête de chacun des volumes du légendier (cf. VAN DEN GHEYN, *Catalogue*, t. V, pp. 60, 65, 70) ne seront pas d'un bien grand secours. En effet, il ne s'agit pas là de calendriers au sens propre et liturgique du terme, mais plutôt, dans les cadres usuels d'un calendrier, du recensement de tous les saints qui figurent dans le recueil.

² K. LÖFFLER, *Kölnische Bibliotheksgeschichte im Umriss* (Cologne, 1923), p. 40-41. Cf. ID., *Deutsche Klosterbibliotheken* (Bonn, 1922), p. 76-81.

³ *Kölnische Bibliotheksgeschichte*, p. 66-82.

⁴ Ibid., p. 69. Cf. *Deutsche Klosterbibliotheken*, p. 249-252. Sur la Chartreuse de Cologne, on peut lire l'ouvrage de C. SCHNEIDER, *Die Kölner Kartause, von ihrer Gründung bis zum Ausgang des Mittelalters*, Bonn, 1932.

⁵ Divers articles qu'on trouvera cités dans *Kölnische Bibliotheksgeschichte*, p. 40-41.

gnages d'une autre sorte, telles des listes conservées dans les archives. Peut-être aussi a-t-on reconnu la main d'un bibliothécaire de la Chartreuse, par exemple dans la liste des *Nomina sanctorum in hoc Passionali contentorum*, placée en tête des manuscrits, ou dans les titres qui furent ajoutés, au xvii^e siècle, sur le feuillet initial : *Contenta huius libri : Passionalis sanctorum pars I^{ma}, ... 2^a, ... 3^a*. Informations prises, le catalogue de la Chartreuse élaboré en 1748 et qui se trouve de nos jours aux Archives de la Ville¹, indique, en effet, dans sa 3^e section, p. 132, au nombre des ouvrages anonymes, un *Passionale, pars I^{ma}, pars II^{da}, pars III^{ia} MS.*, avec la triple cote O 6, O 7, O 8. Le O désigne, dans le catalogue, le format in-folio des volumes. Cette identification par Löffler des manuscrits conservés à Bruxelles peut-elle être regardée comme assurée? Sans être en mesure de l'affirmer², nous inclinons à le croire. L'érudit conservateur de Cologne n'a certes pas distingué à la légère, dans le fonds si abondant de Bruxelles, ces trois manuscrits. Leur âge seul ne devait-il pas plutôt les faire écarter, à moins d'un motif sérieux, de la liste des livres d'une Chartreuse qui ne fut fondée qu'en 1335?

Un problème a dû se poser, sur ce point, à Löffler, comme il se pose à nous. Dans quelles circonstances un aussi massif légendaire du xiii^e siècle a-t-il pu passer de son abbaye d'origine à un couvent de chartreux? Par le fait d'une donation, d'un achat, d'un emprunt prolongé? Ou bien serait-ce au lendemain d'une époque troublée, lorsqu'après des déprédations et des pillages, nombre d'objets de valeur sont colportés et vendus sous le manteau? Nous ferons observer ici que la mutilation qui, au début du I^{er} volume de Bruxelles (manuscrit 207-208), a retranché sans doute, avec le Prologue

¹ Geistl. Abt. ms. 137 : *Bibliotheca Cartusiae Coloniensis in triformem indicem redacta anno aerae christianae MDCCXLVIII*. Nous sommes redevable à l'obligeance de M. l'archiviste Erich Kuphal de posséder des renseignements précis sur ce volume, qu'il a consulté pour nous.

² Toute marque ancienne d'appartenance et toute trace de cotation ont, en effet, disparu. Ce qui n'est pas le cas pour de nombreux manuscrits de la Chartreuse dont Löffler, dans sa liste, a signalé la présence à Bruxelles et qui sont parfaitement identifiables. Voyez, par exemple, la description du manuscrit 3939, une Bible, par Van den Gheyn, *Catalogue*, t. I, p. 5-6 : outre les mots *Iste liber pertinet fratribus Carthusiensibus in Colonia*, on reconnaît le trèfle à quatre feuilles inscrit dans un cercle noir, accosté du chiffre .IX. Ce codex porte aussi l'estampille à l'encre rouge de la Bibliothèque nationale.

de la *Vita Basilii*, une marque d'appartenance, est relativement ancienne ; car la main qui, pour inscrire le titre : *Passionale sanctorum pars I^{ma}*, s'est vue obligée de choisir la marge supérieure du folio suivant, est antérieure de près d'un siècle à la Révolution française qui fit émigrer le manuscrit à Paris.

Un *terminus post quem* de l'entrée du légendier à la Chartreuse est, en tout cas, le 6 novembre 1451, date du terrible incendie qui détruisa le couvent et détruisit entièrement sa bibliothèque¹. Mais précisément durant la période qui suivit cet accident néfaste, les religieux de Sainte-Barbe déployèrent une extrême activité pour reconstruire leur maison et notamment leur *libraria*. Par de fréquentes acquisitions occasionnelles, par des dons, grâce aussi au zèle des copistes, un nouveau fonds fut assez rapidement constitué², qui ne cessa dès lors de s'accroître. Vers le milieu du XVIII^e siècle, son catalogue ne dénombre pas moins de 7850 ouvrages, dont 614 manuscrits³. On sait que les écrivains qui habitèrent la maison, tels que Werner Rolevinck, Pierre Blomevenna, Herman Greven, Laurent Surius, Érarard von Winheim, en profitèrent largement.

Nous venons de nommer Greven. C'est lui, on l'a noté au début de cette introduction⁴, qui inscrivit dans son martyrologe, au 29 mai, la mémoire d'un *Suibertus, episcopus martyr*, lequel n'apparaît dans aucun martyrologe antérieur. D'où Greven aurait-il tiré ce martyr prétendu et la date supposée de son supplice, alors que son culte ne fut jamais instauré nulle part ? D'où, sinon du texte de la *Passio Suiberti* ? Or, celle-ci ne fut conservée à la postérité, semble-t-il, que par notre légendier rhénan. Si un exemplaire de cette vaste collection hagiographique était, en effet, présent dans la bibliothèque de la Chartreuse, à portée de la main de Greven, l'insertion de S. Suibert dans son *Martyrologium* trouverait, du même coup, une explication plus aisée⁵.

¹ C. SCHNEIDER, op. c., p. 22, où est cité le passage suivant de la Chronique :

« Damnum librorum fuit inestimabile, quos omnes ignis penitus consumpsit. »

² LÖFFLER, *Kölnische Bibliotheksgeschichte*, p. 6-7. Le manuscrit 961-971 de Bruxelles, un commentaire d'Aristote par Henri de Gorichem (VAN DEN GHEYN, *Catalogue*, t. IV, p. 339-340), en est une preuve tangible. Il porte, en effet, la mention : *Iste liber pertinet Carthusiensibus in Colonia, emptus per domnum Iohannem priorem eorundem anno domini 1455*. Il fut donc acquis moins de quatre ans après l'incendie.

³ LÖFFLER, op. c., p. 8.

⁴ Ci-dessus, p. 92.

⁵ En fait, même si le *Passionale* n'était pas entré à la Chartreuse avant 1480,

Constatons, en terminant, que ce saint, en dépit d'une inscription tardive dans les martyrologes, n'eut jamais qu'une existence purement littéraire.

M. C.

date probable de la mort de Greven, ce zélé chercheur de récits hagiographiques a fort bien pu le consulter, soit dans l'exemplaire dont nous parlons, soit dans un autre, en s'adressant à quelque abbaye proche de Cologne. On constate que les saints, même les moins connus, figurant dans les trois volumes de Bruxelles figurent aussi dans le martyrologe du chartreux. Celui-ci n'a pas, toutefois, inséré la *Passio Suiberti* dans le légendier qu'il a compilé (manuscrit de Berlin, Theol. fol. 706 ; voir l'analyse chez B. DE GAIFFIER, op. c., p. 333-358). Peut-être a-t-il été rebuté par les anachronismes énormes qui en déparent le texte dès les premières lignes ; peut-être aussi l'a-t-il connue trop tard. Nous ne savons pas, en effet, à quelle époque précise Greven a inscrit le Suibert de Bethléem dans son martyrologe. Au reste, le vrai S. Suitbert, l'apôtre des Frisons, a reçu dans le légendier du chartreux (fol. 29^r-30^r) la part qui lui revient sous la forme du *Sermo* de Radbod d'Utrecht (*BHL*. 7939). L'adjonction d'un homonyme plus qu'obscur ne s'imposait pas.

PASSIO S. SUIBERTI

Incipit passio sancti Suiberti episcopi et martyris.

1. Temporibus Constantini imperatoris fuit in civitate Constantinopolitana vir quidam, Amachias nomine, et uxor eius Cimiliana (1). Et erant ambo iusti et timentes Deum et in nullo mandatorum eius oberrantes (2). Quorum humilitatem et devocionem respiciens Dominus, ut de fructu ventris eorum semen ipsorum benediceret, masculam prolem eis contulit. Quem non multo post, mortuo patre, Paschalius predictae civitatis episcopus (3) bapti-
 10 zatum ¹ de sacro fonte levavit, Suibertumque vocans ad nutriendum studiose ² nutrice ³ commendavit. Sed, infanciam teneriori decursa, primevae aetatis flore nitentem, litteris instructum, liberalibus eum studiis mancipavit. Proficiebat itaque preclaræ indolis puer

1. — ¹ baptizatum B. — ² studio ante corr. B. — ³ om. B.

(1) Sur ces noms, manifestement inventés par l'auteur, voir ci-dessus, p. 97.

(2) Cf. Luc. 1, 5.

(3) Personnage fictif.

aetate et sapientia (1), mirum in modumque auctus tam in morum honestate quam in omni scientiae claritate, de virtute in virtutem (2) ascendendo brevi consummatus (3) est, utpote quem Spiritus sancti gratia perfuderat.

5 2. Postquam igitur adolescens factus ad bivium pitagorici¹ rami (4) pervenit, non ad sinistri callis devia declinando viciis subcubuit, sed dextrae² vitae limitem ascendendo iuventutem suam bonis moribus et probis actibus decorando studebat teneros annos morum maturitate vincere. Nam, postquam adultus predicto anti-
10 stiti coepit assistere et iugi famulatu deservire in palatio, non se more aulicorum avariciae videlicet, gulae, superbiae ceterisque huiusmodi viciis corrumpendum dedit (5), sed humilitati insistens sobrietati largitaturque subiciens se, quicquid ciborum ori suo subtrahere, quicquid corpori suo in vestibis defraudare poterat, totum
15 hoc pro Christo pauperibus erogabat. Ad ultimum vero sacris ordinibus declaratus, renuntians omnibus quae habebat, qui tamen nichil sibi reliquerat, mutato habitu, cum duabus sororibus suis Berthilia et Godelira (6) monasticam³ vitam in monte Cassino, Domino gressus eius dirigente, aggressus est. Ubi cum non⁴ multo
20 plus sex annis commoratus esset, beatum Gregorium, eiusdem claustrum monachum, sed tunc Romanae sedis antistitem electum (7), tam mente quam corpore secutus Romam transivit, et in monachico habitu viro Dei deserviendo maiorem gratiam apud Deum et homines (8) promereri coepit.

25 3. Nam, dum Rome manens Deo serviret in timore et ab omnibus tam mores quam vita eius probarentur, divina gratia disponente, contigit ut quidam nuncii de Bethleem¹ missi beato Gregorio Beth-

2. — ¹ pythagorici B. — ² dextere B. — ³ monachicam B. — ⁴ add. sup. *lin. A.*

3. — ¹ Behtleem *hic A.*

(1) Cf. *Luc.* 2, 52.

(2) *Ps.* 83, 8.

(3) *Sap.* 4, 13.

(4) Cf. *Vita Cuniberti*, *BHL.* 2017, c. 1. Sur cette figure, voir ci-dessus, p. 98.

(5) Cf. *SALLUSTE*, *Iugurth.*, VI, 1.

(6) Sur la forme de ces noms, voir ci-dessus, p. 100.

(7) C'est bien S. Grégoire le Grand qui est visé ici, encore qu'il n'ait jamais été moine au Mont Cassin et moins encore contemporain de l'empereur Constantin. Plus loin, l'auteur, le désignant à nouveau, écrit : *utpote a tanto viro transmissus.*

(8) Cf. *Luc.* 2, 52.

lehemitarum antistitem (1) mortuum esse nuntiarent et, ut alium, tam morum maturitate quam vitae sanctitate idoneum ² et Deo dignum, loco illius ³ substitueret, litteris secum allatis efflagitarent. Itaque, sicut divina clementia voluit, quae in se confidentes non
 5 deserens exaltat humiles et de misericordiae suae beneficiis implet egentes (2), sanctus Suibertus ab omnibus tam de clero quam de populo comprobatus in episcopum eligitur et a beato Gregorio ut natale solum Christi sanctitate vitae illustraret cum eisdem qui missi fuerant nuntiis Bethlehem ⁴ antistes consecratus transmittitur; sic-
 10 que factum est ut, ubi Salvator mundi pro salute hominis nascendo se humiliavit, ibidem sanctum suum ⁵ Suibertum dono magnificen-
 tiae suae exaltaret.

4. Quo dum, Deo ducente, pervenisset et ab omnibus devotissime susceptus, utpote a tanto viro transmissus, cathedram episcopalem
 15 suscepisset, non, ut quidam solent, de tanto honore superbuit, sed hoc rite recolens : « Quanto magnus es, humilia te in omnibus » (3), pristinae humilitatis vestigia non deseruit, sed subiectum sibi tam clerum quam populum verbo et exemplo ad dilectionem Dei et proximi provocavit. Nam quicquid preter victum et vestitum tam
 20 sibi quam suis necessarium habere poterat, totum pauperibus et egenis distribuit. Quod cum minus aperte facere posset, solo diacono ¹ suo Reginfrido ² comitatus (4), plateas civitatis nocte pervagando, ubicumque infirmos vel debiles vel viduas egentes esse sciebat, illuc propriis humeris ligna et cetera vitae necessaria com-
 25 portabat, aliquando etiam ut lateret eos quibus tanta pietatis beneficia impendebat ante ipsorum tuguria ligna et cetera huiusmodi occulte ponebat, ut mane facto, apertis domorum suarum ostiolis ³, ex insperato solamen vitae invenirent, illud eximium beati Nicolai ⁴ secutus exemplum, qui auro clam intus proiecto senis patris
 30 inopiam et filiarum ipsius infamiam relevando exemit (5).

² ydoneum B. — ³ illi AB; *correx.* — ⁴ Blethleem hic B. — ⁵ om. B.

4. — ¹ dyacono B. — ² Reginfridus B. — ³ hostiolis B. — ⁴ Nicolay A, Nycholai B.

(1) On ne peut nier que ce soit le lieu de naissance du Christ qui est ici nommé. Un peu plus loin, l'auteur dira en propres termes : *natale solum Christi*. Bethléem ne devint le siège d'un évêché qu'en 1110. Ci-dessus, p. 96.

(2) *Luc.*, 1, 52-53.

(3) *Eccli.* 3, 20.

(4) Sur le nom de ce diacre, voir ci-dessus, p. 98.

(5) C'est là un épisode bien connu de la Vie de S. Nicolas, évêque de Myre.

5. Fuit autem in eadem civitate tyrannus quidam, nomine Hassianus (1), qui cum filia amitae suae incestum fecerat, preterea puerum de sorore sua genuerat. Unde, cum vir sanctus presul Suibertus dolens vehementer eum argueret, ille utpote veritatem exosus
 5 et salutis monita non patienter audiens, viro Dei insidias tendere coepit, nimirum Herodis secutus seviciam, qui propter Herodiamdem, quam fratri suo abstulerat, magis voluit sanctum Baptistam ¹ perdere Iohannem quam salutis suae audire commonitorem (2). Sed, cum in manifesto virum Dei ledere non auderet, sciens eum
 10 noctu orationibus et elemosinis vacare, positis insidiis, cum diacono ² Reginfrido eum apprehendit et, vinctis post tergum manibus, virgis flagellatum et colaphis cesum (3) in carcere usque mane recludi fecit, ubi eum angelus confortavit, dicens : « Suiberte, Domini presul gloriose, forti animo esto (4), quia ego tecum sum (5). Nam et
 15 hodie, Domini presul, victoria accepta de hostibus tuis, migrabis, me duce, ad caelum, ubi percipies coronam vitae, quam repromisit Deus diligentibus se (6). » Mane autem facto, Hassianus tyrannus sanctum Dei presulem Suibertum representari sibi iussit. Et cum eum minis et ³ tormentis a christiana religione et fide flectere non
 20 potuisset, tanquam magum et maleficum in cruce suspendi precepit. In qua triduo suspensus et angelica relevatus consolatione, populo constanter predicabat, donec, comminutis sibi cruribus, animam feliciter caelo reddidit.

6. Passus est autem IIII^o kl. iunii, et eadem die diaconus ¹ eius
 25 Reginfridus ² pro Christo decollatus est. Duae quoque sorores eius, Berthilia ³ et Godelira eadem die in carcerem ductae sunt; ubi multis cruciatibus affectae, tandem in eadem Christi confessione martyrizatae sunt, qui cum Deo patre et Spiritu sancto vivit et regnat in secula seculorum. Amen.

30 **Explicit passio sancti Suiberti episcopi et martyris.**

5. — ¹ Baptystam B. — ² dyacono B. — ³ ac B.

6. — ¹ dyaconus B. — ² Reginfredus B. — ³ Bertilla B.

Explicit - martyris om. B.

(1) Sur le choix de ce nom oriental, voir ci-dessus, p. 98.

(2) Cf. *Matth.* 14, 3-11.

(3) Plusieurs traits du supplice de Suibert ont été empruntés à la Passion du Christ.

(4) *Tob.* 5, 13.

(5) *Act.* 18, 10.

(6) *Iac.* 1, 12.

UN PRÉTENDU SANCTUAIRE ROMAIN DE SAINT DENYS DE PARIS

*Le présent article faisait d'abord partie d'un travail plus ample, consacré à l'entrée de la légende aréopagitique parisienne dans l'hagiographie grecque. Il était destiné, dans mon intention, à empêcher la formation d'une hypothèse qui pouvait paraître naturelle : le monastère grec Saint-Denys de Rome, fondé par le pape Paul I^{er}, n'avait-il pas joué un rôle dans le développement et la diffusion de la légende aréopagitique occidentale? J'avais déjà envoyé mon travail aux *Analecta Bollandiana* en janvier 1949, quand j'eus connaissance d'un article des *Mélanges Cavallera*, qui venaient de paraître, dans lequel on énonçait précisément l'hypothèse dont j'avais voulu prévenir la naissance ¹.*

La longueur de mon étude m'obligeant à la scinder en plusieurs parties, j'en donne aujourd'hui celle qui s'est révélée la plus nécessaire. J'espère y avoir démontré que le monastère Saint-Denys de Rome n'eut rien à voir ni avec S. Denys l'Aréopagite, ni avec S. Denys de Paris ; que, par conséquent, les moines qui

¹ H. MORETUS PLANTIN, *Les Passions de saint Denys*, dans *Mélanges offerts au R. P. Ferdinand Cavallera* (Toulouse, 1948), p. 215-230. L'article comprend une introduction (p. 215-217), suivie de quatre thèses : 1° La Passion anonyme de S. Denys (BHL. 2178) n'est pas une version de la Passion grecque BHG. 554, mais une œuvre originale (p. 217-222). 2° La Passion anonyme n'est pas un abrégé de l'œuvre d'Hilduin BHL. 2175 (p. 222-225). 3° La Passion anonyme BHL. 2178 est identique au *libellus antiquissimus passionis* que l'abbé Hilduin envoya à l'empereur Louis le Pieux en 834 (p. 225-226). 4° L'anonyme écrivait peu après 757 (p. 226-230). Je suis d'accord avec le R. P. en ce qui concerne les thèses 1 à 3, mais la 4^e me semble inacceptable pour la raison donnée par L. LEVILLAIN, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXXXII (1921), p. 56 : l'anonyme suppose que le comté de Toulouse fait partie de l'Aquitaine, ce qui n'est pas concevable avant 817. Parmi les sources de BHL. 2178, le R. P. Moretus mentionne la Passion de S. Lucien (BHL. 5010, attribuée à Odon de Beauvais), qui dépend sûrement d'Hilduin : son auteur adopte, par exemple, l'idée saugrenue d'Hilduin qui fait de *μακάριος* un nom propre et appelle S. Denys « Macarius Dionysius ».

l'habitaient n'avaient aucune raison spéciale de s'intéresser au culte et à la légende de S. Denys de Paris, considéré ou non comme identique à l'Aréopagite.

Je profite de l'occasion pour remercier mon confrère et ancien professeur le R. P. G. Théry. Je lui dois mon initiation aux problèmes dionysiens et les premières indications bibliographiques. Je remercie aussi les RR. PP. Bollandistes, pour les renseignements précieux qui m'ont servi à mettre au point la suite de cette étude, destinée à paraître dans les prochains volumes des Analecta.

I

Il y a cinquante ans, dans une étude intitulée *Saint-Denis in Via lata*, L. Duchesne montrait que la *basilica beati Dionysii*, une église romaine plusieurs fois mentionnée par le *Liber pontificalis*, était l'actuel San Silvestro *in capite*¹. Duchesne, qui avait déjà traité le sujet dans une note au *Liber pontificalis*², s'était vu contraint d'y revenir parce que V. Federici, publiant le cartulaire de San Silvestro, s'était inscrit en faux contre son opinion³. Selon Federici l'église San Silvestro avait porté dès l'origine son vocable actuel (église des Saints-Étienne-et-Silvestre) et les mots *basilica beati Dionysii* s'appliquaient seulement à une partie — chœur ou chapelle latérale — de celle-ci. Duchesne n'eut pas de peine à réfuter Federici sur ce point, et il est superflu de refaire son argumentation. Disons toutefois qu'il oublia de faire valoir un texte du *Liber pontificalis*, auquel Federici n'avait pas pris garde et qui est particulièrement explicite. Nous lisons dans la *Vita Nicolai I* :

*Fecit in monasterio sancti Stephani et Silvestri, quae noviter fundavit sanctae recordationis domno Paulo quondam papae, in ecclesia maiore qui vocatur sancti Dionysii, ad honorem et gloriam sacri altari, vela illi de stauraci*⁴.

¹ L. DUCHESNE, *Saint-Denis in Via lata*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, t. XX (1900), p. 316-330.

² *Liber pontificalis*, éd. L. DUCHESNE, t. I (Paris, 1886), p. 149, note 21, et p. 167, note 4.

³ V. FEDERICI, *Regesto di San Silvestro de Capite*, dans *Archivio della Società Romana di Storia Patria*, t. XXII (1899), pp. 213-300 et 489-538 ; t. XXIII (1900), pp. 67-128 et 411-445.

⁴ *Lib. pont.*, t. II, p. 153, lin. 19-21.

Rapprochons de ce texte un passage de la *Vita Leonis III* :

*Et in monasterio sancti Silvestri fecit vestes ii, una in basilica maiore bizantea cum chrisoclabo, et alia fundata in oratorio*¹.

Personne ne doutera plus, je crois, que le monastère des Saints-Étienne-et-Silvestre n'ait eu, au ix^e siècle, deux sanctuaires, dont chacun avait son « trésor » propre. Le principal (*ecclesia maior*) était dédié à S. Denys, l'autre, un simple oratoire, avait pour patrons les saints papes Étienne I^{er} et Silvestre I^{er}, comme on dira plus loin et comme on serait en droit de conjecturer d'après le seul titre du monastère.

Il n'y a pas le moindre doute que l'église actuelle San Silvestro *in capite* ne représente l'ancienne *ecclesia maior* du monastère des Saints-Étienne-et-Silvestre. Au cours des âges le vocable propre de l'église (*ecclesia sancti Dionysii*) s'est fondu avec celui du monastère annexe, de sorte que le titre complet de l'établissement, tel que nous le fait connaître le formulaire des chartes de San Silvestro, était, du ix^e au xiii^e siècle, ainsi conçu : *monasterium sanctorum Stephani, Dionysii et Silvestri*. Dans la suite, le patronage des saints Étienne et Silvestre devint prédominant, et sur le fronton de l'église actuelle leurs noms figurent seuls, sans celui de S. Denys. Néanmoins — nous le prouverons —, on continuait à fêter ce dernier comme un des patrons de l'église au xvii^e et au xviii^e siècle, peut-être même au xix^e. Duchesne avait donc raison d'identifier la *basilica beati Dionysii* du *Liber pontificalis* avec l'église San Silvestro *in capite*. Mais il se trompait — et Federici de même — en voyant dans ce saint Denys le patron de l'abbaye parisienne. A l'illustre éditeur du *Liber pontificalis*, à celui du cartulaire de San Silvestro, qui n'aurait pas fait crédit? L'erreur s'est donc largement répandue, et les ouvrages de seconde main l'ont adoptée et la répéteront longtemps encore.

Or, récemment, un critique allemand s'est occupé d'un problème que Duchesne et Federici n'avaient touché qu'en passant : comment expliquer que le fondateur de l'église Saint-Denys de Rome, le pape Paul I^{er}, l'ait consacrée à un saint étranger? Pour Duchesne et pour Federici les relations bien connues du frère et prédécesseur de Paul I^{er}, le pape Étienne II, avec les rois de France, constituaient une explication suffisante, d'autant plus que les témoignages sur lesquels ils s'appuyaient pour identifier le patron de la basilique

¹ *Lib. pont.*, t. II, p. 11, lln. 9-10.

romaine avec le martyr de Paris faisaient à Étienne II une part dans la fondation du monastère, que Paul I^{er} aurait seulement achevé. M. Buchner s'en prenait à cette thèse. Pour lui, l'église, aussi bien que le monastère, aurait été à l'origine consacrée exclusivement aux saints Étienne et Silvestre. Le culte et le patronage de S. Denys y auraient été introduits après coup, par le fait de l'abbé Hilduin de Saint-Denis de Paris. Cet écrivain aurait imaginé une nouvelle version des origines du monastère romain et de l'église annexe, faisant croire, moyennant un faux, que l'établissement fondé par Paul I^{er} en l'honneur des saints Étienne et Silvestre (à l'exclusion de S. Denys) l'avait été par son prédécesseur en l'honneur des saints Denys, Rustique et Éleuthère. Et telle aurait été, selon M. Buchner, l'influence littéraire d'Hilduin, que les moines mêmes de San Silvestro se laissèrent persuader dès le IX^e siècle et se mirent à célébrer le martyr parisien comme patron d'un oratoire intérieur d'abord, ensuite de la basilique principale. Tout cela se serait passé en l'espace de quelques années, puisque l'évolution, commencée en 835 au plus tôt, était achevée quand fut écrite la *Vita Nicolai I*¹. Hilduin réussit en effet, nous le verrons, à brouiller profondément les traditions, même locales, relatives au patron de l'église San Silvestro. Mais il fallut pour cela des siècles entiers, la révolution française, la fin de l'État pontifical et la suppression des communautés religieuses. Or Buchner, qui a écrit des volumes pour dénoncer les méfaits d'Hilduin, est tombé lui-même dans le piège tendu par le célèbre abbé : il n'a pas vu que l'intervention de celui-ci nous oblige à révoquer en doute le fondement de son argumentation, à savoir l'identité du patron de la basilique romaine avec celui de l'abbaye parisienne. Pour remettre les choses en place, nous allons examiner à nouveau tout le dossier, en versant au débat quelques pièces négligées par nos prédécesseurs.

¹ M. BUCHNER, *Das Vizepapsttum des Abtes von Saint-Denis (= Quellenfälschungen aus dem Gebiete der Geschichte*, t. II, Paderborn. 1928), p. 35-45. Buchner met cette évolution en rapport avec l'intérêt qu'aurait suscité à cette époque l'œuvre pseudo-dionysienne dans les milieux romains, et il cite à l'appui une lettre, sans date précise, du pape Nicolas I^{er} à Charles le Chauve. Depuis lors, dom M. CAPPUYNS (*Jean Scot Érigène*, Louvain, 1933, p. 155-157) a démontré que cette lettre est un faux.

II

L'église San Silvestro *in capite* était annexée à un monastère qui s'appelait, comme on a dit plus haut, *monasterium sanctorum Stephani, Dionysii et Silvestri*. Ce vocable était la réunion en un seul du titre propre au monastère (*monasterium sanctorum Stephani et Silvestri*) et de celui de l'église (*basilica sancti Dionysii*). Que l'église principale d'un monastère eût un patron différent de celui du monastère, voilà un fait que les siècles du moyen âge plus rapprochés de nous n'auraient pas admis et dont, pour cette raison, Federici et Buchner se sont l'un et l'autre étonnés¹. Au moyen âge, l'unité entre l'église et la demeure des moines ou des clercs qui la desservaient finit par devenir si intime que l'on disait couramment *habitare in ecclesia*, là où nous dirions « habiter près d'une église ». Dès lors, le saint auquel était dédié le maître-autel de l'église conventuelle était en même temps le patron de celle-ci et du couvent qui formait avec elle une unité indissoluble. Cette conception médiévale, qui a sa beauté, n'était pas encore celle de l'antiquité chrétienne, et le cas de San Silvestro montre que la conception antique se maintenait encore au VIII^e siècle.

A la dénomination officielle du monastère des Saints-Étienne-Denys-et-Silvestre, on joignait d'ordinaire une indication à la fois historique et topographique : *cata Pauli quondam Papae*. L'établissement était, en effet, une fondation du pape Paul I^{er}. La charte de fondation s'est conservée². Toutefois, comme on a élevé des doutes sur son authenticité, nous n'y ferons pas appel et nous nous contenterons du récit des origines qu'on lit dans la *Vita Pauli I*, œuvre d'un contemporain :

Hic sanctissimus presul in sua propria domu monasterium a fundamentis in honore sancti Stephani, scilicet martyris atque pontificis, necnon et beati Silvestri idem pontificis et confessoris Christi construxit. Ubi et oraculum in superioribus eiusdem monasterii moenibus aedificans, eorum corpora magna cum veneratione condidit.

¹ Chez Federici l'objection est latente. M. Buchner (*Das Vizepapsttum*, p. 39) l'énonce explicitement.

² *Lib. pont.*, t. II, p. 466. FEDERICI, dans *Arch. Soc. Rom. St. Pat.*, t. XXII, p. 242 et suiv. DUCHESNE, dans *Mélanges*, t. XX, p. 320-322.

Infra claustra vero ipsius monasterii ecclesiam mirae pulchritudinis a fundamentis noviter construxit... illicque innumera bilium sanctorum corpora que de prefatis demolitis abstulit cymiteriis maximo venerationis condidit affectu. In eodem quippe monasterio... monachorum congregationem constituens grece modulationis psalmodie cynovium esse decrevit... ¹.

Le récit qu'on vient de lire ne présente pas la moindre difficulté. Relevons néanmoins quelques détails plus importants pour la suite de la discussion. La pieuse fondation de Paul I^{er} comprenait deux lieux de culte : une église publique, bâtie dans l'enclos du monastère, et un oratoire intérieur, aménagé au premier étage. Vouloir faire de cet oratoire privé une partie — chapelle ou chœur — de la basilique, c'est se mettre en contradiction avec le biographe de Paul I^{er}. Dans l'oratoire du premier étage on déposa les corps des saints Étienne I^{er} et Silvestre, patrons du monastère et, *a fortiori*, patrons du petit sanctuaire où ils reposaient. Dans le récit de la *Vita Pauli I*, les deux papes sont mis en vedette et on peut croire que le pontife ne leur accordait pas moins d'attention que son biographe. Leur déposition dans l'oratoire privé était donc une marque d'honneur, quel que soit le sentiment moderne sur ce point. Rien d'étonnant que les saints Étienne et Silvestre soient devenus les patrons principaux du monastère et même de l'établissement tout entier.

Les moines installés dans le nouveau monastère par Paul I^{er} se livraient, nous dit-on, à la psalmodie en langue grecque. San Silvestro était donc un des nombreux monastères grecs de Rome. On peut se demander toutefois si des clercs latins n'étaient pas attachés à la basilique (sous la dépendance du supérieur monastique) pour le service du public latin, qui devait la fréquenter au moins certains jours de fête et n'était sûrement pas rompu aux exercices de la dévotion orientale.

Les deux sanctuaires voulus par Paul I^{er} subsistaient au ix^e siècle. Le pape Léon III offrit au monastère deux vêtements liturgiques, destinés, nous dit son biographe, l'un à la basilique, l'autre à l'oratoire intérieur ². Dans la suite — nous ignorons la date précise —, l'oratoire fut supprimé et les reliques des deux papes transportées sous le maître-autel de la basilique, où on les vénère encore.

¹ *Lib. pont.*, t. I, p. 464-465.

² C'est le texte cité plus haut, p. 120.

Cette translation n'avait pas encore eu lieu quand furent gravées les deux inscriptions avec les listes des fêtes des saints et des saintes dont notre église se vantait de posséder les corps. Ces inscriptions, encastrées aujourd'hui sous le porche de la basilique, de chaque côté de l'entrée, remontent au ix^e siècle. Celle de gauche (en entrant) contient la *Notitia natalitiorum sanctorum hic requiescentium* ¹. Ce calendrier de marbre, qui prétend énumérer au complet les saints dont les reliques se trouvent dans la basilique, ne nomme pas les deux saints pontifes dont les noms ornent en grandes lettres la façade extérieure de l'église, sur la piazza San Silvestro. Silence étrange pour ceux-là seulement qui ignorent la *Vita Pauli I*. Il prouve, en effet, qu'il faut prendre au pied de la lettre l'affirmation du biographe de Paul I^{er} : les corps des saints Étienne et Silvestre furent d'abord déposés, non dans la basilique, mais dans un sanctuaire distinct, un oratoire intérieur, situé au premier étage du monastère.

III

La plupart du temps, les auteurs du *Liber pontificalis* ne précisent pas l'identité du patron de la *basilica sancti Dionysii*. Heureusement un texte de la *Vita Nicolai I* fait exception à la règle. On y raconte que ce pape fut élu *in basilica beati Dionysii confessoris et pontificis* ². Pour avoir écrit ces mots, notre auteur s'est vu qualifié, par Duchesne, de « biographe inattentif » ³. Duchesne croyait, en effet, avoir trouvé dans le cartulaire de San Silvestro la preuve irréfutable que S. Denys de Paris était le patron de la basilique romaine. Par malheur nous sommes ici en pleine équivoque. Les chartes qui entrent en ligne de compte nous apprennent seulement que la pieuse institution fondée par Paul I^{er} s'appelait, du ix^e au xiii^e siècle, *monasterium sanctorum Stephani, Dionysii et Silvestri*. Rien à tirer de là pour l'identification du titulaire de la basilique Saint-Denys. Trois bulles, cependant, ajoutent au nom du saint l'épithète de

¹ Celle de droite contient le calendrier des saintes. H. MARUCCHI, *Éléments d'archéologie chrétienne*, t. III² (Rome-Paris, 1909), p. 399. Pour la date, voir G. B. DE ROSSI, *La Roma sotterranea cristiana*, t. II (Rome, 1867), p. 57-58.

² *Lib. pont.*, t. II, p. 152.

³ DUCHESNE, dans *Mélanges...*, t. XX, p. 327, note 2.

martyr. L'une est de Serge II et date de l'année 844, l'autre est d'Agapet II, du 25 mars 955, la troisième de Jean XII, du 8 mars 962. On peut y joindre une inscription de San Silvestro, datée de l'an 1119¹. Qui s'est trompé? L'auteur de la *Vita Nicolai* en faisant du martyr un confesseur, ou les rédacteurs des chartes et de l'inscription, en faisant du confesseur un martyr? Cette dernière erreur, on le sait, est beaucoup plus fréquente. Or, le pape S. Denys — car c'est lui le confesseur — vécut à l'époque des persécutions et fut le propre successeur du glorieux martyr Sixte II. Mais il est inutile de faire des conjectures. L'itinéraire dit de Salzbourg n'indique-t-il pas aux pèlerins du VII^e siècle, sur la *Via Appia*, au cimetière de Calliste, le tombeau de S. Denys, *pape et martyr*²? S'il n'y avait eu en présence que le témoignage du cartulaire de San Silvestro et celui de la *Vita Nicolai I*, on n'aurait pas hésité. Malheureusement quelques témoignages plus explicites, qui paraissent dignes de foi, mais qui sont en réalité un simple écho des mensonges d'Hilduin, sont venus troubler le jugement des historiens et ont fait voir dans les chartes de San Silvestro ce qui ne s'y trouvait pas. Nous reviendrons sur ce point quand nous aurons mis en lumière le patronage du pape S. Denys sur notre église.

IV

Sous le maître-autel de sa basilique Saint-Denys, le pape Paul I^{er} fit déposer les ossements de nombreux saints, provenant des cimetières suburbains de Rome. Malheureusement le *Liber pontificalis*, qui nous apprend le fait, ne donne pas le nom de ces saints. Mais nous savons que les chercheurs de reliques au service du pontife firent une visite au vénérable caveau des papes du III^e siècle, dans le cimetière de Calliste, sur la *Via Appia* : ils y allèrent prendre le corps

¹ *Archivio Soc. Rom. St. Pat.*, t. XXII, p. 263 (n° ii), p. 265 (n° iii et n° iv). H. MARUCCI, *Éléments d'archéologie*, t. III, p. 397.

² G. B. DE ROSSI, *La Roma sotterranea*, t. I, pp. 139 et 180. *Codice topografico della città di Roma*, éd. R. VALENTINI - G. ZUCCHETTI (= *Istituto storico italiano. Fonti per la storia d'Italia*), t. II (Rome, 1942), p. 87. Autres exemples de confesseurs indûment considérés comme martyrs : le cas célèbre du pape Étienne I^{er}, encore aujourd'hui honoré comme martyr dans la liturgie ; celui du pape Marc, appelé *martyr* dans la *Vita Leonis III*, *Lib. pont.*, t. II, p. 21, lin. 9 ; cf. Ch. HUELSEN, *Le chiese di Roma nel medio evo* (Florence, 1927), p. 7, n° 45.

de S. Étienne I^{er}. Or, dans ce même caveau on avait déposé, le 27 décembre 268, la dépouille mortelle du pape Denys ¹. Et, effectivement, un siècle plus tard, la *Notitia natalitiorum* déjà citée mentionne S. Denys pape au nombre des saints dont l'église San Silvestro se vantait de posséder les corps. On y lit, à l'avant-dernière ligne, l'annonce suivante :

mense decembri die xxvii natale sancti dionysii papae.

La présence du corps de S. Denys pape dans l'église Saint-Denys de Rome apporte une première confirmation aux dires de la *Vita Nicolai I*. Mais l'inscription de San Silvestro, liée à l'ordre du calendrier, ne met pas en évidence le nom du saint pape. Un autre inventaire, affranchi de cet ordre, montre que le pape Denys occupait une place de choix en tête de tous les saints vénérés à San Silvestro. Dans sa monographie sur ce sanctuaire, parue en 1629, Giovanni Giacchetti, recteur de l'église et confesseur des Clarisses qui occupaient alors le monastère, publie deux documents, manifestement contemporains l'un de l'autre, mais dont un seul est daté ². Le parchemin des archives de San Silvestro qui contenait les deux pièces a disparu depuis lors, mais il en existe aux Archives Vaticanes une copie du XVIII^e siècle, qui présente quelques légères variantes par rapport à l'édition de Giacchetti. Le diplôme daté est un inventaire (dressé le 30 décembre 1277) des reliques enfermées dans l'autel des Saints-Paul-et-Nicolas lors de sa consécration ³. Parmi beaucoup d'autres noms on y trouve l'*item* suivant : *De sancto Dionysio papa et confessore*. Disons tout de suite que S. Denys de Paris et ses compagnons ne sont pas représentés sur cette liste, pas plus qu'ils ne le sont sur l'inscription du IX^e siècle. Mais le document non daté, qui accompagne celui du 30 décembre 1277, présente pour nous un intérêt beaucoup plus grand. En voici le début et la fin (cette dernière manquant dans l'édition de Giacchetti) :

Ista sunt corpora sanctorum inventorum in ecclesia S. Dionysii et translatorum postea in altare beati Pauli et b. Nicolai.

¹ G. B. DE ROSSI, *La Roma sotterranea*, t. II, p. IV ; *Codice topografico*, t. II, p. 12.

² G. GIACCHETTI SERRANO, *Historia della venerabile Chiesa et monastero di San Silvestro de Capite di Roma* (Rome, 1629), p. 48 et suiv. Cf. V. FEDERICI, dans *Archivio Soc. Rom. St. Pat.*, t. XXII, p. 254, note 2.

³ C'est la date qu'on lit dans la copie vaticane (A. A. Arm. 12XVIII, 3354) ; FEDERICI, l. c. ; GIACCHETTI donne celle du 30 oct. 1267.

In primis supradictum corpus, scilicet sancti Dionysii papae et confessoris...

.....
Multa corpora sanctorum fuerunt extracta de cimiteriis antiquis una cum corporibus sanctis suprascriptis et collocata cum eis in dicto altari beati Pauli et beati Nicolai, quorum nomina et numero Deus scit; de quibus omni anno in monasterio isto festum celebratum. Deo gratias.

Ainsi donc, à la fin du XIII^e siècle, S. Denys pape était considéré comme le premier et principal entre les saints qui reposaient jadis sous le maître-autel de la *basilica beati Dionysii*. C'est évidemment lui le S. Denys confesseur dont la *Vita Nicolai I* fait l'éponyme de la basilique.

Un dernier témoin montre la persistance du culte de S. Denys pape, comme titulaire de l'église, au XVII^e siècle. Dans la monographie déjà citée, G. Giacchetti eut la bonne idée d'imprimer le calendrier propre en usage de son temps à San Silvestro. Or, voici ce qu'on y lit au mois de janvier :

19. S. Dionysii Papae et Confess., ecclesiae Patroni. Erat 26 Decembr. adest corpus ¹.

Il est intéressant de noter que dans tout son livre Giacchetti, qui puisait à la tradition vivante du monastère, ne souffle mot de S. Denys de Paris, dont la fête d'ailleurs ne figure pas sur le calendrier de l'église. Cette situation persistait au XVIII^e siècle. Gius. Carletti, qui voulut refaire l'ouvrage de Giacchetti dans un esprit plus conservateur, ne fait pas la moindre allusion à S. Denys de Paris ². En somme, jusqu'à la révolution française, S. Denys pape demeurait le troisième patron de l'église San Silvestro *in capite*. J'ignore à quelle époque la tradition se perdit. Avant la guerre mondiale de 1939, je posai la question au sacristain de l'église. Il me fit voir, en guise de réponse, une relique, qu'il disait être de S. Denys de Paris et sur laquelle je pus lire sans peine ces mots : *S. Dionysius p(a)p(a)*.

¹ GIACCHETTI, *Historia*, p. 71.

² G. CARLETTI, *Memorie storico-critiche della chiesa e del monastero di S. Silvestro in Capite*, Rome, 1795. A la p. 186, Carletti prend la peine d'expliquer le terme *martyr*, appliqué à S. Denys pape.

V

Une légende hagiographique montre également la place prépondérante que le culte du pape S. Denys tenait à San Silvestro. Par un travers bien connu de l'esprit humain, nous aimons à faire remonter aussi haut que possible l'existence et les institutions des collectivités auxquelles nous appartenons. Le clergé qui desservait les basiliques romaines, les communautés qui peuplaient les monastères de la ville n'ont pas échappé à la loi commune. Les vénérables *tituli* presbytéraux donnèrent — *sit venia verbo* — le mauvais exemple¹. La communauté de San Silvestro ne se résigna pas non plus à la généalogie que lui faisait l'histoire, et elle voulut parer son sanctuaire du prestige d'une antiquité plus vénérable. Au XII^e siècle, un auteur romain, Jean, diacre de Latran, énumérant les abbayes de la ville, consacre à celle de San Silvestro les lignes que voici :

*Abbatia Sancti Silvestri inter duos hortos, quam aedificavit
Dionisius papa, qui et ibi requiescit*².

Dans ces quelques mots, jetés comme en passant par le compilateur d'un catalogue, on trouve tous les éléments des légendes de fondation. Comme Cécile et Pudens, comme Clément et Calliste, le pape Denys a transformé en église sa maison. La demeure posthume (*limina martyrum*) n'est autre que l'habitation du saint vivant. Quant au véritable fondateur de San Silvestro, le pape Paul I^{er}, ce sera beaucoup si la légende lui laisse l'honneur d'une restauration *a fundamentis*. La tradition légendaire dont Jean de Latran atteste l'existence, née dans le petit cercle des moines qui desservaient le sanctuaire et des fidèles qui le fréquentaient, s'y maintint avec ténacité. Giacchetti s'efforça en vain de la battre en brèche³. A la fin du XVIII^e siècle, Carletti la défendait encore avec énergie⁴.

¹ F. LANZONI, *I titoli presbiterali di Roma antica nella storia e nella leggenda*, dans *Rivista di Archeologia cristiana*, t. II (1924), p. 195-257.

² P. L., t. CXCIV, col. 1558. Ch. HUELSEN, *Le chiese di Roma*, p. 128, n° 9.

³ GIACCHETTI, *Historia*, p. 10 : « Nè anco segue che la chiesa fosse stata edificata da S. Dionisio perchè si chiamava col titolo di S. Dionisio ; anzi piuttosto si raccoglie non essere stata edificata da lui, perch' era chiamata col suo nome... ».

⁴ CARLETTI, *Memorie*, p. 4-13.

Sa thèse vaut ce qu'elle vaut. Mais elle aurait pu servir d'avertissement aux critiques, quant à l'identité du Denys titulaire de l'église, car il est significatif que Carletti pas plus que Giacchetti n'ait prononcé le nom de S. Denys de Paris. Dans ces conditions, comment se fait-il que les historiens modernes se soient trompés sur ce point?

VI

L'affirmation de la *Vita Nicolai I*, qui fait de S. Denys confesseur — c'est-à-dire du pape Denys — le patron de la basilique romaine Saint-Denys, est épaulée, nous venons de le voir, par une tradition locale, à la fois liturgique et domestique, dont nous avons relevé les traces du ix^e au xviii^e siècle. A côté de cette tradition authentique, il en existe une autre, née à l'étranger, qui finit par trouver créance jusque dans certains milieux romains. Les historiens modernes en ont été victimes. Il eût pourtant suffi de remonter aux sources pour constater que tous les témoins de cette tradition dépendent d'un document apocryphe, la *Revelatio Stephani*, et du texte qui lui fait suite, le *Gesta haec sunt*¹. Cette pièce figure parmi les matériaux que l'abbé Hilduin, à la demande de l'empereur Louis le Pieux (demande inspirée par lui-même), devait mettre en œuvre dans sa Vie de S. Denys l'Aréopagite, évêque de Paris². Dans la *Revelatio Stephani*, le pape Étienne II est censé raconter une vision qu'il eut à Saint-Denys de Paris, lors de son séjour en France en 754. Les *Gesta* contiennent le récit de la consécration, par le même pape, de l'autel des Saints-Pierre-et-Paul dans la basilique de l'abbaye royale. Ils se terminent par un curieux récit des origines du monastère *cata Pauli* :

Idem namque sanctus pontifex reliquias sanctissimi Dyonisii Romam detulit et monasterium (alias: memoriam) in honore ipsius aedificare in proprio suo coepit, quod frater eius Paulus, illo morte praevento, quoniam ipsi in pontificatu successerat,

¹ M. G., Script., t. XV, p. 3; M. BUCHNER, *Das Vizepapsttum*, p. 246-249. Sur le caractère apocryphe de la *Revelatio Stephani* voir, par exemple, G. WAITZ, dans M. G., Script., t. XV, p. 2, et L. LEVILLAIN, dans *Le Moyen âge*, t. XXXIX (1929), p. 96, et t. XL (1930), p. 210-212.

² M. G., Epist., t. V, p. 329-330.

nobiliter consummavit et convecta ibidem plurima sanctorum martirum corpora consecravat seu, veluti a fratre et praedecessore suo iussus fuerat, famulatores Domini natione Greco inibi constituit et idem monasterium Ad sanctos martyres in Scola Graecorum appellari fecit, ad honorem et memoriam preciosissimi Dyonisii sociorumque eius...

Le monastère romain dont Hilduin, auteur ou inspirateur du faux, prétend raconter les origines, est sûrement celui des Saints-Étienne-et-Silvestre, auquel était annexée la seule église qui ait porté à Rome, au moyen âge, le vocable Saint-Denys¹. Mais le récit d'Hilduin diverge sensiblement de celui qu'on a lu dans la *Vita Pauli I*. D'abord, le document parisien manque d'exactitude. Les patrons principaux du monastère (les saints Étienne et Silvestre) sont passés sous silence, et on ne parle pas de la distinction, si importante, entre l'oratoire intérieur et la basilique Saint-Denys. Contrairement aux faits, on présente le patron de cette dernière comme celui de tout l'établissement et on affirme que l'église était placée sous l'invocation de S. Denys de Paris, martyr, et de ses compagnons (Rustique et Éleuthère). Pour pouvoir accorder confiance à ce témoignage, il faudrait relever des traces du culte de S. Denys de Paris dans son prétendu sanctuaire romain ; on ne l'a pas fait. La seule preuve qu'on ait invoquée est l'épithète *martyr*, conférée au patron de notre église par deux ou trois chartes et par une inscription du ^{xiii}^e siècle. Nous avons vu qu'elle n'est pas décisive. Au contraire, le culte du pape S. Denys était établi dans la basilique dès le ^{ix}^e siècle et il y persistait au ^{xiii}^e. Au ^{xvii}^e siècle et au ^{xviii}^e, le saint pape y était vénéré comme *patron*.

Hilduin prétend que le culte de S. Denys de Paris dans le sanctuaire romain était motivé par la présence de reliques, apportées au temps du pape Étienne II. Or, ces reliques n'ont pas laissé la moindre trace sur les lieux. Elles ne figurent ni sur la *Notitia natalitiorum* du ^{ix}^e siècle, ni sur l'inventaire de 1277, et les catalogueurs des reliques romaines les ont ignorées. Citons, à titre d'exemple, Ottavio Panciroli dans son « indice delle reliquie de' santi, dove si trovino ò li corpi intieri o parte di loro » :

Dionigi Papa, confess. il corpo à s. Silvestro in Campo Marzo. Reliquie a s. Pietro in Vaticano.

Dionigi Areopagita con Rustico e Eleutherio martiri. Reli-

¹ Ch. HUELSEN, *Le chiese di Roma*, p. 248.

*quie a S. Croce in Gierusalemme e S. Maria Schola Greca. i corpi in Parigi*¹.

Le *Gesta haec sunt* contient d'autres erreurs. Paul I^{er} avait établi auprès de la basilique Saint-Denys une communauté de moines grecs. Hilduin, qui lisait le *Liber pontificalis*, ne l'ignorait pas. La présence de ces Grecs lui suggéra un rapprochement entre l'église Saint-Denys et la désignation topographique *In schola Graecorum*. Mais ce dernier nom, bien qu'authentiquement romain, n'a rien à voir avec le sanctuaire qu'Hilduin en décore. C'est l'appellation médiévale de la diaconie Santa Maria in Cosmedin². La *Via della Greca*, qui la longe sur le flanc gauche, rappelle encore aujourd'hui la *Schola Graecorum*, le quartier où s'établirent les marchands grecs après la reconquête impériale au vi^e siècle. *Ripa Greca* était le nom des bords du Tibre en cet endroit. Ce rapprochement arbitraire entraîna plus tard une conséquence que le faussaire n'avait pas prévue : à Santa Maria in Cosmedin on crut posséder des reliques de S. Denys de Paris et de ses compagnons, et on attribua la fondation de la diaconie au pape Étienne II. Conjecture d'érudits, qu'aucune trace de culte ne vient confirmer. Panciroli, qui nous l'a transmise, n'enregistre dans son calendrier aucune célébration de S. Denys en dehors de celle qui avait lieu le 9 octobre à l'église nationale Saint-Louis des Français³.

Le patronage de S. Denys de Paris sur l'église romaine Saint-Denys n'a donc pas existé. La translation de reliques des martyrs parisiens à Rome par Étienne II est une invention d'Hilduin. Le rôle qu'il attribue à ce pape dans la fondation de San Silvestro *in capite* en est une autre. Malheureusement l'influence d'Hilduin fut énorme. Nous allons voir comment, et par quelles voies détournées, elle trompa des auteurs bien au courant des choses de Rome et un critique aussi averti que Duchesne, sans parler de M. Buchner, ennemi particulier d'Hilduin.

¹ O. PANGIROLI, *I tesori nascosti nell' alma città di Roma*² (Rome, 1625), à la fin du volume (sans pagination).

² Ch. HUELSEN, *Le chiese di Roma*, p. 327, n° 33.

³ O. PANGIROLI, *I tesori nascosti*, p. 633 ; calendrier (à la fin du volume), 9 octobre.

VII

Grâce à la popularité des *Areopagitica* d'Hilduin, sa version des origines de l'église et du monastère San Silvestro se répandit vite et bientôt elle trouva crédit dans certains milieux romains. Au x^e siècle, le chroniqueur Benoît, moine de Saint-André, au pied du mont Soracte, écrivait :

*videns Stephanus papa ex omni parte victor esset et gloria dignitatis presule hac gentis Romane triumphans, cepit hedicare domum ecclesiam in onore sancti Dionisii, Rustici et Eleutherii in urbe Roma iuxta via Flammineia et ereio non longe ab Augusto iuxta formas, species decorata sicut in Francia viderat*¹.

Les précisions topographiques (Voie Flaminienne, *Horologium*, mausolée d'Auguste, *Aqua Virgo*) montrent que l'auteur connaissait, au moins du dehors, l'église dont il parle. Mais le moine du Soracte a subi l'influence franque², et il n'y a pas lieu d'accorder plus d'importance à son témoignage qu'à celui de n'importe quel fidèle moderne qui attribuerait à saint Antoine de Padoue le patronage d'une église dédiée à saint Antoine abbé. Un contemporain et homonyme du chroniqueur Benoît, un Romain de Rome, le prêtre Benoît, commet la même erreur, en racontant la translation des saintes Digna et Merita :

*Stephanus papa in afflictione positus pro sanctorum coemeteriis quae absque Dei cultu erant, coepit infra hanc urbem construere in domo patris sui monasterium in honorem SS. Dionysii, Rustici et Eleutherii, ubi sanctorum corpora reconderet; sed dum fundamenta ipsius ecclesiae poneret, ab hac luce subtractus est. Tunc populi Romani cum uno consensu elegerunt et ordinarunt fratrem eius virum venerabilem Paulum. At ubi ordinatus est, perfecit atque complevit monasterium quod frater suus Stephanus inchoavit; in quo monasterio multa sanctorum corpora posuit quae per diversa cymeteria inventa sunt*³.

¹ M. G., Script., t. III, p. 706 ; *Il Chronicon di Benedetto monaco di S. Andrea del Soratte*, éd. G. ZUCCHETTI, dans *Istituto storico italiano, Fonti per la Storia d'Italia*, n° 55 (Rome, 1920), p. 81.

² Cf. l'introduction de G. Zucchetti, p. XVIII-XIX et XXIII.

³ *Act. SS.*, Sept. t. VI, p. 305, § 18 ; pour la source, voir p. 306, §§ 21 et 22. Sur les saintes Digna et Merita, voir *Anal. Boll.*, t. XVI (1837), p. 30-43.

Le bollandiste qui publia la Passion des saintes Digna et Merita a bien vu que le prêtre Benoît dépendait d'Hilduin. Ce témoignage, comme celui du chroniqueur Benoît, n'a donc pas plus de valeur que sa source et il ne saurait prévaloir contre la tradition liturgique et domestique de San Silvestro.

Il serait intéressant de suivre la trace de la double tradition relative au titulaire et au fondateur de l'église Saint-Denys de Rome. D'un côté, les auteurs qui se sont inspirés de la tradition vivante du monastère de San Silvestro : Jean, diacre de Latran, au ^{xiii}^e siècle, Panciroli et Giacchetti au ^{xvii}^e, Carletti ¹ au ^{xviii}^e. De l'autre, les érudits qui ont interrogé les textes et qui sont tombés, naturellement, sur les plus répandus, c'est-à-dire ceux qui dépendaient d'Hilduin : Pierre Mallio, chanoine de Saint-Pierre, au ^{xiii}^e siècle ², l'excellent historien des églises de Rome, Fioravante Martinelli, au ^{xviii}^e, égaré par la *Translatio sanctorum Dignae et Meritae* ³, enfin Duchesne et Federici, victimes du chroniqueur Benoît, chez qui ils crurent trouver la preuve décisive que le patron de la basilique romaine était S. Denys de Paris ⁴. Nous espérons au moins en avoir fini avec cette erreur, en attendant qu'un chercheur compétent se livre à une enquête en règle sur le culte et sur la légende du pape S. Denys, patron et titulaire, avec les SS. Étienne et Silvestre, de l'église actuelle San Silvestro *in capite*.

Rome.

Raymond J. LOENERTZ, O. P.

¹ Voir aussi C. B. PIAZZA, *Emerologio di Roma*, t. II (Rome, 1719), p. 746.

² PETRUS MALLIUS, *Historia Basilicae Vaticanae*, dans *Act. SS.*, Iun. t. VII, Suppl., p. 45, § 139. HUELSEN, *Le Chiese di Roma*, p. 128, n° 8.

³ *Roma ex ethnica sacra* (Rome, 1653), p. 303-356. A la p. 401, Martinelli cite le texte du diacre Jean de Latran (voir plus haut, p. 128), sans se rendre compte qu'il s'agit de la même église dont il a parlé p. 303-356.

⁴ FEDERICI, dans *Arch. Soc. Rom. St. Pat.*, t. XXII, pp. 219-220 et 224. Pourtant, à la p. 223, Federici cite le texte de la *Vita Nicolai I* où il est question de la *basilica beati Dionysii confessoris atque pontificis* !

JACQUES DE SAROUG

APPARTIENT-IL A LA SECTE MONOPHYSITE ?

La question posée dans le titre ci-dessus est considérée aujourd'hui comme définitivement résolue contre les orientalistes qui jadis ont essayé de disputer aux monophysites l'honneur de compter pour un de leurs grands hommes le célèbre hymnographe syrien. Sur le fond du débat, l'unanimité s'est faite parmi les critiques sans en excepter les plus sages *. Toute la différence de vues qui les sépare porte uniquement sur le point de savoir si le droit de revendiquer cette illustration appartient aux acéphales, aux Sévériens ou à tel autre clan de la tribu monophysite. Élever un doute à l'encontre d'une opinion aussi bien établie, c'est s'exposer au reproche de ne pas fuir, avec la méfiance qui se doit, la recherche du paradoxe ou de la singularité. Tel est pourtant le risque déplaisant que nous sommes forcé à courir par le document que nous avons signalé à nos lecteurs, dans une récente publication du P. Paul Mouterde ¹. L'ayant étudié, ce nous semble, avec une entière liberté d'esprit et sans aucune arrière-pensée d'en grossir l'importance, nous estimons que ce poème inédit de Jacques de Saroug, si médiocre qu'il soit par ailleurs, jette sur la position théologique de son auteur une clarté inattendue. Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il est de nature à modifier sensiblement l'état de la question. Le lecteur

* Depuis que ces pages ont été envoyées à l'imprimerie, nous avons pu, grâce à une obligeante communication du R. P. van der Ploeg, O.P., prendre connaissance d'une dissertation publiée à Djounié (Liban), en 1946, par M.

مار يعقوب اسقف سروج المظان. بحث انتقادي تاريخي ديني. (= Mār Jacques le Docteur évêque de Saroug. Recherche critique, historique et religieuse). L'orthodoxie de Jacques y est défendue à outrance, avec une bravoure digne d'Assemani. Notre observation se trouve donc inexacte pour autant. Mais peut-être l'intrépide auteur ne voudrait-il pas être confondu dans la catégorie que nous avons ici en vue.

¹ *Anal. Boll.*, t. LXV, p. 289-291.

en jugera, s'il prend la peine de nous suivre dans cette recherche qui se trouverait faite depuis longtemps, si le sujet à quoi elle se rattache promettait, à première vue, un intérêt bien captivant. Nous y laisserons parler les faits, en évitant d'anticiper sur la conclusion qui en ressort. Celle-ci, du reste, ne tardera guère à se dégager des textes par son évidence propre.

I. — LES DONNÉES DU PROBLÈME.

Il a déjà été rapporté ici même que l'homélie sur Marie et le Golgotha passait pour la dernière qui ait été composée par Jacques de Saroug. Le diacre Gabriel, à qui l'on doit la copie conservée dans le manuscrit syr. 566 de la bibliothèque Vaticane, s'est fait l'écho de cette tradition. Dans le titre même de la pièce, il déclare, sans remarquer l'impropriété de l'expression, que ce discours demeura inachevé, parce que son auteur le prononça, ܡܝܬܝܐ, au tout dernier temps de sa vie. La même formule boiteuse est répétée dans le lemme qui termine le morceau. Laissons passer provisoirement cette assertion sans la discuter. Il faut pourtant remarquer, dès à présent, qu'elle est susceptible de créer une impression décevante. Il est possible, en effet, et même probable, ainsi qu'on le verra, que Jacques de Saroug ait renoncé à finir ce discours un temps notable avant que d'en être empêché par la mort. Le texte inachevé ne fut d'ailleurs jamais « prononcé ».

Le titre de l'homélie est énigmatique. Comme le P. Mouterde le note très justement, il « était de nature à suggérer une anticipation du *Stabat* »¹. Mais l'auteur reste loin du thème immortalisé par l'hymne attribuée à Jacopone. Au lieu d'une méditation pieuse sur la Vierge des Douleurs, il s'attarde dans une dissertation théologique sur l'Incarnation et l'histoire évangélique, sans laisser voir nettement à quoi il veut en venir, jusqu'au moment où il introduit, à l'improviste, comme en se cachant de son vrai dessein, une allusion directe à l'union hypostatique, envisagée sous son aspect le plus mystérieux. Elle tient dans trois distiques, si étrangement amenés qu'il est impossible de ne pas voir là une feinte préméditée. Les voici dans la traduction du P. Mouterde²:

¹ Deux homélies inédites de Jacques de Saroug, dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. XXVI, 1.

² L. c., p. 4-5.

L'un contemple ta divinité et ta grandeur,
 il veut entendre que Tu es Dieu, et rien d'autre ;
 Un autre s'approche de Toi, et voyant que Tu as un corps,
 il conteste, et se hâte de crier que Tu es un homme.
 Un autre sait reconnaître, dans sa sagesse,
 que Tu es deux [êtres], l'un un Dieu, l'autre un homme...

Avant d'aller plus loin, il importe de noter que toute cette tirade est au passé narratif. Elle est censée rapporter, dans leur diversité contradictoire, les opinions qui avaient cours parmi les témoins de la vie terrestre du Sauveur. Ces jugements, Jacques de Saroug s'est appliqué à leur garder — il serait plus vrai de dire qu'il leur a prêté — le tour spontané d'une impression superficielle ou d'une conviction raisonnée, résultant de l'observation directe, avant l'intervention d'aucune doctrine d'école. Au prix de cette licence poétique, — disons plutôt, pour ne pas employer de mots plus grands que les choses : au moyen de cet artifice de rédaction —, il pose le problème christologique, dans une formule intelligible au vulgaire, sans recourir à aucun des termes litigieux : « essence, nature, hypostase, personne », qui déchaînaient l'indignation de commande des polémistes sectaires, totalement incapables d'expliquer dans le langage de tout le monde quelle nuance de signification ils y attachaient.

A quoi tend cette ruse ? Nous en tenons déjà plus long qu'il n'en faudrait pour montrer que l'auteur était guidé par une idée de derrière la tête. Mais rien ne presse. Pour procéder avec ordre, le plus simple et le plus sûr est de laisser la question se déployer avec tous ses prolongements et ramifications.

Après le passage qui vient d'être cité, Jacques de Saroug poursuit ¹ :

Comment donc agira la virginal Église, ton épouse,
 avec ces esprits qui aboient de la sorte l'un contre l'autre ?
 Quant à toi qui te prononces, que fera celui qui s'adresse à toi,
 puisque chacun veut entendre une parole conforme à son
 La communauté foncièrement simple et sincère est agitée [avis ?
 par la discordance de tous ces propos.
 Le monde est ainsi troublé, et chacun veut ainsi faire prévaloir
 sa parole troublante sur les paroles troublantes qu'on y en-
 [tend...

¹ Ici notre traduction n'est plus littéralement celle de l'éditeur. "

Et sans autre transition, le discours a déjà rebondi dans une autre direction. Il n'y a pas de convention poétique qui dissimule une marche à ce point irrégulière et sautillante. Elle trahit le même dessein dont nous avons déjà relevé plusieurs indices concordants. A l'époque où écrivait Jacques, il y avait près de trois quarts de siècle que les controverses christologiques troublaient la paix de l'Église, surtout en Orient. Comment, au plus fort de cette lamentable querelle, un écrivain syriaque, qui s'y trouvait mêlé de tout près, aurait-il pu se borner à y faire, comme entre parenthèses, une allusion oiseuse ? Était-il bien nécessaire de dire que la vie du monde chrétien en était empoisonnée ? On ne le savait que trop. Mieux valait s'en taire tout à fait que de laisser le lecteur sur un gémissement qui n'eût été qu'un aveu d'impuissance ou d'inadmissible résignation.

Pour masquer cette dérobade, il serait vain de prétexter que l'homélie est demeurée inachevée et que l'auteur se réservait de revenir sur le sujet et de s'expliquer à fond sur la question dogmatique autour de laquelle des adversaires irréconciliables se battaient avec tant d'acharnement. A l'encontre de cet expédient, qui permettrait de contourner la difficulté, surgissent malheureusement plusieurs objections décisives : celle-ci tout d'abord, que si l'auteur avait conscience de laisser un doute planer sur sa pensée ou sur son intention, il était indigne de lui de se donner un seul instant l'air de mystifier son lecteur en le tenant dans l'incertitude en un sujet aussi sacré. Pour obéir aux convenances supérieures de son rôle, il devait de deux choses l'une : ou bien joindre immédiatement à ses formules trop rapides l'explication qui en dissiperait l'obscurité, ou bien rassurer les âmes fidèles en promettant de leur donner la preuve que le dogme de l'Incarnation n'était pas destiné à demeurer dressé comme un signe de contradiction entre les esprits.

Pourquoi n'a-t-il fait ni l'un ni l'autre ? Pour cette raison toute simple qu'il croyait avoir énoncé son propre point de vue avec le degré de précision qu'il jugeait opportun d'y apporter. Relisons le troisième volet du triptyque où l'auteur de l'homélie a caractérisé les partis, qui à l'époque évangélique étaient divisés sur la personnalité du Christ :

Un autre sait reconnaître, dans sa sagesse,
que Tu es deux [êtres], l'un un Dieu, l'autre un homme...

Ce qu'il peut y avoir de déconcertant dans ce texte, pris en lui-même et dans son opposition avec les deux distiques qui le précèdent,

c'est qu'il contient l'affirmation d'une dualité dans la personne du Christ. Par cette seule assertion, l'auteur qui l'approuve se met en désaccord irréductible avec la doctrine monophysite sous sa forme la plus atténuée, comme la suite de cette étude le montrera ¹. Or Jacques de Saroug passe pour être un sectateur décidé de la confession monophysite. Dès lors, voici le dilemme où le nouveau document nous enferme : ou bien ce poème, assez improprement intitulé, comme on l'a vu, *Homélie sur Marie et le Golgotha*, n'est pas de Jacques, ou bien celui-ci, s'il avait appartenu à la secte monophysite, s'en était séparé au moment où il composait cette pièce, tout à la fin de sa carrière. Pour sortir de cette alternative, il ne faut pas compter sur l'exégèse dialectique. La réponse ne peut venir que de l'histoire. Essayons donc de réunir, aussi objectivement que possible, les faits qui nous permettront de poser la question en bonne méthode.

Jacques de Saroug est mort le 29 de tešrin II en l'année 833 des Grecs (29 novembre 521). Il était âgé de 70 ans et n'avait occupé son siège épiscopal que depuis deux années et demie. Ces dates et ces chiffres sont attestés, sans variante dont il soit resté trace, par ses biographes et les chroniqueurs syriaques qui ont parlé de lui ². La tradition monophysite les a enregistrés sans paraître y rien remarquer de surprenant. Ils ont pourtant une assez notable signification. Le célèbre poète, à qui la postérité a tressé tant de couronnes, ne fut élevé à l'épiscopat qu'à l'âge plus que mûr de 67 ans passés. En dépit de l'admiration émerveillée dont il avait, nous dit-on, été entouré dès sa première jeunesse, l'Église syrienne le laissa toute sa vie dépenser son talent dans les fonctions peu éclatantes de périodeute (ou de chorévêque) d'une très modeste bourgade rurale. Il est vrai que le mérite littéraire du meilleur aloi n'a été en aucun temps et n'est pas destiné à devenir jamais le chemin des honneurs. Le génie de la poésie lyrique en particulier ne passe pas pour aller de pair avec les qualités plus solides d'un homme de gouvernement. Et d'autre part assez de nobles exemples ont montré que, par exception tout au moins, il peut s'accorder avec la modestie et le goût de l'effacement. Mais Jacques de Saroug ne semble

¹ Voir notamment, p. 193, l'exemple de Jean de Tella.

² J. B. ABBELOOS, *De Vita et scriptis Sancti Iacobi Balntrum Sarugi in Mesopotamia episcopi* (Louvain, 1867), p. 22-89.

avait su exploiter, sans aucune retenue, les lubies séniles et l'entêtement de cet autocrate nonagénaire. Si divisé que fût le parti monophysite, ses empiètements, ses intrigues et ses violences factieuses avaient poussé à bout le clergé officiel et la masse du peuple demeurée fidèle à l'orthodoxie chalcédonienne.

A la mort d'Anastase, le successeur que la cour lui destinait fut écarté, et peu après, on s'en débarrassa définitivement en le mettant à mort, lui et ses principaux soutiens. En son lieu et place, Justin, le préfet du palais, fut installé sur le trône par la volonté du sénat. C'était un Illyrien, de famille latine, sans lettres, et déjà avancé en âge. Il savait ce qu'on attendait de lui ; et son neveu Justinien, sur qui l'on comptait pour régner sous son nom, le savait mieux encore. Justin ne déçut pas les espérances auxquelles il devait son élévation au rang suprême. Le dimanche 15 juillet, cinq jours après son avènement, des manifestations tumultueuses se produisirent à Sainte-Sophie. Le patriarche Jean fut sommé d'acclamer le concile de Chalcédoine et le pape S. Léon, de rentrer en communion avec le siège de Rome et de rétablir dans les diptyques les noms de ses prédécesseurs Euphémios et Macédonius exilés par Anastase pour leur fidélité à la foi orthodoxe. On le mit en demeure de dire anathème à Sévère d'Antioche. Les mêmes scènes se renouvelèrent le lendemain. Ainsi pris de court, le patriarche ne put que promettre de convoquer sans retard un synode, auquel il appartiendrait de faire droit à ces réclamations. Dès le 20 juillet, le synode, auquel il s'abstint de paraître, se réunit sous la présidence du métropolitain d'Héraclée. Les volontés populaires déjà acceptées furent légalisées en bloc. L'assemblée y ajouta une requête à l'empereur le priant de rappeler de l'exil les confesseurs de la foi chalcédonienne victimes des rigueurs d'Anastase.

De toute cette procédure, acte fut dressé, en due forme, dans des procès verbaux que le patriarche de Constantinople se hâta d'expédier à son confrère de Jérusalem et à Épiphanes, métropolitain orthodoxe de Tyr. Le 6 août 518, l'ordre impérial de souscrire au concile de Chalcédoine fut promulgué dans le synode de la Ville Sainte. Le synode de Tyr ne se réunit qu'un mois plus tard, mais ses déli-

tyranniques du pouvoir civil met un gouvernement persécuteur en état de légitime défense. Erich Caspar a fait preuve d'un esprit plus large et de plus de sens historique (*Geschichte des Papsttums*, t. II, 1933, p. 763-764).

bérations furent renforcées d'acclamations populaires, non moins véhémentes que celles qui avaient retenti aux oreilles du patriarche Jean de Constantinople ¹. Ailleurs encore et jusqu'à Antioche, où la présence de Sévère avait cessé d'intimider ses adversaires, le revirement des esprits s'annonçait par des signes les moins équivoques. Il eût été encore beaucoup plus décidé, plus général et plus rapide, si l'on avait su partout, dès le principe, à quel point le changement de politique religieuse répondait aux convictions personnelles du nouveau souverain. Manifestement, les esprits sages qui souhaitaient l'apaisement de l'oppression monophysite avaient trouvé leur homme. Moins de trois semaines après son élévation à l'empire, Justin écrivit au pape Hormisdas pour lui notifier son avènement. Le courrier qui emporta cette lettre le 1^{er} août, fut suivi un mois plus tard par une ambassade, à la tête de laquelle était placé le comte Gratus. Elle avait pour mission d'inviter le pape à Constantinople et de l'y amener, ou, à son défaut, de revenir avec des légats pontificaux chargés de préparer un concile œcuménique. Dans cette action diplomatique, l'empereur affirmait sa résolution bien délibérée d'en finir avec le schisme monophysite, plus nettement peut-être qu'en légiférant pour les pays où sa volonté souveraine faisait loi. Le vulgaire n'en percevait pas directement la portée pratique. Mais le mouvement réparateur inauguré par le nouveau régime prit bien vite un tour sur lequel il n'y avait pas à se méprendre. Il rencontra des résistances qu'il lui fallut briser. A tout seigneur tout honneur. Les premiers coups tombèrent sur Sévère d'Antioche, qui s'était acharné plus obstinément que personne à créer la situation violente à laquelle il s'agissait de mettre fin. Pour de certains motifs personnels et autres, le maître de la milice de Thrace, Vitalien, dont nous aurons à reparler, avait voué à Sévère une solide rancune. Il s'était promis de lui faire couper la langue. Le comte Irénée, gouverneur militaire d'Antioche, chargé de l'appréhender ne réussit pas à mettre la main sur lui ². Dès le mois de septembre 518, Sévère avait réussi à gagner l'Égypte ³, où il se

¹ Les dates, qui ont ici une extrême importance, ont été vérifiées avec une rigueur exemplaire par F. DIEKAMP, *Die origenistischen Streitigkeiten im sechsten Jahrhundert* (Munster, 1899), p. 16-27.

² Les textes historiques syriaques et grecs relatifs à Sévère d'Antioche ont été reproduits par feu M.-A. Kugener, *Patrologia Orientalis*, t. II, p. 267-396.

³ A propos de cette date, voir *Anal. Boll.*, t. LXII, p. 258-259.

rendit insaisissable. On ne le revit plus à Antioche, où le siège patriarcal resta vacant pendant près d'une année ¹.

De son lieu de refuge ², l'incorrigible brouillon continua de plus belle à fanatiser les sectaires de son ancien ressort par les manifestes, lettres et libelles qui s'échappaient à flots intarissables de son écritoire empoisonnée. Cette propagande séditeuse porta malheur aux égarés qui l'accueillaient. Elle les poussa à une résistance fanatique et butée qui eut tôt fait d'exaspérer le parti victorieux et donna prétexte à des violences superflues. Les chroniqueurs monophysites ont fait de la réaction chalcédonienne un tableau poussé au noir ³. Sans prendre leurs dires pour parole d'Évangile, il faut reconnaître loyalement que cette page d'histoire n'est pas belle à étaler. Des mesures de réparation amplement justifiées furent

¹ Voir ci-après, p. 189.

² Dans le traité *De Sectis*, attribué à Léonce de Byzance (*Actio V*, 3, P.G. t. LXXXVI, col. 1238), il est dit que Sévère se réfugia au monastère d'*Ἐννατον*, où il fut rejoint par Julien d'Halicarnasse. L'Ennaton est mentionné sous ce nom dans un *Βασιλικὸς νόμος περὶ τῶν προσφευγόντων ἐν ἐκκλησίᾳ*, édité et doctement commenté par Ed. Schwartz, *Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte*, t. V (1923), Anhang II, p. 253-260. À l'époque arabe, il prit le nom de *Zougāg* (E. AMELINEAU, *La géographie de l'Égypte à l'époque copte*, p. 531-532). Le diacre Liberatus, dans son *Breviarium*, écrit que Sévère établit sa résidence *ad labra Noni*, comme lui fait dire la nouvelle édition de la *Collectio Sangermanensis* (Ed. Schwartz, *Concilium universale Chalcedonense*, vol. V, 1936, p. 134). Dans un codex Bellovacensis aujourd'hui perdu, ou dans un Sirmondianus dont on ne sait plus rien, Garnier lisait *ad Labronem*. Cédant à une prévention qui lui a joué d'autres mauvais tours (cf. *Anal. Boll.*, t. LV, p. 373-375), Schwartz n'a pas voulu faire justice à cette variante, qui semble pourtant bien proche de la vraie leçon. *Labronem* est une translittération d'un *λαβρῶνα* ou *λαυρῶνα*, accusatif de **λαυρών*, qui serait un collectif régulièrement formé de *λαύρα*. Or *Ἐννατον* est susceptible de passer pour une étymologie pédante ou un paronyme du copte *Heneete*, en arabe *henāde*, *هنادة* (autres formes dans le dictionnaire de Crum, p. 692 a). Cet *GENEETE* est un collectif, originellement un pluriel, servant à désigner une agglomération de huttes monastiques. Au sujet de ce terme, qui répondrait assez exactement à **λαυρών*, nous nous référons pour abrégé aux *Mélanges Lefort*, p. 409. *Labronem* serait donc une leçon de bonne provenance et, par surcroît, un indice des plus favorables pour la valeur des informations du diacre Liberatus.

³ Quelques historiens modernes ont accepté leurs exagérations avec trop de confiance ; voir, par exemple, Jean MASPERO, *Histoire des patriarches d'Alexandrie* (Paris, 1923), ch. V : La « terreur » catholique, notamment p. 143-144.

trop souvent dénaturées dans l'application. Les agents du pouvoir avaient la main lourde. Leurs rigueurs étaient approuvées, sinon taxées de modération excessive, par les persécutés de la veille, enclins à confondre leurs rancunes personnelles avec le zèle de la maison de Dieu. Et, ne l'oublions pas, dans la fraction intolérante qui se ruait contre les adversaires du concile de Chalcédoine, les orthodoxes se laissèrent en plus d'un cas entraîner par d'authentiques nestoriens.

Dès la première année du règne de Justin, l'espoir d'une restauration pacifique de l'orthodoxie s'était évanoui, si tant est qu'il eût jamais sérieusement existé. Tous les ferments de discorde, hérités de la politique sectaire de Zénon et d'Anastase, étaient en pleine activité, avec la seule différence que les partis en guerre avaient échangé leurs rôles. Il en resterait long à dire pour montrer à quelle profondeur cet état de guerre confessionnelle atteignait toute la vie publique et privée des populations chrétiennes. Là-dessus, nous apprendrons du neuf à chaque pas de notre recherche. Ce qui, dans les raccourcis simplifiés de nos histoires, semble une mêlée confuse, une succession intermittente de chocs épisodiques, fut en réalité un conflit organisé, systématique et ininterrompu, qui finit par tourner à une obsession collective, une psychose religieuse, que la passion sectaire exaltait par moments jusqu'au fanatisme.

Si le poète de Batnân fut en réalité le monophysite impénitent que célèbre à l'unisson une postérité d'admirateurs qui n'ont lu ni sa prose ni ses vers, il avait moins que tout autre la chance d'être laissé en paix dans ce déchaînement de haines implacables, loin des querelles où il eût été déchiré comme un oiseau chanteur entre les serres d'un rapace. Qu'il ait pu durant les trois premières années du règne de Justin continuer ses exercices de versification, pour la gloire d'une erreur proscrite, sans s'attirer les foudres du gouvernement acharné à la détruire, ce serait déjà une invraisemblance énorme.

Mais la légende monophysite ne s'en tient pas là. Quand on en met les affirmations en concordance avec les faits historiques les mieux établis, elle revient à dire que Jacques, après avoir été laissé dans l'ombre par ses coreligionnaires sous les règnes de Zénon et d'Anastase leurs protecteurs, aurait été hissé sur le pinacle au moment précis où éclatait la réaction chalcédonienne. Le plus étrange, c'est qu'un tissu de contre-vérités aussi flagrantes ait trouvé créance. S'il n'avait leurré que des lecteurs habitués à se pâmer sous la phra-

séologie narcotique du poète de Saroug, on ne prendrait pas la peine de les arracher aux rêveries de leur crédulité somnolente.¹ Mais il est arrivé que des critiques dignes de tout respect aient accepté comme argent comptant les assertions monophysites, pour n'avoir pas à dévorer l'ennui de contrôler un pareil fatras. En sorte que l'incompréhensible succès de ce mensonge est devenu un exemple instructif, digne de trouver place dans les manuels de méthodologie historique.

II. — LA PROFESSION DE FOI DE JACQUES DE SAROUG.

Depuis environ trois quarts de siècle il est passé en force de chose jugée que la publication des lettres échangées par Jacques de Saroug avec les moines de Mār Bassos a donné tort définitivement aux esprits conservateurs qui le tenaient pour orthodoxe. Les critiques qui se réfèrent à cette preuve ajoutent, il est vrai, qu'il en existe d'autres tendant à la même conclusion ; mais ils semblent n'avoir pas estimé nécessaire de s'assurer que ces dernières garderaient leur solidité au cas où la première viendrait à être ébranlée.

Telle qu'on la connaît par l'édition de Paulin Martin¹, la correspondance de Jacques de Saroug avec Lazare higoumène de Mār Bassus et sa communauté comprend trois lettres de notre auteur. Il en existe pourtant une quatrième que l'abbé Martin avait remarquée dans le manuscrit du Musée Britannique Addit. 14587, exemplaire sur parchemin daté de l'an 603², qu'il regardait comme le meilleur témoin de l'œuvre épistolaire de Jacques de Saroug et qui est encore tenu pour tel actuellement. Il a néanmoins renoncé à publier cette pièce, parce qu'elle est incomplète de la fin et que, n'en possédant pas d'autre copie, il a jugé « impossible de la classer exactement »³. En réalité, la raison qui paraît l'avoir décidé, c'est que le manuscrit est fort détérioré en cet endroit et que le contenu de la lettre ne lui semblait pas valoir la peine que nécessiterait son déchiffrement.

¹ *Lettres de Jacques de Saroug aux moines du Couvent de Mar Bassus et à Paul d'Édesse*, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXX (1876), p. 217-275.

² W. WRIGHT, *A Catalogue of the Syriac Manuscripts in the British Museum*, n° DCLXXII, p. 517-524.

³ L. c., p. 220, note 1.

Depuis lors a paru dans le *Corpus Scriptorum christianorum Orientalium*, par les soins de M. G. Olinder ¹, une consciencieuse édition de toute la correspondance de Jacques de Saroug établie sur une étude aussi complète qu'il a été possible de la tradition manuscrite. En recourant à la lumière ultra-violette et fluorescente, le nouvel éditeur a réussi à déchiffrer les feuillets illisibles du manuscrit Add. 14587. La lettre omise par l'abbé Martin se lit maintenant (cp. XIII) en tête de la correspondance déjà connue ². A la plus rapide inspection elle fait surgir avec une netteté inexorable la question d'authenticité, dans laquelle G. Olinder n'est pas entré. Nous y viendrons plus loin. L'examen critique doit commencer par la lettre XIV, que nous continuerons de regarder comme la première. Quand il sera démontré que cette lettre et la réponse qu'elle reçut de l'higoumène Lazare ³ sont deux documents historiques, il deviendra évident par voie de conséquence que les trois autres pièces de ce même dossier sont des faux, où la supercherie se laisse prendre en flagrant délit ⁴.

La lettre XIV tranche violemment par le ton, par l'allure et par la trame logique avec le reste du dossier. Jacques entre en matières en rappelant que les moines de Mār Bassos (disons plutôt de Mār Bass, pour employer la forme du nom dont il se sert lui-même) l'ont prié de déclarer expressément par écrit s'il disait anathème à Diodore (de Tarse) et à Théodore (de Mopsueste). Il n'ajoute pas en quels termes cette invitation était tournée, mais la rebuffade que lui attira sa réponse nous édifiera pleinement sur les sentiments de ses auteurs.

Par cette même riposte nous apprendrons que la mise en demeure intimée à Jacques lui fut signifiée un jour qu'il se trouvait de passage au monastère de Mār Bass ⁵. Aucune date précise n'est indiquée. Paulin Martin crut pouvoir avancer que cette correspondance se placerait entre les années 514-518 ⁶, mais les preuves qu'il en donne ne résistent pas à l'examen, comme la suite de nos observa-

¹ *Iacobi Sarugensis epistulae quotquot supersunt* (= *Scriptores syri*, series II, t. XLV, Textus, 1937).

² OLINDER, p. 52-57.

³ OLINDER, ep. xv, p. 62-63; MARTIN, l. c., p. 226-227; trad., p. 228.

⁴ Voir ci-après, p. 157-160.

⁵ OLINDER, p. 62; MARTIN, p. 220.

⁶ *Zeitschrift der D. Morgenl. Gesellschaft*, t. c., p. 228, note 1.

milieu où tout le monde vivait sur pied de guerre, un homme tel que lui, en haute réputation de talent et d'érudition, n'a pu éviter de prendre parti sur la doctrine christologique qui divisait les esprits. Il faut regarder comme certain qu'à Mâr Bass on savait à quoi s'en tenir sur le camp dans lequel il était rangé. Et si l'on a exigé de lui une déclaration écrite, c'est moins pour être renseigné que pour en tirer une arme pouvant servir à trancher une fois pour toutes une question de personne.

A cette mise en demeure, Jacques répond par une profession de foi, à laquelle, dit-il, il est resté fidèle depuis plus de quarante-cinq ans. Que contenait-elle ? Ce n'est pas encore le moment d'entrer dans le vif du sujet. Mais en voici toujours la partie essentielle sur laquelle nous aurons à revenir :

Hoc igitur tempore, quo libri illi impii e graeco in syriacum explicabantur... incidi in aliquem ex istis Diodori libris, quem comperi omni genere novitatis infectum opinionumque longe a veritate remotarum. (Nempe) pro uno Christo duos ille in libris suis praedicabat. Equidem protinus nulla aliena operatione sed Dei gratia omnia possidente sua in nos universos misericordia, abhorruì ab illa doctrina haeretica et schismatica, isque (liber) mihi visus est quasi nidus plenus basilicorum. Et continuo mea sponte, a nemine rogatus dixi : « Maledictus sit homo iste et doctrina eius atque egomet ipse si ei me traderem. » Atque in ea sententia perseveravi cum me lacesserent Persae, qui huic doctrinae valde addicti sunt a vero alienae. Aliquanto post tempore, itidem mihi occurrerunt orationes Diodori¹ et Theodoretì hosque comperi idem venenum amarum omnes imbibisse cum Nestorio maledicto, Diodorum quoque et Theodorum et Theodoretum maledictum. Et sicut auctoritas fidem faciendi omnium apostolorum uno spiritu imbuta est, sic mihi certum est omnes haereticos praeceptione serpentis antiqui inebriatos esse, ut in duos dividerent unicum Dei Unigenitum. Propterea, sicut pridem dixi, nunc adeo rursum dico : anathema sit Nestorio et Eutycheti, et omni qui consentit eorum doctrinae perversae, et Diodoro et Theodoro et Theodoretò ; et qui legit eorum libros ut consentiat eorum doctrinae...

Il y en a plus long, mais ce qui reste à citer n'ajouterait rien de très instructif. Telle est donc cette profession de foi, à laquelle Jacques de Saroug se retrouvait fidèle après plus de quarante-cinq

¹ Un ms. ajoute : *Theodori*.

ans. Ce qui éclate au regard dès le premier examen, c'est qu'elle ressemble bien peu à la littérature de polémique dont les opposants au concile de Chalcédoine assourdisaient le monde ecclésiastique en ce début du vi^e siècle. On n'y trouve aucune des invectives banales qui sont la marque d'origine, seule décisive et incontestable, de leur logomachie. Nous aurons à montrer plus loin en raison de quelles circonstances Jacques se vit amené à insérer dans sa déclaration, avec une sorte d'emphase, un anathème très dur contre Théodoret. Nous osons promettre que l'explication suffira à le laver de tout reproche. Mais dès à présent, il faut convenir que cette estocade allongée au seul Théodoret, isolée comme elle est dans son contexte, ne change pas le caractère et la tendance du document. La profession de foi de Jacques de Saroug, dans les termes où il l'a formulée, aurait pu être souscrite par un chalcédonien orthodoxe. Si l'on en doutait, il suffirait de voir quel accueil elle reçut à Mār Bass.

L'archimandrite Lazare paraît avoir été absent lors du passage de Jacques par son monastère. Lorsqu'il eut pris connaissance de l'épître adressée par celui-ci à la communauté, il se hâta de la lui renvoyer accompagnée d'un billet à peine poli. La profession de foi de son auteur y était déclarée malsaine, morte, malfaisante et tout ce que peut dire un théologien en colère. Jacques était formellement invité à la refaire et à déclarer sans ambages s'il adhérerait aux anathèmes de l'évêque Jean d'Alexandrie et de Philoxène évêque de Mabbog, qui ont anathématisé dans leurs lettres Diodore, Théodore, Théodoret, Nestorius, Eutychès, le Tome de Léon évêque de Rome, l'addition et l'innovation introduite à Chalcédoine, quiconque a réfuté les douze chapitres du bienheureux Cyrille ou a souscrit aux réfutations qu'on y a opposées et quiconque ne reçoit pas l'Hénotique de feu l'empereur Zénon, ou qui introduit dans l'unité du Christ une distinction de natures ou de leurs propriétés et opérations ².

Qui donne ici le plus juste sujet de surprise, cet higoumène Lazar qui morigène de si haut un homme avancé en âge et célèbre pour son talent, son coreligionnaire supposé, ou Jacques lui-même qui se serait attiré cette algarade, faute de connaître l'humeur de son cor-

¹ OLINDER, p. 59-60 ; MARTIN, p. 221-223.

² OLINDER, p. 62-63 ; MARTIN, p. 226-227 ; trad., p. 228.

respondant ? Ceux que la question intéresse en décideront. Le fait dont nous avons à prendre note est d'évidence plus immédiate : si, comme on le prétend, notre poète a eu de son vivant une réputation de docteur autorisé dans la secte monophysite, il avait encore à l'acquérir au moment où il s'attirait délibérément ou non les oburgations d'un contradicteur qui s'est conduit en adversaire déclaré.

De cet incident, il est peut-être possible de tirer un indice chronologique. Le couvent de Mār Bass était situé dans le voisinage d'Apamée. Sa position exacte n'a pas été repérée. Le peu que l'on connaît de sa légende ne mérite pas confiance. Mais les deux lettres échangées entre le porte-parole de la communauté et Jacques de Saroug suffiraient à prouver que Beth Mār Bass fut un foyer d'hostilité au concile de Chalcédoine. Peu avant ou peu après le passage de Jacques, Philoxène de Mabbog, le mauvais génie de l'agitation monophysite en pays araméen, y résida pour les affaires de la secte. Les circonstances de ce séjour peuvent être déterminées avec une précision suffisante, en rapprochant deux lettres de ce fanatique, écrites l'une et l'autre du lieu de son exil après son bannissement par Justin. L'une est adressée aux moines du monastère de « Sinna »¹. Philoxène y récapitule les pérégrinations qu'il entreprit pour la bonne cause. A ce propos, il mentionne incidemment les vexations que lui firent subir à Mār Bass les nestoriens d'Antioche — entendez le patriarche Flavien et ses partisans. Preuve assez claire qu'il s'était attardé là à des manœuvres qui s'étaient prolongées suffisamment pour que d'Antioche on eût le temps d'intervenir.

A cette allusion trop réticente, on peut raccorder un passage de l'autre lettre du même, aux moines de Tell-'Ade (Teleda), sorte de manifeste dont nous ne connaissons que des fragments. Un de ces extraits contient un aperçu où Philoxène explique, en essayant de

¹ Le texte syriaque porte ܣܢܢܐ, que depuis Assemani on est habitué à transcrire en *Senun*, sans essayer d'identifier la localité que ce nom représentait (ASSEMANI, *Bibliotheca Orientalis*, t. II, p. 14-15 ; cf., par exemple, A. VASCHALDE, *Three Letters of Philoxenus, Bishop of Mabbogh*, Rome, 1902, p. 3, note 2, et p. 10, note 2, où le monastère est localisé aux environs d'Édesse). ܣܢܢܐ, lire *sinuān*, paraît être le féminin pluriel d'un ethnique correspondant à Σιναιοί, lequel se rattacherait à Σιννᾶ, nom d'un château fort de Syro-Phénicie (voir E. HONIGMANN, *Real-Encyclopädie*, 2^e sér., t. V, col. 221-222, 247). Philoxène a dû passer dans ces parages pour se rendre au concile de Sidon. Voir ci-après, p. 150.

lui donner un successeur moins mal pensant¹. Quel accueil fit-il à Philoxène ? L'histoire ne le dit pas. Mais aux portes de la ville épiscopale, celui-ci trouva un pied-à-terre à Beth Mār Bass, où régnait un esprit à la température de son propre fanatisme. Il faudrait en effet se retrancher de parti pris dans une hypothèse gratuite et invraisemblable pour éviter de reconnaître, à la convergence parfaite de tant d'indices, que cette occasion fut bien celle où Philoxène, pendant un séjour à Mār Bass, entra en lutte réglée avec les orthodoxes d'Antioche².

La suite des faits ne paraît pas moins plausible. Somme toute, le synode de Sidon fut un échec pour les dissidents. La grande majorité de l'assemblée tint tête à la dizaine d'opposants que l'archevêque de Mabbog avait péniblement réunis autour de lui. Par manière de conclusion, elle adressa à l'empereur une requête, qui n'avait aucune chance de lui agréer pleinement et qui partant ne terminait rien, mais qui évitait le pire en ne satisfaisant personne. Il semble que, de guerre lasse, Philoxène lui-même l'ait jugée susceptible d'une interprétation acceptable et qu'il s'y soit résigné, peut-être par crainte de trop souligner sa défaite en étalant le spectacle de sa fureur impuissante. Toujours est-il que sa lettre aux moines de Teleda donne l'impression que ce chef de bande sans scrupules s'est vu réduit à se défendre contre le reproche d'avoir donné trop beau jeu à ses adversaires au synode de Sidon³.

C'est dans l'épilogue de cette échauffourée, peu glorieuse et peu rassurante pour les vainqueurs eux-mêmes⁴, qu'il faut, croyons-nous, intercaler un incident qui nous ramènera à Jacques de Saroug. Flavien d'Antioche s'en était tiré sans dommage immédiat ; mais ce n'était que partie remise. Philoxène avait une revanche à prendre, et il était homme à ne reculer devant aucun moyen. Se sentant couvert par les préférences peu déguisées de l'empereur, il organisa contre le patriarche d'Antioche des émeutes de moines et des intrigues, qui lui rendirent la position intenable. Avant de succomber, Flavien eut néanmoins le temps de faire quelques actes d'autorité,

¹ Lettre au clergé d'Apamée, E. W. BROOKS, *The Sixth Book of Select Letters of Severus*, Ep. I, 30, p. 103-107 ; trad., p. 92-96.

² Ci-dessus, p. 149.

³ Éd. LEBON, *Le Muséon*, t. c., p. 179-180.

⁴ Situation bien caractérisée par DUCHESNE, *L'Église au VI^e siècle*, p. 29-30. Flavien, perdant confiance, eut la faiblesse de prononcer la condamnation du concile de Chalcédoine.

Un monastère des environs d'Apamée, que Zacharie le rhéteur appelle le couvent de Tourgas ¹, s'était distingué dans cette campagne d'insolences et de provocations. Flavien le fit fermer. Les moines s'en allèrent au nombre d'une centaine, chacun portant sa croix, demander asile au couvent de Pierre l'Ibérien, près de Gaza, où ils firent connaissance de Sévère, qui en était alors higoumène. Dans la toponymie de la région d'Apamée, on ne trouve rien qui ressemble à cette dénomination. Mais tout le contexte fait songer à ce couvent de Mār Bass aux environs d'Apamée, où Philoxène, à cette même époque, s'était arrêté pour conspirer contre Flavien, qui trouva moyen de l'atteindre, sans doute avec les bons offices de son suffragant fidèle, l'archevêque Isaac. Le Beth Mār Bass, dont la position est inconnue, peut fort bien s'être appelé (Beth) Tour Bass, ܒܬ ܬܘܪ ܒܫܫ, couvent de la colline de Tour Bass. La lecture ܒܬ ܬܘܪ, qui est demeurée énigmatique, se réduirait donc à une méprise, fort vénielle, d'un copiste grec ou syrien, ou du traducteur qui a mis Zacharie en syriaque.

Si cette hypothèse, vraisemblable en soi, recevait confirmation, il s'ensuivrait que le passage de Jacques de Saroug à Beth Mār Bass remonte au plus tard aux quelques mois qui s'écoulèrent entre le synode de Sidon et la déposition de Flavien à l'automne de l'année 512. Passé cette limite extrême, il aurait trouvé le monastère évacué par ses habitants. Les moines de Beth Mār Bass partis pour Gaza n'en sont revenus que sous l'épiscopat de Sévère (512-518), et pas pour bien longtemps, car ils durent être compris dans les mesures de proscription décrétées par le gouvernement de Justin ². Quoi qu'en dise la légende, ce nid de sectaires semble avoir disparu de l'histoire, à l'époque de Justinien.

Ces dates ont une importance qu'il serait intéressant de mettre en lumière ; mais à trop y insister dans la question présente, on donnerait un air conjectural aux déductions qu'elles serviraient à compléter. Tenons-nous-en donc à quelques indices immédiatement évi-

¹ *Vie de Sévère d'Antioche*, par ZACHARIE LE RHÉTEUR, éd. M.-A. KUGENER, *Patrologia Orientalis*, t. II, p. 111.

² Au moment de la fermeture du monastère par l'empereur Justin, l'higoumène de Mār Bass s'appelait Julien. Une lettre de Sévère, écrite d'Égypte, lui fut adressée avant l'expulsion de Serge de Cyrène, dont il se³a parlé, p. 160 et suiv. BROOKS, *Select Letters*, ep. I, 59 ; t. c., p. 197-198.

dents, puisqu'ils nous sont livrés sans le secours d'aucune exégèse, par des documents au-dessus de toute contestation. Nous en avons rencontré plusieurs au cours des observations précédentes : ils donnent à la profession de foi de Jacques et à la riposte de son correspondant une signification occasionnelle nettement caractérisée, qui achèverait de garantir, s'il en était besoin, leur valeur historique.

Ainsi qu'on a pu le voir, l'higoumène Lazare, dans sa réponse brutale à Jacques de Saroug, le somme de déclarer nettement s'il emboîte le pas à l'archevêque Jean d'Alexandrie et à Philoxène de Mabbog¹. Aucune mention n'est faite de Sévère d'Antioche : silence qui serait positivement incompréhensible, si Lazare avait écrit passé l'automne de l'an 512. A partir du moment où Sévère s'est emparé du siège d'Antioche, il est devenu le chef qualifié du parti monophysite de toute la Syrie du nord ; et il n'était pas homme à en partager la direction avec qui que ce fût sur le territoire de son patriarcat. En dépit des sympathies personnelles dont Philoxène pouvait être entouré, dans un milieu araméen, comme paraît l'avoir été Mâr Bass, à raison de ses affinités ethniques et de ses opinions plus avancées, on ne pouvait s'y permettre de tenir l'autorité de Sévère pour éclipsée par celle du métropolitain de Mabbog. Sa correspondance prouve d'ailleurs qu'il suivait de près les affaires d'Apamée² et qu'il avait des intelligences à Mâr Bass³.

Silence plus significatif sur le nom de l'empereur Anastase. Lazare n'a pas manqué de rendre un hommage dévot à la mémoire du pieux empereur Zénon. Son successeur, même s'il plaisait moins à des monophysites plus intolérants, avait droit à leur allégeance, ne fût-ce qu'en sa qualité de souverain régnant. Que Lazare lui ait refusé cette marque de déférence en quelque sorte protocolaire, c'est l'indice d'un état d'esprit sur lequel il n'y a pas à se méprendre. On en forcerait peut-être la signification en conjecturant qu'au moment où Lazare morigénait Jacques de Saroug, il était sous le

¹ Voir ci-dessus, p. 148.

² Voir Ep. I, 5 (Brooks, p. 36-42) ; I, 20 (ibid., p. 78-80) ; I, 30 (ibid., p. 103-107 ; voir ci-dessus, p. 151, note 1) ; I, 34 (à un synode d'Apamée, ibid., p. 113-114) ; I, 39 (au clergé et aux notables d'Apamée, ibid., p. 123-126) ; VII, 6 (à l'évêque Étienne d'Apamée, ibid., p. 428-430).

³ E. W. Brooks, *A Collection of Letters of Severus of Antioch*, ep. XL, aux moines de Mâr Bass, *Patrologia Orientalis*, t. XII, p. 305 ; id., *The Sixth Book of Select Letters*, I, 11 : Lettre à un archimandrite de Mâr Bass, p. 52-57.

coup du mécontentement que son ami Philoxène avait répandu à Mār Bass, quand il s'y arrêta en se rendant au synode de Sidon. Dans les circonstances, dont il a lui-même fait l'aveu ¹, il devait se sentir d'assez méchante humeur contre l'empereur Anastase. Mais il est possible aussi que pour lors, ce rusé chef de bande ait jugé plus politique de ne pas trop appuyer sur cette demi-disgrâce. Quoi qu'il en soit, on peut sans crainte d'erreur avancer qu'au moment où l'higoumène de Mār Bass refusait de compter Anastase parmi les garants de l'orthodoxie monophysite, l'empereur ne s'était pas encore rallié à l'interprétation plus accentuée de l'Hénotique à laquelle Sévère l'amena après son piteux échec au concile de Sidon.

Ainsi, de ce côté encore, nous sommes reconduits à la limite chronologique qui s'imposerait si le monastère de Mār Bass peut être identifié avec le couvent de Tourgas, dispersé par l'archevêque Flavien dans les derniers mois de son épiscopat. La correspondance de Jacques de Saroug avec l'higoumène Lazare remonte donc à l'année 511-512. A cette date, nous dit-il, plus de quarante-cinq ans s'étaient écoulés depuis le jour où il avait spontanément fait, à Édesse, la profession de foi qu'on le met en demeure de répéter. Quarante-cinq ans comptés en remontant à partir de 511-512, nous mènent aux environs de l'année 466, sous le règne de l'empereur Léon I^{er}, continuateur de la politique de Marcien, S. Gennade, un chalcédonien déclaré, étant patriarche de Constantinople ² et Nonnus, archevêque d'Édesse. Aucun de ces noms n'est indifférent à la question présente.

On sait qui était Nonnus. Après l'expulsion d'Ibas, sous Théodose II, lors du conciliabule d'Éphèse, il avait été choisi pour lui succéder. Quand, à Chalcédoine, Ibas fut réhabilité et rétabli en possession de son siège, les légats du pape confièrent au patriarche Maxime d'Antioche le soin de trouver une situation ecclésiastique à l'archevêque mis en disponibilité ³. Après que le siège d'Édesse fut redevenu vacant par la disparition d'Ibas, mort le 28 octobre 457 ⁴, Nonnus en reprit possession. En sa qualité de métropolitain, il signa, en tête de l'épiscopat d'Osrhoène, la synodique répandant

¹ Lettre aux moines de Teleda ; ci-dessus, p. 149-150.

² Fr. DIEKAMP, *Analecta patristica* (= *Orientalia christiana Anallecta*, 117, Rome, 1938), ch. VII : Gennadius von Konstantinopel, p. 54-108.

³ *Concilium Chalcedonense*, éd. Ed. SCHWARTZ, t. I, 1, XI^e session, p. 38-39.

⁴ *Chronique d'Édesse*, HALLIER, p. 114.

l'Église officielle ses anciens partisans. En s'abstenant de désavouer ou de contrecarrer leurs menées dissidentes, il les encourageait tacitement, si tant est que sa complaisance ne soit pas allée plus loin. Pour le clergé orthodoxe, à commencer par l'archevêque Nonnus, il y avait là un cas de conscience qui présageait celui qui s'est posé avec plus d'éclat au concile de 553. En tout respect pour l'autorité doctrinale des décrets de Chalcédoine, ils se sentaient acculés à ce fait d'évidence qu'Ibas avait surpris l'indulgence du concile et qu'il méritait pour le moins d'être condamné comme relaps. Dire cela tout haut à Édesse était à peu près impossible, sans risquer d'ouvrir un procès qui conduirait à rayer des diptyques le nom de l'archevêque indigne : mesure irritante et odieuse, à laquelle la paix de l'Église locale n'avait rien à gagner ¹.

¹ Cette répugnance n'avait rien d'inconciliable avec un attachement (ou un ralliement) sincère aux définitions de Chalcédoine. Elle tenait dans bien des cas à des influences locales, à des relations de famille, d'amitié ou d'affaires, ou parfois encore à des obligations personnelles contractées à une époque où elles pouvaient l'être légitimement. Pour l'autorité qui ordonnait de rompre ces habitudes, protégées la veille encore par un respect pieux, héritage d'un passé et de traditions demeurés chers, ces contingences n'existaient pas. Le désavantage de sa position était pareil à celui auquel tient encore une des infirmités de l'histoire : elle ne connaissait la réalité vivante que par les rapports écrits ou par les dires de témoins interrogés sur des gens et des choses déjà classés en catégories. A ses yeux, la personne de l'hétérodoxe condamné ne faisait qu'un avec son erreur : garder envers celui-là quelque ménagement inspiré par la fierté patriotique ou par une simple affection reconnaissante, c'était se déclarer solidaire de son hérésie. Vus à travers ce prisme, les événements s'estompaient dans l'irréel, au point que de bons esprits ont refusé d'y ajouter foi. C'était bien certainement un chalcédonien authentique, cet archevêque d'Alexandrie Paul de Tabennesi, qui se fit destituer pour s'être montré orthodoxe avec l'intempérance d'un Shenoute bien pensant, en qui le justicier se doublait d'un assommeur. Déposé par le synode du patriarche Éphrem d'Antioche, pour avoir fait ou laissé occire entre les mains de la police le diacre Psoius, il eût peut-être été rétabli sur son siège s'il n'avait commis l'impair irréparable d'autoriser ou de tolérer la commémoration du patriarche hérétique Dioscore (témoignages dans DUCHESNE, *L'Église au VI^e siècle*, p. 170, note 2). On s'est récrié contre ce fait, qui a été jugé inadmissible (J. MASPERO, *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, p. 148). Mettons qu'il soit dur à croire : cela ne signifie pas controvérsé. Un autre ancien moine de Canope, c'est-à-dire Tabennésiotte comme l'archevêque Paul, son prédécesseur, le très digne Timothée Salophaciol, à qui les gens d'Alexandrie faisaient la vie dure tout en rendant hommage à ses vertus, eut la condescendance de les laisser rétablir le nom de Dioscore dans leurs diptyques. Et cette fois, la défaillance est attestée par le

Dans ses discussions avec les docteurs de l'École des Perses, Jacques de Saroug avait-il mis en cause la mémoire de leur grand homme ? On ne le saura jamais. Ce que nous avons à constater, c'est que sa profession de foi, telle qu'il la répète en réponse à l'higoumène Lazare, est muette sur l'accusation encourue par Ibas, alors qu'elle contient un anathème très dur pour Théodoret, qui l'avait beaucoup moins mérité. Il y a là une inconséquence flagrante sur laquelle nous ne pouvons fermer les yeux. Elle prouve tout d'abord que Jacques se sentait en butte au soupçon d'avoir des complaisances inadmissibles pour des tenants de l'erreur nestorienne, et secondement qu'en Osrhoène, on était bien résolu à laisser en sommeil l'affaire d'Ibas, pour n'avoir pas à porter contre lui une *damnatio memoriae*, qui serait une cause inévitable de nouvelles dissensions. Il s'est tiré d'affaire en infligeant au seul Théodoret une flétrissure qui, sans compromettre Édesse, atteignait par ricochet l'autre amnistié de Chalcédoine, le docteur par excellence de l'École des Perses, le traducteur de Théodore de Mopsueste et le disciple impénitent de Diodore de Tarse.

III. — LES FAUSSES LETTRES DE JACQUES DE SAROUG AUX MOINES DE MAR BASS.

Il est maintenant, nous l'espérons, hors de doute que la lettre xiv de Jacques et la réponse qu'elle lui attira de la part de l'higoumène Lazare sont des documents authentiques, qui tiennent par des solides attaches à un cadre historique non moins fermement constitué. C'est le moment d'en finir avec les autres pièces du dossier.

De la lettre nouvellement publiée, nous pourrions nous dispenser de parler. L'abbé Martin laisse clairement paraître qu'il la jugeait insignifiante ¹. Elle l'est au moins en ce sens qu'elle ne jette aucune lumière sur la position théologique de son auteur. C'est un exercice

pape Simplicius, auprès duquel Salophaciol dut faire amende honorable (Jaffé, t. I, p. 79, n° 580). Exemple plus significatif encore. Une série d'incidents pénibles qui se succédèrent au long de plusieurs années, avant et après l'apaisement final du schisme d'Acace, prouvent que tout aurait pu être perdu, si le pape Hormisdas, sans transiger sur les principes, n'avait laissé une judicieuse marge de tolérance aux mandataires qu'il chargea de les appliquer.

¹ *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. c., p. 219.

de sophistique, dont le dogme de l'Incarnation a fourni le prétexte plutôt que le sujet. Le mystère y est envisagé d'une hauteur éthérée où ne parvient aucun écho des âpres controverses auxquelles il donnait lieu en ce moment. A quel propos, à quelles fins et par quel rêveur ces effusions d'une religiosité vaporeuse auraient-elles été adressées ou dédiées à des sectaires pour qui l'article premier de la foi et de la piété chrétienne était de maudire et de vilipender le pape Léon, son Tome et son concile? Un poète peut s'en faire accroire sur la vertu apaisante de sa lyre. Mais il tombe sous le sens qu'après cette première prise de contact, l'échange de vues dont nous avons les pièces dans les deux lettres analysées ci-dessus se serait engagé sur un ton fort différent.

La lettre xvii ¹ prétend être une réponse aux moines de Mār Bass, qui avaient demandé à Jacques sa profession de foi. On perdrait son temps à éplucher à la loupe un texte de cet acabit. Il est d'évidence immédiate — si peu qu'on prenne la peine d'y regarder — que ce libelle est incompatible avec la réponse faite par le périodeute de Saroug à la sommation des moines de Mār Bass. Il a été fabriqué tout exprès pour en détruire l'effet et la retirer de la circulation. Le faussaire — donnons-lui sans barguigner sa véritable qualité — a compris que cette profession de foi chalcédonienne et la réprobation indignée qu'elle encourut de l'higoumène Lazare enlevaient à la faction monophysite le droit de revendiquer l'illustration du plus célèbre des poètes syriaques. Il a donc entrepris de remanier cette pièce compromettante. Pour donner le change, il en a extrait, en se gardant bien de la citer, quelques phrases caractéristiques, sans rapport avec les points litigieux. Il les a englobées dans une diatribe haineuse contre l'abomination de Chalcédoine. Ce factum, où repassent tous les lieux communs de la logomachie monophysite, ne pouvait que charmer la passion sectaire de l'higoumène Lazare; la censure de ce forcené serait donc par le fait même convaincue d'être apocryphe. Mais l'auteur de la supercherie a lui-même fait éclater la fausseté de ses déclarations en y mêlant des inventions absurdes, comme de prétendre que le concile de Chalcédoine avait été d'abord impatronisé en Syrie par l'archevêque Jean d'Antioche, l'ami et le défenseur de Nestorius ². A la date où s'ouvrit

¹ OLINDER, p. 82-86; MARTIN, l. c., p. 258-262; trad., p. 262-265.

² OLINDER, p. 83; MARTIN, p. 259; trad., p. 263.

le concile, Jean était mort depuis neuf ans. Jacques de Saroug, élevé dès son bas âge parmi des témoins mêlés de tout près à ces événements fameux, était incapable de se tromper sur ce point d'histoire contemporaine. Il avait reçu sa formation cléricale à Édesse, sous l'archevêque Nonnus, qui avait été le successeur intérimaire d'Ibas et en cette qualité mis à la disposition de Maxime d'Antioche, second successeur de l'archevêque Jean, quand Ibas, amnistié à Antioche, fut rétabli sur le siège d'Édesse¹. Il restait autour de lui des survivants qui n'avaient pas perdu la mémoire. En lui imputant une contre-vérité aussi aisée à confondre, le faussaire se laisse prendre lui-même en flagrant délit d'imposture. Ce n'est pas la seule marque à quoi se reconnaisse sa malhonnête industrie.

Reste la lettre xvi². Elle se donne pour une réponse de Jacques à la condamnation insultante portée sur sa profession de foi par l'higoumène de Mâr Bass. Réponse dont la platitude servile n'a rien de commun avec l'humilité chrétienne. Qu'on ne parle plus après cela du *genus irritabile vatum* ! Au lieu de se redresser sous l'injure, en homme qui a parlé selon sa conscience, le prétendu Jacques accepte pour lui et pour ses croyances les outrages de son correspondant et tend la joue aux soufflets qu'il plairait à cet évergumène d'ajouter à ses violences verbales. Cela dit et répété, il entre dans une longue et redondante déclaration, toute différente de la profession de foi qui avait déchaîné la fureur de l'higoumène Lazare. Celle-ci ne laisse rien à souhaiter aux adversaires les plus enragés du concile de Chalcédoine. L'exactitude historique n'y est pas mieux observée que la dignité morale. Mais ces menues erreurs sont ici sans importance. Ce qui révolte la raison, nous ne dirons pas dans cette apologie mais dans cet auto da fé, c'est le thème que l'accusé y développe à l'appui de sa condamnation. Il tombe sous le sens qu'un Sévérien ou un acéphale dont cette profession de foi exprimerait la conviction sincère n'aurait pas commencé par en formuler à des coreligionnaires une autre que le pape de Rome aurait pu approuver ; il leur aurait de but en blanc débité la ritournelle qu'ils voulaient entendre, injures comprises, en y ajoutant, s'il y

¹ *Concilium Chalcedonense*, éd. E. SCHWARTZ, t. I, 1 : XI^e session, p. 38-39. Voir ci-dessus, p. 154-155.

² OLINDER, p. 63-82 ; MARTIN, p. 229-246 ; trad., p. 246-257.

tenait, son couplet anachronique à la louange du très pieux empereur Anastase et du patriarche Sévère d'Antioche, auxquels l'higoumène Lazare lui-même ne songeait pas encore en ce temps-là, et pour cause ¹.

La question peut donc être considérée comme réglée : les trois lettres XIII, XVI, XVII, mises sous le nom de Jacques de Saroug, sont des pièces supposées, forgées à l'effet d'annuler les conséquences trop évidentes de la correspondance authentique échangée entre Jacques et l'higoumène Lazare. L'histoire n'a rien à en retenir. On ne devrait en reparler désormais que pour écarter les indications décevantes qui ont été prises au sérieux sur cette seule attestation ².

IV. — L'ANATHÈME CONTRE THÉODORET.

Nous n'avons pas achevé de montrer comment Jacques de Saroug, dans sa lettre authentique aux moines de Mâr Bass, a pu se trouver réduit à insérer un anathème contre Théodoret, qui à première vue semble détonner sur l'inspiration nettement orthodoxe de sa profession de foi. L'explication sera peut-être un peu laborieuse, mais elle a par elle-même un intérêt qui la rend digne d'attention.

Par suite de menées et d'intrigues locales dont l'origine remonte assez haut, Théodoret était redevenu hérétique au titre posthume en Euphratésie, au point que des orthodoxes sincèrement attachés à la foi de Chalcédoine durent renoncer à le défendre. Ce retournement de l'opinion éclata avec scandale à l'occasion d'un esclandre, dont le récit, on verra pourquoi, est inséparable de notre sujet ³.

Philoxène de Mabbog, métropolitain de la province, avait établi à Cyrre un évêque du nom de Serge, qui se signala en assistant à la consécration épiscopale de Sévère d'Antioche. Pour cet exploit et quelques autres, il fut l'un des premiers expulsé de son siège après l'avènement de Justin. On le remplaça par un orthodoxe nommé Serge, comme lui.

Ce Serge, deuxième du nom, n'était pas encore entré dans sa ville épiscopale, que déjà quelques têtes chaudes de son clergé avaient

¹ Voir ci-dessus, p. 153-154.

² Telle, par exemple, l'allégation anachronique dont il est parlé ci-dessus, p. 150, note 1.

³ Ci-après, p. 182.

trouvé moyen de le compromettre ¹. Un certain Andronicus, prêtre et défenseur de la cité, et un diacre nommé Georges formèrent une procession, escortant un char où ils avaient placé une statue ou un portrait de Théodoret. Dans cet appareil, ils entrèrent en ville, en psalmodiant des chants d'inspiration nestorienne. Nous ignorons si la réputation de Serge avait donné lieu d'espérer qu'il ramènerait les beaux jours où Théodoret était la tête pensante de l'opposition au concile d'Éphèse. Il n'était peut-être pour rien dans la manifestation de joie incongrue qui saluait ainsi sa nomination. Le malheur est qu'il n'eut pas la sagesse de couper court à cette apothéose déplacée de son illustre et imprudent prédécesseur. Peu après son intronisation, il eut ou se laissa souffler l'idée de célébrer une synaxe (*collectionem*), où furent commémorés Diodore, Théodore, Théodoret et un nommé Nestorius, mis au nombre des martyrs. Du premier coup, la mesure était comble. Ce fut, dans toute l'Euphratésie, un beau scandale. De sa retraite en Égypte, Sévère en recueillit des échos, déformés et exagérés comme il va de soi ².

A Antioche, où le siège patriarcal restait vacant ³, les autorités ecclésiastiques furent alertées par les récits de quelques soldats de la troisième cohorte des *Stablesiani* ⁴. Le défenseur de la cité recueillit leurs témoignages, dont il dressa procès-verbal. On en référa à l'empereur. De leur côté, les gens de Cyrre, avertis sans doute du tour que l'incident menaçait de prendre, firent parvenir au Palais sacré un rapport apologétique. Il comprenait une verbale déclaration des apocrisiaires de l'évêque, légalisée par le défenseur de la cité. Ceci demanderait un éclaircissement, puisque le défenseur Andronicus était, comme on l'a vu, impliqué dans la prévention. L'évêque Serge et tout l'épiscopat d'Euphratésie protestèrent qu'ils avaient en abomination Nestorius et sa doctrine. La commémoration liturgique incriminée ne s'adressait pas à l'héré-

¹ MANSI, t. IX, p. 341.

² Lettre à Jean et à Jean, prêtre et archimandrite (écrite d'Égypte), BROOKS, *Select Letters...*, V, 12, p. 584-585 ; trad., p. 341-342.

³ Les faits eurent donc lieu avant le mois de mai 519 ; voir ci-après, p. 189.

⁴ *Militēs... de numero tertio Stabilisianorum* (MANSI, t. IX, col. 365). A joindre au peu qui se laisse conjecturer sur les *Stablesiani*, connus seulement par une inscription de Sébaste en Phrygie contenant les mots : ἀπὸ κώρτας Σταβλισιανῶν. Voir RUGE, dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, 2^e sér., t. III (1929), col. 1925-1926.

siarque, mais à un vague et introuvable martyr local, retombé tout aussitôt aux plus opaques profondeurs de l'oubli.

Ayant entendu l'accusation et la défense, l'empereur remit l'instruction de la cause au maître de la milice d'Orient Hypatius¹. Il avait mandat de pousser son enquête à fond et dans tous les sens. Ses instructions lui prescrivaient notamment de citer par devers lui les soldats dont la déposition avait été reçue à Antioche et, s'ils étaient reconnus coupables de fausse dénonciation, de les condamner à des peines corporelles de la dernière gravité². Mais il n'eut pas à appliquer ces châtiments. Le procès tourna plutôt contre l'évêque Serge, qui fut déposé et ne reparut jamais à Cyrre³. Nous ignorons si le cortège triomphal organisé en l'honneur de Théodoret fut retenu parmi les considérants de cette sentence. D'autres sans doute eurent à répondre de ces faits, antérieurs à l'intronisation du principal inculpé. Mais il va de soi qu'on n'aurait plus parlé de cette procession extra-liturgique, si, sur ce point, l'accusation avait été reconnue mensongère. Ces choses-là ne s'inventent pas, ou bien elles sont corsées de détails où apparaît davantage l'intention diffamatoire. Il est même permis de trouver dans cette cérémonie plus insolite encore que déplacée un trait de couleur locale : Théodoret véhiculé en effigie sur un char de parade fait songer aux promenades rituelles de la déesse Atargatis dans les pompes barbares de son sanctuaire d'Hiérapolis (Mabbog)⁴.

Toute cette histoire, instructive sinon édifiante, eut l'étrange fortune d'être authentiquée dans les actes de la septième session du concile de 553. Justinien prétendit en tirer la preuve que l'animosité avec laquelle il poursuivait l'affaire des Trois Chapitres était conforme à l'exemple donné par son père adoptif l'empereur Justin. Malgré le désordre et la confusion extrêmes qui règnent à cet endroit dans nos éditions insuffisantes, le dossier relatif à cette affaire n'est pas totalement inextricable. On y reconnaît : 1^o un rapport emprunté principalement à l'enquête qui fut faite à Antioche par le *defensor civitatis* et complétée plus tard par le témoignage de Denys évêque de Séleucie et d'autres clercs d'Antioche et de Constantinople, attestant que Serge de Cyrre resta jusqu'à sa mort sous le coup de

¹ *Hypatium magistrum militum tunc Orientis... Hypatium magistrum militum tunc temporis Orientis*, MANSI, col. 348, 349-350.

² MANSI, col. 365.

³ MANSI, t. c., col. 340-341.

⁴ P. PEETERS, *Encore le coq sacré d'Hiérapolis*, dans *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, 1943, p. 284-293.

la sentence de déposition prononcée contre lui ; 2^o une lettre de l'empereur lui-même, communiquant au concile, sous pli scellé, pour être porté à la connaissance du pape Vigile, l'ordre de l'empereur Justin donnant au maître de la milice d'Orient Hypatius mandat de prendre les sanctions rendues nécessaires par les incidents de Cyrène. Ce document était annexé à un memorandum des circonstances historiques qui en avaient été l'occasion. Il devait être, après usage, renvoyé à la chancellerie du Palais sacré. Enfin 3^o aux pièces ci-dessus étaient entrelacés dans un ordre méconnaissable des extraits ou des fragments d'un procès-verbal dressé par des messagers délégués par le concile au pape Vigile, qui avait refusé d'assister aux délibérations de l'assemblée.

Il se peut que, par une étude méthodique de la tradition manuscrite, on parvienne à y rétablir un ordre approximatif permettant d'entrevoir la contexture organique du dossier original. Dans les éditions existantes, on aperçoit surtout les rapiécages maladroits d'un ou de plusieurs compilateurs, qui ont cherché à combiner des coupures prises à des recensions diversement abrégées, dont ils ont recousu les lambeaux, en les rejoignant par une formule qui revient comme une ritournelle : *item ex alia charta recitatum est*. Aucun enchaînement logique n'apparaît dans cette enfilade de redites, où personnages, actions et discours repassent comme dans l'épisode du songe d'Agamemnon au second chant de l'*Iliade*. Mais de ces témoignages si mal enregistrés, il ressort pourtant que l'accusation élevée contre l'évêque Serge reposait sur un fait présumé, dont l'évidence est indéniable : au début du VI^e siècle, les nestoriens d'Euphratésie et d'Osrhoène avaient repris possession de Théodoret, en dépit de la réhabilitation que les juges de Chalcédoine lui avaient accordée sur son appel et dont il n'avait pas encouru la révocation. Au lieu de leur disputer la mémoire de ce grand homme, les orthodoxes avaient pratiquement renoncé à la revendiquer.

Il était dans la destinée de Théodoret d'être compromis par ses admirateurs et mal servi par ses avocats. Lui-même, on en conviendra, il avait fait la partie belle à ses détracteurs. Et n'oublions pas qu'après sa mort, les pièces de son procès, à commencer par ses œuvres et sa correspondance, n'ont pas été défendues, avec la vigilance qu'il eût fallu, contre les entreprises des faussaires¹. Jusque

¹ *Anal. Boll.*, t. LXI (1943) : *S. Syméon stylite et ses premiers biographes* p. 34-37.

dans sa ville épiscopale, autrefois si fière de lui, les suppôts de Philoxène avaient réussi à salir sa mémoire. Le retournement de l'opinion ne peut avoir été aussi général qu'on l'a prétendu. Mais il paraît bien que, favorisé comme il le fut, par un recul certain de la culture grecque, il avait gagné une partie notable de la population. Tant et si bien qu'une manifestation, improvisée à l'étourdie pour remettre en honneur la gloire de Théodoret, fut regardée comme un retour offensif de l'hérésie nestorienne. Et les orthodoxes, qui ne furent pas les derniers à dénoncer ce scandale, ne crurent pas, pour autant, déroger à l'autorité doctrinale du concile de Chalcédoine et du pape S. Léon.

Tel est le fait sur lequel il nous a fallu insister un peu longuement. Il est postérieur de quelques années à l'incident qui mit aux prises Jacques de Saroug avec les moines de Mār Bass et, comme tel, il ne fut ni l'occasion ni le prétexte qui déterminèrent Jacques à insérer dans sa profession un anathème contre Théodoret. Mais la réaction provoquée par l'incartade du clergé de Cyrre est peut-être la première éruption d'un état d'esprit — on dirait aujourd'hui d'une psychose — qui remontait beaucoup plus haut. Cette inquiétude quasi morbide dont l'opinion était travaillée n'explique que trop clairement pourquoi Jacques de Saroug, qui avait reçu son éducation cléricale à Édesse, sous la haute direction de l'archevêque Nonnus, a pu se croire soupçonné de complaisance pour le nestorianisme. Il s'en est défendu en se dégageant de toute solidarité avec Théodoret, qui en était redevenu le représentant.

S'il avait entendu donner des gages aux dissidents monophysites, la réprobation de cet ancien ami de Nestorius eût été complètement insuffisante, comme la riposte de l'higoumène Lazare le lui fit sentir avec une netteté brutale. Théodoret, relevé canoniquement à Chalcédoine d'une sentence d'excommunication, était redevenu pour les orthodoxes eux-mêmes un personnage indéfendable, comme Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste, morts dans la paix de l'Église, sans avoir subi aucune condamnation. Ainsi se dessinaient les positions sur lesquelles, un demi-siècle plus tard, se livrerait, pour le bon plaisir despotique du seul Justinien, la funeste bataille des Trois Chapitres, où la paix de l'Église avait tout à perdre, sans aucun profit pour l'unité de la foi.

V. — LE BRAS SÉCULIER : VITALIEN ET HYPATIUS.

On n'en était pas encore là au début du règne de Justin. Sur le moment, l'intervention de l'empereur dans les incidents de Cyrre n'eut probablement pas le caractère d'initiative personnelle qu'il plut à Justinien d'y attacher plus tard pour légitimer ses propres violences. La politique de Justin tournait alors tous ses efforts à étouffer le schisme monophysite et à rétablir l'union avec l'Eglise de Rome. Ce but, l'incartade de l'évêque Serge le dépassait maladroitement mais ne le contrecarrait pas. On aurait pu y couper court avec moins d'éclat. Mais il semble qu'une influence plus énergique ait forcé la main à l'empereur ou, si l'on accepte l'excuse, dont il lui est arrivé de se servir lui-même ¹, que des agents d'exécution aient outrepassé ses instructions. Les faits qui le donnent à penser méritent un instant d'attention. Aussi bien serons-nous obligé d'y revenir quand il s'agira d'expliquer comment Jacques de Saroug put être sacré évêque de Batnān en mai-juin 519.

Nous avons vu que l'enquête sur les manifestations nestoriennes mises à la charge de l'évêque Serge fut confiée au maître de la milice d'Orient Hypatius ². Un seul personnage ainsi nommé est qualifié pour tenir ce rang ; il n'est autre que le propre neveu de l'empereur Anastase. Cet Hypatius, fils du sénateur Secundinus, marié à la sœur d'Anastase, Césaria, avait été en 500 le collègue du consul Patricius. La paix ayant été rompue par Kawād entre la Perse et Rome, il fut placé avec ce même Patricius et Areobindus à la tête de l'armée envoyée pour reprendre Amid, tombé aux mains de l'ennemi. Il ne paraît pas s'être distingué ni par ses talents de stratégie ni par sa bravoure personnelle. On ne saurait dire avec certitude si son commandement avait déjà pris fin ³, quand arrivèrent sur le théâtre des opérations des troupes de renfort sous

¹ A propos des sévices exercés contre l'archevêque Paul d'Édesse. Cf. après, pp. 180, 191-192.

² Cf. dessus, p. 162.

³ Les témoignages relatifs à cette guerre, mal conduite de part et d'autre, ont un caractère épisodique fortement influencé par le point de vue des narrateurs. J. Kulakovskij a réussi, non sans un peu d'artifice, à faire, de ces données flottantes, un ensemble suffisamment cohérent. *Istoria Vizantii*, t. I (395-518), 2^e éd. (Kiev, 1913), p. 470-484.

les ordres du *comes foederatorum* Patriciolus. A ce dernier était ad-joint son fils Vitalien, destiné à être porté très haut par une suite d'accidents militaires et politiques, auxquels Hypatius fut mêlé de tout près. Nous le verrons devenu l'arbitre des affaires religieuses débattues entre Rome et Byzance, à un moment où le sort de notre Jacques de Saroug se jouait avec tout le reste.

Ce n'est pas ici le lieu d'esquisser un portrait de ce Vitalien, qui paraît avoir été un aventurier hardi et peu scrupuleux, comme ceux dont certaines bonnes causes n'ont pas toujours été libres de refuser les services¹. Il était né en Mésie inférieure. Les uns l'appellent Got, les autres Scythe, noms dépourvus de signification précise pour les lettrés qui les employaient en ce temps-là². De sa province natale, Vitalien tenait un attachement farouche pour la foi de Chalcédoine, entendue au sens le plus étroitement romain. Tous les historiens qui se sont occupés de lui ont insisté sur son orthodoxie intransigeante, les dissidents pour le honnir, les Latins et leurs partisans pour l'opposer à d'autres plutôt que se réclamer de lui. Il fut baptisé à Antioche par l'archevêque Flavien ou par son délégué — c'est évidemment ainsi qu'il faut comprendre le pseudo-Zacharie, à qui son traducteur fait dire que Vitalien était devenu le « parrain » *κνιστα* de l'archevêque Flavien³.

Il prit très au sérieux cette filiation baptismale. Lorsque Sévère réussit à s'emparer du siège d'Antioche en expulsant Flavien, il blessa Vitalien au plus vif de l'âme. La rancune du barbare s'étendit à l'empereur Anastase, qui avait prêté les mains à cette usur-

¹ La meilleure source que nous possédions sur Vitalien est un fragment de Jean d'Antioche publié d'abord par C. Müller au t. V des *Fragmenta historicorum graecorum*, p. 32-34. Les historiens qui se sont jetés sur ce document précieux se sont peut-être un peu trop pressés de le raccorder à des esquisses brossées d'après des témoignages antérieurement connus, avec lesquels il est inconciliable. Il eût aussi fallu tenir plus de compte des déféctuosités excusables de l'édition princeps. Mommsen en a soumis le texte à une critique approfondie (*Hermes*, t. VI, 1872, p. 323-333 : *Bruchstücke des Iohannes von Antiochia und des Iohannes Malalas*, reproduit dans *Kleine Schriften*, t. VII, p. 734-743), en s'aidant des observations de C. de Boor, qui en préparait une meilleure édition, parue depuis dans les *Excerpta de insidiis*, fragment 103 (ex *Iohanne Antiocheno*), p. 143-147.

² Voir MOMMSEN, *Kleine Schriften*, t. c., p. 734.

³ E. W. BROOKS, *Historia ecclesiastica Zachariae rhetori vulgo ascripta*, t. VIII, ch. 2 (*Corpus scriptorum christianorum orientalium*, Script Syri, ser. 3, t. VI, p. 63).

pation. Quelques-uns ont insinué ou laissé croire que le ressentiment implacable de Vitalien contre les sectaires passés à la violence ouverte fut l'une des causes, sinon le mobile déterminant, qui le poussa à la révolte afin d'abattre par les armes l'empereur devenu leur jouet. C'est peut-être beaucoup dire. Mais ce qui paraît probable, c'est que le rebelle trouva dans la démence persécutrice du vieux despote et dans l'agitation factieuse des fanatiques qui en abusaient, un défi à la conscience publique, un grief à peu près général, dont le redressement était une revendication bonne à inscrire sur ses enseignes. La sédition couvait en terrain tout préparé parmi les contingents fédérés des régions danubiennes poussés à bout par des vexations auxquelles Hypatius, alors maître de la milice de Thrace, n'était pas étranger. Vitalien sut exploiter à son profit cet esprit d'insubordination. Pour montrer aux mécontents qu'il était prêt à payer de sa personne, sans se dérober au risque à courir, il assassina trois des lieutenants d'Hypatius et en débaucha un quatrième en lui faisant grâce de la vie. Ainsi induits en confiance, des partis de Gots et de Huns Sabires vinrent se mettre à sa disposition. Par ces moyens, où l'on ne voit pas que les intérêts de l'orthodoxie aient tenu beaucoup de place, il réunit sous ses ordres une armée de paysans grossiers et de soudards forte d'au moins soixante mille hommes. Quand il jugea le moment venu, il passa à l'action et parut à l'improviste sous les murs de Constantinople à la tête de sa horde.

Le vieil Anastase, saisi d'épouvante, essaya de parlementer avec ce dangereux adversaire. Il choisit pour cette mission le stratège Patricius, sous le haut commandement duquel Vitalien avait servi contre les Perses, ainsi qu'il vient d'être rappelé. Le rebelle avait eu à se louer de son ancien chef ¹ : il savait avec qui il conférait et à quels autres parviendraient les premiers échos de la conversation. Il déclara donc qu'en plus de la réparation des torts dont ses soldats et lui-même avaient eu à se plaindre, il exigeait le rétablissement de la vraie foi. Sur ces bases, les négociations s'engagèrent le lendemain au Palais sacré entre l'empereur et les principaux officiers de Vitalien ². Anastase se montra accommodant sur tous les points touchant aux intérêts du menu peuple. Et quant aux questions

¹ Jean d'Antioche est formel sur ce point.

² Anastase avait conseillé à celui-ci de ne pas entrer en ville — comme pour mieux lui prouver qu'on ne songeait pas à lui préparer un guet-apens.

dogmatiques, il jura solennellement qu'il demanderait au pape de lui envoyer des délégués pour en décider le règlement : *ἄξειν τε ὑποσχόμενος τοὺς τῆς πρεσβυτέρως Ῥώμης τὰ περὶ τῆς δόξης τῶν ἱερῶν καταστήσοντας* ¹. Les termes de cette promesse en disent plus long qu'il n'y paraît à première vue sur les sentiments et les intentions du rebelle qui l'avait arrachée à l'empereur : la suite des événements ne tardera pas à le faire voir. Sur le moment, Vitalien n'exigea pas d'autres garanties et se replia avec son armée,

Il eût fait preuve d'une naïveté peu ordinaire chez un barbare s'il avait cru à la sincérité de ces concessions imposées par la peur à un autocrate entêté. Mais d'entrée de jeu, il s'était assuré un avantage considérable : les meilleurs esprits de l'empire avaient vu de leurs yeux à quelles catastrophes pouvait conduire la haine théologique de l'empereur. Pour achever de les éclairer, la sagesse conseillait de leur faire entrevoir l'espérance d'un arrangement pacifique et de laisser à la passion sectaire d'Anastase le soin de la détruire. Vitalien fut-il averti par son instinct ou par de sages conseils ² qu'il valait mieux ne pas brusquer le conflit, d'ailleurs inévitable, au risque de se trouver dans une position intenable au lendemain de la victoire ? On peut se le demander. Dans ce redoutable chef de bande, il y avait l'étoffe d'un tacticien politique des plus retors. Faute d'avoir pris la mesure de ses talents, on ne s'expliquerait pas la tendance nouvelle qui avait prévalu à Constantinople dans la lutte des confessions religieuses, au printemps de 519, quand Jacques de Saroug devint évêque de Batnān.

Le conflit ouvert par la révolte de Vitalien se déroula en plusieurs actes, avec une fortune changeante et des vicissitudes assez mal éclaircies. Il serait long à raconter à cause des discussions laborieuses dont le récit serait nécessairement coupé. Mais la péripétie qui seule nous intéresse pour le moment est relativement simple à isoler.

Quand Vitalien estima que les manœuvres fallacieuses d'Anastase avaient assez duré, il rouvrit les hostilités. Elles débutèrent mal pour les armées byzantines. Cyrille, le stratège d'Illyrie qui avait remplacé Hypatius, se laissa surprendre et saigner au couteau en pleine nuit dans des conditions ignominieuses. Hypatius, redevenu maître de la milice de Thrace, remporta d'abord quelques succès. On avait à peine fini de les célébrer à Byzance, quand il

¹ JEAN D'ANTIOCHE, l. c., p. 144.

² Peut-être ceux de Patricius. Voir ci-après, p. 182.

subit sous les murs d'Acra, non loin du port d'Odessos (Varna), une défaite écrasante. Son armée, forte d'environ 65.000 hommes, y périt presque tout entière. Lui-même tomba vivant entre les mains de l'ennemi. Vitalien tenait donc l'homme dont les injustices avaient été le motif ou le prétexte de sa révolte ¹. Au lieu de le traiter comme son ennemi personnel et de lui infliger le châtement de ses méfaits, il le garda prisonnier et l'entoura d'égards en rapport avec le prix qu'il comptait exiger pour sa rançon ².

Ce calcul, plausible en soi, dut paraître tout naturel au vulgaire. Pourtant, à la réflexion, on est amené à se demander s'il ne cachait pas une combinaison plus astucieuse. Anastase se devait à lui-même de payer sans marchander la forte somme qu'on exigeait de lui, même si, au fond de l'âme, il trouvait, comme un oncle de comédie, que son neveu lui coûtait cher. Mais s'il ne s'agissait que de tirer du monarque parcimonieux le plus lourd tribut possible, le vainqueur y eût réussi tout aussi sûrement en jouant de la menace qui lui faisait perdre la tête. Vitalien était homme à regarder au delà du profit immédiat qui eût alléché un marchand d'esclaves. Anastase était presque nonagénaire, veuf de sa femme Ariadné, à laquelle il devait son élévation à l'empire. Sa succession ne tarderait guère à s'ouvrir. Hypatius, son neveu, était un candidat possible et ses titres supportaient la comparaison avec ceux des prétendants sur lesquels semblaient se tourner les préférences de l'entourage impérial. Pourquoi le vainqueur qui le tenait à sa merci ne saisirait-il pas l'occasion de passer marché avec lui et de le mettre en mesure de courir sa chance ? En l'aidant à se hisser sur le trône, il aurait assuré sa propre fortune et donné satisfaction à ce qu'il y avait de sincère dans son zèle pour l'orthodoxie. C'est une hypothèse. Elle est en grand danger de paraître gratuite, parce qu'elle est inattendue ; mais elle ne devrait pas l'être et ne le serait pas si on avait prêté attention à quelques faits qui ont été laissés dans l'ombre ou dont certains érudits se sont débarrassés en les dénaturant.

¹ KULAKOVSKIJ, t. c., p. 512.

² Τὸν δὲ Ὑπάτιον ὁ Βιταλιανὸς κομιδῆς ἡξίου τῆς δεούσης, ὡς ἐπὶ ἀνίῳ μεγάλῳ τὸν ὑπὲρ αὐτοῦ τιθέμενος λόγον, dit Jean d'Antioche, l. c., p. 145. Ce témoignage précis doit être accepté de préférence aux détails atroces et répugnants que les chroniqueurs monophysites ont allégués sur la captivité d'Hypatius, avec l'intention transparente de l'avilir. Voir ci-après, p. 182. Mais les calculs intéressés que Vitalien fondait sur son captif n'empêchent nullement qu'il ait commencé par lui laisser voir la mort d'assez près.

Pour recueillir et coordonner les témoignages qui en font foi, il faudrait ouvrir ici une digression que nous ne pouvons infliger à la patience du lecteur. Nous comptons, s'il plaît à Dieu, trouver prochainement l'occasion de la développer ailleurs avec les preuves et les éclaircissements réclamés par le sujet. Elle montrera qu'Hypatius revenu de captivité adopta à l'endroit de la secte détestée par Vitalien une attitude qui ne put manquer d'encourager les résistances que la politique de Sévère d'Antioche rencontra chez les moines orthodoxes du désert de Judée, à Jérusalem et jusque dans son propre patriarcat. Il y mit la modération calculée qui s'imposait à un neveu de l'empereur. Mais la prudence même lui interdisait d'en mettre trop. Le règne d'Anastase touchait à sa fin. En dehors de la coterie qui intriguait autour du souverain affaibli par l'âge, personne ne se faisait plus illusion : le parti monophysite jouissait de son reste, mais l'avenir lui échappait déjà et l'élection du prochain empereur serait dominée par le souci d'en finir avec le régime qui avait lassé la patience d'à peu près tout le monde. Hypatius le savait et il savait aussi sur qui il devait s'appuyer pour avoir chance de survivre et pour inspirer confiance au nouveau maître, quand la puissance impériale serait passée aux mains de la réaction chalcédonienne.

Dès le 9 juillet 518, c'était chose faite. Pour Vitalien, qui avait puissamment contribué à préparer ce revirement, la satisfaction du succès et le plaisir de la vengeance ne furent pas sans mélange. Après la victoire éclatante qui avait fait tomber Hypatius en son pouvoir et mis l'empereur à sa merci, il s'était vu jouer une seconde fois par le vieux fourbe. Il ramena sa horde à l'attaque de Constantinople. Elle était renforcée d'une escadre empruntée aux garnisons navales du Danube. Les vaisseaux de Vitalien s'avancèrent bravement jusqu'à l'entrée de la Corne d'or. Mais ses marins d'eau douce, Gots et Huns pour la plupart, ne purent tenir contre les équipages de la flotte grecque, à la tête desquels se distingua le comte des « excubiteurs », le futur empereur Justin. Les Isauriens de la base navale de Chalcédoine, de qui on avait escompté la défection, augurèrent mal de ce début et ne bougèrent pas. L'armée de terre lâcha pied à son tour et son chef dut se résigner à un mouvement de repli qui ressemblait à une fuite ¹.

¹ Telle est du moins l'impression que laisse le récit de Jean d'Antioche, plus croyable que les renseignements disparates amalgamés tant bien que mal dans la Chronographie de Théophane.

et romaine en Illyrie et dans les provinces danubiennes. La cour pontificale se servait de lui comme intermédiaire pour correspondre avec les Églises qui y demeuraient fidèles à son obédience¹. Justin ne pouvait se passer de son concours dans la partie diplomatique qu'il voulait engager avec le pape Hormisdas. A contre-cœur probablement, il reprit Vitalien dans son personnel gouvernemental. Il rappela son ancien adversaire et, sept jours après sa rentrée à Constantinople, le rétablit dans son grade de maître de la milice². Sévère d'Antioche n'attendit pas beaucoup plus longtemps pour s'apercevoir qu'il était à sa merci.

Dans l'entourage de Justin, Vitalien retrouva son ancien prisonnier Hypatius. Le neveu d'Anastase était sorti indemne de la coupe sombre qui, parmi les parents et les familiers de l'empereur défunt, avait abattu les têtes marquées comme hostiles au nouveau régime. Ceci achève de prouver qu'Hypatius s'était détaché à temps de la faction à laquelle il inspirait encore confiance quand Anastase lui remettait le soin de défendre sa capitale, sa cause et sa personne contre un ennemi qui les menaçait au nom de l'orthodoxie chalcédonienne. Et que l'influence, les conseils ou peut-être les avances de Vitalien aient été pour quelque chose dans cette conversion, on ne peut guère le contester de bonne foi, si, aux indices notés plus haut, on ajoute ceux dont la chaîne va se prolonger jusqu'à la sédition *Nika* inclusivement³.

La première affaire où Vitalien eut l'occasion de se signaler sous le règne de Justin fut son intervention personnelle contre Sévère d'Antioche. Nous avons lu plus haut qu'il parlait, ni plus ni moins, de lui faire couper la langue. On voit par là de quelle nature étaient

¹ Exemple décisif : le *Libellus professionis fidei quem constituit papa Hormisdas sedi[s] Apostolicae dari a singulis episcopis Graeciarum*, republié par Guenther dans *Collectio Avellana*, append. IV, p. 800-801.

² *Vitalianus Scythia Iustini principis pietate ad rem publicam revocatus, Constantinopolim ingressus est [septimoque] receptionis suae die magister militum ordinatus*. MARCELINUS COMES (continuatio editionis secundae : XII. Iustini Aug. et Eutharici. Éd. MOMMSEN, *M. G.*, *Chronica minora*, t. II, p. 101). Pour ne pas se méprendre sur le ton et la portée de cette notice, comparer celle qui la suit immédiatement à cet endroit de la Chronique. Ci-après, p. 187.

³ Janvier 532. Hypatius fut mis à mort, ainsi que le duc Pompée, autre neveu d'Anastase, comme ayant voulu détrôner Justinien. Cette accusation, dépourvue de preuves sérieuses, s'était peut-être grossie de réminiscences démurées dans la mémoire tenace de Théodora.

les services qu'on attendait de cet homme de main et quel zèle il était prêt à déployer. Pour lui procurer cette pièce d'anatomie, ce n'est pas à Hypatius qu'il eut recours, mais au comte d'Orient Irénée, dont Sévère prétend avoir eu à se plaindre ¹, bien qu'Irénée ne l'eût pas serré d'assez près pour l'empêcher de s'échapper. Mais quelques mois plus tard, pendant la vacance du siège d'Antioche, donc avant le mois de mai 519 ², ce fut Hypatius qui reçut de l'empereur mandat de prendre les sanctions rendues nécessaires par la manifestation « nestorienne » dont Serge évêque de Cyrre porte la responsabilité. On ne saurait douter que l'esprit dans lequel il mena son enquête se ressentit fortement de celui qui gouvernait alors la politique religieuse de Vitalien. Il est essentiel d'en tenir compte pour réduire à sa véritable portée la signification de cet incident. On voudra bien se rappeler que nous avons été conduit à évoquer ici cet esclandre parce qu'il aide à comprendre comment et pourquoi l'anathème prononcé contre Théodore par Jacques de Saroug dans sa profession de foi n'empêche pas celle-ci d'être respectueuse des décrets dogmatiques de Chalcedoine et ne l'entache d'aucune complaisance pour la secte monophysite. Cette démonstration n'a pu cheminer qu'à travers d'inextricables broussailles, où elle s'est enchevêtrée, parce qu'on l'eût rendue inintelligible en essayant de la simplifier. Mais si le lecteur qui a eu la patience d'y prendre attention, a le courage de s'imposer un dernier effort, il verra éclater à son regard la preuve irrécusable qu'en ce printemps de 519, l'élection d'un évêque compromis si peu que ce fût dans la faction de Sévère d'Antioche est une hypothèse exclue par une pure et simple impossibilité morale.

VI. — L'AMBASSADE DU PAPE HORMISDAS A LA COUR DE L'EMPEREUR JUSTIN.

Pour poser clairement le problème que nous essayons de résoudre, il nous a fallu rappeler, dès le premier pas de cette recherche, que, le 25 mars 519, peu de semaines avant l'élévation du période de Saroug à l'évêché de Batnān, une ambassade pontificale

¹ Une lettre de Sévère aux habitants d'Antioche était fort injurieuse pour Irénée. ÉVAGRIUS, I. IV, ch. 4.

² Ci-après, p. 189.

parvenait à Constantinople. Elle fut reçue avec des honneurs dépassant les usages ordinaires et extraordinaires de l'étiquette byzantine. Le détail en a été plus d'une fois monté en spectacle. Les envoyés du pape étaient munis d'instructions précises, qui sur la route depuis Avlona avaient déjà reçu un laborieux commencement d'exécution. Aussitôt après les fêtes de Pâques, les pourparlers sérieux s'engagèrent. Ils furent traversés de péripéties, qui, fort heureusement, ne doivent pas nous retenir¹. Ce qui nous y intéresse, c'est le trait par où l'histoire mal connue à laquelle nous nous sommes attardé s'enchaîne avec l'épisode qui en forme la conclusion.

Au moment où se préparait à Byzance le triomphe si longtemps disputé de la christologie orthodoxe, la discorde s'était mise parmi ses défenseurs. A peine arrivés à Constantinople, les envoyés du pape furent assaillis par des donneurs d'avis qui prétendaient les mettre en garde contre les dangers de l'accord qu'ils étaient venus négocier. Les expressions employées dans le tome de S. Léon et dans les canons de Chalcedoine n'avaient pas, disait-on, coupé court à toute équivoque. Sous le couvert de ces formules, les nestoriens avaient réussi à insinuer le venin subtil de leur doctrine. A leurs interprétations ambiguës, il serait prudent d'opposer l'affirmation plus tranchée, autrefois mise en avant par le patriarche Proclus de Constantinople : *Unus de Trinitate passus est carne*². Cet énoncé du dogme de l'union hypostatique n'avait en soi rien de répréhensible. Il se peut même que, livré à une discussion entre théologiens désireux de se comprendre, il eût suggéré un biais favorable pour préparer un arrangement avec les cyrilliens de bonne foi. Mais au point où en étaient les choses, proposer un amendement, eût-il été purement rédactionnel, aux définitions de Chalcedoine, c'était engager les négociations dans la voie fatale où ont péri, au cours de l'histoire humaine, tant d'accords désirables, ruinés ou viciés par des améliorations de la dernière minute.

Les trop fameux moines scythes qui poussaient les envoyés pontificaux sur cette pierre d'achoppement ne peuvent être soupçonnés du dessein prémédité de machiner l'échec final de leur mission. Tout n'était pas pure imagination dans le danger qu'ils

¹ DUCHESNE, *L'Église au VI^e siècle*, p. 49-65.

² Il est communément cité en latin dans les rapports officiels relatifs à cette affaire.

à des moyens plus perfides. Leur chef, Jean Maxence¹, détacha une escouade d'agitateurs pour le perdre en cour de Rome. Un de ces émissaires, nommé Léonce², était parent de Vitalien : circonstance qui en dit long³.

A Rome, les Scythes trouvèrent un puissant auxiliaire en leur compatriote le moine Denys le Petit. Tout le monde connaît, au moins de nom, ce très savant homme, qui fut l'un des précurseurs de l'érudition ecclésiastique proprement dite. En le voyant ici embrigadé dans une entreprise interlope, on croit comprendre pourquoi son œuvre de pionnier comme traducteur, computiste, défricheur de la littérature canonique, tarda quelque peu à être classée officiellement au rang qui lui revient. Pour les Romains de la vieille roche, ce Scythe avait lu trop de grec et leur faisait sentir le désavantage de l'ignorer. Ils s'en méfiaient comme d'un novateur qui ne respectait pas les positions établies. Plus tard, à l'époque de la Renaissance, pour des motifs assez semblables, les hellénistes n'obtiendront d'abord des docteurs de Sorbonne qu'un geste protecteur, accompagné d'un coup d'œil oblique sur leur bissac gonflé de grimoires inquiétants.

Denys rendit à ses compatriotes le service de leur mettre en latin la troisième lettre de S. Cyrille à Nestorius, celle qui contient les douze anathématismes, la meilleure pièce de l'arsenal des monophysites, et d'autres documents que le pape Gélase et en général les théologiens romains préféraient tenir dans l'ombre. Pour faire contrepoids à la position conciliante prise à Constantinople par les délégués pontificaux, les Scythes voulaient forcer le pape à modifier leurs instructions dans le sens des assertions les plus intransigeantes de S. Cyrille.

On croyait assez généralement qu'ils avaient entrepris ce bel ouvrage en se servant de la connaissance qu'ils possédaient par eux-mêmes de l'œuvre du docteur alexandrin. Mais M. B. Altaner,

¹ Les travaux antérieurs sur ce personnage ont été bien mis au point par M. B. Altaner, *Der griechische Theologe Leontius und Leontius der skythische Mönch. Eine prosopographische Untersuchung*, dans *Theologische Quartalschrift*, t. CXXVII (1947), p. 147-165.

² Par une confrontation méthodique des témoignages, M. Altaner a définitivement mis hors de doute que ce Léonce n'a que le nom de commun avec Léonce de Byzance.

³ Le légat Dioscore n'a pas jugé superflu de la signaler à l'attention du pape Hormisdas (*Collectio Avellana*, ep. 216, GUENTHER, p. 675).

au prix d'une discussion sagace et méthodique, a démontré péremptoirement que Denys dut traduire tout exprès à leur usage les documents d'où ils comptaient tirer leurs brandons de discorde. Les agitateurs envoyés par Jean Maxence pour défaire l'accord pendant entre le pape et l'empereur Justin étaient des ressortissants de la culture latine, à peine frottés de littérature grecque. Découverte d'une portée considérable. Elle permet d'entrevoir sous les dissentiments dogmatiques qui paraissent seuls en jeu dans cette querelle, un antagonisme de races et de nationalités, dont la tendance reste constante sous les impulsions variables de l'intérêt politique. Par le jeu irrégulier de ces mobiles inavoués, le cours logique des événements a subi des ruptures, des raccrocs et des rebroussements imprévus, que les écrivains de l'époque et les historiens postérieurs ont dissimulés dans des raccourcis et des artifices de perspective. Envisagé dans sa liaison avec cet imbroglio dont il est inséparable, le cas de notre Jacques de Saroug prend le caractère d'un indice révélateur.

Armés des traductions de Denys, les moines scythes s'employèrent, avec la probité spéciale aux pamphlétaires, à créer ce qu'on appellerait aujourd'hui un mouvement d'opinion. Il ne leur en coûta qu'un peu d'impudence pour amener jusqu'à des évêques envoyés par Théodoric aux mines de Sardaigne et à leur suite des augustinien d'Afrique auxquels la querelle christologique ne disait rien de précis.

Le résultat de cette agitation fut double, et ainsi qu'il vient d'être dit, il ne fut incohérent qu'en apparence. Dès le principe, le pape Hormisdas s'était montré défavorable au Trisagion des moines, dans lequel il ne voyait qu'une innovation superflue et inopportune. Le gouvernement de Constantinople avait commencé par lui recommander le parti vers lequel il inclinait déjà. Plus tard, l'empereur ou plus probablement Justinien, obéissant peut-être à une suggestion de Vitalien, avait engagé Hormisdas à se rallier à la formule des Scythes et à renvoyer ceux-ci à Constantinople. Le pape en resta à son premier avis. Il n'accepta pas de recevoir les émissaires de Jean Maxence, sans toutefois les frapper d'aucune condamnation. Mais quand les moines, lassés de ce refus persistant, parlèrent de retourner à Constantinople, Hormisdas comprit qu'ils voulaient y reprendre leurs manœuvres sur un terrain moins surveillé¹. Il ne leur permit pas de repartir. Ces enrégés en étaient

¹ Et sans doute avec l'appui et la protection de Vitalien.

venus à publier que le légat Dioscore était un hérétique. Descendus à ce degré de passion injuste, ils en firent tant et si bien que le pape, à bout de patience, donna à son officialité l'ordre de les expulser. Leur séjour à Rome avait duré quatorze mois.

De retour à Constantinople, ils ne se privèrent pas de raconter qu'on les avait éloignés avant la rentrée de l'ambassade pontificale pour épargner à Dioscore la confrontation dont ils le menaçaient. Jean Maxence donna une large circulation à ces rodomontades calomnieuses. Cette semence tombait sur un sol où elle n'était que trop assurée de germer tôt ou tard.

Abrégeons cette histoire. Mais sans attendre le moment tout proche où elle va tourner au tragique, il nous paraît qu'elle éclaire déjà d'un jour assez cru un aspect trop peu remarqué du problème concernant la personnalité de Jacques de Saroug. De bonne foi, est-il permis de prétendre qu'on a sérieusement mesuré l'effort qu'on demande à notre crédulité? A la date précise où l'ambassade pontificale louvoyait entre les écueils, à travers les ressacs des courants démontés et à la merci d'une saute de vent, pour mener à bon port ses difficiles négociations, elle aurait, de gaîté de cœur, commis la folle imprudence de laisser élever à l'épiscopat un monophysite notoire. Et pour que rien ne manque à cette invraisemblance, on ajoute, brochant sur le tout, la circonstance aggravante qu'en ce printemps de 519, il y avait près d'un demi-siècle que Jacques de Saroug, « la lyre du Saint-Esprit », remplissait du bruit de sa renommée le monde araméen tout entier. Si le sujet prêtait au badinage nous dirions volontiers : « Voilà à quoi s'expose un professeur trop confortablement établi dans la persuasion que ses élèves ignorent tout ce qu'il ne leur a pas enseigné. »

Prétexter que les délégués du pape Hormisdas, c'est-à-dire en fait le diacre Dioscore, n'ait pas connu la promotion du périodeute de Saroug au siège de Batnân est aussi déraisonnable qu'il le serait d'avancer qu'ayant appris cette élection, il a volontairement fermé les yeux pour ne pas voir qu'elle constituait un défi et une provocation. Supposons bénévolement qu'assailli à son arrivée par de plus graves soucis, il n'ait pas remarqué tout d'abord cette incartade monophysite. Il a eu plus d'une année pour réparer cette omission, une année au cours de laquelle sa vigilance ne put manquer d'être réveillée et stimulée par assez d'avertissements. Pour ce genre de bons offices, il y a en tout temps autour du pouvoir des volontaires qui n'attendent pas d'en être priés. Batnân n'était sans

doute que le siège épiscopal peu reluisant d'une chétive bourgade perdue au bord du désert. Mais nul ne croira que le canton de Saroug était un paradis terrestre, où, par une exception sans exemple dans l'histoire, l'ambition des hommes ne se prenait qu'à des honneurs dignes de leurs compétitions. Il s'y trouvait, n'en doutons pas, des ardélions tout prêts à s'offrir pour exercer le droit de reprise que l'Eglise officielle avait sur le siège usurpé par un monophysite.

Tous tant qu'ils étaient, leur voix eût été couverte par celle de Jean Maxence et de sa bande, qui n'auraient pas laissé échapper une occasion aussi plausible de dénoncer l'hérétique Dioscore coupable de connivence ou de complicité avec le parti sévérien. Mais à quoi bon ratiociner si longuement pour infirmer une possibilité exclue par une preuve directe ? Voici les faits.

VII. — L'AFFAIRE DE L'ARCHEVÊQUE PAUL D'ÉDESSE.

La nomination de Jacques à l'évêché de Batnān engageait nécessairement la responsabilité de son métropolitain l'archevêque Paul d'Édesse. Or, le 4 novembre 519, cinq mois au plus après le sacre de son suffragant, l'archevêque voyait arriver un haut fonctionnaire nommé « Paṭrik », porteur d'un ordre impérial le mettant en demeure d'accepter le concile de Chalcédoine ou de se démettre de son siège. L'archevêque ne fit ni l'un ni l'autre. Il se réfugia dans le baptistère et refusa d'en sortir. « Paṭrik » alors, craignant de désobéir à l'empereur, fut réduit à extraire le récalcitrant de son asile et l'emmena à Séleucie. Tel est le récit de la *Chronique d'Édesse*, qui poursuit en ces termes : « Quand l'empereur apprit que (Paṭrik) avait tiré (l'archevêque) du baptistère, il ordonna de le ramener à son siège dans l'espoir qu'il se raviserait. Paul reprit donc son siège après quarante-quatre jours. Il fut longtemps à Édesse, sans accepter le concile. Voyant qu'il demeurait irréductible, l'empereur le relégua aux Euchaïtes. Paul quitta Édesse le vingt-sept thammouz de l'an 833 (juillet 522). Asclépios lui succéda et arriva à Édesse le 23 de tešrin I^{er} de l'an 834 (octobre 522), trois mois après que Paul eut quitté Édesse ¹. »

¹ I. GUIDI, *Chronica minora* (= *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, *Scriptores syri*, ser. 3, t. IV), p. 10 ; L. HALLIER, *Die edessenische Chronik* (= *Texte und Untersuchungen*, t. IX, 1), LXXXIX (xc), p. 154 ; cf. p. 127.

En continuant de lire les paragraphes qui font suite à celui que nous venons de résumer, nous apprenons quelques faits qui achèvent d'en éclairer le contenu :

1^o Asclépios fut regardé comme le titulaire légitime du siège d'Édesse, jusqu'à sa mort, survenue le 27 juin 525 ¹.

2^o Le 24 décembre 522, deux mois après son intronisation, Asclépios expulsa les moines orientaux (c'est-à-dire perses) et leurs partisans qui habitaient aux environs d'Édesse, parce qu'ils refusaient de recevoir le concile de Chalcédoine ².

3^o Ayant appris le décès de son successeur, Paul présenta une supplique au patrice Mār Justinien. Il rédigea aussi un mémoire pour le patriarche d'Antioche Euphrasius. En retour, il fut autorisé à reprendre possession de son siège. Rentré à Édesse le 5 mars 526, il y mourut le 30 octobre suivant ³.

Le chroniqueur dont nous rapportons ici le témoignage écrivait une quinzaine d'années après les événements. Sur les faits arrivés sous ses yeux à Édesse personne ne songera à lui opposer un démenti atteignant le fond des choses. Il faut pourtant convenir que son récit, tel qu'il nous le donne à lire, ne s'enchaîne pas avec une logique satisfaisante. Entre le moment où « Paṭrik » reçut à Constantinople l'ordre d'instrumenter contre Paul d'Édesse et celui où ce même ordre fut annulé, aucun changement ne s'était produit dans les dispositions de l'archevêque, sinon que sa résistance avait pris une forme que les instructions du commissaire impérial ne prévoyaient pas. L'acte de soumission qu'il s'obstinait à refuser était exactement celui que « Paṭrik » avait, nous dit-on, mandat d'exiger de lui. En cas de refus, il était passible d'une sanction, qui ne différait guère de celle que Paṭrik lui avait appliquée. C'est dans la volonté de l'empereur qu'un revirement avait dû se produire. A quelle cause peut-on raisonnablement l'attribuer ?

Nous nous permettons de penser que cette cause n'a rien de ténébreux. Au mois de novembre 519, il y avait sept mois bien comptés que l'ambassade du pape Hormisdas était à Constantinople. Elle

¹ Il mourut à Antioche où il s'était réfugié pour fuir la terrible inondation de 525. *Chronique d'Édesse*, xc (xci), HALLIER, p. 154 ; cf. p. 128-130.

² *Chronique d'Édesse*, xci (xcii), HALLIER, p. 155 ; cf. p. 130-131.

³ *Ibid.*, xciii (xciv), HALLIER, p. 155 ; cf. p. 131.

devait y rester huit mois encore. Le pape lui avait donné l'ordre formel de ne repartir qu'après avoir dûment constaté que l'accord conclu avec l'empereur avait reçu un sérieux commencement d'exécution. Il lui était spécialement recommandé de surveiller de près la reconstitution d'une hiérarchie orthodoxe. La correspondance du pape avec ses légats prouve par plus d'un exemple qu'il tenait la main à cette réforme et n'hésitait pas à intervenir pour faire redresser des choix qu'il jugeait malencontreux ¹. Il est donc certain, de certitude absolue, qu'à l'ambassade pontificale on eut connaissance des incidents arrivés à Édesse. Le diacre Dioscore ne put se méprendre sur le but visé par cette opération policière ; et si elle tourna court, il fut nécessairement pour quelque chose dans ce dénouement imprévu. Preuve sans réplique que l'archevêque Jean ne fut pas frappé pour refus de souscrire aux définitions de Chalcédoine. Jamais les envoyés romains n'eussent laissé rapporter une mesure qu'ils avaient le mandat impératif de réclamer. Il s'ensuit de là qu'elle fut annulée pour leur donner satisfaction.

Le Chroniqueur édessénien ne souffle pas mot de cette intervention : son mutisme rentre dans un système dont lui et ses pareils ne se départent qu'en de très rares occasions. C'est à peine si, de loin en loin, les documents orientaux laissent filtrer une allusion furtive et voilée aux tractations diplomatiques, dont les pièces officielles sont en grande partie conservées dans la *Collectio Apellaniana*. Mais les faits qu'ils tiennent pour non avenus ou qu'ils taisent de parti pris laissent un vide dans leurs narrations. Sans contenir de mensonge proprement dit, l'exposé de la *Chronique d'Édesse* est ici marqué d'une inconséquence volontaire qui ressemble à une contradiction. Il y manque le détail précis qui en éclaircirait les dessous et permettrait d'en concilier les apparences discordantes.

Le point central de la difficulté est d'expliquer comment l'empereur Justin, au vu et au su des légats pontificaux, aurait cassé, sans autre forme de procès, une mesure qui venait à peine d'être prise en son nom contre un évêque, en révolte déclarée contre les définitions de Chalcédoine. Il saute aux yeux que les choses n'ont pu se passer ainsi et que les faits matériels doivent comporter une autre interprétation. A notre avis, le joint où le faux se soude au vrai est dissimulé dans un nom auquel on n'a pas pris assez d'attention.

¹ A qui voudra en avoir le cœur net, il suffira d'un regard sur le regeste d' Hormisdas dans Jaffé.

Le « Patrik » à qui fut confiée la mission d'assainir la situation religieuse à Édesse n'était autre que le comte d'Orient Patricius, qui avait été consul en 500 avec Hypatius le neveu d'Anastase dont nous avons dû nous occuper un peu longuement¹. On n'aura pas oublié qu'au moment le plus hasardeux de la révolte de Vitalien, il avait été chargé par l'empereur de parlementer avec le redoutable partisan. Si, à cette heure de suprême détresse, Anastase, totalement désarmé, lui avait donné carte blanche pour amadouer le rebelle, c'est apparemment parce qu'il le savait mieux préparé qu'un autre à s'en faire écouter. Le rusé vieillard connaissait son monde, mais peut-être dans l'urgence du danger perdait-il de vue que, de son côté, Vitalien possédait des moyens de persuasion, contre lesquels Patricius n'était pas résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

A l'automne de 519, le maître de la milice de Thrace était redevenu dans l'État une puissance avec laquelle il fallait compter et dont la politique triomphait jusqu'à nouvel ordre dans les conseils de l'empereur Justin. Est-ce par l'effet d'un simple hasard que, parmi les chefs d'avant-garde de la réaction chalcédonienne, on retrouve, employés à des missions assez pareilles, Hypatius à Cyrre et Patricius à Édesse? Tous deux avaient eu, au cours des mêmes événements, quoique dans des conditions assez différentes, l'occasion de subir l'influence personnelle de Vitalien. On ne fait ni à l'un ni à l'autre une gratuite injure, en supposant qu'avec son talent de conducteur d'hommes, l'audacieux partisan avait trouvé la séduction appropriée pour leur inspirer la foi en son étoile. Passés au service de la restauration orthodoxe, ils la servaient avec un zèle sincère, nous n'en doutons pas, mais qui ne les empêchait pas de garder, à toute fin utile, l'œil ouvert sur les plans politiques du maître de l'heure.

En ce qui concerne Patricius, des indices sérieux, en concordance parfaite avec toute la suite des événements, conduisent à la conclusion fort plausible qu'il avait voulu imposer à l'archevêque d'Édesse une mesure qui dépassait les instructions des légats. Accepter le

¹ Ci-dessus, p. 165-173. Le pseudo-Zacharie (I. VII, ch. 4) parle de ce Patricius comme d'un vieux brave homme, chrétien fidèle, mais qui n'était pas à la hauteur de son rôle, quand il commandait l'armée romaine contre les Perses. Nous retrouverons le personnage dans l'*excursus* annoncé, p. 170,

concile de Chalcédoine était une formule élastique, qui en ces temps troublés était susceptible de couvrir des actes de répression arbitraires et même des violences répréhensibles. Les moines de Jean Maxence et Vitalien avec eux ne l'entendaient pas comme le pape lui-même. Puisque ces brouillons n'avaient pas reculé devant l'énormité d'accuser d'hérésie le diacre Dioscore, quoi d'étonnant que Paul d'Édesse ait été en butte de leur part à des attaques aussi gratuites ? A leurs yeux la formule : *Unus de Trinitate passus est carne* était devenue comme la devise et le mot de passe de l'orthodoxie. Il a suffi peut-être que l'archevêque Paul ait refusé d'y souscrire pour se voir taxé de complaisance envers le nestorianisme. Ou bien n'aurait-on pas prétendu le forcer, au nom de l'orthodoxie chalcédonienne, à rayer des diptyques de son Église la mémoire d'Ibas ? Ce n'est pas là une supposition en l'air, car elle ne se raccorde que trop naturellement aux signes avant-coureurs de la funeste querelle des Trois Chapitres qui étaient déjà visibles à cette époque. Mais il est de toute évidence que sa prétendue opposition au concile de Chalcédoine n'allait pas au delà d'une résistance légitime ou du moins excusable aux exagérations des cyrilliens intolérants ; sinon les représentants du pape Hormisdas n'auraient pu que l'abandonner à son sort sans chercher à le défendre.

Il est bien vrai que, deux ans plus ou moins après leur départ, le gouvernement grec était finalement résolu à écarter l'archevêque Paul. Différentes raisons d'opportunité peuvent l'y avoir poussé. Au cours de ces deux années, le ralliement de la population syrienne au concile de Chalcédoine s'était poursuivi par des mesures de contrainte qui avaient fatalement dégénéré en une persécution implacable contre les insoumis. Ces violences désolaient et scandalisaient les bonnes âmes étrangères aux rancunes et aux représailles qui les déshonoraient. Toute cette persécution policière rencontrait des résistances et des refus de collaboration dont le pouvoir s'irritait d'autant plus que, dans le moment même où il s'épuisait en efforts brutaux et maladroits afin d'anéantir la faction monophysite, il se leurrait de l'espoir que, pour rallier les éléments modérés du parti, il lui suffirait d'afficher une hostilité intransigeante contre leurs adversaires nestoriens. Illusion d'un théologien couronné, à laquelle se mêlait le calcul chimérique de réduire l'influence de la Perse, où la population chrétienne s'organisait en Église séparée, sous l'enseigne, au moins nominale, de la théologie nestorienne. A Édesse, où les deux confessions rivales avaient

dominé tour à tour, elles avaient trop de vieux comptes à régler. On comprendrait sans peine que l'archevêque Paul, sollicité soit de souscrire à la formule anti-nestorienne de Jean Maxence, soit de prendre une attitude agressive contre la postérité de l'École des Perses, ait montré peu de penchant à allumer de ses mains un nouveau brandon de discorde quand il en restait tant d'autres assez difficiles à éteindre.

Quoi qu'il en soit de cette supposition, dont les attaches avec la réalité historique sont indéniables, un fait demeure et il n'a rien de conjectural. Si l'archevêque Paul avait été frappé pour refus d'accepter le concile de Chalcédoine, le premier soin de son successeur Asclépios eût été d'inscrire aux diptyques de son Église la mémoire du concile litigieux. Il n'en fut rien. Ainsi que nous l'avons rappelé, son intronisation fut signalée par l'expulsion des moines « orientaux » et de leur clientèle, établis dans les faubourgs de la ville. Mais d'un acte réparant la radiation du « synode » dans les diptyques d'Édesse, il n'y a nulle trace dans la Chronique ni en cette occasion ni ailleurs. C'est donc par une volontaire impropreté d'expression que la liste épiscopale d'Édesse porte que l'archevêque Paul fut d'abord suspendu puis déposé pour refus d'adhérer au concile de Chalcédoine.

Ce qui se cache sous cette figure de style n'a rien de mystérieux. La *Chronique d'Édesse* est généralement regardée comme remontant aux années 540-550. A ce moment, Justinien était engagé à fond dans la bataille des Trois Chapitres. Le rédacteur, qui ne se cache pas de respecter et même d'admirer Ibas ¹, devait déplorer et réprouver dans le fond de son âme une campagne dirigée contre une des célébrités de son Église. Or le ralliement de Justinien à la tendance doctrinale des moines scythes fut incontestablement l'un des prodromes de l'état d'esprit qui aboutit à ce conflit exaspéré. Il semble bien que la mauvaise querelle cherchée à l'archevêque Paul n'eut pas d'autre origine. Ce qui suffirait à le prouver, c'est que, dans cette affaire, il eut l'appui des légats du pape Hormisdas et que ce fut seulement après leur départ que le gouvernement crut pouvoir se débarrasser de lui. Ayant à mentionner ces incidents, l'auteur de la Chronique se borne à les glisser dans des allusions

¹ § LIX, ܐܝܒܐ ܕܥܕܝܣܝܐ, « le grand Ibas » ; § LX, ܐܝܒܐ ܕܥܕܝܣܝܐ ܐܠܝܡܝܢܐ, « l'éminent Ibas ». HALLIER, p. 151.

d'une sincérité approximative. Sous un despote tel que Justinien, la réalité qui crève les yeux est assez souvent ce qu'il est le plus malaisé et le plus superflu d'articuler distinctement. Il écrivit donc que l'archevêque Paul avait été frappé pour refus de soumission au concile de Chalcédoine, laissant sous-entendre qu'il s'agissait d'une clause interprétative ajoutée par une addition arbitraire de la théologie impériale.

Les chroniqueurs monophysites ne s'y sont trompés que dans la mesure où il leur plaisait de tirer des démêlés de l'archevêque Paul avec la police de l'empereur Justin une preuve de la résistance rencontrée à Édesse par la réaction chalcédonienne. Mais ils laissent clairement paraître que Paul ne passait pas chez eux pour un réfractaire de conviction bien assurée. Le pseudo-Zacharie raconte de lui une anecdote inconciliable avec les faits qui nous sont connus¹. Quand il fut nommé évêque d'Édesse², il aurait écrit au patriarche Flavien d'Antioche, dont il avait été le syncelle, une lettre où il s'engageait à ne pas recevoir le synode³. Après l'expulsion de l'archevêque légitime, ce document tomba entre les mains de son successeur l'intrus Sévère, qui le mit sous les yeux de son auteur venu à Antioche pour le saluer. Sévère, avec une charité, qui, on en conviendra, était bien peu dans ses habitudes, s'interdit de faire du scandale autour de cette pièce à conviction et se contenta d'une promesse verbale d'amendement. Le narrateur ne songe pas à dire si cet archevêque chalcédonien, qui allait ainsi présenter ses hommages au patriarche hérétique, chef reconnu de la secte, avait commencé par répudier l'obédience orthodoxe. Il se tait sur ce détail embarrassant. Son récit donnerait plutôt à entendre que Sévère le tint quitte de cette formalité. Mais Zacharie accorde pourtant qu'au début du règne de Justin, l'archevêque d'Édesse fit d'abord bonne contenance, soutenu qu'il était par la fermeté de ses ouailles, qui eurent beaucoup à souffrir à cause de lui. Rien n'est dit au sujet de sa première captivité à Séleucie ; moins que rien sur les

¹ L. VIII, ch. 4 ; éd. Brooks, l. c., p. 74-75.

² En 510.

³ Dans la traduction Ahrens-Krüger, les rôles sont intervertis. C'est Flavien qui aurait été syncelle de Paul d'Édesse, et celui-ci l'aurait engagé à ne pas recevoir le synode (*Die sogenannte Kirchengeschichte der Zacharias Rheter*, p. 153). La phrase syriaque, flasque et inarticulée, n'exclut pas cette interprétation, pourtant moins vraisemblable. Mais la portée du témoignage n'est pas modifiée par cette nuance aberrante.

circonstances qui rendent intelligible sa prompte réintégration. De sa rélégalion aux Euchaïtes, on rappelle seulement qu'il s'en tira par une défaillance et que ses diocésains lui firent si durement sentir son ignominie qu'il ne survécut pas à sa honte. Personne ne nous demandera de discuter plus longuement ce récit qui, d'un bout à l'autre, trahit, sans même chercher à la dissimuler, l'invention artificielle.

Jean d'Asie garde sur Paul d'Édesse un silence d'où il ressort qu'il ne le comptait pas pour une des victimes de la persécution de Justin. Un autre chroniqueur anonyme, dont la narration a été reproduite par Michel le Syrien¹, traite Paul d'Édesse avec encore moins de cérémonie. Il l'appelle un chalcédonien (dans son langage : un nestorien), qui feignait d'être opposé au concile dont il restait partisan au fond du cœur. Suit un conte à dormir debout, à l'effet de faire croire que les monophysites d'Édesse, connaissant leur homme, s'entendirent avec lui pour donner le change aux agents du pouvoir par un simulacre de résistance².

VIII. — LES DESSOUS POLITIQUES D'UN DISSSENTIMENT RELIGIEUX.

Au lecteur, s'il en est un, qui a pris la peine méritoire de suivre cet exposé, aride et maussade en dépit de ses aspects tragi-comiques, il doit maintenant sembler étrange que de graves et clairvoyants historiens se soient laissé conter que Jacques de Saroug, étant ce que l'on dit, put achever paisiblement sa carrière dans son diocèse infréquenté, par un hasard assez pareil à la chance qui les a soustraits eux-mêmes à la nécessité de lire ses œuvres. *Quandoque bonus dormitat Homerus*, et honni soit qui mal y pense ! Mais il faut pourtant répéter, en tout respect pour ces maîtres, qu'on les a mystifiés sur les vraies données de la question.

C'est tendre un piège à leur bonne foi que de leur faire accroire que tout le problème se réduit à supposer une circonstance inexplicquée à la faveur de laquelle Jacques de Saroug a pu se maintenir en possession paisible de son siège quand toute la hiérarchie monophysite s'écroulait sous l'orage. La foudre a, en effet, de ces caprices

¹ L. IX, ch. 13-14 ; éd. J.-B. CHABOT, t. II, p. 174.

² Ibid.

en certains climats ! Mais le paradoxe qu'on néglige de rendre plausible, c'est que ce prétendu sectaire, tenu à l'écart jusqu'à l'année 519, 67^e de son âge, par les empereurs de son bord, a été placé sur le chandelier dès le début de la réaction chalcédonienne de Justin. Il a été intronisé par l'archevêque d'Édesse dont il était suffragant, juste au moment où se trouvaient réunis contre lui, au vu et au su des ennemis résolus à se débarrasser du métropolitain, plus de chefs de récusation qu'il n'en fallait pour faire échouer ou révoquer à bref délai une nomination aussi provocante. On en a maintenant le tableau sous les yeux ; mais nous sommes encore loin d'avoir dit tout l'essentiel sur les forces élémentaires qui rendaient inévitable le choc des puissances légitimes, des sectes, partis, factions et coteries impliqués dans le conflit où le sort de Jacques de Saroug se jouait avec celui de l'Église d'Orient.

L'ambassade pontificale quitta Constantinople vers le 10 juillet 520 ¹, après un séjour d'environ 16 mois. Jusqu'à la fin, sa mission avait été une lutte incessante contre des dangers de rupture, qui surgissaient ou renaissaient de toutes les anfractuosités d'un terrain semé d'embûches. Peu de jours après ² le départ des légats, Vitalien était poignardé avec deux officiers de sa suite au Palais impérial ³. Par toutes les circonstances de cet assassinat il est plus que suffisamment clair qu'un guet-apens aussi caractérisé n'avait pu être comploté et perpétré sans la connivence du pouvoir, pour ne rien dire de plus.

Comme suite à l'heureuse issue des négociations auxquelles Vitalien avait donné le branle et dont le succès lui était dû pour une large part, un tel épilogue a de quoi surprendre même ceux qui savent le mieux que l'ingratitude est une ressource suprême, dont les mai-

¹ DUCHESNE, *L'Église au VI^e siècle*, p. 63-64.

² Le simple rapprochement des dates ne permettrait pas de décider si le départ des légats précéda ou suivit la mort violente de Vitalien. Mais le gouvernement impérial ne pouvait compter qu'on lui épargnerait l'imputation d'avoir trempé dans cet assassinat, même s'il avait donné moins de prise au soupçon. Il est peu vraisemblable qu'il eût laissé partir les envoyés du pape sous l'impression d'un crime qui leur entr'ouvrait une perspective d'avenir bien peu rassurante.

³ *Vitalianus consul, septimo mense consulatus sui, sedecim vulneribus confossus, in Palatio cum Celeriano et Paulo satellitibus suis interemptus est.* MARCELLINUS COMES, *Chronicon*, éd. MOMMSEN, l. c. p. 101. Cette annonce suit immédiatement la notice citée plus haut, p. 172, note 2.

tres du monde doivent se réserver l'emploi sous le couvert de la raison d'état. Mais dans le cas présent, la logique et l'à-propos y manquaient moins que les bienséances morales. En apportant un appoint décisif au mouvement d'union avec l'Église de Rome, Vitalien avait rendu le service pour lequel on l'avait amnistié et remis à un poste du haut commandement. L'importance même de son succès menaçait de le rendre encombrant. Son rôle utile était achevé. Ce que l'empereur et son personnel politique avaient repris de son plan, ils entendaient bien ne point partager avec lui le soin de le réaliser. Si on laissait le champ libre à l'ancien rebelle, il aurait vite fait d'engager les événements sur une pente qu'on aurait à remonter quand il serait trop tard.

Dans la réaction violente des orthodoxes contre la faction sévérienne, l'antipathie de race et l'amour-propre national entraient pour une part qu'on n'a pas toujours mesurée avec assez d'attention. Pour l'orgueil hellénique, c'était une humiliation cuisante de subir la domination factieuse des moines syriens, à peine dégrossis ou totalement illettrés, qui, à Constantinople même, en étaient venus à parler en maîtres sur la place publique et jusque dans les conseils de l'Église. Leur arrogance avait finalement pu être brisée pour tout de bon, on s'en flattait du moins. Mais où serait le profit d'avoir chassé ces barbares, si, à la place qu'ils avaient usurpée, on laissait s'installer des Latins, autres barbares, civilisés ceux-ci, mais par là-même plus menaçants pour la suprématie politique de la race grecque?

Là était le danger trop certain sur lequel les gardiens attitrés de la tradition hellénique ne s'aveuglaient pas. Sans doute Jean Maxence et sa bande de polémistes tapageurs n'étaient pas de taille à tenir tête aux hommes d'État du Palais sacré. Mais ils avaient à Rome des alliés plus dangereux. Denys le Petit, qu'on venait de voir à l'œuvre, avait toute la confiance de Cassiodore, le conseiller le plus écouté du roi des Ostrogoths Théodoric. Avec ce dernier tout au moins il fallait compter. Le pape lui-même donnait l'exemple de cette prudence. Avant d'engager les pourparlers qui mirent fin au schisme acacien, il voulut s'assurer que Théodoric n'en prendrait pas ombrage. Pour en avoir le cœur net, il se rendit en personne à Ravenne¹. Le roi des Ostrogoths n'attendait rien de bon d'un rapprochement entre l'ancienne Rome et la nouvelle.

¹ *Liber Pontificalis*, LIV : *Hormisdas*, éd. DUCHESNE, t. I, p. 270.

puisqu'on avait d'abord songé à un candidat qui ne justifiait pas de cette condition. Un an plus tard, au moment où la délégation romaine allait quitter Constantinople, sa mission terminée, il était devenu scandaleusement clair que ce choix n'avait été qu'un pis-aller. Dans un rapport au pape, les légats ne se gênent guère po ur insinuer que l'empereur avait eu la main forcée par la cabale des moines scythes. Le fait est que Justin sentit le besoin de s'excuser auprès du pape, par des explications qui trahissent un certain embarras ¹.

Si libre d'ambition personnelle qu'on aime à se figurer le diacre Dioscore, il n'est conforme ni à l'histoire ni à la simple psychologie de le supposer insensible aux menées des adversaires qui à Rome autour du Latran et à la cour de Constantinople épiaient les moindres faux pas, d'où ils tireraient un prétexte pour le perdre. Et l'on voudrait qu'ainsi harcelé et tenu en haleine, un diplomate émérite ait commis la faute incompréhensible de laisser en possession de son siège un évêque monophysite installé de la veille, comme à point nommé, pour lui donner l'occasion d'une aussi énorme sottise. Et que ses adversaires lui aient permis de s'obstiner impunément dans cette erreur, de longs mois durant, même après qu'ils l'avaient vu obligé d'intervenir pour tirer d'un autre mauvais pas l'archevêque responsable de cette provocante maladresse : les excellents et consciencieux critiques, qui nous invitent par leur exemple à fermer les yeux sur ce tissu d'invéraisemblances, n'y ont pas regardé. Pareille distraction peut arriver même à des sages brevetés.

¹ Ibid., ep. 241 (1 mai 521), GUENTHER, p. 740-741. La même préoccupation perce dans une lettre du patriarche Épiphané de Constantinople, adressée au pape Hormisdas en même temps que celle de l'empereur. Ibid., ep. 242, GUENTHER, p. 741-742. Ayant échappé au guépier d'Antioche et à la géhenne d'Alexandrie, le diacre Dioscore se trouva disponible pour une autre faveur, encore moins enviable, de la destinée. A la mort du pape Félix IV († 22 sept. 530), il fut élu pour lui succéder par la grande majorité du clergé de Rome, tandis que la plupart des sénateurs faisaient prévaloir le choix du primicier Boniface : en quoi ils se montraient dociles à la consigne reçue de Ravenne, comme le sénat en bloc avait eu la faiblesse de l'être dans les honteux procès de Boèce et de Symmaque. Par la servilité de l'aristocratie romaine, Dioscore se trouvait dans une situation sans issue ; mais fort heureusement pour lui, il mourut au bout de 28 jours (voir DUCHESNE, *L'Église au VI^e siècle*, p. 144). Chez les historiens dont les préférences vont au parti germanique, Dioscore continue de faire figure d'antipape.

Reste un dernier témoignage, difficile à récuser, car il émane de Jacques de Saroug lui-même. Il est consigné dans une lettre, qui se lit encore aux fol. 288-291 du manuscrit Mus. Brit. Add. 14587, daté de l'année 607, ainsi qu'il a été rappelé plus haut ¹. L'antiquité de cette copie ne serait point par elle-même une garantie suffisante, puisque le même manuscrit contient plusieurs lettres pseudépigraphes attribuées à notre auteur. Mais celle-ci ² ne donne prise à aucune contestation justifiée.

La lettre est adressée à l'archevêque Paul à l'occasion de son retour à Édesse, après sa détention à Séleucie. Empêché par l'âge et la maladie d'aller lui présenter en personne ses hommages et ses félicitations, Jacques les lui envoie par écrit : première circonstance à peser soigneusement. En ce moment où la police d'État gardait l'œil ouvert sur la proie qu'elle s'était vue forcée de lâcher, Jacques avait, pour lui-même et pour son métropolitain, les plus pressantes raisons de se tenir coi, s'il avait été le monophysite impénitent auquel on a fait après coup une bruyante réputation. Il n'y paraît guère. Sous couleur d'exprimer les sentiments intimes de son auteur, la lettre est en réalité le manifeste d'un parti soucieux avant tout d'affirmer son triomphe et de narguer ses adversaires.

Cette épître d'un style pompeux commence par un développement oratoire, où l'archevêque Paul est longuement comparé à Joseph vendu par ses frères. Il y est dit que son arrestation avait été provoquée par une infime minorité de la population d'Édesse et que ces mauvais chrétiens ou leurs suppôts l'avaient aggravée d'odieuses et inconvenantes brutalités. Certaines expressions semblent viser les nestoriens ; et cette imputation ne laisserait pas d'être embarrassante s'il était possible de la prendre au pied de la lettre, puisqu'en définitive le commissaire impérial Patricius avait reçu ses instructions à Constantinople. Mais celui qui parle est un poète à qui sa réputation littéraire et ses habitudes de métromane ne permettent pas de rien dire simplement. Dans le cas présent, plus d'une bonne raison le forçait à laisser flotter un certain vague sur les incidents auxquels il faisait allusion. En y regardant bien, on s'aperçoit que son pathos amphigourique est un pur artifice pour amener l'occa-

¹ Cf-dessus, p. 144.

² OLINDER, op. XXXII, p. 241-246 ; MARTIN, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. c., p. 265-271 ; trad., p. 271-275.

sion d'affirmer que la foi de l'archevêque Paul ne pouvait être entachée de nestorianisme, puisque le très pieux empereur glorieusement régnant avait pris sa défense. En dernière analyse, cette insinuation cauteleuse imputait aux nestoriens d'Édesse l'initiative des poursuites qu'il était impossible d'attribuer à ses véritables auteurs. Elle tendait à créer l'impression que l'archevêque avait souffert persécution de la part des dissidents, qui étaient en effet, mais d'une tout autre façon, à l'origine de ses épreuves.

Ce renversement des rôles n'est pas niable, même s'il garde quelque chose de louche et de fuyant dans l'expression. Par ce biais, bien ou mal trouvé, l'auteur entre dans un éloge emphatique de l'empereur Justin, où sa pensée devient d'une netteté qui ne laisse place à aucune hésitation. Justin y est égalé au roi Abgar et à Constantin le Grand; grâce à l'archevêque Paul et pour la gloire de sa ville épiscopale, la foi du monarque invincible va resplendir dans tout l'Orient. Le dithyrambe s'achève sur le même diapason. Or, à la date où Jacques lui prodiguait ces adulations, il y avait près d'un an et demi que les coryphées de la secte monophysite, Sévère réfugié en Égypte, Philoxène de Mabbog exilé à Philippopoli, sans compter d'autres porte-parole moins sonores, amenaient leurs partisans contre cet hérétique et ce persécuteur. Dans toute la Syro-Palestine et la Mésopotamie romaine, on n'aurait pas trouvé un seul monophysite d'aucune nuance pour démentir ces excitations haineuses et ces appels à la révolte. Celui qui se serait risqué à célébrer Justin comme un parangon d'orthodoxie aurait été mis au ban de toute la secte, sans distinction de nuances. Il n'y a ni dénégation, ni échappatoire, ni *distinguo* qui tiennent contre cette évidence.

C'est durant la brève accalmie qui suivit la première libération de l'archevêque Paul que notre poète aura pu se mettre à composer l'*Homélie sur Marie et le Golgotha*, à laquelle nous voici revenus au bout de la longue enquête dont elle a été l'occasion. On dirait que le vieillard, rasséréné par l'heureux effet de cette mesure de clémence, a cru l'occasion propice pour travailler à l'apaisement des esprits, puisque le pouvoir lui-même avait montré qu'il n'était pas impossible de l'amener à revenir sur un acte de rigueur inintelligente. Un évêque décrété d'hérésie avait été maintenu en fonction sans avoir eu à se rétracter : preuve par le fait que les auteurs de ces accusations étaient, en fin de compte, contraints de reconnaître leur foi et leur croyance dans une doctrine qu'ils étaient habi-

de bonne foi. Il n'avait pas tardé à s'apercevoir que l'embellie dont il s'était un moment réjoui ne serait que passagère, et qu'à Édesse le dissentiment tenait à une détermination préconçue, à laquelle le gouvernement dominé par Justinien ne renoncerait pas. Son poème sur Marie et le Golgotha demeura inachevé.

IX. — PAR MANIÈRE DE CONCLUSION.

Ce serait nous attribuer trop d'importance de clore cette longue étude par une conclusion en forme. Celle qui ressort des faits que nous avons laissés parler donne raison à feu Mgr Abbeloos et à notre confrère de très respectable mémoire, le P. Henri Matagne, à qui nous serions heureux de renvoyer tout l'honneur du triomphe tardif de leur thèse.

Jacques de Saroug est devenu monophysite au titre posthume, dans une légende fabriquée à frais communs par une postérité à la fois moutonnaire et hargneuse. D'une part, les chroniqueurs et hagiographes imbus des haines et des préventions de la secte jacobite ont dénaturé les circonstances de son rôle historique, par ignorance autant que par mauvaise foi. De l'autre, toute une école de faussaires, comptant sur l'impunité, ont travaillé à qui mieux mieux dans son héritage littéraire. Nous avons vu ci-dessus quelques échantillons de leur effronterie et de leur maladresse ¹.

Aux critiques qui hésiteraient malgré tout à revenir sur la chose jugée en suprême instance, nous demanderons simplement de prendre en considération un point de fait aisé à vérifier. Parmi les écrits qui ont révélé à l'érudition occidentale l'existence et le nom de Jacques de Saroug, plusieurs sont d'ores et déjà reconnus pseudépigraphes ou assurés de l'être quand on tirera la conclusion des rapports d'experts où ils sont condamnés virtuellement. Quelques exemples :

1° L'homélie sur le baptême de Constantin (*BHO.* 1070-1071). On en a disserté tant et si bien qu'un beau jour ce flot d'éloquence a

¹ Certains d'entre eux ont fait du disciple de l'archevêque Nonnus un sectaire fanatique, plus agressif et plus déloyal que Sévère d'Antioche et même que Philoxène de Mabbog. Nous n'avons pas à tenir compte ici de ces brutalités naïves. Les critiques auxquels on les objecterait seraient les premiers à les récuser comme des interpolations.

impatienté W. Levison, qui l'a asséché pour tout de bon. Le redoutable critique, finissant par où d'autres auraient dû commencer, a confronté cette pièce exotique avec les documents garantis par une tradition incomparablement mieux étudiée. Son verdict a été formel : cette homélie prétendue poétique a été fabriquée dans un milieu soumis à des influences latines ¹ !

2^o Homélie sur les Huit Dormants d'Éphèse (*BHO.* 1021-1022). Il y est affirmé que les martyrs se sont endormis pendant la persécution de Dèce (249-251) et réveillés 350 ans plus tard : chiffre libellé en toutes lettres et garanti par le mètre. Faut-il rappeler que Jacques est mort en 521 ² ?

3^o La *Lettre aux Himyarites*, exhumée par M. G. Olinder du manuscrit du Musée Britannique Add. 14587 plusieurs fois mentionné ci-dessus et du manuscrit 17163, à peu près de la même époque ³. L'âge respectable de ces deux parchemins jacobites ne change rien à la circonstance fâcheuse que les martyrs du Nağrān sont morts à l'automne de l'année 523 ⁴ et que, partant, la nouvelle de leur fin glorieuse n'a pu parvenir à leurs coreligionnaires d'Osrhoène que plusieurs années après la mort de l'évêque de Batnān. Sans compter qu'à cette date, on avait là d'autres soucis.

4^o Homélie métrique sur le roi Alexandre. Le thème en est emprunté à une recension syriaque du pseudo-Callisthène qui a passé par le pehlvi. Il y est parlé de Gog et de Magog, identifiés aux Huns qui envahirent la Syrie en l'année 826 des Séleucides (514-515). Pour sauver l'authenticité de l'homélie ⁵, il faut supposer que le texte de Jacques a été remanié et que le modèle syriaque dont l'auteur s'est inspiré n'est pas celui qui s'est conservé, mais un autre qui ne contenait pas comme ce dernier une allusion à Mahomet. Nöldeke lui-même, plus généreux qu'à son ordinaire, a

¹ *Konstantinische Schenkung und Silvester-Legende*, dans *Miscellanea Franceseo Ehrle* (= *Studi e testi*, t. 38), p. 159-247 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLIV, p. 164.

² *Anal. Boll.*, t. XLI, p. 6, note.

³ OLINDER, *Iacobi Sarugensis epistolae*, ep. XVIII, p. 87-102.

⁴ Preuves résumées dans *Comm. marty. rom.* (1940), au 24 octobre : S. Aretae et sociorum eius, p. 473-474.

⁵ Le très méritant Rubens Duval, passant outre à l'avis de Nöldeke, a défendu cette cause perdue, avec l'assurance commandée d'un avocat d'office plaidant *pro Deo* (*La littérature syriaque*, 3^e éd., 1907, p. 321-322).

essayé de mettre Mahomet hors de cause ¹. Mais Mahomet écarté, les éléments constitutifs de ce centon rendraient encore impossible de faire remonter leur assemblage au début du vi^e siècle. L'illustre maître qui en avait le premier discerné la provenance, savait déjà très bien qu'il fallait renoncer à découvrir ou à subodorer des traces d'emprunts littéraires au pehlvi, avant la fin de l'époque sassânide. Aujourd'hui d'autres chercheurs, qui ont poussé plus loin leurs explorations dans la voie ouverte par ce génial précurseur, semblent avoir abaissé plutôt que remonté la date qu'il assignait aux plus lointains méandres de la tradition ².

Qu'on nous pardonne d'égayer en finissant cette morne et interminable étude, par une observation qui nous excusera, nous l'espérons, non pas de nous être intéressé à Jacques de Saroug, mais d'avoir paru croire que d'autres s'y intéresseraient autant que nous. Le cas de cet estimable poète, puisque poète il y a, est ici un exemple symbolique, d'où il sort une leçon de méthode qui dépasse la modeste importance du personnage. Les critiques universellement respectés qui l'ont déclaré monophysite ont, par une surprenante exception, sacrifié aux témoins syriaques, qu'ils n'estiment guère, un auteur grec, qui avait pourtant le droit le plus certain à leur préférence.

Jacques de Saroug a été, à très bon escient, reconnu orthodoxe, par Timothée prêtre de la Grande Église à Constantinople, dans son traité *περὶ διαφορᾶς τῶν προσερχομένων τῇ εὐαγγελίᾳ ἡμῶν πίστει* ³. Ce Timothée écrivait, croit-on, au commencement du vii^e siècle ⁴. S'il fallait le rajeunir de quelques années, son témoignage en deviendrait encore plus décisif, pour une raison facile à comprendre.

¹ *Beiträge zur Geschichte des Alexanderromans*, dans les *Denkschriften* de l'Académie de Vienne, t. XXXVIII, 5 (1890), p. 27-33.]

² Les conditions générales du problème sont supérieurement touchées par C. A. NALLINO, *Tracce di opere greche giunte agli Arabi per trafila pehlevica*, dans *A Volume of Oriental Studies presented to Edward G. Browne* (Cambridge, 1922), p. 345-363, et par G. GABRIELI, *L'opera di Ibn al-Muqaffa'*. I. Le traduzione, dans *Rivista di studi orientali*, t. XIII (1931-1932), p. 207-218.

³ Ἰάκωβος, οὐχ ὁ τῶν Βάτων δρθόδοξος, ἀλλ' ἕτερος αἰρετικὸς. *P. G.*, t. LXXXVI, col. 41.

⁴ B. ALTANER, *Patrologie* (Fribourg-en-Br., 1938), p. 332.

allait répétant : « Prenez mon ours ». Mais le ridicule n'est peut-être pas tout entier de leur côté. Que l'on pardonne à l'un d'entre eux d'en faire la remarque sans aucune intention de persiflage ou d'ironie, au terme d'une carrière déjà longue. Nous avons connu des philologues à l'ancienne mode qui n'étaient pas éloignés de regarder comme une supériorité d'ignorer les documents barbares et de se trouver par là moins enclins à en surfaire l'importance. Cette sérénité ajoute beaucoup à l'aisance avec laquelle certains survivants du défunt humanisme évoluent et cabriolent dans des questions où l'étude directe des témoignages orientaux leur servirait de phare ou de garde-fou.

P. P.

TROIS PIÈCES SUR S. SENÁN

I. — L'Épilogue de la Vie irlandaise.

Nous n'entreprendrons pas de débrouiller ici l'ensemble des écrits composés à la gloire de S. Senán¹, évêque d'Inis Cathaig (ou Cathaigh)², île de l'estuaire du Shannon, à la limite des comtés de Clare et de Kerry. Sans parler des poèmes et des Miracles, les uns et les autres relativement récents, des prophéties attribuées au saint et de ses Vies latines³, tentons de mettre un peu d'ordre dans le dossier que constituent les Vies irlandaises. Pas mal de confusions se sont produites chez les auteurs de catalogues et de répertoires.

La Vie irlandaise ancienne (= A) semble reposer sur la tradition locale et légendaire du Kerry et de Clare, soit directement, soit plutôt par l'intermédiaire d'une Vie latine ou irlandaise. Nous daterions celle-ci, qu'il faut considérer comme perdue, d'avant le XI^e siècle, c'est-à-dire de la période où l'établissement monastique d'Inis Cathaig était encore dans sa force et sa vigueur⁴. La Vie ancienne A se rattache par son style au XIV^e siècle ou au début du XV^e. Voici les manuscrits qui la renferment :

- A 1 : Livre de Lismore, fol. 17, col. 1 - fol. 23, col. 2, du XV^e siècle ;
- A 2 : Oxford, bibliothèque Bodléienne, Laud Misc. 610, fol. 1, col. 1 - fol. 5v, col. 2, du XV^e siècle également ; le début manque, jusqu'à la ligne 1906 de l'édition de Stokes ;
- A 3 : Londres, Musée britannique, Egerton 91, fol. 52-56, du XV^e siècle encore ;

¹ Ou Seanán, en orthographe moderne ; en latin : Senanus.

² Sur les cartes anglaises : Inniscattery ou Scattery Island.

³ Ci-dessous, p. 222-225.

⁴ Inis Cathaig est rangé au nombre des établissements ecclésiastiques les plus célèbres dans le traité intitulé *Trecheng Breth Féni*, au début, éd. K. MEYER, *The Triads of Ireland* (Dublin, 1906), p. 2.

A 4 : Paris, Bibliothèque nationale, Fonds celtique et basque 1, fol. 33-37, du ^{xiv}^e, ^{xv}^e ou ^{xvi}^e siècle ;

A 5 : Bruxelles, Bibliothèque royale, 2324-2340, fol. 226^v-241^v, du ^{xvii}^e siècle ¹.

Whitley Stokes a publié cette Vie irlandaise d'après le manuscrit A 1, avec des variantes assez nombreuses de A 5, un peu moins de A 3 et très peu de A 4, dans ses *Lives of Saints from the Book of Lismore*, p. 54-74. Une traduction anglaise se lit aux pages 201-221 et des notes accompagnent le tout, aux pages 337-341. Incipit : *Mirabilis Deus in sanctis suis et caetera. In Spiritu naob do roisce cech spirat, in Spiritu rolesaigh in eclais cechtardhai.*

Jean Colgan avait donné une traduction latine de cette Vie irlandaise ancienne dans ses *Acta Sanctorum Hiberniae*, pp. 530-532 (numérotées par erreur 612-614), 533-538, sous ce titre : *Secunda Vita sive Supplementum Vitae S. Senani ex hibernico transumptum*. Voici en quels termes il exprime son propos : « Dixi supra ² me hoc supplementum desumpsisse ex quodam Hibernico Codice MS. Domini Gulielmi Derodani in Lagenia, cuius Codicis verba licet plenius et in multis exactius acta Senani prosequantur ³, non duxi in latinum ex integro, sed quantum ad supplendum vitam latinam supra traditam necessarium videbatur vertenda, ob rationes ibidem assignatas. » Nos prédécesseurs ont réimprimé la version latine de Colgan, *Act. SS., Martii t. I*, p. 769-779, en y joignant des notes qui ont leur valeur.

Mais personne jusqu'ici n'a observé que l'épilogue de la Vie, dans la traduction de Colgan, est fort différent de celui que contiennent les manuscrits A 1, A 3, A 4 et A 5, comme on le verra par l'édition de Stokes. En réalité, Colgan, parvenu à la fin de la Vie, y a ajouté deux épisodes pris ailleurs. Nous allons le montrer en examinant la source des copies établies pour lui par Michel O'Clery. Ce sont d'abord l'épilogue qui se lit dans le manuscrit de Bruxelles 4190-4200

¹ Les manuscrits suivants sont des copies du manuscrit A 1, exécutées au ^{xix}^e siècle : A 6, Dublin, Bibliothèque nationale, Gaelic 67, autrefois Phillips 10294 ; A 7, Dublin, Académie royale irlandaise, 23. H. 15, fol. 18 ; A 8, même fonds, 23. H. 6, fol. 59 ; A 9, même fonds, 23. G. 25, p. 123 ; A 10, même fonds, 23. P. 18, p. 70 ; A 11, même fonds, 3. B. 7, p. 135 ; A 12, même bibliothèque, Stowe F. IV. 2, p. 1.

² Colgan se réfère ainsi à la p. 529 (numérotée par erreur 611), col. 2.

³ Par rapport à la Vie latine *BHL*. 7573.

(imprimé ci-dessous), ensuite les *Miracles*, pris au même manuscrit ou plutôt, s'il est permis de se prononcer dans le cas d'une version aussi libre, au manuscrit de Bruxelles 2324-2340.

Une recension abrégée et modernisée (= **B**) de la *Vie irlandaise* ancienne se lit dans deux manuscrits :

B 1 : Dublin, Académie royale irlandaise, Stowe A. IV. 1, p. 244-277, du *xvii*^e siècle ;

B 2 : Londres, Musée britannique, Egerton 180, fol. 86-103^v, du *xviii*^e siècle, copie du manuscrit **B 1**.

En voici l'incipit : *Mirabilis Deus in sanctis. An Spiorad do coidh ós gach spioraid, an Spiorad do lesaidh an eglas cechtardha.*

Enfin, André Mac Cruiftín (en anglais Mac Curtin), assez bon poète irlandais du comté de Clare, a refait la *Vie* en irlandais moderne, l'an 1721, en y joignant *Miracles* et prophéties et en y insérant quelques poèmes. Cette troisième *Vie irlandaise* (= **C**) se divise en six chapitres. Vers le milieu du siècle dernier, Eugène O'Curry semble avoir eu par devers lui l'autographe d'André Mac Cruiftín, qu'il décrit comme une recension plus complète, prise d'un manuscrit ancien, sans doute perdu¹. Nous croirions bien plutôt que Mac Cruiftín n'a eu sous les yeux que la *Vie A* ou, moins probablement, la *Vie B*. Cette dernière, en effet, paraît n'avoir existé que chez les Franciscains irlandais, tandis que l'autre était fort répandue en Irlande et surtout dans le comté de Clare. Mac Cruiftín a connu également les *Miracles* et les poèmes du bas moyen âge, répandus dans la même région en de nombreux exemplaires. Nous pouvons citer six manuscrits de cette *Vie* toute moderne, mais les descriptions données² sont trop peu précises pour permettre un jugement tout à fait ferme. Ce sont les suivants :

C 1 : Dublin, Académie royale irlandaise, 23. L. 11, p. 197-238, du *xviii*^e siècle, mutilé de la fin et en divers autres endroits ;

C 2 : même fonds, 12. E. 23, p. 2-60, du *xix*^e siècle ;

C 3 : Dublin, Bibliothèque nationale, Gaelic 187, du *xix*^e siècle, de la même main que **C 2** ;

C 4 : même fonds, 188, *xix*^e siècle ;

¹ *Lectures on the Manuscript Materials of Ancient Irish History* (Dublin, 1861), p. 339.

² Cf. *Anal. Boll.*, t. LVII, p. 153.

C 5 : Dublin, Académie royale irlandaise, 3. B. 2, p. 1-38, du XIX^e siècle, copie de C 2, de C 3, ou de quelque autre manuscrit de la même main que C 2 et C 3 ;

C 6 : même fonds, 24. C. 29, p. 1-163, du XIX^e siècle, copie du manuscrit C 5.

Le titre du chapitre 1, dans C 2, est le suivant : Do geiniomh Naomh Seaná ó bhunadh oirdhearc do shliocht Eiríomháin mac Mileadh riogh na Spáine. Dans C 6, le titre général de la pièce est : Ag so do geiniomhain, do bheatha agus do bhás, d'feartaibh, agus d'faistínibh Sheanáin naomhtha mac Geirreind céad easbog Innse Caichaigh, air na sgriobhadh le h-Ódhrán an chéad comharba a ndiaigh Sheanáin féin. L'incipit de C 1 est : Ar mbeth do Phádraigh naomtha ag sioladh et ag seanmóir an chreidimh san Mumhain an ceathr<a>mhadh bliadhain iair tteacht a n-easbog a nÉirinn do 1.

L'attribution du fond de cette Vie C à S. Odrán, premier successeur du saint, dans le titre général, est fausse. En effet, non seulement les sources anciennes ne mentionnent pas le nom d'Odrán au nombre de ceux qui écrivirent sur S. Senán², mais encore, parmi les Miracles qui se lisent à la fin de cette recension, il en est plusieurs accomplis au XIII^e ou au XIV^e siècle.

Il reste à rejeter parmi les ombres la Vie irlandaise en vers, attribuée à S. Colmán mac Lénine, poète fameux, que le célèbre critique Rudolf Thurneysen a cru retrouver dans les sources utilisées par Jean Colgan, au XVII^e siècle³. Voici ce qu'écrivait ce dernier⁴ : « S. Colmanus filius Lenine colitur 24 novembris iuxta Marianum

¹ Il suffira de signaler les auteurs qui ont décrit ces divers manuscrits, soit en particulier, soit en général : C. PLUMMER, *Miscellanea hagiographica hibernica*, p. 197 ; J. F. KENNEY, *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, pp. 364-366, 779 ; R. FLOWER, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, pp. xxxiv, 447-453 ; *Catalogue of Irish Manuscripts in the Royal Irish Academy*, numéros 320, 553, 906, 993 ; *National Library of Ireland, Report of the Council of Trustees for 1938-1939*, p. 29.

² COLGAN, *Acta Sanctorum Hiberniae*, p. 543-544.

³ Colmán mac Lénine und Senchán Torpéist, dans *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XIX (1933), p. 205. Une conjecture du savant critique, bientôt retirée par lui, identifiait à l'œuvre de Colmán mac Lénine soit la Vie irlandaise ancienne A. soit l'*Amra Senáin*. Elle n'aurait certes jamais vu le jour si son auteur avait pu consulter directement le volume de Colgan.

⁴ Les anciens Bollandistes ont reproduit ce passage, d'après Colgan (*Act. SS.*, Martil t. I, pp. 761, 773).

et martyrologium Tamlachtense, obiitque anno 600 iuxta Quattuor Magistros in Annalibus. Scripsit Vitam S. Senani ante annum 600, cuius Vitae fragmentum stylo vetusto et pereleganti patrio sermone conscriptae habetur in praedicto codice Vitae S. Senani, in quo quae succincte hoc 22 capite, fuse et eleganter enarrantur¹. » Et en un autre endroit : « S. Colmanus Lenini filius scripsit eius acta metrice². »

Il suffit de se reporter au manuscrit cité par Colgan, c'est-à-dire à celui de Gulielmus Derodanus³ (en irlandais Uilliam Ó Deoradháin) ou, plus exactement, à la copie A 5, qui seule le représente pour Colgan comme pour nous, pour apercevoir que le poème attribué ainsi à S. Colman mac Lénine n'est autre qu'une pièce connue d'ailleurs. La Vie irlandaise A le cite avec ces mots d'introduction : Conidh de sin rochan an file co rath nDé .i. Colmán mac Leinin, in laidh⁴ ; ce qui veut dire : « C'est à ce sujet que le poète inspiré de Dieu, Colmán, fils de Lénine, composa le poème suivant. » Les recueils irlandais du moyen âge fourmillent de poèmes attribués à des personnages illustres soit par leur sainteté soit pour d'autres motifs, qu'ils aient été vraiment poètes ou non. Ce sont fantaisies d'écrivains ou même de simples copistes, de toutes les époques, parfois postérieures de dix siècles au moins à la date qu'elles s'attribuent. Peut-être, à l'origine même, ces pseudépigraphes n'ont-ils trompé personne. On y verrait plutôt un artifice littéraire, dans les œuvres en prose, nombreuses, comme l'on sait, où des poèmes, anciens ou nouveaux, sont insérés dans la trame du récit. Nul n'attribuera des Actes perdus de S. Senán au poète S. Colmán mac Lénine (VI^e siècle), sur la foi d'un hagiographe du XIV^e. Le style et la langue, d'ailleurs, montrent

¹ *Acta Sanctorum Hiberniae*, p. 539, note 15.

² Op. c., p. 539 ; cf. p. 529 (numérotée par erreur 611).

³ Par exemple dans les manuscrits A 1, A 3 et A 5. Le passage se lit dans l'édition citée de Stokes, p. 63-64 (version anglaise, p. 210-211 ; variantes, fort peu nombreuses, des manuscrits A 3 et A 5, p. 339). Colgan, dans sa paraphrase latine, mentionne le poème (op. c., p. 533), mais se garde bien de le traduire. Le manuscrit A 1 donne 40 vers ; les autres, soit un peu plus soit un peu moins. Inc. : *Aeinis Senan tes ind Ailen Arda Neimidh* ; expl. : *mór do ghradh-aibh doralad dhó dallaibh aine. Ainis.*

⁴ Manuscrit A 5, fol. 233 ; cf. Stokes, op. c., p. 63. Michel O'Clery, dans sa copie (manuscrit A 5), a numéroté les chapitres. Le poème s'y trouve au bout du chapitre 20, qui correspond au chapitre 22 de la version latine de Colgan.

que la pièce est bien plus récente que le VI^e siècle et à peine antérieure au XIV^e.



Après avoir ainsi classé les Vies irlandaises, passons au texte de l'Épilogue que nous avons découvert dans une copie de Michel O'Clery. C'est l'œuvre, semble-t-il, d'un auteur soucieux de concilier entre elles les diverses recensions des Vies de S. Senán, tant latines qu'irlandaises, et qui paraît avoir été en rapport étroit avec les abbés d'Inis Cathaig, successeurs de son héros. Cette pièce a échappé jusqu'à présent à tous ceux qui se sont occupés des manuscrits transcrits par Michel O'Clery et même à Charles Plummer, éditeur des *Miracles du saint*¹. Tous l'ont prise pour une préface de l'Amra Senáin ou Éloge de Senán.

Les feuillets 275-280 (autrefois 268-273) du manuscrit 4190-4200 de la Bibliothèque royale de Bruxelles forment un ternion dont la provenance est tout autre que celle des cahiers précédents (fol. 1-274) ainsi que des quelques feuillets ajoutés (fol. 281-288), reliés avec lui. Le fol. 274^v, fatigué et souillé au verso, a dû être, pendant assez longtemps, le dernier du volume. L'écriture des feuillets 275-280 est bien de Michel O'Clery, mais plus serrée et plus menue que généralement ailleurs. Le papier n'est pas celui des feuillets 1-274, et l'histoire du cahier qui nous intéresse, avant qu'on le joignît aux autres cahiers pour constituer ce recueil, fut différente aussi : la foliation ancienne (268-273) n'est pas de la main de Michel O'Clery, qui avait numéroté les feuillets précédents, et l'on remarque des taches d'humidité caractéristiques, dans le haut et dans le bas de ces feuillets seulement, ainsi que deux plis très nets qui ne se marquent pas dans les cahiers voisins². Tout en haut du fol. 275, un titre : IHS. Bladh

¹ *Miscellanea hagiographica hibernica*, p. 223, n° 177.

² Nous retrouvons le même double pli, le même genre d'écriture, le même papier, le même monogramme IHS en tête, aux fol. 87-98 du manuscrit 2324-2340 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, qui forment un sénion. Ces feuillets ont été transcrits par Michel O'Clery au cours du même été, le 11 juin 1635 (d'après une copie prise par lui en 1634), comme en fait foi la note jointe à la Vie irlandaise de S. Mac Creiche (PLUMMER, op. c., p. 51), et, selon toute apparence, pendant son séjour au couvent de Droghaas également. Ajouter au même ancien dossier, pour les mêmes raisons, dans ce manuscrit, 2324-2340, les feuillets 65-74, qui renferment des extraits du Livre Rouge de Munster. Michel O'Clery avait utilisé ce dernier manuscrit au couvent de Quinche le

bhecc as Leabhar Comharba Senain, c'est-à-dire : « *Petit fragment du Livre du successeur de Senán* ». On y lit d'abord l'Épilogue de la Vie de S. Senán, imprimé ci-dessous ; ensuite (fol. 275^v) les récits qui servent, dans les manuscrits, d'introduction à l'Amra Senáin ; le texte de l'Amra vient alors, au fol. 276, et nous l'en tirerons aussi ; enfin, au fol. 277-279^v, les Miracles, dont nous dirons plus loin quelques mots¹. Le bas du fol. 279^v est resté blanc, ainsi que tout le fol. 280. Voici le colophon qui suit les Miracles (fol. 279^v) : As Leabhar Comharba Shenain ó Inis Cathaigh do sgríobad an Amhra sin Shenáin 7 na sgeoil becca (sup. lin.) nuaidhe amhal atád sunna. A cconveint Brathar Chuinnche i tTuadhmumain a samhradh na bliadhna sa 1634, darbo (prius : darbb) Gairdian an t-athair Dondchad Mac Giolla Shenain. Au brathair Michel O Clerigh ro sgríobh an ceidfecht 7 sonna. 14 iuní 1635. En traduction : « *Cet Éloge de Senán et les petits récits nouveaux, comme ils sont ici, ont été copiés, du Livre du successeur de Senán d'Inis Cathaig, au couvent des Frères de Cuinnche, dans le sud du Munster, l'été de l'an 1634 ; le Gardien en était le P. Donnchadh Mac Giolla Sheanáin. Le F. Michel Ó Cléirigh l'a écrit d'abord et (de nouveau) ici le 14 juin 1635.* » L'original utilisé par Michel O' Clery pour tout ce ternion était donc un manuscrit appartenant au successeur de S. Senán, en irlandais à son comarba (anglais coarb), c'est-à-dire à celui qui gouvernait le territoire monastique d'Inis Cathaig, personnage ecclésiastique ou laïque et, comme on aurait dit en France, commendataire. La seconde hypothèse est la plus probable. Cette copie directe fut prise, dans l'été de 1634, au couvent des Franciscains de Cuinnche² (en anglais Quin, baronnie de Bunratty, comté de Clare), non loin du Shannon, dans la région

30 juin de la même année 1634. Le pli caractéristique se retrouve au fol. 4 du manuscrit 5057-5059 de Bruxelles, transcrit par Michel O'Clery, à une date et à un endroit indéterminés, d'après un original qui n'a pas été identifié. Ce sont ici sept extraits, empruntés peut-être au même Livre Rouge de Munster, que nous espérons imprimer bientôt. Enfin, les feuillets 207-229 du manuscrit 5100-5104 ont fait partie du même paquet. Ils contiennent entre autres les extraits du martyrologe de Tallaght dont l'histoire a été étudiée par M. R. I. Best, *The Martyrology of Tallaght*, p. xv-xix.

¹ Pp. 207, 230.

² Michel O'Clery se trouvait au couvent d'Inis (en anglais Ennis), le 11 mai 1634 ; à celui de Cuinnche, le 30 mai ; de nouveau à celui d'Inis au mois de juin (B. JENNINGS, *Michael O Cleirigh*, Dublin, 1936, p. 138-139 ; P. WALSH, *Travels of an Irish Scholar*, dans *The Catholic Bulletin*, t. XXVII, 1937, p. 131).

où florissait le culte de S. Senán. Inis Cathaig, où sans doute le Livre en question était alors conservé, n'est distant de Cuinnche que d'une trentaine de milles. Selon son habitude, Michel O'Clery remit sa copie au net, le 14 juin 1635, au couvent de Donegal, à ce qu'il semble¹, ou plus exactement à l'endroit où résidaient les membres de la communauté de Donegal, alors chassés de leur domicile, c'est-à-dire près de la rivière Droghaais, au lieu appelé en anglais Bundrowes, à douze milles environ au sud de Donegal². Le P. Brendan Jennings a conjecturé, non sans vraisemblance, que le Gardien de Cuinnche, le P. Donnchadh, membre de la famille des Giolla Senáin, avait facilité l'emprunt du Livre du successeur de S. Senán, lequel, de droit, était pris dans la même famille³.

Michel O'Clery donne à l'ensemble le nom de Bladh bhecc as Leabhar Comharba Senain, que nous avons traduit littéralement : « Petit fragment du Livre du successeur de Senán ». Mieux vaudrait dire : « Extrait », car plus d'un indice montre que le Livre en question contenait d'autres pièces, omises à dessein par Michel O'Clery. Tout d'abord, si l'on compare à la Vie irlandaise A la première phrase de l'Épilogue, telle qu'elle se lit dans le manuscrit A 5 et ci-dessous⁴, on verra que ce sont à peu près les mêmes mots, mais qu'ensuite les deux textes s'écartent l'un de l'autre. L'Épilogue rapporte que le corps du saint fut transféré à Inis Cathaig pour y être gardé sept jours, jusqu'à l'arrivée des saints de Limerick (ville qui n'existait pas au VI^e siècle), enfin, que le huitième jour, 8 mars, Senán ressuscita, fit un discours aux assistants et désigna Odrán pour son successeur. La Vie A est ici toute différente : les autres saints donnent au corps de Senán une sépulture honorable, son âme est portée aux cieux par les anges ; rien de plus. Il faut donc supposer que Michel O'Clery lisait, dans le Livre du successeur de Senán, la Vie entière du saint, jusqu'à ce point précis, et qu'il ne l'en a pas copiée parce qu'il l'avait déjà obtenue ailleurs⁵.

¹ JENNINGS, op. c., p. 144-145 ; WALSH, t. c., p. 132.

² C'est par inadvertance que P. Walsh (ibid.) entend *sonna* du lieu où Michel O'Clery mit sa copie au net. Le sens de l'adverbe ne saurait être que : « ici, dans ce cahier, dans ces pages ».

³ Op. c., p. 140 ; en anglais le nom se transcrit : Mac Gilsenan.

⁴ STOKES, p. 74, lignes 2496-2498 ; si l'on peut se fier aux variantes de cette édition (p. 341), le texte des manuscrits A 3 et A 4 n'est pas différent.

⁵ Sur les sources des autres pièces concernant S. Senán que transcrivit Michel O'Clery, voir ci-dessous, pp. 206, 216.

Un trait du même genre peut être relevé à la fin du « Fragment », fol. 276^v. Après avoir transcrit les Miracles de S. Senán, Michel O'Clery n'indique pas immédiatement sa source¹, mais écrit d'abord : Conadh ann, c'est-à-dire : « Et c'est alors ». Ces deux mots sont presque illisibles, comme si le copiste les avait immédiatement raturés². Le passage correspondant des autres manuscrits des Miracles montre qu'à peu près dans les mêmes termes, ce texte y introduit un très long poème commençant par le vers : Án an cathair caomh so anocht³, chez tous les témoins, croyons-nous⁴. Il est clair que Michel O'Clery, en 1635, n'a pas jugé nécessaire de mettre au net, d'après sa première copie, établie en 1634, un poème qu'il possédait déjà ailleurs dans ses notes.

Comment l'idée est-elle venue de composer ce nouvel épilogue de la Vie du saint, au XIV^e siècle, sans doute, époque où furent couchés par écrit les Miracles de S. Senán et la plupart des poèmes en son honneur⁵ ? Il faut se reporter à la Vie latine du saint, BHL. 7573. On y lira que S. Senán mourut le même jour que S. David, évêque de Mynyw, en Galles, c'est-à-dire le 1^{er} mars ; que son corps resta sans sépulture jusqu'au huitième jour ; qu'il ressuscita et révéla des secrets, que gens Scotorum recolit / de magna et mirabili / die illa iudicii⁶ ; qu'on s'enquit du jour où il lui plaisait d'être fêté, le 1^{er} ou le 8 mars, et qu'il choisit cette dernière date ; enfin, comme dit le versificateur : se reddidit exanimem. Tous les manuscrits de la Vie latine sont mutilés et l'on n'y retrouve pas le passage auquel renvoient les vers que voici : Nam ut sibi condixerant, / dum simul

¹ Dans le passage transcrit ci-dessus, p. 205 : *As Leabhar* etc.

² C. Plummer, en éditant ces Miracles (*Zeitschrift für celtische Philologie*, t. X, 1915, p. 1-35), n'a pas remarqué les deux mots raturés.

³ PLUMMER, t. c., p. 22 ; dans le manuscrit de Bruxelles 2324-2340, fol. 246.

⁴ Ce sont, outre les manuscrits de Bruxelles 2324-2340, fol. 241^v-248, et 4190-4200, cités ci-dessus, ceux de Dublin (décrits aux p. 201-202) : C 1, p. 245 ; C 2, p. 67 ; C 5, fol. 21^v ; C 6, p. 175. On trouve encore 11 quatrains du même poème dans le manuscrit de Londres, Musée britannique, Add. 19995, fol. 2 (R. FLOWER, t. c., p. 447).

⁵ Nous en avons édité quelques-uns, d'après le manuscrit de Bruxelles 2324-2340, fol. 248-257, dans nos *Irish Texts*, t. IV (Londres, 1934), p. 68-97.

⁶ Éd. DE SMEDT et DE BACKER, col. 756. C'est sur la foi de ce passage qu'ont été attribués à S. Senán bon nombre de textes prophétiques, largement répandus dans toute l'Irlande, dont nous avons publié quelques-uns, en vers (t. c., *ibid.*) et en prose (t. c., p. 97-98).

ambo vixerant, / nolebat ultra vivere, / collega non superstitē¹. La Vie irlandaise s'exprime très brièvement à ce sujet². Il y a peu de chose à en tirer. Senán, s'il faut l'en croire, s'était rendu à Myngw, auprès de S. David, lors de son retour de Rome en Irlande, et les saints auraient conclu un pacte d'amitié, en signe de quoi David aurait donné à Senán son bâton pastoral.

Le Martyrologe de Tallaght assigne deux fêtes à Senán : au 1^{er} mars, Senani episcopi ; au 7 du même mois (simple erreur pour le 8, comme le montre assez clairement le déplacement du mot Beoædo), Senani Insi Cathaigh³. Mêmes mentions dans le Félixe d'Óengus⁴. La Vie irlandaise indique la mort de Senán au 1^{er} mars, sa sépulture au 2 ; la Vie latine marque le 1^{er} et le 8. L'une et l'autre donne le 8 comme date de la fête⁵. Les anciens calendriers en signalent deux, le 1^{er} et le 8. L'origine de cette double commémoration n'est guère aisée à fixer. Il serait naturel de supposer que le 1^{er} mars est le jour de la mort, le 8 celui de l'octave, et c'est ce que paraît insinuer la Vie latine, en rappelant la Dédicace du temple de Salomon⁶. Mais il ne semble pas que l'ancienne Église irlandaise célébrait l'octave des fêtes. Le vrai jour de la mort aurait-il été le 8 mars et Senán se serait-il fait renvoyer aux calendes pour obéir à la légende qui lui assignait le même anniversaire qu'à S. David ? Il n'est pas impossible non plus qu'il s'agisse en réalité de deux saints distincts et que celui du 1^{er} mars ou celui du 8 ait été différent de l'évêque d'Inis Cathaigh. Le nom de Senán n'est pas rare dans l'Irlande ancienne.

Quoi qu'il en soit, l'épilogue normal de la Vie irlandaise (manuscrits A 1 - A 12) est plus ancien, à notre avis, que celui de la Vie latine ou que celui qu'on va lire, bien que Kenney donne à la Vie latine la priorité sur toutes les Vies irlandaises connues⁷.

¹ Éd. DE SMEDT et DE BACKER, col. 755. Le manuscrit Z. 3. 1. 5 de la bibliothèque Marsh, à Dublin, présente une meilleure leçon : *nolebant*.

² Éd. STOKES, p. 62, lignes 2056-2058.

³ Éd. BEST et LAWLOR, pp. 20, 21.

⁴ Éd. STOKES², pp. 80, 81, 86, 90.

⁵ Vie latine : *Die, inquit, in octava, / mei fiet memoria* (éd. c., col. 457) ; la Vie irlandaise (STOKES, p. 54, ligne 1787, et manuscrit A 5, fol. 226^v) indique le huitième jour des calendes de mars : c'est une erreur, car on ne voit nulle part que Senán ait été fêté le 22 février. Lire : le huitième jour des ides de mars.

⁶ Éd. citée, col. 456.

⁷ *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, p. 365.

Tangatar a muintir isin madain isin inis *ar cend cuirp* Senain .i. Odhran *ocus* Mac Inmill *ocus epscop* Erc 7 *epscop* Mula 7 Segach mac Blaith 7 na naoimh *ar-chena*. In tan tra tuargabsat leó corp Shenain, *conacatar* ordain a laimhe deisi this for *lar* dia éisi, *ocus* ba slán an lámh iarumh. *Ocus* fa firt adhamhra isin. Lotar iarumh ind naoimh 7 atnagat ordain Shenain ina ndisert ag na naomh-oghaibh la breithir Shenain. Do berat leo *iarsin* corp Senain co tech n-ernaighthe i nInis Cathaigh 7 follaighit gan a adhnacal co toirsitis naoimh Luimnigh co rabhtaois uile ag onoruccadh an abbadh i n-uair a adhnacail, 7 canaid psalma 7 imna molta do Dhia, *eter* laithe *ocus* aidhce, hi fiadhnaisi an chuirp acht nama ba laithe solus doibh do ghrés isin recclés, céin búi corp Senain ettorra cen a adhnacal. Ba hann tra do rochtatar uile naoimh Luimnig isin ochtmadh laithe o lo a ¹ eitsechta in ochtmadh id marta. Do rocht éimh ann *epscop* Derón 7 Mo-Ronóc anmchara ó Inis Lúaidi, Cruimther Cut, Mo-Locco Craibhdech ó Inis Tioprat. Tangatar ann senada Luimnigh *ar chena*. Deissetar uile *immalle* isin recles a raibhe corp Senáin, 7 ro bhennachsath 7 ro chansat moladh do Dhía ina fiadhnaisi. Ba trom-galar doibh na tárthatar ina bhethaid a senóir co ffeistais cia dibh do ghébhdaís do abbadh doibh, 7 cia hord no fuicfedh fora bhaile 7 fora dhoman dia éis do grés. O do rochtatar tra a mhuintir uile co Senan as gach baile im Luimnech, atracht ettorra *ar medhón* ina shuidhe 7 feraidh fáilte 7 nosbendachais. Ba subach leosomh dano in ní sin, 7 atlaighit buidhe do Dhía a senóir do eirghe dia n-accallamh 7 dia nertadh 7 dia force tal, 7 do dhiochur uatha gacha conntabharta a rabhtatar. Ro ráidh dano Senan friu *iarsin*: « Na bidh snimh na toirsi foraibh do thecht damhsa uaibh, *ar* bíaidh mo fhurtacht-sa do gres dom muintir isin baile-so amhail no-bheinn eatorra im bethaid. Gaibhith dano, *ar se*, Odhran do abbadh dáibh im ionad-sa. » *Ocus* iar sin *ar* a muintir fri Senán: « Cía dia timna do bhaile? » — « Da gach mac mo togha, *ar* Senán, *eter* deoraidh 7 urraidh. Ar as e mo thiomna, *ar* Senan, finechus do bhéin don baile-so do ghrés 7 deorachus do beith ann, 7 gan mac in ionad an athar ann do ghrés, uair ge tar fineachus de, as moide forbera 7 a chlann i n-nimh 7 i talmáin. Isé dano mo tiomna, *ar* Senan, dom chomharba, go rabh ecna 7 crabaidh aicce do ghrés im baile, co raibh lubhair *ocus* tech n-aoidhdh. Ní raibhe sain boicht na aoidhid ann do grés ², uair gibe dhiu-

¹ Mot inscrit dans l'interligne.² Le manuscrit ajoute en marge: *Nota*.

bras mo aidhidh-si 7 mo boicht dom airilliudh, dibeoratt-sa ei-seomh da gach maith i n-nimh 7 i ttalamh. Cibe *imorro* dombeir ní do Dia im ainm-si nó im onoir, ní bíá i n-urchra abhus neach dorada 7 rombia nemh tall. Is e *dano* mo thiomna dom popul, na derna guin na gait na eithec na etradh na imchossait na fodhard na *formad* na *ferg* na *saint* na néoid na cesacht na naimdine, *acht gurabh*¹ aointech almsanach trócar dércach deodha daigh-cridhech umhal urlataidh co recht 7 riaghail fo réir abadh fhireóin. As dó *dano* do imnaim mo bhaile, cidh déorach cid aurrach, bas ecnach cáidh cunnail cuibhseach caoin-bésach cubhaidh *condercel* credhal craibhdech cleircídhe iodhan ennach ernaighteach umhal aointeach diuit díriuch dilghedhach trocar trebhar tairisi duthrachtach occ leasugadh mo phopail dom éis. *Ocus* as é sin bias comharba damh, as fair bias mo rath, as fris *congena* an Coimdhe abhus, ase bhias amaille rimsa in áenach aingel do dheis in Righ nemhdha, dia ttegmadh do nac tan².... *ar* finecaire nó *ar* taurcreic do flaith la diumus 7 borrfadh menmain cend cláen colach guach gubrethach caladh cesachtach crodha cosáidech cosnamhach uallach adhaltrach aneccnaidh anumhal etchi ecraibhdeach.

Nous traduisons : Ses moines vinrent le matin dans l'île³, auprès du corps de Senán, c'est-à-dire Odran⁴ et Mac Innill⁵ et l'évêque

¹ Le manuscrit porte : *gurabhh*.

² Le manuscrit laisse un blanc, suffisant pour un mot.

³ C'est la leçon de notre manuscrit et celle de la Vie irlandaise dans le manuscrit A 5. La variante de A 1 est certainement préférable : *assan indsi*, c'est-à-dire « ex insula ». Le texte, en effet, vient de rapporter que Senán était mort près d'une aubépine, apparemment connue des lecteurs, dans le bois situé à l'ouest du monastère des moniales de Cell Eochaille. Sur ce monastère, cf. infra, p. 212, note 1.

⁴ D'après la Vie latine, Senán eut pour successeur dans l'épiscopat un certain Odrán, et l'Épilogue que nous imprimons s'étend sur les circonstances miraculeuses de son élection, ou plutôt de sa désignation par Senán. Il n'est pas impossible que le nom du second évêque ait été conservé fidèlement à Inis Cathaig, bien qu'il ne paraisse nulle part ailleurs dans les Actes du fondateur. Nous n'avons pas réussi à distinguer cet Odrán des divers saints homonymes. Il semble qu'Odrán d'Inis Cathaig ait été différent des saints de ce nom les plus célèbres en Irlande, comme Odrán de Lettir Odráin (aujourd'hui Latteragh, baronnie d'Upper Ormond, comté de Tipperary ; fêta le 6 ou le 26 octobre, d'après le commentaire du *Félire* de Máel Muire Ua Gormáin). En effet, on ne trouve aucun Odrán parmi les quelque cinquante saints que Senán est censé avoir invoqués à son secours dans le poème joint aux Miracles (éd. C. PLUMMER, in *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. X, p. 24-35).

⁵ Cela signifie : « fils d'Innell ». Nous ne retrouvons nulle part ce personnage,

Erc¹ et l'évêque Mula² et Segach mac Blraith³ et les autres saints. Comme ils soulevaient (emportaient en soulevant) avec eux le corps de Senán, ils virent le pouce de sa main droite par terre, après lui (après qu'il eut été soulevé), et ensuite la main fut saine. Ce fut un prodige merveilleux⁴. Les saints allèrent alors et portè-

pas même dans les longues listes publiées par nous d'après le Livre de Leinster, *Macrad Noeb hÉrend* et *Oenmeic hÉrend* (*Irish Texts*, t. III, p. 22-26). La Vie irlandaise, dans l'édition Stokes et dans le manuscrit A 5, ajoute, après *Mac Innill*, un évêque *Iuil*, ce qui peut être une forme du latin *Iulius*. Le personnage est inconnu d'ailleurs, semble-t-il. En effet, tous les Jules mentionnés par Máel Muire Úa Gormáin proviennent du martyrologe hiéronymien. Il convient cependant de noter la ressemblance entre *Innil* et *Iuil*, d'une part, et d'autre part le *Iunillus* ou *Iunallus Infirmitas* dont la fête se place au 28 septembre (*Iunilli id est Infirmitas*, Martyrologe de Tallaght; *Iunaill... Lobair*, au génitif, *Félire* d'Óengus, où le commentaire porte la forme *Iunallus*; *Iunaill*, génitif, Máel Muire Úa Gormáin).

¹ D'après la Vie irlandaise (éd. Stokes, p. 65-66, lignes 2189-2190; manuscrit A 5, fol. 234), Senán, laissant après lui en divers lieux des disciples, établit trois évêques, dont l'un portait le nom d'Eirc, à l'endroit appelé Inis Mór, dans la région d'Irrus Desciort, qui paraît se situer dans l'ouest du comté de Kerry. Inis Mór n'a pas été retrouvé dans la toponymie moderne, que nous sachions, et rien ne prouve que cet évêque Eirc soit celui que vise notre Épilogue.

² Parmi les saints qui se joignirent à Senán, la Vie irlandaise cite un évêque Mula (éd. Stokes, p. 63, lignes 2082, 2086; manuscrit A 5, fol. 232v). C'est peut-être celui de notre texte.

³ C'est-à-dire : « Segach, fils de Blath ». La Vie irlandaise porte : *Segda mac Baith* (c'est-à-dire : « Segda, fils de Báeth »; éd. Stokes, p. 74, ligne 2498, et manuscrit A 5, fol. 241v). Colgan écrit, en latin : *Segacius filius Blatii* (*Acta Sanctorum Hiberniae*, p. 540, note 29) et renvoie à « Óengus », c'est-à-dire à la liste du Livre de Leinster (éd. *Irish Texts*, t. III, p. 23, n° 100). Ce saint n'était pas connu généralement sous son nom, mais figurait parmi les *Meic Blait* (c'est-à-dire : « Fils de Blat », au pluriel). Il y a lieu pourtant de se demander si la meilleure leçon ne serait pas *mac Baith* (« fils de Báeth »), parce qu'il existe un poème en forme de dialogue entre Senán et une certaine *Inghen Bhaioith* (c'est-à-dire : « fille de Báeth »), publié par nous (*Irish Texts*, t. IV, p. 80-86). On ne sait quelle fut cette fille de Báeth, à moins qu'il ne faille l'identifier avec l'une de celles que comprend le groupe des *Inghena Baeth i mMaig Liphí* (c'est-à-dire : « les Filles de Báeth, dans la plaine de la Life », ou Liffey, auprès du fleuve de ce nom, dans l'est de l'Irlande). Ce groupe est commémoré au 2 janvier dans le Martyrologe de Tallaght et figure dans la liste *Ingenrada Noeb hÉrend* (éd. *Irish Texts*, t. III, p. 27, n° 100, *Inghena Báith*).

⁴ C'est une façon miraculeuse d'expliquer comment le pouce de Senán était vénéré comme relique ailleurs qu'à Inis Cathaig, où l'on prétendait cependant posséder le corps entier.

rent le pouce de Senán aux saintes vierges, dans leur désert, selon la parole de Senán ¹. Ils portent alors le corps de Senán à l'oratoire, en Inis Cathaigh, et le recouvrent sans l'inhumér, pour attendre les saints de Limerick ², afin que tous fussent présents pour honorer l'abbé ³ à l'heure de sa sépulture, et chantent des psaumes et des hymnes de louange à Dieu, jour et nuit, en présence du corps, bien que pour eux dans l'oratoire il fit clair jour sans cesse, aussi longtemps que le corps de Senán fut au milieu d'eux sans sépulture ⁴. C'est alors qu'arrivèrent tous les saints de Limerick, le huitième jour après celui de sa mort, c'est-à-dire le 8 mars. C'étaient l'évêque Derón ⁵ et Mo-Ronóc, directeur spirituel, d'Inis

¹ Un peu avant le passage de la Vie irlandaise où vient s'insérer l'Épilogue que nous éditons, on lit que Senán s'était rendu à la *cella* de moniales appelée Cell Eochaille, afin d'y converser avec les Filles de Ner, saintes vierges pieuses qui avaient reçu le voile de ses mains et recouraient à lui pour leur direction spirituelle; et que, comme celles-ci lui demandaient, pour leur église, des reliques de quelque saint et humble moine parmi ses disciples, Senán leur en avait promis. Colgan (op. c., p. 540, note 28) conjecture que ces Filles de Ner sont celles qui figurent sous le nom de *Ingena Nathe* dans la liste *Ingenrada Noeb hErend* (éd. *Irish Texts*, t. III, p. 26, n° 5), ce qui paraît fort audacieux. Mais il semble avoir raison d'identifier Cell Eochaille à l'endroit appelé plus tard Cell na gCailleach (c'est-à-dire : « *Cella* des Moniales »), aujourd'hui Kilnagallagh (dans la paroisse de Kiltearagh, baronnie de Moyarta, comté de Clare), à une distance de 10 milles anglais au plus d'Inis Cathaigh, vers le nord-ouest. En effet, cet établissement monastique n'était pas loin d'Inis Cathaigh et l'on sait d'ailleurs que la principale église de Senán, après Inis Cathaigh, était Cill na Caillighi (Miracles de Senán, éd. PLUMMER, in *Zeitschrift f. r. celtische Philologie*, t. c., p. 14; cf. p. 2, note 2). Au XVIII^e siècle, le nom s'écrit Kilnagally ou Kilnagallag et le hameau dépend de la paroisse de Moyarta (Y. M. GOBLET, *A Topographical Index of the Parishes and Townlands of Ireland in Sir William Petty's MSS. Barony Maps*, p. 269).

² Il n'y avait point de ville, au VI^e ou au VII^e siècle, à l'endroit dit Luimnech, c'est-à-dire « l'Estuaire (du Shannon) », au fond duquel s'éleva plus tard Limerick, en irlandais Luimnech. L'hagiographe songe ou bien à des saints qui ne devaient être célèbres que beaucoup plus tard, ou bien à ceux qui habitaient la région, soit que la ville existât déjà soit qu'elle fût encore à venir; mais assurément la chronologie est le moindre de ses soucis.

³ Noter le titre d'abbé donné ici à Senán, que les textes latins appellent : *episcopus*, *antistes*, *pontifex*. Il n'est pas impossible que l'évêque ait été en même temps abbé d'Inis Cathaigh et des autres établissements monastiques dont la fondation lui est attribuée, mais le titre d'abbé paraît trahir une assez basse époque.

⁴ Miracle fréquent dans l'hagiographie irlandaise et qui semble imité des Vies de S. Patrice.

⁵ Le seul nom un peu approchant qui se rencontre dans l'hagiographie ir-

louèrent Dieu en sa présence. C'était pour eux une grande douleur de n'être pas arrivés auprès de leur ancien alors qu'il était vivant encore, afin de savoir lequel d'entre eux ils recevraient pour abbé et quelle disposition il laisserait après soi pour l'éternité dans son village et dans son territoire. Lorsque tous les siens, de tous les villages autour de Limerick, furent parvenus auprès de Senán, celui-ci se dressa au milieu d'eux sur son séant, les salua et les bénit. Ceci leur fut très agréable et ils rendirent grâces à Dieu de ce que leur ancien se relevât pour leur parler, pour les fortifier, pour les enseigner, pour écarter les périls dans lesquels ils se trouvaient. Senán leur dit alors : « Ne soyez pas tristes ni affligés de mon départ. Mon secours sera toujours sur les miens en ce lieu, comme si j'étais vivant parmi eux. Et prenez, dit-il, Odrán pour abbé à ma place. » Alors les siens dirent à Senán : « A qui laisses-tu ton village par testament ? » — « Au fils que je choisirai, dit Senán, qu'il soit étranger ou qu'il soit du pays. Car tel est mon testament, dit Senán, de retirer mes parents de ce village pour jamais, en sorte qu'il y ait là des étrangers, et que jamais le fils n'y succède au père, car, bien que sa parenté s'éloigne de lui, il prospérera d'autant plus, lui et ses descendants, au ciel et sur la terre. Tel est mon testament, dit Senán, à l'égard de mon successeur, que toujours dans mon village soient la science et la piété, l'observance et l'hospitalité¹ ; qu'il n'y ait jamais aucune...² du pauvre et de l'étranger, car qui privera de mes mérites mes étrangers et mes pauvres, je le priverai de tout bien au ciel et sur la terre. Celui, d'autre part, qui donnera quelque chose à Dieu en mon nom ou en mon honneur, il ne rencontrera en cette vie ni affliction ni difficulté, et dans l'autre vie il aura le ciel. Tel est encore mon testament à l'égard de mon peuple : qu'il ne blesse, ni ne vole, ni ne blasphème, ni ne s'adonne à la volupté, à la discorde, au murmure, à l'envie, à la colère, à la cupidité, à la dispute, à l'avarice, à l'inimitié ; mais qu'il soit uni, adonné à l'aumône, miséricordieux, bienveillant, pieux, de bon cœur, humble, obéissant aux droits et

dévot, ascétique »), deux détails fournis par notre texte seul, rien ne permet de l'identifier.

¹ Ou peut-être : une léproserie et une hôtellerie.

² Ce passage est inintelligible. Peut-être *sain* est-il une erreur pour *caine* (« lamentation »). On s'attendrait à voir mentionner une distinction en défaveur du pauvre et de l'étranger, un manque de charité ou d'hospitalité.

aux lois, selon la volonté d'un juste abbé. Je donne par testament mon village à celui, soit étranger soit indigène, qui sera docte, chaste, digne, consciencieux, de bonnes mœurs, honnête, indulgent, pieux, dévot, clérical, pur, innocent, assidu à la prière, humble, pacifique, candide, droit, indulgent, miséricordieux, prudent, probe et qui après moi se montre soucieux du bien de mon peuple. Celui-là sera mon successeur, sur lui sera ma grâce, le Seigneur lui viendra en aide dans cette vie, il sera avec moi dans l'unité des anges à la droite du Roi céleste, si du moins il a le bonheur de ne pas.....¹ par amour de sa propre race ou par achat de sa dignité, avec arrogance et contention, sans douceur, oblique, pécheur, menteur, jugeant fausement, dur, avare, cruel....., contentieux, ambitieux, adultère, ignorant, superbe, parjure, sans pitié. »

II. — Amra Senáin.

Parmi les plus anciens poèmes irlandais, trois ressortissent à l'hagiographie : l'Éloge de S. Columba, abbé d'Iona, intitulé Amra Coluim Cille², l'Éloge de S. Senán ou Amra Senáin, et l'hymne très bref en l'honneur de S. Columba attribué à Adamnán³. Ces trois pièces se ressemblent par le style et par un vocabulaire bien éloigné de l'usage normal. Ce ne sont pas seulement des mots anciens et rares, mais encore des emprunts à d'autres idiomes, l'hébraïque, le grec et le latin, ainsi que des néologismes forgés avec une sorte d'élégance perverse.

L'Amra Senáin se lit dans huit manuscrits :

1. Le *Lebor Brecc*, à la bibliothèque de l'Académie nationale irlandaise de Dublin, p. 241, du xiv^e ou du xv^e siècle ;
2. Dublin, bibliothèque du Collège de la Trinité, manuscrit H. 3. 17 (n° 1336 du Catalogue), col. 832-835, du xv^e ou du xvi^e siècle ;

¹ Quelques mots manquent ici.

² Voir à ce sujet J. F. KENNEY, *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, p. 426-427.

³ Cf. KENNEY, t. c., p. 444, n° 225. 1. Nous avons imprimé cet hymne, d'après le manuscrit Rawlinson B. 502, de la bibliothèque Bodléienne, fol. 59^v, dans la *Revue des Études indo-européennes*, t. I (1938), p. 184-191, mais il faudra, pour le rendre intelligible, d'autres recherches et l'édition du reste des manuscrits, encore inédits.

3. Bruxelles, Bibliothèque royale, manuscrit 4190-4200, fol. 275v-277, décrit ci-dessus, p. 204 ;
4. Dublin, Bibliothèque nationale, Gaelic 50, autrefois O'Reilly 14, ensuite Philipps 10276, du xvii^e siècle, mutilé de la fin ;
5. Dublin, Bibliothèque de l'Académie, 23. L. 11, p. 239, du xviii^e siècle ; sur les rapports entre ce manuscrit et les trois suivants, voir ci-dessus, p. 201, où il porte le sigle C 1 ;
6. Même bibliothèque, manuscrit 12. E. 23, p. 62 ; ci-dessus, *ibid.*, C 2 ;
7. Même bibliothèque, manuscrit 3. B. 2, p. 39 ; ci-dessus, *ibid.*, C 5 ;
8. Même bibliothèque, manuscrit 24. C. 9, p. 167-175 ; ci-dessus, *ibid.*, C 6.

Dans la plupart des manuscrits, se lit entre les lignes une explication des mots et des phrases, de date beaucoup plus récente que le texte même de l'Amra Senán. Celui-ci est précédé de deux récits, servant d'introduction ou de préface¹. Le premier traite du forgeron Nárach, délivré par Senán. Il est suivi de deux poèmes dont l'un commence par les mots : Nárach gaba gart go n-gail, l'autre par : Tucc dúin uile. Le second récit rapporte comment le poète Dallán Forgaill composa l'Éloge de Senán. C'est au même auteur qu'est attribué l'Amra Coluim Cille. L'ordre de ces diverses pièces n'est d'ailleurs pas invariable.

Whitley Stokes a tiré l'Amra Senán du manuscrit 2, avec quelques variantes du manuscrit 1, d'après la reproduction lithographique, et l'on sait qu'on ne peut guère se fier à l'exactitude de ce prétendu fac-similé². Il a traduit en anglais les récits d'introduction, mais s'est gardé de faire de même pour le texte. Aussi longtemps que tous les manuscrits n'en seront pas imprimés et comparés avec les autres pièces du même style, la prudence suggère d'imiter cette réserve.

Le poème Nárach gaba gart go n-gail est cité dans le commentaire du Féilire d'Óengus, au 8 mars, par deux manuscrits : le Rawlinson B. 512 et le Laud Misc. 610, tous deux à la Bodléienne. Stokes l'a imprimé dans sa seconde édition, p. 90.

¹ C. Plummer décrit ces récits en bloc (*Miscellanea hagiographica hibernica*, Catalogue, n° 177) ; l'Épilogue de la Vie irlandaise, imprimé ci-dessus, p. 209-210, y est confondu avec ces préfaces.

² Amra Senán, dans *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. III (1900), p. 200-225.

INTRODUCTION

Laithe náen do Shenán oc *ernaigh*te la Fiadhuit, doching Narach cerd lion a mhuintire go Senan *ara* chomairce co risedh slán seach an peist báí isin loch. Nenasgais a dhín. Docomhlai iarumh an cerd. Donic an pheist. Nonith lin a mbúi. Ro fes o Dhia in ní sin. Dogarar an peist co Senán 7 ro croch 7 dombert an cerd lion a mbúi eisi. Ut dixit :

Senan Innsi Cathaigh
crochais eccrait Narach
et reliqua.

1. Narach¹ gabha gart go ngail
dochuaidh in náe for muir
dar trilis lir² derbh rosaigh
innond i nInis Cathaigh.
2. An tan ro siacht leth lenda
dosfarraidh peist an inghrema
innister do Senán de
as ann ro báí ag *ernaigh*the.
3. Teid an cléirech go ngaircei
do imell na glas-fairrge
cenglais uaidh an peist amach
úair rop éccraid do Nárach.
4. Doroich Narach maith an gleó
rop slán do bí ogh beo³
slichta na biasta roba bán⁴
morthar an firt la Senán.

Narach.

¹ En face de chaque quatrain, le manuscrit marque la lettre *R*, qui signifie : *Rann* (« quatrain »).

² Dans le manuscrit : *lis*.

³ Il manque une syllabe à ce vers ; la leçon du manuscrit Rawlinson est meilleure : *ro ba slán ro ba og beo*.

⁴ Une syllabe de trop à ce vers ; lire, avec le manuscrit Rawlinson : *slicht*, au lieu de : *slichta*.

Ut dixit an cerd :

Tucc duin uile, ol in cerd,
beirim a buidhe ní ba borb
a rug uain fri gainemh ngarec
acht aighen ard ocus ¹ ord.

Dallan doróine an amhra-so do Shenán iar n-denamh in amhra ele do Cholum Cille, *ocus* ro gealladh nemh 7 slain-suilide don ti lasa mbia eter corp 7 céill, uair as liriú ina folt fiodhbuidhe iolratha na marbnaidhe naimhe si *et cetera*.

¹ Dans le manuscrit : *is*.

ÉLOGE DE SENÁN

1. Senan soer ¹ sidhathair ² silem soailce ³ sainem suib sreth amra ⁴ carson cadb calb ⁵ cleatarda cuippe co fín ⁶.

2. Fo lun ¹ lainderdha ² loo ³ laisiu luamna asa lais ⁴ luan lan fuach firinne ⁵ forona iltuatha Erend ⁶ uasmaigh ⁷.

3. Man moaighthe daghdaine ¹ danaib do Crist cainmuintir ² eter cond ³ sceo colt ⁴.

4. Cobuil de n-adamra *cona* egailsibh a n-ilghradh ¹ im Righ tegh ² rith raais ³.

5. Roe um rocorp carcrastar ¹ cen cais ² mude ath ³ mugsaine is mac Geirrcind ⁴ gart ⁵.

GLOSSAE SUPRA LINEAM AD SINGULAS PARTICULAS INSCRIPTAE.

1. — ¹ .i. saer uais — ² .i. ar n-athair síodha Senan — ³ .i. oc sioladh suailci no dligidh do cach — ⁴ .i. as sainrethach in síi co n-ib ic súig dligid do cach — ⁵ .i. ar is coir sén dó ara cháin cend no ara (Nota add. sup. lin cod.) chet (*sic cod.*) ordan — ⁶ .i. amal tultumha fína.

2. — ¹ lun ó luna — ² .i. is dagsollsi taitnemach é — ³ .i. amhall éasca i lló — ⁴ .i. as lais lan tsomáine in molta — ⁵ .i. is lan fhocal fursainntech firinne — ⁶ .i. foruaislidfiter iter iltuathaib Erenn ar mo ruscca damh — ⁷ .i. uas cách.

3. — ¹ .i. matan métaighte na n-dagh-dainedh .i. na cristaigedh — ² .i. no danaiged no is cedaigte do Crist co n-a mhuintir cáin íchtaigh biadh 7 edach — ³ .i. edach — ⁴ .i. biadh.

4. — ¹ .i. ro ba buaidh adhas mor uile gach gnimh do gníodh fo il-gradhaibh eccallsi — ² .i. im iath in righ — ³ .i. cén máir raithestuir arith.

5. — ¹ .i. ruánaidh ro charcrustair a chorp — ² .i. cartain — ³ .i. moeth adhbuir — ⁴ .i. do gní moghsaine oc fognamh do Dia an mac Geirrcinn — ⁵ .i. ba grian a oineach.

6. Glainither gol¹ ghnosom sui² sine cat coir³ dian sosadh sith-loch⁴.

7. Cain n-ordan n-adhamhra¹ assa ordan árchangel i find-muighib fil².

8. Fiad fochruice follnathar¹ amra gach ór oibliugad ina maine mo².

9. Mor ua Dubtaigh drongablaig¹ dom rofoir dom rusc reil cobair ar a molta miadh².

10. Moí mo rosc rigfótha¹ mu da n-aed n-ard n-imchisin uasnaib ní-conbeblai².

11. Bleach amrosc ilarda co mbrosnaibh uath uas mo luirgnib langlasaib is forra madu fuil¹.

12. Deaith doercru a crichaib cain caill¹.

13. Co turchan and cain¹ tesbann teim esgal² sceo ní ha ní hain aei is mo ai as mo ain mo ain³.

14. Mod ro glanad mo blus¹ cach mbe² bui liath³ cen blai⁴ amsam bui diach⁵ di he⁶.

6. — ¹.i. as glaine ol na déra — ².i. urdarca somh cech súi — ³.i. ro sinistair a saothar cathaisi an innsi-sí .i. Inis Cór Cathaigh — ⁴.i. dian soistadh in sidhloch-sin .i. domhan.

7. — ¹.i. is cáin conidh ard oirdnidhe admordhaighthe — ².i. antí as ard ainm fil eter árchangelib in t-usal techtaire a muigibh na bfind .i. na firian fil Senan.

8. — ¹.i. is é fiadhuccadh airmidnech ro follamhnaighd dó fochraic — ².i. as ferr lais ina gach ór ar n-a bruinnedh in logh mór fuair .i. nemh.

9. — ¹.i. as mor antí ua Dubhthaigh droncoibnesaibh no drondighlaigh — ².i. dom ro foire dom shuilibh solas cobair ar miadhamhlacht a molta no a moaighthe.

10. — ¹.i. rob lim mo radarc aris fota rigi — ².i. mo dá shuil go rabsat ic ard deicsin gacha radhairc ocus ní raibhe ní uasaibh (*prius*: uasnaibh *cod.*) do dorchá bláisce.

11. — ¹.i. ní rofuiraidhe daill ní leirnalaigh dhamh co cnuasaighibh grainde-chta ar isad langlasaib dom luirgnibh doille mo súl 7 is fríu benait beimenna.

12. — ¹.i. dia aith .i. ní hait doercrasad mo suile i cain-críchaibh mo chinín.

13. — ¹.i. co ro turcansat a náimh an cánom cantaig cenn cain — ².i. as taithnemach do aithnenn dorchatu easgaile na doille orm — ³.i. ar foccus 7 is foccus rom cobuir (cob-h *cod.*) ar an ainimh ro bui form .i. Senan .i. ní hainimh damh.

14. — ¹.i. antan ro glanad mo blesc daille — ².i. cach de form — ³.i. ba liath (*prius*: liaah *cod.*) mo inntlecht lam doille — ⁴.i. cech blaie — ⁵.i. cen lán deiche do brith uaim ar mo rosc — ⁶.i. de.

15. Domrofoir ¹ fiadha firinne fallnathar triat trethnaig na bi saethach sen ².

Senan.

Voici la traduction des deux récits servant d'introduction à l'Amra Senán : Un jour, comme Senán priait le Seigneur, le forgeron Ná-rach ¹ vint auprès de Senán avec tous les siens, lui demandant de le protéger, pour qu'il passât sain et sauf auprès du monstre qui était dans le lac ². Senán lui promit sa protection. Alors, le forgeron partit. Le monstre vint vers eux. Il les dévora tous tant qu'ils étaient. Ceci fut manifesté par Dieu (à Senán). Le monstre est appelé auprès de Senán, qui le suspendit, et il rendit le forgeron et les autres, tous tant qu'ils étaient. C'est à ce sujet que le poète dit : « Senán d'Inis Cathaigh suspendit l'ennemi de Nárach etc. » ³.

« Nárach le forgeron (hospitalité avec vertu militaire ⁴) fut sur la mer en navire. Sur les longs cheveux ⁵ de la mer, il alla en sécurité au delà d'Inis Cathaig. Parvenu à mi-chemin de sa navigation, le monstre funeste l'avala. La chose est racontée à Senán,

15. — ¹ .i. dom-foire tigherna na firinne fhollamhnaighes na trí teghlach .i. muinter nimhe 7 talman 7 ifern — ² .i. ní bí saeth na senta for Criost.

¹ Les forgerons, dans l'Irlande ancienne, semblent avoir eu quelques liens avec l'exercice de pouvoirs supposés magiques ; voir, à ce sujet, H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Le Cycle mythologique irlandais* (Paris, 1884), p. 308-310, et E. MAC NEILL, *Phases of Irish History* (Dublin, 1920), p. 86.

² Loch Luimnig signifie : « le lac de Luimnech ». Il faut entendre par là l'estuaire du Shannon, où se trouve l'île d'Inis Cathaigh, qui tire son nom de celui du monstre Cathach (« Ile du Monstre »). La Vie irlandaise renferme d'autres détails sur ce monstre marin, établi dans l'île avant Senán (éd. STOKES, p. 66-67). Le passage correspondant de la Vie latine a péri dans une longue lacune, mais l'antiquité de la légende apparaît suffisamment par la mention qu'en font le *Félire* d'Oengus et l'*Amra Senán*.

³ Le poète en question peut être identifié. C'est Óengus, qui consacre deux vers de son *Félire* à Senán, au 8 mars. On voit que le récit publié ici a pour but d'expliquer ce demi-quatrain du *Félire* et qu'il appartient en réalité aux commentaires de ce martyrologe en vers. Plusieurs recensions du récit se lisent dans les divers exemplaires (STOKES ¹, p. LXII ; STOKES ², p. 90).

⁴ Simple cheville, comme on en rencontre fréquemment dans les poèmes irlandais.

⁵ Encore une cheville, sous forme de comparaison allitérative. Elle se retrouve ailleurs, par exemple, dans le *Félire* d'Óengus, au 15 mars, à propos de la fête de S. Luc, évangéliste (c'est la date du martyrologe hiéronymien) : *Lucas lír uas trilis* (« Luc, sur les longs cheveux de la mer »). ⁴

III. — La Vie latine du Bréviaire de Saint-Pol-de-Léon.

Sur la foi d'une vague ressemblance de noms, celui qui compila ce bréviaire breton, avec l'habituelle naïveté de son audace, prit dans la Vie de S. Senán, évêque d'Inis Cathaig, en Irlande, de quoi fabriquer une légende à S. Sané, patron de Plou Sané ou Plouzané (Finistère, autrefois dans le diocèse de Saint-Pol-de-Léon)¹. Ainsi s'est conservée une recension de la Vie latine de S. Senán qui mérite d'être comparée à la Vie en vers BHL. 7573. Celle-ci se lit, à notre connaissance, dans cinq manuscrits :

- S = manuscrit de Bruxelles, Bibliothèque royale, 7672-7674, fol. 186, col. 1 - 188 bis, col. 1, du xiv^e siècle ; c'est le *Codex Salmanticensis*, qui appartient aux anciens Bollandistes ;
 M = manuscrit de Dublin, Priuate Marsh Library, Z. 3. 1. 5, fol. 76^v-80, du xiv^e ou du xv^e siècle² ;
 R = manuscrit d'Oxford, Bibliothèque Bodléienne, Rawlinson B. 505, fol. 201, col. 1, du xv^e siècle³ ;

ait paru manquer dans l'exemplaire qu'il transcrivait, ou qu'il ait omis la suite et que celle-ci doive être supplée par le lecteur. On trouve, en effet, souvent, dans les manuscrits irlandais, les mots *et cetera*, *et reliqua*, *reliqua*, pour dire : *Finis*, *Finit*, *Expleit*.

¹ Sur S. Sezny ou Sezní, patron de Guissény ou Guic Sezny, voir *Anal. Boll.*, t. LIX, p. 220. Albert Le Grand, au début du xvii^e siècle, a lu les leçons de l'office de S. Sezny dans un *Légendier léonais* manuscrit, vraisemblablement perdu, différent du Bréviaire léonais de 1516 (*Les Vies des Saints de la Bretagne Armorique*, au 19 septembre, éd. A.-M. THOMAS et J.-M. ABRILL, Quimper, 1901, p. 392 ; voir ci-dessous, p. 228). C'est de la même manière que, pour fournir des Actes à S. Caradoc, fêté en Bretagne le 16 mai (*BHL*. 1560), un hagiographe a simplement démarqué la Vie d'un abbé irlandais, dont on n'a pas réussi encore à découvrir le nom véritable. Voir également les remarques de F. Duine sur S. Ternoc, évêque, fêté le 3 octobre dans le diocèse de Léon, bien qu'ici les leçons soient prises « de communi » (*Memento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne*, n° 199).

² Voir *Anal. Boll.*, t. XLVI, p. 110. La Vie *BHL*. 7573 se lisait aussi dans le manuscrit E. 3. 11 du Collège de la Trinité, à Dublin (du xiv^e ou du xv^e siècle), collection très semblable à celle de M. Elle y manque aujourd'hui, par suite de la perte de 19 feuillets (« C. PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, p. xii).

³ La Vie *BHL*. 7573 figurait encore dans le manuscrit Rawlinson B. 485, dont R est une copie, mais ce manuscrit est mutilé de la fin, où se trouvait ce texte (PLUMMER, t. c., p. xvi). Sur ces deux recueils hagiographiques du fonds Rawlinson, voir *Anal. Boll.*, t. XLVIII, p. 362-365.

Killkenniensi », reproduit celui de Colgan, sauf correction de quelques erreurs évidentes.

Aucun de ces manuscrits ne contient la Vie latine au complet. Dans S et R, une grande lacune se présente vers le milieu ¹. Dans M, qui comprend deux fois plus de vers, il y a cependant un trou ; on s'en convaincra en rapprochant cette recension de la Vie irlandaise ². Ces lacunes ne sauraient être comblées au moyen d'aucun des témoins énumérés ci-dessus. Mais l'occasion se présentera peut-être un jour d'en traiter plus longuement en éditant cette Vie latine avec un commentaire la comparant, chapitre par chapitre, à la Vie irlandaise. Il suffira d'observer ici que le latin ne renferme presque rien qui ne soit dans l'irlandais, là du moins où les deux textes sont parallèles, et qu'on n'y trouve rien non plus qui ressemble à un hibernicisme ³. Ces deux indices permettent de conclure qu'il a existé une Vie irlandaise plus ancienne, contenant à peu près les mêmes éléments que la Vie A dans le même ordre, sauf l'Épilogue, et qu'un épitomé latin de cette Vie irlandaise perdue a servi à l'auteur de la Vie latine, ignorant de la langue irlandaise. Nous ne pouvons croire,

¹ La moitié environ du texte tel qu'il se lit dans M (la *BHL.* traite la recension S comme un simple *excerptum*). Cette lacune va du chap. 13, vers 7, au chapitre 32, vers 7, des *Acta Sanctorum* (Martii t. I, p. 763-767). Celui qui a noté les variantes en marge du manuscrit F observe, en langue irlandaise, que deux feuillets manquent ici. Or, dans le manuscrit M, la lacune de F s'étendrait du fol. 77^v, col. 2, en haut, au fol. 79^v, col. 1, vers le bas. Cet indice confirme notre conclusion : rien ne s'oppose à ce que M ait été le « codex Killkenniensis ».

² Sur la Vie irlandaise, voir ci-dessus, p. 199-200, où nous l'avons marquée du sigle A. Une longue lacune se place après les vers *vivumque et incolumem quem tulerat exanimem* (*Act. SS.*, Martii t. c., p. 765). C'est à celle-ci que se rapportent deux notes des anciens Bollandistes (t. c., p. 765, note e, et p. 768, note e). Mais nos prédécesseurs ont fait erreur, à la suite de Colgan, quand ils ont cru voir une autre lacune plus haut (p. 764, annot. f, où l'imprimeur a mis en marge e au lieu de f, après le mot *Chori*). Rien ne fait défaut pour le sens à cet endroit-là, et la Vie irlandaise ne contient rien non plus qui manque à la Vie latine. Le vers mutilé se corrige facilement.

³ Indiquons seulement l'emploi du mot *morus*, masculin, pour *morum*, neutre (*Act. SS.*, Martii t. c., p. 762, n° 4). Nos prédécesseurs, à la suite de Colgan, corrigent : *mora*, contre tous les manuscrits. Or, il est clair qu'en Irlande on croyait avoir affaire à un mot masculin, *morus*. Plusieurs exemples se rencontrent dans la Vie de S. Ciarán de Saigir, *BHL.* 4657 (éd. PLUMMER, § 16), ainsi que dans le texte parallèle du manuscrit de Gotha, *BHL.* 4659 (*Anal. Boll.*, t. LIX, p. 243). Le Salmanticensis, *BHL.* 4658, de son côté, lit : *pora*.

en effet, qu'un Irlandais connaissant le rudiment de sa langue eût fait des tétrasyllabes des mots suivants : Coemgella, Hy Conayll ¹, Ceall Arat ², Kyaranus, Fecheano, Lacteano, Kyarano, Kyaranum.

F. Duine a décrit le *Breviarium ad usum Leonensem, summa diligentia correctum, Parisius impressum, per Desiderium Maheu...* anno 1516 ³. La fête de S. Senán y est marquée au 6 mars, date normale en Bretagne ⁴. Nous transcrivons les leçons propres d'après une photographie de l'exemplaire conservé à Rennes, dans la bibliothèque de la Ville (fol. HH ij^o, col. 2 - HH iij^o, col. 1). Le titre courant est le suivant : Senani episcopi et confessoris vj Martij.

Senani episcopi et confessoris.

Lectio prima. Sanctus Senanus ex nobilibus christicolisque parentibus de Scotia natus fuit, pater videlicet Hercano et matre Cogella ⁵. Erat autem tunc temporis in insula Hybernensium quidam episcopus nomine Patricius opere et sermone prepotens,

¹ A moins qu'il ne faille corriger *Conayll* en *Conaylli*. On lit dans R : *in Conalli*.

² C'est la leçon des *Acta Sanctorum*, vers le milieu de cet épisode (Martii t. c., p. 765). Le seul garant de ce passage est M, où nous lisons : *Ceallaraacht*, et c'est ici une erreur évidente, car la Vie irlandaise écrit : *co Cill Mhóir Arad Tire* (éd. STOKES, p. 61, lignes 2013-2014), *go Cill Mhóir Aradh Tire* (manuscrit de Bruxelles 2324-2340, fol. 231). L'endroit est situé à 4 milles au sud de Nenagh, au comté de Tipperary (E. HOGAN, *Onomasticon Goedelicum*, p. 203).

³ *Bréviaires et Missels des Églises et Abbayes bretonnes de France antérieurs au XVII^e siècle* (Rennes, 1905), p. 164-168, n° 60 (extrait des *Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*). Le même F. Duine a donné du calendrier une édition plus ample dans son *Inventaire liturgique de l'hagiographie bretonne*, n° CCXCIX, p. 213-215.

⁴ Dans le livre d'heures léonais en breton et en latin, imprimé en 1486 (DUINE, *Inventaire*, n° CCCVIII, p. 217); dans le bréviaire de Tréguier, du xv^e siècle, au Petit Séminaire de Tréguier (DUINE, op. c., n° CCCXXXIII, p. 228); dans le missel de Dol de 1526 (G. H. DOBLE, *S. Senan*, Shipston-on-Stour, 1928, p. 30; cf. *Anal. Boll.*, t. XLVII, p. 163-164). Senán est invoqué aussi dans les litanies du bréviaire léonais de 1516 (DUINE, *Bréviaires et Missels*, p. 167). On ne s'étonnera pas que la fête ait été fixée à une autre date en Bretagne qu'en Irlande. Les livres liturgiques bretons commémorent ainsi S. Patrice au 10 mars, alors que partout ailleurs, ou à peu près, on le trouve au 17 du même mois.

⁵ Lire : *Cogella*.

ydolatrâs ad fidem convertens. Qui interrogatus a populo quis esset sibi in episcopatu successurus prophetizans respondit quod Senanus nondum pro tunc genitus. Quod et ita secutum est. Nam iuxta dicti Patricii vaticinia non multo post natus est Senanus omni virtute peditus.

Lectio II. Cuius nativitatis tempore lignum aridum, quod eius mater manu tenebat, confestim floruit quasi prenosticans quod puerulus qui nascebatur florere deberet in domo Domini sicut cedrus Libani. Quem immediate post ipsius nativitatem parentes fecerunt baptizari ac, ut Patricius predixerat, Senanum nominari. De cuius ortu parentes et consanguinei immenso gaudio repleti sunt. Senanus ergo ablactatus cepit corpore, fide et virtutibus crescere. Ipse namque corpus suum abstinencia¹ macerans, quadam die matrem suam mane in ore cibos degustantem arguebat, dicens quod Deus certa tempora refectionis et certa tempora abstinencie constituit.

Lectio III. Processu vero temporis cum parentes eius locum habitationis sue mutarent, novumque habitaculum alibi construerent², beatus Senanus, divine contemplationi vacans, aliis in edificando occupatis iuvare negligebat. Qui de hoc a matre acriter redargutus, contemplativam orationem repetiit. Unde contigit quod utensilia suorum parentum in villa prime mansionis dimissa, ad locum in quo edificabant per miraculum allata³ sunt. De quo dicti parentes Deo gratias egerunt.

Lectio IIII. Quadam tempestate, dum parentes eiusdem cum ipso parvulo et familia hospicium peterent in quodam castello, quod eis ab inhumanis habitatoribus dicti castelli denegatum est⁴. Unde mater eius immensa tristitia repleta est, et dictus parvulus matri compatiens eam consolari studuit, inquiens Dominum esse ultorem omnium malorum. Quo dicto, plaga subsequens, prefatum castellum cum habitatoribus et pertinentiis universis abyssum indilate petiit, adeo⁵ ut ipsorum nulla vestigia remanerent.

Lectio V. Sequenti vero tempore prefatus parvulus cum matre sua adiit maris ripam, querens navigium quo mare transire posset. Quo non invento, exoravit Creatorem celi et terre ut sibi provideret

¹ L'imprimé porte : *abstinenciam*.

² L'imprimé porte : *construxerunt*.

³ Les manuscrits S et M portent : *allata*; le manuscrit R : *ablata*.

⁴ *Sic*, phrase incomplète.

⁵ L'imprimé porte : *a Deo*.

de transitu, quod ita factum est. Nam deinde ipse et mater sua ultra mare ad partes quas elegerant mirabiliter translati sunt ¹.

Lectio VI. Deinde factus episcopus inibi fontem dulcifluum ² a Deo precibus impetravit. In quo dum quedam mulier infantem suum incaute balnearet, quidam monachus, beati Senani discipulus, Deum deprecatus est ut prefatus infans submergeretur ³. Quod ita factum est. Mater vero pueri de eius submersione ad beatum Senanum conquesta est de dicto monacho. Qui vocatus a beato viro, iussus est vel ut puerum a flumine eripiat vel cum puero se submergat.

Lectio VII. Cum igitur monachus accessisset ad aquam, volens cum baculo experiri aque profunditatem, aqua se sibi prebuit calcabilem. Et super aquam ambulans invenit puerum, quem estimabat mortuum, in ea ludentem. Quem ad beatum virum detulit, et ipsum matri vivum restituit. De quo miraculo inter magistrum et discipulum talis fuit amicabile altercatio, sicut legimus olim fuisse inter beatum Benedictum et suum discipulum Maurum in ereptione pueri a fluvio liberati ⁴. Tu <autem, Domine, miserere nobis> ⁵.

Lectio VIII. Navigantes socios patruī sui submersos in equore, ad deprecationem dicti patruī sui et aliorum amicorum suorum Senanus, fusa oratione cum lachrymis, vite restituit. Dicti vero resuscitati beato Senano supplicaverunt ut, benedictione ipsius percepta, permissu eius liceret repetere gaudia superna, a quibus deprecatione ipsius ad vitam mortalem fuerant revocati. Quod ita factum est ⁶.

¹ A cet endroit, le Bréviaire léonais saute d'abord une partie de la Vie en vers (qui correspond aux §§ 8-11 du manuscrit S, éd. DE SMEDT et DE BACKER) et ensuite tout ce qu'omettent les manuscrits S et R, mais qui se trouve dans M (voir ci-dessus, p. 224).

² Seul le manuscrit R porte : *dulfifluum*; S et M lisent : *dulcissimum*.

³ L'imprimé a : *sublungeretur*.

⁴ Le passage *sicut - liberati* semble une addition propre au Bréviaire léonais. Rien n'y correspond dans les manuscrits de la Vie latine en vers, sans lacune apparente ici, mais il ne s'agit que d'une allusion au récit, célèbre dans les fastes monastiques, des *Dialogues* de S. Grégoire le Grand, II, 7.

⁵ Le Bréviaire léonais omet ici ce qui correspondrait, dans la Vie latine en vers, au § 13 du manuscrit S (éd. DE SMEDT et DE BACKER).

⁶ De même, le Bréviaire léonais omet ici les passages représentés dans S par les §§ 15 et 16 et le début du § 17, dans l'édition citée.

Lectio IX. Post hec beatus Senanus obdormivit in Domino. Cuius corpus per octo dies sequentes inhumatum, eius coepiscopi et abbates¹ cum innumeris populis divinis obsequiis insudantes, dum honorifice sepelire satagunt, corpus defuncti Senani feretro positum inibi resedit et spiritum resumpsit. Ubi vir sanctus verbis salutaribus secreta quedam revelavit presentibus. Tunc maiores qui aderant redivivum interrogaverunt eum an in die obitus vel in octabis eius deinceps facerent eius memoriam. Qui respondit : « Die octava hanc, » inquit, « annuatim colite. » Et tunc valedicens his qui aderant sese reddit² exanimem.

Cetera de communi unius confessoris et episcopi.

Les notes, au bas des pages, ont permis déjà de comparer ce texte à celui des manuscrits M, S et R de la Vie latine BHL. 7573. Il est clair que l'auteur des leçons du Bréviaire léonais a eu cette Vie sous les yeux. On ne saurait déterminer quelle recension il a utilisée, bien qu'elle semble se rapprocher davantage de la recension brève SR, où un long passage manque vers le milieu, qui n'a pas laissé de traces dans les leçons léonaises. Celles-ci reprennent le récit au même point, c'est-à-dire au Miracle de la source (sixième leçon).

Il nous reste à examiner la notice consacrée à S. Senán par l'hagiographe breton Albert Le Grand³. Voici les sources qu'il allègue⁴ : d'abord, les leçons du Bréviaire léonais, certainement le texte imprimé en 1516, car, quand il utilise le Légendier léonais manuscrit, c'est par d'autres formules qu'Albert Le Grand s'y réfère⁵ ; ensuite,

¹ M porte : *abbates* ; S et R : *coabbates*.

² Pour *sese reddit*, l'imprimé a : *se resedit*. Nous corrigeons d'après les manuscrits : *sese reddit* M et S, *sese redit* R.

³ Éd. citée, p. 79-84. Le titre est le suivant : *La Vie de S. Sané, Evêque Hybernois, Titulaire de la paroisse de Plousané en Leon, le 6 Mars.*

⁴ « Cette Vie a esté par nous recueillie du Breviaire de Leon, qui en a l'Histoire en neuf Leçons, le 6 Mars, et un extraict autentique des Archives manuscrites de Nostre Dame d'Inis-Kaha et Kilsenan au territoire d'Aruest au Comté de Kierri, Diocese d'Artfarten, Province de Mommoine en l'Irlande, à moy transmis par le R. P. Frere Vincent Du-Val de Sainte Marie, Vicaire Provincial d'Hybernie, l'an 1629, et de la tradition qu'on en a en la Paroisse de Plousane. » A. LE GRAND, l. c.

⁵ Voir, par exemple, éd. cit., p. 393. Peut-être en faut-il conclure que le Légendier manuscrit ne contenait pas de leçons propres pour la fête de S. Senán. Celles-ci auraient été insérées par les éditeurs du Bréviaire de 1516.

des extraits des archives de l'église de Sainte-Marie d'Inis Cathaig et de Ceall Seanáin¹, au territoire d'Aruest², comté de Kerry, diocèse d'Ardjert, province de Munster, que lui avait transmis, en 1629, le R. P. F. Vincent du Val de Sainte-Marie, vicaire de la Province d'Irlande, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, auquel appartenait Albert Le Grand; enfin, des traditions populaires de Plou Sané. A cette troisième source remonte la matière des paragraphes 8 et 9. C'est d'Irlande que dérivent les paragraphes 11 à 14, les indications topographiques des paragraphes 1, 4 et 10, et le récit, au paragraphe 1, qui concerne le collier de fer de S. Senán, lequel étranglait promptement ceux qui se rendaient coupables d'un faux serment après l'avoir mis à leur cou³. Le reste provient du Bréviaire léonais ou constitue une explication de l'hagiographe, prompt à affirmer ce qu'il estime vraisemblable⁴.

Deux points sont dignes de remarque. Premièrement, le lieu assigné à la naissance de Senán : au pays d'Arakt, près du Shannon⁵. On ne connaît pas d'autre mention de ce territoire. C'est presque certainement une corruption de Cell Mór Arad Tire, dont la Vie

¹ Albert Le Grand semble confondre en un seul deux endroits de l'Irlande qui se réclamaient du patronage de S. Senán. Inis Cathaig, Scattery Island ou Inniscattery est l'île située dans l'estuaire du Shannon (ci-dessus, p. 199). Elle se rattache aujourd'hui à la paroisse de Kilrush, baronnie de Moyarta, comté de Clare. L'église, peut-être autrefois paroissiale, était dédiée à Notre-Dame. Ceall Seanáin, aujourd'hui en anglais Kilshinane (autrefois Killshan-non, Y. M. GOBLET, *A Topographical Index of the Parishes and Townlands of Ireland in Sir William Petty's MSS. Barony Maps*, p. 32), est une paroisse de la baronnie de Clanmaurice, au comté de Kerry. Celle-ci dépend du diocèse d'Ardjert (Ard Feartha Bréanainn), tandis que Inis Cathaig appartient à celui de Killaloe (Cell Dá Lua). Inis Cathaig, cependant, prétend avoir eu jadis son évêque propre et dépendait, au XII^e siècle, du diocèse de Limerick (Luimnech). Inis Cathaig et Ceall Seanáin sont situés tous deux dans la province de Munster, en latin : *Mumonia*, *Momonía*, dont Albert Le Grand fait : Mommoine.

² Nous ne reconnaissons pas ce nom, corruption peut-être de celui d'Ardjert.

³ On raconte la même chose du collier de Moran, fils de Cairbre Cindchaft (c'est-à-dire : « Cairbre Tête-de-Chat »), dans une note jointe à l'ancien récit qui s'intitule *Bruiden Maic Dareo* (éd. R. THURNEYSSEN, dans *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XI, 1917, p. 65). Albert Le Grand indique la formule irlandaise du serment par le collier de S. Senán : *An neorannach Sheanan*, ce qui peut vouloir dire : « objet en fer de Senán ».

⁴ Voir au début du § 3, dans la seconde moitié du § 5 et au § 6.

⁵ « Il nasquit au territoire nommé par ceux du país Arakt, près la rivière fameuse, nommée Siennen » (§ 1).

latine en vers fait Ceall Araacht¹. Secondement, la traversée miraculeuse de la mer à pied sec, rapportée dans la cinquième leçon, est située par Albert le Grand à 12 ou 14 lieues du pont de Limerick, en direction de l'ouest, nous ne savons d'après quelle autorité.



Transcrivons enfin un hymne inédit, qui suit immédiatement la Vie latine dans les manuscrits R et F². Il y est question de miracles accomplis de son vivant par S. Senán. Quelques-uns de ceux-ci ne se lisent pas dans les manuscrits mutilés de la Vie latine et manquent même à la Vie irlandaise³.

1. Christe, quem semper credimus, exaudi preces auribus,
ut simus sani moribus, semper Senani laudibus,
2. Qui mare sine remige transvectus magno numine,
monstrum coactum vomere, faber miratus lumine,
3. Duos alumpnos aditis mortis vocavit meritis,
equos submersit <principis⁴>, ignem extraxit digitis.
4. Qui quando Gallos appetit pla<n>tis fluctus non tetegit,
tunc panem⁵... retulit, hostibus cladem peperit.
5. Cum Christo iunxit federa, mundo repellit funera,
suscitavit cadavera et non amavit munera.
6. Sit laus Patri piissimo, eiusque Unigenito,
cum Spiritu paraclito, et nunc et in perpetuum.
Amen.

P. G.

¹ Ci-dessus, p. 225, note 2.

² Ci-dessus, p. 223.

³ U. Chevalier, dans son *Repertorium hymnologicum*, n°s 5584, 7763, 9097, mentionne trois hymnes en l'honneur de S. Senán, composés par le P. Simon Gourdan (1646-1729).

⁴ Nous avons ajouté un mot manquant au manuscrit.

⁵ Un mot manque ici au manuscrit.

LE MIRACLE POSTHUME DE SAINT THOMAS L'APÔTRE

I

Le vendredi 5 mai 1122, la cour pontificale à Rome était mise en émoi par l'arrivée inopinée d'un voyageur qui se donnait pour un prélat indien et dont les discours étranges, avant de fournir quelques traits au légendaire Prêtre-Jean ¹, allaient accréditer en Occident l'histoire du miracle posthume de S. Thomas. Le personnage étant resté mystérieux jusqu'aujourd'hui, sa visite à Calixte II (1119-1124) a été révoquée en doute, même par des esprits sérieux ²; sans raison toutefois, comme il est aisé de s'en assurer.

¹ Sur ce dernier, l'ouvrage de base reste : F. ZARNCKE, *Der Priester Johannes*, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Saxe, phil.-hist. Cl., t. VII, n° 8 (1879 = I. *Abhandlung*), et t. VIII, p. 1-186 (1876 = II. *Abhandlung*). L'évêque de Gabula (Djibal) en Syrie fut le premier à apporter quasi officiellement en Europe la mention d'un *presbyter Iohannes*; c'était en 1145, au lendemain de la chute d'Édesse et à la veille de la deuxième croisade. Otton de Freising, beau-frère de l'empereur Conrad III, rencontra ce messager à Viterbe, où s'était réfugié le pape Eugène III; voir sa *Chronique*, lib. VII, c. 33 (*M.G.*, Script., t. XX, p. 266). L. Olschki, *Storia letteraria delle scoperte geografiche* (Florence, 1937), montre, au début du paragraphe consacré au Prêtre-Jean, comment le visiteur oriental de 1122 avait psychologiquement préparé les voies à son successeur de 1145.

² Par exemple P. SCHEFFER-BOICHORST, éditeur de la *Chronique* d'ALBÉRIC DE TROIS-FONTAINES : « Certe ea, quae Albricus ad annum 1122 ex hoc iam deperdito libro de Iohanne Indorum patriarcha tradidit, nonnisi ineptissime ficta sunt » (*M.G.*, Script., t. XXIII, p. 668). A. STOCKMANN, dans *The Catholic Encyclopedia*, vol. XII (1911), p. 400, i. v. Prester John : « The mythical journey to Rome of a certain Patriarch John of India in 1122... » Ul. ROBERT, avec plus de nuance : « ... deux textes qui ont trait à un même fait, le voyage ou prétendu voyage à Constantinople et à Rome d'un patriarche des Indes orientales, nommé Jean. Il serait peut-être difficile de démontrer l'authenticité de ce double récit..., mais il renferme une singulière coïncidence qui lui donne au

Elle a notamment pour garant Odon, abbé de Saint-Remy à Reims. Dans une lettre¹ écrite l'année même, celui-ci fait part à son correspondant de la bonne fortune que lui valut son séjour à Rome, où le réclamaient les intérêts de son monastère; et, le premier, il met en circulation une version succincte du miracle de S. Thomas, d'après les souvenirs que lui avait laissés le récit de l'*Indiae archiepiscopus* ou *episcopus*, ainsi qu'il appelle l'Oriental rencontré là-bas, sans mentionner son nom propre ni celui de sa ville épiscopale, siège du tombeau de l'Apôtre.

Il est vrai qu'on a commencé par contester à Odon sa qualité de témoin. Mais a-t-on pris garde que les Regestes pontificaux permettent de vérifier rigoureusement sa présence au Latran, à la

moins une apparence de vérité » (*Histoire du Pape Calixte II*, Paris, 1891, p. 159). De même le P. A. VAETH : « Auch der Besuch des sog. Patriarchen Johann III. von Indien am päpstlichen Hofe im Jahre 1122 erregt berechtigtes Bedenken. Auch angenommen, dass Papst Kalixtus II. den Besuch eines Orientalen empfing... » (*Der hl. Thomas der Apostel Indiens*, 1925, p. 38). Enfin E. CERULLI : « Dobbiamo da ciò inferire che l'Arcivescovo Giovanni effettivamente giunse a Roma nei primi decenni del XII secolo? Non necessariamente. (E non sembri eccessivo spirito critico!) » (*Etiopi in Palestina*, t. I, Rome, 1943, p. 191). D'après ce dernier auteur, il suffit d'admettre que l'étranger soit venu à Constantinople, son récit seul aboutissant à Rome.

¹ BHL. 8147. Édité par MABILLON, sans indication de provenance, dans ses *Vetera Anelecta*, 1^{re} éd., t. I, p. 334-338, 2^e éd., p. 464-465, sous le titre de *Domni Oddonis abbatis S. Remigii epistola ad Thomam comitem, de quodam miraculo S. Thomae Apostoli*; réimprimée dans MIGNE, P.L., t. 172, col. 1331-1334, et ZARNCKE, op. c., I. Abh., p. 845-847. Le texte de Mabillon s'écarte, en quelques menus passages, de la copie de la lettre, faite au XII^e siècle, qu'on lit aux folios 136^v et 137^r du manuscrit C. 184 de la Bibliothèque de la Ville, à Reims, autrefois à l'abbaye de Saint-Remy, dont il a gardé de très nombreux documents, allant du XII^e au XIV^e siècle (= n° 346 du *Catalogue*, t. I, Paris, 1904, p. 428-440). En raison de ses origines, qui en font sans doute le représentant le meilleur, encore qu'imparfait, de l'original, nous croyons bon de publier cette copie en appendice, d'après les photographies que la direction de la Bibliothèque de Reims a permis d'en prendre. On remarquera que, non plus que dans les autres témoins connus de la lettre, l'état civil du destinataire Thomas n'y est indiqué, contrairement à ce qui se voit chez Mabillon, qui dans une note finale estime pouvoir identifier le comte Thomas à Thomas de Marle, seigneur de Coucy. On sait que le texte du codex de Bruxelles n° 7461, publié dans *Catal. Lat. Bruz.*, t. II, p. 29-31 (BHL. 8148), commence par ces mots : *Dilecto suo frater Odilo, Cluniacensis abbas, salutem in Domino*, qui sont un essai malheureux d'exégèse, par le scribe, de l'*incipit* de BHL. 8148a : *Dilecto suo frater O.*

date en question ? Un décret du 16 mai 1122¹, adressé à Odon et dirimant un litige demeuré longtemps pendant entre les Bénédictins de Saint-Remy et ceux de Montmajour, dit en effet : *Postremo... alia rursum scripta direximus, ad agendam causam utrique parti terminum prefigentes. Et vos quidem parati atque muniti statuto termino accessistis ; abbas vero Montis maioris absens fuit, neque pro se vel pro toto negotio, nisi quendam Rodulfum clericum, delegavit. Causa igitur in nostra et fratrum nostrorum presentia diligenter discussa...* Et un autre décret du même jour², adressé à l'archevêque de Reims Raoul, laisse à peine moins clairement entrevoir l'intervention personnelle d'Odon.

Ce qui fit indûment suspecter son témoignage, ce furent, en définitive, les différentes dates inexactes auxquelles, en l'absence d'un millésime ou d'un pontificat nettement exprimés, on se plut à l'assigner, à la suite de Mabillon, qui place le voyage d'Odon et la rédaction de la lettre « *circiter annum MCXXXV. Nam anno sequenti ex Italia reversus, construendae Montis-Dei Cartusiae fundum concessit* »³. Et l'opinion du premier éditeur a été source de confusion jusqu'en ces derniers temps⁴.

¹ JAFFÉ-LOEWENFELD, n° 6974 (5090). Texte dans Ul. ROBERT, *Bullaire du Pape Calixte II*, t. II (Paris, 1891), p. 45-47 ; une erreur du secrétaire ou du scribe a reporté la date à 1123.

² JAFFÉ-LOEWENFELD, n° 6975 (5091) ; ROBERT, t. c., p. 47-48 : *Significatum autem nobis est quod in ecclesia sanctorum martyrum Timothei et Apollinaris, ad Sancti Remigii monasterium pertinente, seculares canonici commorentur, quorum aliquo obeunte, Sancti Remigii abbas eius prebendam ex antiquo donare aut vendere consuevit cet.*

³ *Vetera Analecta*, 2^e éd., p. 465. Ceci nous ramène au pontificat d'Innocent II (1130-1143). Le 8 juin 1135, ce pape adresse une bulle à Odon (JAFFÉ, 7705) ; le 23 novembre 1136, il confirme, à la demande de l'abbé de Saint-Remy, les privilèges d'une église sous la dépendance de son monastère (JAFFÉ, 7799). Mais ces actes sont-ils un argument en faveur d'un autre voyage d'Odon en Italie ?

⁴ E. CERULLI, t. c., p. 191 : « La cronologia della visita è incerta... Si ammette che egli (Oddone di Saint-Remy) tornò dall' Italia nel 1136. Comunque sia, Oddone di Saint-Remy morì il 10 giugno 1151 e questo è un... « terminus ante quem ». L'incertitude d'autres auteurs est due à un manque de documents de première main, qui enlève presque toute valeur à leurs analyses : ainsi H. HOSSEN, *St. Thomas and San Thomé, Mylapore*, dans *Journal and Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, New Series, t. XIX (1923), n° 5, p. 160-188. Ce chercheur plus opiniâtre que pénétrant, à qui il arrive de traduire « ex testi-

S'il est donc désormais prouvé qu'Odon était en mesure de bien voir et entendre ce dont il parle, il ne s'ensuit pas qu'il ait qualité, sans plus, pour faire rapport en pleine connaissance de cause. On ne s'étonnera pas de voir son récit — abstraction faite, en ce moment, de la partie ayant trait au miracle proprement dit — déparé par quelques invraisemblances. Telle paraît bien être tout d'abord la cascade de malheurs qui s'abattent sur son héros avant son arrivée à Rome : la mort l'ayant privé du « secours social » de son « prince », l'archevêque indien s'en va consulter l'empereur de Byzance — depuis quatre ans, c'est Jean Comnène —, lequel lui choisit, parmi ses familiers, un autre « prince », puis un second, en remplacement du premier aussitôt ravi par la mort, mais se refuse à lui en accorder un troisième, lorsque le second, à son tour, vient à trépasser avant même que l'archevêque soit rentré au pays. Autre détail surprenant : que le prélat, ayant instamment demandé de pouvoir se rendre à Rome *consilii causa*, obtienne en plus de s'y faire accompagner par des légats impériaux chargés de lettres de recommandation pour lui.

On ne sait d'ailleurs s'il faut mettre ces bizarreries au compte des défaillances de mémoire de l'abbé de Saint-Remy et non pas plutôt s'en prendre aux écarts d'imagination de l'étranger et à l'effervescence qui s'empara des esprits à la suite de ses déclarations ; les commentateurs ne manquèrent point, sans parler de l'interprète, qui purent contribuer à travestir, en les colportant, les propos, déjà extraordinaires par eux-mêmes, émis à la cour pontificale.

Toujours est-il que ces singularités n'apparaissent pas, au moins sous cette forme et à ce degré, dans un autre document original qui nous a gardé le souvenir de la visite de l'Oriental : le *De adventu patriarchae Indorum sub Calixto papa secundo*¹. C'est une relation anonyme, postérieure à la lettre d'Odon et manifestement indépen-

monio Auctoris Synchroni, nempe Odonis » (I. F. RAULIN, *Historia Ecclesiae Malabaricae*, Rome, 1745, p. 435), par « by the Author of the Synchronon, i. e. Odo », avoue en un endroit : « Unless we have a more authoritative account of the proceedings, we discuss at random » (ibid., p. 185, note).

¹ BHL. 8145, 8145 a. Édité par ŽARNCKE, op. c., I. Abh., p. 837-843, avec indication des manuscrits, principalement : Leipzig, Bibl. Senat., Rep. II, fol. 59a (xii^e-xiii^e siècle), et Vienne 1060 (xii^e siècle). A la liste qu'il donne, il faudrait ajouter : Bibliothèque de l'abbaye de Rein, cod. 55, fol. 166a-168a. Le catalogue (*Xenia Bernardina*, II, 1, p. 38) fait erreur en y voyant un extrait de la lettre d'Odon.

dante d'elle, postérieure même, probablement, à la mort de Calixte II dont il est parlé au passé (*temporibus itaque Calisti papae secundi*), mais encore assez rapprochée des événements pour que ceux-ci puissent être qualifiés de contemporains (*nostris temporibus Romae recitata sunt*); elle est conservée dans divers manuscrits, dont les plus anciens appartiennent encore au XII^e siècle.

Entre les deux témoignages, celui d'Odon et le *De adventu*, l'identité essentielle est patente; la réalité qui leur sert de base y trouve un surcroît de garantie. Il n'en est pas moins intéressant de saisir sur le vif — en nous en tenant toujours, provisoirement, aux phrases qui encadrent la description du miracle — les divergences auxquelles, chez deux narrateurs différents, un même fait a prêté sujet. Le personnage principal, arrivé à Rome en la quatrième année du pontificat de Calixte II (2 fév. 1122 - 1^{er} fév. 1123), a nom Jean et est dit *patriarcha Indorum, illius scilicet Indiae quae ultima finem facit*; la capitale de ce royaume, où siège le patriarche et à proximité de laquelle se dresse l'église contenant le corps de l'apôtre Thomas, s'appelle Hulna. Les événements qui précèdent la venue de Jean à Rome n'ont pas le caractère tragique qu'on leur a vu chez Odon: élu malgré lui à sa haute charge après la mort de son prédécesseur, il vient à Byzance, *sicut ratio exigebat*, pour y recevoir le pallium et les autres insignes de sa dignité. Le trajet prend une année. Faisant halte dans la ville impériale, *sicut regiae dignitatis mos est* — notation qui ne sera pas indifférente, plus tard, à la contamination entre Prêtre-Jean et patriarche Jean, si elle n'en est pas elle-même un effet —, il y rencontre les légats de Calixte II, mandatés pour traiter de l'union des deux Églises¹; il se joint à eux au retour, une fois leur

¹ A une proposition de réunion que lui avait adressée Calixte II — la seconde de ce genre, transmise cette fois par écrit, et dont la teneur n'est plus connue —, l'empereur Jean Comnène répondait avec quelque délai, en juin 1124, par l'envoi d'un messenger porteur de présents et d'une lettre. De celle-ci nous possédons l'original, suivi d'une traduction latine contemporaine. L'empereur y marquait son plein accord, en rappelant qu'il avait déjà eu l'occasion de le signifier aux légats pontificaux: *Declaravit quidem enim super hoc intentionem suam (imperium nostrum) et preciosissimis viris tue sanctitatis. Sed et per presentes scripturas significat rem tue divinitati*. A. Theiner et F. Miklosich, *Monumenta spectantia ad unionem Ecclesiarum graecae et romanae* (Vienne, 1872), p. 1-6, ont publié cette réponse de Jean Comnène, ainsi qu'une autre lettre qu'il adressa deux ans plus tard sur le même sujet à Honorius II; cf.

mission achevée. L'épilogue du récit est conventionnel. Dans le rapport d'Odon, Calixte II, entendant répéter les discours de l'archevêque, commence par être fortement indisposé contre lui et le somme en conséquence, sous peine d'anathème, *ne amplius in palatio falsa seminaret*. Son scepticisme ne tombe à la longue que devant les protestations et les serments de ce dernier. Ici, au contraire éclate, d'emblée l'admiration sans réserve de Calixte et l'enthousiasme de toute la curie.

Le *De adventu*, plus étendu et, nous le verrons encore, notablement plus élaboré que la lettre d'Odon, était appelé à une plus large diffusion et à un plus grand retentissement littéraire. Deux documents principaux en dérivent. Le premier est le résumé connu sous le nom de *Miraculi S. Thomae in India recensio brevior*, BHL. 8146 ¹. L'autre, dans la *Chronique* interpolée d'Albéric de Trois-Fontaines, est le passage introduit par les mots : *Sequitur ex gestis eiusdem Calixti* ², lesquels ne peuvent faire allusion qu'au *De adventu* ou à un texte tout semblable.

On a tenté récemment, sans motif sérieux ³, d'intervertir le rap-

F. DÖLGER, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, n° 1302 ; Ul. ROBERT, *Bullaire du Pape Calixte II*, p. 394-396 ; *id.*, *Histoire...*, p. 168-195 ; F. CHALANDON, *Jean II Comnène et Manuel I Comnène*, p. 161-163. On n'aura aucune peine à reconnaître les *preciosissimi viri* de la lettre de 1124 dans les ambassadeurs latins, présents à Constantinople en 1122, d'après le *De adventu*, qui montre, en ce point, une supériorité manifeste par rapport à Odon.

¹ L'édition de F. WILHELM, *Deutsche Legenden und Legendare* (Leipzig, 1907), p. 50-56, est faite sur la base de plusieurs manuscrits allant du XIII^e au XV^e siècle ; l'auteur mentionne en outre le codex Vindob. 1321, qui remonte au XII^e siècle. Le texte BHL. 8146 b, plus tardif, se lit dans le cod. lat. Vatic. 5842 (XV^e siècle). Les autorités de la Vaticane nous en ont aimablement transmis une reproduction photographique ; nous aurons l'occasion d'en indiquer la provenance en le comparant à un morceau que nous publions en appendice (II).

² M.G., Script., t. XXIII, p. 824-825 ; sur les dates extrêmes de composition de la *Chronique* dans son état définitif (1232 et 1295), voir Scheffer-Boichorst, p. 643-648.

³ E. CERULLI, t. c., p. 183, note 1 : « Il *De adventu* perciò è utile solo a provare già da quale data il racconto del miracolo postumo fosse stato letterariamente rielaborato in Europa. Invece le fonti originarie sono rappresentate dalle narrazioni più scarse di Albefico e di Oddone. Quale sia poi veramente la fonte di Alberico, che egli indica con le parole *Sequitur ex gestis eiusdem Calixti*, non possiamo precisare. » Un des motifs avancés pour l'intervention du rapport entre le *De adventu* et Albéric est, par exemple, l'existence de versions orientales ; mais en quoi l'ordre des deux textes est-il affecté par là ? Un autre argument est la dépendance présumée du *De adventu* vis-à-vis de

port, traditionnellement reconnu, entre ces deux pièces¹, et de donner à l'extrait de la *Chronique* le pas sur la relation anonyme. La date respective de l'apparition des deux écrits eût dû suffire à faire écarter cette hypothèse. En réalité, Albéric ou son interpolateur s'est contenté, plus servilement encore que l'abrégiateur de *BHL*. 8146², de recopier en le mutilant le *De adventu*, et il n'est même pas téméraire de désigner la famille de manuscrits à laquelle il a eu recours³.

La lettre d'Odon et le *De adventu* de l'annaliste anonyme — quelque clerc de la curie romaine —, telles sont donc les deux sources indépendantes et autorisées, chacune à sa manière, auxquelles remontent, par voie directe ou indirecte⁴, tous nos renseignements

Grégoire de Tours, en un point particulier. Malheureusement, M. Cerulli n'a pas tenu compte de ce que la *Chronique* d'Albéric présentait exactement le même emprunt, dont nous aurons à reparler plus bas.

¹ ZARNCKE, op. c., I. *Abh.*, p. 833; F. WILHELM, op. c., p. 48. Ce rapport n'a pas été étudié par R. A. LIPSIUS, *Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden*, t. II, 2 (Brunswick, 1884), p. 420-421, ni aperçu par U. ROBERT, *Histoire du Pape Calixte II*, p. 159-160. Celui-ci, qui invoque les deux documents en question comme s'ils avaient valeur indépendante, eût mieux fait de remplacer le témoignage d'Albéric par celui d'Odon, qu'il n'a pas l'air de connaître. Écrivant avant Zarncke, W. GERMANN, *Die Kirche der Thomaschristen* (Gütersloh, 1877), p. 163, ignore le *De adventu*.

² Qui commence par cette phrase : *Patriarcha regionis Indorum orationis gratia unius anni in spatio Romam remis et velo proventus advenit*.

³ Famille du cod. Vindob. 1060 (B de Zarncke). Voici deux spécimens de leur accord : *quae ultima finem facit* (bonne leçon ; comparer en effet la première phrase de la *Passio Bartholomaei*, *BHL*. 1002 : *Indiae tres esse... asseruntur... Tertia quae finem facit*), et *intra quae sita est*, contre les leçons des autres témoins : *quae ultima finem mundi facit* et *quae infra sita sunt* ou encore *infra quod sita est*. L'état fragmentaire de la tradition ne permet d'ailleurs pas de conclusions absolument fermes.

⁴ De la *Chronique* d'Albéric découle, par exemple, la notice du *Magnum Chronicon Belgicum* de 1474, qui s'interrompt brusquement après quelques lignes : *Anno quarto Calixti Papae Patriarcha Indorum Ioannes Constantinopolim ad suscipiendum Pallium venit, unius anni spatio in itinere consumpto : illius scilicet Indiae, quae ultima finem facit. Papa Calixtus pro concordia Romani et Graeci Regis Constantinopolim legatos miserat, quibus Patriarcha Ioannes per interpretem (qui a Graecis drogemannus dicitur) collocutus, intellexit, totius orbis Romam caput esse, et cum eis Romam venit ; qui de patria sua requisitus, in praesentia Papae et Cardinalium per interpretem dixit : Civitas, cui Domino dante, praesidemus, Ulna vocatur, etc. ut habetur in gestis Apostoli Thomae (Rerum Germanicarum Veteres... Scriptores, t. III, Ratisbonne, 1731,*

sur le prélat étranger, son arrivée à Rome, ses propos et les réactions immédiates qu'ils provoquèrent. Le moment semblerait donc venu d'identifier plus exactement cet homme et sa patrie, dans l'espoir de mieux connaître au moins un aspect de l'histoire du culte de S. Thomas. Il serait toutefois prématuré d'essayer de résoudre ces énigmes, même sans se bercer de l'illusion d'y réussir mieux que ceux qui l'ont déjà tenté, si l'on ne commençait par s'interroger sur le contenu de son récit, en le situant par rapport aux autres versions que nous possédons du Miracle de l'Apôtre.

II

Ces versions, en leur état actuel, sont orientales ou occidentales. Mais ces dernières se réclament toutes, et à bon droit, d'une origine orientale. Pour les passer en revue, nous suivrons donc l'ordre chronologique plus ou moins rigoureux de leur entrée dans la littérature hagiographique entendue au sens très large, qui n'exclut pas les productions de l'imagination pieuse la plus débridée.

Un mot, tout d'abord, au sujet d'un premier — et double — miracle posthume attribué à S. Thomas et qui, par sa teneur, ne relève pas, au moins directement, de notre propos : c'est celui que relate S. Grégoire de Tours aux chapitres 31 et 32 de son *Liber in*

p. 163). C'est la *Chronique* également qui donne à Lequien (*Oriens Christianus*, t. II, col. 1276-1277) son patriarche Jean II, accueilli sous les plus expresses réserves à la troisième place dans sa liste des métropolitains des Indes (et devenu de la sorte, par erreur, Jean III chez Hosten, Vâth) : « Post Ioannis illius (= I) tempora accidisse oportet, (si quid tamen illa veri habeant), quae in Chronico quod Alberici dicitur, ad annum 1122, ex gestis Callixti Papae II referuntur. » Suit le récit d'Albéric, selon la tradition manuscrite, où le nom de la ville figure sous la forme d'Ultima, ce qui amène l'auteur à se demander s'il ne convient pas de lire, au lieu d'Ulna ou d'Ultima, « Patena civitas ad Gangem sita, quam veteres esse Phison Paradisi fluvium dixerunt ». La conclusion est sévère pour le « Patriarche » : « Haec Patriarcha ille in Lateranensi curia recitare non dubitavit, portentosa prorsus, quae pro illius saeculi indole avidis auribus, ut et alia quae religionem tangerent, excepta sunt, etsi vanissimi impudentissimique hominis pura puta mendacia erant. Sed ea narrare opus fuit, ne quem omitterem qui inter Orientis antistites habitus sit. Atqui Ioannem illum episcopum vel metropolitam Indiae fuisse non prorsus negavero, at certe Patriarcha non erat. Sed non raro accidit ut Nestorianorum aut Iacobitarum, nec-non Armenorum metropolitae ambitiosum Patriarcharum titulum temerario ausu usurpaverint. »

gloria martyrum (vers 590)¹. L'évêque mérovingien distingue expressément deux endroits où le corps du saint a successivement reposé et qu'illustrent deux prodiges insignes. Le premier est situé dans l'Inde, où l'histoire de la passion de Thomas raconte qu'il a souffert le martyre: *Ergo in loco regionis Indiae, quo prius quievit, monasterium habetur et templum mirae magnitudinis diligenterque exornatum atque compositum. In hac igitur aede magnum miraculum Deus ostendit. Lignus*² *etenim inibi positus atque inluminatus, ante locum sepulturae ipsius perpetualiter die noctuque divino nutu resplendet, a nullo fomento (al. fomentum) olei scirpique accipiens; neque vento extinguitur neque casu dilabitur neque ardeudo minuitur, habetque incrementum per apostoli virtutem, qui nescitur ab homine, cognitum tantum habetur divinae potentiae*³. L'auteur déclare tenir ce renseignement d'un Theodorus, qui ad ipsum locum accessit.

L'autre endroit est la ville d'Édesse, où le corps de l'Apôtre, post multum tempus adsumptum, a été transféré et enseveli. *In supradicta igitur urbe*⁴, *in qua beatos artus diximus tumulatos, adveniente festivitate, magnus adgregatur populorum coetus, ac de diversis regionibus cum votis negotiisque venientes, vendendi comparandique per triginta dies sine ulla thelonei exactione licentia datur. In his vero diebus, qui in mense habentur quinto, magna et inusitata populis praebentur beneficia. Non scandalum surget in plebe, non musca insedit mortificatae carni, non latex deest sitiienti. Nam cum ibi reliquis diebus plus quam centinum pedum altitudine aqua hauriatur a puteis, nunc paululum fodias, affatim limphas exuberantes invenies; quod non ambigitur virtute haec apostoli inpertiri. Decursis igitur festivitatis diebus, theloneum publico redditur, musca quae defuit adest, propinquitas aquae dehiscit. Dehinc emissa divi-*

¹ Éd. B. KRUSCH, M.G., Script. rer. merov., t. I, p. 507-508.

² λύχνος, « lampe ».

³ C'est donc, sans doute aucun, *in loco regionis Indiae* qu'a lieu le renouvellement incessant de l'huile de la lampe. On ne comprend donc pas M. Cerulli déclarant (t. c., p. 184, en note) : « Il miracolo del balsamo, poi, concerne non l'India, ma la tomba di S. Tomaso in Edessa, come chiaramente dice Gregorio di Tours », et tirant de là des conclusions excessives en défaveur du *De adventu*, coupable, selon lui, d'avoir « édessénisé » la tradition indienne. Cf. supra, p. 236, note 3.

⁴ Équivoque possible, car le nom de la « ville susdite » doit être cherché plusieurs lignes plus haut, avant le paragraphe qui vient d'être transcrit, dans un contexte d'interprétation embarrassante.

nitus pluvia ita omne atrium templi a sordibus et diversis squaloribus, qui per ipsa solemnia facti sunt, mundat, ut putes, eum nec fuisse calcatum. Ici, contrairement à ce qui se passe au paragraphe précédent, la source d'information n'est pas indiquée, et il est difficile d'échapper à l'impression que, selon un procédé familier à Grégoire de Tours, le second miracle a été ajouté, par la suite, en guise de complément ; de là une légère imprécision dans les termes du raccord, qui a dérouté certains commentateurs ¹ et qui prêterait, avec plusieurs autres menus indices, à faire soupçonner quelque confusion dans la pensée de l'hagiographe. On ne saurait prétendre, en tout cas, que le second prodige se rattache aussi incontestablement à Édesse que le premier à un sanctuaire de l'Inde.

Passons au miracle posthume proprement dit. La première version que nous en rencontrons est celle que divulgua devant la curie romaine le visiteur de 1122. Dans la forme où il la retransmet, Odon en réduit le contenu à l'essentiel. Il est muet sur la ville où résidait l'archevêque et ne s'intéresse qu'à l'église dont celui-ci se disait le préposé. De cette église, censée en possession du corps de S. Thomas, il renonce à décrire l'emplacement et la richesse, pour ne retenir que le miracle dont elle était le théâtre. Chaque année, les huit jours précédant la fête de S. Thomas et les huit jours suivants, le fleuve profond qui l'encerclait s'entr'ouvrait, *discurrentibus aquis*, pour livrer passage *septenni etiam puerulo*. Le jour même de la fête, à la tête de tout son peuple en prières, l'archevêque s'approchait de la fierte du saint et, aidé de ses pairs, en retirait le corps pour le déposer sur le trône pontifical ; chacun se mettait ensuite en mesure de présenter son oblation à l'Apôtre, dont le bras se tendait et la main s'ouvrait, ne se refermant que pour refuser l'offrande des hérétiques.

Le récit du *De adventu*, autre forme de la même version, est plus étoffé. Cette abondance — qui alimentera à son tour la fameuse *Lettre du Prêtre-Jean* à l'empereur Emmanuel ² — découle sans

¹ H. HOSTEN, op. c., p. 158, note 4 : « We understand, with many others, that the ' above-said town ', was not Edessa, but in India. » Mgr A. E. MEDLYCOTT, *India and the Apostle Thomas* (cf. *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 196), s'attache à prouver, par des arguments tirés des conditions de climat, de folklore, etc., que « St. Gregory wrongly attributed the scene of the festival described as occurring at Edessa, whereas it could only fit the surroundings of the Indian Shrine », p. 79.

² Éd. F. ZARNCKE, op. c., I. *Abh.*, p. 872-934.

doute en majeure partie des données du récit original fait à Rome ; mais le rédacteur ayant eu, à la différence d'Odon, le temps de se documenter, a introduit des compléments dans son rapport ; il ne les dissimule d'ailleurs pas, se référant par exemple deux fois explicitement à l'*historia apostoli*, la Passion BHL. 8136, dernier paragraphe ¹.

La description de la ville de Hulna touche au fantastique : d'une circonférence de quatre journées de marche, ceinte d'un rempart sur lequel deux chars pourraient courir de front, la capitale du royaume indien est traversée par le Physon, qui roule l'or et les pierreries. Seuls des chrétiens l'habitent. A proximité, une montagne émerge d'un lac, portant à son sommet l'église de S. Thomas ; autour du lac se dressent douze monastères, en l'honneur des douze Apôtres. A l'intérieur de l'église, sous un ciborium, une *concha argentea* suspendue à des chaînettes renferme le corps de l'Apôtre, conservé dans le même état qu'au jour de sa déposition ; devant lui brûle, miraculeusement inextinguible, une lampe pleine de baume ². La fête du saint ramène chaque année le prodige narré

¹ *De adventu*, § 25 : *Inter quos nullus erroneus aut infidelis, sicut historia narrat, aliquando conversari potest, quin aut facile respiscat vel inopinato casu moribundus corruat*, et § 31 : *Intra quod (ciborium) preciosissima concha argentea, sicut et ipsa historia apostoli narrat, argenteis dependet catenis, cara quidem metallo sed pocior thesauro intrase reposito*, à mettre en parallèle avec le passage suivant des *Acta Thomae* : *Sicque factum est ut translatus esset de India corpus apostoli et positum in civitate Edissa in locello argenteo quod pendit ex catenis argenteis. in qua civitate nullus haereticus potest vivere, nullus Iudaeus, nullus idolorum cultor* (éd. M. BONNET, Leipzig, 1883, p. 159).

² L'emprunt de cet élément à Grégoire de Tours est-il aussi évident que le pensent E. Cerulli, l. c., et L. Olschki, op. c., p. 197 ? Il ne nous semble pas. Quelques différences se révèlent à l'examen, qui permettent d'en douter. Et une autre explication de la ressemblance demeure possible, qu'appuie la présence de ce même détail, ou d'un détail analogue, dans certaines versions orientales dont nous ne tarderons pas à parler ; cette explication intéresse à la fois la valeur du témoignage du *De gloria martyrum* et celle du *De adventu*. Mais pour le reste, nous reconnaissons que l'auteur de cette dernière pièce y a mis du sien, et nous souscrivons aux réflexions de M. Olschki : « Sorge il sospetto che i presenti abbiano interpretato secondo la loro immaginazione ciò che il cristiano dell' India andava loro narrando in una lingua che non comprendevano », et « nel riferir (le meraviglie) già si riconosce la tendenza caratteristica delle descrizioni posteriori, in cui prevale, come qui, l'interesse per le dimensioni, per il materiale et per il valore delle cose, con le consuete esagerazioni del numero e della sostanza (p. 198). »

par Odon. Le lac s'asséchant pendant quinze jours, une foule venue de toutes parts assiège le sanctuaire, désireuse de voir ses maux soulagés, en particulier grâce à une application du baume de la lampe. Le patriarche, les archevêques et évêques, revêtus de leurs ornements d'apparat, extraient de la *concha*, pour l'asseoir sur un trône d'or, le corps de l'Apôtre, *talis... qualis fuerat, dum vivens per mundum incederet* : visage éclatant, cheveux longs et roux, de même que la barbe, vêtements intacts. Après quoi commence la célébration solennelle de la messe.

Au moment de la distribution du pain eucharistique, le patriarche, agenouillé aux pieds du saint, lui présente sur une patène les hosties consacrées ; celui-ci les prend de la main droite et en communie chacun des assistants. Seuls les infidèles, les hérétiques et les pécheurs impénitents voient se refermer la main, à moins que les premiers ne se convertissent à la foi et que les autres ne se repentent, faute de quoi la mort les attend sur le champ. Après une semaine de fêtes, le corps est replacé dans sa châsse, les gens rentrent chez eux et le lac reprend son aspect normal.

En ne considérant chez nos deux auteurs que ce qu'ils ont décrit et en négligeant les différences de détail comme celle qui nous donne, ici, un fleuve qui s'ouvre et se ferme, là, un lac qui se vide et se remplit, la seule divergence notable entre eux touche à la nature de l'oblation présentée au saint : une offrande indéterminée, chez Odon ; chez le narrateur anonyme, l'Eucharistie distribuée par la main miraculeuse, avec des conséquences plus terribles pour les profanateurs. Jointe au contraste produit par le style des deux morceaux, l'un sobre, l'autre intempérant, et à des indices relevés plus haut ¹, cette divergence impressionnante — explicable sans doute par l'ignorance de l'abbé de Reims vis-à-vis de rites inusités pour lui — eût cependant pu paraître suffisante pour faire croire à une dualité de sources, si tout ce que nous savons par ailleurs n'excluait pareille supposition. Cette remarque trouvera plus d'une fois où s'appliquer.

Le ^{xiii}e siècle n'était pas révolu qu'une autre version du miracle posthume, moins acceptable encore, serait-on tenté de dire, que la précédente, était enregistrée en Occident, à la suite de circonstances plus obscures et sans éveiller de résonance durable. Dans

¹ Cf. p. 234-236.

l'unique manuscrit où elle figure, elle forme un paragraphe d'une description archifantaisiste des trois Indes faite par un certain Élisée à la demande d'un moine de Friesach, en Carinthie ¹. Cet Élisée est un clerc, *in India natus et nutritus, cui pater erat Samuel*. Les aventures dont il se déclare le héros ne sont pas sans offrir quelque vague analogie avec celles qu'Odon prêtait à l'archevêque indien de son récit. Le Prêtre-Jean, roi de l'Inde, soucieux de voir son pays échapper à l'hérésie, noue des relations avec le *dominus apostolicus*. Une première délégation, composée de moines, périt en cours de route. Elle est remplacée par deux évêques, ignorant le latin (*ibi tantum utitur chaldaica lingua*), auxquels Élisée, qui doit sa connaissance du latin aux étrangers de passage chez son père, est adjoint en qualité d'interprète. Seul survivant de cette expédition, Élisée se présente devant le pape, qui lui fait remettre l'exposé *super psalmum* « *Quicumque vult* », ainsi que des présents. Le chemin du retour traversant la Hongrie, le voyageur est assailli, à proximité de la forêt de « Canol », par des brigands qui le dépouillent de tout ; et c'est dans cet état qu'il est recueilli à Friesach, où il conte ses histoires, cent fois plus extravagantes encore que son odyssée personnelle.

Pour lui, le corps de S. Thomas repose *circa mediam Indiam...*, *in cacumine cuiusdam montis qui situs est circa Edissam civitatem*, dans un tombeau de fer suspendu en l'air par la force d'attraction de quatre aimants (dont l'un placé au-dessous). A la fête de l'Apôtre, le fleuve entourant le mont se tarit, quinze jours durant, et les fidèles ont accès au tombeau, d'où sort la main intacte qui leur distribuera la communion, y déposée *a quodam iusto viro*. Ici également, les indignes se voient condamner par la main qui se ferme ; il ne leur reste qu'à se confesser aux prêtres, lesquels leur infligent des peines variables, allant de quinze à cinquante ans d'emprisonnement ; s'ils s'y soustraient, ils doivent mourir sous la dent des bêtes, seul mode d'exécution autorisé, avec la combustion et la noyade ; l'Apôtre est en effet le seul juge du pays ². *Haec sunt*

¹ Manuscrit de Helligenkreuz, copié au XIII^e siècle ; rédaction datant de l'époque où l'hôpital de Friesach dépendait encore de l'abbaye d'Admont, c'est-à-dire en tout cas d'avant 1196. Cf. ZARNCKE, op. c., II. Abh., p. 120-127.

² Le pseudo-Jean de Mandeville, au XIV^e siècle, dans le fragment de ses fameux *Voyages* traitant de « Calamye » en « Mabaron », ne fait mention que d'un miracle : la main de l'Apôtre a le monopole en matière judiciaire ; elle repousse le billet écrit par la partie qui est dans son tort et retient celui qui porte la

de apostolo Christi Thoma apud Indos. Vos ergo, qui auditis, sine dubio credite, quia nichil impossibile est apud Deum. Haec omnia dicta sunt de apostolo scripta.

Les points de ressemblance ne manquent pas entre la version du miracle apportée à la cour de Calixte II et celle-ci, où fusionnent des traits propres respectivement à Odon et au *De adventu*. Il n'est pas interdit en conséquence d'y voir un écho lointain des commentaires soulevés à Rome par le passage du prélat indien. La déformation la plus caractéristique qu'y aient subie les souvenirs laissés par cet événement déjà reculé, est la substitution du Prêtre-Jean au Patriarche Jean¹. Le prestige du premier de ces personnages, démesurément grandi par la publication de sa *Lettre*, commençait à éclipser toute autre gloire. Dans ces conditions, un homme à l'imagination fertile, ayant quelque peu lu² ou voyagé (jusqu'à Rome peut-être), avant de se voir dépouillé comme à souhait de tous ses biens par des voleurs de grand chemin, avait beau jeu d'abuser de la simplicité d'un bon moine de Friesach, dont le sens critique n'égalait pas la charité.

Les versions suivantes ont été recueillies en Orient, les unes par des Orientaux, Abū Ṣāliḥ et l'auteur du synaxaire éthiopien, une autre par un Occidental, Nicolas de Martoni.

Dans une section particulièrement mal agencée de la Chronique arabe des églises et des monastères d'Égypte³, qu'il rédigea vers le début du XIII^e siècle⁴, Abū Ṣāliḥ l'Arménien revient à deux

cause juste. Notons aussi l'expression *ante tribunal apostoli*, dans le *De adventu* (§ 36).

¹ La fusion des deux Jean sera chose faite dans une notice de Pierre Calo que nous publions ci-dessous, app. II ; donc dès avant le *Tractatus pulcherrimus*, où l'a relevée Zarncke : « Hier sind der Presbyter und der Patriarch zusammengefallen, die noch bei Johannes Witte de Hese aus einander gehalten wurden » (op. c., II. Abh., p. 173).

² Entre autres cette Lettre du Prêtre-Jean qui, toute récente que fût son apparition (vers 1165), en était déjà à son état de « deuxième interpolation » ; cf. ZARNCKE, op. c., I. Abh., p. 883-890.

³ Éd. B. T. A. EVETTS et A. J. BUTLER, *The Churches and Monasteries of Egypt, attributed to Abū Ṣāliḥ, the Armenian* (= *Anecdota Oxoniensia, Semitic Series*, VII, Oxford, 1895), pp. 292, 296-299 (fol. 107a, 108b-110a du manuscrit arabe).

⁴ Et que le scribe abrégéa maladroitement — il s'en excuse lui-même — en 1338.

reprises sur les manifestations du culte de S. Thomas aux Indes. Le premier passage, très bref, sert de conclusion au paragraphe traitant de l'Abyssinie — pays déclaré contigu à l'Inde, tandis que, quelques lignes plus bas, il y sera identifié ; tous les rois y sont prêtres —. Il est fait état de la main de S. Thomas le disciple, celle qui a touché le côté du Christ, restée vivante en témoignage de la Résurrection et de l'Ascension, et conservée, avec le corps du saint, dans une église d'une des îles de l'Inde, que baigne la mer de sel ; au dire des voyageurs, ces reliques sont célèbres « jusqu'au temps présent ».

Dans le second passage, l'histoire de S. Thomas occupe presque tout l'article consacré à l'Inde. Deux miracles sont relatés. D'abord, la permission donnée par Dieu aux eaux de la mer de recouvrir le chemin conduisant à l'église que les Indiens, convertis à la vraie foi par S. Thomas, lui ont érigée, de son vivant encore. Ensuite, le miracle posthume. La main du martyr déposé dans cette église s'étant révélée incorruptible, une ouverture fut pratiquée dans le flanc de la châsse pour la laisser dépasser. Chaque année, au retour de la fête, a lieu le retrait des eaux marines sous l'action du vent ; l'accès est libre pour les fidèles, qui se pressent aussitôt en foule à la célébration des divins mystères. A la communion, la main de l'Apôtre reçoit les hosties trempées dans le sang du sacrifice et en commence la distribution, jusqu'au moment où elle saisit un des assistants ; aux prêtres d'achever la communion, avant de reporter la châsse à sa place ordinaire, au milieu des scènes de la dévotion populaire. Quant à l'homme qu'a agrippé le bras de S. Thomas, il est réservé, pour la durée de toute l'année suivante, au service du sanctuaire, en particulier au soin des luminaires. Il donne sa bénédiction aux partants et, au jour anniversaire de son élection, on retrouvera son cadavre « encore chaud ».

Ce dernier épisode, bien fait pour frapper l'imagination¹ et dont nous n'avions cependant pas encore rencontré l'équivalent dans les pièces examinées jusqu'ici, forme également le trait saillant du récit de Nicolas de Martoni². Le notaire de Carinola, que son voyage en

¹ Il est à rattacher à un thème folklorique plus vaste, dont entre autres Frazer (*The Golden Bough*, III^e partie, *The Dying God*) étudie certains aspects.

² Éd. L. LE GRAND, *Relation du Pèlerinage à Jérusalem de Nicolas de Martoni, notaire italien*, dans *Revue de l'Orient Latin*, t. III (1895), p. 566-669.

Palestine tint éloigné des rivages de l'Italie du 17 juin 1394 au 27 mai 1395, voulut, à son retour de Terre Sainte, rendre visite au patriarche copte du Caire, *qui tenetur sanctissimus homo et... dicitur... dominari... in omnibus partibus Indie maioris et minoris*. Avant l'audience, il se trouva mêlé à d'autres pèlerins, eux aussi rentrés de Jérusalem et venus présenter leurs hommages au patriarche : c'étaient des Éthiopiens — il les appelle, par une confusion courante ¹, des Indiens —, qui l'impressionnèrent visiblement par leurs cilices, leur pâleur et leur extrême maigreur. L'entretien qu'il eut avec eux et le patriarche le mit au courant du « grand miracle » de S. Thomas. Chose curieuse (qui s'explique peut-être comme pour Odon), le texte ne souffle mot de l'Eucharistie. Le reste est bien connu : île *in partibus Indie*, où repose le corps ; ouverture annuelle de la mer et passage, à pied sec, des chrétiens *Indiorum et aliarum partium mundi* ; bras que le Saint étend, ce jour-là, *extra cantarum, ubi iacet* ; enfin et surtout, main qui saisit, sans plus lâcher prise jusqu'au soir, un prêtre voué à demeurer là toute l'année suivante *ad celebrandum*, avec la perspective de mourir au jour anniversaire.

Non représenté aux pages du synaxaire arabe-jacobite, le miracle posthume figure au contraire dans le synaxaire éthiopien ². Mais, comme s'il se montrait soucieux de souligner le lien avec la tradition copte, l'auteur de la notice en appelle au témoignage d'un prêtre qui a fait la traversée d'Égypte aux Indes. Dans la nuit du 25 au 26 de genbot (20-21 mai), ce voyageur assiste au spectacle de la bourrasque chassant l'eau qui ferme l'accès de l'île où repose le bras de S. Thomas, puis aux funérailles du préfet d'église. Le len-

¹ Commise, dans les deux sens, en Orient — Abū Šālīḥ vient de nous en donner un échantillon — aussi bien qu'en Occident : « Selon la nomenclature, qui persistait encore chez les géographes européens du XIII^e-XIV^e siècle, on entendait par Éthiopie l'Inde Trans-gangétique » (P. PEETERS, dans *Anal. Boll.*, t. XLIX, p. 296, renvoyant en note à A. MERCATI, *Monumenta Vaticana veterem dioecesim Columbensem... respicientia*; cf. *Anal. Boll.*, t. LI, p. 160-161).

² M. Cerulli, t. c., p. 176-178, a édité ce fragment d'après le manuscrit d'Abbadie 66 bis, de la fin du XV^e siècle, et en a placé la traduction en regard du texte de Nicolas de Martoni ; la littérature dont nous nous occupons a été excellemment examinée dans le chapitre XX de son ouvrage, et ses conclusions principales touchant l'origine de la légende sont, on le verra, celles que nous rejoignons ; la désaccord marqué plus haut n'en affecte pas l'essentiel.

demain matin, en la fête de l'Apôtre, a lieu la messe et la distribution, par la main vivante, des saintes espèces qui y ont été déposées. A un moment donné, la main se referme devant un indigne. Toute l'assistance aussitôt se met en prière et répète le « Kyrie eleison » jusqu'à ce que la main se rouvre en signe de pardon. L'office terminé, la foule se retire et le vent fait refluer la mer. Comme on le voit, nous trouvons ici un bon résumé des éléments qui constituent ordinairement le miracle : l'assèchement de la nappe d'eau, l'intégrité de la main (il n'est point parlé du corps), la communion donnée aux fidèles et refusée aux sacrilèges, l'affectation au service de l'église d'un homme voué à la mort au bout de l'année.

Rentrant en Europe après cette incursion en Orient, on s'excuserait d'avoir à mentionner la fastidieuse rapsodie qui a nom *Itinerarius Iohannis* (Witte) de Hese¹, si la longue digression qui y est consacrée au miracle posthume ne témoignait de l'obscur cheminement en même temps que du prochain épuisement d'un thème déjà vieux de trois siècles en Europe. Jean de Hese, soi-disant « pèlerin de S. Thomas », après avoir visité différents ports de « l'Inde moyenne », tels qu'Andranopolis², fait escale à Édesse, *ubi presbiter Iohannes moratur. Et illa civitas est capitalis totius regni sui et est sita in superiori India in fine terrae habitabilis, et illa civitas est maior quam essent XXIIII^{or} civitates Colonienses*. Aux abords de la ville, *sunt XII claustra, quae sanctus Thomas suis temporibus fieri fecit in honore Cristi et XII apostolorum*.

Le corps de S. Thomas est à quatre journées de là, *in civitate vocata Hulna, iacente per duo miliaria in mari in uno magno monte*. Quinze jours par an, la mer s'ouvre pour livrer passage aux fidèles, qui s'avancent comme entre deux parois. Les païens sont exclus. Plus de mille gens d'armes gardent la ville et l'église. En la vigile de la fête, le corps du saint est déposé sur un trône d'or. Le jour même de la solennité, le Prêtre-Jean en personne préside aux cérémonies. Au canon de la grand-messe, chantée par le patriarche, on découvre le visage de l'Apôtre, *et in elevacione facies ipsius triplicem habet apparenciam, primo apparet facies ipsius pallida ut*

¹ Éd. ZARNCKE, op. c., II. Abh., p. 162-171.

² Souvenir de la Passion BHL. 8136, éd. BONNET, p. 135 : *cum haec et his similia loqueretur Thomas, velificante nave septimo die plenis velis ac prosperis ventis tenuerunt civitatem Andranopolim*.

mortui hominis, secundo alba et viva ut viventis hominis et tercio rubicunda ut rosa. A la communion, le bras du saint, soutenu révérencieusement par deux archevêques, donne le Sacrement aux uns et en prive les autres, selon leurs dispositions respectives. *Et vidi tempore, quo ego eram ibi, quod scilicet anno domini esc. (est?) MCCCXC, quod manus sancti Thomae subtraxit sacramentum tribus hominibus, qui poenitencia ducti flendo amare et omnibus ibidem existentibus pro ipsis orantibus postea de manu apostoli sacramentum receperunt.* Après les deuxième s vêpres, le corps *integrum et illaesum cum crinibus, barba et vestimentis suis, quibus utebatur vivus,* est remis dans sa précieuse châsse, suspendue à quatre chaînes d'or sous une tour à l'arrière de l'église ; douze lampes y brûlent sans requérir aucun entretien. *Et supra istam capellam stant quinque turres altae nimis, in quibus splendent lapides preciosi, itaque videntur in mari per XIII dietas, et secundum hoc nautae se regunt applicando se ecclesiae sancti Thomae praedictae.*

On voudrait au moins invoquer à la décharge de l'auteur le dicton : « A beau mentir qui vient de loin » ; mais ce serait encore lui faire trop d'honneur. Le « pèlerin » Jean de Hese s'est contenté, ne fatiguant que son imagination, d'amalgamer une bonne demi-douzaine de traités préexistants ; dans la page qui précède, on n'aura pas manqué notamment de saluer au passage de nombreuses réminiscences d'un *De adventu* probablement déjà remanié.

Le xve siècle, en Europe, ne nous fournira plus de versions caractéristiques, et c'est ainsi que, ramenés par l'*Itinéraire* de Jean de Hese à notre point de départ à peine modifié, nous achevons ce tour d'horizon. La diversité des temps et des pays, les variations locales ou rédactionnelles, les lacunes et additions n'empêchent pas de reconnaître un thème unique, dont un élément en particulier frappe par sa persistance : la localisation du prodige dans « l'Inde », terme géographique vague à souhait, sans doute, à l'époque envisagée, mais qui le serait plus encore si, en l'occurrence, nous n'en avons relevé l'usage en Éthiopie aussi bien qu'en Égypte et en Occident. C'est à préciser davantage, si possible, « l'Inde » censée le théâtre du miracle posthume, que nous devons maintenant nous employer.

III

Certains n'ont pas cru devoir porter les yeux au delà d'Édesse. Nous avons déjà entendu parler en ce sens Élisée et Jean de Hese — de bien médiocres références, il est vrai —. L'auteur du *De adventu*, par le parti qu'il reconnaît avoir tiré de la *Passio Thomae*, à l'endroit où il est question, en toutes lettres, d'Édesse, montre que lui aussi assimilait, au moins implicitement, à la capitale de l'Osrhoène la capitale du royaume de l'Inde, siège des exploits posthumes de l'Apôtre.

Ce qui, chez le remanieur romain, était sans doute l'effet d'un rapprochement accidentel plutôt que d'une réflexion logique, devient une conclusion positive chez Lipsius, qui écrit à ce propos : « Hiermit ist... festgestellt, dass unter jener indischen Hauptstadt Ulna einfach Edessa in Mesopotamien, unter dem Flusse Phison der Euphrat verborgen liegt ¹. » Pour plusieurs, cette déclaration de l'éditeur des Actes apocryphes des Apôtres dirimait le débat. A l'appui, on fit timidement valoir que *Hulna* (*Ulna* dans la *Chronique* d'Albéric) représentait avec vraisemblance la transcription du nom syriaque (ܠܗܢܐ, *Urhāi*) ou arabe (*ar-Ruhā*) de la ville. Argument pitoyable, il faut l'avouer. Mais il était malaisé d'en produire de plus solides en faveur d'une identification qui, consciemment ou inconsciemment, n'a pu s'opérer que dans l'esprit d'un Occidental médiocrement au courant de l'histoire d'Édesse ou des documents qui s'y rapportent. Toutes les légendes de provenance édessénienne, même les plus fabuleuses, portent une marque indéniable de leur origine, où apparaissent des caractères certains de souvenirs vécus ; un exemple en est la légende de la Sainte-Face ². Aussi bien, si nous évoquons ici ce quiproquo plus tard érigé en thèse, c'est moins pour lui faire l'honneur d'une discussion en règle qu'il ne mérite guère, que pour rappeler à son sujet quelques faits saillants du culte de S. Thomas à Édesse propres à rendre compte d'une confusion trop facile à commettre.

Une base de départ ferme est fournie par la *Chronique d'Édesse*. Son article 38 déclare notamment : « L'an 705 (des Grecs = 394 ap.

¹ T. c., p. 421.

² Voir P. PERDRIZET, *De la véronique et de Sainte Véronique*, dans *Seminarium Kondakovianum*, t. V, p. 1-15 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LI (1933), p. 145-146.

J.-C.), le vingt-deuxième jour du mois d'āb (août), on porta le sarcophage de Mar Thomas l'apôtre dans sa grande église, aux jours de l'évêque Mar Qūrā (Cyrus) ». Le n° 61 complète : « L'an 753 (441-42), Anatole le Stratélate fit faire une châsse d'argent en l'honneur des ossements de Thomas le saint apôtre ¹. » La cérémonie de 394 ne peut être qu'un transfert solennel des reliques, du lieu de repos provisoire qui les abritait jusqu'à la basilique construite à leur intention « dans l'angle occidental à l'est de la ville » et en laquelle « le corps saint... fut déposé à l'entrée du portique nord de l'église, à l'ouest du portique ² ».

En effet, dès les années 363-373, les hymnes de S. Éphrem attestent la croyance générale de la communauté d'Édesse à la possession des restes glorieux, rapportés de l'Inde par un marchand ³.

¹ Éd. I. GUIDI, *C.S.C.O., Scriptores Syri*, Ser. III, t. IV, *Chronica Minora*, textus, pp. 5, 7 ; versio, pp. 6, 7. A la même date du 22 août (12 navasard), le synaxaire arménien fait mémoire de l'apôtre Thomas et mentionne le transfert en Arménie du corps du saint une première fois rapporté des Indes en Mésopotamie (*Patr. Or.*, t. V, pp. 415-417, 420-426). Ce transfert lui-même a été rattaché au 27 hori, c'est-à-dire au 6 octobre, jour que d'autres calendriers assignent à une commémoraison de S. Thomas de caractère moins particulier (*P. L.*, t. VI, p. 339-340 ; *Synax. Eccl. CP.*, col. 113-116).

² En tête des églises dont la liste occupe les chapitres 43 et 44 de la Chronique anonyme de 1234, éd. J.-B. CHABOT, *C.S.C.O., Scriptores Syri*, Ser. III, t. 14, *Chronicon Anonymum*, 1, textus, p. 180 ; versio, p. 141. Cf. A. BAUMSTARK, *Vorjustinianische kirchliche Bauten in Edessa*, dans *Oriens Christianus*, t. IV (1904), p. 172-173.

³ Les premières strophes du n° 42 parmi les *Carmina Nisibena* (éd. G. BICKELL, Leipzig, 1866) sont particulièrement éloquentes à ce sujet : « L'apôtre que j'ai tué dans l'Inde (c'est le démon qui est censé parler) m'a précédé à Édesse ; ici et là, il est tout entier ; je suis allé là, il y était ; ici et là, je l'ai trouvé et je me suis attristé... Les ossements, ce marchand les avait apportés, ou plutôt, eux l'ont apporté, lui... Le sarcophage de Thomas m'a tué, car une force secrète, résidant en lui, me torture. » Voir aussi trois hymnes à S. Thomas, dans Th. J. LAMY, *S. Ephraemi Syri Hymni et Sermones*, t. IV (Malines, 1902), col. 693-708 : « Bienheureux es-tu, (Thomas), toi que le Roi suprême a envoyé afin que tu fiances l'Inde à son Fils unique (cf. BHO. 1196 et les textes parallèles)... Bienheureux es-tu, ô marchand, qui as apporté un trésor à une région indigente... Bienheureuse es-tu, ville bénie, qui as reçu la perle ; de perle précieuse il n'a été trouvé dans l'Inde que celle-ci... » etc. Aussi n'est-il pas étonnant que le biographe de S. Éphrem ait pris la « grande église de l'Apôtre Thomas » pour scène d'un épisode de la vie de son héros, la guérison d'un paralytique (BHO. 269 : LAMY, op. c., t. II, col. 69-72 ; BHO. 270 : I. S. ASSEMANI, *Bibliotheca Orientalis*, t. I, p. 49). La Vie BHO. 269 y situe également un inci-

le rôle qu'elle joue chez Rufin, lui aussi fait du sanctuaire de S. Thomas un monument contemporain de l'empereur Valens ¹.

Un autre témoignage précieux, de la même époque environ que celui de Rufin et venu également d'Occident, nous est laissé par la pèlerine Éthérie, que sa curiosité poussa, au retour de Jérusalem, jusqu'en Mésopotamie de Syrie, en particulier au *martyrium sancti Thomae apostoli, ubi corpus illius integrum positum est, id est apud Edessam*. Sans prendre de repos à l'arrivée, *statim perreximus*, note-t-elle, *ad ecclesiam et ad martyrium sancti Thomae* (il s'agit d'un seul et même édifice)... *Ecclesia autem, ibi quae est, ingens et valde pulchra et nova dispositione, ut vere digna est esse domus Dei* ².

A cette série de textes, on pourrait ajouter ce que les martyrologes orientaux et occidentaux ont inséré touchant les liens qui unissent S. Thomas à Édesse ; mais ce serait s'engager dans des problèmes connexes, surgissant des discordances de dates et de commémoraisons que l'on constate d'un usage ecclésiastique à l'autre ou encore entre exemplaires différents d'un même martyrologe, l'hieronymien en particulier.

Les quelques documents invoqués nous ont d'ailleurs mis en présence d'un culte enraciné de trop longue date et trop solidement organisé pour qu'on ait à s'étonner de le voir traverser avec succès les siècles de guerre et d'occupation étrangère — et ce malgré la concurrence que lui faisait le « Portrait du Christ » déjà mentionné,

τὴν τοῦ τόπου ἀγιότητα. Τοῦτο ἰστορεῖσαι ὁ βασιλεὺς Οὐάλης θελήσας, καὶ μαθὼν πᾶν τῆς αὐτοῦ ἀπεχθεῖς αἰρέσεως εἶναι τῶν συνερχομένων τὸ πλῆθος, λέγεται τῇ χειρὶ πληῖαι τὸν ὑπαρχον, ὅτι μὴ προϋνόησε ἐξελάσαι κἀκεῖθεν αὐτούς (*Eccl. hist.*, lib. IV, c. 18, éd. R. Hussey, t. II, p. 510). On voit que κἀκεῖθεν n'a plus le même antécédent dans le second texte. La *Chronique d'Édesse* signale, au n° 31, qu'en septembre 684 (373), trois mois après la mort de S. Éphrem, le peuple d'Édesse sortit de l'église, à cause de la persécution des Ariens, et au n° 33, qu'en décembre 689 (377), les Orthodoxes rentrèrent et récupérèrent l'église. Or, jusqu'alors la *Chronique* n'a fait état que d'une seule église, commencée en 624 (313) sous l'évêque Qûnê et développée par la suite.

¹ *Eccl. hist.*, lib. VI, c. 18, éd. R. Hussey, t. II, p. 580-583. Théodoret, qui relate l'anecdote à sa façon, ne parle pas de l'église de Saint-Thomas (*Hist. eccl.*, lib. IV, c. 15).

² Éd. P. GEYER, *Itinera Hierosolymitana*, p. 60-61. La *nova dispositio* de l'église de S. Thomas relevée par la pèlerine est un des éléments auxquels on recourt pour tâcher d'établir la date de son voyage.

palladium de la cité¹. Au temps des Croisades, les témoins de la persistance de cette tradition ne manquent pas ; tel Guillaume de Tyr dans son *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum* : *Dicitur in eadem urbe (Edessa) et corpus beati Thomae apostoli, una cum praedicti apostoli (Thaddaei) et beati Abgari regis corporibus, esse sepultum*².

Ces témoins ont plus que jamais loisir de puiser leurs informations à bonne source. Car Édesse, annexée au monde connu des Occidentaux à partir de la reconquête byzantine, était devenue en outre, depuis 1098 et pour près d'un demi-siècle, possession franque. Quatre princes s'y étaient succédé. Il n'avait fallu que quelques semaines à Baudouin de Boulogne, frère de Godefroid de Bouillon, accueilli en qualité de co-régent par le gouverneur local, le curo-palate³ Thoros bar Hethoum l'Arménien, pour hériter de la place de son père adoptif, massacré par la populace. Deux ans plus tard, proclamé roi de Jérusalem, Baudouin I^{er} passait la main à son neveu, Baudouin du Bourg, destiné à le suivre également, en 1118, sur le trône de la ville sainte. A ce moment, Josselin I^{er} de Courtenay avait été investi du comté d'Édesse, que son fils et succes-

¹ Jusqu'en 942, lorsque les Grecs l'obtinrent en échange de prisonniers musulmans ; cf. R. DUVAL, *Histoire politique, religieuse et littéraire d'Édesse jusqu'à la première Croisade* (Paris, 1892), p. 268.

² Recueil des historiens des Croisades. Auteurs occidentaux, t. I, p. 712. Cf. *Gesta Francorum*, au milieu d'un éloge de Baudouin de Boulogne, *primus consul Edessanus* : *In Edisse defunctis apostolo (Thadeo) et rege (Abgaron), sepulti sunt, et a venerabili Benedicto, eiusdem urbis primo metropolitano, Balduino patriciante, exsepulti solemniter in mausoleis argenteis repositi sunt... Quiescit etiam apud Edissam corpus beati Thomae apostoli, sub Alexandro imperatore relatum ab Indis*. De « l'Image de Jésus », il est dit là : *Praedictum... manutergium in Edissa remansit, assidue radio solis superveniente, usque ad adventum Parthorum, quorum causa Ierapolin translatus est, deinde Constantinopolim a Diogene (Romain IV Diogène, 1067-1071) imperatore* (ibid., t. II, p. 543). Voir aussi *Historia gestorum viae nostri temporis ierosolymitanae*, lib. III, vv. 40-43 :

Hic etiam Thomae, qui Christi vulnera sensit

Et dubitans nobis dubitandi crimen ademit,

Corpus ab Indorum regionibus relatum

Creditur, et magnis hic honoribus accumulatum (ibid., t. V, p. 753).

³ Sur la signification réelle de ce titre quant à l'influence byzantine qu'il pourrait faire supposer, voir J. LAURENT, *Des Grecs aux Croisés*, dans *Byzantion*, t. I (1924), p. 406-408 : « Dans la période où Thoros apparaît à Édesse, le gouvernement grec a depuis longtemps cessé d'avoir aucune espèce d'autorité en Mésopotamie » (p. 407).

seur à partir de 1131, Josselin II, verrait retomber au pouvoir des Turcs, sous les coups de l'atabek de Mossoul Zengî, puis de Nûr ed-Dîn ¹.

Cette situation historique, qui permettait à l'Occident d'obtenir confirmation directe de ce qu'il savait à propos du culte de S. Thomas à Édesse, achève de démontrer la facilité d'une confusion entre cette ville et un autre sanctuaire de l'Apôtre, pratiquement inconnu jusqu'alors ; mais du même coup, elle rend pareille confusion d'autant moins justifiable : entre autres invraisemblances ², comment un des principaux parmi les dignitaires édesséniens eût-il pu, en pleine période d'occupation de son pays par les Latins, discourir à Rome comme il le fit, sans avoir à effleurer ce sujet capital ? Que l'on songe au métropolite jacobite alors en fonction ³ ou à l'évêque arménien ⁴, l'impossibilité reste la même.

IV

Tournant le dos à Édesse, il ne nous reste qu'à diriger nos regards vers l'Inde proprement dite, à laquelle renvoient, de façon vague, sans doute, mais convergente, les documents que nous avons énumérés, y compris ceux qui proviennent d'Éthiopie. Cette unanimité de nos versions nous dispense d'ailleurs, une fois soulignée l'iranité de la thèse qui faisait d'Édesse la résidence ordinaire du prélat oriental de 1122, d'attacher désormais à ce personnage énig-

¹ Cf. J.-B. CHABOT, *Un épisode de l'histoire des Croisades*, dans *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger* (Paris, 1924), p. 169-179.

² Telles que la description hautement fantaisiste de la ville selon le *De adventu* ; l'existence du Daişan à Édesse ne la rend pas, faut-il le dire ? plus acceptable.

³ Basile bar Şabbûnî, de 1101 à 1130, célèbre par les démêlés qu'il eut avec son consécuteur le patriarche Athanase VII ; le patriarche latin d'Antioche, d'accord sans doute avec Hugues, l'archevêque franc d'Édesse, s'employa résolument en sa faveur. Voir un résumé de cette question par A. RUECKER, *Aus der Geschichte der jakobitischen Kirche von Edessa in der Zeit der Kreuzfahrer*, dans *Oriens Christianus*, t. 32 (1935), p. 127-129.

⁴ Dont l'autorité, malgré l'importance numérique de l'élément arménien à Édesse, ne peut rivaliser avec celle de ses deux collègues, syrien et franc, ainsi que l'illustre, pour l'année 1144, la Chronique de 1234, qui s'inspire dans ce passage des souvenirs de Basile Bar Choumna (éd. CHABOT, *C.S.C.O.*, *Ser. Syri.*, Ser. III, t. XV, textus, p. 120).

matique plus d'importance qu'il n'en mérite à notre point de vue : son identité ne devant servir en tout état de cause qu'à nous aider à préciser la patrie présumée de la légende, l'Inde dont Odon de Saint-Remy et le *De adventu* s'accordent à le déclarer originaire. Il devient donc un simple témoin, parmi d'autres, de la localisation du miracle posthume au pays où traditionnellement, depuis le iv^e siècle au moins, on a placé l'apostolat et la mort de S. Thomas.

Concurremment à la croyance et au culte édesséniens dont nous avons parlé, un mouvement identique de dévotion n'a cessé de se développer aux Indes ; mais les témoignages qui nous renseignent à son sujet sont plus tardifs. L'Occident en prit connaissance, ainsi qu'il a été dit ¹, à travers l'œuvre de Grégoire de Tours. Au nombre des événements mémorables de l'année 883, la *Chronique anglo-saxonne* ² enregistre l'envoi par le roi Alfred, en accomplissement d'un vœu fait à Londres, de Sighelm et d'Æthelstan, porteurs d'aumônes, à Rome ainsi qu'aux Indes, *to Sçe Thome 7 to sçe Bartholomee*. Cette mention, indépendamment même de sa valeur historique, est significative pour l'époque à laquelle elle fut consignée. Plus tard ³, lorsqu'à partir du milieu du xiii^e siècle l'établissement de l'empire mongol favorise par contre-coup la reprise des relations directes, commerciales, diplomatiques ou religieuses, entre l'Extrême-Orient et l'Occident, les informations ne tardent pas à affluer de voyageurs qui, apparemment peu gênés par les souvenirs d'un autre culte célèbre de S. Thomas, constatent et décrivent la vénération dont son tombeau, et même son corps, sont l'objet aux Indes.

Marco Polo ⁴, au cours du périple qui, de 1292 à 1294, le ramène

¹ P. 239.

² Éd. EARLE et PLUMMER, *Two of the Saxon Chronicles parallel*, t. I, p. 79 ; t. II, p. 96, où une note renvoie aux Homélies d'Ælfric.

³ Certains signalent, non sans vraisemblance, le voyage aux Indes, vers 1200, d'un pèlerin de S. Thomas, retour de la troisième croisade : le poète-chevalier Henri von Morungen ; les « reliques » rapportées de là-bas n'auraient pas été étrangères à la fondation du couvent augustinien Saint-Thomas, de Leipzig, où Morungen mourut en 1222. Cf. H. MENHARDT, *Heinrich von Morungen Indienfahrt*, dans *Historische Vierteljahrschrift*, t. 31 (1937-1939), p. 251-274.

⁴ Marco Polo. *Il Milione*, éd. L. F. BENEDETTO (Florence, 1928), ch. 175 (*Ci devise de la grant provence de Maabar*) et 177 (*Ce devise la u est le cors de meser Saint Thomeu l'apostoe*). Cf. YULE et CORDIER, *Travels of Marco Polo*, t. II (Londres, 1926), pp. 341, 353-359.

de la Chine du Grand Khan à Ormuz, fait escale à la côte de Comorandel, dans ce qu'il nomme, à la mode du temps, *la grant province de Maabar* (le Ma'bar des Arabes), *que est apellé l'Inde greignor. E ce est la meillor Indie que soit.* Le corps de S. Thomas, rapporte-t-il¹, y repose dans une petite ville peu habitée, guère fréquentée par les marchands et d'accès malaisé. Mais les pèlerins y viennent en grand nombre, tant chrétiens que sarrasins; à l'endroit où *le saint cors fou mort*, ils ont coutume de recueillir de la terre rouge que l'on avale comme un remède souverain contre les fièvres. Le récit d'un *biaus miracle que hi avint entor 1288 an* nous est l'occasion d'apprendre l'existence d'une église, dont les chrétiens ont la garde, au centre de maisons où les pèlerins trouvent à se loger.

Puis le Vénitien, renonçant à narrer les autres prodiges qui y ont lieu, passe à la mort de l'Apôtre, telle que la relatent les fidèles du cru. Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un martyr, mais d'un accident. Thomas est en train de faire oraison *dehors son eremitajes en le bois*, au milieu des paons dont il y a abondance dans la région, quand un idolâtre, *que dou lignages et generasionz des Gavi estoit*, le blesse à mort, au flanc droit, d'une flèche destinée à un paon. La caste des Gavi subit les conséquences de cette fatale erreur²: *tout cest legnajes, que Gavi sunt apellés, nulz ne poroit entrer en leu, la ou le cors de mesier Saint Tomas est. Car sachiés que X homes ne poroient tenir un de cesti Gavi la ou le saint cors est. Ne encore vos di que XX homes ou plus ne porent metre un de cesti Gavi en leu, la ou le cors mesier Saint Tomés est: por ce que le leu ne les recoie, por la vertu du saint cors.* Un dernier renseignement: *Mes bien fu il voir que avant que il venist a cest leu o il morut, converti il maintes jens en Nubie — comant et en quel mainer fu, le vos conteron en ceste livre bien et ordreemant quant tens et leu ne sera*³.

Telles sont les données fournies par *Le divisament dou monde* sur la gloire de S. Thomas en son pays d'adoption. Notations pittoresques et précieuses, étrangement déficientes par endroits, et qui ne nous laissent ni plus ni moins l'impression de décrire des « choses vues » que tant d'autres passages où nous n'avons nulle raison de récuser le témoignage de l'auteur, surtout si l'on considère

¹ Ch. 177.² Ch. 175.³ Engagement non tenu.

se couvre de feuilles et de raisins ; ceux-ci fournissent le vin du sacrifice pour le lendemain. Pierre Calo allègue pour garant de ce phénomène *quidam monachus Thomas Iadrensis 1332 inde veniens*¹. Nous publions ci-dessous, en appendice (II), tout le fragment de Pierre Calo qui fait suite au résumé de la Passion *BHL*. 8136².

Quelque temps à peine avant Marco Polo, un autre Italien, le Frère mineur Jean de Mont Corvin, chargé par le pape de messages à l'adresse du Grand Khan de Chine, s'était arrêté assez longtemps dans cette même ville, ainsi que le met en évidence sa lettre *data in civitate Cambaliech*³ *regni Kathay, anno Domini MCCCIV, die VIII mensis ianuarii: Ego frater Iohannes de Monte Corvino, de Ordine fratrum Minorum, recessi de Thaurisio civitate Persarum (Tabriz) anno Domini MCCLXXXI, et intravi in Yndiam et fui in contrada Yndie et in ecclesia S. Thome Apostoli mensibus XIII.*

¹ Un moine, probablement de l'abbaye bénédictine de Saint-Chrysogone, à Zara, sur la côte dalmate. Ce pèlerin au tombeau indien, apparemment, de S. Thomas, aurait décrit, au retour, les merveilles dont il avait été témoin, y compris le lac et les douze monastères chers au *De adventu*, ce qui ne laisse pas de rendre son témoignage suspect. Ni ce Thomas, ni son ouvrage hypothétique, qui ne précède que de peu la compilation de Pierre Calo, ne nous sont autrement connus (cf. G. PRAGA, *Lo « Scriptorium » dell' abbazia benedettina di San Grisogono in Zara*, dans *Archivio storico per la Dalmazia*, t. VII-VIII [1929-1930], passim). Pierre Natal, dans son *Catalogus Sanctorum*, lib. VI, c. XLIII, à la date du 3 juillet, qu'il réserve à la translation du corps de S. Thomas des Indes à Édesse, n'a gardé, des deux miracles posthumes de l'Apôtre, que celui des raisins. Le signalant à la suite de la translation, c'est tout naturellement à Édesse qu'il le fait se dérouler ; il se contente de déclarer, en guise de conclusion : *Hoc audivi a fide dignis*.

² Nous l'empruntons à un des deux codices qui contiennent cette notice du Légendier, le Barberinianus latin 173 (= B), copié du vivant de Calo, avant 1341, actuellement à la Vaticane ; le fragment en occupe les folios 92^r, col. 2, à 94^r, col. 1, exactement le quart de la *legenda de S. Thoma apostolo*. Quelques-uns des traits caractéristiques relevés ci-dessus, l'identification du Prêtre-Jean et du patriarche Jean, la substitution de Nubia à Hulna, le récit du miracle du sarment de vigne, se retrouvent dans une pièce, inédite, du Vaticanus lat. 5842, fol. 230^r-231^r (*BHL*. 8146 b). Rien d'étonnant : nous avons affaire à une copie de la partie équivalente de la notice de Pierre Calo, sans mention de provenance. Plusieurs indices semblent même montrer que le scribe, qui travaillait au xv^e siècle, eut sous les yeux le Barberinianus lat. 173. Du Vaticanus (= V), nous donnons en note les variantes, autres que de simple orthographe ; seuls la phrase d'introduction et le dernier paragraphe s'écartent quelque peu de l'original.

³ Khanbaliq, Pékin.

*Et ibi baptizavi circa centum personas in diversis locis; et socius fuit vie mee frater Nicholaus de Pistorio, de Ordine fratrum Predicatorum, qui mortuus est ibi et sepultus in eadem ecclesia*¹.

Dans une lettre précédente², dont seule la traduction italienne faite par le dominicain Menentillo de Spolète nous est parvenue, Jean de Mont-Corvin donne plus de détails sur la partie de l'Inde qu'il a habitée : *io ciò osservai chome io potti la region tanto dellindia superiore che si dicie Maabar in della chontrada di Santo Tomeo*, mais il reste aussi avare de renseignements en ce qui concerne l'église et le culte dont elle était le centre. De cette lettre, il est dit à la fin que *iscritta fu... in Mabar cittade della provincia di Sitia dellindia di sopra, die XX diciembre, anno Domini MCCX*; sans nous attarder à discuter ce dernier millésime, auquel il manque 92 ou 93 ans, remarquons en passant qu'il n'est pas sans intérêt pour la question de la date de célébration de S. Thomas aux Indes, que le Frère Jean de Mont-Corvin ait pu, en la ville bien particulière où il résidait, signer sa relation de la vigile de la fête principale de l'Apôtre selon le calendrier romain, sans que cette circonstance appelât sous sa plume le moindre commentaire.

Les deux témoins suivants de la tradition indienne, dans la première moitié du xiv^e siècle, sont encore des Franciscains. Très laconique à ce propos, le bienheureux Odoric de Pordenone, après avoir parlé de Polumbum (Quilon), où a fait escale le navire qui le transporte depuis Thana³, lui et les ossements de ses confrères martyrs qu'il y a recueillis, note simplement : *Ab hoc regno sunt X diete usque ad unum aliud regnum nomine Mobar, quod est multum magnum regnum, habens sub se multas civitates et terras. In hoc autem regno positum est corpus B. Thome Apostoli; ecclesia cuius est plena ydolis multis; penes etiam quam sunt forte etiam XV domus nestorinorum christianorum, qui nequissimi sunt heretici*⁴. Ce souvenir, qui rejoint certaines observations de Marco Polo, remonte à un temps assez rapproché de l'exécution, par les musulmans de Thana, du B. Thomas de Tolentino et de ses compagnons (9 et 11 avril 1321).

¹ *Epistola II*, éd. A. VAN DEN WIJNGAERT, *Sinica Franciscana*, t. I (Quaracchi, 1929), p. 345-351.

² *Epistola I*, *ibid.*, p. 340-345.

³ Dans l'île de Salsette, à 20 milles environ de Bombay.

⁴ *Relatio*, éd. VAN DEN WIJNGAERT, t. c., p. 442.

Plus importantes en elles-mêmes et surtout au point de vue de notre recherche sont les informations que nous vaut le séjour de plus d'un an aux Indes de Jean de Marignolli, à son retour de Chine, où il avait représenté le pape d'Avignon Benoît XII. Ce voyage de Zaiton (Ts'iouen-tcheou) à Quilon se place entre un 26 décembre, fête de S. Étienne, et un dimanche des Rameaux (ou, selon un autre souvenir, un mercredi saint); mais l'année exacte ne nous en est point connue (elle varie de 1345 à 1347 d'après les commentateurs), de même que nous ignorons le détail de l'itinéraire qui a mené le légat pontifical de Quilon à l'église de Saint-Thomas. Le passage consacré au Maabar (la côte de Coromandel), la troisième province de l'Inde, dans la pensée et selon la terminologie du temps auxquelles se conforme Jean de Marignolli, après le Manzi (en réalité Maşin, Chine du Sud ou Maxima India, par opposition à la Chine du Nord, Şin ou Cathay) et le Minibar (Inferior India, côte du Malabar), mérite, malgré ses faiblesses et ses naïvetés, d'être retranscrit ici, en raison des quelques lueurs qu'il jette sur divers aspects du culte et du roman de S. Thomas.

Tertia provincia Yndie vocatur Maabar, ubi est ecclesia sancti Thome quam manu propria edificavit, et alia quam edificavit cum operariis, quibus solvebat de lapillis marinis quos vidimus et de uno ligno exciso in monte Ade in Seyllano, quod fecit secari et de pulvere secature seminate sunt arbores. Fuit autem lignum illud ita maximum incisum per duos servos suos et ipsius cingulo tractum in mare et precepit ligno dicens: « Vade, expecta nos in portu civitatis Mirapolis¹. » Quo cum pervenisset, rex cum toto exercitu suo conabatur trahere in terram, nec movere potuerunt homines decem millia. Tunc supervenit sanctus Thomas apostolus indutus camisia, stola et mantello de pennis pavonum, super asinum, sociatus duobus illis servis et duobus magnis leonibus sicut pingitur, et clamavit: « Nolite », inquit, « tangere lignum quia meum est. » — « Unde », inquit rex, « probas tuum? » Qui solvens funiculum quo erat precinctus precepit servis: « Ligatè lignum et trahite in terram. » Quo facillime in terram tracto, rex convertitur et donat sibi de terra quantum voluit cum asino circuire. Ecclesias edificat in civitate in die, sed nocte ad tria miliaria italica ferebatur, ubi sunt pavones innumeri; unde sagitta, quam friccam² vocant, in latere, sicut misit manum in latus Chris-

¹ Mailapur.

² Italien /reocla.

fi, percussus, hora completorii ante suum oratorium iacens et sanguinem sacrum totum per latus effundens, tota nocte predicans, mane reddit animam Deo. Sacerdotes tunc terram illam sanguine mixtam collegerunt et secum sepelierunt, de qua vidi expressum miraculum in persona mea duplicatum, alibi recitandum ¹. *Mirum autem continuum ibidem apparet, tam de apercione maris quam de pavonibus, et quia quanto plus trahitur terra de illa fovea una die, tantum scaturit alia, de qua bibita curantur languores, tam per christianos quam per Thartaros et per paganos fiunt aperta miracula. Dedit etiam rex ille stateram ponderis piperis beato Thome et omnium specierum aromatum in eternum, quam nullus potest eis auferre sine periculo mortis. Fuimus ibi diebus quatuor; ibi est summa perlarum piscacio* ²...

Au lieu de se livrer, comme il le fait aussitôt, à des descriptions abracadabrantes de monstres de la nature tirées de S. Augustin ou de ses souvenirs de Toscane et d'ailleurs, Jean de Marignolli eût été bien inspiré de s'étendre plus longuement sur le *mirum continuum*, le prodige se renouvelant de manière continue, *tam de apercione maris quam de pavonibus*. Nous ne savons pas ce que signifie cette dernière merveille, en rapport assurément avec les paons dont la présence fut indirectement fatale à S. Thomas, lui-même habillé d'un manteau de plumes de paon, ainsi que le voulaient les fantaisies de la légende locale dictée surtout par un souci de justification collective. Mais pour ce qui regarde « l'ouverture de la mer », il est difficile de n'y pas voir une allusion à notre miracle posthume, dont le premier élément est invariablement constitué

¹ On ne voit pas que l'auteur ait été fidèle à cette promesse.

² *Relatio*, éd. VAN DEN WIJNGAERT, t. c., p. 544-545. Jean de Marignolli a encore un autre paragraphe, dans le chapitre *De horto Ade et fructibus ipsius*, traitant de S. Thomas, cette fois-ci à l'endroit de l'île de Ceylan, marqué d'une belle église, « où il fut évêque ». Un petit vignoble y serait né des pépins de raisins emportés par lui du Paradis, où l'avaient conduit les anges; cf. YULE et CORDIER, *Cathay and the Way Thither*, t. III (= *The Hakluyt Society*, Series II, vol. 37, Londres, 1914), p. 251, note 2. A rapprocher de cette tradition cinghalaise, la notation de l'*Histoire des Sultans Mamlouks*, par Moufazzal ibn Abil-Fazaïl: « De là (nous sommes à Ceylan), les pèlerins s'en vont visiter le couvent de Mar Touma, qui possède la main, éternellement vivante, de l'un des disciples de Notre-Seigneur le Messie. Dans le couvent, il y a une niche voûtée, dans laquelle se trouve la main, et une huile sainte de cette main » (*Patr. Or.*, t. XX, p. 192-193). Le thème émigre donc, mais, comme il sera bientôt expliqué, reste toujours localisé dans une île.

par ce phénomène du fleuve, du lac, et le plus souvent de la mer, ouvrant leurs eaux une fois par an pour livrer passage aux dévots de l'Apôtre. L'indice est ténu, si l'on veut ; on aimerait de le voir explicitement confirmé par des témoignages antérieurs ou subséquents émanant de la région intéressée. Mais tel quel, en dépit de son unicité et de son obscurité, il nous paraît fonder pareille interprétation, de préférence aux autres explications qu'on s'est ingénié à lui trouver ¹.

L'identification proposée se soutient mieux encore si l'on observe que l'auteur nestorien 'Amr ibn Matta, contemporain de Jean de Marignolli, localise le tombeau de S. Thomas « dans l'île de Meilân, dans l'Inde, à droite de l'autel dans son monastère ² ». Aux yeux de 'Amr, Mailapur est donc une île. Or, rappelons-nous que c'est également dans « une île de l'Inde » que les versions rencontrées en Égypte et en Éthiopie, du XII^e au XV^e siècle, situent le miracle posthume de S. Thomas, relaté cette fois au complet et non pas réduit à son seul épisode initial. Rappelons-nous de plus que, pour Abū Ṣāliḥ, le prodige se produit dans l'église qui a été construite en l'honneur de l'Apôtre, du vivant de ce dernier. Marignolli connaît lui aussi, à côté d'une église que le saint bâtit de ses propres mains, une autre à l'érection de laquelle des ouvriers indigènes prêtèrent leur concours. Autant de rapprochements qui ne sont pas à négliger.

Au point où nous en sommes arrivés, une enquête ultérieure ne nous serait plus de grand profit. Le journal de voyage de Nicolas de' Conti ³, par exemple, ne donne d'indications, fort chichement d'ailleurs, que sur le lieu de culte, Malpuria ⁴, sans mention d'aucun

¹ Par exemple YULE et CORDIER, t. c., p. 251, n. 2.

² I. S. ASSEMANI, *Bibliotheca Orientalis*, t. III, 2, p. 34 ; on peut supposer que l'auteur ne répète plus ici l'erreur, constamment commise dans le tome III, 1, mais finalement reconnue et corrigée, p. 633-634, d'attribuer à 'Amr ce qui revient, en fait, à Mari.

³ POGGIO BRACCIOLINI, *Historia de varietate fortunae*, lib. IV (= *The Hakluyt Society*, Series I, vol. 22, Londres, 1857).

⁴ Sous cette forme, le même nom, où Zarncke croit à tort pouvoir deviner le Malabar, apparaît dans le *Tractatus pulcherrimus*, probablement de la seconde moitié du XV^e siècle : *Sub huius* (le Prêtre-Jean, identifié avec le patriarche Jean) *etiam imperto, in superiori India apud quandam urbem maritimam nomine Malpurlam, corpus sancti apostoli Thomae in quadam amplissimâ ornatissima ecclesia a nostris (nestorianis) haereticis conservatur* (op. c., II, Abh., p. 175).

prodige. Dans les dernières années du xv^e siècle, la légende semble avoir fait son temps. Une preuve nous en est fournie par le chevalier Arnold von Harff, que celui-ci tienne ses renseignements d'une prétendue visite personnelle — ce dont il y a sérieusement lieu de douter¹ — ou qu'il soit tributaire, entre autres sources écrites et orales, de quelque informateur rencontré en cours de route, tel ce « puissant seigneur, ambassadeur du grand souverain de l'Inde », arrivé de Jérusalem au Caire et dont la patrie était « à quelque dix jours de marche du royaume de Mackeron, où S. Thomas reposait en personne »². Von Harff parle de deux églises à Calamie, près de la mer, dans ce royaume de Mackeron, lui-même vassal du roi de Moabar ; l'une d'elles, construite sur une hauteur, rutilante d'or, de pierres précieuses et des feux de plus de cent lampes, abrite, à droite de l'autel, le tombeau qui renferme le corps du saint ; sur l'autel, le bras et la main de Thomas sont toujours prodiges de miracles ; « mais, ajoute-t-il, qu'ils administrent le Sacrement au peuple n'est pas exact »³.

Un dernier témoignage, plus autorisé, confirme que si, au début du xvi^e siècle, d'étranges légendes sur S. Thomas sont encore florissantes aux Indes, notre miracle, échappant moins bien qu'elles au contrôle des sens, a cessé d'avoir cours : c'est celui du Portugais Duarte Barbosa⁴, remontant à la veille de l'époque où ses compatriotes se mirent en mesure de rechercher — et de retrouver ! — le corps de l'Apôtre, inaugurant de la sorte une nouvelle phase de son histoire⁵. Barbosa, se séparant en cela de ses prédécesseurs, connaît deux centres spécifiques du culte de S. Thomas. Il rattache à Coilam (Quilon), ou plutôt à un endroit proche, « où la terre s'avance dans la mer » et sur lequel s'élève une très grande église, l'histoire de la poutre de bois que nous avons déjà lue chez Jean de Mari-

¹ « After pondering every word of the book, as only a translator can, it is clear to me that von Harff did not visit India... » M. LETTS, *The Pilgrimage of Arnold von Harff* (= *The Hakluyt Society*, Series II, vol. 94, Londres, 1946), p. xvi de l'introduction.

² Ibid., pp. 132, 134.

³ Ibid., p. 162-165.

⁴ *The Book of Duarte Barbosa*, translated from the Portuguese Text by M. Longworth DAMES (= *The Hakluyt Society*, Series II, vol. 44 et 49, Londres, 1918 et 1921), §§ 91 et 99 (t. II, pp. 95-102, 126-132).

⁵ Premières fouilles, de 1517 à 1523 ; cf. A. VAETH, op. c. p. 43-48. Barbosa rentra des Indes vers 1516-1517 et paracheva son manuscrit en 1517-1518.

gnolli avec quelques différences, notamment la localisation à *Mirapolis*. Après y avoir construit cette église (c'est du moins ce qu'ont affirmé au fonctionnaire portugais les chrétiens de Saint-Thomas, en se réclamant d'« un livre qu'ils conservent avec un extrême respect ») et accompli divers miracles, l'Apôtre est chassé de ce pays par le roi de Coilam et les païens qui prennent ombrage de ses succès.

C'est ainsi qu'avec quelques compagnons il aborde à la côte de Coromandel et arrive à Mailapur, alors une ville de dix à douze lieues de longueur, relativement éloignée de la mer qui, depuis, se mit à envahir lentement la terre jusqu'à pénétrer dans la cité. L'apostolat du saint étant entravé par des menaces d'attentat à sa vie, il se retire dans la solitude. « Un jour un chasseur, parcourant les collines, l'arc à la main, aperçut près du sol un grand nombre de paons dont l'un, au centre, remarquablement beau et grand, s'était posé sur une roche plate. Le chasseur le visa et le transperça d'une flèche, par le milieu. Lui et les autres prirent leur essor, et volant en l'air il devint un corps d'homme. A cette vue, le chasseur fut saisi de stupeur jusqu'à ce qu'il le vit tomber, après quoi il se rendit tout droit à la ville pour y faire part de ce grand miracle et de la façon dont il s'était produit. Le gouverneur de la ville et d'autres notables allèrent voir l'endroit que leur indiquait le chasseur et constatèrent que c'était le corps du bienheureux S. Thomas. Ils allèrent également voir la place où il l'avait blessé, et sur la roche plate ils trouvèrent, clairement marquée, l'empreinte de deux pieds, qu'il avait laissée en s'envolant blessé. » Le saint fut enterré dans la petite église que Duarte Barbosa décrit, à proximité de la mer, décorée de croix et de paons, dans un état de délabrement proche de la ruine, à la garde d'un pauvre Maure, qui veille, moyennant redevance, à l'entretien de la lampe.

Quelques détails concernent le bras de l'Apôtre : il refusa toujours de se ranger le long du corps dans le tombeau ; aussi dut-on se résigner à l'en laisser sortir. La renommée qui s'y attacha, chez les païens comme chez les chrétiens, inspira à des Chinois le dessein de le sectionner pour l'emporter chez eux en guise de relique ; cette fois-là, il rentra dans le tombeau. De la distribution de l'Eucharistie par la main vivante, il n'est plus question, même pas à titre de souvenir ou de démenti, comme chez von Harff ; mais on voit qu'elle ne déparerait pas ce tableau, qu'elle lui manque, bien plutôt.

V

Le miracle posthume de S. Thomas, pris dans son ensemble, est d'origine indienne et, plus précisément, « Mailapurienne » : telle nous paraît être la conclusion qui se dégage de la présente recherche. En même temps que s'affirme cette unité dans l'espace, la continuité du courant de dévotion populaire, parallèle à celui que l'on constate à Édesse, se dessine avec une netteté croissante de l'un à l'autre de ces deux termes extrêmes : le témoignage de Grégoire de Tours et celui des pèlerins occidentaux de la fin du XIII^e siècle ou de leurs successeurs, grâce notamment au fait incontestable de la présence à Rome, l'an 1122, d'un héraut de la gloire de l'Apôtre.

Est-ce à dire que celui-ci fut vraiment ce qu'il prétendit être ou du moins ce qu'on nous assure qu'il prétendit être : évêque, ou archevêque, ou même patriarche de la ville indienne qui se targuait de posséder le corps de S. Thomas, à laquelle on comprit qu'il donnait le nom de Hulna et que nous connaissons sous le vocable de Mailapur ? Même en passant outre à toutes les exagérations dont le personnage crut devoir, à la manière orientale, charger son récit (sans compter celles que les Occidentaux y ajoutèrent), même en lui déniait, de toute nécessité, le titre de patriarche et, probablement, celui d'archevêque (métropolitain eût été plus exact¹), la question n'est pas facile à trancher. Si quelqu'un se sent d'humeur à le traiter d'imposteur², il n'y a pas moyen de

¹ Cf. J. DAUVILLIER, *Les Provinces Chaldéennes « de l'Extrême » au Moyen Age*, dans *Mélanges offerts au R. P. F. Cavallera* (Toulouse, 1948), p. 264. Nous devons à cette étude plusieurs éclaircissements utiles. L'auteur n'a pas cru nécessaire de s'attarder à l'épisode de 1122 : « Auparavant (avant le XVI^e siècle), aucune source digne de foi n'indique où résidaient le métropolitain et les évêques de l'Inde. On ne peut retenir le récit, qui sent l'imposture, que rapporte Aubry des Trois Fontaines et la Grande Chronique de Belgique, d'où Stewart a tiré qu'un métropolitain était établi en 1122 à Ulna ou Patna » (ibid., p. 314). On retrouve ici l'écho de la fin de non-recevoir opposée par Lequien (supra, p. 238, en note).

² Avec R. LIPSUS, t. c., p. 422 : « Wahrscheinlich war... jener Bischof kein Inder, sondern « irgend ein abenteuernder Bischof Mesopotamiens », der durch die ins Wunderbare gemalte Erzählung von dem Grabmal des Thomas das Staunen des Papstes zu erregen wusste. Die damals als Sitz eines christlichen Fürstenthums wohlbekannte Stadt Edessa hat der schlaue Orientale wohl absichtlich, aus Geheimnisthuerie nicht genannt. » Lipsius, on le voit, reprend

lui prouver le contraire, ni même de lui cacher qu'on partage la même impression. On ne sache pas que la ville de S. Thomas, où les Portugais découvrirent, en 1547, sur l'emplacement du « Grand Mont », une croix à inscription pehlieve qui peut remonter au ^x^e siècle ¹, ait été, à une époque quelconque de son histoire, le siège d'un évêque ou d'un métropolitain chaldéen — bien loin qu'on s'attende à voir un de ses titulaires prendre la route de Constantinople ou de Rome plutôt que celle de Bagdad. On ne sache pas non plus qu'elle se soit jamais appelée Hulna. Ce nom ferait plutôt penser à Quilon, identifié par certains avec *Καλλιόνα*, où Cosmas Indicopleustes, dans la première moitié du ^{vi}^e siècle, place un évêché ². Plus encore que *Calamina*, mieux attesté cependant ³, il reste inexplicable, à moins qu'il ne faille les rapprocher l'un de l'autre.

Toutefois, cette ignorance dans laquelle nous sommes ne constitue pas pour autant une preuve positive, ni même à proprement parler une présomption, contre la véracité, en gros, de l'étranger. Ce qui a surtout fait tort à ce dernier, déjà aux yeux de Calixte II, c'est

la conclusion et jusqu'aux termes de W. GERMANN : « Dass irgend ein orientalischer Prälat erst nach Konstantinopel und dann nach Rom gekommen ist, kann nicht bezweifelt werden... Dass er derselben Kirchengemeinschaft, wie die indischen Christen, angehörte, mag auch gelten. Im Uebrigen wird grade, er müsste denn ein abgefeimter Betrüger gewesen sein, durch das über den Leichnam des Apostels Gesagte wahrscheinlich, dass es ein Inder nicht gewesen, vielmehr irgend ein abenteuernder Bischof Mesopotamiens » (*Die Kirche der Thomaschristen*, p. 166-167). En règle générale, on remarque que ceux qui se laissent hypnotiser soit par la tradition d'Édesse, soit par les développements du *De adventu*, jugent sans aménité le héros de cette pièce. D'autres encore, s'attachant exclusivement à certains détails de la description du sanctuaire, ont vu en lui un membre du clergé bouddhiste, tels M. Semper et H. Menhardt, qui lui emboîte le pas, attribuant à l'imagination de l'auteur du *De adventu* la confusion entre le Gange et le Phison ainsi qu'entre Bouddha et S. Thomas (op. c., p. 260-261).

¹ Cf. L. DE LA VALLÉE POUSSIN, *Dynasties et Histoire de l'Inde depuis Kanishka jusqu'aux invasions musulmanes* (= *Histoire du Monde*, t. VI³), p. 249-250.

² Éd. E. O. WINSTEDT, *The Christian Topography of Cosmas Indicopleustes* (Cambridge, 1909), p. 119 ; cf. p. 354 : « Calliana = Kalyāna (fortunate city), near Bombay ». Pour L. de la Vallée Poussin, op. c., p. 249, Calliana est Cochlin, et non la ville de même nom près de Bombay.

³ Première mention dans la traduction du *De Viris* de S. Jérôme par le pseudo-Sophronius, § 9 (éd. O. VON GEBHARDT, dans *Texte und Untersuchungen*, t. XIV, p. 8).

l'énormité de ses déclarations relatives au miracle posthume et au cadre dans lequel il le fait se dérouler ; on s'estime en droit de réclamer un tout autre témoignage d'un homme du pays, occupant une position privilégiée. Par contre, ce récit, ramené sans doute à de plus acceptables proportions, ne lui appartenait pas en propre, nous le savons de reste. Et qui dira les limites qu'à certaines époques, en certains endroits, il faut fixer à la faculté d'affabulation orientée par une tradition préexistante dans un sens déterminé ? Ces limites sont-elles autres que celles de la crédulité de l'interlocuteur ? Longtemps après encore, des visiteurs venus d'Occident ont pu, sur place, se laisser conter des histoires de la même veine, sans trop sourciller. Un grief plus sérieux serait, à notre avis, l'étrangeté des circonstances qui l'amènèrent à Constantinople, puis à Rome. Mais pour le reste, la désignation de la terre d'où il vient : *illa scilicet India, quae ultima finem facit*, et la longueur du voyage s'accorderaient assez bien avec ce que nous savons du berceau de la légende.

Nous dirons donc, en fin de compte, qu'on s'est trop empressé de reléguer l'hôte romain de 1122 parmi les aventuriers et les imposteurs, qu'il vaut peut-être mieux que le portrait qu'on est tenté de se faire de lui après une première lecture du *De adventu* ou d'un de ses abrégés, et qu'en tout cas, dans l'état actuel des connaissances, le débat institué autour de sa personne reste ouvert.

Une seconde conclusion, de portée plus générale, ressort de la variété des versions du miracle que nous avons eues sous les yeux : c'est l'activité des relations nouées entre les diverses régions du monde oriental. Malgré la distance et — obstacle non moins sérieux — malgré la différence de credo religieux, qui les séparent, les communications maritimes, établies bien avant nos expéditions occidentales et dont nous n'ignorons pas la multiplicité¹, assurent un échange constant d'idées, de traditions, de croyances et de mythes, qui pénètrent ensuite à l'intérieur des terres et irradient de

¹ Entre beaucoup d'autres exemples, ce menu fait rapporté par Jean de Mont-Corvin, dans sa 3^e lettre, écrite de Khanbaliq en 1306 : ... *dicit Fr. Iohannes quod solempnes nuntii venerunt ad eum de Ethyopia, rogantes ut illuc pergeret ad predicandum vel mitteret predicatorum bonos, quia a tempore beati Matthei Evangeliste et discipulorum eius, predicatorum non habuerunt qui eos instruerent in fide Christi...* (éd. VAN DEN WIJNGAERT, t. c., p. 354-355 ; « difficile est dictu quanam regio sub hoc nomine hic intendatur », ajoute l'éditeur).

tous côtés, non sans perdre certains traits de leur physionomie originelle. Nous voyons ici à l'œuvre un des agents de ce brassage ou de cette contamination des cultures, le pèlerinage, particulièrement favorable à la circulation des thèmes hagiographiques. Le pèlerinage au tombeau de S. Thomas, en son lointain sanctuaire sur la côte de Coromandel, a été fréquenté même par les Musulmans. C'est cet ensemble de circonstances qui explique la propagation du miracle posthume, avec ses variantes locales. Du point de vue de cette diffusion, le témoignage du visiteur de 1122, si celui-ci n'était pas le prélat indien bien déterminé qu'il se prétend, n'en serait que plus révélateur.

P. D.

APPENDICES

I

EPISTULA ODONIS DE MIRACULO S. THOMAE IN INDIA

Ex cod. Remensi C. 184¹.

fol. 136^v Thome dilecto suo frater Odo salutem in Domino. Salutare est omnibus christiani nominis cultoribus, semper² querere et audire aliquid edificativum, et quantum sit Dominus in sanctis suis mirabilis cognoscere relatione fidelium. Cum enim te avidum super hoc cognoverim, iuxta petitionis tue ammonitionem, que in curia romana vidi et audiui, scripto tibi intimare volui.

Aderam anno presenti, feria scilicet VI^a post dominice Ascensionis sollempnitatem, ante domni³ pape presentiam, de nostris videlicet negotiis locuturus, cum subito affuit quidam qui legatos bizantei, id est constantinopolitani, imperatoris adesse pro foribus nunciaret. Exilaratus vero domnus papa super tanti nominis legatis, ex latere suo episcopum misit ut eos honorifice introduceret sibi que presentaret. Veniunt, salutatoque papa universali⁴ et plerisque curialibus⁵, de salute imperatoris⁶ suorumque⁷ qualitate

¹ cf. *supra*, p. 232, annot 1. — ² *semper cod.* — ³ *donni cod.* — ⁴ *universali cod.* — ⁵ *prius curialibus.* — ⁶ *imperatoris cod.* — ⁷ *prius suoque.*

prout fuerant sciscitati satis honeste retulerunt. Causa vero eorum hec fuit.

Intererat cum eis Indie archiepiscopus, vir satis honeste forme et iuxta lingue sue noticiam eloquentissimus¹. Qui sotiali adiutorio defuncti sui principis destitutus, consilii causa ad predictum imperatorem² iam pridem venerat. Cumque imperator petitionem eius audisset et ex familiaribus suis unum principem dedisset, quasi perfecto negotio ad propria redire disposuit. Cumque iter ageret, novum principem morte impediante amisit. Quo tumulto, imperatorem³ repetit, doloris sue⁴ casum nunciaturus. Imperator vero consolatus eum, ne doleret ammonuit; principem recipit alterum, imperatoris munificentia. Tunc archiepiscopus, aliquantulum mitigato dolore, agit iter, sed non peragit. Repentinus enim secundi⁵ interitus principis, duplicato dolore vehementer⁶ eum turbavit. Quid ageret ignorabat. Incertum quippe habebat aut imperatorem repetere, aut ceptum iter imperfecto⁷ negotio peragere deberet. Vicit tandem virilis consilii strenuitas imminens periculi iacturam, suorumque exhortationibus relevatus et ne desperaret⁸ ammonitus, retrogradum iter arripuit, seque pii imperatoris⁹ oculis diri infortunii baiulus representavit. Cognito igitur imperator¹⁰ inopinate rei eventu, obstupuit et petitionem archiepiscopi satisfacisse dicens, tercium mittere denegavit. Humilis autem archiepiscopus vix multis lacrimis impetravit¹¹, ut romanam ei curiam visitare consilii gratia liceret, et legatos imperatoris¹² cum litteris deprecatoriis secum ducere valeret.

Cumque in curia esset, quibusdam palatinis preesse se ecclesie illi referebat, in qua beati apostoli Thome corpus requiescere dicebatur. Inter cetera vero que de situ ecclesie thesaurorumque opulencia et ornamentorum varietate narraret, unum disseruit, quod non sine ammiratione aures audientium capere possunt. Predicti apostoli ecclesia magne altitudinis fluvio ex omni parte clauditur, qui discurrentibus aquis septenni etiam puerulo, VIII ante festum apostoli totidemque diebus post festum, pre nimia siccitate se viabilem prebet. In ipso autem sollempni¹³ die, collectis in unum totius provincie proceribus omnique clero et populo, post multas lacrimas

fol. 137

¹ eloquentissimus *cod.* — ² imperatorem *cod.* — ³ imperatorem *cod.* — ⁴ sic. — ⁵ seculi *cod.* — ⁶ vehementer *cod.* — ⁷ imperfecto *cod.* — ⁸ desperaret *cod.* — ⁹ imperatoris *cod.* — ¹⁰ imperator *cod.* — ¹¹ impetravit *cod.* — ¹² imperatoris *cod.* — ¹³ sollempni *cod.*

altaque suspiria archiepiscopus cum sui ordinis sotiis ad beati apostoli feretrum accedit et ex eo cum magna reverentia corpus levatum in cathedra pontificali decenter collocat, primusque tanti advocati pedibus advolutus ¹, oblationis sue <munere> apostolum honorat. Beatus vero apostolus brachium erigit manumque aperit, et quicquid ab universis nostre fidei cultoribus offertur, gratanter accipit. Si quis vero hereticus populo ammixtus quasi pro devotione in manu apostoli aliquid ponere nititur, claudit sanctus manum et nefanda munera accipere denegat.

Cumque talia relatione quorundam in auribus domni pape sonuissent, adesse iussit episcopum, et ne amplius in palatio falsa seminare sub anathemate ² prohibere voluit. Veritati enim contrarium esse videbatur quod de apostolo divulgasset. Episcopus autem coram omnibus nil esse verius affirmabat, et assensu domni ³ pape sacro ⁴ sancti evangelii iuramento ita esse comprobavit. Credidit tandem dominus papa, credidit et omnis curia, et apud omnipotentiam divinam apostolum maiora impetrare ⁵ posse acclamabant. Vale ⁶.

II

LEGENDAE S. THOMAE, AUCTORE PETRO CALO, PARS POSTERIOR

Ex cod. Barberin. lat. 173, collato Vatic. 5842 ⁷.

fol. 92,
col. 2

Dominus Marcus Paulus Milionus de Venetiis in libro suo, capitulo CLXXV ⁸: Dicunt homines regionis Meabar in qua est corpus sancti Thome quod sanctus Thomas erat extra suum heremitorium in luco et suas orationes porrigebat altissimo Deo suo et circa ipsum erant multi pavones, quia in contrata illa reperiuntur plures quam in alia contrata mundi. Et dum sanctus Thomas sic oraret, quidam adorans ydola de progenie Gani, de suo archu sagittam eiecit ut occideret unum de illis pavonibus qui circha sanctum

¹ advolutus *cod.* — ² anathemæ *cod.* — ³ rasura in *cod.* — ⁴ vox aegre legibilis in *cod.* — ⁵ impetrare *cod.* — ⁶ Quattuor versus manus recentior addidit: Quatuor ante dies natalis, solis ad ortum, / Thomas preradiat solem de virgine natum. / Solis in occasu Thomas declarat idipsum, / Cuius quarta dies sequitur natale beatum. — ⁷ *cf. supra*, p. 258, annot. 2. — ⁸ CLXXVII in *ed. Be-*

Thomam erant quem non viderat¹. Et dum crederet ferire pavonem, percussit sanctum Thomam in tybia dextra². Qui orans dulciter Creatorem de isto | ictu migravit ad Christum.

fol. 92^v

Est igitur corpus eius in quadam civitate parva in qua sunt pauci mercatores et homines, neque illuc veniunt quia ibi non sunt mercimonia que inde possint extrahi, et est locus multum devius. Multi autem christiani et saraceni illuc veniunt propter devotionem. Nam saraceni illius regionis habent magnam devotionem in eum, et dicunt quod fuit saracenus, in hoc menciens, quia Thomas apostolus iudeus fuit, et nominant eum avarion, id est bonum hominem. Christiani autem q<ui> illuc propter devotionem accedunt, accipiunt de terra ubi mortuus fuit sanctus apostolus, et illam in suam patriam portant, et dant ad potandum de ista terra cuicumque patienti febres quartanas vel tercianas³ vel alias. Et statim cum eger potaverit liberatus est. Et hoc accidit omnibus egris potantibus⁴ de hac terra, que est rubea. Et dominus Marchus prefatus portavit secum de terra ista Venecias et multos liberavit cum ipsa.

Baro illius contrate habens magnam quantitatem risi, de isto rois implevit domos que erant circha ecclesiam, i<n> quibus christiani peregrini recipiebantur hospicio. Quo viso, christiani⁵ qui sanctum corpus custodiunt turbati rogabant illum quod hoc non faceret. Set ille crudelis et ferox illos despexit. Sequenti enim nocte baroni apparuit sanctus Thomas cum quadam furca in manibus, quam ad gulam baronis apposuit dicens: « O tu talis, si non facis ci|to evacuari domos meas, mala morte morieris. » Et cum

col. 2

¹ oderat B. — ² le dextre costee BENEDETTO. — ³ v. t. bis B. — ⁴ potantibus B. — ⁵ recipiebantur add. B sed del. — ⁶ proponiquus B. — ⁷ vox italica.

unguntur oleo sossinan quod facit eos nigriores, quia quanto nigriores¹, tanto pulchriores reputant. Unde et deos suos nigros pingi faciunt et dyabolum album, quia dicunt quod Deus et omnes sancti sunt nigri et dyaboli sunt albi.

Presbiter autem Iohannes patria<r>cha Indorum, de quo facit mentionem dominus Marchus prefatus, cap<itib>us 64, 66, 67, cum nullus illius regionis in Ytalia diu visus fuisset, unanimiter et canonicè electus set renitens venit Constantinopolim ad su<sci>piendum pallium et cuncta sue dignitatis insignia. Ibi morans scivit legatos Calixti pape 2ⁱ 2 ibidem esse pro pace et concordia missos. Quibus locutus per interpretem de statu Ytalie et Indie regionum et intelligens Romam tocius orbis capud existere, rogavit eos ut se secum Romam adducerent visurum³ presen[c]iater multa que audierat. Qui perfectis pro quibus venerant, eum Romam secum⁴ duxerunt. Qui | Romam veniens et auditorum veritatem videns, gavisus est valde et Deo super hoc gratias egit. Et postquam viderat romana magnalia, quadam die in Lateranensi palacio congregatione magna populi facta et cleri, in presencia Calixti pape secundi iubentis, talia de sancti Thome apostoli miraculis per interpretem enarravit⁵:

« Civitas cui presumus Nubia dicitur, tocius Indie capud et domina, cuius magnitudo in circuitu quatuor dierum itinere lata extenditur. Menium⁶ vero que intra sita est⁷ grossitudo est talis⁸ quod super eam⁹ duorum romanorum curruum pariter iuga largiter irent. Altitudo vero tanta est quod respectu celsarum¹⁰ turrium Romanorum elata videtur. P<er> medium eius fluit Physon, unus de fluviis¹¹ paradisi, limpidissimas manans aquas, aurum preciosissimum atque gemmas foras emittens, unde facit opulentam universam Indie regionem. A fidelissimis¹² christianis inhabitatur, inter quos nullus hereticus vel infidelis habitare¹³ potest, ut apostoli narrat hystoria, quin aut facile respiscat, aut inopinato casu moriatur.

¹ nigriores B. — ² secundi add. B. — ³ visurus B. — ⁴ (cia ter-secum) prius omissa, add. in marg. infer. B. — ⁵ Inc. V: Narravit presbyter Ioannes patriarcha Indorum dum esset Romae in palatio Lateranensi in presentia Calixti papae secundi cum magna populi et cleri congregatione anno Domini 1120 de sancti Thomae miraculis per interpretem in haec verba. — ⁶ Menia V. — ⁷ sunt V. — ⁸ (gr. est talis) tantae sunt crossitudinis V. — ⁹ ea V. — ¹⁰ celsorum V. — ¹¹ (de f.) fluviorum V. — ¹² fidelibus V. — ¹³ inhabitare V

Paululum vero extra menia mons quidam situs est, aquis profundissimi¹ lacus undique septus, in cuius suppremo² cacumine³ beati Thome apostoli matrix ecclesia posita⁴ est. In circuitu vero eiusdem laci de foris in honore⁵ duodecim apostolorum condita sunt duodecim monasteria, et ibi sunt cenobite divina misteria | diebus singulis⁶ celebrantes. Predictus autem mons nulli hominum per totum annum accessibilis est neque ad eum ire⁷ quis temere audet⁸. Set semel in anno, appropinquante festo ipsius apostoli, diebus octo ante festum et totidem diebus⁹ post, habundancia illa aquarum dictum montem circumdancium ita tota arescit ac si aqua numquam ibi¹⁰ fuisset. Et tunc patriarcha ad celebrandum¹¹ misteria locum et ecclesiam cum¹² concursu fidelium populorum de¹³ longe veniencium et languidorum ac male habencium expectancium¹⁴ remedia¹⁵ sanitatis meritis dicti apostoli ingreditur.

col. 2

Est autem intra sancta sanctorum istius ecclesie¹⁶ ciborium mirifice laboratum, auro argentoque ornatum et lapidibus preciosis, quales Physon emittit. Intra quod preciosissimi¹⁷ argenti concha argenteis pendet cathenis, intra quam corpus apostoli ita integrum et illesum servatur, sicut prima depositionis sue¹⁸ die. Stansque super eam, quasi vivens¹⁹ cernitur. Ante cuius presenciam aurea lampas balsamo²⁰ plena arge<n>teis restibus pendet. Que ubi semel in anno accensa fuerit, ab anno in annum²¹ nec balsamum²² diminuitur nec ipsa extincta reperitur; set talia, Deo volente et apostolo intercedente, in anno futuro inveniuntur, qualia in inicio fuisse cernebantur.

Ingrediente igitur ecclesiam annis singulis patriarcha, fit concursus virorum et, mulierum unanimiter clamancium et indeficientibus vocibus postulancium balsami²³ ante corpus | apostoli ardentis quale<m>cumque particulam. Nimirum cuiuscumque invaliditudinis eger, si ex eo unctus fuerit, statim sanatur. Deinde patri<ar>cha cum suis episcopis suffraganeis velud²⁴ in sollemnitatibus pascalibus²⁵ preparat se ad expandendam concham predictam, et cum

fol. 93v

¹ profundissimus V. — ² om. V. — ³ (in c. c.) bis V. — ⁴ (matrix e. posita) et martyris sita V. — ⁵ honorem V. — ⁶ (d. s.) s. d. V. — ⁷ om. V. — ⁸ incedere add. V. — ⁹ om. V. — ¹⁰ (n. l.) l. n. V. — ¹¹ divina add. V. — ¹² om. V. — ¹³ ei V. — ¹⁴ ac male habencium add. B sed del. — ¹⁵ beneficium V. — ¹⁶ ecclesie add. B sed del. — ¹⁷ preciosissima V. — ¹⁸ (p. d. s.) fuit p. s. d. V. — ¹⁹ vivus V. — ²⁰ babsamo B. — ²¹ durat add. V. — ²² babsamum B. — ²³ balsami B. — ²⁴ ut V. — ²⁵ (s. p.) p. s. V.

ymnis et laudibus spiritualibus accedentes¹, paulatim ac reverentissime expandunt² cum sacro corpore concham, et cum multo tremore ac formidine³ sacrum apostoli corpus suscipientes, in aurea sede illud collocant iuxta altare; cuius figura et integritas⁴ per dispositiones corporis⁵ talis permanet, qualis fuerat cum⁶ vivens per mundum iret⁷; facies namque eius tamquam splendens sydus rutilat, capillos habens rubeos et⁸ usque ad humeros fere extensos, barbam etiam⁹ rufam, crispam¹⁰ set¹¹ non prolixam, universam quoque¹² formam¹³ visu¹⁴ pulcer<r>imam et humanis spectaculis dignissimam; vestes quoque¹⁵ eius dure et integre sicut cum ipse vivens eas indueret¹⁶.

Taliter igitur deposito atque ante cathedram coll<oc>ato sacro apostoli corpore, continuo¹⁷ incohant divina misteria et officia debita. Set ubi eucharistias¹⁸ patria<r>cha in aurea pathena componit, [et] cum¹⁹ magna reverentia ad locum ubi apostolus sedet eas defert, inclinatisque genibus ipsi apostolo offert²⁰. Apostolus autem per dispensationem Creatoris extensa manu dextra ita provide suscipit eas, ut penitus non mortuus set omnino vivens²¹ esse videatur. Susceptas etiam in | palma extensa²² conservat, singulas²³ singulis largiturus. Universus enim²⁴ populus virorum ac mulierum cum multa reverentia et tremore unus post alterum accedens singuli singulas hostias de manu apostoli proprio ore²⁵ sumunt, apostolo eis porrigente. Si quis autem infidelis vel hereticus seu aliqua peccati macula²⁶ infectus communicandus accesserit illuc, eo presente videntibus cunctis statim cum hostiis apostolus manum retrahit et claudit, nec quamdiu ibi²⁷ presens fuerit eam aperit. Peccator autem ille numquam evadet²⁸, nisi aut tunc statim resipiscat²⁹ et penitencia ductus³⁰ ab apostolo communionem sumat, aut antequam locum illum exeat moriatur. Quod plerique infide-

¹ accedens V. — ² litterae xp in rasura B; (r. e.) maxima cum reverentia expandit V. — ³ omnes hi add. V. — ⁴ integritas B. — ⁵ (d. c.) an legendum dispensationem creatoris, ut infra? Cf. De adventu: voluntatem creatoris. — ⁶ om. V. — ⁷ (m. l.) modum predicando V. — ⁸ om. V. + ⁹ om. V. — ¹⁰ crispam B. — ¹¹ sent B, littera n expuncta. — ¹² (u. q.) universamque V. — ¹³ litt. r in rasura B. — ¹⁴ vultus V. — ¹⁵ om. V. — ¹⁶ (sicut - indueret) quales vivens induerat V. — ¹⁷ ministri add. V. — ¹⁸ eucharistis B. — ¹⁹ omni V. — ²⁰ offeret B, defert V. — ²¹ vivus V. — ²² (p. e.) manu e. p. V. — ²³ singula V. — ²⁴ namque V. — ²⁵ (p. o.) o. p. V. — ²⁶ (p. m.) m. p. V. — ²⁷ ille V. — ²⁸ evadet B, priore d expuncta; evaderet V. — ²⁹ resipiscat B, litteris sce expunctis. — ³⁰ dictus B.

lium¹ aspicientes, tanti miraculi formidine territi, relicto sue infidelitatis errore, mox ad Christi fidem convertuntur et, baptismum instanter poscentes², in nomine³ Trinitatis regenerantur in Christo.

Hiis ita⁴ gestis et tota ebdomada sancti Thome laudibus expensa a clero et populo post eius festum, patriarcha cum suis suffraganeis cum magno tremore et veneratione unde sacrum apostoli corpus receperunt⁵ ibi reponunt. Et post hec unusquisque, visis tantis miraculis, in sua letus regreditur. Lacus⁶ autem ille profundissima aqua impletur uberrime⁷ sicut prius. » Talia Indorum patriarcha Iohanne referente in regia⁸ Lateranensis ecclesie⁹, Calixtus papa secundus et cuncta romana ecclesia que tunc aderat ibi¹⁰, elevatis in celum manibus, Christum glorifica-
verunt, qui talia tantaque¹¹ fol. 94
miracula annuis temporibus non desinit pro suo apostolo operari.

<Nunc> autem quidam monachus Thomas Iadrensis, 1332^o, inde veniens dicit quod eo vidente in vigilia sua positus est palmes in manu apostoli Thome, qui viruit et fronduit et fructus fecit, de quibus in crastino expressis in calicem missa celebrata est; et scribit quod hoc fit quolibet anno in vigilia sua hora vespertina ad Magnificat. Ponunt in manu eius sarmentum siccum, et statim viride fit cum foliis et uva, et ante diem est maturata, et cum illo vino fit sacrificium Domini, et de lacu et XII monasteriis scribit ut supra. Dicit autem quod reges Francie, Alemannie, Ungarie et Apulie non possent facere sepulcrum sancti Thome apostoli ita esse pulcrum¹².

¹ multitudo *add.* V. — ² petentes V. — ³ sancte *add.* V. — ⁴ itaque V. — ⁵ acceperunt V. — ⁶ locus V. — ⁷ *om.* V. — ⁸ *cf.* DU CANGE, *i. v.* — ⁹ Lateranensi ecclesia V. — ¹⁰ (t. a. i.) i. a. V. — ¹¹ et tot *add.* V. — ¹² (<Nunc>-pulcrum) Nunc autem quidam monachus Thomas Iadrensis, 1332, inde veniens dicit quod eo vidente in vigilia sua hora vespertina ad Magnificat positum est in manu eius Apostoli sarmentum siccum. Quod statim viride factum est cum foliis et uva, et ante diem maturata; et cum illo vino missa celebrata est. Et quod hoc fit in quolibet anno in vigilia sua hora predicta. Qui gloriosus apostolus cum Christo regnans pro nobis illum exoret in celis. Amen.

Qui nisi tangendo crucifixi vulnera queque

Credere nolebas, nos purga crimine, Thoma. V.

LES AVATARS DE S. HILARINUS *

Nous avons montré plus haut comment l'auteur de la *Vita S. Cassiani*, démarquant la *Vita S. Gallicani*, avait donné S. Hilarinus pour compagnon à S. Cassien ¹. Par une étrange fortune, cet Hilarin a été annexé par d'autres hagiographes. C'est que nous voudrions rapidement exposer.

Le martyrologe hiéronymien annonce, le 16 juillet :

In civitate Ostia natale S. Hilari ².

En fait, c'est tout ce que nous savons de ce martyr. La *Passio Iohannis et Pauli*, d'une manière assez artificielle, mit en rapport Gallicanus avec Hilarinus d'Ostie ³.

Une autre *Passio*, celle de S. Donat d'Arezzo, qui du reste se rattache par l'intermédiaire de la *Vita Pimenii* au cycle des SS. Jean et Paul, s'empara du même personnage ⁴. Donat avait été élevé avec Julien l'apostat. Quand celui-ci, devenu empereur, persécuta les chrétiens, il mit à mort les parents de son ancien ami, lequel s'enfuit à Arezzo. Il y fut accueilli par un moine, Hilari(a)-nus. Consacré évêque, il fut martyrisé ainsi qu'Hilarinus.

Enfin, dans un texte de la région bourguignonne, la *Passio S. Florentini et Hilarii* (BHL. 3033-3039), figure un comparse, qui est mentionné seulement deux fois dans le texte : *ubi tunc B. Florentinus, in collegio suo iustitiae virum Hilarium habens, virtutibus operam dabat* (n° 4) ; et plus loin : *Nam huic Hilarius in opere, mor*

* Cette simple note avait été conçue comme un Appendice à notre article sur S. Cassien (ci-dessus, p. 33-52). Par suite d'une erreur de mise en pages, elle a dû être reportée à la fin du volume. On voudra donc bien corriger, p. 38, note 1, la référence, devenue inexacte, à la p. 52.

¹ P. 35.

² *Comm. martyr. hieron.*, p. 378.

³ Voir plus haut, p. 35.

⁴ Cf. H. DELEHAYE, *Étude sur le légendier romain*, pp. 136-137, 259-260.

martyr futurus, socius manebat (n° 9) ¹. A côté de Florentinus, qui est constamment à l'avant-scène, Hilarius est présenté comme le compagnon d'ascétisme du premier et ensuite comme son compagnon de martyre. Il y a non seulement homonymie, mais également similitude des actions. Nous signalons simplement ces rapprochements, sans toutefois affirmer que l'Hilarius de la *Passio S. Florentini* soit certainement un doublet des précédents.

B. G.

¹ *Act. SS.*, Sept. t. VII, p. 420. La confrontation du texte de la *Passio S. Florentini* qui vient d'être cité avec les passages parallèles des trois autres Passions révèle une certaine ressemblance, qui ne semble pas fortuite :

PASSIO S. GALLICANI	PASSIO S. CASSIANI	PASSIO S. DONATI
<i>se... sancto viro cuidam</i>	<i>sancti Hilarini se so-</i>	<i>et suscepit eum quidam</i>
<i>Hilarino nomine sociavit,</i>	<i>ciavit consortio, cui sanc-</i>	<i>Hilarianus monachus cum</i>
<i>cuius habitaculum am-</i>	<i>lus Cassianus habitacu-</i>	<i>gaudio, coepitque cum illo</i>
<i>pliari fecit...</i>	<i>lum suum ampliare fecit...</i>	<i>habitare.</i>

Les mots : *in collegio suo* et *socius manebat* répondent à *se sociavit consortio* et à *eum illo habitare*.

HELLENICA 1939-1948

CONTRIBUTIONS GRECQUES AUX ÉTUDES HAGIOGRAPHIQUES

La décade qui vient de s'achever aura sans doute été pour la Grèce la plus désastreuse qu'elle ait connue depuis sa constitution en état indépendant. Au point de vue de la production scientifique, le recul est énorme. Toutes les revues ont dû suspendre leur publication, et beaucoup ne l'ont pas encore reprise. Maints livres, opuscules ou périodiques ont été tirés à un si petit nombre d'exemplaires qu'ils sont pratiquement introuvables à l'étranger et jusque dans le pays.

Cependant les contributions récentes des savants grecs à nos études, même en nous bornant à celles que nous avons pu atteindre ici, à Bruxelles, forment un ensemble assez important et assez varié pour être présenté sous une rubrique spéciale aux lecteurs des *Analecta*. Toutes les fleurs qui composent cette gerbe ne sont pas également parfumées ou chatoyantes ; mais la gerbe mérite d'autant mieux l'attention et l'admiration qu'elle a été nouée en des circonstances moins favorables.

Les travaux que nous allons passer en revue ont tous paru en Grèce¹ et sont tous rédigés en grec². Ils vont de la vulgarisation édifiante aux recherches d'érudition, de l'essai de synthèse aux éditions de textes anciens. Ils sont dus à des vétérans chevronnés ou à des débutants, à des professeurs ou à de modestes érudits qui n'ont pu passer par l'université. Signe des temps : ils ne dépassent à peu près jamais les dimensions d'une brochure.

L'Annuaire de la Société d'études byzantines (*Ἑπετηρίς Ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*), dont M. Phédon Koukoulés assume la direction

¹ C'est la raison pour laquelle nous ne parlerons ni de l'*Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος*, organe du patriarcat grec d'Alexandrie, ni de son pendant à Jérusalem, la revue *Νέα Σιών*, ni même d'un ouvrage aussi considérable que le Catalogue, en trois volumes, des manuscrits et des imprimés anciens de la Bibliothèque patriarcale d'Alexandrie, publié de 1945 à 1947 par M. Théodore Mosconas, conservateur de ce riche dépôt. Cf. *Revue d'histoire eccl.*, 1949, p. 319-320.

² Les articles rédigés en français, comme celui de M. Jean-B. Falier-Papadopoulos sur *Les reliques des SS. Valère, Vincent et Eulalie et le « Castel Damale »* (dans la *Miscellanea Gio. Mercati*, t. III, Vatican, 1946, p. 360-367), sont donc exclus du cadre de cette chronique.

avec autant de compétence que de dévouement, a paru jusqu'en 1941, puis de nouveau en 1948. Les quatre derniers volumes nous apportent chacun au moins un article hagiographique. Le tome XV s'ouvre par une esquisse de la vie de S. Théodore Studite et du combat qu'il eut à soutenir pour le culte des images¹; c'est un mémoire posthume de l'archevêque d'Athènes, Chrysostome PAPADOPOULOS.

L'année 1940 contient, outre l'édition princeps, par feu Constantin DYOBOUNOTÈS, d'un panégyrique de S. Jean Chrysostome par Cosmas Vestitor², une brève discussion du professeur Jean PAPADOPOULOS sur l'existence d'un second S. Cyrille, évêque de Gortyne en Crète³. Ce prétendu martyr de la conquête musulmane, en 828, ne figure dans aucun calendrier ni de Crète ni d'ailleurs. Il n'a été distingué de l'antique et authentique thaumaturge que par les continuateurs de Théophane et les chronographes postérieurs. La source unique où ils ont puisé est un passage de l'historien Gènesius qu'ils ont lu trop vite et compris de travers. La démonstration de M. Papadopoulos ne laisse place à aucun doute. Il faut seulement remarquer que la date du 9 juillet, assignée par certains synaxaires⁴ au vrai S. Cyrille de Gortyne, semble provenir d'une confusion avec un homonyme de Mésie⁵. La fête se célèbre traditionnellement le 14 juin⁶.

Dans le tome XVII (1941), C. DYOBOUNOTÈS énumère, d'après le manuscrit 300 de la Bibliothèque nationale d'Athènes, copié en 1576, les 58 homélies inédites du patriarche Jean IX (1111-1134) et publie la première de la série, composée pour le dimanche du Pharisien et du Publicain⁷. En réalité, plusieurs de ces sermons ont déjà vu le jour, par exemple celui du premier dimanche de carême; et les codices d'Athènes ne fournissent qu'une base nettement insuffisante pour se faire une idée exacte de l'homiliaire patriarcal de Constantinople. On se reportera dorénavant aux deux derniers fascicules parus du monumental ouvrage de feu Mgr A. Ehrhard, où l'on trouvera une étude aussi complète que possible de tout l'ensemble de la tradition manuscrite, particulièrement abondante et compliquée, de ce vaste recueil homilétique⁸.

¹ Ὁ ἅγιος Θεόδωρος Στουδίτης ἐν τῷ ἀγῶνι αὐτοῦ ὑπὲρ τῶν ἱερῶν εἰκόνων (1939, p. 3-37).

² Déjà signalée *Anal. Boll.*, t. LXIV, p. 254.

³ Ὑπάρχει καὶ δεῦτερος ἅγιος Κύριλλος ἐπίσκοπος Γορτύνης; (t. XVI, p. 247-251).

⁴ *Synax. Eccl. CP.*, col. 807-810, au bas des pages.

⁵ Cf. *Comm. martyr. rom.* (1940), p. 279.

⁶ *Synax. Eccl. CP.*, col. 750; L. PETIT, *Bibliographie des acolouthies grecques* (Bruxelles, 1926), p. 295; *Νέα πλήρης ἱερὰ σύνοψις προσευχῶν καὶ ἀκολουθιῶν*, t. I (Héraclée de Crète, 1914), p. 479-485.

⁷ Ὁ πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως Ἰωάννης Θ' ὁ Ἀγαπητός (p. 130-143).

⁸ *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Litera-*

Dans le tome XVIII (1948), qui vient de paraître, l'article de M. A. ΧΥΝΓΟΠΟΥΛΟΣ, *Εἰδολογία τοῦ ἁγίου Συμεῶν*¹, décrit et commente un médaillon de plomb qui fait partie de la collection E. Ségrédakis, à Paris. On y voit représenté un stylite sur sa colonne, entouré de quatre personnages: en haut, deux anges; en bas, S^{te} Marthe (ἡ ἁγία Μάρθα) et un moine, dont le nom, partiellement effacé, se terminait par les lettres *ων*. Une inscription circulaire caractérise l'objet: + *Εἰδολογία τοῦ ἁγίου Συμεῶνος τοῦ θαυματουργοῦ ἁμῆν*. Mais de quel Syméon stylite s'agit-il? Le nom de Marthe, porté aussi bien par la mère de Syméon l'ancien que par celle de son célèbre imitateur, ne suffirait pas pour trancher la question. L'épithète de thaumaturge convient plutôt à Syméon le jeune, et la présence de son disciple Conon, ressuscité par ses prières², fournit à M. Χυνοπούλος un argument décisif en sa faveur. Une brève note du P. R. Mouterde, S. J., signale d'autre part plusieurs *Nouvelles images de stylites*³, parmi lesquelles des médaillons de plomb où la légende *Κόνων*, parfaitement lisible, confirme la restitution du savant grec. Mais l'auréole qui orne parfois la tête du miraculé suffit-elle pour affirmer que ce Conon a été considéré comme un saint et honoré d'un véritable culte dans le sanctuaire du Mont Admirable⁴?

Dans le même volume de l'*Ἑπετηρίς*, M. Ph. ΚΟΥΚΟΥΛΗΣ étudie, avec son érudition coutumière, d'abord les rues et les portiques des villes byzantines, puis le vocabulaire concernant la pêche⁵. Ces deux monographies, auxquelles les Vies de saints ont fourni maintes références utiles, ont sans doute été reprises dans le grand ouvrage que l'auteur est en train de publier sur les différents aspects de la vie et de la civilisation byzantines⁶.

Un mémoire plus considérable du même M. ΚΟΥΚΟΥΛΗΣ doit encore être signalé ici, bien qu'il ne relève pas directement de l'hagiographie. Intitulé « Contribution au folklore de la Crète sous la domination

tur der griechischen Kirche, t. III, fasc. 4 (1941) et 5 (1943), p. 559-631: « Das Patriarchalhommiliar von Konstantinopel ».

¹ *Ἑπετηρίς Ἑταιρείας βυζ. σπουδῶν*, t. XVIII, p. P. 79-98.

² H. DELEHAYE, *Les saints stylites* (Bruxelles, 1923), p. 258-261: § 129-131 de la Vie ancienne, BHG. 1689.

³ Dans les *Miscellanea Guillaume de Jerphanion* (= *Orientalia christiana periodica*, t. XIII, Rome, 1947), p. 245-250.

⁴ ΧΥΝΓΟΠΟΥΛΟΣ, t. c., p. 87. Sur la signification du nimbe dans les images de saints, voir H. DELEHAYE, *Sanctus* (Bruxelles, 1927), p. 160; id., *Cinq leçons sur la méthode hagiographique* (Bruxelles, 1934), p. 119-124.

⁵ *Αἱ ὁδοὶ καὶ οἱ ἔμβολοι τῶν βυζαντινῶν πόλεων* (p. 3-27) et *Ἐκ τοῦ ἀλιευτικοῦ βίου τῶν βυζαντινῶν* (p. 28-41).

⁶ *Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός*. Athènes, 1948-1949, 4 vol. Cf. *Revue des études grecques*, 1948, p. 523.

vénitienne », il a paru dans le tome III de l'Annuaire de la Société d'études crétoises ¹ et se termine, comme tous les articles de M. Koukoulés, par une liste alphabétique des mots expliqués.

Nos lecteurs connaissent déjà le *Néος συναξαριστής* publié par le P. Basile Roussos, A. A., sous le titre de *Héros du christianisme*. Le tome I^{er}, consacré aux saints de janvier, avait paru en 1939 ². Les mois suivants se sont succédé à raison de deux en 1940, deux en 1941, six en 1945, deux en 1947, deux en 1948. Enfin 1949, qui nous a déjà apporté le volume de novembre, verra sans doute l'achèvement de tout l'ouvrage ³. Ce qui caractérise cette nouvelle série de Vies des saints pour tous les jours de l'année et la distingue notamment des *συναξαρισταί* de Nicodème l'hagiorite et de C. Doukakis, c'est la place considérable faite aux saints de l'Église latine. On ne peut qu'applaudir à ce souci de faire partager par les Grecs le culte rendu chez nous à tel ou tel modèle de vie chrétienne. On se réjouira aussi de voir chaque notice suivie de quelques indications bibliographiques. Malheureusement, trop de ces références sont si vagues et indéterminées qu'elles ne rendront jamais service à personne ⁴. Plusieurs ont en outre le tort moins véniel d'être absolument erronées. Où donc, pour ne citer qu'un exemple, les Bollandistes ont-ils rapporté la légende de S. Liévin « archevêque d'Édimbourg », qui aurait été composée par un contemporain du nom de Germain, « sans doute le grand apôtre de la Germanie ⁵ » ? Le P. Roussos affirme souvent qu'un saint est fêté par les deux Églises, parce qu'il est inscrit à la fois dans les synaxaires et dans le martyrologe romain. Ces compilations d'origine littéraire ne reflètent pourtant pas l'usage liturgique de Rome ou de Constantinople ⁶. Il est bien certain, par exemple, qu'un S. Jean, higoumène des Cathares ⁷, n'a jamais été, en Occident, l'objet d'un culte proprement dit.

L'hagiographie populaire est un genre qui a ses immunités, nous

¹ Συμβολή εις τὴν Κρητικὴν λαογραφίαν ἐπὶ Βενετοκρατίας. Athènes, 1940, 101 pp. Extrait de l'*Ἑπετηρὶς ἐταιρείας Κρητικῶν σπουδῶν*, t. III.

² Cf. *Anal. Boll.*, t. LIX, p. 369-370.

³ *Ἡρώες τοῦ χριστιανισμοῦ. Βίοι ἁγίων Δυτικῆς καὶ Ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας*, t. II-XI. Athènes, *Καθολικὴ ἐκδοσις*, 10 vol. in-12 d'environ 240 pages chacun, avec, dans le texte, quelques gravures empruntées aux collections de la Bonne Presse.

⁴ A propos de S. Pachôme (15 mai), on renvoie aux *Analecta Bollandiana*, mais sans préciser le tome ou l'année. *Cui bono*?

⁵ Novembre, p. 99-101. Ce *Γερμανός* ne peut être que S. Boniface, auteur prétendu de la *Vita Livini*.

⁶ Cf. H. DELEHAYE, *Cinq leçons sur la méthode hagiographique* (Bruxelles, 1934), chap. 3 : *Les martyrologes*.

⁷ 27 avril.

n'en disconvenons pas. Mais il ne nous paraît pas que l'insertion d'une formule restrictive, comme *κατά τινα παράδοσιν* ou *ὡς ἀναφέρεται*, soit suffisante pour sauvegarder les droits de la vérité, quand on s'attarde à résumer complaisamment des légendes aussi inadmissibles que celles d'un Cassien d'Autun¹ ou de Barlaam et Joasaph². Mieux vaudrait adopter résolument la formule du regretté P. Thurston, qui ajoutait, à la fin des récits plus ou moins suspects, une note critique inspirée des meilleurs travaux récents³. Le commentaire du martyrologe romain, qui forme le dernier volume paru des *Acta Sanctorum*, aurait pu en bien des cas guider l'auteur et lui faciliter la tâche⁴.

Relevons, en passant, au 7 juillet, la notice de S. Thomas Maléote, « dont les synaxaristes ne précisent ni la patrie ni l'époque » et qui, de général victorieux, serait devenu ermite « au mont Maléos ». M. le professeur Grégoire est enclin à reconnaître dans ce thaumaturge oublié un héros de la résistance aux envahisseurs slaves. Le Maléos pourrait être identifié au Parnon ou Malevo dans le Péloponèse⁵.

Élève de M. Grégoire Papamichaël, professeur à l'université d'Athènes, M. l'abbé Jean RAMPHOS, constatant avec regret que les Latins ont pour ainsi dire le monopole des études critiques d'hagiologie, s'est assigné la tâche de publier sur les saints de son Église une série de monographies brèves mais conduites scientifiquement. L'idée est excellente et nous tenons à en féliciter l'auteur. Nous craignons cependant que, pour la réaliser avec tout le succès désirable, il ne lui manque, outre certains ouvrages rares, une formation technique appropriée. C'est fort bien de citer textuellement des sources anciennes comme Socrate et Sozomène, Cyrille de Scythopolis et Jean Moschus. Mais il faudrait se garder de mettre sur le même pied les élucubrations parfois fantaisistes des compilateurs médiévaux et modernes. La collection populaire *Un saint pour chaque jour du mois*⁶ n'a aucune autorité pour rattacher S. Spyridon à l'ordre du Carmel : au lieu de reproduire cette légende récente⁷, la bonne méthode exigeait qu'on

¹ 5 août. Voir ci-dessus, p. 33-52.

² 27 novembre. Pourquoi écrire *Ἰωσαφάτ*, à la manière latine, au lieu de la forme grecque *Ἰωδάσαφ* ? Il y aurait pas mal d'autres latinismes à relever et aussi des gallicismes comme *Ἰάκωβος δὲ τὰ Μάρς* pour désigner le franciscain italien Giacomo della Marca (28 novembre).

³ Cf. *Anal. Boll.*, t. LVII (1939), p. 123-126.

⁴ C'est le *Propylaeum Decembris* sorti de presse à Noël 1940. Cf. *Anal. Boll.*, t. LVIII, p. 205-206.

⁵ Cf. *Act. SS.*, Iul. t. II, p. 467 ; *Synax. Eccl. CP.*, col. 803-804 et 801, l. 32.

⁶ Paris, Bonne Presse, 1932.

⁷ Introduite furtivement dans certaines éditions du martyrologe romain, par exemple dans celle de Malines, 1913, au 14 décembre.

pour le renouveau de la vie chrétienne et monastique dans la Crète occidentale aux environs de l'an mil, pouvait passer pour un personnage de légende jusqu'au jour où le P. Delehaye tira d'un manuscrit du xv^e siècle ¹ le texte de son testament autobiographique ². Trois ans plus tard, Mgr L. Petit, archevêque latin d'Athènes, fit de ce précieux document un commentaire topographique et historique des plus révélateurs ³. Entre temps et à l'insu de Mgr Petit, l'évêque orthodoxe de Kissamos, Mgr Anthime Leledakis, avait édité, à La Canée, une acolouthie de S. Jean de Crète ⁴, à laquelle faisait suite une recension fort curieuse de la Vie et du testament. On y trouvait notamment des noms de témoins qui manquaient dans le manuscrit d'Oxford. Mais l'éditeur avouait candidement qu'au lieu de respecter son modèle, il avait cru préférable de le retoucher librement et d'en « améliorer » le style. En s'efforçant de retrouver l'original si malencontreusement défiguré par Leledakis, M. Tōmadakis a eu la chance de mettre la main sur une autre copie, récente, il est vrai ⁵, mais fidèle, à ce qu'il semble, de la version vulgaire de la Vie et du testament. Il en publie le texte ⁶, accompagné de notes et précédé d'une réédition de l'autobiographie originale ⁷. L'introduction nous apprend, entre autres choses, qu'une nouvelle acolouthie de S. Jean de Crète a vu le jour en 1936 ⁸.

M. André PHYTRAKIS, chargé de cours à l'université d'Athènes, nous envoie quatre mémoires qui concernent de plus ou moins près nos études. Le premier vise à préciser quelles étaient les convictions religieuses de Constantin dans les dernières années de sa vie ⁹. Se fiant au panégyrique d'Eusèbe, l'auteur estime que c'est par une sincère dévotion aux martyrs et surtout aux apôtres que l'empereur voulut être enterré dans l'Apostoleion. Le second opuscule étudie l'idéal monastique du iv^e siècle ¹⁰ d'après les Vies grecques de S. An-

A. Kalokairinos, 1948. Extrait de la revue quadrimestrielle *Κρητικά Χρονικά*, t. II, p. 47-72. ¹ Le Canonicianus 19 de la Bodléienne, à Oxford.

² *Deux Typica byzantins de l'époque des Paléologues* (Bruxelles, Académie royale, 1921), en appendice, p. 191-196.

³ *Anal. Boll.*, t. XLII (1924), p. 5-20. Dans sa communication au Congrès byzantin de 1936 sur les *Typiques de fondation* (cf. *Studi bizantini e neoellenici*, t. VI, Rome, 1940, p. 489-508), Dom Placide De Meester a dressé une liste de 14 testaments de fondateurs de monastères (p. 503-504).

⁴ Cf. V. LAURENT, dans *Byzantion*, t. V (1930), p. 636.

⁵ xix^e siècle.

⁶ P. 61-66.

⁷ P. 57-61.

⁸ Composée par le moine Gerasime Mikragiannanites et éditée chez Schoinas, à Volo. Voir TOMADAKIS, p. 50, note 13.

⁹ *Ἡ πίστις τοῦ μεγάλου Κωνσταντίνου κατὰ τὰ τελευταῖα ἐτὴ τῆς ζωῆς αὐτοῦ*. Athènes, 1945, 80 pp., frontispice.

¹⁰ *Τὰ ἰδεώδη τοῦ μοναχικοῦ βίου κατὰ τὸν δ' μ. Χ. αἰῶνα ἐπὶ τῇ βάσει ἀγιολογικῶν πηγῶν*. Athènes, 1945, 64 pages.

toine et de S. Pachôme¹ et la Vie copte de S. Macaire l'Égyptien. Il n'est peut-être pas sans danger de mêler ainsi des renseignements pris à des sources aussi différentes par l'époque et le milieu qu'elles reflètent. Dans son troisième travail, consacré aux larmes des moines², M. Phytakis semble s'être surtout inspiré des Apophtegmes, de l'Échelle de Jean Climaque et des œuvres attribuées à S. Nil. Il n'a pu connaître la monographie publiée deux ans plus tôt par le P. Hausherr sur un sujet assez proche du sien³. Enfin le dernier article⁴ rappelle comment la vie monastique fut considérée, dès le IV^e siècle, comme une suppléance du martyre⁵. L'auteur est d'ordinaire bien au courant de la « littérature » récente ; il cite volontiers les travaux « européens », surtout allemands, de toute tendance, mais il va d'instinct vers les solutions conservatrices, comme sont, par exemple, celles d'un Lietzmann ou d'un Baynes dans la question constantinienne.

Dans la revue *Θεολογία*, qui est l'organe de la Faculté de théologie de l'université d'Athènes, nous signalerons encore un article posthume de son fondateur, l'archevêque Chrysostome ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ⁶, sur la vie et le culte de S. Gerasime le Jeune, moine de Céphalonie († 1579). La popularité de ce saint moderne est attestée par le nombre élevé de ses acolouthies : plus de vingt imprimées entre 1625 et 1926⁷. Le décret de canonisation, reproduit en appendice⁸, émane du fameux patriarche Cyrille Loucaris et date de 1622.

Le professeur de droit canonique, M. Amilcar ALIVIZATOS, consacre un long mémoire à la canonisation des saints dans l'Église grecque, depuis l'antiquité jusqu'à maintenant⁹. Aux termes d' *ἀγιοποίησης* ou d' *ἀνακήρυξης*, il préfère celui d' *ἀναγνώρισις*, « reconnaissance », qui lui paraît mieux correspondre à la pratique et à la doctrine orientales.

¹ La seule *Vita prima* de notre édition (Bruxelles, 1932), p. 1-96.

² « Ταῖς τῶν δακρύων ῥοαῖς... » (Ὁ κλανθμός τῶν μοναχῶν). Athènes, 1946, 48 pp.

³ Penthos. *La doctrine de la componction dans l'Orient chrétien* (Rome, 1944). Cf. *Anal. Boll.*, t. LXIII, p. 280-281.

⁴ *Μαρτύριον καὶ μοναχικὸς βίος*. Athènes, 1948, 31 pp. Extrait de *Θεολογία*, t. XIX (1941-1948).

⁵ Cf. H. DELEHAYE, *Sanctus* (Bruxelles, 1927), p. 109-121 : « Du martyr au confesseur ».

⁶ Ὁ ἅγιος Γεράσιμος « ὁ Νέος », ἀσκητῆς Κεφαλληνίας (1509-15 ἀγούστου 1579), dans *Θεολογία*, t. XVIII (1940), p. 7-27.

⁷ L. PETIT, *Bibliographie des acolouthies grecques* (Bruxelles, 1926), p. 92-98. Ajouter une acolouthie publiée à Athènes en 1925.

⁸ P. 23-25 ; fac-similé, p. 27.

⁹ Ἡ ἀναγνώρισις τῶν Ἀγίων ἐν τῇ Ὁρθοδόξῃ Ἐκκλησίᾳ, dans *Θεολογία*, t. XIX (1941-1948), p. 18-52.

L'article, destiné primitivement à un recueil en l'honneur du B. Contardo Ferrini, doit montrer l'identité foncière des conceptions des deux Églises par rapport au culte des saints, en dépit de différences réelles, mais secondaires. Sur la question délicate des honneurs à rendre par les catholiques aux plus pures gloires des chrétientés séparées, on lira avec profit les pages si sereines et d'une si irénique largeur de vues du R. P. Yves Congar, O. P. : *A propos des saints canonisés dans l'Église orthodoxe* ¹.

Dans un article sur la personnalité du moine Maxime le Grec ², identifié naguère à l'humaniste Maxime Trivolis ³, M. Grégoire PAMICHAEΛ, directeur de *Θεολογία*, reproduit ⁴ trois épigrammes composées par ce fécond écrivain à l'honneur de S. Niphon II, patriarche de Constantinople († 1508).

Publié sous la direction et par les soins du professeur Antoine Sigalas, le tome I^{er} (1940), seul paru jusqu'à présent, de la revue *Μακεδονικά* ⁵ contient, dans ses quelque 660 pages, toute une série d'articles concernant le passé de la Macédoine depuis la préhistoire jusqu'à l'époque moderne. Nous avons déjà signalé, en 1946 ⁶, l'édition par le moine JOACHIM D'IVIRON ⁷ du discours de Jean Staurakios sur les miracles de S. Démétrius ⁸. Il nous faut mentionner, en outre, la notice bio-bibliographique de Nicodème l'hagiorite († 1809) par feu Mgr Sophrone EUSTRATIADÈS ⁹. Elle se termine ¹⁰ par une longue liste d'accolouthies, de « canons », d'*oïkoi* et d'autres compositions hymnologiques dont le célèbre moine polygraphe serait l'auteur. Un astérisque distingue les acolouthies encore inédites, au nombre d'une quinzaine.

La dissertation inaugurale de M. Georges SPYRIDAKIS sur le nombre quarante chez les Byzantins et les Grecs modernes ¹¹ ne touche qu'incidemment à nos matières. L'auteur signale les dictons et les usages populaires en relation avec la fête des XL martyrs de Sébaste ¹².

¹ Extrait de la *Revue des sciences religieuses* de Strasbourg, t. XXII (1948), p. 240-259.

² *Ἡ προσωπικότης Μαξίμου τοῦ Γραικοῦ*, dans *Θεολογία*, t. XIX, p. 466-488.

³ E. DENISSOFF, *Maxime le Grec et l'Occident* (Louvain, 1943). Cf. A. MAZON, dans le *Journal des Savants*, 1943, p. 96-107.

⁴ Pp. 471 et 484-485.

⁵ Organe périodique de la Société d'études macédoniennes, à Thessalonique.

⁶ *Anal. Boll.*, t. LXIV, p. 248. ⁷ P. 324-376. ⁸ BHG. 532.

⁹ *Νικόδημος ὁ Ἀγιορείτης* (p. 38-57). ¹⁰ P. 51-57.

¹¹ *Ὁ ἀριθμὸς τεσσαράκοντα παρὰ τοῖς Βυζαντινοῖς καὶ νεωτέροις* "Ελληνιστὶ, Athènes, 1939, 1^{re} - 110 pp. (= *Φιλοσοφικὴ Βιβλιοθήκη*, 4).

¹² P. 81-82.

Il relève aussi, dans des textes hagiographiques dont il ne discute ni l'âge ni l'autorité, d'autres exemples de groupes de quarante personnes : les XL femmes martyres d'Andrinople¹, les XL vierges d'un monastère de Lycie², les XL possédés guéris par S. Agapet³, etc.

Un moine du mont Athos, GÉRASIME MNANITIKRAGIÀS, à qui nous étions déjà redevables de plusieurs offices de saints⁴, vient encore de composer deux acolouthies : celle de S. Ambroise de Milan, publiée par Mgr Ambroise, métropolite de Phthiotide⁵, et celle d'une religieuse morte il y a à peine quarante ans, S^{te} Méthodie (1865-1908). La seconde⁶ ne comporte pas de synaxaire, mais renvoie à l'esquisse biographique⁷ rédigée par l'archimandrite Emmanuel KARPATIOS, promu naguère à la métropole de Cos. On trouvera, à la fin de cette dernière brochure⁸, un curieux témoignage collectif du clergé et des fidèles de l'île de Kimòlos sur les vertus et la réputation de sainteté de l'illustre compatriote que plusieurs d'entre eux ont encore pu connaître personnellement⁹.

Le catalogue des imprimés d'une bibliothèque de province ne présente habituellement qu'un intérêt médiocre pour nos études. Tel n'est pas le cas du volume où M. Nicolas DÉLIALÈS vient de décrire avec soin les quelque 880 ouvrages en langue grecque édités de 1494 à 1832 et conservés dans la bibliothèque publique de Kozani en Macédoine¹⁰. Nous y avons rencontré une belle série d'offices de saints, de notices de pèlerinages ou d'images vénérées et d'autres opuscules rares que nous comptons signaler dans notre Supplément à la *Bibliographie des acolouthies grecques* de Mgr Louis Petit¹¹.

¹ Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI (1912), pp. 194-209, 247-249, 276-277.

² Jean Moschus, *Pré spirituel*, ch. 135.

³ BHG. 35.

⁴ Acolouthies des saintes femmes (Le Pirée, 1927); de S. Jean de Crète (Volo, 1936; voir ci-dessus, p. 284, note 8) et du « saint » empereur Léon I^{er}, qui découvrit la Ζωοδόχος πηγὴ (Volo, 1937).

⁵ Ἀκολουθία τοῦ ἐν ἀγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἀμβροσίου ἐπισκόπου Μεδιολάων. Athènes, 1947, 46 pp.

⁶ Ἀκολουθία τῆς ὁσίας μητρὸς ἡμῶν Μεθοδίας τῆς ἐν τῇ νήσῳ Κιμῶλῳ ἀσκητικῶς διαλαμψάσης. Athènes, 1947, 16 pp.

⁷ Μεθοδία μοναχὴ, ἡ ἐν Κιμῶλῳ ἀσκήσασα. Athènes, 1947, 23 pp., ill.

⁸ P. 15-21.

⁹ Mgr MICHEL, métropolite de Corinthe, a consacré à l'opuscule de son collègue de Cos un bref article très élogieux dans Ἐκκλησία, t. XXIV (1947), p. 117-118, reproduit à part sur une feuille volante comme n° 1 du périodique Ἡ ὁσία Μεθοδία (Athènes, Pâques 1947).

¹⁰ Κατάλογος ἐντύπων δημοτικῆς βιβλιοθήκης Κοζάνης, t. I. Thessalonique, 1948, 16' - 264 pp., ill.

¹¹ Voir dans le *Mémorial Louis Petit* (1948), p. 194-202 : *Acolouthies gréco-turques*.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons d'un obligeant ami, M. Michel Lascaris, professeur à l'université de Thessalonique, trois tirages à part, que nous nous empressons de signaler brièvement. Les deux premiers sont extraits de la revue *Θεολογία*, t. XIX (1941-1948). C'est d'abord un article où M. Basile EXARCHOS défend avec vigueur l'authenticité du *Περὶ κενοδοξίας* de S. Jean Chrysostome¹; puis la leçon d'ouverture prononcée par M. Constantin MPONÈS (ou BONIS), le 20 décembre 1938, à l'université d'Athènes, sur les caractéristiques de la littérature théologique byzantine du ix^e au xv^e siècle². Les dix pages in-4° que M. Jean PAPADIMITRIOU a insérées dans le dernier volume paru du vénérable *Journal archéologique* d'Athènes³ n'intéresseront pas les seuls archéologues, mais aussi les historiens de l'antiquité finissante et du christianisme triomphant. On attribuait d'ordinaire à l'empereur Jovien, successeur de Julien l'Apostat, la construction de la basilique de Corfou avec des matériaux pris à des édifices païens. Or la découverte, en 1942, d'une inscription où Jovien, le fondateur de l'église, est qualifié d'évêque a ruiné cette attribution et toutes les conséquences qu'on en tirait sur la politique religieuse de l'empire en 363-364. En réalité, ce n'est pas avant la première moitié du v^e siècle que la destruction des sanctuaires de l'ancienne religion ou leur adaptation au culte nouveau fut autorisée ou prescrite par la loi. L'évêque Jovien de Corfou serait donc, d'après M. Papadimitriou, un des prédécesseurs immédiats du prélat Sôtérichos qui prit part comme chef de ce diocèse au concile de Chalcedoine, en 451.

F. H.

¹ *Ἡ γνησιότης τῆς συγγραφῆς Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου « Περὶ κενοδοξίας καὶ ὅπως δεῖ τοὺς γονέας ἀνατρέφειν τὰ τέκνα »*. Athènes, 1948, 52 pp.

² *Βυζαντινὴ Θεολογία*. Athènes, 1948, 32 pp.

³ *Ὁ Ἰοβιανὸς τῆς βασιλικῆς τῆς Παλαιοπόλεως Κερκύρας*. Extrait de *Ἡ Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς* pour 1942-1944, p. 39-48. Athènes, 1948, in-4°, ill.

BULLETIN D'HAGIOGRAPHIE ITALO - GRECQUE

Parmi les sources où il faut puiser pour reconstituer l'histoire de l'Italie byzantine et de ses survivances sous les rois normands et angevins, les Vies de saints ont une importance particulière. Non qu'elles soient toutes de même valeur ou que leurs héros aient tous joué un rôle de premier plan. Mais leur témoignage est précieux par les indications qu'on y trouve sur les personnes, les endroits, les usages, les difficultés de l'existence et la manière même de concevoir la vie chrétienne ou religieuse. Topographie, chronologie, prosopographie, histoire sociale ou économique, histoire enfin de la spiritualité sont tributaires, pour une large part, de ces récits édifiants, dont plusieurs abondent en détails précis et comme pris sur le vif. Aussi n'est-il pas étonnant que les *Monumenta Italiae inferioris byzantinae selecta*, projetés et préparés par l'abbé Joseph Sola, aient dû comporter tout d'abord des biographies de moines italo-grecs¹. La mort, hélas ! a empêché l'auteur de donner même un commencement de réalisation à ces plans sans doute trop beaux. Verrons-nous jamais paraître cet indispensable recueil des Vies de saints italo-grecs ?

En attendant, nous tenons à signaler aux lecteurs des *Analecta* un certain nombre d'études particulières consacrées naguère à tel ou tel de ces saints, aux monastères qu'ils ont fondés, ou encore au culte dont ils furent honorés. Elles ont paru presque toutes soit dans l'*Archivio storico per la Calabria e la Lucania*², un des meilleurs organes d'histoire régionale qui existent dans le Midi³, soit dans le *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata*, dont la nouvelle série fut inaugurée en 1947⁴.

¹ Cf. *Archivio storico per la Calabria e la Lucania*, t. VIII (Rome, 1938), p. 185.

² Fondé en 1931 par l'archéologue Paul Orsi, dont les byzantinistes apprécient surtout deux beaux in-4° : *Le Chiese basiliane della Calabria* (Florence, 1929, avec un appendice historique d'A. CAFFI, *Santi e guerrieri di Bisanzio nell'Italia meridionale*, p. 241-330) et *Sicilia bizantina* (Rome, 1942, recueil posthume publié par le professeur Joseph Agnello).

³ Ce périodique trimestriel, auquel ont collaboré des savants comme les professeurs S. G. Mercati, G. Rohlfs, G. M. Monti et bien d'autres, a poursuivi en dépit des événements sa féconde carrière. Il est arrivé sans défaillance au tome XVII (1948).

⁴ Le tome I^{er} (1947) de ce bulletin trimestriel compte 256 pages ; le tome II (1948) en a 240.

Mais il convient de rappeler, avant toute autre, trois publications majeures, qui, sans concerner uniquement ni même principalement l'hagiographie italo-grecque, sont cependant appelées à lui rendre de réels et fréquents services. Ce sont : 1° l' *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche*, de feu Mgr A. Ehrhard, dont les trois tomes édités jusqu'à présent contiennent chacun une section réservée aux collections italo-grecques (légendiers, panégyriques et homiliaires ¹) ; 2° le volume des *Rationes decimarum Italiae nei secoli XIII e XIV* où Mgr Dominique VENDOLA a réuni les comptes des décimateurs pontificaux dans les provinces les plus méridionales de la presqu'île italienne : *Apulia-Lucania-Calabria* ². Les trois grandes cartes en couleur et la table détaillée des noms propres faciliteront bien souvent l'identification des lieux et des personnes. Enfin 3° le commentaire historique du martyrologe romain publié en 1940 dans la série des *Acta Sanctorum* ³. On y trouvera, à leurs dates respectives, une courte notice critique et une bibliographie choisie sur les sept ou huit saints italo-grecs qui figurent au martyrologe ⁴.



Le synaxaire de Constantinople ne connaît qu'un saint Phantinus, Calabrais d'origine, mort à Thessalonique et honoré soit le 14 novembre ⁵, soit le 30 ou le 31 août ⁶. C'est S. Phantinus le Jeune (*ὁ νέος*). Seul un manuscrit italo-grec, conservé à Messine ⁷, fait mention, le 24 juillet ⁸, d'un autre Phantinus, également Calabrais, dont la Vie

¹ Cf. *Anal. Boll.*, t. LIV (1936), p. 382-386 ; t. LVII, p. 403-404 ; t. LX, p. 242-243, et t. LXIII, p. 263.

² Ce volume porte le n° 84 dans la collection vaticane des *Studi e testi* et le millésime de 1939. On le complètera par l'article récent du P. M.-Hyac. Laurent, O. P. : *Contributo alla storia dei vescovi del regno di Sicilia (1274-1280)*, dans la *Rivista di storia della Chiesa in Italia*, t. II (1948), p. 371-381.

³ Cf. *Anal. Boll.*, t. LVIII, p. 205-206. C'est ce volume in-folio que désigne l'abréviation *Comm. marty. rom.*

⁴ Les moines Jean le Moissonneur (24 juin), Phantin (30 août), Nil (26 septembre) et Barthélemy de Grottaferrata (11 novembre) ; les évêques Grégoire d'Agrigente (23 novembre), Zosime de Syracuse (30 mars) et Léon de Catane (20 févr.), auxquels on peut ajouter l'énigmatique Philippe d'Argyriion (12 mai).

⁵ *Synax. Eccl. CP.*, col. 224.

⁶ *Ibid.*, col. 933, 935. Dans le synaxaire de Christ Church, à Oxford (cf. ci-dessus, p. 59-90), Phantinus est commémoré le 30 août, en premier lieu.

⁷ Codex Messanensis 103 (sigle C dans l'édition du Synaxaire).

⁸ *Synax. Eccl. CP.*, col. 841, l. 50 ; cf. col. 1028. La mention a été ajoutée en marge dans le manuscrit. Un évangélaire du xii^e siècle, le ms. Vatic. gr. 1217, indique aussi au 24 juillet : τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Φαντίνου τοῦ θαυματουργοῦ. Cf. G. MERCATI, dans *Studi e testi*, 68 (1935), p. 116, note 2.

et les Miracles ont été écrits, sans doute au IX^e siècle, par un évêque Pierre¹. Ce Phantinus est appelé l'Ancien. Les deux personnages, qualifiés l'un et l'autre de thaumaturges, ont-ils eu une existence distincte ou n'ont-ils été dédoublés que par la légende et le culte? Il y a près d'un demi-siècle, le P. Delehaye penchait pour l'authenticité des deux homonymes: « Il est vraisemblable, écrivait-il en 1902, qu'il y a eu deux saints du même nom, dont l'histoire n'a gardé que des souvenirs fort vagues » et qui d'ailleurs ont souvent été confondus². Revenant sur la question, en 1940, dans le commentaire du martyrologe romain, il ne se montrait plus aussi affirmatif: « *Fortè alius non est*, disait-il à propos de Phantinus le Jeune, a S. Fantino asceta in Calabria, de quo *Act. SS.*, Iul. t. V³. »

Un érudit de l'Italie méridionale, M. Antonin BASILE, a consacré deux mémoires à ce problème, l'un dans l'*Archivio storico per la Calabria e la Lucania*⁴, l'autre dans le *Bollettino... di Grottaferrata*⁵. Partisan résolu de la distinction des deux saints, il examine les opinions émises dans les publications locales, anciennes ou récentes⁶. Mais il ne paraît connaître que de seconde main les *Acta Sanctorum*⁷, les *Analecta Bollandiana*⁸ et le catalogue des manuscrits hagiographiques grecs de la bibliothèque Vaticane⁹. Le plus regrettable, c'est qu'il travaille sur des traductions au lieu d'avoir recours à l'original. Le texte grec de la Vie et des Miracles par l'évêque Pierre est encore inédit. N'eût-il pas été sage et conforme à la saine méthode de le publier d'abord? Les deux manuscrits qui nous l'ont conservé ne sont pourtant pas inaccessibles, puisqu'ils se trouvent à Messine¹⁰ et à Rome¹¹. On n'en peut dire autant, hélas! d'une autre Vie (ou

¹ BHG. 1508-1509.

² Anal. Boll., t. XXI, p. 27-28.

³ Comm. martyr. rom., p. 370.

⁴ T. XII (1942), pp. 79-94, 143-152: *Fantino Seniore e Fantino Juniore di Tauriano*.

⁵ T. II (1948), p. 55-59: *Sul culto di un antico santo della Calabria bizantina, Fantino il Taurianese* (con due lettere inedite del P. Antonio Rocchi).

⁶ Il ne semble toutefois pas avoir remarqué la note sur le couvent féminin de S. Fantino près de Cerchiara aux XII^e et XIII^e siècles publiée dans le même *Archivio*, t. IX (1939), p. 315-318, par le P. L. Mattei-Cerasoli, qui fait mourir S. Phantinus vers le milieu du X^e siècle.

⁷ Iul. t. V, p. 547-568; Aug. t. VI, p. 621-623.

⁸ Voir, par exemple, dans la note 7 du dernier article de M. Basile, p. 56, la référence au t. XXIII, p. 177 (lire 37).

⁹ Ce catalogue est attribué plus d'une fois au P. Poncelet et antidiaté de neuf ans.

¹⁰ Codex 29, daté de 1307. Cf. A. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand...*, t. III (1939-1943), p. 446-450.

¹¹ Manuscrit Vatican 1989, du XI^e-XII^e siècle. *Catal. graec. Vatic.*, p. 175-177.

panégyrique ?) signalée par l'archimandrite Vladimir dans son Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque synodale de Moscou ¹.

M. Elpidio MIONI, qui semble vouloir se spécialiser dans l'étude de la poésie liturgique byzantine ², publie d'après plusieurs manuscrits de l'Athos, de Moscou, de Patmos et de Rome trois « kontakia » incomplets en l'honneur de S. Marcien de Syracuse, disciple prétendu de S. Pierre ³, de S. Nicétas le Goth et de S. Luc l'évangéliste ⁴. Avec assez de vraisemblance, il les attribue à l'hymnographe Grégoire de Syracuse, qui aurait vécu dans la seconde moitié du VII^e siècle.

Le même auteur revendique pour un autre poète sicilien, S. Joseph l'hymnographe (qu'il distingue à bon droit de son homonyme et quasi-contemporain, S. Joseph le Studite, évêque de Thessalonique ⁵), quatre kontakia inédits, composés à la louange du patriarche S. Ignace de Constantinople, de S. Grégoire le Décapolite, de l'apôtre Barthélemy et enfin des saints martyrs Nazaire, Gervais, Protas et Celse ⁶. Les textes sont tirés du manuscrit 212 de Patmos (XI^e siècle); pour une partie seulement du troisième, quelques variantes proviennent de deux autres témoins. En appendice ⁷, M. Mioni édite un kontakion anonyme à S. Joseph l'hymnographe, conservé dans le codex 1041 de Vatopédi (X^e siècle).

Nous ne nous arrêtons guère aux notes du P. François Russo intitulées *Sulla « Vita Gregorii abbatis »* ⁸. Bien que Calabrais d'origine, ce saint Grégoire n'appartient pas à l'hagiographie italo-grecque. Devenu abbé de Burscheid, près d'Aix-la-Chapelle, vers la fin du X^e siècle, ses deux biographies sont rédigées en latin ⁹. Il n'y a, pensons-nous, aucune raison suffisante pour lui attribuer la transcription des manuscrits Urbinates 20 et 21 de la Vaticane ¹⁰; au contraire, il est invraisemblable qu'il n'eût pas indiqué dans le colophon sa qualité d'hiéromoine, car il était prêtre.

Deux courts articles du P. Germain GIOVANELLI concernent S. Barthélemy, disciple de S. Nil. Le premier, sur *La patria di S. Bartolo-*

¹ Ms. 136, du XI^e siècle, provenant de Koutloumous. *Opisanie*, p. 141.

² Cf. *Byzant. Zeitschrift*, t. XXXVII (1937), p. 522; t. XXXVIII (1938), pp. 156-157, 508.

³ Cf. *Comm. marty. rom.*, p. 237.

⁴ *Bollettino... di Grottaferrata*, t. I (1947), p. 202-209.

⁵ Pourquoi continue-t-il à parler du monastère de Studion? Cette forme barbare et moderne est à rejeter: Cf. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 64-65.

⁶ *Bollettino... di Grottaferrata*, t. II (1948), pp. 87-98, 177-192.

⁷ P. 191-192.

⁸ Ibid., p. 193-205.

⁹ BHL. 3671-3674.

¹⁰ *Bollettino*, t. c., p. 201. Écrits en 992 διὰ χειρὸς Γεηροῦλον μοναχῶ ἀμαρτωλοῦ, si du moins la souscription, dont l'original n'existe plus, a été copiée fidèlement.

1906 une collection de monographies intitulée *Innografi italo-greci*¹. Après quarante ans d'interruption, un second fascicule vient de paraître : *Stefano italo-greco*, par M. Joseph SCHIRÒ². L'auteur y a réuni quatre articles parus dans le tome I^{er} du *Bollettino* de Grottaferrata. Il y publie deux canons, l'un en l'honneur de S. Grégoire le Dialogue³, l'autre pour la translation de S. Nicolas à Bari⁴, ainsi que des hymnes moins développées et d'ailleurs incomplètes pour la fête de S. Eustache et de ses compagnons, des anargyres Cosme et Damien et de leurs frères Anthime, Léonce et Euprépios, de S. Grégoire d'Agripente, de S. Jean Chrysostome, de S^{te} Agathe, des Quarante martyrs et de S. Étienne. Tous ces poèmes liturgiques sont attribués par les manuscrits à un hymnographe Stéphane, que M. Schirò s'applique à distinguer de ses homonymes, le Sabaïte, le Studite, l'Hagiopolite, et qu'il considère comme un moine de Grottaferrata, ayant vécu dans la seconde moitié du XI^e siècle. En ce qui concerne le deuxième des canons qu'il édite, son argumentation paraît irréfutable : la pièce est évidemment postérieure à l'arrivée des reliques à Bari, en 1071, et antérieure à la fin du siècle, puisque son auteur était déjà *ἐν τοῖς θείοις* quand elle fut copiée, au plus tard en 1101-1102, dans le Vaticanus 2008. D'autre part, son origine italo-grecque est aussi manifeste. L'appartenance du poète au monastère grec de Tusculum est moins sûre. Quant aux autres textes publiés par M. Schirò, l'identité de leur auteur ne pourra guère être établie avec certitude, tant que les richesses des bibliothèques orientales (et même occidentales) n'auront pas été inventoriées.

Relevons en passant deux notes instructives sur l'époque à laquelle il faut assigner un saint moine de Stilo en Calabre, Jean le Moissonneur. Sur la foi de sa Vie *BHG.* 894, qu'il ne connaissait qu'à travers une traduction suspecte, Henschenius avait cru pouvoir fixer la date de sa mort aux environs de 1129⁵. Or, dès 1101-1102, le manuscrit Vatican grec 2008 était offert à l'église monastique de « notre saint père Jean Théristsès »⁶. M. Schirò en conclut fort justement⁷ que le Moissonneur avait quitté ce bas monde avant la fin du XI^e siècle. Il voudrait même remonter au début du siècle, sous prétexte que le canon en l'honneur de S. Jean Théristsès, contenu dans le même Vaticanus 2008 et attribué à un Barthélemy de Rome, serait l'œuvre de S. Barthélemy de Grottaferrata († vers 1050). Nous ne le suivrons

¹ Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, pp. 449, 451.

² Grottaferrata, 1947, 119 pp.

³ P. 80-91. Manuscrits Grottaferrata 369 (ou *A. a. 7*) et Vatican 2008.

⁴ P. 92-102. Mss. Grottaferrata 307 (ou *B. β. 4*) et Ottobonianus 393.

⁵ *Act. SS.*, Febr. t. III, p. 479-480.

⁶ Souscription du fol. 171^v, reproduite en fac-similé photographique dans K. et S. LAKE, *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the year 1200*, fasc. VIII (Boston, 1937), pl. 550.

⁷ P. 12, note 11 ; cf. p. 58.

pas sur ce terrain. Mais nous lui signalerons deux autres documents où le monastère en question est déjà nommé en 1099¹ et en 1100². D'autre part, s'il faut en croire P. Batiffol³, le corps de S. Jean le Moissonneur, vénéré à Stilo, était l'« objet d'un pèlerinage célèbre... et cher à la dévotion du roi Roger et de sa mère Adélaïde ». On voudrait savoir d'où provient ce renseignement.

Dans son beau livre sur le monachisme grec de Sicile depuis la conquête normande jusqu'à l'époque angevine⁴, le P. M. SCADUTO ne consacre pas moins de quatre-vingts pages (p. 165-244) à l'histoire du Saint-Sauveur de Messine et de l'archimandritat dont ce monastère était le siège. Il étudie d'abord la Vie de S. Barthélemy de Simeri, BHG. 235, dont l'unique témoin, le manuscrit 29 de Messine, fut copié en 1307 (et non 1308) par le moine Daniel. « skeuophylax » ou sacristain du Saint-Sauveur⁵. Il croit qu'on peut avec vraisemblance en attribuer la rédaction à un disciple du saint appelé Philagathos (p. 166). Il a sans doute confondu la Vie avec le panégyrique BHG. 236, qui est probablement plus ancien⁶ et qui fait partie du célèbre homiliaire italo-grec restitué par Ehrhard au moine Philagathos⁷.

Le biographe de Barthélemy considère son héros comme le fondateur, non seulement de la Nea Hodegetria de Rossano, mais aussi du Saint-Sauveur de Messine. Le P. Scaduto s'efforce de démontrer que cette manière de voir ne correspond pas à la réalité. Pour lui, le vrai fondateur du monastère messinois n'est autre que son premier archimandrite, Luc de Rossano⁸. Les arguments qu'il développe ne nous paraissent pas décisifs. Si la construction du couvent et de l'église a duré dix ans, de 1122 à juillet 1132 (p. 175), cela ne prouve pas que les moines n'y sont arrivés qu'à cette dernière date. Si la

¹ MONTFAUCON, *Palaeographia graeca* (1708), p. 391-396.

² D. MARTIRE, *La Calabria sacra e profana*, t. I (Cosenza, 1877), p. 188-189 : privilège du comte Roger, daté du mois de septembre 6609, c'est-à-dire 1100 et non 1101, et confirmé par le roi Roger le 24 octobre 1144. Cf. K. A. KEHR, *Die Urkunden der normannisch-sicilischen Könige* (Innsbruck, 1902), p. 424-425 ; E. CASPAR, *Roger II.* (Innsbruck, 1904), p. 555, n° 173.

³ *L'abbaye de Rossano* (Paris, 1891), p. XXXIII-XXXIV.

⁴ *Il monachismo basiliano nella Sicilia medievale* (Rome, 1947). Nous en rendons compte ci-dessous.

⁵ Cf. A. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen Literatur*, t. III, p. 443-450.

⁶ EHRHARD, t. c., p. 676, note 3.

⁷ T. c., p. 631-681. Cf. *Anal. Boll.*, t. LXIII (1945), p. 263.

⁸ P. 178. Ce personnage important est parfois qualifié de saint. Cf. D. MARTIRE, *La Calabria sacra e profana*, t. c., p. 266-270. La date de sa mort, 27 février 1149, a été établie par S. Èm. le cardinal Mercati, *Studi e testi*, n° 68 (1935), p. 167-168.

fête est marquée, au 10 décembre, dans la marge du typicon de Messine ¹. La présence à Bova d'une relique de ce saint l'aurait fait passer pour un évêque indigène. La divergence entre les dates de culte constitue une difficulté sérieuse, que le P. Russo ne semble pas avoir remarquée.

Un autre mémoire, plus développé, de M. A. BASILE, retrace l'histoire de deux monastères grecs situés dans le diocèse calabrais de Mileto, non loin de la mer Tyrrhénienne: celui d'Aulinas, près de Palmi, et celui des Saints-Élie-et-Philarète, près de Seminara ². Pour la période des origines, les sources principales sont les Vies de S. Élie d'Enna († 903) et de S. Philarète de Sicile († 1070), dont le texte original ³ mériterait assurément d'être publié.

Dans un article plus ancien ⁴, M. Blaise CAPPELLI s'était appliqué à préciser l'« ubication » des monastères de Saint-Sisinnius près de Rossano et de Saint-Adrien en Lucanie, en s'inspirant surtout des Vies de S. Barthélemy de Simeri ⁵, de S. Vital de Castronovo ⁶ et de S. Luc d'Armento ⁷.

En terminant, nous émettons le vœu de voir bientôt les *Studi bizantini e neoellenici* ⁸ reprendre leur carrière interrompue par les événements et fournir à nouveau d'utiles contributions aux études byzantines en général et plus particulièrement à l'hagiographie italo-grecque.

F. H.

¹ COZZA-LUZI, t. c., p. 132. La note marginale ne se rapporterait-elle pas au 11 décembre, qui est la date indiquée dans le ménologe (ms. 29)? Cf. ms. 30, fol. 156, note à l'encre rouge: *Δεκεμβρίου εἰς τὰ, τοῦ ὁσίου Λουκᾶ τοῦ Σουλάνου...* (A. MANCINI, *Codices graeci monasterii Messanensis S. Salvatoris*, 1907, p. 52).

² A. BASILE, *I conventi basiliani di Aulinas sul Monte S. Elia e di S. Elia Nuovo e S. Filareto nel territorio di Seminara*, dans *Archivio storico per la Calabria e la Lucania*, t. XIV (1945), pp. 19-36, 143-158, 261-277.

³ BHG. 580 et 1513.

⁴ *Appunti per l'ubicazione di due monasteri basiliani*, dans le même *Archivio*, t. VII (1937), p. 273-294.

⁵ BHG. 235 et une courte légende en italien reproduite par D. Martire, t. c., p. 204-206, d'après l'*Istoria di Messina* de G. Bonfiglio. Cette seconde notice, tirée, à ce qu'on dit, d'un manuscrit du Saint-Sauveur de Messine, aurait-elle été traduite du grec?

⁶ BHL. 8697.

⁷ BHL. 4978.

⁸ Cf. *Anal. Boll.*, t. XLIII (1925), p. 163-166; t. XLVIII, p. 197-198; t. LI, p. 391-396; t. LIV, p. 175-178. Les volumineux tomes V et VI, parus en 1939 et 1940, contiennent les Actes du V^e Congrès international des byzantinistes tenu à Rome en 1936.

En tête de ce bulletin, nous tenons à placer l'édition du livre liturgique connu sous le nom de *Libellus Orationum* de Vérone¹. Ce précieux recueil wisigothique n'était jusqu'ici accessible que dans l'édition de l'oratorien Joseph Bianchini (1704-1764), imprimée à Rome en 1741². Il nous a été transmis par le manuscrit LXXXIX de la bibliothèque capitulaire de Vérone, qui date du début du VIII^e siècle, peut-être même de la fin du VII^e. Antérieur à l'invasion arabe de 711, il provient vraisemblablement de la région de Tarragone. Dès les dernières années du VIII^e siècle, il était déjà à Vérone, où il se trouve encore.

Longtemps W. C. Bishop caressa le projet de refaire l'œuvre de Bianchini; la mort le surprit avant qu'il pût le mettre à exécution. En 1935, M. l'abbé Jérôme Claveras reprenait le dessein de Bishop, mais la révolution de 1936 interrompit ses travaux, et quand, en 1940, il voulut les poursuivre, d'autres occupations l'en empêchèrent. Malgré les difficultés de l'entreprise, M. J. Vives n'hésita pas à assumer la tâche d'achever l'édition commencée³.

L'établissement du texte n'offrait pas de grosses difficultés, car il n'existe qu'un seul recueil analogue, le manuscrit Add. 30852 du British Museum, qui faisait partie du fonds de Silos et remonte au IX^e siècle. Moins complet, il contient par ailleurs des formules qui ne sont pas dans le codex de Vérone et que les éditeurs ont distinguées en les imprimant dans un caractère plus petit.

¹ José VIVES, *Oracional visigótico*. Barcelone, 1946, in-8°, LV-435 pp. (= *Monumenta Hispaniae sacra*. Serie liturgica, vol. I).

² Bianchini (Blanchinius) avait entrepris l'édition des *opera omnia* du cardinal J.-M. Thomasius (Tomasi). Des six volumes projetés, un seul parut. Il comprend la réédition du *Tractatus historico-chronologicus de liturgia antiqua hispanica, gothica, isidoriana, mozarabica, toletana, mixta* publié par Jean Pinus, S.J., dans le t. VI des *Acta Sanctorum* de Juillet (1-cxiv); la *Notitia et Ordo divini officii Breviarum mozarabici, iussu Card. Ximenii typis editi anno 1502* (cxv-cxxi); la dissertation de Gaëtan Cenni sur le rite mozarabe (cxxxiii-cxxxvi) et les *annotationes* de Bianchini lui-même au *Libellus orationum* de Vérone (cxxxvii-cccxi). Vient ensuite le texte du *Libellus* (p. 136). La transcription, bien que fidèle dans l'ensemble, est déparée par quelques fautes. L'éditeur n'en était pas responsable, car il s'est servi d'une copie faite à Vérone par Barthélémy Campagnola, archiprêtre de Sainte-Cécile et chancelier du chapitre. Ce sont les *annotationes* de Bianchini qui constituent la partie la plus intéressante de ce premier volume et, comme M. J. Vives n'a pu commenter le texte, elles gardent leur utilité. Les pp. 136-546 comprennent le livre des psaumes et diverses prières liturgiques annotés par J.-M. Thomasius. A.-Fr. Vezzosi, dans son édition des œuvres du B. Tomasi (Rome, 1747), se trompe quand il dit que les *annotationes* sont placées à la suite du *Libellus* (p. III-IV).

³ Dans son article: *Reliquias inéditas del « Libellus orationum » visigótico* (= *Miscellanea Giovanni Mercati*, t. II, 1946, p. 465-476), M. J. Vives fournissait des indications sur le travail qu'il préparait.

M. Vives avait souhaité collationner chaque formule avec tous les manuscrits et toutes les éditions où elle se rencontre, mais la guerre interdisant l'accès aux dépôts de Paris et de Londres, il dut y renoncer. Il n'a donc retenu dans son appareil critique, outre le codex de Londres, que trois manuscrits de la bibliothèque capitulaire de Tolède : 35, 4 ; 35, 5 ; 35, 6, et quelques recueils imprimés, tels que le bréviaire édité par Fr.-J. Cisneros à Tolède en 1502, sa réédition par le primat de Tolède, Fr.-A. Lorenzana, en 1775, et les publications de Dom M. Férotin. En fait, c'est une base suffisamment ferme, surtout pour des formules qui, dans l'ensemble, sont religieusement conservées et transmises.

Le sanctoral du *Libellus* ne comprend guère qu'une trentaine de commémoraisons. On devine l'intérêt de cette liste, qui permet de se faire une idée assez exacte du calendrier espagnol au début du VIII^e siècle. Voici les fêtes principales : Rome est représentée par S^{te} Cécile, S^{te} Agnès, S. Laurent, S. Hippolyte et S. Clément ; l'Espagne par S^{te} Léocadie, S^{te} Eulalie, les SS^{tes} Juste et Rufine, S. Fructueux et ses compagnons, S. Vincent, S. Cucufat, S. Félix de Girone, les SS. Juste et Pastor et S. Aciscle ; la France, par S. Saturnin de Toulouse, S. Martin, S^{te} Colombe ; l'Orient, par les SS. Cosme et Damien, S^{te} Eugénie, les SS. Julien et Basilisse, les SS. Adrien et Natalie, S. Romain d'Antioche.

Le *libellus* comprend 1121 prières, qui sont réparties, pour chaque office, en trois classes : *completuria*, *benedictio*, et celle appelée simplement *alia*. Les deux premières constituent le commencement et la fin de l'office, la troisième appartient aux matines. Le nombre des formules est très variable. Le plus souvent, on en compte trois ou quatre, parfois une trentaine. Ces nombreuses prières se rencontrent surtout aux anniversaires des saints : S^{te} Léocadie a 29 oraisons à matines ; S^{te} Eulalie, 27 ; S. Vincent, 23 ; S. Jean-Baptiste, 24. Du point de vue hagiographique, elles sont souvent intéressantes, car elles développent un épisode des Passions respectives. Si l'on veut se rendre compte de la popularité de certains épisodes, il est bon de remarquer que clergé et fidèles ne les lisaient pas seulement dans les légendiers, mais qu'ils les entendaient rappeler avec insistance dans les prières liturgiques. Il y aurait aussi à rechercher quelle recension de la *Vita* l'auteur a eue sous les yeux. Nous limiterons notre examen à quelques cas.

Dans la Passion latine de S. Romain d'Antioche, le jeune enfant qui a été appelé à confesser sa foi devant le juge s'appelle Barulas ou Baralas, sauf, comme l'a remarqué le P. Delehaye¹, dans un petit nombre d'exemplaires, où il figure sous le nom de *Theodulus*. Parmi ces exemplaires, il faut citer en premier lieu le célèbre Passionnaire de Cardena, d'après lequel le P. Delehaye a édité la Passion. Or, dans

¹ S. Romain, martyr d'Antioche, dans *Anal. Boll.*, t. L (1932), pp. 280, 282.

*Si bene commemini, colit hunc pulcherrima Roma
Idibus Augusti mensis¹, ut ipsa vocat
Prisco more diem, quem te quoque, sancte magister,
Annua festa inter dinumerare velim.*

N'est-ce pas également Prudence qui a attiré l'attention de ses compatriotes sur S. Romain²?

Quant aux SS. Julien et Basilisse, si célèbres en Espagne³, nous pensons que la remarque de M. Vives est à retenir: c'est l'éloge de la virginité qui a fait le succès de cette Passion, ainsi que de celles de S^{te} Eugénie, des SS. Adrien et Natalie, de S^{te} Cécile, peut-être aussi de S^{te} Colombe. La présence de cette dernière doit être signalée, mais pose un problème. Peut-être, comme l'a noté Dom Pierre Salmon⁴ à propos des SS. Julien et Basilisse, faut-il y voir une trace des rapports qui unirent la Bourgogne aux régions wisigothiques.

Ces quelques remarques, qu'il serait facile de multiplier, montrent l'intérêt de l'*Oracional visigotico*, dont on est heureux désormais de posséder une édition commode et munie de bonnes tables⁵.

Parmi les anciens calendriers mozarabes, celui du *Libellus* est l'un des plus anciens. S'appuyant en partie sur la liste des saints qui y sont commémorés, M. J. Vives a démontré⁶ qu'il fallait beaucoup

s'adresser Prudence serait Valérien de Calahorra; cf. *Un texte du poète Prudence « Ad Valerianum episcopum »*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXV (1939), p. 750-756. Sous le titre: *Mozarabic Hymns in relation to contemporary culture in Spain (Traditio*, t. IV, 1946, p. 149-177), M^{lle} Ruth E. Messenger passe en revue toute l'hymnographie de la péninsule depuis les origines jusqu'au XI^e siècle.

¹ Prudence croit donc se rappeler que c'est le 13 août que se célèbre la fête de S. Hippolyte à Rome, et, en effet, cette date est devenue traditionnelle. Dans le *Libellus orationum*, la commémoration n'est pas le 13, mais le 11 août (*III idus augustas*; cf. éd. VIVES, n° 1153). Nous traiterons des oraisons de cet office du 11 août dans un article destiné aux *Mélanges Marcel Viller*, qui constitueront le volume de 1949 de la *Revue d'ascétique et de mystique*.

² *Peristephanon*, X. Cf. H. DELEHAYE, *S. Romain, martyr d'Antioche*, dans *Anal. Boll.*, t. L (1932), p. 275-276. Le *Libellus* commémore S. Romain non le 18, mais le 22 novembre.

³ La Passion des SS. Julien et Basilisse a retenu dans les derniers temps l'attention des historiens; cf. *Anal. Boll.*, t. LXIII (1945), p. 48-55. D'après Baumstark, le culte des deux martyrs se serait répandu en Espagne sous l'influence non de Byzance, mais des moines égyptiens: *Orientalisches in allspanischer Liturgie*, dans *Oriens Christianus*, 3^e série, t. X (1935), pp. 22, 24-25, 33-34.

⁴ Le lectionnaire de Luxeuil, dans *Revue Bénédictine*, t. LIII (1941), p. 104-106.

⁵ Signalons quelques petites erreurs: p. 428, lire *coniux Adriani* et non *Iuliani*; p. 429: *Saturnini*... p. 380 et non 280. S. Hippolyte a été omis dans la table. P. 432, lire *Missale mixtum* et non *gothicum*.

⁶ *Santoral visigodo en calendarios e inscripciones*, dans *Analecta sacra Tarraconensia*, t. XIV (1942), p. 31-58.

rabattre de l'optimisme de Dom M. Férotin¹. Ce dernier, en effet, croyait que dans l'ensemble les notices de ces calendriers remontaient à l'époque antérieure à 711 et que les additions étaient, au total, peu nombreuses. En réalité, tout pousse à croire que jusqu'au VIII^e siècle les fêtes des saints célébrées dans l'église wisigothique étaient rares, et il serait tout à fait erroné de recourir aux fastes rédigés aux X^e-XI^e siècles pour décrire la physionomie du sanctoral du VI^e siècle. Il faut tenir compte de cette importante mise au point chaque fois qu'on allègue le témoignage de la série des calendriers publiés par le bénédictin français. Mais il y a plus. Ce dernier n'a pas discerné l'âge des différentes additions². Aussi est-il maintenant nécessaire, en attendant la nouvelle édition que prépare M. J. Vives, de se référer à l'article du P. M. Alamo : *Les calendriers mozarabes d'après Dom Férotin*³ qui a relevé les omissions, les mentions interpolées et proposé de légères corrections à apporter à l'œuvre de Férotin⁴. Il a ensuite republié quelques anciens calendriers, dont voici la liste : calendrier reconstitué d'après les *Homiliae Toletanae*; calendriers de Carmona, du *Libellus Orationum*, de la Bible d'Alcala et du codex d'Albelda; calendrier A de Silos et ses sources. Dans cet article, Dom Alamo prétend que l'*orationale Silense*, dont il a été question plus haut, représente un état antérieur à celui de Vérone. M. J. Vives n'a pas eu de peine à montrer qu'il n'en était rien⁵.

* * *

¹ *Le Liber Ordinum* (Paris, 1904), p. 450-496.

² A l'occasion de l'édition de l'antiphonaire de Léon par les bénédictins de Silos, W. S. Porter avait déjà souligné l'insuffisance du travail de M. Férotin : *A Note on the Mozarabic Kalendar*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. XXXIV (1933), p. 144-150; cf. *Anal. Boll.*, t. LI, p. 415-416.

³ *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXIX (1943), p. 100-131.

⁴ Dom Alamo annonçait une seconde partie qui aurait donné une vue d'ensemble de toutes les corrections dont il faut tenir compte dans l'utilisation des travaux de dom Férotin (ibid., p. 121); malheureusement, l'auteur est mort sans avoir réalisé son projet.

⁵ *Hispania sacra*, t. I (1948), p. 237. M. Vives s'est aussi intéressé au problème des « siete varones apostólicos », à savoir S. Torquatus et ses compagnons (*BHL*, 8308). Dans une première étude : *Las actas de los Varones Apostólicos (Miscelanea liturgica in honorem L. Cuniberti Mohlberg)*, t. I, Rome, 1948, p. 33-45), il montre, contre Dom H. Quentin et le P. García Villada, que le Martyrologe lyonnais n'a pas connu de texte plus ancien que celui du Passionaire de Cardeña (cf. *Anal. Boll.*, t. LX, p. 271-272) et il conclut : « Las Actas de los Varones apostólicos son creación de un hagiógrafo mozarabe, huido quizá de la Bética hacia el Norte en el siglo VIII tan fecundo en la producción de esta clase de textos literarios » (p. 45). Une seconde étude, qui examine la tradition manuscrite de la Passion, arrive au même résultat : *La « Vita Torquati et comitum »*, dans *Analecta sacra Tarraconensia*, t. XX (1947), p. 223-230. M. Vives publie à nouveau le texte d'après le Passionaire de Cardeña.

M. l'abbé Pierre DAVID, qui s'était jadis spécialisé dans l'histoire polonaise ¹, a été contraint de quitter la Pologne en 1940. Installé à Coïmbre, il s'est consacré à l'histoire du Portugal. Il vient de réunir en un volume une série d'articles : *Études historiques sur la Galice et le Portugal du VI^e au XII^e siècle* ². Avec une belle énergie, il s'est initié à ce nouveau champ de recherches et n'a pas reculé devant les questions les plus difficiles : l'organisation ecclésiastique du royaume suève au temps de S. Martin de Braga ; la liturgie dans la province de Braga au VI^e siècle ; la métropole ecclésiastique de Galice du VIII^e au XI^e siècle : Braga et Lugo ; le sanctoral hispanique et les patrons d'églises entre le Minho et le Mondego du IX^e au XI^e siècle ; *Annales Portugalenses veteres* ; Grégoire VII, Cluny et Alphonse VI ; l'énigme de Maurice Bourdin ; les livres liturgiques romano-francs dans le diocèse de Braga au XII^e siècle.

Disons d'abord quelques mots sur le chapitre : Sanctoral hispanique. En fait, il s'agit d'une étude de toponymie ou, comme dit l'auteur, d'hagiotoponymie. « L'objet propre de mon enquête est de dresser le tableau des saints vénérés à cette époque dans la région d'entre Minho et Mondego afin d'en vérifier le caractère traditionnel » (p. 187) ³.

L'entreprise était peut-être plus malaisée qu'elle ne semblait. L'auteur a réparti son mémoire en deux sections : dans la première, il tâche d'établir quel était le sanctoral hispanique avant le XI^e siècle (p. 195) d'après les sources suivantes : 1) Calendrier de Cordoue de 961, en laissant de côté les fêtes empruntées à l'usage romain ; 2) les calendriers des manuscrits de San Millán (*Aemilianensis*) et d'Albelda ; 3) les fêtes qui se retrouvent dans l'ensemble des calendriers du XI^e siècle ⁴. En réalité, M. David reproduit à peu de chose près le calendrier d'Albelda ⁵. Ensuite, il donne un commentaire historique des principales notices. Dans la seconde partie, il relève les patronages des églises portugaises entre Minho et Mondego afin d'en tirer quelques conclusions, plus particulièrement au point de vue de la critique diplomatique.

¹ Cf. *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 227 ; t. LIX, p. 334. Au sujet d'autres contributions de M. David relatives au moyen âge occidental, voir *ibid.*, t. LIII, p. 420-421 ; t. LVI, p. 456 ; t. LVII, p. 468.

² Lisbonne, 1947, in-8°, xiv-579 pp. (= *Collection portugaise publiée sous le patronage de l'Institut français au Portugal*, t. VII).

³ Le P. H. Delehaye avait attiré l'attention sur l'intérêt des études d'hagiotoponymie : *Loca sanctorum*, dans *Anal. Boll.*, t. XLVIII, 1930, p. 1-65. Depuis cette date, de nombreux travaux n'ont cessé de paraître.

⁴ Cette dernière formule un peu vague aurait dû être précisée.

⁵ En note (p. 194), l'auteur cite l'édition d'Antolin, parue dans la *Ciudad de Dios*, t. LXXII, p. 633-637 (et non 673-677) ; il aurait pu recourir à celle du P. Alamo.

Nous avons principalement examiné le commentaire du calendrier. M. David dit qu'il a recouru surtout aux *Origines du culte des martyrs* du P. Delehaye et aux commentaires des martyrologes hiéronymien et romain publiés dans les *Acta Sanctorum*. Nous nous demandons si parfois M. David n'a pas faussé compagnie aux guides qu'il avait choisis. Qu'on en juge par quelques exemples :

S. Grégoire d'Elvire n'est pas commémoré le 23, mais le 24 avril, ainsi que l'attestent Usuard¹, les calendriers de Cordoue et d'Albelda². S. Prudence doit-il figurer dans cet essai de reconstitution (28 avril)³? Presque inconnu jusqu'au XI^e siècle, son culte a été toujours localisé, et peut-on prouver qu'il a pénétré au Portugal? Les calendriers mozarabes ont introduit S^{te} Marine le 18 juillet, et peu à peu elle a pris la place des martyrs scillitains. Il est assez malaisé d'identifier cette sainte, dont la légende est apparentée au groupe Pélagie-Marguerite. « Deux saintes de ce nom, remarque M. David, ont fait l'objet de légendes hagiographiques sans autorité » (p. 203). Les lignes qui suivent ne permettent pas de deviner à quels textes légendaires l'auteur fait allusion et comment il suggère de les classer⁴.

A propos de S. Félix inscrit au 27 juillet, M. David remarque en note : « Il s'agit du martyr africain Félix de Thibiuca, dit Félix de Nole ou de Venosa ; d'autres calendriers hispaniques, comme celui de Recemund, ceux de l'*Aemilianensis* et de l'*Albeldensis* placent ce saint Félix le 30 août comme les martyrologes de Bède et de Florus » (p. 198)⁵. Il est difficile de faire apparaître en quelques mots les équivoques de ce passage. Nous demanderons seulement si de fait c'est S. Félix de Thibiuca qui se dissimule dans cette mention⁶. De plus les calendriers de l'*Aemilianensis* et de l'*Albeldensis* commémorent S. Félix le 27 juillet et non le 30⁷ ; enfin, il ne faut pas oublier

¹ Cf. *Anal. Boll.*, t. LV, p. 279 ; *Comm. marty. rom.*, p. 154.

² Dom Alamo (op. c., p. 125), reproduisant le calendrier d'Albelda, écrit : 24 avril, sancti Gregori (*forte legendum Georgii*). Cette hypothèse est peu vraisemblable, car S. Georges est fêté le 23 avril et non le 24. M. David note à propos de S. Grégoire d'Elvire : « Manque aux calendriers de l'*Aemilianensis* et de l'*Albeldensis* » (p. 197). C'est inexact.

³ *Comm. marty. rom.*, p. 161.

⁴ Le P. Delehaye écrivait à propos du dossier hagiographique de S^{te} Marine-Marguerite : « fabulae... variis sanctis mulieribus sive veris sive confictis aptatae », ibid., p. 297. Il est prudent, croyons-nous, de suivre cette sage réserve.

⁵ Ce que dit l'auteur aux pages 213-214 est beaucoup plus satisfaisant. Un renvoi à ce passage n'eût pas été inutile.

⁶ Le P. Delehaye note : « Hodiernae commemorationis origo latet, uti latuisse credenda est interpolatorem, qui Felicem martyrem episcopum fuisse autumavit. » *Comm. marty. rom.*, p. 308.

⁷ P. 213, il donne la date exacte de la commémoration de S. Félix d'après les calendriers de San Millán et d'Albelda.

que la date du 30 août coïncide avec la fête d'un autre Félix, S. Félix d'Ostie. M. David n'accorde pas assez d'importance à la règle des coordonnées hagiographiques, comme nous aurons encore l'occasion de le montrer. Il semble croire que c'est le même personnage que les martyrologistes, au gré de leur caprice, fixeraient tantôt à une date, tantôt à une autre.

Le paragraphe consacré à S^{te} Irène de Santarem (20 octobre) réserve une surprise. La sainte est identifiée avec la martyre du groupe Agape, Irène et Chionia, dont l'anniversaire tombe le 3 avril. Rien, si ce n'est l'homonymie, n'autorise cette affirmation.

Une des caractéristiques des calendriers mozarabes est la commémoration du 11 août : *Sacratio sancti Martini episcopi*. Comment interpréter cette formule ? D'après M. David¹, il faut y voir une consécration d'église en l'honneur de l'apôtre des Gaules ; un point resterait douteux : s'agit-il d'une église de Gaule ou d'Espagne ? L'auteur s'étonne que Dom Lambert ait voulu y reconnaître l'ordination de S. Martin de Tours. Si le savant bénédictin avait parcouru, dit-il, les calendriers, il aurait vu que *sacratio* veut dire *dédicace* et non *ordination* (p. 564-565). Je pense qu'il est injuste de reprocher à Dom Lambert de n'avoir jeté qu'un coup d'œil superficiel sur ces textes liturgiques, d'autant plus injuste qu'après avoir examiné les passages incriminés, il conclut : « En fait l'expression même *sacratio* ne semble avoir été attribuée à l'ensemble d'une ordination épiscopale que dans le seul cas de S. Martin »². Il faut en outre souligner que la messe, qui est transcrite à la suite de la fête de S. Laurent est bien celle de l'ordination de S. Martin³.

A deux reprises (pp. 206, 221), M. David parle des SS^{tes} Suzanne et Marthe⁴. Ces deux passages ne sont pas à l'abri de toute critique, et on ne peut que regretter de voir alléguer le Commentaire du martyrologe romain pour en justifier le contenu.

Le volume de M. David contient également une étude sur les livres liturgiques romano-français dans le diocèse de Braga au XII^e siècle. Un de ces recueils est spécialement intéressant : le missel de Mateus, qui est conservé depuis 1421 dans l'église paroissiale Saint-Martin

¹ Pp. 199, 215, 564.

² La fête de l'ordination sancti Martini, dans *Revue Mabillon*, t. XXVI (1936), p. 5.

³ M. FÉROTIN, *Le liber mozarabicus sacramentorum* (Paris, 1912), col. 395-400. Quant à l'ensemble de la thèse de Dom Lambert, ce n'est pas ici le lieu d'en reprendre l'examen.

⁴ Rappelons que la notice du martyrologe romain a été modifiée. Dans les premières éditions, elle était ainsi libellée : *Item sanctarum martyrum Susannae, filiae Arthemii, idolorum sacerdotis, et Marthae*. A partir de 1630, elle a été rectifiée : *Item sanctae martyris Susannae, filiae Arthemii, idolorum sacerdotis, et Marthae*, de manière à marquer mieux que Marthe était la mère et non la compagne de martyre de S^{te} Suzanne. Cf. *Comm. marty. rom.*, p. 408.

de Mateus au diocèse de Vila Real. Le sanctoral, qui est du ^{xiii}e siècle indique sans conteste une origine française; quant au calendrier, ajouté après coup au début du codex, il est ici entièrement transcrit. Une des fêtes qui y figurent mérite d'être signalée, celle de S. Géraud d'Aurillac († 909), au 13 octobre. Cette solennité a sans doute été introduite au Portugal par l'archevêque de Braga, Géraud († 1118), qui était d'origine française.

Dans les autres mémoires, l'auteur s'attache à résoudre des problèmes qui sont parmi les plus enchevêtrés de l'histoire d'Espagne: la division du roi Wamba et les limites des diocèses, l'origine des paroisses. Nous laisserons à plus compétent que nous le soin d'apprécier ces pages. Pour décrire la naissance des églises paroissiales, M. David s'est inspiré avant tout du livre classique d'Imbart de la Tour. Certes, c'est un bon guide, mais il eût été prudent d'en vérifier l'annotation¹ et aussi d'en nuancer certaines formules d'après des travaux plus récents, tels que l'article de M. W. Seston: *Origines religieuses des paroisses rurales*².

M. David voudra bien voir dans ces remarques la preuve de l'intérêt que nous avons porté à son livre, qui a reçu un accueil très favorable dans le monde savant. Si nous nous sommes permis d'éche-
niller les chapitres qui touchaient plus directement à nos études, c'est que nous souhaitons que sans tarder une seconde édition soit mise à l'impression; l'auteur en effet a eu le mérite d'aborder des questions

¹ Nous y avons relevé quelques inexactitudes dont M. David a été la victime. P. 17, le texte *fore vicum instituit* ne se rencontre pas dans la Vie ancienne de S. Maurille (BHL. 5730), mais dans la *Vita* BHL. 5731, qui est du ^xe siècle. Dans la première, on lisait: *mundato divinitus loco, ecclesiam Christi ibidem fidelis famulus construxit vicumque instituit*. Le mot *fore*, sur lequel l'auteur s'appuyait pour affirmer que le saint transforma l'église en centre paroissial (*vicus*), est donc absent. Quant au mot *vicus* les spécialistes nous diront s'il faut le traduire « paroisse ». P. 16, le passage concernant Arles doit être complété comme suit: *Devoluto, inquit, tempore venit ad agrum ecclesiae nostrae, ubi et dioceses sunt quod Succentriones vocatur* (éd. G. MORIN, *Sancti Caesarii episcopi Arelatensis opera omnia*, t. II, 1942, p. 334). Il n'est pas extrait, comme le pense l'auteur, des *Monum. Germ. Epistol.*, mais de la Vie de S. Césaire d'Arles. Enfin, la référence bibliographique d'Imbart aux *Monumenta* est elle-même fautive, car elle ne se rapporte pas au sujet traité ici mais à la paroisse d'Arronaco, dont il est question dans les *Monumenta Germaniae*, Epist., t. III, p. 205. P. 15, lire: *Origines*, XV, c. 2, et non XX. P. 12, l'auteur, se fiant à Imbart, écrit: « Sulpice (Sévère) lui-même avait d'abord construit deux basiliques dans son domaine de Primuliac. » Les indications fournies par Paulin de Nole ne peuvent être résumées sous cette forme, car Sulpice Sévère n'a, semble-t-il, construit qu'une seule basilique. En outre, les deux références de la note 1 n'ont pas rapport au domaine de Primuliac. Il fallait renvoyer le lecteur à la lettre 32 de S. Paulin de Nole.

² *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, t. XV (1935), p. 243-254.

renferment des exagérations manifestes¹. Nous aurons l'occasion, plus bas, de montrer qu'elles ne sont pas exemptes d'erreurs.

La description détaillée des manuscrits commence par le codex 10007 de la Bibliothèque nationale de Madrid, mélange hybride d'hagiographie et d'opuscules ascétiques, qui passe pour être le meilleur représentant du *corpus* de S. Valère. Les douze autres codices ne contiennent qu'une partie des écrits attribués, à tort ou à raison, au saint ascète. C'est sur cette base que l'auteur a entrepris son édition, laissant toutefois de côté le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, nouv. acq. 2178, et celui d'Alcobaça 454.

Il fallait d'abord grouper les témoins en familles, ainsi que l'avait déjà esquissé Dom De Bruyne². Certes, le travail est délicat et on peut se demander si, du temps de S. Valère, ne circulaient pas déjà des exemplaires qui comprenaient tantôt telle série d'écrits, tantôt telle autre, et dans un ordre assez différent, nous dirions maintenant des éditions successives³. M. Fernández Pousa se contente de suivre le ms. 10007 et de rejeter en note les variantes. L'examen attentif de celles-ci, surtout pour les opuscules qui figurent dans de nombreux témoins, ne permet-il pas de découvrir un classement plus rigoureux que celui que propose l'auteur sous le nom de « Familias de codices » (p. xxxix) et surtout plus utile pour l'établissement du texte (p. 51-52)? Ces deux tâches de l'édition ne peuvent être séparées. M. Fernández Pousa semble croire que les manuscrits qu'il utilise ont conservé les particularités orthographiques de l'époque de S. Valère. Avec rigidité, il reproduit le modèle, au point d'employer l'i majuscule à l'intérieur des mots, comme il se présente fréquemment dans l'écriture wisigothique. C'est très déroutant pour le lecteur et ne nous apprend rien sur le latin écrit par S. Valère.

Une question aurait dû être étudiée avec soin. Dans la compilation de l'ascète du Bierzo, qui se présente sous l'aspect d'un florilège, quelles sont les œuvres rédigées par le saint lui-même et celles qui ne sont que de simples extraits empruntés à des écrivains antérieurs? Par une curieuse inadvertance, M. Fernández Pousa nous présente comme œuvres inédites de S. Valère des passages empruntés aux Dialogues de Sulpice Sévère, à savoir les numéros 15⁴, 16, 28, 29, 31,

¹ Par exemple, pp. vii et xxvi : « en su hermosísima autobiografía *Las querellas*, tan sólo comparable con las *Confesiones* de San Agustín ». *Si parva licet componere magnis*!

² L'héritage littéraire de l'abbé saint Valère, dans *Revue bénédictine*, t. XXXII (1920), p. 1-7.

³ Cf. p. xxvii. Avec raison, l'auteur écrit : « Son algo parecido a las distintas ediciones corregidas y aumentadas de los autores modernos, en las que estos suprimen unos capítulos para introducir otros. » S. Valère a eu le souci de mettre entre les mains des moines des anthologies spirituelles.

⁴ A propos de cet extrait, l'auteur n'hésite pas à affirmer : « Es san Valerio en cuerpo y alma » (p. xxviii). En réalité, c'est Sulpice Sévère, et il n'y a là rien de S. Valère.

pagnon de S. Laurent, et de S^{te} Alexandra, femme de Dioclétien¹.



Peu de temps après le travail de M. Fernández Pousa, la Sœur F. C. Nock publiait *The Vita Sancti Fructuosi*². Ce volume, clair et bien informé, constitue une excellente mise au point de ce qui touche à l'histoire de S. Fructueux, métropolitain de Braga et fondateur de *Complutum* : description minutieuse des éditions et des manuscrits, auteur de la *Vita*, valeur historique, caractère de la sainteté du héros, traces de culte, édition du texte avec traduction, annotation historique.

Deux chapitres retiendront spécialement notre attention. Et tout d'abord, quel est l'auteur de la *Vita*? Depuis le xvi^e siècle, les avis sont partagés. Dans les *Acta Sanctorum*, Henschenius écrivait : « non assentimur continuo hunc (S. Valerium) esse Vitae S. Fructuosi auctorem³ », et, plus récemment, dans le commentaire au martyrologe romain⁴, on rappelait que le problème n'était pas tranché. La Sœur Nock présente une série d'arguments qui tendent à retirer la paternité de la *Vita* à S. Valère. En fait, aucun n'est contraignant, mais de leur ensemble se dégage une présomption en faveur de cette thèse : « they (les preuves) seem to establish an author other than Valerius for the *Vita Sancti Fructuosi* » (p. 37). De ce chef, le dossier de S. Valère devra être également révisé, car si cette pièce importante n'est pas de S. Valère, il s'appauvrit d'un des opuscles les plus intéressants.

Les traces de culte ont été réunies avec soin. Elles sont groupées sous trois chefs : textes littéraires, mentions liturgiques, reliques. Les secondes sont assez rares et de date relativement récente. La plus ancienne a échappé à l'auteur : elle est contenue dans le calendrier de l'antiphonaire de Léon⁵, où on lit au 16 avril : *Obitum domni Fructuosi episcopi*. Nous avons récemment découvert une mention de peu postérieure, dans un calendrier provenant d'Oña⁶, au 16 avril

aussi dérouté par ces noms : « dos principes desconocidos — Audaiam et Alexandriam — que tal vez sean los heroes de alguna gesta perdida » (*Historia de España* dirigida por Ramón Menéndez Pidal. t. III, Madrid, 1940, p. 424).

¹ *Comm. marty. rom.*, p. 149, et *Act. SS.*, April. t. II, p. 842.

² Washington, 1946. in-8°, vii-163 pp. (= *The Catholic University of America Studies in Mediaeval History*, N. S., vol. VII).

³ *Act. SS.*, Mart. t. II, p. 430.

⁴ *Comm. marty. rom.*, p. 140.

⁵ *Antiphonarium mozarabicum* (Léon, 1928), p. xxxvi : W. S. PORTER, *A Note on the Mozarabic Calendar*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. XXXIV (1933), p. 146. La mention de S. Fructueux n'appartient pas à la rédaction primitive, qui serait d'après Dom Serrano, du x^e siècle voir cependant A. Lambert, dans *Revue Mabillon*, t. XXVI, 1936, p. 3, note 4).

⁶ Ce calendrier, dont nous préparons l'édition, se trouve dans le manuscrit F. 105. Sup. (fin du xii^e siècle) de la Bibliothèque ambrosienne.

cules, il a narré les événements en empruntant tantôt quelques mots, tantôt une ou deux phrases à des sources variées. Parmi celles-ci, relevons outre l'Écriture, la Vie de S. Didier († 606/607), évêque de Vienne (*BHL*. 2148) par le roi Sisebut (612-620), la Vie de S^{te} Eugénie (*BHL*. 2666), la Vie de S. Fructueux de Braga. De la première, plus de vingt-cinq passages ont été identifiés. Comme le note le P. Garvin, c'est à un travail de « centonisation » que s'est livré l'auteur.

Les *Vitas* présentent un passage parallèle à la *Vita S. Mantii* (*BHL*. 5219). A première vue, il est difficile de déterminer lequel des deux a servi de modèle à l'autre, et le P. Garvin ne se prononce pas (pp. 178, 396). La solution de ce petit problème fournirait un point de repère pour déterminer la date de la *Vita S. Mantii*, document assez suspect¹.

Le commentaire historique et littéraire (p. 260-543) condense les résultats de patientes recherches. Nous ne pouvons ici qu'en signaler la richesse. Certaines notes constituent de véritables dissertations, par exemple celles relatives à S. Herménégilde et à S^{te} Eulalie. Avec un grand luxe d'érudition, elles exposent l'état de la question et parfois apportent du neuf. C'est ainsi que l'auteur précise que le décret par lequel le pape Sixte-Quint autorisait officiellement le culte de S. Herménégilde en Espagne n'est pas du 12 février 1585, mais 1586. Le document, inédit, semble-t-il, est publié en appendice. Depuis longtemps, on discute pour savoir où le jeune roi a été mis à mort. D'après Jean de Biclár, c'est à Tarragone; le martyrologe romain indique Séville. C'est Baronius qui a introduit cette précision. Usuard et les premières éditions du martyrologe romain se contentaient de dire: *In Hispania*. Dans l'édition annotée de 1586, Baronius ajouta *Hispani*, on ne sait d'après quelle source; mais il est vraisemblable que le savant cardinal, ayant sous les yeux le passage des Dialogues de S. Grégoire où il est question de S. Léandre, *Hispanitano episcopo*, à propos du martyre de S. Herménégilde, aura cru que le drame s'était déroulé à Séville.

La longue note consacrée à S^{te} Eulalie rappelle les thèses en présence et adopte les conclusions du P. Moretus: la sainte de Barcelone n'est très probablement qu'un doublet de celle de Mérida. En parcourant cette annotation, on a parfois l'impression qu'elle est trop abondante. A propos de Florez (p. 11), est-il nécessaire de donner des références pour rappeler de qui il s'agit? Un usage plus méthodique de la *BHL* aurait aussi permis de simplifier la description des éditions. Comme l'écrivait récemment M. H.-I. Marrou, les thèses doivent viser à plus de sobriété.

Les travaux de la Sœur Nols et du P. Garvin montrent que, grâce aux persévérants efforts de M. A. K. Ziegler, l'histoire de l'Espagne et plus particulièrement de la période wisigothique est cultivée avec succès en Amérique.

* * *

¹ *Comm. marty. rom.*, p. 190.

Nous avons ici même ¹ annoncé les travaux de M. J. SERRA VILARÓ au sujet des fouilles de Tarragone. La révolution de 1936 a éloigné le savant archéologue de son champ d'investigation; réfugié en Italie, il y a étudié les traditions relatives au culte de S. Fructueux et de S. Prosper ².

S'il fallait ajouter foi au texte de la *Translatio* (BHL. 3206) qui se rencontre parfois en appendice aux Actes de S. Fructueux et de ses compagnons (BHL. 3196), un groupe de prêtres et de diacres aurait emporté, à l'approche des envahisseurs, les reliques des martyrs. Miraculeusement conduits par des forces mystérieuses, les voyageurs auraient abordé près de la côte italienne, à Capodimonte, entre Gênes et Portofino. Ce récit ne mérite aucun crédit: « Appare destituito affatto di elementi storici », estimait M. Pio Franchi ³; aussi est-on un peu surpris de voir que dans sa « reconstrucción histórica » (p. 32-35) M. Serra Vilaró en retient presque toutes les données. Relisant ce texte, nous avons été frappé de son parallélisme avec la Translation de S. Jacques à Compostelle. Qu'on en juge plutôt:

Translation de S. Jacques,
BHL. 4068.

Un groupe emporte les reliques.

Erat autem ibi fons antiquitus constructus.

Et erat ibi draco immanissimus, qui cunctas in gyro villas flatu suo extinzerat et inhabitabiles fecerat.

Des bœufs sauvages deviennent dociles.

Cum mansuetudine, illos duxerunt....

Luporia vero audiens quod... draco evanuisset, boves mansueti facti essent...

Il serait trop long de rechercher quel texte est le plus ancien, nous voulons simplement caractériser le procédé de nos hagiographes.

Les pages consacrées au culte des « disciples de S. Fructueux » qui ont apporté les reliques en Italie contiennent des indications utiles, mais il eût été bon, dès le début de l'exposé, de marquer nettement sur quelles bases fragiles s'appuient ces traditions.

A celles-ci M. Serra Vilaró a mêlé le souvenir d'un évêque de Tar-

Translation de S. Fructueux,
BHL. 3206.

Idem.

Invenietis prope litus maris... de sub uno saxo fontem vivum manantem....

Draco pestifer moratur in ipso loco, in caverna, qui multas iam naves interit... draconem ipsum de caverna illius montis eiciam.

Des lions deviennent doux et paisibles.

Cum omni mansuetudine venientes...

qui per eos draconem religatum in abyssum mergi praecepisti.

¹ T. LIV (1936), p. 427-429.

² *San Próspero de Tarragona y sus discípulos refugiados en Italia en el año II*. Barcelona, 1943, in-8° 198 pp. (= *Bibl. hist. de la Bibl. Balmes*, ser. II, vol. XVI).

³ *Note agiografiche*, fasc. VIII (1935) p. 168 (= *Studi e Testi*, n° 65).

ragone, Prosper, qui aurait quitté sa patrie et trouvé asile en Italie, où deux centres conservent sa mémoire : Camolli ou Camogli, près de Capodimonte, et Reggio en Émilie. Les documents qui se rapportent à S. Prosper de Camolli ne remontent pas au delà du ^{xvii}^e siècle. Peut-on vraiment s'y référer pour relater des événements qui se seraient passés au ^v^e siècle? Inutile d'insister¹. Le problème de Reggio peut se décomposer comme suit : 1. Prosper de Reggio est-il différent de Prosper d'Aquitaine? 2. Prosper de Reggio était-il espagnol? 3. Peut-on prouver l'existence d'un Prosper, évêque de Tarragone? A la première question, on répond aujourd'hui unanimement que Prosper de Reggio ne peut être identifié à son homonyme d'Aquitaine². Il n'y avait pas lieu de rouvrir le procès. Venons-en à la deuxième question. Certes, des textes postérieurs au ^x^e siècle affirment que S. Prosper de Reggio était espagnol. Mais ces allégations reposent sur des confusions, qui, si elles n'ont pas encore été parfaitement démêlées, ne laissent guère d'espoir d'y trouver un fond historique. Enfin, à propos de la troisième question, il eût fallu élaguer de toutes les frondaisons légendaires et dire si la critique peut retenir parmi les fastes de Tarragone un évêque Prosper. Nous ne le pensons pas.

Peut-être un jour sera-t-il permis de découvrir par quel cheminement tortueux S. Prosper de Reggio est devenu un évêque d'origine espagnole. Mgr Lanzoni croit qu'en fait l'Aquitaine a été confondue avec l'Espagne³ et que, pour avoir été indûment identifié avec S. Prosper d'Aquitaine, S. Prosper a reçu la nationalité espagnole.

Bref, nous craignons que l'on ne puisse garder que bien peu de chose de l'essai de reconstruction historique tenté par M. Serra Vilaró⁴.

* * *

Le P. José MADOZ, S. J., dont les travaux relatifs à la littérature patristique sont universellement appréciés⁵, a republié les lettres

¹ Cf. Dom MORIN, dans *Revue bénédictine*, t. XII (1895), p. 256-257; G. MERCATI, dans *Anal. Boll.*, t. XV, p. 241 : « Verum qui primus hanc Camuliensium traditionem scripto consignavit, auctor recentissimus est, sc. Aug. Schiaffino carmelita (1579-1649), a quo reliqui pendent ad unum omnes ». Ces derniers mots ne devaient-ils pas mettre en garde M. Serra Vilaró et le dispenser de revenir sur ces pauvres traditions?

² Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVI (1907), p. 474-477.

³ *Le diocesi d'Italia*, 2^e éd. (1927), p. 795-796. « Una Vita (BHL. 6962) di S. Prospero, verosimilmente composta in Reggio, confondendo l'Aquitania con la Spagna. » Sur ce point, cf. p. 132-133 ce que dit M. Serra Vilaró, qui n'a pas connu, semble-t-il, le livre de Lanzoni.

⁴ Assez facilement, les hypothèses de l'auteur se muent en certitudes; voir, par exemple, pp. 78, 130.

⁵ Voir l'article de Dom G. Morin, O. S. B., *Brillantes découvertes d'un jésuit-*

de Licinien de Carthagène¹ (fin du vi^e siècle) et la correspondance d'Alvare de Cordoue² (ix^e siècle). On retrouve dans ces deux nouveaux ouvrages la parfaite maîtrise de l'historien. De Licinien, il ne reste que trois documents, dont l'un traite de la « lettre tombée du ciel ». L'évêque Vincent d'Ibiza avait reçu d'un imposteur un écrit, qui, prétendait-on, était d'origine céleste. Le trop crédule prélat avait eu la naïveté de communiquer à ses fidèles le contenu de ce faux. Le métropolitain de Carthagène admoneste son collègue en termes sévères : *Ego enim mox a te transmissas (litteras) accepi, in presentia ipsius perlatoris exordium litterarum ipsarum legens, et non patienter ferens nec dignum ducens nenas ipsas perlegere, statim scidi, et eas in terras proieci, admirans quod his credulus fueris*. Et en terminant, Licinien enjoint à l'évêque de déchirer du haut de la chaire la fausse missive céleste³.

La correspondance d'Alvare — vingt lettres — n'est connue que par un seul manuscrit, que Florez avait reproduit dans l'*España sagrada*. Le P. Madoz, tout en reconnaissant le mérite de son devancier, montre, preuves à l'appui, que le codex n'avait pas été transcrit avec une fidélité parfaite. Mais, tant dans le livre consacré à Licinien que dans celui-ci, il faut louer l'annotation, qui contient tout ce qui peut illustrer le texte. La familiarité de l'auteur avec les littératures classique et patristique lui permet de déceler les emprunts. D'excellents index aident le lecteur à retrouver les précieux éclaircissements distribués au bas des pages.

Dans la collection des Pères espagnols, l'infatigable éditeur, le P. A. C. VEGA, O. S. A., présente le *De Institutione Virginum*⁴ de S. Léandre de Séville. Après avoir rappelé la carrière du saint, son rôle dans l'histoire de l'Église wisigothique et plus spécialement dans la lutte de S. Herménégilde contre son père, l'auteur examine l'œuvre de Léandre, hélas ! fort maltraitée par le temps. L'étude des manuscrits du *De Institutione* prouve l'existence d'une double recension : l'une

te espagnol et rétractation qui s'ensuit, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXVIII (1942), p. 411-417.

¹ *Liciniano de Cartagena y sus cartas*. Madrid, 1948, in-8°, 147 pp. (= *Estudios onienses*, Serie I, vol. IV).

² *Epistolario de Alvaro de Cordova*. Madrid, 1947, in-4°, 303 pp. (= *Monumenta Hispaniae sacra*, serie patristica, vol. I). Au sujet des travaux de M. C. M. Sage et du P. Madoz lui-même sur Alvare, voir *Anal. Boll.*, t. LXIV, p. 299.

³ La « lettre tombée du ciel » a déjà suscité une abondante littérature. Aux travaux cités par le P. Madoz, ajoutons : R. PRIEBSCH, *Letter from Heaven on the Observance of the Lord's Day* (Oxford, 1936); cf. *Anal. Boll.*, t. LV, p. 139-141.

⁴ *El « De Institutione Virginum » de San Leandro de Sevilla*. El Escorial, 1948, in-8°, 139 pp. (= *Scriptores ecclesiastici hispano-latini veteris et medii aevi*, fasc. XVI-XVII).

brève (21 chapitres) et l'autre plus longue (31 chapitres), conservée dans le manuscrit a. I. 13 de l'Escorial¹. Ce codex, qui sert de base à la nouvelle édition, « representa, dit le P. V., un texto mucho más antiguo y puro, no obstante sus errores de transcripción » (p. 83-84). Les chapitres inédits sont : la fin du 3^e, les chapitres 4 à 12 et le 14^e. Quant à l'absence de ces passages dans la recension brève, le P. V. croit qu'il s'agit de la perte d'un quaternion dans le manuscrit dont dérive la recension brève², laquelle ne serait dès lors qu'un témoin incomplet. Le P. Vega signale l'intéressant article du P. Madoz : *Varios enigmas de la « Regla » de san Leandro descifrados por el estudio de sus fuentes*³, mais on se demande pourquoi il n'en a pas enregistré les résultats en indiquant dans le texte tous les emprunts faits par S. Léandre à ses devanciers.

En appendice, on trouvera l'homélie prononcée par S. Léandre lors du troisième concile de Tolède et le sermon qu'il aurait composé pour la fête de S. Vincent. Les passages de ce sermon parallèles aux prières de la messe mozarabe⁴ ont été indiqués par l'éditeur. Toutefois, plusieurs lui ont échappé, mais, comme nous avons l'intention de revenir sur ce point, nous signalerons seulement que Dom M. Havard s'était déjà livré à cette confrontation il y a plus de quarante ans⁵.

B. G.

¹ Le P. Vega a étudié ce manuscrit dans *Una adaptación de la « Informatio regularis » de S. Agustín anterior al siglo IX para unas vírgines españolas*, dans *Miscellanea Giovanni Mercati*, t. II (Città del Vaticano, 1946), p. 34-56.

² Si cette hypothèse est exacte, on s'explique moins que le ch. 14 manque, puisque le ch. 13 est déjà dans la recension brève. — P. 13, l'auteur range Jean de Biclär parmi les saints. A-t-il jamais été l'objet d'un culte ?

³ *Miscellanea Giovanni Mercati*, t. I (1946), p. 265-295. Au moment de mettre sous presse, nous recevons un travail fort intéressant du P. Madoz : *Una obra de Felix de Urgel falsamente adjudicada a san Isidoro de Sevilla* dans *Estudios eclesásticos* (t. XXIII, 1949, p. 147-168). Par une série de preuves convergentes, l'auteur montre que le *Liber de variis quaestionibus* est postérieur à S. Isidore, renferme des propositions adoptionnistes et est l'œuvre du chef de file de cette hérésie, Félix d'Urgel. Rappelons que récemment le P. Madoz avait réussi à mieux mettre en lumière les tendances ariennes de Potamius de Lisbonne (*Potamio de Lisboa*, dans *Revista española de Teología*, t. VII, 1947, p. 79-109).

⁴ M. FÉROTIN, *Le liber mozarabicus sacramentorum*, col. 112-121. L'édition du sermon présente d'étranges perturbations qui la rendent presque inutilisable.

⁵ En appendice au livre de Dom F. Cabrol, *Les Origines liturgiques* (Paris, 1906), p. 302-310. Au sujet de l'auteur, Dom Havard écrivait : « Si, comme le pensaient les Mauristes, il n'est pas du tout improbable que l'auteur du sermon en question soit saint Léandre, nous aussi, nous regardons comme fort possible, non sine probabili ratione, que saint Léandre ait aussi composé cette messe du missel mozarabe » (p. 312).

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis. Ediderunt SOCII BOLLANDIANI. Deux volumes in-8°, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1898-1901, xxxv-1304 pp. Réimpression anastatique, 1949 (= *Subsidia hagiographica*, 6).

A la fin du siècle dernier, une des plus fécondes initiatives du P. Charles De Smedt, en vue de guider avec précision les recherches dans le domaine si encombré de l'hagiographie latine, fut de mettre en chantier un répertoire méthodique des sources littéraires (Vies, Passions, Translations, Miracles), avec l'indication parallèle de toutes les éditions qu'on en possède de nos jours. Grâce surtout au labeur méritoire du P. Albert Poncelet, spécialiste inlassable en ce genre de dépouillement, les deux robustes volumes de la *Bibliotheca hagiographica latina* ont pu paraître, de 1898 à 1901. Depuis lors, ils n'ont cessé de rendre à des générations déjà nombreuses d'historiens et de philologues des services signalés, à telles enseignes que la notation abrégée *BHL* suivie d'un numéro est devenue, peut-on dire, classique pour désigner de façon commode un texte nettement défini. La rançon d'un usage aussi universellement adopté fut que la première édition de l'ouvrage s'épuisa fort tôt.

Une réédition périodique serait assurément souhaitable pour de pareils instruments de travail, qui demandent à être tenus à jour. Déjà, les pages 1305 à 1387 de la *Bibliotheca* fournissaient un premier *Supplementum*, dont les éléments avaient été recueillis au cours des quatre années qu'avait exigées l'impression des volumes. Mais une refonte totale est, de soi, chose très onéreuse, tant pour l'éditeur que pour l'usager. On s'était donc contenté, en 1911, de publier une deuxième édition, notablement augmentée, du Supplément (= *Subsidia hagiographica*, 12). Près de huit lustres ont passé depuis cette date et durant cette longue période, fréquemment troublée par de graves événements historiques, il ne fut pas possible de donner suite au double projet, dont l'exécution devenait, d'année en année, plus urgente : satisfaire la demande d'un nombreux public en lui offrant, d'abord, une reproduction anastatique du répertoire dans sa forme originale, et pourvoir ensuite à une nouvelle refonte du Supplément.

La première de ces entreprises vient d'être menée à bonne fin.

culte rendu à S^{te} Agathoclie dans la ville d'Athènes constitue assurément une sérieuse présomption en faveur de la légitimité de ce culte et donc de l'authenticité de la martyre. On n'en peut toutefois rien tirer ni pour accréditer sa légende (perdue, mais résumée dans les synaxaires : cf. *Comm. marty. rom.*, p. 403), ni pour rattacher la sainte à une époque déterminée, comme le font les éditeurs pour des raisons qui nous échappent : « under Diocletian or even earlier » (p. 40). Enfin, pour admettre qu'il s'agit bien d'une héroïne du cru, il faudrait quelque nouvelle trouvaille, celle, par exemple, d'un martyrium primitif à l'endroit où s'élevait l'église disparue de Sainte-Agathoclie. Nous souhaitons de tout cœur cette bonne fortune aux archéologues grecs et étrangers.

F. H.

Domenico MALLARDO. *Il calendario marmoreo di Napoli*. Rome, Edizioni liturgiche, 1947, in-8°, 240 pp. (= *Bibliotheca « Ephemerides liturgicae »*, 18).

Id. *S. Giovanni I e S. Giovanni IV vescovi di Napoli*. Extrait des *Ephemerides liturgicae*, t. LXI (1947), p. 297-308.

Id. *La Campania e Napoli nella crisi ariana*. Extrait de la *Rivista di storia della Chiesa in Italia*, t. I (1947), p. 185-226.

Gravé en vingt-quatre colonnes sur deux énormes plaques de marbre, le calendrier monumental de Naples a déjà fait couler beaucoup d'encre depuis qu'il fut découvert, en 1742, dans l'église San Giovanni Maggiore. Nos lecteurs se rappellent sans doute l'édition et le commentaire qui en ont été publiés ici même, il y a moins de dix ans, par le P. Delehaye (*Anal. Boll.* LVII, 5-64), ainsi que le mémoire plus récent du P. Peeters : *Saint Grégoire l'Illuminateur dans le calendrier lapidaire de Naples* (*ibid.* LX, 91-130). Il y avait cependant place encore pour une étude approfondie et, si possible, exhaustive sur l'origine, le caractère et les données de ce vénérable document, dont la composition singulière intrigue à juste titre historiens et liturgistes. Avec un beau courage, le spécialiste de l'hagiographie napolitaine, Mgr Mallardo, a entrepris ce travail considérable et délicat. Le résultat de ses recherches a paru d'abord sous forme d'articles dans les *Ephemerides liturgicae*, de 1944 à 1946. Revu, corrigé, augmenté d'un appendice sur S^{te} Restituta et de plusieurs tables, l'ensemble remplit tout un volume et fait grandement honneur à la collection qui l'a accueilli, à l'auteur qui l'a signé et à l'érudition italienne, qui produit de pareils modèles de critique hagiographique.

Comme le P. Delehaye, Mgr M. arrive à la conclusion que le calendrier de marbre n'est pas un monument historique, au sens où l'entendaient Achelis et Ehrhard ; il n'est pas davantage un monument liturgique proprement dit, mais un appel à la dévotion des fidèles envers les saints de chaque jour, ceux du propre napolitain d'abord, ceux ensuite qui ont été empruntés en masse aux fastes byzantins. Voilà un résultat essentiel et qu'on peut regarder comme acquis définitivement. Mgr M. précise que le calendrier ne saurait être con-

sideré comme l'œuvre quasi officielle d'un évêque de Naples, auquel cas il aurait été placé dans la cathédrale. C'est bien plutôt le fruit de l'initiative privée, sans doute du clergé bilingue de Saint-Jean-Majeur. Le savant auteur n'admet pas non plus que « le calendrier napolitain est représenté ici en entier, tel qu'il était arrêté au moment [ix^e siècle] où le texte a été livré aux mains du marbrier » (*Anal. Boll.* LVII, 45). Pour lui, le fond indigène de la liste remonterait à l'épiscopat de Calvus (749-762), seul évêque qui y soit mentionné deux fois. Il estime, d'autre part, inadmissible ou du moins inexplicable que, depuis le début du vii^e siècle, le calendrier de l'Église de Naples ne se soit plus enrichi d'aucun nom de saint, en dehors de la série des évêques (MALLARDO, p. 43-44). Mais y eut-il jamais, au moyen âge, un calendrier commun à tous les sanctuaires de la ville et qui mériterait vraiment d'être appelé « le calendrier de Naples » ? La cathédrale avait le sien et sans doute aussi chacune des collégiales et basiliques, un peu comme chacune des églises de Constantinople possédait ses fêtes propres (cf. *Anal. Boll.* LVII, 45-47). Si un S. Agnellus, l'abbé thaumaturge mort peu avant 600, n'est pas nommé dans le calendrier lapidaire (MALLARDO, p. 44), c'est apparemment parce que son culte, établi depuis longtemps autour de son tombeau, ne s'était pas étendu partout dans le diocèse et ne se pratiquait pas encore dans la *catholica* érigée sous le vocable du Précurseur. En d'autres termes, nous croyons que le noyau primitif de tout le document était aussi strictement local que possible et ne comprenait que les saints inscrits au calendrier de San Giovanni Maggiore.

Le commentaire très développé dont Mgr M. fait bénéficier les quelque 360 fêtes gravées dans le marbre est réparti en une douzaine de chapitres d'après les catégories suivantes : évêques de Naples, martyrs et confesseurs napolitains, martyrs et confesseurs campaniens, martyrs romains, papes, saints d'Italie, saints d'Occident, apôtres et évangélistes, saints orientaux, fêtes de Notre-Seigneur, fêtes de la Vierge, fêtes orientales. Ce qu'il apporte de plus neuf, c'est une documentation complète et critique sur le culte rendu à chacun de ces personnages dans la Campanie ancienne et médiévale. Impossible de relever ici cette multitude de renseignements précieux. On se bornera à signaler quelques détails particulièrement intéressants ou sujets à discussion.

Contre Achelis, l'auteur démontre que le S. Maxime du 11 juin n'est pas le martyr de Cumes, mais le dixième nom du catalogue épiscopal de Naples (p. 48 ; cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 232). L'Étienne du 11 avril est bien le vingtième évêque de la liste (p. 50) ; le P. Delehaye l'avait déjà reconnu (*Anal. Boll.* LIX, 14). A propos de S. Adjuteur, Mgr M. énumère (p. 73) plusieurs églises et lieuxdits qui portaient son nom, notamment dans la région de Capoue. Il n'enregistre d'ailleurs pas moins d'une demi-douzaine d'emprunts au calendrier de Capoue (p. 80). Il conteste à S. René de Sorrente la qualité d'évêque, parce qu'il est appelé *Renati in Surrento* et non *Renati de Surrento* (p. 76-77) ; ne pourrait-on tirer un argument moins débile du fait que le document le plus

Chiesa di Napoli, 1943, p. 145-147), Mgr M. montre bien (pp. 166-167 et 186, avec la note 732) que les sept vers se rapportent presque certainement au célèbre Illuminateur de l'Arménie. Notons que le second éditeur du texte, Winterfeld, n'a pas utilisé un manuscrit de Bamberg, mais le seul Casinensis 439, et qu'en écriture bénéventine le dernier mot du poème : *farmis* pourrait bien n'être qu'une mauvaise lecture de *farus*.

Dans un article récent : *Note sul testo del « Calendario marmoreo » di Napoli*, inséré au t. I^{er} des *Miscellanea liturgica in honorem L. Cuniberti Mohlberg* (Rome, 1948), p. 135-167, le P. A. Ferrua, S. J., réunit une série de remarques, souvent minutieuses mais jamais inutiles, sur les fautes d'orthographe et de grammaire commises par le compilateur, sur son ignorance du grec et sur le caractère privé du calendrier lapidaire.

S. Jean I^{er}, évêque de Naples, mourut le samedi saint 432. Il est inscrit au calendrier de marbre, le 3 avril, et sa fête fut célébrée durant tout le moyen âge au début d'avril. Un de ses successeurs, S. Jean IV († 849), a fait l'objet, au XIII^e siècle, d'une biographie peu scrupuleuse (*BHL*. 4417), où lui est appliqué un passage de la lettre d'Uranius sur la mort de S. Paulin de Nole (*BHL*. 6558) qui concernait Jean I^{er}. De cette confusion est née, dans le martyrologe romain et dans le bréviaire moderne, l'erreur que Mgr M. dénonce avec beaucoup de pertinence : la commémoration au 22 juin, date de S. Paulin, d'un évêque Jean de Naples, qui ne saurait être le premier du nom, mort le 2 avril, ni le quatrième, postérieur de quatre siècles au saint patron de Nole (cf. *Comm. marty. rom.*, p. 250 ; *Anal. Boll.* LIX, 19-21).

Le mémoire que Mgr M. consacre à « la Campanie et Naples dans la crise arienne » n'illustre pas seulement l'histoire des controverses théologiques et des répercussions de l'arianisme en Italie ; elle touche à l'hagiographie au moins en trois passages : à propos de l'évêque de Naples S. Maxime, mort en exil, de S. Rufinus, évêque campanien, cruellement martyrisé (cf. *Anal. Boll.* LIX, 9-11), et surtout de S. Janvier. On sait que H. Achelis et le P. Delehaye (*ibid.*, 6-9) ont proposé d'identifier le célèbre patron des Napolitains avec l'évêque Janvier de Bénévent dont la présence au concile de Sardique en 343 est bien attestée. Mgr M. rejette cette hypothèse qui ne lui paraît pas avoir pour elle plus qu'une certaine vraisemblance. Frappé par le fait que les trois documents les plus anciens qui parlent de S. Janvier : la lettre d'Uranius sur la mort de S. Paulin, le martyrologe hiéronymien et la source du *Liber pontificalis* de Naples, sans compter le calendrier lapidaire, mentionnent ou commémorent une translation de ses restes sous l'évêque Jean I^{er} (vers 410-432), il considère Janvier comme un de ces innumérables *martyres inventi*, « découverts » précisément à cette époque un peu partout dans le monde chrétien. Nous sommes assez enclin à admettre cette conjecture. Mais nous ne voyons pas bien comment elle permet de sauver ce que Mgr M. semble tenir pour historique dans les légendes postérieures : le titre d'évêque de Bénévent attribué au martyr et la date de sa

défense du pauvre Rufin, contre lequel l'irascible et vindicatif solitaire de Bethléem n'a pas su s'interdire d'abuser de sa force sans aucun ménagement. Le R. P. Murphy a prouvé qu'il possède cette indépendance de jugement, qui devrait être, par définition, monnaie courante dans la critique, mais qui ne l'est pas, remplacée qu'elle est trop souvent, en pratique, par l'habitude de s'abriter derrière un oracle à la mode ou de hurler avec les loups. Il a su se défendre aussi de l'excès contraire : sa dissertation n'a rien d'un plaidoyer en réhabilitation et moins encore du manifeste d'un redresseur de torts. Les plus fervents admirateurs de S. Jérôme, s'il en est qui le trouvent entièrement à leur goût dans tous ses dits et déportements, seraient forcés de convenir que la part lui est généreusement faite dans les nombreuses occasions où l'on peut accorder à sa passion le bénéfice des circonstances atténuantes. Le P. M. s'est loyalement tenu en garde contre toute précipitation dans ses jugements. Il ne s'avance que reparable d'autorités et de références qu'il recueille avec une application infatigable. Il y a des traces d'inexpérience dans ces laborieuses recherches ; mais le souci d'impartialité y est poussé jusqu'au scrupule. Plutôt que de se prononcer à la légère, il pèse le pour et le contre avec une circonspection qui, sur le point de conclure, se laisse replonger dans la perplexité, par une dernière oscillation de sa balance.

Le point faible de cette méthode, c'est que la question n'est pas de celles qui se puissent résoudre en essayant des combinaisons harmonistiques entre les hypothèses et les conclusions prématurées qui se sont entrechoquées autour de Rufin et de son œuvre. Ne médions pas de la bibliographie ; mais quand elle a terminé son utile besogne, elle cède la place à une critique armée pour faire résolument la part du feu dans le fatras qui se trouve ainsi amoncelé. Il ne semble pas que le R. P. M. ait eu égard à la nécessité de ce discernement. P. 30, note 9, il écrit que, sur les origines du monachisme, le meilleur aperçu sommaire est celui du regretté P. de Labriolle, paru au t. III de la très utile *Histoire de l'Église* de Fliche et Martin (Paris, 1936), p. 299-364. Respect à la mémoire de ce noble esprit, dont le talent séduisant s'ébattait avec ses souvenirs de la veille, devant un horizon familier, où il ne se doutait pas qu'un magicien avait passé à son insu entre le soir et le matin (voir *Le Muséon*, t. LIX, 1946, p. 26-27). Dans la même note, le P. M. semble vouloir se porter au secours du volume de K. Heussi, *Der Ursprung des Mönchtums* (Tubingue, 1936), tombé aux mains de M. le Prof. Lefort (*Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXIII, 1937, p. 341-348). Ceci explique cela, et il serait désobligeant d'insister. Mais si l'on songe que tout l'entourage de Rufin et Rufin lui-même appartiennent indissociablement, comme personnages ou comme témoins, au monde monastique oriental du IV^e siècle, on est bien forcé de constater que quelque chose a manqué à l'étude critique des sources dont le P. M. était tributaire.

Cette lacune se trahit par des conséquences parfois insidieuses. Exemple : p. 48, note 80, il est fait état d'une observation de Tillemont. Rufin ne peut avoir été l'un des sept pèlerins qui passèrent trois jours auprès, de S. Jean

car elle met en doute sa probité encore plus gravement que la source de ses informations.

Couvert par l'autorité de Dom Butler, le P. M. restait cependant libre de se référer à ce narrateur peu scrupuleux pour avancer que Rufin doit avoir été ordonné prêtre à Jérusalem et, selon toute apparence, par l'archevêque Jean (p. 55-56). Mais quand on cite Pallade, la prudence commande de prendre son témoignage avec toutes les implications dont il est inséparable. La lettre de S. Épiphane où il est mis en cause ne nous est parvenue que dans une traduction de S. Jérôme : ce qui rend nécessaire d'y regarder de près. S. Épiphane est censé y faire l'historique de ses démêlés avec Jean de Jérusalem, en s'y donnant le beau rôle autant que le permettait sa mauvaise cause. L'évêque de Salamine était venu en 394 faire une tournée d'inspection dans la Ville Sainte et aux environs, pour y mettre ordre à un état de choses sur lequel il était renseigné par un de ses émissaires, un moine nommé Aterbius, qu'il avait envoyé en éclaireur l'année précédente. Cet inquisiteur sans mandat se présenta à Bethléem au monastère de Jérôme, et entreprit de le purger de toute complaisance pour l'origénisme. Jérôme, peu soucieux de se compromettre pour Origène, dont au fond de l'âme il ne pouvait se défendre d'admirer le génie, parut entrer dans les vues du fanatique illettré qui venait lui faire la leçon. Mais Rufin le prit de plus haut avec cet importun et l'éconduisit vertement. Jusqu'à ce moment la bonne entente n'avait pas été troublée entre le Mont des Oliviers et le monastère de Bethléem. Elle ne le fut pas davantage l'année suivante, au moins dans le principe, quand Épiphane survint en personne pour aviser sur place au salut de l'orthodoxie menacée. Mais la paix ne pouvait durer longtemps autour de ce saint homme. L'assentiment enthousiaste que son intolérance rencontrait chez le vulgaire l'entretenait dans l'idée que Dieu l'avait investi d'un pouvoir spécial pour exterminer les hérésies. En vertu de cette mission providentielle, il se croyait qualifié pour parler et agir en maître même dans un diocèse étranger. L'archevêque usa d'abord de patience. Enhardi, semble-t-il, par cette impunité, Épiphane en vint à ordonner diacre, et ensuite prêtre, Paulinien, le frère de Jérôme, dans le dessein avoué de pourvoir au ministère sacerdotal auprès de la communauté de Bethléem, sans faire acte de soumission à l'autorité de l'ordinaire. Cette fois, la mesure était comble : elle l'était avec préméditation et scandale, et un ensemble de circonstances aggravantes qui rendaient la rupture inévitable entre l'archevêque Jean et les insoumis de Bethléem. Dans ce conflit, les préférences personnelles de Rufin étaient d'accord avec le respect dû à l'autorité légitime. *Inde prima mali labes*. Nous n'avons pas à reprendre le détail de cette lamentable querelle ; il sera temps d'y revenir quand on sera mieux d'accord pour traiter certains documents regardés comme décisifs avec la mesure de liberté à laquelle ils nous obligent.

Le bon S. Épiphane finit par comprendre qu'il n'arriverait pas à imposer ses volontés de haute lutte. Il repartit pour son île, suivi par Paulinien devenu un personnage encombrant. De là il écrivit à Jean de Jérusalem une longue lettre où la sincérité laisse beaucoup à désirer. L'archevêque y est mis en posture d'accusé pour n'avoir pas reçu de meilleure grâce et avec reconnaissance les bons offices qu'on avait daigné lui rendre. On ne lui doit de réparation sur aucun point. C'est à lui de faire amende honorable, pour son origénisme qui justifie toutes les sévérités. Cette épître combla de joie et de pieuse consolation

les faits qu'elle relate y concordent de point en point avec la narration oratoire du *contra Iohannem Hierosolymitanum*. Dans la lettre telle que nous la lisons, Rufin est par deux fois qualifié de « prêtre » (§ 2: *presbyter Rufinus*; § 6: *Rufinum presbyterum*). Peut-être est-il permis de ne pas trouver tout à fait naturel qu'Épiphane n'ait pas tiré de ce titre un sujet de reproche à l'adresse de l'archevêque Jean. Accusé d'avoir célébré une ordination en dehors des règles canoniques, il avait beau jeu de riposter que cette incorrection était moins grave que la faute d'avoir élevé à la prêtrise un hérétique avéré. En fait, on serait assez porté à croire que l'ordination de Rufin fut une marque de confiance répondant à la fidélité courageuse dont il avait fait preuve en prenant parti, à ses risques et périls, contre l'usurpation de pouvoirs de S. Épiphane dans l'affaire de Paulinien. En lui donnant par prolepse, pour mieux l'identifier, un titre qu'il ne possédait pas encore à la date exacte des faits, Jérôme croyait peut-être rester dans les limites de la liberté permise à un traducteur. Mais laissons ces pointilles. Elles ne pourraient nous conduire à une conclusion utile qu'au prix d'une discussion laborieuse, qui s'accrocherait inévitablement à cette irritante question Pallade, sur laquelle nous craignons fort de ne pas arriver à nous entendre avec le P. M. Là gît probablement la cause dernière d'un certain flottement dans la chronologie et l'enchaînement des faits dont il vient d'être question (ordination de Paulinien vers 394, p. 233; vers 395, p. 71, date qui rejette la lettre à Pammachius au delà de l'extrême limite possible).

Mais nous ne pouvons pas prendre congé du P. M. sur une aussi mince chicane. Son livre montre aux jeunes travailleurs une direction nouvelle. Il serait regrettable d'en amoindrir l'effet par des critiques trop appuyées. Le P. M. n'est ni le seul ni le premier qui ait osé élever la voix en faveur de ce malchanceux Rufin. Mais il a montré plus résolument et avec une plus louable application que ses devanciers, que la justice n'est pas seule intéressée à réagir contre le décri où l'on a laissé tomber ses ouvrages par une sorte de crainte pusillanime de rompre en visière à certains virtuoses de l'invective. Il est de mauvais exemple de continuer à traiter son nom comme une enseigne compromettante derrière laquelle il est mal porté de se ranger. Ceux qui se croient plus sûrs d'être dans le vrai en prenant parti contre lui à l'aveuglette, par simple esprit d'imitation, n'auraient qu'à ouvrir les yeux pour constater que cette prévention a conduit d'éminents critiques à des erreurs de méthode indéfendables (par ex., *Anal. Boll. L*, 34, note 3).

Serait-il donc si difficile de faire le compte de tout ce qu'aurait perdu notre connaissance de l'antiquité chrétienne, si les ennemis de Rufin avaient réussi à le réduire au silence? Le vieil érudit, à qui sa conscience permettait d'écrire: *magistros meos nec accuso nec muto*, s'est rendu ce jour-là un témoignage par lequel il s'est redressé très haut au-dessus de tous ses insulteurs et pour lequel sa mémoire mériterait de demeurer vivace dans les écoles. Nous tous qui avons profité de son modeste labeur, nous ne pouvons, sans ingratitude, oublier le dévouement avec lequel il l'a poursuivi, jusqu'à la fin,

siècles après leur apparition en Irlande, des pièces de même inspiration et d'une perfection équivalente. Amoureusement, à longueur d'années, poussant parfois le souci jusqu'à reprendre le schème de rimes internes de l'original, R. F. avait ainsi mis en anglais de petits bijoux qui demanderaient, pour être tournés en français, un Théodore de Banville.

Les titres des chapitres ne laissent qu'entrevoir la richesse du contenu : Fondation de la tradition irlandaise, Exilés et ermites, Essor de l'ordre bardique, Héritage des bardes, Irlande et Europe médiévale, Poèmes d'amour, Fin de la tradition. A chaque pas, ce sont des observations neuves, qui illuminent et expliquent des aspects entiers de cette littérature millénaire. L'érudition proprement dite, pour laquelle la place a manqué nécessairement ici, devra se satisfaire de l'ouvrage de J. F. Kenney (hélas ! inachevé aussi) et de ceux de Rudolf Thurneysen, de Charles Plummer, de leurs émules et de leurs

INCOMPARABLES

Il convient de marquer dans ce Bulletin quelques endroits où la connaissance de l'hagiographie irlandaise et l'histoire du sentiment religieux pourront profiter particulièrement des recherches de l'auteur. Ainsi met-il en valeur le travail historique accompli, dès le ^{vi}^e et le ^{vii}^e siècle, à Bangor et dans les établissements monastiques qui en subirent l'influence, au sud du comté d'Antrim comme dans la région voisine du comté de Down (pp. 1, 13-14). Ces remarques rejoignent celles auxquelles ont donné lieu récemment ici même des considérations, bien différentes, de comput ecclésiastique (*Anal. Boll.* LXIV, 215-244). De Bangor, fondé par S. Comgall en 555, sort sans doute la plus ancienne chronique irlandaise. On l'a attribuée, non sans de solides raisons, à Sillán Moccu Mín, abbé du lieu, qui s'intéressait au comput (*Anal. Boll.*, l. c.). R. F. ferait honneur de ces deux ouvrages à l'école monastique de Crannach Dúin Lethglaisse, plutôt qu'à Sillán en personne. Il conjecture encore plausiblement que le Voyage de Bran, le plus vieux des récits dont descend la *Navigatio Brendani* (*BHL.* 1436-1440), proviendrait de Bangor également (p. 16). C'est de là aussi ou des environs que Colum Cille et Colomban, deux des plus grands missionnaires irlandais, prirent leur essor. La tradition ascétique de ces monastères insistait particulièrement sur l'abnégation totale qu'imposait la *peregrinatio pro Christo*. Ce serait pourtant une erreur de croire qu'il fût pour cela nécessaire de quitter l'Irlande. Cette remarque, que nul n'avait faite encore, aidera considérablement à la critique interne des anciennes Vies de saints : un des caractères les plus frappants de ces pieux personnages est leur incapacité à se fixer. Il est devenu de mode, chez certains historiens de la spiritualité, d'en sourire et de la traiter irrespectueusement d'humeur instable. Ce trait n'est pas spécifiquement propre à l'Irlande. Il est très anciennement signalé chez beaucoup d'Orientaux (*Anal. Boll.* XXXIII, 239 ; XLIX, 224). Mais des textes comme la vieille homélie irlandaise de Cambrai (fin du ^{vii}^e ou début du ^{viii}^e siècle ; éd. STOKES et STRACHAN, *Thesaurus Palaeohibernicus*, t. II, p. 244-247) ou le prologue de la Vie irlandaise de Colum Cille, sur ces mots : *Exi de terra tua et de domo patris tui*, joints à la connaissance des mœurs de l'époque, montrent assez qu'il s'agit d'un douloureux et périlleux renonce-

phique laisserait quelque hésitation, elle aide beaucoup à fixer la provenance des manuscrits. L'exilé volontaire qui transcrivit de sa main les poèmes, en partie hagiographiques, du codex de Saint-Paul de Carinthie, restera sans doute anonyme. En quelques pages remarquables (p. 28-40), R. F. tente de soulever le voile qui le recouvre. Il montre que ce fut sans doute un Irlandais du Leinster, peut-être de Kildare, appartenant au groupe de Sedulius de Liège. Ce dernier fit probablement partie de l'ambassade envoyée par le roi d'Irlande à Charles le Chauve, après la victoire des Irlandais du sud sur les Normands à Scath Nechtáin, en Leinster (848). La comparaison des cinq manuscrits qui proviennent de Sedulius et de ses amis, ainsi que l'a prouvé Ludwig Traube, fait découvrir dans les notes marginales la dévotion toute spéciale de ces exilés à S^{te} Brigide de Kildare. Le scribe du Priscien de Saint-Gall l'invoque jusqu'à 17 fois, le *Bernensis* cite des paroles qui lui sont attribuées, le *Boernerianus*, maintenant à Dresde, écrit de la main de Sedulius, renferme un petit poème qui se rattache à un incident relaté dans la biographie de l'abbesse. Sedulius et ses amis venaient certainement du Leinster. Ils y ont sans doute reçu leur éducation à Kildare. Ces considérations conduisent à supposer que le copiste du manuscrit de Saint-Paul de Carinthie se rattachait au même groupe.

Cenn Faelad, le poète représenté par la plus ancienne citation dans les Annales, est aussi l'un des premiers qu'elles qualifient de *sapiens*, terme technique signifiant le chef d'une école monastique. C'est à partir de cette époque (seconde moitié du VII^e siècle) que les Annales relèvent la mort de *sapientes*. Avant 700, celles d'Ulster mentionnent ainsi l'obit de Cummine Fota, évêque de Clonfert (fêté le 12 novembre), dont le maître fut ce Colmán Moccu Chluasaig († 662) à qui est attribuée l'une des plus anciennes hymnes en irlandais ; celui de Sarán Úa Critáin de Tisaran (fêté le 20 janvier, † 662), d'Ailerán de Clonard (fêté le 29 décembre, † 665), de Lochéne, abbé de Kildare († 696). Tous sont qualifiés de *sapientes*. Tels sont les débuts d'une institution qui coïncide avec l'éducation chez les Irlandais d'Aldfrid, fils d'Osuin, roi de Northumbrie à partir de 671, ainsi que le rapporte Bède. Ce prince des Angles porte en irlandais un nom resté jusqu'ici obscur, Fland Fína. R. F. en fournit le sens véritable : Fína, sa mère, était cousine de Cenn Faelad, le *sapiens* (p. 12-13).

L'auteur remarque excellemment (p. 47) que le vers de la meilleure période, grâce à la rigueur des formes, a longtemps résisté aux tendances exubérantes qui se manifestaient dans la prose et que celles-ci n'ont pénétré dans les vers qu'après l'abandon des mètres stricts pour une poésie plus facile et plus populaire : critère nouveau qui permettra de dater des pièces refaites ou composites. La littérature religieuse du VIII^e et du IX^e siècle, surtout dans les Vies de saints, révèle qu'à cette époque, la dernière de l'ancienne Église irlandaise, une réforme s'affirme. Celle-ci s'attache d'abord à renforcer l'ascétisme caractéristique de la piété nationale (p. 41). C'est au même moment que prend forme, dans son ensemble, la littérature irlandaise, telle du moins qu'elle est parvenue jusqu'à nous, reflet de cette vie nouvelle. La langue cesse d'être décorative et cérémonielle. Elle atteint une simplicité intense. Ainsi le critique explique-t-il l'apparition de la poésie personnelle, religieuse et séculière, y compris ce que l'anglais appelle, d'un mot plutôt malheureux, *nature poetry*. Nul mieux que R. F. n'a mis en lumière le caractère de la *Vision de Mac Conglinne* (p. 76-77), biographie d'un *scholaris vagans* imaginaire, caricature et parodie des Vies de saints,

aussi bien que des écrits séculiers en vers et en prose. Mais de quelle prodigieuse érudition devrait s'armer l'éditeur de ce long texte où chaque phrase est une allusion ou une adaptation !

Le vrai moyen âge, en Irlande, s'étend du ^{xii}^e au ^{xvii}^e siècle. Un chapitre y est consacré (p. 107-141). C'est la période dont le moins de textes ont été publiés. Il fallait, pour en traiter convenablement, la connaissance directe des manuscrits acquise par l'auteur au cours de ses patientes recherches. Relevons, comme touchant notre sujet, la comparaison qu'il établit (p. 117-120) entre les faits de la vie de S. Louis de Toulouse et un poème très personnel de Tadg Camchosach Úa Dálaig (fin du ^{xiv}^e siècle). R. F. croit voir ici l'emploi de quelque collection d'*exempla*. Il aurait dû noter plutôt l'existence de la Vie du saint dans les collections hagiographiques irlandaises (*Anal. Boll.* XLVI, 344-354). De sérieux progrès sont à espérer, en suivant la voie frayée ici, par le groupement des manuscrits, par l'examen de leur origine, de leur date, de leur contenu. L'hagiographie du bas moyen âge ne sera pas seule à en profiter, mais aussi l'histoire des collections plus anciennes de Vies de saints. Ainsi, le manuscrit F. 5. 3 (dont la description, *Anal. Boll.* XLVI, 106-107, a échappé à R. F., p. 122) donne à certains textes hagiographiques latins une forme tout à fait particulière, que l'on retrouve précisément chez les auteurs irlandais du moyen âge finissant. Les pages consacrées à la littérature religieuse du ^{xv}^e siècle, si négligée jusqu'ici, sont excellentes (p. 125-135), mais nous eussions voulu voir mentionner aussi, à propos du *Liber Flavus Fergusiorum* (p. 123, note 1), la description de M^{lle} K. Mulchrone dans le Catalogue des manuscrits irlandais de l'Académie Royale de Dublin, sous le n° 476.

Au terme de son ouvrage, l'auteur remarque que l'entreprise des Franciscains irlandais de Louvain, dont les seuls ouvrages publiés furent la *Trias Thaumaturga* et un volume des *Acta Sanctorum Hiberniae*, édités par Colgan, dut peut-être son inspiration à Bollandus. Un critique plus acrimonieux que bien informé a voulu lui chercher noise sur ce point. Il n'est guère facile de prendre R. F. en défaut. L'éloge qu'il adresse à celui dont notre œuvre porte le nom semble parfaitement mérité. Depuis le premier prospectus de Rosweyde, c'est-à-dire dès 1607, le monde savant était averti de l'intention de publier les *Acta Sanctorum quotquot toto orbe coluntur*, dont les deux tomes de Janvier parurent en 1643, tandis que ceux de Colgan ne devaient voir le jour qu'en 1647 et 1645 respectivement. Bollandus était d'ailleurs en correspondance avec les Franciscains irlandais et les remercie (*Act. SS.*, Ian. t. I, p. XLII, col. 1; cf. ci-dessous, p. 351-353). — Une légère contradiction a échappé : la phrase « The literary families first appear in the Annals about 1200 » (p. 89-90) ne s'accorde pas avec le développement qui suit, où nous voyons ces familles actives dès avant le milieu du ^{xiii}^e siècle (p. 94).

P. G.

Carl SELMER. *The Irish St. Brendan Legend in Lower Germany and on the Baltic Coast*. Dans *Traditio*, t. IV (New York, 1946), p. 408-413.

L'auteur de cette note prépare de longue main l'édition critique de la *Navigatio Brendani* (BHL. 1436-1440). Ses recherches sur la tradition manuscrite le conduisent à suggérer que cette pièce célèbre

serait l'œuvre d'un évêque breton (de Grande-Bretagne ou plus probablement d'Armorique), en rapport avec la cour des empereurs allemands au x^e siècle. De là l'intérêt particulier qu'il porte aux traces de la légende en pays germanique. Il a publié déjà, dans le *Journal of the American Irish Historical Society* (t. XXXII, 1941, p. 161-169), un article intitulé: *The St. Brendan Legend in Old German Literature*. Il en relève maintenant les vestiges dans la Prusse propre, le Mecklembourg et la Poméranie occidentale. Un calendrier de Lubeck, du xv^e siècle, mentionne S. Brendan au 17 mai (au lieu du 16, date habituelle, occupée par la fête générale des reliques et patrons de la ville). C'était une fête populaire, celle de la confrérie des forgerons. Parfois, empêchée par le temps pascal (et non par la semaine de Pâques, comme M. S. l'écrit distraitemment), elle était remise au 29 décembre, et, si la fête annuelle des gildes tombait à cette dernière date, on célébrait S. Brendan après l'octave de la Pentecôte. On voit par là combien cette célébration était tenue pour indispensable. Le patronage des forgerons, unique au moyen âge pour S. Brendan, à ce qu'il semble, pourrait provenir d'une étymologie rattachant son nom, sous la forme *Brandan*, *Brandanus*, la seule qui se rencontre dans la région, à l'idée d'un gardien du feu. Boulangers et brasseurs se réclamaient aussi de lui (et sans doute pour la même raison, car ce sont métiers où l'on cuit), d'après un document mecklembourgeois de 1516. De même, à Wittstock, après un incendie désastreux, en 1495, les bourgeois firent vœu de célébrer la Saint-Brendan chaque année, le 29 décembre. Détail à ajouter: on retrouve S. Brendan (*Brandarus*, *Brandaris*, *Brandulphus*, *Brandaan*, *Brendaan*, *Brandt*) comme protecteur contre l'incendie en Flandre et notamment à Bruges, port en relation étroite avec les villes hanséatiques (A. MAERTENS, *Onze Lieve Vrouw van de Potterie*, Bruges, [1937], p. 128-132). M. S. recueille encore maintes traces de culte, qui ne se prêtent pas à la détermination d'autres dates de fête. Il conclut par un relevé des écrits concernant le saint dans les manuscrits et les plus anciens imprimés du Plattdeutschland, du xii^e au xvi^e siècle. P. G.

J. B. L. TOLHURST. *St. Kyneburga of Gloucester*. Dans *Pax*, Prinknash, Summer, 1943, p. 85-87.

En 1869, W. H. Hart publia à Londres un petit volume, *Lectonarium Sanctae Mariae Virginis, Sancti Thomae Cantuariensis, Sancti Augustini, Sanctae Kyneburgae Gloucestriensis, et Sancti Kenani de Hibernia*, curiosité typographique imprimée en caractères gothiques et à l'encre verte. Le texte en était emprunté au manuscrit Lansdowne 387, du xv^e siècle, au British Museum, et, à propos des leçons sur S. Cíanán de Daimliac, nous avons fait remarquer déjà (*Anal. Boll.* XLVIII, 365-366) les liens établis autrefois entre le prieuré des Augustins de Lanthony, près de Gloucester, et la *cella* qu'ils possédaient à Daimliac, en Irlande. M. Tolhurst, dont on sait la compétence en matière de bréviaires médiévaux anglais, ajoute

saluer ici la mémoire, — d'anciennes et précieuses collaborations lui demeurent fidèles notamment celle du chanoine Médard Barth, et quelques activités plus jeunes soutiendront en outre l'entreprise. Celle-ci pourra compter désormais sur le labeur dévoué de l'abbé André-Marcel Burg, conservateur au Musée d'Haguenaue, qui vient de témoigner d'un diligent esprit d'initiative en publiant à la fois un ouvrage de large synthèse sur l'histoire ecclésiastique de l'Alsace et, dans le cadre des *Archives* de la Société, une substantielle étude critique sur la légende de S^{te} Hune.

Comme les seize volumes précédemment parus de l'*Archiv für elsässische Kirchengeschichte* (1926-1943), dont nous avons régulièrement rendu compte, du moins jusqu'au début des hostilités (voir *Anal. Boll.* LIX, 329), le tome I^{er} de la nouvelle série, qui demeure bilingue, renferme de nombreuses contributions hagiographiques.

En tête, on trouve une dissertation historique et théologique du chanoine Georges Fritz sur S. Amand, premier évêque de Strasbourg, et les controverses trinitaires au deuxième quart du IV^e siècle (p. 1-19). Le point de départ de cette étude est l'examen critique de la 5^e leçon qu'on lit au Propre diocésain, le 26 octobre. Dans ce passage de l'office, il est relaté qu'Euphratas, qualifié d'évêque arien, fut condamné par S. Amand et treize autres évêques réunis à Cologne en 346, et que, l'année suivante, le même S. Amand souscrivit aux canons de Sardique. M. F. discute les termes de cet énoncé ; il précise notamment le véritable caractère des erreurs, proprement photiniennes, d'Euphratas, et indique la vraie date du concile de Sardique, lequel fut tenu non en 347 mais en 343. Un *Ἀμάντος* figure parmi les évêques de Gaule qui approuvèrent après coup les décisions du concile. Sous la forme *Amandus Argentoratensium*, on le retrouve dans la liste des évêques présents à Cologne. Tout en inclinant à accepter le témoignage de la Vie ancienne de S. Maximin de Trèves sur ce synode, l'auteur ne se prononce pas avec certitude quant à l'authenticité des actes conciliaires tels que nous les possédons. L'opinion favorable semble, de nos jours, gagner du terrain. Voir le dernier ouvrage du chanoine Pflieger, *Kirchengeschichte der Stadt Strassburg im Mittelalter* (Colmar, 1941), p. 10. Mais cette question pourra-t-elle jamais être éclaircie ?

La part de M. Barth comprend d'abord un article sur S. Fridolin et sa mission en Alsace (p. 21-26) et, en outre, plusieurs courtes notes dispersées dans le volume. Fridolin, qui passe, à tort sans doute, pour un Irlandais, doit avoir pénétré en Allemagne un peu plus tard que ne veut le faire croire Balthar, son biographe ; non sous Clovis, écrit M. B., peut-être sous Clovis II. Venant de Poitiers, il propagea sur son chemin le culte de S. Hilaire. Dom Gougaud a étudié naguère la fondation d'Eller (*Hellera*) sur la Moselle (*Revue d'hist. ecclésiastique*, t. XXIX, 1933, p. 634). M. B., à son tour, estime vraisemblable un second patronage à Dillersmünster (*Illerici monasterium*, aujourd'hui Reinhardsmünster), qui remonterait à S. Fridolin, et il disserte sur l'évolution du toponyme. De plus, il admettrait, d'après le témoignage de Balthar, la fondation d'une église Saint-Hilaire à Strasbourg. Toutefois, comme il n'existe en dehors du récit d'un hagiographe aussi peu sûr et qui écrivait au X^e siècle, aucune trace de ce lieu de culte, le chanoine Pflieger s'est prononcé catégoriquement

bourg, près de laquelle s'élevait jadis la léproserie et dont l'emplacement est occupé de nos jours par le cimetière Sainte-Hélène. A la fin du recueil, parmi les *Mélanges*, une note iconographique de M. Robert Will présente un bien curieux spécimen de folklore religieux. Elle s'intitule : *A propos d'un tableau disparu à la cathédrale de Strasbourg représentant la mort légendaire de l'évêque Widerold* (p. 310-315). L'auteur analyse un ancien croquis retrouvé de cette peinture du xv^e siècle, où l'on voyait l'évêque Widerold, assis, les mains jointes, dans une barque au milieu du Rhin et attaqué par une multitude de souris. Les petits rongeurs escaladent la coque et montent le long des vêtements du pontife, pour le punir, disait-on, d'avoir violé le tombeau de S^{te} Attale. Auprès de lui, à la proue, se trouve S^{te} Gertrude, avec une quenouille, comme sur le frontispice du *Gertrudenchuch* paru à Cologne en 1506. Il s'agit là d'une sorte de tableau funéraire avec épitaphe et portant la mention : *orate pro eo*.

A ce copieux inventaire du tome I^{er} des *Archives*, nous joignons volontiers l'annonce d'un livre récent de M. Burg, où revit presque tout entière l'histoire de l'Eglise d'Alsace, depuis l'époque romaine jusqu'en 1870. Précédé d'une lettre de Mgr Weber, évêque de Strasbourg, cet ouvrage est avant tout un exposé didactique, soulignant les facteurs spirituels de l'évolution historique et s'adressant, dans l'intention de l'auteur, à ceux qui ambitionnent d'instruire et de guider le peuple chrétien. Si donc il ne prétend pas à être l'histoire érudite, complète et de première main que d'aucuns attendaient (voir le compte rendu très fouillé de M. Barth, dans le recueil analysé ci-dessus), il se montre néanmoins bien documenté et l'emporte, malgré certaines insuffisances, sur de nombreux essais de synthèse antérieurs. Nous espérons que l'auteur aura bientôt l'occasion de préparer une nouvelle édition, revue, de son ouvrage et qu'il dépassera, cette fois, la date fatidique de 1870.

Le style est vivant et cherche partout le contact avec le lecteur ; seules, quelques défaillances dans l'usage de la langue demanderaient à être corrigées. On a reproché à l'auteur de n'avoir pas suffisamment délimité, au cours de son étude, l'aire géographique qu'elle embrasse, et les cartes insérées dans le texte auraient pu être meilleures. La bibliographie, bien qu'abondante — trop abondante parfois, faute d'un tri suffisant — présente aussi des lacunes. Ainsi, on s'étonne de ne pas y voir figurer le tome III de la *Germania pontificia*, publié en 1935 par A. Brackmann dans la collection des *Regesta pontificum Romanorum* de P. F. Kehr ; ce volume comprend, en effet, le diocèse de Strasbourg (voir *Anal. Boll.* LIV, 212-214). Enfin, dans l'élaboration d'une matière aussi riche, certaines déficiences s'expliquent, là surtout où les renseignements n'ont pas été puisés à la source première. Parfois, croyons-nous, c'est l'expression qui a trahi la pensée. A titre d'exemple, nous relevons, p. 66, un trait qui risque d'abuser le public peu initié. Il porte précisément sur un point fort peu connu, qui avait retenu notre attention : « Vers la même époque, en 878, lisons-nous, vécut à Strasbourg le reclus Gebehard possédant le don de prophétie. Ce genre de moines importés d'Orient, menaient une vie d'ermite en pleine ville ; ils se faisaient murir dans une cellule adossée à une église... » Gebehard, un moine oriental ? D'après ce passage, on pourrait le croire, d'autant plus

doute, récupéré avec les années un usage suffisant de ses yeux. Dans le portrait physique que l'hagiographe a tracé de son héros devenu un vieillard, il ne manque pas de nous déclarer qu'à l'âge de quatre-vingts ans, il avait en somme bon pied, bon œil : *nulla gravidine piger, nulla etate serus, nulla cecitate offensus*, ... (c. 21, éd. LEVISON, p. 38). Nous ne saurions, avec M. P., justifier cette dernière expression par quelque tardif miracle dont S. Pardoux aurait bénéficié, déjà sur le bord de la tombe.

M. C.

Marcel AUBERT. *L'architecture cistercienne en France*. Paris, Éditions d'art et d'histoire, 1943, 2 vol. grand in-4°, 386, 272 pp., 559 illustrations.

Anne-Marie ARMAND. *Saint Bernard et la cathédrale gothique*. Paris, Jouve, 1943, in-4°, 16 pp.

Id. *Saint Bernard et le renouveau de l'iconographie au XII^e siècle*.

Ibid., 1944, in-4°, 107 pp.

Id. *Les Cisterciens et le renouveau des techniques*. Ibid., 1947, in-4°, 32 pp.

Nous nous excusons de présenter si tardivement à nos lecteurs le bel ouvrage de M. M. Aubert, qui, paru en 1943, en est déjà à la seconde édition. C'est dès sa sortie de l'École des Chartes que le savant professeur a commencé ses recherches sur l'architecture cistercienne. Secondé par la marquise de Maillé, il a réuni une information extrêmement riche ; d'un bout à l'autre de ces deux in-quarto, on se rend compte que les vestiges archéologiques éclairent le document et vice versa. Après avoir, dans l'introduction, rappelé les origines de l'Ordre, son organisation et la vie des moines, l'auteur énumère les premières fondations. Il décrit ensuite méthodiquement les parties des bâtiments. Tout le cadre de la vie cistercienne est ressuscité sous nos yeux : cloîtres, bibliothèques, sacristies, salles capitulaires, parloirs, dortoirs, réfectoires, chaufferies, cuisines, infirmeries, hôtelleries, jusqu'au colombier. Un bref chapitre est réservé aux couvents de femmes. Un index des noms de lieux et de personnes, dressé par M^{lle} G. Thibout, transforme ces deux volumes en un répertoire commode. Nous regrettons de ne pas trouver une carte où seraient relevées toutes les abbayes cisterciennes de France, ainsi qu'une liste chronologique des fondations anciennes.

Élève de l'École du Louvre, M^{lle} Armand a consacré sa thèse à l'influence de S. Bernard sur l'évolution des thèmes iconographiques. De ce travail, elle n'a publié que les extraits que nous venons de mentionner. Les titres sont, comme on le voit, pleins de promesse. Mais à la lecture on se demande si l'essentiel du sujet, c'est-à-dire le rôle qu'aurait joué S. Bernard, est nettement dégagé. Les passages réunis ici sont loin d'emporter la conviction et on a un peu l'impression que l'auteur a été victime d'un mirage. Par exemple, p. 62-63 du mémoire principal, le deuxième sermon *De dedicatione ecclesiae* (P. L., t.

Le premier (t. IX, p. 192) se lit en post-scriptum au bas d'une lettre de Pierre Wadding, S. J. (12 septembre 1631), alors doyen de la faculté de théologie de Prague, à son cousin Luc Wadding, l'historiographe franciscain : « Father Joannes Bollandus would faine be acquainted with Your Paternitie. I commend him unto you. He is at Antwerp, and writeth the lifes of Saints. » Ainsi débuta, un an à peine après l'arrivée de Bollandus à Anvers, une collaboration avec les hagiographes franciscains irlandais, dont la première moitié des *Acta Sanctorum* portera la marque, soit à travers les livres de Jean Colgan, soit directement. Trois ans plus tard (26 juillet 1634), Bollandus s'adresse au P. Hugues Ward, le maître de Colgan, résidant alors à Louvain, pour lui demander, de la part du P. Pierre-François Chifflet, quelques lumières sur un point de chronologie qui occupera, trois siècles plus tard, ses lointains successeurs (t. XII, p. 188-189). Les écrits de S. Colomban sont-ils encore à Louvain? Le P. Chifflet voudrait obtenir copie de ce qui concerne le cycle pascal de 84 ans. Bollandus ajoute quelques réflexions qui montrent dès lors chez lui une connaissance fort détaillée de l'hagiographie irlandaise. Il regrette qu'aucune Vie de S. Adamnán ne subsiste. La réponse de Ward ne paraît pas avoir été conservée. Elle aurait pu sans doute signaler déjà la Vie irlandaise de S. Adamnán transcrite pour Ward par Michel O'Clery le 6 mai 1628 (Bruxelles, Bibliothèque royale, manuscrit 4190-4200, fol. 29-33), texte tardif et sans valeur ; mais aucune Vie latine n'a été retrouvée. Chifflet s'était enquis aussi à plusieurs reprises d'un S. Anatole, *Scotus*, vénéré en Bourgogne. Bollandus ne sait rien de lui, en 1634, et transmet la question au P. Ward. Au tome 1^{er} des *Acta Sanctorum* de février, p. 355-360, il insérera un excellent commentaire sur cet évêque et son culte à Salins, en Franche-Comté, avec deux petits textes communiqués par Chifflet, dont le premier est *BHL* 422. Le savant jésuite franc-comtois avait-il rencontré le nom du saint dans la *Vesontio* de son frère Jean-Jacques (1618, t. II, p. 192-193) et, dans ce contexte où il n'est question que de comput, faut-il supposer qu'il aurait songé un instant à voir en lui l'auteur véritable du *Liber de ratione paschali* attribué par les Irlandais à un certain Anatole? En réalité, l'écrit pseudépigraphique cherchait sans aucun doute à passer sous le pavillon de S. Anatole de Laodicée.

Une autre lettre encore intéresse nos études (t. XII, p. 148), celle qu'adresse à Hugues Ward, le 23 août 1629, en même temps qu'une copie prise à un recueil manuscrit intitulé *Vitae Sanctorum*, un moine de Saint-Hubert (« in monasterio Andaino », qui n'est pas Andenne, mais l'ancien nom de Saint-Hubert). Le P. J. transcrit la signature comme suit : « F. Benedictus Lessine, S. Cadrois abb. » Il s'agit certainement de Dom Benoît Laurenty, dit Leschius ou de Lessive. Son prénom de baptême était Antoine. Ordonné prêtre en 1622, à l'âge de 24 ans, et successivement maître des novices et prieur (à des dates que nous n'avons pu déterminer), il fut élu abbé de Saint-Hubert en 1652, bénit en 1654, et mourut en 1662; voir Adolphe DELVAUX DE FENFE, *Les Abbés de Saint-Hubert du XIV^e au XVIII^e siècle* (Liège, sans date), p. 29-31 ; Émile TANDEL, *Les Communes luxembourgeoises*, t. V (Arlon, 1892), p. 139-140, et t. VI, 2 (Arlon, 1893), p. 983 ; A.-L.-P. DE ROBAULX DE SOUMOV, *Chronique de l'Abbaye de Saint-Hubert dite Cantatorium* (Bruxelles, 1947), p. 190. On n'aperçoit pas l'origine ou la signification des mots : « S. Cadrois abb. » Ils ne paraissent pas se rapporter à une dignité dont Benoît de Lessive eût été

Met de heiligen het jaar rond. Een boek van vele schrijvers, geredigeerd door Dom J. HUYBEN, O. S. B. †, Dom H. J. SCHEERMAN, O. S. B., Antoon COOLEN, Anton VAN DUINKERKEN. T. I-II. Hasse, Heideiland, 1948, 1949, in-4°, 440 et 432 pp., ill.

Cette galerie de portraits hagiographiques se distingue de la plupart des collections similaires tant par le large éclectisme qui a présidé au groupement des saints que par la somptuosité de la présentation. En quatre volumes d'une typographie soignée, reliés avec art et ornés de plusieurs dessins originaux, l'ouvrage complet sera un présent de choix, destiné à l'élite des familles chrétiennes. Pour écrire les notices, le regretté Dom Huyben et son comité de rédaction ont fait appel, en Hollande et en Flandre, à près d'une centaine d'historiens ou hommes de lettres.

En tête du tome I^{er}, une brève étude de M. l'abbé C. de Clercq définit le rôle du Saint Siège dans la canonisation; elle est suivie d'une double liste, fort utile, des personnages respectivement canonisés et béatifiés à Rome au cours des âges. Après quoi, s'ouvre la série des notices, limitées en général à quatre ou cinq pages et dégagées de tout appareil de notes ou de références aux sources; elles fournissent, jour après jour, suivant l'ordre du calendrier, une belle lecture religieuse et littéraire. Les saints ont été choisis dans tous les temps et dans tous les pays. Moins opportunément peut-être, il s'y mêle quelques rares personnages sur lesquels l'autorité compétente ne s'est pas encore prononcée et qui, par conséquent, n'ont pas de jour consacré officiellement à leur mémoire. A côté des gloires de l'Église universelle, il nous plaît de saluer particulièrement les saints régionaux ou locaux moins connus. Ainsi, la B^{se} Ivette de Huy, S. Gerlac, l'ermite de Fauquemont, S. Poppon de Stavelot, le B. Jean, évêque de Thérouanne, le B. Hugues de Fosses, S. Angilbert, abbé de Saint-Riquier, S^{te} Adelheid de Vilich, le B. Jean de Gorze, le B. Charles le Bon, comte de Flandre, le B. Frédéric de Hallum, S^{te} Catherine de Suède, le B. Dodon de Haske en Frise, la B^{se} Ide de Boulogne, la B^{se} Ide de Louvain, S. Idesbald, abbé des Dunes, S. Wolbodon, évêque de Liège, S^{te} Wiborade de Saint-Gall, S. Jean de Beverley, la B^{se} Catherine, cistercienne à Parc-lez-Louvain, S. Guibert de Gembloux, S^{te} Roseline de Villeneuve, la B^{se} Marie d'Oignies, le B. Arnoul de Villers, etc.

Ayant choisi leur sujet, la plupart des auteurs se montrent bien informés. Vu le but particulier et le caractère divers de ces pages — elles vont du récit populaire à l'exposé académique —, nous aurions mauvaise grâce à relever ici les déficiences critiques ou les menues erreurs qui s'y rencontrent. Corrigions seulement, t. II, p. 357, « Germain St. Couture » en Couture-Saint-Germain; ceci, de peur que, d'une coquille typographique on ne fasse, quelque jour, surgir un nouveau saint!

M. C.

landisten», dans la revue bi-mensuelle *Aus Archiv und Chronik, Blätter für Seckauer Diözesangeschichte*, t. I (Gratz, 1948), p. 107-113. C'est par l'intermédiaire du futur général des jésuites, le P. Pierre Beckx, que le prélat fut mis au courant des efforts tentés à Bruxelles pour renouer la tradition interrompue. Le 26 octobre 1839, il adressa aux doyens de son diocèse, aux abbayes voisines et à l'ordinariat de Brixen une circulaire où il recommandait chaleureusement l'entreprise des hagiographes et sollicitait pour eux l'envoi de livres liturgiques, de renseignements sur les cultes locaux, de listes de reliques et de tous autres documents utiles. L'appel fut entendu : une série de réponses, parvenues à l'évêché, furent transmises au P. Beckx, à Vienne, et par lui aux Bollandistes.

Dans une petite brochure, que nous nous excusons de présenter si tardivement (*Intorno alla storia di Frassinoro*. Pievepelago, 1941, 35 pp., extr. de *Lo Scoltenna*), le Préfet des Archives vaticanes, Mgr Angelo MERCATI, réfute une série d'erreurs invraisemblables accumulées naguère par un érudit local. Il s'agit notamment des reliques d'un martyr Claude rapportées d'Italie par le B. Thierry de Leernes, abbé de Saint-Hubert en Ardenne, et de la translation en France des SS. Benoît, Maur et Scolastique. Sans l'ombre d'une raison quelconque, on a voulu faire de ce S. Claude à la fois l'aïeul maternel de S. Benoît et un des Quatre couronnés ; et d'autre part, on a imaginé que le corps de S. Benoît, resté à Frassinoro, y serait vénéré sous le nom de S. Élisée abbé, tandis que Fleury aurait reçu, au lieu de S. Benoît, la dépouille de S. Maur. Une note érudite (p. 22) met en relief l'importance du texte *BHL*. 1116, dont le P. Munding a découvert dans un palimpseste de Munich un témoin du VIII^e siècle (cf. *Anal. Boll.* LIII, 206).

Dans la luxueuse collection des *Fontes Ambrosiani*, dirigée par Mgr Galbiati, Préfet de l'Ambrosienne, M^{lle} Luisa COLOMBO a entrepris de décrire *I codici liturgici della diocesi di Pavia* (Milan, U. Hoepli, 1947, in-4^e, 116 pp., 52 fac-similés). Au milieu d'antiphonaires, de graduels et d'autres livres de chœur, elle signale, on ne sait trop pourquoi, deux petits manuscrits hagiographiques : 1^o l'Aldinus 513 de la Bibliothèque universitaire, contenant une copie faite au XVI^e siècle des Passions de S. Victor, des SS. Nabor et Félix et des SS. Protas et Gervais (p. 107) ; 2^o l'unique et précieux vestige, demeuré à l'église S. Maria del Carmine, de l'ancienne bibliothèque des Carmes. Appelé par erreur « martirologio » (p. 64), ce codex du XV^e siècle contient la Passion de S. Gunifort (*BHL*. 8950), suivie de Miracles qui ont été publiés d'après ce témoin par Mgr R. Maiocchi en 1917 (cf. *Bollettino della Società Pavese di storia patria*, t. XVII, p. 119) et d'après un manuscrit du Chapitre de Novare dans les *Analecta Bollandiana*, XLIII (1925), 359-362.

Dans un récent fascicule des *Ephemerides liturgicae*, Dom Louis BROU, bénédictin de Quarr Abbey, consacre un long article au sujet suivant : *Marie « destructrice de toutes les hérésies » et la belle légende du répons « Gaude Maria Virgo »* (t. LXII, 1948, p. 321-353). De cette légende mariale il publie trois textes, le premier, tiré de la *Musica disciplina* du moine Aurélien de

Réomé (ix^e siècle), le second, provenant d'un manuscrit de Reichenau, aujourd'hui à Carlsruhe (n° 60, du xiii^e siècle), et le troisième, reproduit d'après la *Roma ex ethnica sacra* de F. Martinelli (Rome, 1653 et 1668). Les deux derniers textes sont identiques, à part quelques variantes qu'il eût bien suffi d'indiquer en note, d'autant qu'on disposait déjà de plusieurs éditions (par exemple, *Anal. Boll.* XVII, 155-157). Il est permis de regretter que l'auteur n'ait pas songé à consulter l'*Index Miraculorum B. V. M.* du P. A. Poncelet, publié en 1902 dans nos *Analecta* (XXI, 241-360). Un simple coup d'œil sur la table de ce répertoire, au mot *Responsorium* (p. 359), lui aurait révélé l'existence de toute une série de recensions, parfois fort divergentes quant au fond et quant à la forme. L'*Index* n'en signale pas moins de 17 ; celle de Martinelli est classée sous le n° 1707 (ajouter les références : *Catal. Lat. Vatic.*, p. 186, et *Anal. Boll.* XLIX, 261). Le supplément de F. Holik (Budapest, 1920) en mentionne deux autres, empruntées au *Stellarium* du franciscain Pelbart de Themesvár ; un manuscrit de la bibliothèque Alexandrine, à Rome, en contient une vingtième (cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 205, h), et il serait sans doute assez facile d'allonger encore la liste. Souhaitons que Dom Br. reprenne bientôt l'étude de cette légende, en élargissant la base de ses recherches. Les conclusions auxquelles il aboutira seront apparemment moins favorables à l'historicité foncière du récit ; loin de confirmer la date du 2 février 611 qu'on voudrait assigner au miracle (p. 328), elles ne permettront plus, croyons-nous, de douter que « la légende a été imaginée » de toutes pièces (p. 353, note).

La collection des *Patristic Studies*, publiée par l'Université catholique d'Amérique, continue à s'enrichir régulièrement d'au moins un volume chaque année. Nous ne pouvons les signaler tous, mais en voici quatre qui nous ont été envoyés par leurs auteurs, religieuses toutes les quatre. Le premier intéressera plutôt les philologues : Vol. LXVIII. Rose de Lima HENRY, *The Late Greek Optative and its Use in the Writings of Gregory Nazianzen* (Washington, The Catholic University of America Press, 1943, xix-108 pp.). Le second et le quatrième sont construits sur le même plan que les dissertations des Sœurs Keenan et Fox (cf. *Anal. Boll.* LIV, 173 ; LVII, 409) ; ce sont les Vol. LXX : M. Jamesetta KELLY, *Life and Times as Revealed in the Writings of St. Jerome Exclusive of his Letters* (1944, xvii-173 pp.), et LXXIX : Thomas Aquinas GOGGIN, *The Times of St. Gregory of Nyssa as Reflected in the Letters and the Contra Eunomium* (1947, xxiv-217 pp.). Y a-t-il une raison pour donner partout à S. Hilarion le nom d'Hilaire (Hilary) ? La règle des moines pachômiens traduite par S. Jérôme ne devrait plus être citée d'après Migne, mais dans l'édition de Dom Amand Boon (*Pachomiana latina*, Louvain, 1932). Rencontrant les passages des lettres de Grégoire de Nyse où il est question de S. Longin de Césarée, de S. Pierre de Sébaste et de martyrs anonymes, la Sœur Goggin s'en tient sagement aux conclusions du P. Delehaye, *Origines du culte des martyrs*², pp. 175 et 178. Elle aurait pu ajouter une référence au dernier volume des *Acta Sanctorum*, paru en 1940 : *Comm. martyr. rom.*, pp. 13, 98 et 113. Enfin le Vol. LXXIV des *Patristic Studies* est consacré à l'opuscule en vers de S. Orientius, évêque d'Auch au v^e siècle : Mildred Dolores TOBIN, *Orientii Commonitorium* (ibid., 1945, xv-143 pp.). Le texte est reproduit d'après le Corpus de Vienne, doublé d'une traduction et suivi

d'un commentaire surtout grammatical. L'introduction est on ne peut plus expéditive en ce qui concerne la personne de l'auteur (cf. *Comm. marty. rom.*, p. 167). Parmi les « sources » autres que la Bible qui sont énumérées p. 14-22, on ne rencontre guère que des réminiscences d'auteurs classiques ou chrétiens ; en beaucoup de cas, il s'agit simplement d'expressions courantes, telles que *pronas aures*, *luna rubet*, *sole perustus*.

Dom David AMAND, O.S.B., a donné au tome LVII (1947) de la *Revue bénédictine* une étude méthodique et minutieuse sur *Une ancienne version latine inédite de deux homélies de S. Basile* (p. 12-81), conservée dans un précieux manuscrit en onciale datant du VI^e siècle, le Parisinus 10.593. Des deux homélies en question, la seconde seule nous intéresse directement ici, vu qu'elle s'ouvre par un bref panégyrique de S^{te} Julitte, martyre de Césarée de Cappadoce (BHG. 972). Dom A. analyse et publie cette traduction inconnue jusqu'à présent, mais réserve provisoirement le problème de l'identité du traducteur.

Avec la publication du troisième fascicule (Rome, Pontificium Institutum Orientalium Studiorum, 1944, p. 265-418), s'achève le premier volume des *Anaphorae Syriacae*. Nous avons déjà dit (*Anal. Boll.* LXI, 251-253) le mérite de cette entreprise, dont le P. RAES a clairement fixé, dans son Introduction, l'esprit et les normes. Le présent fascicule comprend trois anaphores. La première est connue sous le nom de Dioscore d'Alexandrie. Le P. G. DE VRIES ne croit pas pouvoir maintenir cette attribution, incompatible avec la tendance nettement opposée à Eutychès qui se dégage de l'ensemble des prières. Le texte est édité d'après le manuscrit le plus ancien, Brit. Mus., syr. Add. 14690 ; en note figurent les variantes de sept autres manuscrits. La seconde anaphore est tirée du codex Mingana syr. 563, copié en 1931 ; elle ne paraît originale en aucune de ses parties et n'est prêtée au même Dioscore que parce qu'elle doit son oraison initiale à l'anaphore précédente. La troisième est de S. Cyrille ; le codex le plus ancien, qui sert de base à l'édition, Brit. Mus., syr. Add. 14493, ne spécifie pas s'il s'agit de l'évêque de Jérusalem ou du patriarche d'Alexandrie. La plupart des manuscrits suivants sont divisés, sans qu'aucun élément d'ordre extrinsèque ou d'ordre doctrinal permette à l'éditeur et traducteur du texte, le P. Raes, de donner la préférence à une tradition plutôt qu'à l'autre ; aussi l'appelle-t-il prudemment : *Anaphora syriaca Cyrilli Hierosolymitani vel Cyrilli Alexandrini*. Un index des mots syriaques et un index des passages empruntés à l'Écriture complètent ce volume, qui nous a donné neuf des soixante-dix anaphores prévues pour tout l'ouvrage.

Le plus ancien manuscrit copte daté qui soit connu, le codex Pierpont Morgan M 579, copié en 822-823 dans le Fayoum, contient, parmi d'autres homélies et Vies de saints et faisant suite notamment à une version de la Vie de S. Antoine, une pièce intitulée : « Panégyrique prononcé par notre saint père apa Jean, évêque de la ville de Šmūn (Hermopolis), sur Antoine, le grand illuminateur de l'Égypte ; il le prononça alors qu'il était encore prêtre et reclus ». M. G. GARITTE l'a publiée, traduite et savamment commentée dans les *Orientalia christiana periodica* (t. IX, 1943, pp. 100-134, 330-365). L'édition

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

*Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu
dans un prochain numéro de la revue.*

- ALTANER (B.). *Zur Frage der Definibilität der Assumptio B.M.V.* Dans *Theologische Revue*, t. XLIV (Münster i. W., 1948), col. 129-140.
- ATTWATER (D.). *A Dictionary of Saints*. 2^e éd. London, Burns, Oates & Washbourne, 1948, vii-320 pp.
- Book (The) of Saints...* by the Benedictine Monks of St. Augustine's Abbey, Ramsgate. 4^e éd. London, A. & C. Black, 1947, xviii-708 pp.
- BRUGMAN (J.). *Verspreide sermoenen*. Uitgegeven door A. van DIJK, O. F. M. Antwerpen, Nederlandsche Boekhandel, 1948, xx-170 pp.
- CATHEU (F. DE). *La Collégiale de Saint-Junien. Le tombeau. Les peintures murales*. Paris, Picard, 1948, in-4^o, 90 pp, 36 ill.
- CHANDEBOIS (H.). *Portrait de S. Jean de la Croix*. Paris, Grasset, 1947, 370 pp.
- Colección « Compañía de Jesús »*. Fasc. 15 : TESTORE (C.), S. J., FIORIO (A.), S. J. *Los tres modelos de la juventud*. Fasc. 19 : LOUVET (P.), S. J. *S. Natalio Chabanel*, S. J. México, Buena Prensa, 1944, 1945, 67, 29 pp.
- CRISENOY (M. DE). *B^{se} Jeanne-Marie de Maillé, la mystique des temps de misère*. Paris, Éditions franciscaines, 1948, 107 pp., ill. (*Profilis franciscains*).
- DAVID (L.), O.S.B. *L'abbaye Saint-Wandrille de Fontenelle. L'histoire, le cadre artistique*. Saint-Wandrille, Éditions de Fontenelle, 1948, 129 pp., 12 pl.
- DELARUELLE (E.). *Sainte Catherine de Sienne et la chrétienté de son temps*. Toulouse, Faculté des Lettres, s. a., dactylogr. in-4^o, 1157-(18)-xi pp.
- DENIS (N. M.), BOULET (R.). *Romée ou le pèlerin moderne à Rome*. 2^e éd. Paris, Desclée, De Brouwer, 1948, in-12, xxx-982-60 pp., ill., plans.
- DEVREESSE (R.). *Essai sur Théodore de Mopsueste*. Vaticano, 1948, vii-439 pp. (= *Studi e testi*, 141).
- Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*. Fasc. 63-65. Paris, Letouzey et Ané, 1948-1949, col. 513-1280.
- DONCKEL (E.). *St. Celsus, ein Luxemburger Volksheiliger*. Diekirch, 1948, 43 pp.
- DUDON (P.), S. J. *San Ignacio de Loyola*. Trad. por el P. J. CARDOSO, S. J. México, Buena Prensa, 1945, x-569 pp., 8 pl.
- DURČEV (I.). *Analectes sur le moyen âge bulgare (en bulgare)*. Sofia, Académie, 1945, in-4^o, 176 pp., ill.
- DVORNIK (F.). *The Photian Schism. History and Legend*. Cambridge, University Press, 1948, xiv-504 pp.
- Dzieje (Męczeńskie) Archidiecezji Warszawskiej (1939-1945)*. Warszawa, Archidiecezja, 1948, in-4^o, 168 pp.
- Ecclesia. Encyclopédie populaire des connaissances religieuses*, publiée sous la direction du chan. R. AIGRAIN. Nouvelle édition refondue. Paris, Bloud et Gay, 1948, in-12, 1523 pp., ill., 35 cartes.

- ENGEL (W.). *Das Archiv des historischen Vereins von Unterfranken und Aschaffenburg*. Würzburg, Schöningh, 1948, 103 pp.
- ID. *Vatikanische Quellen zur Geschichte des Bistums Würzburg im XIV. und XV. Jahrhundert*. Ibid., 1948, 391 pp.
- EUGIPIUS. *Leben des heiligen Severin*, übersetzt und erläutert von Dr. M. SCHUSTER. Wien, A. SEXTL, 1946, 199 pp.
- FAWTIER (R.), CANET (L.). *La double expérience de Catherine Benincasa (Sainte Catherine de Sienne)*. Paris, Gallimard, 1948, 368 pp.
- FERNANDEZ ZAPICO (D.), S.I. *Regulae Societatis Iesu (1540-1556)*. Rome, 1948, LXIV-588 pp. (= *Monumenta historica S. I.*, t. 71).
- FICHTENAU (H.). *Askese und Laster in der Anschauung des Mittelalters*. Wien, Herder, 1948, 127 pp.
- GHEELINCK (J. DE), S. J. *Le mouvement théologique du XII^e siècle*. 2^e éd. 1948, XVI-594 pp. (= *Museum Lessianum*, sect. hist., 10).
- GODEFROY DE PARIS, O. M. Cap. *Les Fioretti. Vie et miracles de S. François d'Assise, de ses compagnons et de Ste Claire*. Paris, Renaissance du Livre, 1947, XLIX-314 pp., front.
- Horae monasticæ*. I. *Fulgens radiatur*. Tiel, 1947, in-4^o, 263 pp., 9 pl.
- IMBERT (J.). *Les hôpitaux en droit canonique*. Paris, Vrin, 1947, 334 pp. (= *L'Église et l'État au moyen âge*, 8).
- LAMPEN (W.), O.F.M. *Willibrord en zijn tijd*. 2^e éd. Amsterdam, Van Kampen, 1948, 152 pp., 13 pl. (= *Patria*, 15).
- LARRAÑAGA (V.), S. J. *Obras completas de S. Ignacio de Loyola*. T. I. Madrid, La Editorial católica, 1947, XI-881 pp.
- LECLERCQ (J.), O.S.B. *S. Bernard mystique*. Paris, Bruges, Desclée, de Brouwer 1948, 494 pp.
- LEDIT (J.), S. J. *La vida oculta de Nuestra Señora*. Trad. por A. SANTAGRUZ. 2^e éd. México, Buena Prensa, 1947, 199 pp., ill.
- LEMERLE (P.), WITTEK (P.). *Recherches sur l'histoire et le statut des monastères athonites sous la domination turque*. Extr. des *Archives d'histoire du droit oriental*, t. III (Bruxelles, 1948), p. 411-472.
- LIEBMAN (C. J.), JR. *Étude sur la Vie en prose de S. Denis*. New York, W. F., Humphrey Press, 1942, CXXVII-246 pp.
- MASSERON (A.). *Petit guide du pèlerin et du touriste à Notre-Dame du Folgoët. Le Folgoët (Finistère)*, 1948, 36 pp., ill.
- Mélanges bénédictins publiés... par l'abbaye Saint-Jérôme de Rome*. Saint-Wandrille, Éditions de Fontenelle, 1947, 449 pp.
- MOREAU (A.). *La Vie de S. Germain d'Aucerre*. Aucerre, « La Liberté de l'Yonne », 1948, 72 pp.
- MOREAU (É. DE), S. J. *Histoire de l'Église en Belgique*. T. IV. (1378-1559). Bruxelles, Édition Universelle, 1949, 518 pp., 35 pl.
- NOTERMANS (J.). *S. Lambertus, roemruchte zoon en bisschop van Maastricht*. Maastricht, 1948, 16 pp.
- ID. *Legende van S. Servaas. Naar een tekst uit de XV^e eeuw*. Heerlen, 1948, 155 pp., ill.
- PLINVAL (G. DE). *Essai sur le style et la langue de Pélagie, suivi du traité « De induratione cordis Pharaonis »*. Fribourg (Suisse), Librairie de l'Université, 1947, 214 pp.

- POIROT (Chan.). *Sainte Colette, sa vie, son œuvre et ses monastères en Franche-Comté*. Besançon, 1947, vii-205 pp., ill.
- PRICE (L.). *The Place-Names of Co. Wicklow*. II. Dublin, Institute for Advanced Studies, 1946, iv-55-106-vi pp.
- REUTTERER (R.). *Der heilige Hippolytus*. Klagenfurt, S. Jörgl, 1947, 131 pp.
- RICCI (L.). *Studi di letteratura etiopica ed amarica*. Extr. de *Rassegna di studi etiopici*, t. VI (Roma, 1947), p. 162-188.
- RICHARD (M.). *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs*. Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1948, xv-131 pp.
- RIOS (R.), O. S. B. *Corona sanctorum anni benedictini*. *Menologium O. S. B.* Ramsgate, Monastery Press, 1948, xii-158 pp.
- RIZO HERNANDEZ (R.), S. J. S. *Bonifacio, apostol de Alemania*. México, Buena Prensa, 1947, 16 pp.
- SÁNTHA (G.), C. S. P. *Le leggende bizantine dei santi combattenti* [en magyar, avec résumé en italien]. Budapest, 1943, 72 pp.
- SANTIFALLER (L.). *Quellen zur Geschichte des spätmittelalterlichen Ablass- und Reliquienwesens aus schlesischen Archiven*. Extr. des *Mitteilungen des Oesler. Staatsarchivs*, t. I (Wien, 1948), p. 20-136.
- SCHÖFFEL (P.). *Herbipolis sacra*. Aus dem Nachlass herausgegeben von W. ENGEL. Würzburg, F. Schöningh, 1948, 106 pp.
- SONET (J.). *Le roman de Barlaam et Josaphat*. T. I. *Recherches sur la tradition manuscrite latine et française*. Namur, 1949, 315 pp. (= *Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de Namur*, fasc. 6).
- TARCHNISVILI (M.). *Eine neue georgische Jacobosliturgie*. Extr. de *Ephemerides liturgicae*, t. LXII (Roma, 1948), p. 49-82.
- TAURISANO (I. M.), O. P. *Santa Caterina da Siena*. *Dialogo della Divina Provvidenza*. Roma, Ferrari, 1947, LXIV-549 pp.
- TERTULLIANUS. *De patientia. De baptismo. De paenitentia*. Ed. J. W. Ph. BORLEFFS. Hagae Comitum, D. A. Daamen, 1948, 115 pp.
- VASILIEV (A.). *The « Life » of St. Peter of Argos and its Historical Significance*. Extr. de *Traditio*, t. V (New York, 1947), p. 163-191.
- Vies des saints et des bienheureux...* par les RR. PP. Bénédictins de Paris. T. VII. *Juillet*. Paris, Letouzey et Ané, 1949, 798 pp.
- VYSKOČIL (J. K.), O. M. *Arnošt z Pardubic a jeho doba*. Praha, Vyšehrad, 1947, 683 pp., 6 pl.
- Id. *Šest století kostela a kláštera u Panny Marie Sněžné*. Praha, Atlas, 1947, 182 pp., 16 pl.

INDEX SANCTORUM

- Abgar rex Edessae 253.
 Abo m. Tiphilsii 83.
 Acisclus m. Cordubae 301.
 Adalheidis abb. Villic. 95, 99, 102, 354.
 Adamnanus ab. Hiensis 215, 352.
 Adiutor m. 322.
 Agape, Irene et Chionia mm. 307.
 Agapitus ep. Synai 287.
 Agatha v. m. Catan. 294.
 Agathoclia m. 320.
 Agiloifus ep. m. Colon. 99, 109.
 Agnellus ab. Neapoli 322.
 Agnes v. m. Romae 301.
 Aileranus Clonardensis 334.
 Albanus m. cultus Moguntiae 109.
 Albanus m. Verulam. 42, 46, 49.
 Albertus Magnus O. P. 343.
 Alexander, Barbarus et Acoluthus mm. 66.
 Alexander Rom. m. Driziparae 65.
 Alexander ep. Tiberian. m. 65.
 Alexandra uxor Diocletiani imp. 312.
 Alphius, Philadelphius, Cyrinus mm.
 Leontinis in Sicilia 87-89.
 Alphonsus Maria de Ligorio 351.
 Alvarus Cordub. 317.
 Amandus ep. Argentorat. 342
 Amator ep. Autisiodor. 41, 47.
 Ambrosius ep. Mediol. 287, 323
 Anastasia patricia 6.
 Anastaso in Leucad. 8.
 Anatolius Laodic. 352.
 Anatolius ep. cultus Salinis 352.
 Andeolus subdiac. m. in territorio Vi-
 variensi 42.
 Andochius, Thyrsus et Felix mm. in
 territorio Augustodun. 42.
 Andreas miles et soc. mm. 73.
 Andreas Salos CP. 283.
 Angilbertus ab. Centulensis 354.
 Aninas thaumaturgus 6.
 Anno ep. Colon. 103.
 Anthimus, Leontius et Euprepus mm.
 294.
 Anthion 9.
 Anthusa m. 87-87.
 Antoninus ab. Surrent. 323.
 Antonius ab. in Theb. 284-285, 349,
 358.
 Anub'mon. 8.
 Apollinaris Morel O. Cap. m. 359.
 Ares, Promus et Elias mm. Ascalone
 67.
 Arethas et soc. mm. Nagrani 195,
 323.
 Arnulfus mon. Villar. 354.
 Artemas ep. Lystr. 61.
 Ascetae duo 9.
 Ascetae quattuor 10.
 Asclepiades m. 70.
 Athanasia Aegln. 6.
 Athanasius ep. Alex. 21.
 Athanasius ep. m. 86.
 Attala v. abb. Argentorat. 346.
 Auceia m. Rom. cum S. Luceia 311.
 Augustinus ep. Hippon. 336.
 Barbarus erem. vel m. 65-66.
 Barlaam et Ioasaph 282.
 Barnabas ap. 25, 323.
 Bartholomaeus ap. 255, 292.
 Bartholomaeus ab. Cryptae Ferratae
 290, 292-294.
 Bartholomaeus ab. Rossan. et Mes-
 san. 295, 298, 341.
 Basilius ep. Caesar. 358.
 Benedictus ab. Casin. 227, 356.
 Benignus m. Divione 42.

- Beóáed in Hibernia 208.
 Bernardus ab. Clarevall. 106, 348-349.
 Bertilia v. Mareoli 98.
 Beuno ab. in Cambria 337.
 Bisoes. *Vid.* Psoes.
 Brandanus ab. Clonfert. 332, 335-336.
 Brigida v. Kildar. 333-334, 353.
 Bryenna. *Vid.* Sarmatas.
- Caddroe ab. Walciodor. 353.
 Caecilia v. m. Romae 97, 301, 303.
 Caesarius ep. Arelat. 308.
 Caradocus ab. in Hibernia 222.
 Carolus Bonus comes Flandriae 354.
 Cassianus ep. Augustodun. 33-52, 282.
 Castor m. 72.
 Castor mon. 72.
 Catharina v. m. Alex. 337.
 Catharina mon. O. Cist. Parci prope
 Lovanium 354.
 Catharina v. Suecica 354.
 Cetheus ep. Amitern. 213.
 Charisimus et Neophytus mm. 86-87.
 Christina quae et Iazdoi v. m. 323.
 Christophorus m. 66.
 Chrysanthus et Daria mm. 109.
 Ciananus ep. de Dalm Liac 336.
 Claudius m. 356.
 Clemens I p. m. 301.
 Collen ab. in Cambria 337.
 Colmanus filius Leninei 202.
 Columba ab. Hien. 215, 221, 332-
 333, 338.
 Columba v. m. Senon. 301, 303.
 Columbanus ab. Luxov. 352.
 Colum Cille = Columba ab. Hien.
 Congallus ab. Bennchorensis 332.
 Coniuges mm. 8.
 Conon pr. mon. 10, 32.
 Constantinus imp. 194-195, 284.
 Contardus Ferrini 286.
 Corcodemus diac. Autisiodor. m. 41.
 Coronati quattuor mm. 356.
 Cosmas et Damianus mm. 294, 301.
 Cucufas m. Barcinone 301.
 Cummine Fota ep. Clonfert. 333-334.
 Cunibertus ep. Colon. 100.
 Curig ep. in Cambria 337.
- Cuthbertus ep. Lindisfarn. 338.
 Cyprianus ab. Calamit. 297.
 Cyrillus ep. Alex. 358.
 Cyrillus ep. Gortyn. 279.
 Cyrillus diac. Heliopol. m. 67.
 Cyrillus ep. Hierosol. 358.
- Dallán Forgaill. 216, 221.
 Dalmatus ab. CP. 78-79.
 Daphnus ep. Vasensis 56.
 David seu Dewi ep. Mevenn. 207,
 337.
 Demetrianus ep. Cytheriae 22.
 Demetrius m. Thessalon. 286.
 Deodatus ep. (Nivern.) 343.
 Desiderius ep. et Reginfridus diac.
 mm. in Alsatia 98.
 Desiderius ep. Vienn. 314.
 Diadochus m. 11
 Didymus pr. m. 40.
 Digna et Merita vv. mm. Romae 132-
 133.
 Diomedes iunior in Cypro 23.
 Diomedes m. Niceae 70.
 Dionysius p. 124-133.
 Dionysius ep., Rusticus et Eleuthe-
 rius mm. Paris. 118-133, 359.
 Dioscorus ep. Alex. 358.
 Dîurène in Hibernia 213.
 Dîus m. 62.
 Dodo de Hascha O. Praem. 354.
 Dominicus fund. O. P. 350.
 Domitianus pr. m. 40.
 Domnica mater S. Triphyllii 17, 19-20.
 Donagnus ep. Libyae m. 69.
 Donatus ep. Euroeae 6.
 Donatus (Donagus, Doratus) ep. Li-
 byae m. 69.
 Dormientes VII Ephesi 195.
 Drausinus ep. Suession. 359.
 Drosis Traiani filia 6.
 Duthacus ep. (Rossensis?) 339.
- Elias iun. mon. in Calabria 298.
 Elisaus ab. 356.
 Elladius ep. Autisiodor. 41.
 Emeritenses (sancti) 313.

- Ephraem Syrus diac. Edessae 250.
 Epiphanius ep. Constant. in Cypro 25, 327-330.
 Erc discipulus S. Senani Iniscathensis 211.
 Erc ep. in Inis Mór 211.
 Eron lector 40.
 Eugenia v. m. Romae 301, 303, 314.
 Eulalia v. m. 301, 314.
 Eulampius Tars. m. 70.
 Euphrasia m. 61.
 Eustachius et soc. mm. 294.
 Eustasius ab. Luxov. 109.
 Eustathius ep. Cii 6.
 Eustathius, Thespesius et Anatolius mm. 323.
 Euthalla m. Leontinis in Sicilia 87-88.
 Euthymius ab. 283.
 Euthymius m. Thessalon. 14.
 Ezo seu Erenfridus comes palatinus, Mathildis uxor et Richeza filia 103.
 Febronius v. m. 11.
 Felix m. Gerundae 301.
 Felix Nolae 306.
 Felix Romae, via Ostiensi 307.
 Felix ep. Thibiuc. m. 306.
 Felix, Fortunatus et Achilleus diac. mm. Valentiae in Gallia 42.
 Ferreolus pr. et Ferrucio diac. mm. Vesonione 42.
 Finnianus ab. Clonardensis 333.
 Fridericus de Hallum ab. 354.
 Fridolinus conf. Secking. 342.
 Fronto ep. Petragoric. 343, 359.
 Frontonius ab. in Aegypto 311, 343.
 Fructuosus ep. Bracar. 311-315.
 Fructuosus ep. Tarracon., Augurius et Eulogius diac. mm. 301.
 Furseus ab. Latinac. 353.
 Gallicanus, Iohannes et Paulus mm. 35, 38.
 Gennadius ep. CP. 154.
 Georgius ep. Amastridis 81-82.
 Georgius Hiberus hagiortia 82-83.
 Geraldus comes Aurillac. 308.
 Gerasimus mon. Cephalen. 285.
 Gerasimus mon. Iordan. 283.
 Gerlacus erem. Falcoburg. 354.
 Germanus ep. Autisiodor. 34, 45, 48.
 Gertrudis abb. Nivial. 346.
 Gervasius et Protasius mm. 323, 356. Vid. Nazarius.
 Godeleva v. m. Ghistellae 98.
 Golinduch m. 70.
 Gregorius Magnus p. 95, 105, 115, 294.
 Gregorius ep. Agrigent. 290, 294.
 Gregorius Decapolita 292.
 Gregorius ep. Illiberi 306.
 Gregorius Illuminator 321, 323-324.
 Gregorius Nazianzenus ep. CP. 357.
 Gregorius ep. Nyss. 357.
 Gregorius ab. Porcet. 292.
 Gregorius ep. Turon. 237-241, 265.
 Gudmundus ep. in Islandia 339-340.
 Hadrianus, Natalia et soc. mm. Nicomed. 301, 303.
 Harsios. Vid. Horysūs.
 Heliodorus et Dosas mm. Persae 30.
 Heribertus ep. Colon. 99, 101-102.
 Hermenegildus rex m. 311, 314, 317.
 Hesychius asceta Amaseae 6.
 Hieronymus presb. 326-329, 357.
 Hilarinus 33, 38, 276-277.
 Hilarion ab. in Palaest. 357.
 Hilarius ep. Pictav. 342.
 Hippolytus Romanus 301-303, 311.
 Honorius lector 40.
 Horaezele m. 30-31.
 Hormisdas p. 173-179.
 Horysūs (Harsius, Horesius) m. 68.
 Hortisius (al. Ortisius) 68.
 Hugo ab. Foss. 354.
 Hugo Pisanus ep. Nicosiae 17.
 Huna vid. in Alsatia 343-345.
 Hyacinthus cubicularius m. 70.
 Iacobus Maior ap. 309, 315.
 Iacobus Picenus O. M. 282.
 Iacobus ep. Sarugensis 134-198.
 Ianuarius ep. Benevent. m. Puteolis 324-325.

- Ida Bolon. 354.
 Ida Lovan. 101, 354.
 Idesbaldus ab. Dun. 354.
 Iesus Christus D. N. — Miracula in imagine salvatoris 28-29. — Imago Edessena 249, 252-253. — Dedicatio Pantocratoris CP. 27, 32.
 Iesus Iustus ap. 61.
 Ieuan Gwas Padrig in Cambria 337.
 Ignatius ep. CP. 292.
 Ingen Báeith, in Hibernia 211.
 Ingena Báeith, in campo Life 211.
 Ingena Nathe, in Hibernia 212.
 Ingena Neir, in Hibernia 212.
 Ingenianus subdiac. 40.
 Iohannes Baptista 301. — Capituli Inventiones 283.
 Iohannes Berchmans S. I. 351.
 Iohannes Beverlac. ep. Eboraci 354.
 Iohannes heg. Cathar. 6, 281.
 Iohannes Chrysostomus 85-86, 279, 288, 294.
 Iohannes ab. Gorz. 354.
 Iohannes ep. Gothiae 80-83.
 Iohannes Lycopol. 326-327.
 Iohannes Messor 290, 294.
 Iohannes a Monte Corvino, O. M. 258-259, 267.
 Iohannes I ep. Neapol. 321, 324-325.
 Iohannes IV ep. Neapol. 321, 324.
 Iohannes ep. Tarvan. 354.
 Iohannes ep. Tellae 193.
 Iohannes Xenos in Creta 283, 287.
 Ioseph hymnographus CP. 292.
 Ioseph ep. Thessalonice. 292.
 Irenaeus ep. Lugdun. m. 42.
 Irene imp. 29-30, 32.
 Irene v. m. Scalabi in Lusitania 307.
 Isaaci ab. CP. 75-80.
 Isidorus ep. Hispal. 318.
 Ita de Cell fte 333.
 Iudas Zelotes ap. 83-85.
 Iull discipulus S. Senani Iniscathensis 211.
 Iuliana v. m. Nicomediae 337.
 Iulianus, Basilissa et soc. mm. 301, 303, 323.
 Iulitta 9.
 Iulitta m. Caesar. 358.
 Iulius m. Dorostori 75.
 Iunallus (Iunillus) infirmus in Hibernia 211.
 Iusta et Rufina vv. mm. Hispali 301.
 Iustus subdiac. 40.
 Iustus et Pastor mm. Compluti 301.
 Iuvenis quidam m. 26-27.
 Iuvinianus lector Autisiodor. 41.
 Ivetta reclusa Hoi 354.
 Kenanus. *Vid.* Cicanus.
 Kiaranus ep. Sagir. 333.
 Kyneburga abb. Dormundcastr. 337.
 Kyneburga Gloucestriensis 336.
 Kyneburga abb. Gloucestriensis 337.
 Ladislaus rex Ungar. 29.
 Lampadus asceta 61.
 Laurentius diac. m. Romae 301.
 Leander ep. Hispal. 317-318.
 Leo p. III 120, 123.
 Leo mon. in Calabria 297.
 Leo ep. Catan. 290.
 Leo I imp. 287.
 Leo Lucas ab. in Calabria 297.
 Leocadia v. m. Toleti 301-302.
 Livinus ep. m. 281.
 Llewddog in Cambria 337.
 Longinus m. Caesar. 357.
 Lucas ev. 292.
 Lucas ab. Armenti 298.
 Lucas ep. Asyl. 297.
 Lucas ep. Bovae 297.
 Lucas ab. Cryptae Ferratae 293.
 Lucas Rossan. ab. Messan. 295-296, 341.
 Luceia, Auceia et soc. mm. Romae 311.
 Lucianus ep. et soc. mm. Bellovac. 118.
 Ludovicus de Arnstein O. Praem. 107.
 Ludovicus Maria Grignon de Montfort 353.
 Ludovicus ep. Tolos. 335.
 Lugaid de Inis Tlprat 213.
 Macarius Aegypt. 285.

- Ortisius. *Vid.* Hortisius.
 Pachomius ab. 71, 281, 285.
 Paisius. *Vid.* Psoes.
 Pamphamer et Pamphalon mm. 66.
 Papylinus m. 8.
 Pardulfus ab. Waract. 347.
 Passarion ab. in Palaestina 71-72.
 Patiens ep. Mett. 46.
 Patres Chalcedon. 62.
 Patricius ep. apost. Hibern. 202, 333, 353.
 Patrum Vitae. — Apophthegmata 90, 285. — Historia Lausiaca 327. — Pratum spir. 287.
 Paulinus ep. Nolan. 324.
 Paulus I p. 118, 120-125, 128, 130-131.
 Paulus ep. Narbon. 56.
 Pelagia 306.
 Peregrinus ep. Antisiodor. 41.
 Petrus et Paulus app. 345, 355.
 Petrus ep. Alex. m. 68.
 Petrus Hiberus ep. Maium. 72.
 Petrus ep. Sebast. 357.
 Petrus Sinop. m. 10.
 Phantinus 11, 290-292.
 Philagrius ep. in Cypro 25.
 Philaretus eleemosynarius 14.
 Philaretus iun. mon. in Calabria 297-298.
 Philippus pr. Argyrii 290.
 Philotheus pater SS. Eustathii, Thespesii et Anatolii 323.
 Phocas m. Sinop. 85-86.
 Photas 9.
 Pierius pr. Alex. 69.
 Pierius pr. m. Antioch. 69.
 Pior mon. 9.
 Polycarpus ep. Smyrn. m. 42.
 Poppo ab. Stabul. 354.
 Potitus m. 323.
 Prosper Aquitanus 316.
 Prosper cultus Camulii in Liguria 316.
 Prosper ep. cultus Regii Lepidi 316.
 Prosper ep. Tarrakon. 315-316.
 Psoes ab. 70-71.
 Pudens (ap.) m. 73.
 Pueri duo crucifixi 9.
 Quintinus m. Viromand. 51.
 Quirinus tribunus m. Romae 110.
 Rasamona lector 40.
 Renatus Surrent. 323.
 Restituta v. m. Neapoli 321.
 Reticius ep. Augustodun. 34.
 Reverianus ep. et soc. mm. Augustoduni 46.
 Richardus ab. S. Vitoni Virodun. 105.
 Robertus Bellarminus S. I. 355.
 Romanus diac. et Barulas puer mm. Antioch. 301, 303.
 Ronanus de Druim Samhraidh 213.
 Ronanus quidam in Hibernia 213.
 Rosselina a Villanova 354.
 Rufininus ep. in Campania m. 324.
 Sané in Plou Sané 222.
 Sarán Úa Critáin de Tisaran 334.
 Sarmatas et Bryenna 10.
 Saturninus ep. Tolos. m. 53-58, 301.
 Scholastica v. soror S. Benedicti 356.
 Segach mac Blaith (*al.* Segda) discipulus S. Senani Iniscathensis 211.
 Senán ep. Iniscathensis 199-230.
 Severinus ep. Burdigal. 55.
 Severinus ep. Colon. 109.
 Seznus ab. in Armorica 222.
 Sillán ab. Bennchorensis 332.
 Silvester p. 120-124, 133.
 Simplex subdiac. 40.
 Simplicius ep. Augustodun. 34, 40.
 Sira m. in Perside 323.
 Sisinnius 298.
~~Sisoes asceta 85-90~~
 Solochon m. 67.
 Sosicrates ep. in Cypro 24-25.
 Sossius m. 323.
 Speusippus, Eleusippus et Meleusippus mm. Lingon. 42.
 Spyridon ep. Trimith. 14-16, 18-25, 282-283.
 Stephanus protomartyr 294.
 Stephanus I p. m. 120, 123-126, 133.
 Stephanus ep. Neapoli 322.
 Styriacus m. 61.
 Suibertus ep. Bethleem. pp. 91-117.

- Susanna et Martha mm. 307.
 Swibertus ep. Fresonum 91, 99, 114.
 Swibertus ep. Verdensis 91.
 Symeon stylita iun. 280.
 Symeon Sinaita, reclusus Trever. 105.
 Symphorianus m. Augustoduni 42.
- Teresia a Iesu Infante 351.
 Ternocus ep. in Armorica 222.
 Thaddaeus ap. 28, 83-85, 253.
 Theodericus ab. Andagin. 356.
 Theodericus ep. Mett. 101.
 Theodora Thessalon. 6.
 Theodoritus (Theodoretus) pr. m. Antioch. 6.
 Theodorus ep. Cyren. m. 70
 Theodorus Studita 279.
 Theodosius coenobiarcha 283.
 Theodosius ep. Hierosolym. 72.
 Theodosius Orov. 14.
 Theodotus et Theodote mm. 70.
 Theodotus et vv. VII mm. Ancyrae 61, 323.
 Theodulus (al. Barulas) puer m. Antioch. cum S. Romano 301.
 Theophanes chronographus 14.
 Thomais Alex. 6.
 Thomas ap. 28, 231-275.
 Thomas Aquinas 351.
 Thomas ep. Cantuar. m. 336, 339-340, 359.
 Thomas Maleotes 282.
 Thomas mon. Terret. 296.
- Thomas de Tolentino et soc. O. M. mm. in Thana Indiae 259.
 Timotheus et Apollinaris mm. Remis 233.
 Torquatus ep. et soc. in Hispania 304.
 Triphyllius (Tryphellius) ep. in Cypro 7, 11-26, 31-32.
 Trophimus ep. Arelat. 56.
 Trophimus et Eucarplon 6.
 Tycheus ep. in Cypro 25.
- Urpasianus m. Nicomed. 6.
 Ursula et soc. vv. mm. 97, 109.
- Valerianus ep. Autisiodor. 41.
 Valerius ab. S. Petri de Montibus in Hispania 309-310, 312.
 Valerius, Vincentius et Eulalia mm. 278.
 Vincentius dila. m. Caesaraug. 301-302, 318.
 Virgines VII mm. Gazae 11.
 Vitalis ab. in Calabria 298.
- Wiborada v. m. reclusa 354
 Wigbertus Gemblac. 354.
 Wolbodo ep. Leod. 354.
 Wolfhelmus ab. Brunwilar. 102.
- Zeno ep. in Cypro 24-25.
 Zonis ep. Alex. m. 33, 38.
 Zosimus ep. Syracus. 290.
 Zoticus orphanotrophus 13.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

- Alamo*, Calendriers mozarabes 304.
Alivizatos, Ἀναγνώρισις τῶν Ἀγίων 285.
Amand, Deux homélies de S. Basile 358.
Anaphorae Syriacae 358.
Archives de l'Église d'Alsace 341.
- Archivio storico per la Calabria e la Lucania 289.
Arenillas, Autobiografía de S. Valerio 309.
Armand, S. Bernard et la cathédrale gothique 348.
 — S. Bernard et l'iconographie 348.

- Cisterciens et renouveau des techniques 348.
Aubert, Architecture cistercienne en France 348.
- Basile*, Fantino Seniore e Fantino Juniore 291.
 — Culto di Fantino il Taurianese 291.
 — S. Luca di Bova 297.
 — Conventi basiliani di Aulinas e di S. Elia Nuovo 298.
Bermejo García, S. Valerio asceta español 309.
Bibliotheca hagiographica latina 319.
Bishko, Spanish Monasticism in the Visigothic Period 309.
Bollettino della Badia greca di Grottaferrata 289.
Brou, Marie « destructrice de toutes les hérésies » 356.
Burg, Histoire de l'Église d'Alsace 341.
- Cappelli*, Due monasteri basiliani 298.
Clerc, B. Apollinaire Morel 350.
Colombo, Codici liturgici di Pavia 356.
Combes, S^{te} Thérèse de l'Enfant Jésus et la souffrance 351.
Congar, Saints canonisés dans l'Église orthodoxe 286.
Creaghan, *Raubitschek*, Early Christian Epitaphs from Athens 320.
- D'Amato*, *Palmieri*, *Graffi-Benassi*, *Branzi*, *Olivo*, *Frassetto*, Reliquie di San Domenico 350.
David, Galice et Portugal du vi^e au xii^e siècle 305.
 — Livre de S. Jacques 309.
Dellalès, Κατάλογος βιβλιοθήκης Κοζάνης 287.
Dequin, Noms de personnes et de lieux du bréviaire de Soissons 359.
de Vries, Anaphorae Syriacae 358.
Dyobouniotès, Ἰωάννης Θ' δ' Ἀγαπητός 279.
- Ἐπετηρίς Ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν 278.
- Esposito*, Transitus Virginis 325.
Eustratiadès, Νικόδημος ὁ Ἀγιογείτης 286.
Exarchos, Χρυσοστόμους « Περὶ πενοδοξίας » 288.
Eyckeler, De heilige Montfort 353.
- Fernández Pousa*, San Valerio. Obras 309.
Ferrua, Calendario marmoreo 324.
Flower, The Irish Tradition 331.
- Garitte*, Panegyrique de S. Antoine par Jean de Šmūn 358.
Garvin, Vitas SS. Patrum Emeritensium 313.
Gérasime Mikragiannanités, Ἀκολουθία Ἀμβροσίου 287.
 — Ἀκολουθία τῆς ὁσίας Μεθοδίας 287.
Germano e Stefano, S. Bartolomeo abbate di Grottaferrata 293.
Giovanelli, Patria di S. Bartolomeo di Grottaferrata 292.
 — S. Bartolomeo raggiunse S. Nilo a Serperi? 293.
 — Vid. *Germano*.
Goggin, St. Gregory of Nyssa 357.
- Henry*, Gregory Nazianzen 357.
- Innografi italo-greci* 294.
- Jennings*, Documents of the Irish Franciscan College at Prague 351.
 — Miscellaneous Documents 351.
- Karpathios*, Μεθοδία μοναχή 287.
Kelly, St. Jerome 357.
Kirschbaum, Reliquien der Apostelfürsten 355.
Koukoulès, Ὅδῳ καὶ ἔμβολοι 280.
 — Ἐκ τοῦ ἀλιευτικοῦ βίου 280.
 — Κρητικὴ λαογραφία 280.
- Lamprecht*, Fürstbischof Zängerle und die Bollandisten 355.

- Madoz*, Liciniano de Cartagena 317.
 — Epistolario de Alvaro de Cordova 317.
Μακεδονικά 286.
Mallardo, Calendario marmoreo di Napoli 321.
 — S. Giovanni I e S. Giovanni IV vescovi di Napoli 321.
 — La Campania e Napoli nella crisi ariana 321.
Mercati, Nell' Urbe... 1337-1338. 355.
 — Altre « Bollandiana » dall' Archivio Vaticano 355.
 — Frassinoro 356.
Met de heiligen het jaar rond 354.
Mioni, Kontakia di Gregorio di Siracusa 292.
 — Kontakia di Giuseppe Innografo 292.
Miscellanea historiae pontificiae 355.
Mouterde, Nouvelles images de stylites 280.
Μρονές, Βυζαντινή Θεολογία 288.
Murphy (F. X.), Rufinus of Aquileia 325.
Murphy (G.), Poem in Praise of Aodh Ūa Foirréidh 338.
Nock, Vita S. Fructuosi 312.
Papadimitriou, 'Ο Ἱοβιανὸς Κερκύρας 288.
Papadopoulos (Chrys.), 'Ο ἅγιος Γεράσιμος « ὁ Νεὸς » 285.
 — Θεόδωρος Στουδίτης 279.
Papadopoulos (J.), Κύριλλος ἐπίσκοπος Γορτύνης 279.
Pénicaut, S. Pardoux 347.
Phytrakis, Πίστις Κωνσταντίνου 284.
 — Ἱδεώδη τοῦ μοναχικοῦ βίου 284.
 — Κλαυθμὸς μοναχῶν 285.
 — Μαρτύριον καὶ μοναχικὸς βίος 285.
Raes, Anaphorae Syriacae 358.
Ramphos, Ἀγιολογικὰ Μελετήματα 282.
 — Ἑορταὶ τῶν θεομητορικῶν ἀμφίων 283.
Roussos, Ἡρώες τοῦ χριστιανισμοῦ 281.
Russo, Sulla « Vita Gregorii abbatis » 292.
 — S. Luca di Bova o di Melicuccà? 297.
Scaduto, Monachismo basiliano nella Sicilia medievale 295, 339.
Schirò, Stefano italo-greco 294.
 — Quattro inni per santi calabresidimenticati 296.
Selmer, Irish St. Brendan Legend 335.
Serra Vilaró, S. Próspero de Tarra-gona 315.
Sigalas, Μακεδονικά 286.
Spyridakis, Ἀριθμὸς τεσσαράκοντα 286.
Studies (Patristic) 357.
Θεολογία 285, 288.
Tobin, Orientis Commonitorium 357.
Tolhurst, St. Kyneburga of Gloucester 336.
Tómadakis, Ἱωάννης ὁ Ξένος 283.
Turville-Petre, Old-Norse Homily on the Assumption 339.
Turville-Petre, Olszewska, Life of Gudmund the Good 339.
Vega, El « De Institutione Virginum » de S. Leandro 317.
Vendola, Rationes decimarum: Apulia-Lucania-Calabria 290.
Vives, Oracional visigotico 300.
 — Actas de los Varones Apostólicos 304.
 — Vita Torquati 304.
Waltz, S. Tommaso d'Aquino 351.
Williams, Bucheddau'r Saint 337.
Xenia Plana 355.
Χηγορούλος, Εὐλογία τοῦ ἁγίου Συμεῶν 280.

François HALKIN. Distiques et notices propres au synaxaire de Chifflet	5
I. Les commémoraisons brèves	8
II. La Vie de S. Triphyllios, évêque en Chypre	11
III. Les autres notices	26
Baudouin DE GAIFFIER. Les sources de la Vie de S. Casien, évêque d'Autun	33
Baudouin DE GAIFFIER. S. Saturnin de Toulouse venait-il d'Orient?	53
François HALKIN. Le synaxaire grec de Christ Church à Oxford	59
Maurice COENS. Une fiction d'origine rhénane: S. Suibert, évêque-martyr de Bethléem	91
Raymond J. LOENERTZ, O. P. Un prétendu sanctuaire romain de S. Denys de Paris	118
Paul PEETERS. Jacques de Saroug appartient-il à la secte monophysite?	134
I. Les données du problème	135
II. La profession de foi de Jacques de Saroug	144
III. Les fausses lettres de Jacques de Saroug aux moines de Mār Bass	157
IV. L'anathème contre Théodoret	160
V. Le bras séculier: Vitalien et Hypatius	165
VI. L'ambassade du pape Hormisdas à la cour de l'empereur Justin	173
VII. L'affaire de l'archevêque Paul d'Édesse	179
VIII. Dessous politiques d'un dissentiment religieux	186
IX. Par manière de conclusion	194
Paul GROSJEAN. Trois pièces sur S. Senán	199
I. L'épilogue de la Vie irlandaise	199
II. Amra Senán	215
III. La Vie latine du bréviaire de Saint-Pol-de-Léon	222
Paul DEVOS. Le Miracle posthume de S. Thomas l'Apôtre	231
APPENDICES. I. <i>Epistula Odonis de miraculo S. Thomae in India</i>	268
II. <i>Legendae S. Thomae, auct. Petro Calo, pars posterior</i>	270
Baudouin DE GAIFFIER. Les avatars de S. Hilarinus	276
François HALKIN. Hellenisa 1939-1948. Contributions grecques aux études hagiographiques	278
François HALKIN. Bulletin d'hagiographie italo-grecque	289
Baudouin DE GAIFFIER. Hagiographie hispanique	299
Bulletin des publications hagiographiques	319

DATE DUE

DEC 7 1995

PRINTED IN U.S.A.

V.66
1948

THREE DAY

34336

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

